

DEBACLE AU SOLEIL-LEVANT

Journal d'un témoin

=====

"Vous n'avez jamais raconté vos voyages ?
-Non, j'ai pris des notes. Il ne faut jamais écrire les choses trop vite."

Giselle d'Assailly, "Les Nouvelles littéraires", 7 mai 1947.

C'est bien à un tel précepte que j'avais inconsciemment obéi tout au long du drame japonais. Il m'arrivait de prendre assez régulièrement, ma besogne terminée, des notes cursives sur les vicissitudes quotidiennes, déjà par manie de noircir du papier, histoire de hoyer dans l'encre soucis et nostalgie. Mais j'étais loin de ^{me} douter que cette suite disparate d'annotations faites au petit bonheur finirait, au bout d'un lustre, par atteindre les dimensions d'un assez gros bouquin. Accaparé, pressé, harcelé par une mission exceptionnelle dans des conditions exceptionnelles,¹⁾ c'est bien à la diable qu'oubliant les fatigues d'une fin de journée, je consignais de temps à autre quelques mots sur tel ou tel aspect du drame que tout un pays vivait en quelque sorte devant ma porte. Tout dépendait des humeurs du moment. Méthode déplorable assurément dont les inconvénients devaient m'apparaître plus tard, surtout quand je m'avisai d'extraire quelque chose de plus ou moins cohérent du fatras dispersé un peu partout dans le fouillis de ces papiers qu'on garde inutilement des ans sans jamais les relire. Que de peine parfois pour retrouver le fil d'Ariane de la chronologie dans un labyrinthe de textes griffonnés sur n'importe quoi et dont il fallait reconstituer la date à l'aide de coordonnées auxquelles un Descartes n'aurait pas nécessairement songé!

Le tout rassemblé, recousu tant bien que mal, il restait à

1) La protection, dans le Japon en guerre, des intérêts de 20 pays.

en élaguer sans pitié la note intime, le détail trop personnel et cent menues péripéties retenues par un égotisme trop complaisant. Dans une joyeuse satire, "Journal d'un cantonnier", Maurice Bedel écrivait malicieusement que seules les célébrités pouvaient se permettre "de tirer éclat d'une insomnie, d'une bonne digestion ou d'un bâillement pour entretenir les prestiges qui entourent la personnalité".¹⁾

D'aucuns pourront me trouver trop dur envers le Japon et ses maîtres d'alors, mais, que l'on m'en croie, ce n'est point de gaieté de coeur que j'ai protesté, blâmé, flétri. Je suis, en effet, de ceux qui ne peuvent qu'aimer ce pays et ce sentiment m'habite d'autant plus qu'en 1924, le Japon m'avait grandement honoré en m'appelant comme conseiller juridique à son Ministère des affaires étrangères dirigé alors par le baron Shidehara. Si j'ai été un juge sévère, ce n'est pas parce que j'aurais eu, comme tant d'autres, à pâtir de sa xénophobie congénitale, mais bien parce que je souffrais vraiment de voir cette nation, dont l'essor, depuis l'époque meiji, avait été prodigieux, se ravalier stupidement au niveau d'un empire de proie qui, non content de fouler aux pieds les libertés des peuples d'Asie, menaçait encore de donner un coup fatal à notre civilisation occidentale en s'associant aux entreprises criminelles d'un Hitler soutenu par un Mussolini mégalomane. Jamais défi plus brutal et plus cynique n'avait été jeté aux valeurs morales qui constituent le fondement de la seule société dans laquelle il vaut encore la peine de vivre.

J'aurais même livré sans hésiter toutes mes notes à la flamme si le sentiment m'avait gagné que mon modeste témoignage pouvait nuire en quelque mesure que ce fût au nouveau Japon enfin débarrassé de sa clique militaire et qui, courageusement, se relevait en flageolant de ses ruines. Or, s'il y a condamnation de ma part, elle est amplement partagée par des millions d'autochtones qui ont souffert, comme nous et même plus que nous, de l'effarante aberration d'une caste de généraux et amiraux qui se croyait tout permis parce que le drapeau blanc au grand soleil rouge n'avait jamais connu le vent de la défaite et parce qu'elle savait, comme Frédéric II, qu'elle trouverait toujours assez de juristes pour justifier ses crimes et ses spoliations.

Combien de féaux sujets de l'Empire furent jetés sur la paille des cachots pour n'avoir pas assez dissimulé des pensées désormais incompatibles avec le credo officiel! ce n'est pas un mal de rappeler

1) Les Nouvelles littéraires, 1er mai 1947.

leurs angoisses avec les turpitudes d'un régime qui, pour avoir abdiqué tout de cet esprit chevaleresque qui avait encore prévalu lors de la guerre russo-japonaise - n'avait-on pas torturé dans les camps de prisonniers ? - avait mis pour longtemps au rancart le mot samourai, le plus beau peut-être de la langue du pays. --

Quels que soient les arguments des avocats de la couronne qui plaident pour les militaires en invoquant l'exemple de tant de puissances riches en conquêtes coloniales, cette guerre était manifestement "injuste" au sens du droit des gens tel qu'il avait été toujours interprété depuis ses fondateurs, les Grotius, Pufendorf, Vattel et tutti quanti. Encore était-elle d'autant plus condamnable qu'elle avait été déclanchée par l'attaque scélérate de Pearl-Harbour en plein repos dominical. C'était le coup de poignard dans le dos. L'honneur, le "bushido" des samourais souffrait engloutis comme une pierre dans l'eau. Le drapeau souillé pour quelques croiseurs traîtreusement coulés ou démantelés.

Mais notre propos, dans ce journal, n'est pas de nous arrêter aux événements de guerre se produisant loin de nous et que, la plupart du temps, on connaît mal ou pas du tout. Nous n'avons d'autre ambition, si c'en est une, que de donner, et encore par intermittence, un pâle reflet des épreuves dans lesquelles tout un peuple soulé de propagande et d'illusions croyait marcher victorieusement à la conquête de l'Asie. De cette nation trompée d'abord par des succès éphémères et qui cacha ensuite ses inéluctables revers derrière un orgueil imperturbable et les pages flamboyantes de ses journaux, ce que nous avons vu jour après jour ne se laisse pas décrire. Allez rendre avec des mots le cauchemar d'un peuple belliqueux dans l'âme qui, éperonné par la folle ambition de ses traîneurs de sabre, s'était saigné aux quatre veines pour le triomphe espéré et qui, après de longs mois de privations et de désenchantements successifs, suivis de l'anéantissement longtemps caché de sa puissance navale, se voit un jour irrémédiablement perdu à la suite de bombardements de plus en plus destructeurs qui réduisent ses villes en ruines fumantes et devant lesquels, lui si fier et si plein encore de sa jactance habituelle, se sent ridiculement impuissant!

Un vrai cauchemar, oui, et un cauchemar se vit; il ne se raconte pas.

7 janvier.- À bord du "Vulcania". Départ hier de Naples. Aujourd'hui, escale à Palerme. Le pavillon suisse flotte au grand mât. L'inspecteur plénipotentiaire gagnant mon poste, j'ai droit, m'a fait observer le Commandant Martignoli, à cet honneur. Beau voyage en perspective, mais pas tout à fait rassurant. C'est la guerre avec le danger des mines flottantes.

Parmi les passagers, Melle Curie, la fille des inventeurs du radium.

10 janvier.- Admiré Lisbonne en coup de vent. Rencontré sur le quai M. de Pannafieu, de la Légation de France, que j'ai connu à Genève à la Société des Nations. Déjeuné à l'Estoril avec notre Chargé d'affaires, M. Redard. Retour par Cintra.

15 janvier.- Atlantique de janvier : mer dure à vagues courtes et pressées. De temps en temps, coups de bélier. Hier, au café, l'orchestre faisait des prodiges d'équilibre pour traiter déceimment le Calife de Bagdad. Dans la soirée, au cinéma, une grosse dame s'est étalée de tout son long sur le parquet. Béraud, ^{avait} aurait dit que le plancher ^{avait} plié. Ramassée, elle pouffait de rire.

Halte aux Açores. Mer démontée sous un nuage blanc de mouettes criardes. On vient de terre; on n'y va pas. Font aussitôt couvert de dentelles locales.

18 janvier. - New-York. Consul Naef au débarcadère. Le "Vulcania" s'est donné dans la nuit un air franchement boréal: il est couvert de glace. On le trouvera le soir photographié dans le "New York Sun" avec les lignes suivantes: "The Vulcania, battling with ice floes as she is assisted by a tug, arrives à Pier 92, North River, displaying a curious pattern of natural camouflage along her bow...no man-made camouflage is used by Italian liners".

Hôtel Astoria. Chambre surchauffée. Si vous aérez, un vent impétueux s'engouffre dans votre chambre, au point qu'il vous faut refermer précipitamment la fenêtre. Au-dessous de notre 16^{ème} étage, de tout petits êtres noirs patinent sur un carré d'acier indigo. Des fourmis.

Gratte-ciel vaporeux. Cité blanche sous un voile bleuâtre. On pense à une toile du peintre zurichois Walzer. A un moment donné, toute la géométrie géante a disparu dans la grisaille. Il neige à gros flocons.

Chez M. de Graffenried, du consulat de Suisse. Appartement lilliputien dans un immense bloc de béton. Un ~~XXIX~~ ^{compatriote} m'a dit: "On souffre ici de la pierre".

23 janvier.- Oakland, San-Francisco. On sort émerveillé de ce long voyage à bord du "Forty-niner". Que de lectures de jeunesse, que d'aventures, que de héros ressuscités devant un nom de gare qui passait sous notre fenêtre! Rajeunissement délicieux. (Chicago même, où nous nous sommes arrêtés quelques heures, ^{par un froid de canard,} j'ai plus pensé, en voyant le Michigan, à Fenimore Cooper qu'aux fameux abattoirs et aux non moins fameux gangsters. Et quelle émotion dans le Nébraska en arpentant, pendant que la grosse locomotive fait son plein d'eau, le quai de la gare de North Plate, la cité natale de Buffalo Bill! Que de choses nous trimbalons dans notre subconscient!

24 janvier.- Merveilleuse, cette ville de San Francisco avec sa mer, ses ponts, ses collines, son climat, sa gaieté. On voudrait y rester avec les nombreux Suisses qui en ont fait leur seconde patrie. Les messieurs m'ont offert un banquet et les dames ont fait le même honneur à ma femme.

Notre Consul, M. Frossard, serait un privilégié si sa santé était meilleure. Consul là, c'est autant que ministre ailleurs. Je plaisante à peine.

Bienfaisante grève des dockers. Notre paquebot, le "President Pierce" ne peut appareiller. nous voilà retenus - pour combien de temps? - dans ce site enchanteur.

Passé une bien agréable soirée chez les Leuenberger, biennois de pure race vivant ici depuis des lustres sans être le moins du monde déracinés. "Tous les deux ou trois ans, me dit mon compatriote, on va revoir son patelin et ses amis de Suisse avec quelques bons jass au "Rüschli"!

Des Suisses qui ne se laissent pas entamer. Il y en a beaucoup sous toutes les latitudes. Grande force pour la petite patrie suisse.

Visite à l'Université de Stamford blottie dans les fleurs. Plusieurs Confédérés sont de l'excursion. On parle "schwyzerdütsch". Le vieux concierge qui nous montre la chapelle sourit... Voyageurs, où que vous soyez, en Californie ou sur le Zambèze, ne dites pas du mal des Suisses; méfiez-vous: il y en a partout!

Oublié de noter qu'à notre arrivée à Oakland, nous avons appris de M. Jost, chancelier du Consulat venu à notre rencontre, l'affligeante nouvelle du décès de mon vénéré chef, M. Guiseppa Motta, notre Ministre des affaires étrangères. J'avais encore passé tout l'après-midi du 30 décembre chez lui à Berne, à son domicile de la Bernastrasse. Il se sentait mieux. Il reprendrait le travail, me disait-il, en écrivant la préface de mon livre sur la neutralité helvétique. Douce illusion du chrétien qui ne se laisse pas abattre par l'adversité. Sa mort m'a beaucoup affecté. Un grand Suisse,

si ce n'est le plus grand, s'en est allé.

29 janvier.- Les dockers ont repris le travail. Le "President Pierce" peut lever l'ancre. On a passé sous l'impressionnante Golden Gate pour entrer dans les eaux du Pacifique. Tout le monde photographie. Amusant, car, la veille, un policier surgi d'un massif de rhododendrons avait voulu séquestrer mon appareil, croyant que, contrairement aux interdictions, j'avais pris un instantané du grand pont. Psychose de guerre. A ce propos, j'ai été franchement étonné du détachement avec lequel les Américains de Californie suivent les événements d'Europe. Les tribulations des Anglais en particulier les laissent indifférents. Chez un grand photographe de la place, une jolie dame riait tout haut de les savoir dans le pétrin.

8 février.- Souvenir inoubliable de notre escale à Honolulu. Nature plus somptueuse encore que celle des prospectus. On s'est baigné dans la baie de Wai-Ki-Ki avec ses sables d'or et son aveuglant bleu de mer. Tout près de nous, un hôtel quelconque qu'on dit être le plus cher du monde!

Remonté à bord le soir, le cou chargé de chaînes de fleurs. Au départ, on s'en délivrera en les jetant à la mer. On voudrait les garder, mais il faut obéir à la coutume. L'allégorie a son charme et pourtant... On dirait que le navire fraye sa route au-dessus d'un cimetière enseveli sous les eaux.

11 février.- Imprimé sur le menu: "Captain's Sayonara Dinner". Déjà le dîner d'adieu du commandant. On ne se réjouit de rien, car la cuisine du bord ne rappelle en rien celle d'un restaurant de chez nous. La table même a ses excentricités. Ainsi, je suis le seul à prendre un peu de vin aux repas - et encore un rouge de Californie! - alors que la plupart de mes voisins mangent leur soupe tout en buvant du lait ou du whisky!

A la salle à manger, il y a un certain nombre de tables particulières: celle du Commandant flanqué des personnages les plus distingués du bord ayant à leur tête un propriétaire de mines d'or, ainsi qu'un gros négociant de Manille spécialisé dans les bananes ou les pamplemousses, je ne sais plus au juste; celle du capitaine en second, celle du "post-master", celle du médecin, etc Et il en est une autre moins importante et moins en vue à laquelle le maître d'hôtel m'a placé avec Mme Gorgé: celle du Vice-Consul britannique, M. Tomlinson. Pour les officiers du bord, je suis moins qu'un vice-consul, n'étant que "Minister of Switzerland", ce qui veut dire pour eux pasteur suisse! L'Anglais est fort gêné de la bévue, mais je l'adjure de ne rien dire. Il est d'amusants incognitos. "Drôle de pasteur", ont dû se dire les Américains du bord, lorsqu'ils

me virent danser un soir en chaussettes, pour obéir d'ailleurs aux ordres formels d'une maîtresse de danse à l'entrain aussi tyrannique qu'imaginatif.

12 février.- Beaucoup d'enfants américains à bord. Extrêmement bruyants. Ils font tout ce qui leur passe par la tête. On ne peut pas dire qu'ils désobéissent à leurs parents; les parents ne leur disent rien, absolument rien. On est loin des préceptes de Rousseau dans son Emile ou des principes pédagogiques de Pestalozzi.

Pour rejoindre le calendrier japonais en avance sur nous, on a sauté un jour. Cela nous a donné une semaine sans jeudi.

Les passagers s'affairent autour de la machine à sous du bar. Ils se retirent généralement bredouille. L'homme aux mines d'or n'a fait que passer une fois devant le levier nickelé. Il a pesé négligemment dessus et patatras! un niagara de pièces de monnaie a jailli de l'appareil. Comme une poche d'eau qui crèverait brusquement. Notre Crésus en a fourré une bonne partie dans ses poches et s'est éloigné en riant, non sans avoir payé une tournée à tous les hôtes du bar. Aux mieux partagés les mains pleines. C'est la vie.

14 février.- Temps clair, mais forte houle. Des giclées d'eau aspergent le gaillard d'avant. Le Japon approche. On distingue au loin la haute silhouette du Fuji. J'en suis ému. Voilà 13 ans que je n'avais plus revu la montagne sacrée aux pentes paraboliques. Des Japonais près de moi l'observent en ayant l'air de rien. Je suis sûr qu'intérieurement, ils sont comme agenouillés devant ce symbole qui, pour eux, résume ~~tout ce qu'ils aiment~~ tout ce qu'ils aiment, ~~et~~ tout ce qu'ils vénèrent, tout ce qu'ils sentent.

15 février.- Débarqué hier au soir à Yokohama. M. Kiuchi, chef du protocole aux Affaires étrangères, est venu nous saluer à bord. Nombre d'amis suisses nous attendent sur le quai. Avant de descendre, fastidieuses formalités de débarquement. Malgré la présence d'un représentant du gouvernement, nous devons comparaître comme tout le monde devant la table des policiers. Bien que parfaitement renseignés sur notre compte, ceux-ci vont feindre de tout ignorer de nos personnes. Seule faveur, nous sommes interrogés les premiers.

- D'où venez-vous?

- De Suisse.

- Que venez-vous faire au Japon?

- Y représenter mon pays en qualité d'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire.

Le pinceau à la main, un scribe consigne rapidement sur papier de riz ce que je viens de déclarer en anglais, car tout se passe dans cette langue devenue la langue internationale.

- Combien de temps pensez-vous demeurer au Japon?

- Aucune idée. Cela dépend avant tout de mon gouvernement.

- Vous n'avez pas toutefois d'opinion approximative?

- Quatre ans, cinq ans, peut-être plus, peut-être moins.

- In seul, un fils?

- En Suisse?

- Qu'est-ce qu'il fait?
- Son gymnase.
- Connaissez-vous le Japon?
- Passablement.
- Pourquoi?
- Parce que je m'y suis trouvé de 1924 à 1927.
- Qu'y faisiez-vous?
- J'étais au service du Gouvernement impérial en qualité de Conseiller juridique du Ministère des affaires étrangères (Gaimusho).
- Pourquoi n'êtes-vous pas resté plus longtemps au Gaimusho?
- Parce qu'était venu à expiration le congé de trois ans que j'avais obtenu de mon gouvernement.
- Vous habitiez où?
- A Tokio, ichibeicho, nichome.
- Et maintenant?
- A l'Hotel impérial jusqu'à l'arrivée de notre mobilier. Après, à la Légation de Suisse, dans le quartier de Kojimachi.
- Vous avez des connaissances au Japon?
- Oui, beaucoup.
- Des Japonais?
- Des Japonais sans doute, mais surtout des Suisses.
- Yoroshi desu. Domo arigato.

Interrogatoire terminé. On me rend nos passeports. Nos bagages s'envolent lourdement sur le dos des porteurs. Des fourmis trimbalant d'énormes cocons aux abords de la fourmilière. Je suis déjà sur la passerelle mobile lorsqu'un agent m'interpelle, tout essoufflé: "Monsieur, monsieur, vous avez oublié de remplir le questionnaire pour les livres que vous avez avec vous..."

- Vous l'aurez la prochaine fois!

Sur le quai, je serre une foule de mains. Mes compatriotes ont l'air contents de nous revoir. J'observe toutefois une certaine gêne dans leur attitude. Ils parlent bas et regardent autour d'eux avant de parler. Il y a de ^{l'inquiétude} ~~l'angoisse~~ dans l'air. Je comprends, je comprends trop vite. Ce Japon 1940 n'est plus le Japon 1924. C'est maintenant un Etat policier qui voit ^{partout} des ennemis, ^{des espions} ~~partout~~ ~~partout~~. Sa xénophobie naturelle s'est aggravée. Il n'est pas sans excuse. Ses soldats se battent en Chine. Le sang coule quelque part le long du Yang-Tsé.

Cette ^{crainte} ~~angoisse~~ diffuse de mes compatriotes, quelle douche cependant sur ma joie de retrouver un pays dont j'ai gardé le plus

plus affectueux souvenir et où j'ai tenu à revenir.

16 février.- Première visite tout officieuse à M.Arita, ministre des affaires étrangères. Il est en retard; il a été retenu par un débat au Parlement. En attendant, je suis reçu par M.Tani, vice-ministre, avec qui je m'entretiens agréablement de tout et de rien.

Dix minutes après, M.Arita est là. Il est très calme, bien que des députés lui créent un tas d'embêtements. On lui en dit de toutes les couleurs, parce qu'on le trouve trop débonnaire avec les Anglais. Ceux-ci n'ont-ils pas eu le toupet d'arraisonner un paquebot japonais, l'"Asama Maru", en haute mer sous prétexte qu'il recélérait des agents allemands? Depuis quand la mer n'est-elle plus libre? La dignité de l'Empire a été bafouée et Arita ne le voit pas! Beau tapage à la Diète. Mais le ministre des affaires étrangères ne s'est pas laissé démonter et c'est avec un flegme tout britannique qu'il a répliqué en lâchant de lourds pavés sur ses adversaires piqués par la mouche du chauvinisme. Quel lutteur dans ce petit homme sage et mélancolique!

Jamais, quand il me serre la main, on ne dirait qu'il sort d'une vive échauffourée parlementaire. Comme c'est ma première visite, je n'ai garde de toucher à des sujets scabreux, la guerre de Chine, par exemple. Je me borne à risquer quelques pas timides sur le terrain économique, où mon éminent interlocuteur me suit sans grand enthousiasme. Ce n'est guère sa partie. Il se demande - est-ce naïveté ou modestie? - ce que la Suisse peut bien acheter au Japon. Et votre soie, Monsieur le Ministre, qu'en faites-vous? Mais il a déjà passé à un autre sujet. ~~Il veut connaître ma pensée sur~~ la ~~défense~~ Société des Nations. Mais comme le Japon en a été exclu en tant qu'agresseur, n'est-ce pas parler de corde dans la maison d'un pendu? Ma foi, tant pis! puisque c'est du côté de la famille du pendu qu'on met le pied dans le plat! Je dis ^{aussi} beaucoup de bien d'une institution que j'ai vue fonctionner de très près pendant une dizaine d'années, mais sans en dissimuler non plus les ^{très} manifestes défauts. Pour moi, il n'y a rien à supprimer; il suffirait d'améliorer. Ce serait dans l'intérêt bien compris de la collaboration internationale, donc de la paix.

- Peut-être bien, m'a répondu laconiquement M.Arita.

Pas un mot de ressentiment envers cette organisation internationale qui a condamné son pays. Rien contre l'incompréhension dont le Japon aurait été victime.

19 février.- En attendant l'arrivée de nos effets mobiliers voya-
geant, nous apprend-on, à bord d'un certain "Niagara Maru" qui aura
été retenu à Colombe par les Anglais - toujours eux! - nous disposés
d'un grand salon poussiéreux à l'"Hôtel impérial", une des curiosités
architecturales (de la capitale). On jurerait que cette bâtisse basse et à toit plat a
été construite pour les besoins d'une secte américaine au rite abscons
l'oute en grosses dalles brunes superposées d'un effet enfantin, elle
tient du labyrinthe autant que de la catacombe. La lumière se cogne en
intruse contre cent coins et recoins qui lui barrent le passage. Coïnci-
dence amusante, cette oeuvre assurément ratée, du moins pour nos con-
ceptions esthétiques, est signée Wright, un architecte américain, qu'il
serait plus juste, a dit une mauvaise langue, d'appeler Wrong. Mais si
elle nargue votre goût, l'étrange ^{caravansérail} ~~xxxxxx~~ - et ceci compense bien cela
nargue aussi les tremblements de terre. Construit sur des centaines de
pilotis au milieu d'un ancien marais, il ^{(imperceptiblement sous} ~~// escille/gentimentxxx~~ la pous-
sée verticale ou horizontale des plus violents séismes. C'est ainsi que
ce monstre architectural a superbement tenu lors de la catastrophe du 1er septembre 1923. Qu'il
lui soit pour cela beaucoup pardonné, y compris le fait qu'en ne vous
cirez pas les chaussures que vous vous aviseriez de placer le soir de-
vant votre porte. A vous de le faire avec votre manche ou les rideaux.

Etablissement à prétentions accidentales, le personnel y est plus
asiatique que jamais. Son indolence tient du défi, mais qui relèverait
le gant? Pas, en tout cas, les Allemands à croix gammée qui constituent
en ce moment le plus clair de sa clientèle. S'ils prennent beaucoup de
place et font passablement de bruit avec leurs dactyles et leur inces-
sant x va-et-vient, ils se garderaient de lâcher un mot ou d'esquisser un
geste qui pût jeter une ombre, si légère fût-elle, sur l'amitié japonai-
se qu'ils portent comme un rose épanouie à la boutonnière. Un autochtone
leur marcherait sur les pieds qu'ils seraient les premiers à s'excuser.

On ne sait trop à quoi cela tient, mais l'établissement a singulière-
ment baissé de tenue depuis l'année 1924 où j'y étais descendu pour la
première fois. Le laisser-aller plus ou moins aimable de jadis a fait
place aujourd'hui à une sorte de hargne refoulée qu'un rien pourrait
vous faire sauter à la figure. N'exigez rien, cela vaut mieux, pas même
que l'en passe un chiffon à poussière sur ^{vos meubles et} la tablette de vos fenêtres.

Au demeurant, même impression d'animadversion rentrée en ville. La
Ginza n'a plus tant s'en faut le même accueil. On la dirait de mauvaise
humeur. Fini le charmant tohu-bohu d'il y a quinze ans avec ce grouille-
ment fluide de badauds "ben enfant" qui rabotaient nonchalamment les
trottoirs de leurs geta le long des mille boutiques à l'enseigne flottante
d'étamine écarlate. Toute cette foule manque à présent de rires et de sou-
pires. Elle a comme un air blasé, renfrogné qui vous rappelle assez désagrée-
ment votre origine étrangère. On n'est plus qu'un intrus qui cherche à pas-
ser inaperçu. Serait-ce une conséquence de cette guerre de Chine qui n'en fi-
nit ~~pas~~ et dont les deuils qui ^{en} résultent pour les familles font tache
d'huile dans le pays?

Les échappes autrefois si bien gardées...

Leurs rayons ne sont vidés. L'article de valeur a disparu. On ne s'en faut. ont aux objets d'usage courant, mais de bonne qualité qui venaient d'Europe ou d'Amérique, couteaux, ceintures, bretelles, etc., on n'en a plus que le souvenir. Il fallait coûte que coûte redresser une balance commerciale terriblement déficitaire. La pénurie s'est installée alors avec les restrictions douanières. Remarquons cependant que l'argenterie demeure abondante, sans doute faute d'achats suffisants de la clientèle japonaise atteinte par le marasme des affaires.

Loin d'acheter de l'argenterie, les familles naguère aisées se défont de leurs bibelots, ce qui fait le bonheur de l'antiquaire. Ivoires, laques, cloisonnés, brocards, etc ne se vendent pas moins à des prix à effrayer un boucher retiré des affaires. Signe inquiétant et qui ne trompe pas: le yen se dévalue. C'est peut-être là qu'on observe le mieux son gradual déclin. Dans leur vitrine, bouddhas et kwannons vous annoncent la crise.

19 février.- A Berne, le ministre du Japon, M. Amau, m'avait dit: "Vous avez de la chance. Vous arriverez à Tokio avec la liquidation de la guerre de Chine. On vient de remanier le haut commandement sur le front. Les choses ne traîneront plus".

Las! on ne voit guère la fin de ce qu'il est convenu d'appeler par euphémisme l'incident de Chine". Entre parenthèses, un chef-d'œuvre du genre. Le fait est que des centaines de mille hommes se battent sur le Yang-Tsé plus furieusement que jamais. Les Chinois ont beau reculer pas à pas, ils tirent admirablement parti de leur arme principale: l'espace. L'envahisseur se casse les dents sur du vide. Plus il avance, plus il s'empêtre. Plus ses lignes d'approvisionnement s'allongent, plus il devient vulnérable. On l'attaque de tous les côtés, par devant et par derrière. Sa marche lente, mais apparemment victorieuse est entourée d'une nuée de frelons aux piqûres mortelles qui s'évanouissent dans les accidents du terrain dès que l'assaillant croit pouvoir les écraser du pied ou de la main.

Avec la prolongation des hostilités, la population japonaise d'habitude si docile, si passive s'agite sourdement. On s'inquiète, on s'interroge avec tous ces morts qui ne reviendront plus au foyer. A quoi donc attribuer tant de revers en Chine ou du moins tant de retards sur la route de la victoire? Mais, là-dessus, les généraux se taisent et le public en est réduit à grignoter toutes les conjectures qui lui passent par la tête. Seule la police, qui ne sait rien non plus, a cherché vraiment à savoir et, avec l'esprit xénophobe qui ^{la caractérise} ~~est~~ elle en est venue bien vite à se demander si, en définitive, tout le mal ne viendrait pas des appuis que Tchiang-Kai-Chek recevrait du dehors. Or, chez un flic nippon, ^{la} supposition ^{est} ~~ne~~ ^{ne prend} ~~en~~ rien de temps le ^{travail} ~~travail~~ de la certitude. De là à suivre l'étranger, quel qu'il soit, d'une méfiance aussi haineuse qu'idiote, il n'y avait ~~rien de~~ ^{rien de} ou'un pas. L'étranger, voilà l'ennemi. A la lumière de cette vérité claire comme un axiome, tout devenait limpide. Quand l'étranger rit, c'est qu'il se réjouit, pardi! de la résistance chinoise; s'il est triste, c'est que le succès des armes japonaises le chiffonne. On le juge avec la même lucidité qu'on avait jugé les Coréens lors du grand tremblement de terre de 1923. On demandait leur mort. A juste titre, car, foi de policier, n'est-ce pas eux qui avaient été la cause de l'épouvantable ~~seisme~~? Nous rions de ces enfantillages, mais le flic japonais ne rit pas, lui, ^{lorsqu'} ~~quand~~ ^{vous} ~~il voit passer~~ dans la rue.

Quant aux vieux libéraux de l'Empire, ils n'ont qu'à bien

Cataclysmes!

tenir! Au moindre signe de désapprobation, on ^(leur mettra la main au collet.) les arrêtera. Je tremble pour certains d'entre eux que je n'ai plus revus et que je ne ^(ne) verrai ^(point) pas pour ne pas les compromettre. Le Japon avait déjà sa xénophobie; il fallait qu'il eût encore sa Gestapo. Quelle misère!

On me dit de me méfier de mes domestiques, mais je m'en méfie déjà, encore que je ne fasse rien qu'ils ne puissent rapporter à la police au service de laquelle, ^(assurance - t - m) ils sont tous. On est espionné ^(jour) au sein de sa propre maison. C'est un fait auquel il faut bon gré mal gré s'accoutumer. Les flics seront ^(ceux) renseignés ^(tout, sur) sur ~~nos visites et nos faits et gestes~~ ^(notre humeur, nos visites et même) sur les plats de notre table. Grand bien leur fasse!

21 février.- Première visite au ^(au cours) Doyen du Corps diplomatique, M. Joseph Grew, ambassadeur d'Amérique. Il m'initie aux révérences à faire ^(S. M.) lors de la cérémonie pour la remise de mes lettres de créance à l'Empereur.

Vu aussi le général Pabst, ^(en 1924) ~~ambassadeur~~ ^{ministre des} Pays-Bas, dont j'avais fait la connaissance, lorsque j'étais conseiller juridique au Gaimusho. Il s'étend assez longuement sur les avatars du Japon depuis une douzaine d'années. Il aimait les Japonais; maintenant, il les redoute. Ils ^(menacent) se font de plus en plus menaçants en Asie et les Hollandais craignent pour ^(Java) ~~Batavia~~ et Sumatra.

22 février.- J'attends toujours qu'on me convoque au Palais impérial pour la remise de mes lettres de créance. Attente plutôt désagréable, car, avant d'être accrédité, je ne puis rien entreprendre. Mon secrétaire doit parapher mes propres notes au Ministère des affaires étrangères. Je ne visite et ne reçois personne. C'est comme si je faisais antichambre dans le Corps diplomatique.

Notre propriétaire voudrait redispser de sa maison, une vieille bicoque dont je me passerais, mais où aller? Tokio spuffre d'une pénurie de ^(maison) ~~villas~~ à louer. On ne ^(bâtit) construit plus; on fait la guerre. Les travaux ont été arrêtés sur des bâtiments officiels à moitié construits. Pour ^(les murs nus) les protéger ~~contre les intempéries~~, on les a recouverts d'un toit de paille.

23 février.- Ecrit à M. le professeur Max Huber, président du Comité international de la Croix-rouge, qui, au cours de ma carrière, m'a témoigné beaucoup d'intérêt. N'est-ce pas encore à lui qu'en 1938, à Londres, je devais de présider la grande commission juridique de

la Conférence ^{internationale} ~~européenne~~ de la Croix-rouge? Je ^{lui signale} ~~l'indique~~ que, dans mon adresse à l'Empereur, je ne manquerai pas de faire mention de la Croix-rouge dont la Suisse a été le berceau. La croix-rouge est un de nos plus beaux titres de gloire. Il est bon d'en faire de temps à autre état.

J'ai remis ^{le} le texte du discours que je ^{livrai} ~~prononcerais~~ devant l'Empereur. ^{des plus concis} ~~Il est très court,~~ au Ministère des affaires étrangères. mais le chef du Protocole, M. le ministre Suzuki, le trouve excellent. Pour la longueur, je m'étais réglé sur celui qu'avait prononcé avant moi l'ambassadeur de Belgique, M. Forthomme. Il ne contenait que quelques lignes d'une noble banalité.

3 mars .- L'heure approche. Un chambellan de la Cour est venu m'enseigner ^{la manière de me comporter devant} ~~XX~~ Sa Majesté l'Empereur. Il m'a remis un papier où sont dessinés les pas que j'aurai à faire avant chaque révérence. La cérémonie doit se dérouler sans faux-pas, c'est le cas de le dire. Ma leçon prise, on sable le champagne à 11 heures du matin! C'est l'usage, m'a ^{encore} ~~encore~~ rappelé mon prédécesseur, le ministre Thurnheer.

5 mars.- C'est fait. J'ai remis mes lettres à l'Empereur. Une journée qui comptera dans ma vie.

A l'heure convenue, un maître de cérémonie est venu me quêrir à l'hôtel dans une auto ^{impériale} ~~gracieuse~~ ornée du chrysanthème ~~impérial~~ à seize branches. Ma femme suit dans ma propre voiture. On entre dans les jardins impériaux. Sonnerie de clairon. Un ^{détachement} ~~escadron~~ d'infanterie rend les honneurs. Le ministre des affaires étrangères, M. Arisonta, nous attend dans un grand salon avec ^{son} ~~le~~ chef du Protocole, M. ^{le ministre} Suzuki, qui fonctionnera comme interprète, et un chambellan de la Cour. Ma femme restera là jusqu'à l'issue de la cérémonie pour venir ensuite avec moi présenter nos respects à S.M. l'Impératrice.

Comme il nous reste encore quelques minutes, M. Arisonta veut bien me ^{montrer rapidement} ~~faire voir~~ les lieux où j'aurai à faire tout à l'heure mes révérences. Je me compare intérieurement au gymnaste qui ~~tâte~~ ses barres parallèles avant l'arrivée du jury. Cinq minutes après, je refais ^(nom de bon) ~~le même~~ itinéraire, les nerfs tendus ^{comme des baleines de parapluie} ~~comme des cordes~~. A la hauteur d'un seuil dont l'approche m'est signalée par deux hommes de plomb en ^{culotte} ~~veste~~ rouge et bas blancs, j'exécute un quart de tour à droite et me casse en deux, le coeur presque arrêté. L'Empereur

est là, devant moi, à dix pas, au garde-à-vous en uniforme de général, bottes vernies, mains collées au corps, le regard sans expression derrière des lunettes scintillantes sur un visage pétrifié de statue. D'un coup d'oeil preste comme l'éclair, j'ai aperçu, à sa droite, deux personnages en mannequins de magasin et, à sa gauche, le ministre-interprète médusé sous l'écrasante responsabilité de sa fonction. J'ai exécuté trois pas glissés, suivis d'une profonde révérence, puis trois pas encore avec lent ploïement déchine à un mètre et demi du monarque. Je sais encore compter, je mesure bien l'espace, mais comme un automate dont un moteur secret fait mouvoir mécaniquement les jambes métalliques. C'est que la scène est effroyablement solennelle. Nous sommes là, dans un grand palais mort, cinq personnages de cire à se regarder fixement comme si nous attendions l'arrivée d'un événement extraordinaire qui tarde à se produire. Condensé à l'extrême, le silence est accablant. On entendrait tomber un mouchoir sur le tapis.

Face à ce souverain raidi dont je connais depuis longtemps le caractère sacré, je sens comme une grosse main qui m'étreint la nuque avec un pouce de fer sur ~~la~~ la pomme d'Adam. Quant à mes jambes, n'en parlons ~~plus~~ ^{plus}; je ne leur demande plus qu'une chose: ne pas se dérober sous moi. Que ne donnerais-je pas pour m'appuyer ^{(quelque} contre ~~un~~ ^{chose}? Ceux qui peuvent s'appuyer contre un mur ne savent pas leur bonheur. Mais trêve d'angoisse sur des jambes qui flageoient, il me faut ouvrir la bouche, faire entendre ma voix qui, à mon insu, a peut-être perdu ~~sa~~ ^{l'imbric et} assurance. Et, soutenu par une volonté aussi implacable que douloureuse, je me mets à parler. Je lis le papier que je tiens à la main. Mon texte est ~~court~~ ^{brut}, je le sais, mais voilà que, la sueur au front - c'est du moins ^{m m} l'impression ~~quelque~~ - je le trouve interminable. Je n'arriverai ~~pas~~ ^{jamais} au bout. Une envie folle me prend de sauter une phrase. Mais laquelle? Il faudrait choisir et choisir, cela prendrait des secondes. Et puis, je fais aussitôt réflexion que le texte de mon allocution a été communiqué préalablement aux Affaires étrangères. En retrancher deux douzaines de mots pourrait me causer ensuite tous les ennuis d'un incident diplomatique. Je résiste donc au démon qui me souffle cette amputation à l'oreille et je poursuis, jambes ankylosées, pieds en lame de rasoir - comment est-ce qu'on tient là-dessus? - et l'esprit torturé par la crainte de ne pouvoir aller jusqu'à mon point final. Enfin, j'y arrive. ~~Une~~ ^{parviens} phrase de plus et je ~~crois~~ ^{craint} que... Mais non, on croit seulement; on ne tombe pas comme ça, à moins d'être malade, ce que je

Une

ne suis pas, ^{Dieu merci!} Et, le regard appuyé sur les bottes vernies de Sa
 Majesté toujours rigide comme une statue, je me raidis de toutes
 mes forces pour écouter ^{l'interminable traduction} ~~l'interminable traduction~~ en japonais de
 ma ^{brève} ~~propre~~ allocution. Quand c'est fini et que, d'une voix forte,
 l'Empereur lit à son tour son discours d'accueil sur le rouleau que
~~quint~~ l'interprète vient de lui passer avec les signes de
 la plus ~~soignée~~ ^{délicate} humilité, je ne suis plus qu'une poutre qui se tient
 curieusement en équilibre au milieu d'un espace qui me paraît ~~immense~~
^{mesuré} se. Ah! qu'on en finisse! Il y a un siècle que je fais le pied de
 grue. Mais le temps est chose essentiellement relative et, à part
 moi, personne n'a l'air de trouver des longueurs à la cérémonie ^{de}
^{et glânce.} Aussi est-ce posément, avec une lenteur désespérante, que le chef
 du Protocole me translate, cette fois-ci, les paroles de son auguste
 maître. On dirait qu'il fait exprès pour ajouter à mon supplice. Mais
 j'ai beau être en bûche de bois, j'ai tous mes esprits et je note
 qu'il traduit ^{même} avec une parfaite élégance de forme. N'empêche qu'on
 me pousserait du doigt que je tomberais. Mais choir en voyant le bout
 du tunnel serait trop stupide. Car la dernière partie de l'audience
 est maintenant entamée. C'est la "conversation", une conversation
 d'un tour tout particulier, puisqu'en m'interrogeant sur des sujets
 qui n'ont rien de politique, l'Empereur posera ses questions à très
 haute voix, presque en criant, sans permettre le moindre fléchissement
 la moindre détente à son corps toujours impeccablement tendu comme
 le veut le rite auquel il se conforme avec la plus impressionnante
 discipline. L'Empereur ne badine pas avec le devoir. Il l'accomplit
 avec une fidélité d'ascète. Quel exemple pour son peuple! Mais voi-
 là que mon oreille se tend à ce que traduit l'interprète. Il ne s'a-
 git plus des phrases plus ou moins stéréotypées que la courtoisie
 veut qu'on adresse à un agent diplomatique en pareille circonstance;
 non, car le souverain a parlé de ma personne. Il a appris que j'ai
 participé longtemps aux travaux de la Société des nations à Genève
 et il m'a remercié, en son nom comme au nom de son Empire, de ce que
 j'ai fait là-bas pour expliquer la position du Japon à ceux qui pre-
 naient un peu trop plaisir à ne voir que l'acte patent de l'agres-
 sion. Venant de si haut et de façon si inattendue, le remerciement
 me touche et je n'aurais plus qu'à balbutier quelques mots de gra-
 titude, mais l'Empereur ^(qui m'a tenu plus de quinze ans à son complément) m'a déjà tendu la main. L'audience est ter-
 minée. Trois révérences à reculons pendant que Sa Majesté est tou-
 jours au garde-à-vous et je suis libre, mais libre comme je ne l'ai

jamais été, libre d'une liberté qui dégèle mon sang, détend mes nerfs et rend la sensibilité à mes membres convoyeurs. C'est comme si un lourd carcan était tombé brusquement à mes pieds. Me voilà léger comme un oiseau. Je sifloterais, n'étaient les larbins en livrée de porcelaine qui, ^{je le sens,} me suivent du coin de l'oeil.

Atmosphère combien changée chez l'Impératrice. Il restera bien une traînée de noble cérémonial dans l'air. Tout est d'un feu-tré extrême. Dame! on est chez la souveraine du Japon. C'est un peu comme dans une église chez nous. Vous êtes reçu gravement, mains aux genoux, paupières baissées, par des gens qui, courbettes faites, glissent plus qu'ils ne marchent. Tout bruit est aboli. On se croirait à proximité d'un sanctuaire. On se recueille déjà, mais on ne restera pas longtemps dans cette disposition d'esprit. A peine se relève-t-on d'une révérence prolongée qu'on est accueilli par le plus gracieux des sourires. L'Impératrice, qui nous a fait signe de nous asseoir - à moins que ce soit la dame de compagnie qui est à ses côtés et qui nous servira d'interprète dans le français le plus correct - nous apprend d'emblée que, si le Japon est le pays des rites les plus stricts et les plus austères, c'est aussi le pays du sourire. Elle sourit ^{affichement} sans effort et tout sourit autour d'elle, depuis les paravents fleuris jusqu'à l'interprète qui nous traduit à voix basse les propos aimables de sa ^{souveraine} ~~maîtresse~~ et qui chuchote à l'oreille impériale le sens de nos ^{propres} paroles. Tout est ici léger, tendre, discret avec cet arrangement ^{raffiné} des choses qui ne vous fait rien voir de particulier, mais ^{qui} vous enveloppe ~~à l'instar~~ des pieds à la tête d'un charme aussi subtil que pénétrant. Une atmosphère suave d'intérieur qu'aurait rendue peut-être un Watteau et que, fait curieux, vous ne trouvez pas sur les estampes japonaises des grands maîtres. Le sujet n'a tout simplement pas été traité. Sous ce regard si bienveillant, c'est avec une aisance respectueuse que nous répondons à tour de rôle aux questions que Sa Majesté daigne nous poser. C'est ainsi qu'elle m'a demandé, sur un ton qu'on imaginerait volontiers un tantinet malicieux, où j'avais vu les plus beaux cerisiers ^{en fleurs}. Je devrais répondre comme tout le monde: "A Koganei, Madame", car Koganei est un endroit fort peu éloigné de Tokio où tout le monde court lorsque les cerisiers sont couverts de neige rose. Mais je m'enhardis à demeurer personnel en faisant l'éloge des cerisiers moins connus et moins admirés de mon quartier de Kojimachi, lesquels ~~sont~~ ^{sont} à cette heure même, ^{non} dans la plénitude de leur splendeur. L'Im-

en hochant doucement la tête

pératrice sourit. Ma réponse l'a peut-être surprise, amusée même. Qui a jamais parlé des cerisiers de Kojimachi à la souveraine? Et ces cerisiers, peut-elle les voir, elle? On songe à la tyrannique étiquette de la cour espagnole ~~vue dans~~ Ruy Blas:

Une reine d'Espagne
Ne doit pas regarder à la fenêtre.

6 mars.- Revu M. le ministre Suzuki. Il me dit que son ministre a été fort satisfait de la manière dont s'était déroulée la cérémonie pour la remise de mes lettres de créance. "J'étais un peu ému", lui dis-je. Il me répond: "On ne s'en est guère aperçu. En tout cas, c'était très bien ainsi. Vous avez fort bien parlé à Sa Majesté et avec le ton qui convenait".

Cela me fait penser à ce dur combat avec mes nerfs. Nos nerfs, misère de l'homme! J'ai relu, ce soir, les deux phrases de Pascal: "Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer".

7 mars.- Reçu, officiellement cette fois-ci, par le ministre des affaires étrangères, M. Arita, qui parle couramment anglais. Conversation ~~fort~~ agréable où rien de confidentiel n'a été dit.

Ce n'est pas sans quelque émotion que j'ai passé devant le bureau que j'occupais jadis dans ce même Gaimusho. Tout me revenait ^{pèle-mêle} à l'esprit en même temps: mon activité de conseiller juridique, mes interprètes à la tête desquels se trouvait le ^{et sympathique} vieux M. Nozawa, mes amis du Ministère, en particulier, Sadao Saburi, directeur de la division ^{des affaires} ~~commerciales~~ commerciales, ma machine à écrire "Royal" qui marchait si bien, ma Citroën ^{d'occasion} qui marchait si mal, le jeune homme en uniforme de lycéen qui m'apportait le thé vert en en renversant la moitié le long du corridor, car il riait trop, etc, etc.

La maison n'a guère changé. Les escaliers ^{de bois bordés d'une lame de laiton} craquent toujours sous vos pieds et il se trouve encore, à l'entrée, une demi-douzaine de concierges qu'on pourrait saluer cent fois sans jamais les ~~dis-~~ ^{reconnaître} ~~tinguer les uns des autres~~. Dans les corridors ou dans des pièces abandonnées à la porte entr'ouverte, toujours les mêmes meubles ^{et Occidentaux} ~~modernes~~, superflus ou abîmés, qui vieillissent sous ^{leur} ~~un~~ linceul de poussière; toujours, ici et là, les mêmes vitrines bourrées de livres anglais de droit ou d'économie politique et dont la clé semble

depuis longtemps perdue, car on ne les consulte jamais; toujours aussi, où qu'on aille, les mêmes longues tables de bois brun sur lesquelles hommes ou femmes de peine passent de temps en temps un torchon mouillé dont la trace blanchit en séchant, car, au Japon, on ne sait pas entretenir les choses venues ou imitées d'Occident. Autant on aura soin des objets ~~indigènes~~^{de conception} indigène, autant on maltraitera nos meubles, nos chaussures et nos bicyclettes. L'autochtone qui tient tant aux apparences dans le cadre de la vie authentiquement japonaise s'en moque ici éperdûment. Le négligé, le délabré, le dépenaillé, le rouillé, le moisi le laissent indifférent; pour un peu il ferait parade du traitement ignominieux qu'il réserve à nos sofas et à nos chaises cannées. Hé oui, à voir la gale terreuse de son vélo ou la crotte séchée sur ses souliers, on est porté à se demander si, dans cette négligence trop manifeste pour n'être pas délibérée, il n'y a pas un mépris conscient ou inconscient pour tous ces articles issus d'une civilisation rivale que, secrètement, on jalouse. Pour ma part, je souris quand au derrière du pantalon de l'éphèbe-huissier qui me précède, j'aperçois une large déchirure qui s'ouvre et se ferme curieusement pendant la marche en découvrant ^{chaque fois,} un fond de vague doublure blanche. Pantalon d'Occident, peuh! ce n'est pas le cher kimono national, si propre, si soigné...

16 mars.- L'"incident de Chine", qui pèse de plus en plus sur toute la vie du pays, est devenu, pour les journalistes, la "guerre sacrée". Ce passage de l'euphémisme à l'hyperbole correspond assez bien à l'évolution qui s'est produite lentement dans les esprits. A la promenade militaire, qu'on prenait à la légère, a succédé une campagne qui a fini, vu la résistance chinoise, ~~à~~^{par} accaparer toute l'énergie nationale. Le "petite leçon" qu'on voulait donner chez Confucius a coûté jusqu'ici 100.000 morts et la bagatelle de 17 milliards de yen. Un peu cher, trop cher même, mais comment revenir en arrière? Jamais les militaires, les responsables de la sinistre aventure, ne consentiraient à perdre la face. Aussi bien, si beaucoup, dans le peuple, soupirent secrètement après le retour des soldats dans leurs casernes, le mot "paix" ne se porte plus guère. Il a comme une résonance défaitiste, donc coupable, voire criminelle. Ce qu'il faut aujourd'hui c'est gagner la guerre, et la gagner à n'importe quel prix. On pourra parler de paix après.

En tout cas, d'après les déclarations faites par le prince ~~Konoé~~^{Konoé} le 28 décembre 1938, tout s'arrangerait avec la Chine sur la base de trois objectifs suivants: relations de bon voisinage, défense commune contre le communisme et coopération économique. Il s'agirait ~~de~~ des

trois piliers sur lesquels reposerait le fameux "nouvel ordre" prôné par ~~les~~ les hommes d'Etat nippons. Japon, Chine et Mandchoukouo formeraient à eux trois une entité ~~politico-économique~~ ^{politico-économique} dominant toute l'Asie. Sous la direction, bien entendu, du seul Japon. Comme l'a ~~dit~~ ^{rappelé sans rire} le premier ministre, l'amiral Yonai, "il s'agit, Messieurs les Chinois, de reconstruire l'Asie".

Que Messieurs les Chinois se méfient de cette aspiration japonaise, qui s'en étonnerait? A le prendre à la lettre, le tryptique du Prince Konoé ne casse rien, mais que deviendrait-il entre les mains des militaires? La Chine une fois sous leur contrôle, ce serait ^{évidemment} le protectorat au bout. C'est ce qu'au dehors, tout le monde clame ou ^{proclame} ~~pense~~. A Washington comme à Londres. Mais les Japonais s'^{im} surgent quand on leur prête des intentions ^{impérialistes} ~~hostiles~~. N'est-ce pas à une grande oeuvre constructive que vont leurs pensées? Qui se permet de douter de leurs "true intentions"? Il faut entendre les ^{protestations} ~~plaintes~~ indignées de la presse! Elle s'^{en} ~~indigne~~ ^{troude} surtout ^{aux} ~~contre~~ les Américains qui n'ont pas encore compris que les accords de Washington sur l'Empire du milieu sont ~~depuis~~ ^{les yankees} dépassés depuis belle lurette. Que font-ils donc, de la clause "rebus sic stantibus" qui est contenue implicitement dans tout traité? S'ils dorment, tant pis pour les dormeurs! Le Japon est dynamique, lui; il doit aller de l'avant.

18 mars.- Au Gaimusho, on se persuade de plus en plus que les objectifs en Chine seront bientôt atteints grâce à l'effort militaire et grâce aussi à la collaboration de Wang-Ching-Wei, le transfuge chinois, l'ex-ami et collaborateur de ~~Wang-Kai-Chek~~ ^{Tch} Wang-Kai-Chek, lequel s'apprête à constituer un gouvernement à la dévotion des Japonais. On fait déjà des préparatifs pour le baptême. Le général Abe, ancien premier ministre, qui partira incessamment pour Nankin, servira de parrain.

23 mars.- L'entreprise du Japon ~~en~~ ^{en} indispose de plus en plus les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, qui se réclament encore et toujours du traité des neuf puissances garantissant l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine. La France fait aussi des réserves. Quant à l'Union soviétique, qui n'a pas de traité à invoquer, elle, son gouvernement n'appuie pas assez ouvertement la résistance de ^{le} ~~Wang-Kai-Chek~~ Wang-Kai-Chek. Les Japonais se sentent isolés et cet isolement leur est très pénible. Ils vont s'efforcer d'en sortir, me dit-on, mais on ne voit guère comment. Peut-être en viendront-ils à compenser les amitiés perdues en se rapprochant davan-

tage de l'Allemagne et de l'Italie, pays avec lesquels ils sont déjà liés par le pacte anti-Komintern. Il est vrai que la position de ceux-ci en Extrême-Orient ne pèse pas beaucoup dans la balance et que le Japon n'a pas encore tout à fait oublié ce que lui a fait perdre la collusion germano-soviétique. Si grande avait été sa déconvenue que, rendu responsable de ce grave échec diplomatique, le cabinet Hiranuma avait dû s'en aller sous les huées. Que, par leur volte-face, les Allemands se soient aliéné les sympathies nippones, ce n'est pas douteux. Ils ont été et sont encore l'objet d'attaques virulentes dans une partie de la presse. ~~Par~~ ^{au jugé par ces} ~~un échantillon des diatribes dont on les abreuve, voici quelques~~ lignes du très nationaliste et très populaire "Asahi":

"Le fait pour l'Allemagne, qui s'était engagée à ~~xxx~~ collaborer ~~à~~ plus étroitement avec nous, d'avoir conclu, au mépris de la position du Japon, un pacte de non-agression avec l'Union soviétique ne peut être tenu que pour un manquement à la foi jurée, et l'Allemagne n'a aucune excuse à nous opposer... On ne peut qu'être indigné du machiavélisme éhonté de la politique des Nazi."

Au Gaimusho, on se cantonne dans la plus grande réserve. Malgré le ton de la presse, ~~et sans~~ sans doute "inspirée", on soutient mollement que rien n'a été changé à la situation résultant du pacte anti-Komintern. On maudit, ^{ces} ~~en~~ in petto un Hitler qui serre la main à Staline, mais on tient quand même beaucoup à l'atout allemand ~~pour~~ pour la partie serrée qui reste à jouer sur le tapis chinois.

25 mars.- Il est curieux d'observer avec quel soin le Japon cache son jeu avec les Russes. Avant-postes japonais et russes se sont battus aux confins de la Mongolie intérieure. Le sang a coulé. L'ambassadeur de Turquie ^{M. Tek,} m'assure même qu'il s'est agi d'engagements entre divisions entières qui auraient coûté très cher aux Japonais. Ils auraient laissé des milliers de morts ^{sur le carreau avant} ~~xxxxxxx~~ ~~et sans compter qu'ils auraient dû opérer~~ une retraite assez humiliante. Or les journaux ne soufflent mot de l'affaire. On ne veut pas de complications avec les Bolchéviks pour le moment. Mais l'orgueil nippon saura ^{lirer vengeance un jour de ce qu'il a fait à Moscou} ~~prendre sa revanche le moment venu.~~ Les Russes ne perdent rien pour attendre. C'est du moins ce que je crois pouvoir inférer des propos tout enrobés de prudence que m'a tenus, l'autre jour, M. Tani, Vice-ministre des affaires étrangères. Propos d'un flou admirable, tout en demi-teintes, sans aucun adjectif de couleur ni adverbe de pesanteur, d'un lavis si léger qu'on ne sait plus si l'on a affaire à une insuffisance de pinceau ou à un comble d'habileté diplomatique.

27 mars.- Le plus sérieux handicap de la politique d'expansion du Japon:

l'attitude des Etats-Unis. Ils sont franchement opposés à l'"ordre nouveau" en Chine et ailleurs. Ils ont donné la mesure de leur irritation en dénonçant le traité qui les lie au Japon depuis 1911. Le geste a vivement impressionné les milieux gouvernementaux, mais ceux-ci ne voient plus de retraite possible. Question de Rubicon.

28 mars.- Avec la pluie et le beau temps, la brouille entre Tokio et Washington est devenu le thème courant des conversations. La presse excite l'opinion contre le président Roosevelt, ~~qui~~ ^{Qui?} affirme-t-elle, ~~qui~~ "ne comprend rien aux choses d'Asie". Encore un qui révoque en doute les fameuses "true intentions" des gouvernants nippons! Cela finira par des démonstrations publiques dans le parc d'Ueno ~~et~~ ^{et} de Hibiya.

29 mars.- On m'a assuré au Gaimusho que les manifestations anti-américaines seront contenues dans certaines limites. On ne laissera pas déborder le fleuve de l'indignation populaire. L'Oncle Sam mérite, certes, qu'on lui tape sur les doigts, mais attention! pas trop fort! Ce n'est pas seulement le gros client du Japon; c'en est aussi le gros fournisseur. Qu'il achète moins de soie, tant pis! ~~Et~~ ^{Et} d'important, c'est qu'il livre toujours ~~du~~ pétrole et ~~de~~ ferraille. Au surplus, on ne sait pas où conduirait une rupture avec ce puissant riverain du Pacifique. Il faut donc faire belle mine à mauvais jeu et, ajoute mon interlocuteur avec un sourire équivoque, on redoublera d'efforts pour amener le peu commode "voisin" à une meilleure compréhension des objectifs japonais.

Quant à l'Angleterre, elle file doux, très doux en Asie; ce n'est pas moins à elle que l'on s'en prend avec la plus âpre désinvolture. ~~Et~~ ^{Et} Washington ~~qui~~ provoque les coups et ~~qui~~ ^{est} Londres ~~qui~~ ^{qui} les reçoit! C'est qu'avec la lutte terrible dans laquelle elle est engagée en Europe, la Grande-Bretagne ~~ne compte plus beaucoup dans le Far-East.~~ ^{ne compte plus beaucoup dans le Far-East.} On peut l'insulter sans grands risques. Le procédé est, ma foi, assez lâche. #Le "coup bas" de la boxe.

Le dernier camouflet, les Anglais l'ont encaissé l'autre jour lorsqu'ils ont été contraints de restituer 9 des 29 marins allemands qu'un de leurs croiseurs avait prélevés, en pleine mer, du paquebot japonais "Asama Maru". Encore l'incident n'est-il pas liquidé. Outrés de l'offense ~~faite~~ au pavillon impérial, les parlementaires écument ~~et~~ ^{et} s'interrogeant sur l'humiliation supplémentaire ~~que~~ ^{que} ~~l'on~~ ^{l'on} infliger ~~à~~ ^à ces ~~alliés~~ ^{alliés} d'hier. L'Angleterre se défend comme elle peut. Engagée jusqu'au cou dans ~~sa~~ ^{sa} lutte ~~avec~~ ^{avec} le Reich hitlérien, elle feint de ne pas bien comprendre ~~ce qu'on lui veut.~~ ^{ce qu'on lui veut.} Les Japonais

~~explicitement~~ ~~non informé~~ ~~avec une~~ ~~bonne~~ ~~vacance~~ qu'on ne peut qu'éprouver de la sympathie pour elle.

La France suit son exemple. Les avions ~~à~~ soleil rouge ont bombardé à plusieurs reprises son chemin de fer du Yunan. Elle a protesté, mais plus pour la forme que pour autre chose. J'en parle à M. Arsène-Henry, ^a Ambassadeur de Vichy: "Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse?" me répond-il en laissant tomber les bras d'accablement.

30 mars.- M. Sato, ambassadeur et ancien ministre des affaires étrangères, est venu me faire une visite. Il se rend en Italie à la tête d'une importante "mission économique". Le vocable "économique" ne trompe personne. C'est du ~~camouflage~~ camouflage. Il va tout simplement se renseigner sur la situation en Europe. Il ne me donne guère le change en m'entretenant de l'Union européenne, cette institution mort-née de Briand, que M. Coudenhove-Calergi, ~~est~~ ~~venu~~ venu me voir à Berne peu de temps avant mon départ pour le Japon, s'efforce de mettre sur pied sans grandes chances de succès. Le Japon, me dit M. Sato, n'est pas en faveur d'accords continentaux qui ne pourraient qu'accentuer encore l'antagonisme des races. Une entente sur un plan universel lui paraît préférable. Fort bien, mais n'est-ce pas son pays qui a torpillé ^{comité} ~~l'~~ organisation mondiale qu'est la Société des Nations?

Tout cela me rappelle les travaux de Genève sur la fédération européenne. Lorsqu'en commission, nous cherchions des objectifs spécifiquement européens, on n'en trouvait que de dérisoires: le transport de l'énergie électrique, le statut des artistes ambulants de music-halls, etc. Encore mon "etc" est-il, je crois, de trop. On ne trouvait effectivement rien d'autre à mettre sous la dent des "Européens". Je vois encore l'embarras de M. Édouard Herriot qui ~~présidait~~ ^{présidait} à la place de M. Aristide Briand. Un jour, il dut lever la séance faute d'orateurs. Les "Européens" faisaient l'effet de pêcheurs de lune.

M. Sato m'a dit qu'il verra M. Mussolini. Il se rendra ensuite en France, en Angleterre et en Allemagne. Sa mission ressemble bien à celle de M. Sumner Wells, l'envoyé du Président Roosevelt. Elle fera un peu moins de bruit. La voie lui sera préparée par M. Ito, ministre plénipotentiaire, qui partira en éclaireur par le Transsibérien. Un diplomate habile ~~que nous~~ ^{dont} nous avons ~~apprécié~~ ^{apprécié} dans les débats de la 1ère commission (problèmes juridiques) ~~de l'Assemblée de la S. d. N.~~ ^{la seule intelligence} de l'Assemblée de la S. d. N.

Depuis son échec en 1937 comme ministre des affaires étrangères, M. Sato avait vécu dans une demi-obscurité. Son étoile pâissante pourrait bien reprendre un certain éclat.

2 avril.- On a fait, ce me semble, un peu trop d'histoire avec la made-

leine de Proust. Ce parfum révélateur d'un passé qui autrement serait resté enseveli dans l'~~oubli~~^{l'oubli} est chose, en somme, assez naturelle. Le "Tekoku Hotel" (Hôtel impérial), où nous résidions en attendant notre mobilier, a, lui aussi, une odeur qui lui est particulière. Quelque chose de subtil et de pénétrant à la fois, un vague relent de camphre et d'encaustique mélangé à du temps mariné, ~~un parfum de~~^{un parfum de} un coffret de bois rare qu'on ouvre rarement. Il a suffi que je hume trois secondes cet arôme très caractéristique pour que, brusquement, surgisse de ma mémoire tout ce qui se rattache à mon premier voyage au Japon en 1924. J'ai revu l'"Angkor" appareillant de Marseille avec ~~un~~^{un} accordéon de ~~tirailleurs~~^{ces} sénégalais sur le gaillard d'avant; j'ai revu les entrepôts à murs obliques de Yokohama, ces rescapés du tremblement de terre du 1er septembre 1923, le rikshaw que j'ai pris à la station de Shimbashi, mon arrivée à l'"Hôtel impérial", ma visite inopinée le lendemain ~~matin~~^{main matin} au Gaimasho avec ce chef du Protocole, M. Hotta, qui me regarde comme si je tombais de la lune... Toute une pile de souvenirs qui, au ~~contact~~^{seul} contact de ce parfum reconnu par mes narines, m'est ~~redéroulé~~ dégringolé sur la tête.

5 avril.- Dîner à la "Maison franco-japonaise", chez les JoÛons-des-Longrais, un couple sympathique qui aura du mal à maintenir dans les faits l'idéal de la maison. On trouvera chez eux tous les étrangers imaginables, sauf ceux que l'on devrait surtout y rencontrer: les Japonais. L'institution a été discrètement boycottée par la police. Les intellectuels ~~japonais~~^{des pays} n'osent plus guère en franchir le seuil. Ils ~~s'entrevoient~~^{entrevoient} en contact avec des étrangers et, pour les flics, ~~l'étranger~~^{encore une fois} l'étranger, c'est l'espion, c'est l'ennemi, même s'il vient d'un pays, qui n'a jamais fait le moindre mal au Japon. neutre

Les JoÛons tiennent fort dignement le rôle que les Japonais les obligent à jouer. Ils feignent de ne pas voir le ~~vide~~ vide que l'on fait autour d'eux.

Soirée animée. Dooman, le Conseiller de l'Ambassade des Etats-Unis, est intarissable sur la technique du golf. Il s'attarde ~~en~~^{en} en connaissance certain mouvement du poignet. On ~~parle de~~^{diverte sur} la drôle de guerre ~~et de~~^{et de} "Blitzkrieg" qui a balayé la Pologne. ~~Nos amis français ont~~^{Nos amis français ont} pleine confiance dans Gamelin et ~~la~~ la ligne Maginot. "Qu'ils viennent s'y frotter, les Nazi!" me dit ma voisine de droite en étalant une belle couche de foie gras sur son toast. Le Baron Fain, Conseiller de l'Ambassade de France, me parle d'une "bonne correction" à administrer une fois pour toutes

aux Allemands "qui nous ont fait tant de mal". Il ne doute pas un instant de leur défaite.

Je ne demanderais pas mieux ^{de} partager tant d'optimisme. Hélas! Un de mes collaborateurs qui vient de rentrer de Shanghai a rencontré ~~les~~ des officiers français bien moins confiants que leurs compatriotes de Tokio. Ils ne voient pas comment la France sortira du pétrin. Les Allemands sont trop forts, disent-ils. Des défaitistes? Peut-être. En tout cas, je quitte nos hôtes plus soucieux que je n'en ai l'air. Car si la France était battue, la Suisse... *On n'ose trop y penser.*

6 avril - Voilà qui est fait: Wang-Ching-Wei, l'homme sur qui le Japon ~~place~~ beaucoup d'espairs, a formé un "gouvernement central chinois" le 30 mars. Un gouvernement sans peuple derrière lui ^{qui est} encore "central" par-dessus le marché! Le ~~gouvernement~~ ridicule n'est ~~pas~~ ^{pas} ~~encore~~ en Asie.

La presse de Tokio exulte. Elle acclame le "rénovateur" et le "pacificateur" d'une Chine éprouvée par trois années de guerre. Bon prince, le Japon ne demandera aucun dédommagement à sa victime, ni territoire, ni indemnité de guerre. ~~Plus fort qu'Auguste, c'est~~ ~~plus fort qu'Auguste, c'est~~ Plus fort qu'Auguste, c'est ~~plus fort qu'Auguste, c'est~~ Cinna!

O vertu sans exemple! O clémence qui rend
Votre pouvoir plus juste et mon crime plus grand!

Le général Abe a été bombardé ambassadeur à Nankin. Les journaux lui prêtent ^{ient} de grands desseins. Ils feraient mieux de dire lesquels. Mais que pourra bien entreprendre ce ~~général~~ ^{secours de guerre} ~~général~~ ^{un} avec ~~un~~ ^{un} transfuge chinois qui n'a ~~pas~~ ^{point} cent Chinois sincères ~~derrière~~ ^{derrière} lui?

7 avril.- On parle toujours plus du "nouvel ordre" ~~européen~~ ~~européen~~ européen. Beaucoup y croient, même chez nous, en Suisse! Parce que Hitler a sauvagement attaqué ses voisins, des esprits d'élite en concluent que "nous sommes en révolution", que "nous voici à un tournant de l'histoire universelle" ou encore que "le monde est entré dans une nouvelle ère"! Parce que la Pologne est tombée comme château de cartes après l'annexion de la Tchécoslovaquie et de l'Autriche, nous vivrions une nouvelle prise de Constantinople, un autre 1453! Le moment serait venu de reviser toutes nos conceptions sur le monde, l'Etat et le citoyen. Libéralisme, ~~parlementarisme~~ ^{parlementarisme}, démocratie, neutralité, souveraineté, autant de ~~notions~~ ^{notions} définitivement démonétisées.

A écouter ces Cassandraes aux grands airs prophétiques, Hitler devait venir. C'était une fatalité. ~~On~~ ^{On} en parle ^{nt} comme d'un fléau de Dieu qui aurait foncé sur le monde pour ^{nt} punir les Suisses, les Danois, les

Islandais de porter encore ces vieilles défroques de l'indépendance et de la liberté. ~~général~~ ^{Faites votre mea culpa}, misérables! Ne voyez-vous pas que nous sommes en révolution et que le monde est à un tournant de son histoire!

Heil Hitler!

8 avril.- Washington ne se laisse pas intimider par les événements de Chine. M. Cordell Hull vient de répéter que les Etats-Unis continueront à ~~faire état du~~ ^{n'en tenir} traité des neuf puissances de 1922. Ils ~~ne s'en~~ ^{n'en} démentiront ~~point~~ ^{point}.

La réaction japonaise ne s'est pas fait attendre. M. Suma, le porte-parole des Affaires étrangères, a répliqué que ce ^{ne} sont pas les remontrances américaines qui arrêter~~ont~~ ^{ont} le Japon dans son action en Chine et qu'au contraire, il redoublera ~~de~~ d'efforts pour aboutir à ses fins. Il n'est pas jusqu'au premier ministre, l'Amiral ^{Onai}, d'esprit pourtant plutôt conciliant, qui ne traite, le sarcasme à la bouche, les Américains de pédants ergoteurs. N'auraient-ils jamais entendu parler, ces vieux rabâcheurs, de la clause rebus sic stantibus? Il faut vraiment se boucher les yeux, ^{clame à l'œuvre} ~~sur~~ la presse locale, pour ne pas voir que l'état de la Chine est sans rapport aujourd'hui avec les conditions qui avaient servi de base au traité de Washington.

Comme tout cela est peu honnête! Si ces conditions n'existent plus, qui les a boulev^{er}sées, qui?

9 avril.- Je descendais ce matin de mon bureau pour me rendre au salon ~~de~~ quand, du vestibule, Rossat, mon secrétaire, m'a crié: "Monsieur le ministre, ~~qu'ils ont~~ les Allemands ont envahi le Danemark et la Norvège! C'est le jeune Forthomme, de l'Ambassade de Belgique, qui vient de me l'annoncer par téléphone". Stupeur. Je suis cloué sur ma marche d'escalier. Hitler a osé...? Après tant de mauvais coups, encore cette lâche agression? Lâche, car les Danois n'ont pas un bal^{ai} pour se défendre. Les malheureux ont prêché, des années, à la S.d.N. comme ailleurs, le pacifisme à outrance. Ils en voient maintenant les conséquences. ^{Il est vrai que} ~~malgré~~ ce malheur aurait pu ^{finir sur eux, même armés comme les Suisses, mais} ~~leur arriver - mais moins facilement armés jusqu'aux dents, pour~~ ~~ils~~ ils n'auront pas eu la satisfaction suprême de se défendre, C'est là leur punition. ^{disent de bons âmes en guise de consolation}

Le régime hitlérien, ^{impossible de} finira par être exécré de l'humanité entière. ^{de} On ne peut commettre tant de crimes impunément. ^{de} jour vient fatalement ^{de} ~~être~~ ^{le criminel} sera châtié. On s'accroche désespérément à cet espoir ^{de} ~~être~~ ^{de} ~~abandonner~~. Quelle dérision! De ^{berceur}.

la philosophie pour pensionnat de jeunes filles.

11 avril.- Un Suisse-Américain, M. Karl Enz, me vante les bienfaits du golf. Une panacée qui permet d'oublier les misères présentes. Sur le terrain, on a l'âme d'un ~~un~~ enfant. Rien de tel pour les nerfs ébranlés par les émotions, les soucis, les colères rentrées. Il s'offre aimablement à m'enseigner ce sport difficile sur la psychologie duquel on a écrit nombre de volumes.

Pour mon ami Santiago, l'ambassadeur d'Espagne, on ne peut jouer convenablement au golf que "l'esprit pur". Ce serait donc avant que doit se faire le lessivage de vos ~~meninges~~ ^{meninges}. Opinion contraire chez Dooman, le conseiller américain. On vient sur le terrain las, préoccupé, soucieux; dès le premier drive, vous vous sentez ^{tout} autre. Le golf remet. Le golf, cure d'oubli. J'en ~~ai~~ ^{aurais} besoin.

10 avril.- Le vieux marquis Okuma, un des fondateurs du Japon moderne, disait qu'il lui paraissait prouvé qu'un peuple ichtyophage était plus pacifique qu'un autre. Que n'aurait-on pas vu alors si les Japonais s'étaient avisés de se nourrir de viande!

22 avril.- Dans une déclaration à la presse, M. Arisa a exprimé la crainte qu'en cas d'aggravation des hostilités en Europe, les Indes néerlandaises ne fussent entraînées dans la guerre, au risque d'altérer le statu quo dans les mers du Sud. On voit ce que cela veut dire. Si l'Allemagne attaquait les Pays-Bas, toute sa tolérance est que l'Angleterre ou les Etats-Unis occupent les Indes en question, pour empêcher les militaires japonais de venir s'y établir. D'avance, les fauves se lèchent les babines.

13 avril.- On ne compte plus les merveilles de ce pays: son art, sa peinture, sa poésie, ses arbres nains, ses laques, ses cloisonnés, ses ivoires, ses paysages, ses temples, son théâtre avec flûtes et tambours; mais ce qu'il a créé d'incroyablement original, d'insurpassable, d'unique, c'est le kimono, le vêtement féminin aux lignes immuables, définitives, qui échappe à la mode comme la porcelaine à l'électricité, qui n'offre aucune prise à l'action du temps, qui ne vieillit plus. Comme la forme du violon. Et qui fait, de surcroît, la grâce de tout un pays.

Il est peu de choses parfaites en ce monde. Le kimono en est une.

Ce qui ne veut point dire qu'il soit très pratique. La ménagère qui en est affublée vous dira combien ses manches la gênent pour laver son linge ou sa vaisselle. Et trop chaud en été. En revanche, bien commode pour la maman qui allaite... *en tramway ou n'importe où,*

22 avril.- Dans une déclaration à la presse, M. Arita a exprimé la crainte qu'en cas d'aggravation des hostilités en Europe, les Indes néerlandaises ne fussent entraînées dans la guerre, au risque d'altérer le statu quo dans les mers du Sud. On sait ce que cela veut dire. Si l'Allemagne attaquerait les Pays-Bas, Tokio ne tolérerait pas que l'Angleterre ou les Etats-Unis occupassent les îles en question. ~~pour les~~
~~Les militaires japonais voient déjà une proie à saisir. D'avance, les fauves se lèchent les babines.~~ Les militaires japonais voient déjà une proie à saisir. D'avance, les fauves se lèchent les babines.

25 avril.- M. Cordell Hull a rétorqué que les Etats-Unis n'admettraient pas, eux, quoi qu'il arrive, que ces possessions insulaires changeassent de titulaires. Il a, au demeurant, ^{invoque} ~~fait~~ une fois de plus ~~des~~ engagements internationaux du Japon, rappelant que, par notes échangées le 30 novembre 1908 et par note collective adressée au gouvernement néerlandais à la suite du traité de Washington du 13 décembre 1921, Tokio et Washington se sont mutuellement obligés à maintenir le statu quo dans le Pacifique.

Comme toujours, la presse, de Tokio à Nagasaki, fulmine contre le sans-gêne américain, mais sans dépasser certaines bornes. Le gouvernement freine. L'Amérique apparaît de plus en plus comme l'adversaire de demain, et l'adversaire est redoutable. Ne met-il pas sur cale des mastodontes de 45.000 tonnes ?

5 mai.- A l'Ambassade des Etats-Unis, on est de plus en plus indigné des procédés japonais en Chine. L'envahisseur se moque des intérêts étrangers et des intérêts américains en particulier. Les représentations succèdent ~~aux représentations~~ aux représentations. Les militaires haussent les épaules. Que le Gaimusho se débrouille avec les ^{plaignants} ~~gouvernements lésés~~ ! C'est son rôle. On a rarement ^{affiché} ~~pareille~~ pareille impudence dans les ^{rapports} ~~affaires~~ internationales. Les Allemands eux-mêmes sont plus corrects. Ils y regarde^{raient} ~~nt~~ à deux fois avant de sacrifier des intérêts étrangers sans nécessité.

14 mai.- La ruée allemande aux Pays-Bas et en Belgique est accueillie ici avec un calme olympien. La presse ne prend pas parti. Elle se borne à marquer les coups. Peut-être ~~épou-~~ voue-t-elle sans le dire quelque commisération pour les David écrasés

par le Goliath, ^{teuton} mais, à constater le calme imperturbable avec lequel elle accueille les nouvelles de la Meuse et de la Moselle, on ne peut guère se défendre du sentiment qu'au fond, elle se félicite de l'événement. Après tout, si c'est deux pays innocents qu'on piétine, ce n'est pas moins l'Angleterre et la France qu'on atteint, deux rivaux en Asie dont l'affaiblissement réjouit les coeurs nippons.

Trois jours avant la nouvelle agression hitlérienne, M. Arita avait confirmé aux représentants de l'Allemagne, de la France, de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas que le Japon était décidé à ne pas tolérer une extension des hostilités aux Iles de la Sonde. Autant dire que celles-ci constitueraient ^{déjà} un fief japonais ! Comme des marins français débarquèrent quelque temps après, avec l'acquiescement des Hollandais, dans les îles de Curaçao et d'Aruba, le Gaimusho ~~se fit~~ ^{seignit} de s'en montrer ~~très~~ alarmé ! Il craint la contagion de l'exemple. Les esprits sont agités. Et l'on s'élève toujours plus contre ces Américains qui ne cessent de contrecarrer ~~diplomatiquement~~ l'action du Japon en s'appuyant, sans le dire, sur une flotte imposante dont la plus grande partie serait déjà mouillée aux îles Hawaï. Ah ! ces îles ! Les Japonais vous en parlent comme si Honolulu se trouvait à un jet de pierre de leurs côtes ! Et nous qui les trouvons si loin, trop loin !

22 mai.- Les Cassandres s'en donnent à coeur joie. Les bruits les plus alarmants circulent au sujet de la Suisse. On y voit une proie toute désignée pour les Nazis. Des journaux ont même annoncé que nous serions envahis dans les 48 heures. Les

Allemands feraient activement des préparatifs d'invasion près du lac de Constance. Ils accumulent ^{en masse} du matériel, notamment des traverses de chemins de fer d'un certain genre. Un ami anglais ~~venu~~ venu prendre le thé fait de louables efforts pour dissimuler son contentement. La Suisse, un ennemi de plus pour le Reich hitlérien !

Le soir, dans un milieu français, je n'ai pas de peine à observer qu'on ne demanderait qu'une chose : c'est que la nouvelle se confirme. La petite Helvétie sera probablement submergée sous le torrent teuton, mais Hitler s'y mouillera les pieds. C'est toujours ça.

Décidément, on ne nous aime pas tant que nous croyons. On ne comprendra jamais les services qu'une Suisse neutre peut rendre au monde bouleversé, une Suisse bienfaisante, largement humanitaire. Non, ce n'est pas ainsi que la question se pose pour autrui. Notre sort fait des ^{envieux} envieux. On nous jalouse cette neutralité ; on la voudrait au diable. On serait heureux de nous voir dans la bagarre comme les autres. Les Grecs étaient fatigués d'entendre appeler Aristide le Juste.

29 mai.- J'ai hésité à me rendre au thé hebdomadaire de l'Ambassade de France. On a l'air d'y aller pour voir la tête des gens, alors que la débâcle française me met l'angoisse au coeur. Dire que les Allemands sont déjà à Abbeville et que, refoulés, battus, les Anglais s'embarquent précipitamment à Dunkerque ! Quelle malédiction des dieux ! Encore nous annonce-t-on de surcroît que toute l'armée belge a capitulé hier en rase campagne sur l'ordre de Léopold III. Affreux.

officiers japonais sont confondus de la témérité inouïe avec laquelle les Allemands foncent dans les lignes françaises. Une tactique qui renverse tout, au propre comme au figuré. "Quels casse-cous! lance-t-il, un brin enthousiaste. Avec ces meutes de chars d'assaut et de stuka qui crèvent le front sans se préoccuper de ce qui reste derrière, quelle nique à l'enseignement classique des académies militaires! Non, voyez-vous, ils sont formidables. Il faut le reconnaître." Mais mon ami est gentil; il ~~se~~^{devine} ce que je pense et, d'ailleurs, sa femme est Française. "Pauvres Français!" lâche-t-il en sortant.

30 mai.- L'archipel de la Sonde allume de plus en plus les convoitises des généraux. C'est maintenant chasse gardée pour le Japon, écrit le "Kokumin", l'organe des militaires. Les Hollandais n'ont plus le droit d'en tirer parti pendant cette guerre. Augmenter les exportations à destination de leurs alliés serait assurément un acte inamical envers le Japon. Jamais pareille théorie n'avait franchi le seuil du droit des gens. Mais qu'est-ce aujourd'hui que le droit des gens? "Du caoutchouc", disait déjà dans une boutade feu mon chef, M. Motta, Conseiller fédéral.

La S.D.N. a eu beau condamner le Japon comme agresseur malgré le véhément plaidoyer de M. Matsuoka, il se trouve ^{encore} de ~~braves gens~~^{braves gens} même en Suisse, pour approuver ses desseins. C'est ainsi que M. Werner Thomagne, un excellent Fribourgeois, dans son livre "L'heure du Japon", croit avec le Prince Konoye que le Japon n'a pas d'autre but que d'établir en Asie un "ordre nouveau" pour les plus grand bien de la Chine.

Le "Journal" de Stendhal m'agace un peu. Bien qu'on soit en 1804 et 1805, il n'y en a que pour le théâtre et le monde des comédiens. Il sort d'une pièce pour entrer dans une autre. Un thème interminable qui vous ferait crier à chaque page: "Et Napoléon? Et Napoléon?", ^{un} ~~tel~~ comme, dans le "Tartuffe", Orgon impatient demandait à Dorine: "Et Tartuffe? Et Tartuffe?"

n'avait franchi le seuil du droit des gens. Mais qu'est-ce aujourd'hui que le droit des gens ? "Du caoutchouc", disait déjà dans une boutade feu mon chef, M. Motta, Conseiller fédéral.

31 mai.- J'ai croisé dans l'escalier l'Attaché militaire français, le Lieutenant-colonel Thiébaud, venu voir un de mes collaborateurs. Je lui exprime ma sympathie. Il m'explique les raisons de la défaite. A l'aide de flèches qu'il dessine sur un calepin, il me montre comment procèdent les chars allemands en liaison avec les ~~"Stuka"~~ aux piqués impressionnants. "Que pouvions-nous faire, me dit-il, contre ces masses de bisons qui fonçaient sur nous, aidées d'une telle nuée de ~~guêpes~~ ^{condors} ?"

1^{er} juin.- La guerre de Chine fait sentir ^{de plus en plus} ses effets. On en est maintenant à la carte de sucre et des ¹allumettes. Et il en viendra d'autres. Mais qui se plaindrait de ces petites misères d'ordre économique ?

La campagne de France suit son cours. Les Allemands avancent toujours; rien ne peut les arrêter. Pourvu que tout marche bien à Dunkerque ! On vit des temps angoissants; on a peur des nouvelles. Et les Japonais qui s'amuse de ce qui se passe, comme au cinéma ! Au point que le gouvernement ~~trouve~~ trouve qu'ils exagèrent et qu'ils feraient mieux de manifester un peu plus d'intérêt pour la campagne de Chine ! C'est moins spectaculaire, certes, mais là, c'est du sang japonais qui coule. Désormais, les autorités ~~se chargeront~~ vont radiodiffuser chaque jour des nouvelles du front chinois. On entend faire con-

currence à la guerre en Europe. Un travail d'impresario.

Le général Abé piétine à Nankin. - C'est que soutenir l'inconsistant Wang-Ching-Wei n'est pas chose facile. S'il lui fait trop de concessions, il court le risque d'être désavoué par Tokio; si, au contraire, il pêche par trop de poigne, il s'expose au danger de faire sauter le scénario péniblement monté pour jeter de la poudre aux yeux des Chinois. Attendre du général une telle souplesse de reins, c'est beaucoup lui demander.

Somme toute, la situation est mauvaise. Mais un diplomate japonais me disait hier: "D'accord, mais nous ne pouvons pourtant nous déclarer vaincus après tant de sacrifices". Comme j'enchaînais par politesse: "Tant de pertes en vies humaines ! ...", mon interlocuteur a rectifié un peu sèchement: "~~Les~~ vies humaines, les vies humaines ... ^{mais de} pense surtout à nos sacrifices financiers, qui sont énormes."

Raison de plus pour Tokio d'en finir. Ah ! si l'on pouvait s'entendre avec ^{Tch} ~~Wang~~-Kai-Chek avant que se taise le canon en Europe ! Victorieuse, l'Allemagne pourrait gêner les pourparlers. Mais ce ^{Tch} ~~Wang~~-Kai-Chek est insaisissable. Quand on veut lui tendre la main, il vous lâche un coup de fusil. Allez reconstruire l'Asie orientale avec un entêté comme celui-là !

10 juin.- Rentré de Kobé où nous avons été, ma femme et moi, faire une visite à la nombreuse colonie suisse du Kansai. Déjeuner offert par la colonie à l'"Hôtel Oriental" et, l'après-midi, réception donnée par nous au "Tor Hotel" joliment décoré

pour la circonstance. Atmosphère de famille sous les yeux des domestiques japonais à l'air l'aussement absent.

Au déjeuner, cordial discours de bienvenue de notre dévoué Consul, M. Maurice Champoud. J'ai répondu en disant ma joie et celle de ma femme de nous trouver au milieu de nos compatriotes du Sud, surtout en une heure où la solidarité entre Confédérés est plus nécessaire que jamais. Faisant une discrète incursion dans la politique, j'ai souligné que la Suisse avait un moins une triple raison d'avoir confiance dans le tumulte qui secouait toute l'Europe: son unité morale, sa défense nationale et sa neutralité.

10 juin.- Pour le déraciné dans un archipel de plus en plus hostile et fermé, quel réconfort peut-on trouver dans une simple carte postale émanant de la terre natale! Le Porrentruy que je revois avec le bois de la Perche, le quartier des Blanchettes, la maison Fontana, la route de Fontenais exerce sur moi un pouvoir extraordinaire d'évocation. Pas un chemin, un toit, un arbre qui ne me rappelle mille choses de mon enfance que je croyais oubliées. Et le plus touchant, c'est que le tableau s'anime bientôt et que j'y vois courir des êtres chers, des gosses de mon âge dont les noms me reviennent aussitôt, les Rabey, les Voisard, les Etique, les Mûsely, etc, encore tous si vivants dans ma mémoire et peut-être tous morts aujourd'hui... Souvenirs tristes et si doux...

12 juin.- Le Prince Tokugawa, le dernier descendant des shoguns, est mort. Un nom prestigieux pour qui connaît un peu l'histoire du Japon. J'avais fait la connaissance du défunt chez lui en 1925 alors qu'il présidait l'Association japonaise pour la Société des nations, dont j'étais un des secrétaires avec ^{peu} l'ambassadeur Kato. Nous avons siégé plus d'une fois dans sa ~~maison~~ ^{demeure} princière aux côtés de missionnaires américains qui parlaient affreusement du nez. Pour ne pas faire grand'chose hélas! Ce prince ami de la paix, que devait-il penser ^{plus tard} de Matsuoka plaidant la cause indéfendable du Japon devant l'Assemblée de la Société des Nations?

15 juin.- ~~Reçu~~ ^{Reçu} la nouvelle liste du Corps diplomatique. Le Mandchoukouo, cet Etat que les Japonais avaient juré à Genève de rendre indépendant, y figure avec un ambassadeur authentiquement chinois assisté de 22 collaborateurs non moins authentiquement nippons! Les 22 figurent en toutes lettres ou en tous caractères dans la liste officielle. On ne peut plus parler d'hypocrisie, mais ~~quel~~ ^{quel} cynisme ~~de~~ ^{dans le} renier ^{ment de} ses engagements!

Pour distinguer les fonctionnaires japonais du Mandchoukouo des fonctionnaires au service de l'administration japonaise, on a affublé les premiers d'un méchant uniforme kaki avec aiguillettes sous un bras. Comme ~~cela~~ ^{cela} on ne peut plus se tromper. Vous savez quand vous avez affaire à un Japonais de Mandchourie.

17 juin.- Journée d'alerte. La presse du matin avait publié une dépêche transmise de New-York par l'Agence Domei: "German troops have marched into Switzerland". La nouvelle n'était toutefois pas encore confirmée de Suisse, précisait-on. J'avais justement un rendez-vous au Gaimusho avec M. Mitani, alors directeur du Bureau des traités et conventions, pour une question de brevet d'invention. Au moment où je descends de mon bureau, je constate qu'une douzaine de photographes et de journalistes se sont introduits avec un sans-gêne inouï dans le vestibule ^{de la Légation} pour interviewer et photographier la victime. Je bouscule les intrus et saute sans rien dire dans ma voiture. Au Gaimusho, je raconte la scène à M. Mitani. Très calme et un bon sourire aux lèvres, il me dit: "Je ne sais rien, pour ma part, d'une agression contre la Suisse. Mais aujourd'hui tout est possible. Nous sommes revenus aux temps de Napoléon". (sic).

L'après-midi, coup de téléphone de Mme Grew, l'épouse de l'am-

bassadeur d'Amérique, avec laquelle ma femme prenait le thé quelque part. Elle ~~ne~~ ^{voulait} rassurer. Selon ce qu'a ^{trouvé} appris son mari, la source de la nouvelle ~~est~~ ^{serait} des plus suspectes. M. Fletcher, ~~administrateur~~ ^{éditeur} de l'américain "Japan Advertiser" n'y croit guère. Je respire.

Le soir, les journaux de la capitale annonçaient qu'à la nouvelle d'une agression possible contre son pays, le ministre de Suisse s'était précipité au Gaimusho pour y exposer la situation.

22 juin.- Le blocus par les Japonais de la concession britannique de Tientsin a pris fin. Les résidents anglais, comme se plaisent à le relever les journaux locaux, auront été 12 mois, 7 jours et 12 heures derrière les barbelés avant de céder! Les Japonais sont très fiers de cette victoire sur leurs rivaux anglais. "Ils ont perdu la face, me dit-on au Gaimusho; ça leur apprendra à marcher droit en Chine!" Et le lion britannique tout saignant en Europe n'ose même pas rugir.

23 juin.- ~~XXXX~~ Entrée en guerre de l'Italie. La presse a claironné l'événement comme il convient. Cependant, les journaux n'approuvent ni ne désapprouvent. Le "Tokio Nichi-Nichi", du 12 juin, avait néanmoins émis l'opinion qu'en présence des "offres tièdes" de la France, l'Italie ne pourrait guère laisser échapper l'occasion de briser ses chaînes dans la Méditerranée. Machiavel aura toujours des disciples.

La chute de Paris, qui est du 14, a produit une impression autrement considérable. On savait la France atteinte; on ne la croyait pas si proche du désastre. C'est ^{pour les Japonais,} la consécration définitive de la supériorité allemande.

Le Japon tirera les marrons du feu. La France éliminée, il aura les coudées franches en Indochine, cette possession qu'il ^{accu-} se/ depuis longtemps d'être la grande pourvoyeuse en armes de ^{Tché} ~~Chang-~~ Kai-Chek.

La diplomatie japonaise fait vigoureusement le jeu des militaires. Un accord a été conclu, le 9 juin, ~~XXXXXX~~ à Moscou entre Molotov et l'ambassadeur Togo. Les Japonais feignent d'oublier la tripotée qu'ils ont reçue à Nomohan de la part des Russes de Mongolie.

Le "Tohokai", organe d'un mouvement de rénovation populaire qui prend de plus en plus d'ampleur parmi la jeunesse, s'emploie, de son côté, à resserrer les liens avec l'axe Rome-Berlin. Les militaires emboîtent le pas et leur journal, le "Kokumin", demande la tête de M. Arita qui, malgré tous les gages de bonne volonté qu'il a donnés

à l'armée est quand même suspect de certaines sympathies pour les Anglo-Américains.

24 juin.- Assisté pour la première fois avec le peintre Conrad Meili et sa femme, connue dans les lettres sous le nom de Kikou Yamata, à une pièce de Nô au théâtre de Hosho Kyokai. On joue Dôjôji, une histoire étrange de cloche et de serpent. Lenteur désespérante de l'action. Gestes hiératiques d'où s'absente forcément la personnalité de l'acteur. La pièce, qui, ^{sur scène} est du XIV^{ème} siècle, nous transporte dans un monde irréel. C'est un peu comme si, ~~chez nous~~, ^{en Occident} l'on nous jouait quelque mystère du Moyen âge, une "Passion des jongleurs" ou de "Sainte-Geneviève" dans la langue parlée ^{sur la Loire} ~~à Paris~~ au début de la guerre de Cent ans. C'est du théâtre de musée. Mais, dans leur âme candide de patriotes, les Japonais raffolent de ces retours naïfs aux origines. *Chez nous, ils nous feraient ~~brûler~~ brûler.*

Les dirigeants japonais n'ont pas perdu leur temps avec l'Indochine. Ils viennent de notifier à l'ambassadeur de France, M. Arsène-Henry, des exigences extrêmement dures pour l'amour-propre gaulois. Nous voici revenus au temps de ²¹ demandes à la Chine en 1915. La France a été sommée, non seulement de fournir un état complet des stocks de matières premières dans la péninsule, mais encore et ^{Cde soumettre} surtout, l'emploi desdits stocks au contrôle de l'armée ^{impériale} ~~japonaise~~. Vichy a acquiescé sans broncher. Un peu plus, un peu moins...

Au Gaimusho, on ne ~~ne~~ cache pas que ce n'est là qu'un commencement. On s'en serait douté! Une partie serrée se joue actuellement entre Tokio et Berlin, car, ^{à paradoxer} Hitler voudrait ménager Pétain, mais les Japonais sont sûrs de l'emporter. L'Indochine est déjà virtuellement à eux.

25 juin.- La France a capitulé. L'armistice a été signé à ^R Bethondes par le général Huntziger. Le surlendemain, c'était au tour de Rome de faire ses conditions. Pas très édifiant. "Qu'est-ce que vous voulez, me dit M. Mario Indelli, ambassadeur d'Italie, Mussolini avait fait l'impossible pour traiter ^{avec Paris}. Ses avances avaient toujours été repoussées. Il fallait ^{hélas!} en venir là..."

Réception à la Légation de Thaïlande chez les Sri Sena. Quand la très charmante Madame Sri Sena sourit, ses yeux s'effacent de son visage et l'on ne voit plus à la place que deux traits très fins au fusain.

Au jardin, où M. Arita est venu quelques instants faire acte de présence, le général Pabst, ministre des Pays-Bas, m'a dit: "Les

Japonais nous cherchent noise à Java. Ils croient avoir la tête dure, mais les nôtres l'auront plus dure encore! Ils ne nous connaissent pas!". Belle crânerie, mais, en somme, assez peu tranquillisante.

26 juin.- Nos maisons suisses commencent à rencontrer des difficultés avec leurs importations. Elles demandent de plus en plus conseil à la Légation. J'ai fréquemment des compatriotes à notre table. Nous prisons surtout la société du docteur Paravicini, le doyen de la colonie, homme aimable, fort cultivé et ~~connaisseur~~^{connaisseur}, comme pas un, des choses japonaises. Il vient ~~nous voir~~^{nous voir} ~~et nous allons le voir~~^{de temps à autre} dans sa maison de Yokohama, où il vit ~~plus ou moins heureux~~^{maritalement} avec sa Japonaise, une femme qui veille avec dévouement depuis de longues années sur lui, ~~et~~^{l'on sent} ~~derrière~~^{l'on sent} la porte et qui ne se montre jamais. Et cela durera ~~toute~~^{ainsi} une vie! Il y a ~~une~~^{là} belle abnégation, mais voulue, désirée, chez ces soeurs de Madame Butterfly. Presque une forme d'héroïsme où toute idée d'amour-propre est ~~abolie~~^{abolie} à ~~est~~^{est} jamais. La femme-servante. ~~En~~^{En} apparence seulement. Encore n'est-ce pas exact, puisqu'on ne la voit jamais.

28 juin.- Qu'il y ait du mécontentement dans le peuple, qui en douterait? On en recueille chaque jour des échos. La guerre de Chine se prolonge au point d'entamer une patience asiatique, ce qui n'est pas peu dire. La vie renchérit. L'inquiétude augmente. On ne sait de quoi demain sera fait, alors qu'on a déjà tant perdu, tant sacrifié. Mais il est encore des optimistes qui ne laissent pas tomber la tête. Tel ce bijoutier du sous-sol de l'"Hotel impérial" qui me disait avant-hier: "Vous pensez bien qu'après tant d'épreuves, il faut que nous soyons payés de nos tribulations. Et nous le serons, croyez-moi!"

Beaucoup critiquent à haute voix le gouvernement qui n'aurait pas compris que le Japon est arrivé à un tournant de son histoire. Nombreuses sont les voix qui demandent une refonte de toute la vie nationale. Dans un peuple féru de tradition, ~~comme~~^{rigide} ~~le~~^{comme} ~~peuple~~^{proposent} japonais, cela ne s'était jamais vu. Qu'on s'inspire, ~~de~~^{de} bonnes âmes, de ce qui s'est fait en Allemagne sous l'impulsion d'un Adolphe Hitler! Pourquoi l'Empire resterait-il embourbé dans le marais de séniles partis politiques, discrédités depuis longtemps, d'ailleurs, aux yeux de la nation? Que ne crée-t-on, ~~pas~~^{pas} à l'instar du parti national-socialiste de Germanie, un groupement politi-

que unique qui déciderait de tout dans le pays? L'idée a trouvé un avocat chaleureux dans la personne de M. Kurihara, le chef de la fraction orthodoxe du parti Seyukai, mais l'homme, qui clame à tout bout de champ sa haine pour les Anglo-Saxons, n'a pas l'envergure nécessaire pour rallier autour de lui les diverses fractions politiques. M. Yonai, le premier ministre, lui a battu froid et le parti Minseito a répondu qu'avant de faire harakiri, il voudrait savoir pour qui il fallait s'immoler. M. Kurihara a compris. Il faudrait un "Führer"; or il n'en a point l'étoffe. On a toutefois cherché pour lui et l'on a fini par mettre la main sur une des plus hautes personnalités du Japon, un ancien président du Conseil, le mélancolique Prince Konoe. Une figure qui ne pourrait guère être plus éloignée du type Hitler ou Mussolini. Pas d'homme moins bavard que cet aristocrate nippon, moins cabotin, moins porté à se regarder dans la glace, le poing tendu, la bouche écumant d'une sainte colère. Plutôt un doux, un calme, un désabusé, un philosophe d'allure très mandarin chinois. Il est vrai qu'on ne saurait admettre de "Führer" au Japon. Le "Führer", s'il en faut un, c'est l'Empereur. Du moins en droit. En fait, le "Führer" est déjà là, un "Führer" à cinquante ou cent têtes: les généraux, la camarilla militaire, la pire des dictatures, celle des responsabilités anonymes. On pourra commettre tous les crimes: on n'a pas à les signer.

29 juin.- M. Arita vient de faire à la radio, sur la politique étrangère du Japon, des déclarations qu'on attendait depuis longtemps. Il ne s'est toutefois pas posé en archange exterminateur qui brandit ~~une~~^{l'} épée de feu. Les amateurs de sensationnel ont été franchement déçus. La montagne, ~~se présente en déclarant d'avance,~~^{protestent les censeurs,} a accouché d'une souris.

Et pourtant, c'est ~~tout un programme qu'a développé~~^{un vrai chambardement dont} M. Arita ~~se fait le promoteur~~^{pour ses auditeurs.} Pour lui, il n'y aura ~~point~~^{que le jour où} de paix sur la terre ~~avant longtemps que~~ toutes les nations ~~auront~~^{auront} leur place assurée sous le soleil. Or on ne parviendra à ce résultat qu'en divisant le monde en un certain nombre de zones - M. Arita parle assez curieusement de "sphères" - constituées chacune de peuples étroitement unis par la géographie, la race, la culture, l'économie, etc. Ainsi, le monde définitivement pacifié comprendrait une sphère américaine, une sphère britannique, une sphère

allemands etc, et, bien entendu, une sphère japonaise, ^{laquelle} englobe-
rait l'Asie orientale ~~et~~ avec la Chine et les régions des mers
du Sud avec les Philippines, les Indes néerlandaises, etc. Dans
sa sphère, le Japon serait la "force stabilisatrice" qui exerce-
rait sa puissance ^{pour le bien} ~~dans l'intérêt de la prospérité~~ de tous, en
laissant à chaque élément constitutif ses caractéristiques propres.
Loin de M. Arita l'idée d'obliger, par exemple, les Chinois à parler
japonais ou à porter le kimono. Ils parleront, ils se vêtiront
comme ils voudront; ils reprendront même la tresse s'ils le veu-
lent. Ce qui importe, c'est qu'ils fassent acte d'allégeance en-
vers le Japon, puissance unificatrice de l'Asie.

Ce discours confirme ^{en l'amplifiant,} tout ce qu'on avait craint. Le Japon
a laissé tomber le masque. Il se veut conquérant et le proclame
à la face du monde par la voix du plus ^{et du plus concubant} timide des hommes. Et com-
bien ^à ~~mal~~ On le lui ^{dit} ~~reproché~~. ^{Alors qu'il} revendiquait toute
l'Asie, ou presque, pour le Japon, ~~et le monde~~, le "Yomiuri"
^{le lendemain} lui reprochait d'avoir manqué "de vitalité et d'élan" par crainte
de faire des mécontents dans le monde! Comme on est loin, relève
ce journal avec dépit, de la manière d'un Hitler ou d'un Molotov!
Rien de l'"exécution foudroyante" des Allemands! De l'avis du
"Hotchi Shimbun", ~~l'organe officiel~~ un discours aussi pâle
était inutile. "Assez ^{de verbiage} ~~de verbiage~~", fait-il observer, ^{un peu} ~~passer~~
d'action vaudrait beaucoup mieux." Même critique, mais plus
acerbe encore dans le "Kokumin", le journal des ^{capitaines} ~~travailleurs~~ de sa-
^{Fracasse} ~~rie~~. On attendait un bol de riz, ^{constate-t-} ~~ce~~ il, et M. Arita nous, ^{Coffre} ~~pas-~~
~~se~~ un verre d'eau! "Mais qu'est-ce qu'il leur faut?" se sera dit
le ^{de bonnair} ~~journal~~ M. Arita encore tout ému de ses audaces verbales
et du vacarme de ses sphères chargées d'électricité.

^{Bien entendu,}
30 juin. - M. Arita n'avait pas dit à la radio un mot qui n'ait été
préalablement approuvé par son collègue le ministre de la guerre.
Mais comme son exposé trop mesuré avait déplu chez les militaires,
le général, qui ne peut rien sans ces derniers, est venu demander
^{pour la forme} des apaisements. Une comédie à faire sourire des enfants. On entend
le dialogue entre les deux ministres:

- J'ai dit ce que vous vouliez que je dise.
- Sans doute.
- Vous aviez approuvé mon texte.
- Sans doute.

- Alors ?

- J'avais approuvé, oui, mais dans la pensée que nos généraux seraient également d'accord. Or ils ne le sont pas; je ne le suis donc plus non plus.

- Il faudra donc que je donne ma démission.

- A moins que vous ne préféreriez que je donne la mienne.

24 juillet.- Le cabinet Yonai est tombé. Le discours prétendument trop modéré, ^{d'Arita} lui a été fatal. La massue, au gré des militaires, avait été enveloppée de trop de linge. Ce n'était pas dans le style "Blitzkrieg" ni même dans ~~xxxx~~ le style Kato-Okuma des 21 demandes à la Chine.

Le 17 juillet, l'Empereur est rentré de sa résidence estivale de Hayama pour confier au Prince Konoé le soin de constituer le nouveau gouvernement. Le 22, c'était chose faite. Arita était remplacé en toute logique par un fanatique, M.Matsuoka, l'homme qui avait défendu crânement à la Société des nations la cause perdue du Japon et dont l'habile plaidoyer avait laissé comme des doutes dans l'esprit d'hommes pourtant convaincus de l'agression japonaise en Chine. Au banc de la délégation suisse, mon chef, M.Motta, était quelque peu ébranlé... Aujourd'hui encore, l'expansionⁿisme nippon ne pouvait trouver ~~xxxxxxx~~ interprète plus décidé. Matsuoka est l'homme à sauter tous les Rubicons qu'on voudra. Il rendrait des points aux galonnés les plus chauvins. Pas étonnant donc de voir un journal comme le "Yomiuri" s'écrier avec la joie qu'on devine: "Attention, ^{à va bouger!"} ~~il y aura du dynamisme dans l'air!"~~

26 juillet.- Visite à M.Matsuoka dans sa résidence officielle de Kasu-migaseki. Les chefs de mission sont réunis au rez-de-chaussée. On nous offre le thé et, au milieu d'un gai bavardage, on nous invitera l'un après l'autre, selon l'ordre de préséance, à monter au premier étage où nous attend le nouveau ministre des affaires étrangères. Il nous accueille tête rasée et de blanc vêtu, un éventail à la main. On dirait un officier de marine ou un colonial rentrant des tropiques. L'accueil est gentil, mais sans effusion. Ce n'est pas un homme à faire des compliments; il en attendrait plutôt de vous. Or que dire de décevant flatteur à un interlocuteur dont les idées sont aux antipodes des vôtres? Lui demander s'il va bien? Et après? Pour moi, l'entrée en matière ne m'embarrasse pas beaucoup. Je lui dis que je l'ai déjà rencontré à Genève, que j'ai entendu son intervention à la tribune dans l'affaire de Mandchourie, etc. J'aimerais bien qu'on s'arrêtât un peu ~~sur ce thème~~

sur ce thème où je me sens ferré à glace, mais, d'un geste qui balaye, l'homme écarte sans mot dire ce souvenir jugé sans doute inopportun. A quoi bon revenir sur un passé auquel il n'y a plus rien à changer? D'ailleurs, pour M. Matsuoka, Genève a été ~~peut-être~~ un échec. L'avocat n'a pas su gagner sa cause.

Quoi qu'il en soit, il préfère me parler de la Suisse en général. Le Léman lui a plu, mais son rêve (sic), me dit-il, serait de finir ses jours sur un autre lac non loin des Alpes qui hante son souvenir. Il cherche le nom. D'après les explications qu'il me donne, il doit s'agir du lac de Thoune. Oui, c'est bien cela: le lac de Thoune avec, au bout, Interlaken et l'Eiger, le Mönch et la Jungfrau comme toile de fond.

Il ne s'étend guère sur la politique. Ce n'est guère le moment. Cette première visite doit rester toute protocolaire. Il me dit simplement que de graves problèmes sollicitent son attention et qu'il fera de son mieux pour les résoudre. Par la persuasion? Par la guerre au besoin? Il ne dit pas comment, ~~mais~~ on sent qu'il a là-dessus des idées bien arrêtées. Mais il a déjà abandonné ce sujet scabreux en coupant l'air de son éventail. Advienne que pourra. Son siège est fait.

On cause encore de diverses choses, mais c'est sans intérêt. Tout l'intérêt est dans le tribun que j'ai devant moi et qui est peut-être l'homme du destin. Front bas, bouche amère de débater qui n'a pas l'habitude de mâcher ses mots, il s'efforce visiblement de donner à son masque quelque chose de serein que soulignent encore les lents mouvements de l'éventail. Mais dans le regard pourtant adouci par le verre miroitant des lunettes, il a comme une mauvaise lueur qui jure avec la feinte douceur des paroles et des gestes. On pense malgré soi à quelque félin assoupi qui tout à coup va foncer. Mais peut-être suis-je influencé à mon insu par le souvenir de Genève et surtout par le fait que Matsuoka est notoirement de mèche avec les militaires lâcheurs de traités.

Avec cet homme-là, me disais-je en regagnant ma Légation, pas de diplomatie qui tienne. Ou les Américains s'accommoderont bon gré mal gré de l'impérialisme conquérant de Tokio ou ils devront en découdre. Matsuoka, c'est la guerre, la guerre conditionnelle, bien entendu, ou son appel voulu par les militaires au Ministère des affaires étrangères n'aurait pas de sens.

1er août. - Fête animée du 1er août dans les salons de la Légation. Une centaine de compatriotes. On chante, on chante même sans arrêt. Ces chants, me dit-on, mettaient mon prédécesseur mal à l'aise. Du moment que le Japon fait la guerre en Chine... Du moins, c'est ainsi que je m'explique sa crainte que la gaieté helvétique ^{ne} passe la porte. Scrupules excessifs, me semble-t-il. Célébrer en chantant une fête nationale n'a rien de répréhensible. Parce qu'ils se battent, les Japonais se priveraient-ils de musique? Les chants, la musique sont roboratifs et le peuple nippon a besoin tout comme nous de fortifiants.

XXX
 XXX
 XXX
 XXX

2 août.- Le porte-parole des Affaires étrangères, M. Suma, a déclaré que, sauf imprévu, il n'y aura pas de changement dans la politique gouvernementale. Encore une de ces phrases qui ne veut rien dire. Du moins, ce "sauf" la vide de son contenu. On savait déjà que le gouvernement en restait aux sphères chères à M. Arita. Seules les méthodes changeraient. On commencerait par se rapprocher sérieusement des Allemands. C'est à peine si la presse en fait encore mystère.

A l'Ambassade d'Allemagne, tout acquise à l'idée d'une grande sphère japonaise, on ne cache pas sa joie. L'impérialisme nippon n'inquiète pas le moins du monde. A mots couverts, j'en parle à un économiste allemand, un négociateur bien connu chez nous de traités de commerce. Le verrou sera donc tiré sur le monde asiatique? Adieu, les débouchés pour l'industrie européenne! Il y aura du chômage en Allemagne et chez ses voisins. Berlin fait un bien grand sacrifice. Mon interlocuteur se met à rire doucement. " Pour nous, m'explique-t-il, nous sommes bien tranquilles. Les Japonais ne pourront jamais rien entreprendre tout seuls. Voyez ce qu'ils ont fait en Mandchourie. Qu'ils s'enferment dans leur sphère; ils la rouvriront bien vite pour nous appeler à l'aide, sinon ils n'en sortiraient pas grand'chose." Décidément, les Allemands ne doutent de plus rien.

3 août.- Chaleur étouffante dans la capitale. Les ventilateurs marchent jour et nuit. La presque totalité du Corps diplomatique est montée à Karuizawa, ce village à la montagne, au pied même du volcan Azama, où les richards japonais ont leur villa d'été enfouie dans les arbres. L'endroit a été aménagé depuis assez longtemps pour les étrangers. Des lits occidentaux ont été installés dans les maisons de papier. On y joue au tennis et au golf, même au bridge.

Le peintre ^{L'artiste} ~~Le peintre~~ Jacoulet, un vieux résident français, qui, hors ^{de} sa peinture de style) oriental, fait ~~de~~ la chasse aux lépidoptères, m'assure que, sur les pentes de l'Azama, on trouve les plus beaux papillons ^{de la planète} ~~du monde~~. Il est le fournisseur de

plus ou moins attiré

^{En particulier,}
têtes couronnées. Du roi de Bulgarie, sauf erreur.

Dans les milieux diplomatiques, on discute ferme de l'affaire de Mers-el-Kebir. Tout le monde donne raison aux Anglais. On sait quelle alternative ils offraient aux Français: Ou vous mettez vos navires de guerre hors de la portée des Allemands, en Egypte, à la Martinique, n'importe où, mais pas dans vos eaux territoriales, ou nous serons au regret de les mettre dans l'impossibilité de nous nuire un jour, car nous n'avons pas la moindre confiance en votre Pétain qui a partie liée avec notre ennemi mortel. Vichy ayant refusé d'évacuer ses bateaux, les Anglais les ont coulés. Une catastrophe de plus pour la France. "Que voudriez-vous, Seigneur, qu'ils fissent d'autre?", me dit une voix mélodieuse sortant d'un fauteuil d'osier sur la terrasse de l'hôtel Mampei. N'auriez-vous pas fait comme eux?"

Et, maintenant, à l'Ambassade de France, la haine est allumée contre l'Anglais, "l'ennemi héréditaire", m'a rappelé le secrétaire D. On a presque oublié les Allemands. Des anges à côté des Britanniques. J'en suis intérieurement révolté. Mais, en présence d'une aussi criante injustice, je me demande si, ~~avec~~ l'affaire de Mers-el-Kebir, les Vichysois ~~ne lient~~ ^{ne lient} ~~ont pas trou-~~ ^{par l'accusé} ~~vé~~ ^{révélé} pour se ~~trouver~~ ^{trouver} sans trop rougir aux côtés des Allemands. ~~On~~ ^{On} être Français et faire des voeux, comme on en fait ouvertement devant moi, pour le triomphe de Hitler, quel épouvantable reniement!

4 août.- Jusqu'ici, nous sommes allés régulièrement, ma femme et moi, aux thés hebdomadaires de l'Ambassade de Grande-Bretagne, n'en déplaise aux Japonais qui exècrent aujourd'hui tout ce qui est anglais. Du moins, officiellement. Nous y jouons même chaque fois au bridge, tout ce qu'on gagne ou ce qu'on perd étant versé dans un fonds destiné à la Croix-rouge britannique. On fait de la bienfaisance ~~en jouant~~ ^{en jouant}.

Plus l'ombre ^{ceans} d'un Japonais ~~dans la maison~~ ^{dans la maison} La maison est ^{mise à l'index} ~~condamnée~~ par la police. D'autres absences, frappent également,

Reine des!

dues à des jalousies féminines. Comme les dames ^{peuvent} ~~compliquent~~ ^{en} ~~par-~~ ^{fois} la vie ~~des~~ diplomatiques ~~et~~ ^{et} ~~elles~~ ^{elles} ~~qui~~ ^{qui} ~~travaillent~~ ^{travaillent}!

Ce milieu britannique respire la confiance, l'optimisme malgré tous les malheurs de la patrie. Les Anglais ~~peuvent avoir~~ ^{ont} quand il faut, une âme de lutteur. Le défaitisme est une maladie

franchement inconnue chez eux. C'est peut-être cette belle impassibilité et cette foi profonde dans la victoire finale qui enragent le plus les policiers nippons. De fait, ceux-ci ne savent plus qu'inventer pour embêter les ^{Britanniques} ~~Anglais~~. On leur cherche noise en toute occasion. C'est ainsi que les sbires de Tokio auraient flairé une vaste organisation d'espionnage dont les fils aboutiraient à l'ambassade dirigée par Sir Robert Craigie. De nombreux sujets britanniques ont déjà été arrêtés. Bien entendu, sans la moindre ^{ombre de} preuve. La rafle a fait sensation et elle devait tourner au drame lorsqu'un des accusés, M. James Cox, représentant de l'Agence Reuter, s'est tué en se jetant d'un troisième étage où il subissait Dieu sait quel genre d'interrogatoires. C'est la thèse officielle, mais, selon d'autres sources ~~récentes~~ plus dignes de foi, le malheureux journaliste aurait tout simplement été assassiné par les argousins. Quoi qu'il en soit, le drame a été aussi bien monté qu'une pièce de Sardou. Pour la presse, qui a déclenché une violente campagne contre l'Angleterre, le prétendu suicide de Cox n'était qu'un aveu de culpabilité. En rien de temps, l'opinion s'est embrasée et, dans plusieurs villes, des meetings tenus dans des locaux pavoisés aux couleurs allemandes et italiennes ont féroce-ment conspué la puissance néfaste qui, ces dernières ~~années~~ années, n'aurait fait qu'entraver "l'action désintéressée" - on l'a dit comme je l'écris - du Japon en Chine! Oubliées, les concessions faites successivement par Londres, au risque d'indisposer, voire d'inquiéter l'opinion américaine; oubliée, la décision toute récente de fermer la route de Birmanie aux armes et munitions destinées aux troupes de ^{Tché} ~~Chang~~-Kai-Chek! La Grande-Bretagne, qui subit tout sans se fâcher - Dieu! quels nerfs! - paye un peu maintenant, il faut le dire, sa trop grande complaisance envers un Japon de plus en plus outrecuidant.

-Kai-Chek

Pendant que l'on voue l'Angleterre aux gémonies, des messages vibrants de ~~sympa~~ sympathie affluent aux ambassades d'Allemagne et d'Italie. Le général Ott et M. Indelli, que je vois assez fréquemment, sont aux anges. Il y a de quoi. Ils ne pensaient guère - et je le tiens de source absolument sûre - que M. Matsuoka serait allé aussi vite en besogne. Le tigre a fait des bonds imprévus. Il a même bondi trop fort. Le mouvement de haine et de colère contre les Anglais avait

pris de telles proportions que les meneurs n'en ~~étaient~~^{étaient} plus maîtres. Il fallut que le gouvernement intervînt. ~~Probablement~~ le prince Konoë ~~est~~^{est} mis en travers.

11 août.- La campagne antibritannique a pris fin. Mais les Anglais y ont mis le prix. Les garnisons qu'ils entretenaient à Pékin, Tientsin et Shanghai depuis la lointaine affaire des boxers, ils les ont retirées sans tambour ni trompette. Encore leur retraite ~~était-elle~~^{devait-elle} ~~suivie~~^{être accompagnée} des sarcasmes de Matsuoka. Comme il le claironnera à la presse, si les Britanniques évacuaient la Chine, c'est qu'ils n'avaient pu faire autrement. ~~était~~ Sans doute vrai, mais qu'il était peu chevaleresque de s'en targuer quand l'Angleterre avait en Europe une guerre ~~terrible~~^{épouvantable} sur les bras!

15 août.- Autre signe du caractère décidément agressif de la politique de Matsuoka. L'ambassadeur Shiratori, qui avait été rappelé de Rome à la suite de la collusion germano-russe et qui n'avait cessé de se faire, par la plume et la parole, le champion d'une entente étroite avec l'Axe, est rentré comme conseiller au Gaimusho. Un ami japonais m'assure que son premier ~~objet~~^{geste a été} ~~tendre~~^{de} presser Matsuoka ~~de~~^{de} faire une visite à Hitler avant ~~que les Japonais soient dans une~~^{occupation} de l'Indochine et des Indes néerlandaises. Des conversations diplomatiques seraient en cours ~~sur~~^{relativement à ce} double objectif. Je ne ~~souhaite~~^{souhaite} pas moins ~~certains~~^{certains} flottements au Gaimusho. On dirait que les joueurs hésitent encore avant ~~d'avancer~~^{de pousser} sur l'échiquier des pions qu'on ne pourrait plus reculer ensuite. Diplomatie hésitante autour de plans militaires sans doute ~~irréversiblement~~^{irrévocablement} arrêtés. En attendant, on fait donner la presse, dont le rôle est de gonfler le peuple à bloc, et on envoie le général Koiso, un des fanatiques du "nouvel ordre" à Batavia. ~~Matsuoka est~~

18 août.- A propos de la débâcle française, j'écris ceci à un parent en Suisse: "... Daladier estimait devoir voler au secours des Polonais. Voler... façon de parler. Il attaquait l'Allemand en restant collé à sa ligne Maginot... Ah! ce Maginot, quel mal irréparable il a fait à son pays sans s'en douter. Il l'a engourdi dans le béton armé et une des meilleures armées

du monde y a perdu son moral comme un blessé perd son sang. Et jamais peut-être armée - l'armée de Joffre et de Foch! - n'aura été battue comme celle-là. Enfoncée, écrasée, pilonnée, débandée en moins de trois semaines! Il faut être bien réveillé pour le croire.

Hier au soir, à la radio de Berlin, que j'écoute bien rarement tant fait mal ce qu'elle vous dit, un général parlait du parti magnifique que l'état-major allemand avait su tirer du char d'assaut combiné avec l'avion. Il soulignait combien les Français avaient manqué d'imagination, eux les inventeurs du tank, en n'en faisant qu'une simple arme d'accompagnement. L'oeuf de Colomb, si l'on peut dire, c'était d'en faire une arme pour elle-même, capable par sa masse d'écraser tout devant elle.

24 août.- Remue-ménage au Gaimusho. De mèche avec son éminence grise, le vice-ministre Ohashi, Matsuoka vient de limoger en un tournemain une quarantaine de diplomates, dont 5 ambassadeurs et 19 ministres plénipotentiaires. On reprocherait aux victimes de ces vêpres siciliennes diplomatiques leur incapacité de s'adapter aux temps nouveaux. En réalité, comme un ami japonais me le souffle à l'oreille, les condamnés sont tous des gens suspects de sympathie pour les Anglo-Saxons.

Plus servile que jamais, la presse a bruyamment applaudi au massacre des innocents. Avec une délectation particulière, un grand quotidien compare Matsuoka au tigre qui fonce dans le hallier. Qu'il est beau ainsi! Encore un journal comme le "Hochi" fait - il a de la surcharge: il s'étonne de ne pas voir sur les charrettes d'autres illustrations de la diplomatie nipponne. "Bureaucrates huppés et pommadés", a lancé un Saint-Just de cette grande lessive d'uniformes brodés d'or. On peut tout dire à leur endroit, puisque M. Ohashi lui-même a déclaré aux journalistes que "le Japon ne peut plus s'accomoder de caractères flottants ou de nerfs à fleur de peau", car il a maintenant besoin d'hommes! De quels hommes, grands dieux? Il n'oserait peut-être pas les définir de façon positive.

30 août.- Sitôt son gouvernement constitué, le prince Konoe a repris son plan de rénovation politique. Qu'allait-il en sortir ?

Pour l'"Asahi", quelque chose d'analogue en importance à la restauration de Meiji! Quand les Japonais se mettent à faire de l'hyperbole, ils vous battraient un poète portugais!

Dans le peuple, on se demandait, avec cette naïveté qui désarme souvent chez les Japonais, quelle chemise on allait porter. Les noires et les brunes étant prises, il faudrait trouver autre chose. Or les amateurs de chemise de couleur durent bientôt déchanter. Brûlant ce qu'il avait paru adorer, le premier ministre annonça, en effet, qu'il n'y aurait point de chemise officielle à enfiler. On ne copierait pas l'étranger. "Le système totalitaire, exposa-t-il à grand renfort de redondances, qui prend une partie pour le tout, qui fait du parti et de l'Etat une seule et même chose et abandonne tous les pouvoirs aux mains du chef du parti, peut avoir fait ses preuves dans d'autres pays, mais il serait incompatible avec la constitution japonaise, dont le principe fondamental, qui ne saurait être abandonné, tient en ces mots: Un empereur au-dessus de tous et de chacun." Pour mieux préciser sa pensée, il ajouta encore: "Au Japon, assister le Trône est un privilège reconnu à tout sujet de l'Empire. Pas question donc de le monopoliser entre les mains d'un homme ou d'un parti... ce n'est pas sur des exclusives que peut être fondé le nouvel ordre... L'empereur est et doit rester le seul et unique maître... ce qu'il faut aujourd'hui, c'est rassembler les forces totales de la nation... sous la direction du gouvernement, lequel doit rechercher le bien-être de la collectivité sans pratiquer une politique partisane comportant fatalement des éléments d'antagonisme et de discordé..."

Message plutôt maigre. On attendait davantage. Encore était-il rédigé dans un style emberlificoté à faire pâlir un Hegel. Des ironistes parlèrent d'un chef-d'oeuvre de clair-obscur. "Le sens de telle ou telle phrase, me disait en riant un diplomate allemand que j'interrogeais, nous a échappé complètement. Du moins, on peut y mettre ce qu'on veut!"

On était sur un terrain scabreux et cet amphigouri était peut-être une habileté du prince Konoe. Sans compter que du japonais clair-clair pour des Japonais - peut dérouter parfois, travesti en français ou en anglais. En tout état de cause, ce manifeste qui sentait l'huile et la sueur portait condamnation du régime parlementaire dont le Japon moderne avait vécu jusqu'à ce jour. Le député était mis sans façon au rancart. C'était peut-être un bien, mais ce n'était pas moins une entorse à la constitution impériale à laquelle le prince Konoe se piquait de ne rien changer. La contradiction était flagrante, mais on n'en était pas à une contradiction près. Il est vrai que notre logique cartésienne peut voir des contradictions là où l'art japonais de raisonner n'en voit pas plus que nous dans les couleurs de l'arc-en-ciel.

14 septembre.- J'une lettre à un ami, haut fonctionnaire de la

~~xxxxxxx~~ de raisonner n'en voit pas plus que nous dans les couleurs de l'art-en-ciel.

14 septembre.- D'une lettre à un ami, haut fonctionnaire de la S.d.N., à qui je parle de mes expériences comme délégué suisse aux assemblées et réunions de Genève: "...Les phrases! Elles étaient la peste de la S.d.N. Lorsqu'on avait sorti une belle cadence sur la paix, on était quitte envers l'humanité. On croyait avoir sauvé le monde en accouchant d'une résolution bien balancée. Plus elle était creuse, plus on en soignait la sonorité. L'illusionisme battait son plein. La ligue chère au président Wilson devait en mourir. Mais paix à ses cendres! L'idée était grande et elle le reste. Peut-être fera-t-on mieux après la nouvelle hécatombe. On ^{en} doute un peu. Nos espoirs en 1918 ont été si malmenés..."

18 septembre.- A un autre ami, membre du Secrétariat de la S.d.N. qui m'annonçait la démission du Secrétaire général: "...Je sais combien M.Avenol était attaché à ses jardins et à ses paons, mais la séparation devait venir, si dure soit-elle. Avec lui s'en va tout un passé, toute une histoire, tout un rêve. La S.d.N. est morte, allez! bien morte. Que pouvait-on encore attendre de cette institution affaiblie par les absences et les sécessions et qui avait poussé jusqu'au bout le marivaudage juridique lorsque, décidée à appliquer les vindictes suprêmes aux Soviets condamnés comme agresseurs de la Finlande, elle avait magnifiquement conclu que l'U.R.S.S. "s'était exclue elle-même de la S.d.N."!

Au commencement était le verbe. A la fin aussi.

19 septembre.- Une conférence impériale s'est réunie sous la présidence de l'Empereur. Elle a duré trois heures d'horloge. Le communiqué officiel est aussi sybillin que lapidaire. Il dit simplement qu'il a été délibéré sur "des affaires nationales importantes". On s'attend à du sensationnel. S'agirait-il des Indes néerlandaises? Je ne le pense pas, car il me revient que ce n'est plus le général Koizo, mais le ministre du commerce, M.Kobayashi, qui se rendra à Batavia pour conclure l'accord commercial exigé par le Japon. C'est un peu moins menaçant pour les Hollandais. Le négociateur vient sans sabre. J'incline à penser, d'après

mes informations, que c'est l'Indochine qui a fait les frais de la conférence impériale. Il se prépare, en tout cas, un mauvais coup quelque part.

22 septembre.- Coup de tonnerre dans un ciel bleu. Les forces japonaises sont entrées au Tonkin. Occupation toute pacifique, nous dit-on, qui aurait été amicalement arrangée entre le général Nishimura et l'amiral Decoux, gouverneur général de l'Indochine. Pour un peu, on nous ferait ~~croire que c'est~~ ^{accroire qu'il s'agit d'} une faveur du Japon envers le régime de Vichy!

~~Après~~ ^{Selon} les dernières nouvelles qui viennent on ne sait d'où, les Japonais ne seraient pas entrés sans coup férir à Hanoi. Les Français auraient ^{rien} résisté, le sang, ~~aurait~~ coulé. Ce ~~serait~~ ^{le résultat d'} toutefois, précise-t-on, ~~un~~ ^{un} malheureux malentendu, les forces de Vichy n'ayant pas eu partout connaissance à temps de ~~l'acquisition de Pétain~~ ^{l'acquiescement de Pétain}. Mentir est une prérogative ~~de tout~~ ^{des} ~~gouvernements~~ ^{à dit}, ~~dit~~ Platondans sa "République".

23 septembre.- Soirée à Karuizawa chez l'Ambassadeur du Brésil, M. de Castello-Branco. On danse aux flambeaux sous la large véranda. On bride ^{au} premier. Nos amis français dansent comme les autres, peut-être ^{même} plus que les autres. Pour oublier. Et puis, après avoir perdu Paris, qu'est-ce que vous voulez que la perte de Hanoi leur fasse?

Vers minuit, grand tapage dans le jardin. J'y cours. ~~Je~~ ^{Que} vois, je ? Dans la pénombre bleue, un pugilat en règle entre mon ami Santiago, ambassadeur d'Espagne, et son chauffeur japonais. Celui-ci avait trop bu et, comme de juste, son patron ne le voulait ~~plus~~ ^{plus} au volant de sa voiture. On sépara à grand'peine les combattants et l'affaire en resta là. Quelques minutes plus tard, je vais regagner à pied ma résidence estivale, qui est toute proche. ~~Il~~ ~~fait~~ ~~NUIT~~ ~~noire.~~ ~~est~~ ~~le~~ ~~jardin.~~ Au moment où je passe près d'un fourré, une ombre se détache de l'obscurité et un poing s'abat contre ma tête. Un réflexe me le fait éviter de justesse, mais il m'a quand même effleuré l'oeil droit. D'un réflexe aussi rapide que le premier, je riposte et, d'un coup de poing où je mets, ma foi, toute ma force, j'envoie rouler l'agresseur n'importe sur quoi. J'entends comme un râle, puis plus rien. Je m'approche. L'homme est étendu, inanimé, ~~à~~ ^{sur} ~~travers~~ le chemin. Il se sera assom-

mé dans sa chute. Je m'avance, je me penche. Surprise. C'est le chauffeur de mon collègue d'Espagne! Je reviens sur mes pas. Nouvelle émotion à l'Ambassade au récit de ce qui vient de m'arriver.

J'ai comme du sable dans un oeil. La cornée est rouge. Des domestiques sont allés ramasser le chenapan. Toujours dans les vignes du Seigneur, il apprend, hébété, un peu plus tard, que ce n'est pas le ministre d'Espagne (M. de Vigo était effectivement ministre avec le titre personnel d'ambassadeur), mais le ministre de Suisse qu'il a lâchement attaqué. Dans l'ombre, il a confondu. Il balbutie, me dit-on, des excuses.

24 septembre.- Le député Tsurumi, spécialiste bien connu des problèmes du Pacifique, est venu me voir à cause de la maison que j'occupe à Tokio et que sa soeur, la propriétaire, voudrait vendre à tout prix. Je profite de sa visite pour le questionner sur l'"Association pour l'aide au Trône" (c'est ainsi qu'on l'a finalement baptisée) que le prince Konoé va constituer sans délai. Comment cette lourde machine, à laquelle prendront part, au moins sur le papier, tous les féaux sujets de l'Empereur, va-t-elle fonctionner? Et qu'en attend-on ?

M. Tsurumi me répond sans hésiter beaucoup qu'après avoir supprimé les partis politiques, il fallait bien trouver quelque chose pour occuper les politiciens. Il s'agit donc d'une institution-colifichet, sans aucune valeur pratique. Ce qu'on veut, c'est que le gouvernement soit désormais soustrait à toute influence partisane. Sans doute, le Parlement subsiste, mais pour la forme seulement. En fait, on instaure la dictature, mais sans porter une main sacrilège sur la Constitution, l'oeuvre sacro-sainte du prince Ito sanctionnée par le grand empereur Meiji. Juridiquement, tout demeure en place; en réalité, tout est bouleversé. Le gouvernement devient omnipotent et l'association konoéienne, qui doit remplacer les partis abolis, n'est qu'un trompe-l'oeil. Elle fait penser à la cigarette de porcelaine à la bouche du fumeur qui voudrait secouer l'esclavage du tabac.

25 septembre.- Les événements d'Indochine paraissent emballer la presse. Que de triomphes militaires à servir à ses lecteurs! Elle ne trouve pas d'épithètes assez ronflantes pour célébrer " cette avance militaire à quatre mille kilomètres de la métropole ! Qu'importe ce que Tokio a pu promettre à Vichy! La conquête -

te est ~~encore~~ *virtuellement communi*.

Au Gaimusho, on me le fait sentir à demi-mots. Mais, pour saisir pleinement, il suffit de lire ce qu'écrit en toutes lettres dans un quotidien de la capitale un officier de la suite du général Nishimura: "... Les autorités françaises en Indochine, explique-t-il, avaient coutume de se défier des Japonais, de sorte que nous ne savions à peu près rien des conditions locales. Dans notre ignorance, développer les ressources naturelles de la péninsule était impossible. Maintenant, nous serons en mesure de le faire...". En d'autres termes, les Français n'avaient rien su faire, ou peu s'en faut, du sol et du sous-sol indochinois. Nous allons le faire à leur place. Vous verrez la différence.

Comme il fallait s'y attendre, Washington fulmine contre cette ~~grave violation du~~ *nouvelle atteinte au* statu quo. Tokio riposte en disant que les Japonais font ~~intéressant~~ en Asie ce que les Américains ont fait depuis longtemps dans leur propre hémisphère. C'est évidemment un sophisme, mais on s'en sert de plus en plus comme paravent dans tous les ~~discours~~ *services* du Gaimusho.

Je le constatais encore l'autre jour au cours d'un assez long entretien ~~avec~~ avec M. Ohashi, vice-ministre des affaires étrangères. "Regardez, m'a-t-il dit en me désignant du doigt la grande carte coloriée qui couvre tout un mur de son bureau, regardez comment les Américains, les Hollandais et surtout les Anglais se sont servis. Le Japon, lui, qu'a-t-il reçu ? Voyez notre archipel surpeuplé. Nous avons les pieds dans l'eau. Et il faudrait demeurer les bras croisés?...". J'objecte doucement: " Et les îles du Sud, les anciennes possessions allemandes, le cadeau de Versailles ? Et la Mandchourie, la Chine?...". Mon interlocuteur fait un geste comme pour dire que cela n'est pas du tout suffisant. C'est, au Sud, de ~~grands~~ *vastes* ~~terres~~ *étendues* de terres à soleil qu'il ~~est~~ faut au Japon.

M. Ohashi me fait cet exposé sur les appétits nippons avec le ton d'un instituteur qui vous enseignerait les participes passés. Il bâillerait en en parlant, tant c'est clair, évident même. Inutile de discuter. C'est ~~comme ça~~ *ainsi*. Ce n'est plus du colonialisme, ni de l'espace vital, du "Lebensraum", c'est tout simplement une chance et une chance unique qui s'offre au Japon, dans les circonstances actuelles, d'agran-

dir son empire. Cette chance magnifique ^{inspiration} et qui ne reviendra plus, il ne la saisirait pas parce que cela déplaît aux Américains? Vous voulez rire. Et M. Ohashi rit effectivement.

26 septembre.- A Ueno. Visite d'un grand salon de peinture. Toute la confrérie des peintres du Japon expose. Ereintant à tout voir. Les deux écoles, la japonaise et l'occidentale, sont représentées. Séparément, bien entendu. Les modernes, d'un genre souvent outrancier - on se distingue comme on peut - y figurent avec un de leurs chefs de file, le fameux Fujita qui fait principalement la bohème à Paris. Dans la zone nipponne, toujours du dessin ^{dépeinte, ramené à l'essentiel} exquis, toujours de belles et froides stylisations, toujours de l'âme des trois H, les Harunobu, Hiroshige et Hokusai, qui plane là-dessus. On cherche quand même, ici et là, à se renouveler, mais on le fait parfois avec des moyens qui frisent l'absurde. Ainsi, un peintre a donné à des feuilles de bambou l'épaisseur des véritables. On jurerait que l'artiste est allé les couper quelque part pour les coller sur sa toile. En poussant un peu ce réalisme pictural, on finira, vous verrez, par peindre un intérieur avec, au premier plan, une ou deux chaises fournies par le marchand de meubles. On reviendrait d'ailleurs à un procédé connu. Voyez le Panorama de Lucerne avec l'armée de Bourbaki entrant aux Verrières.

L'après-midi, un peintre du nom d'Arita m'apporte une grande toile devant laquelle j'avais tenu le matin, paraît-il, des propos élogieux. Je parlais pourtant tout bas à M. Takano, mon interprète. ^{Jusqu'aux} ~~dehors des~~ ^{des musées} murs qui ont des oreilles! Non seulement M. Arita me fait don de son tableau, mais il me remercie ^{encore} en me lisant son remerciement ^(en superbes caractères chinois) écrit sur un rouleau de parchemin qu'il déroule ^{au fur et à mesure} devant moi. Mon interprète traduit: "...Votre bonté estimée m'encourage à me perfectionner dans la peinture et je vous prie de daigner m'accorder encore votre faveur et vos encouragements..."

Candeur inconnue ~~chez~~ chez nous. Bien entendu, j'ai accepté sans oublier, le lendemain, de penser à ce peintre de talent probablement désargenté... comme la plupart des peintres qui n'ont pas atteint à la célébrité.

27 septembre.- Excursion dans la région du Fuji, la région des cinq lacs, avec nos amis Paravicini et Treichler. Après avoir longé les rives du lac Yamanaka, nous sommes descendus à l'Hôtel

tel "Fuji-View " au bord du lac Kawaguchi. Un site merveilleux dominé par la prestigieuse Montagne, dont le sommet d'argent se mire à l'envers dans l'eau bleue.

Le matin, au petit déjeuner, une famille japonaise est entrée dans la salle à manger à la queue leu leu: le père, le fils aîné, le fils cadet, les trois filles et, derrière, tout humble, tout effacée, avec un air de servante soumise: l'épouse et mère. On me dit qu'elle se rattrapera quand elle sera belle-mère. Gare à sa bru si la revanche doit correspondre plus ou moins à tant d'humilité longtemps et publiquement supportée!

Lorsqu'après deux jours d'absence, nous rentrons à Tokio, les rues sont d'une animation insolite. Des vendeurs de journaux courent en agitant leur sonnette. On s'informe, on est vite renseigné. Le Japon vient de conclure un traité d'alliance avec l'Allemagne et l'Italie! Bien qu'elle ne soit pas tout à fait inattendue, la nouvelle ne produit pas moins l'effet d'une bombe. Que va-t-il sortir de ce pacte à trois de sinistre augure?

On espérait encore contre tout espoir. Laissez trop libre par le prince Konoé, Matsuoka a brûlé ses vaisseaux. Hélas!

29 septembre.- Diplomate, on voudrait suivre le développement des événements avec une égalité d'âme de penseur hindou. Comme si on observait tout de Sirius. Mais on est inquiet, on a le coeur serré et, pour ma part, je pense et repense à ~~cette~~ la grande phrase de Renan que je sais par coeur: "Le stoïcien avait raison de s'envelopper dans son manteau et de désespérer de la vertu, car il n'y avait nulle issue au cercle de fer où il vivait, et jusqu'au bout du monde alors habitable, il eût trouvé l'odieux centurion, représentant de son implacable patrie".

S'envelopper dans le manteau du stoïcien quand des peuples entiers s'entre-dévorent, observer le massacre qui risque de s'étendre à l'échelle mondiale, avec la sérénité du savant penché sur des scorpions en train de se poignarder, c'est vite dit; c'est plus difficile à faire. Voyez l'entomologiste Fabre qui a pourtant l'habitude des tueries animales. Parlant de l'araignée-crabe qui, embusquée sur sa fleur de cyste, va assassiner la pauvre abeille, il nous fait cet aveu dans ses

"Souvenirs entomologiques": "Cet égorgement de l'Abeille dans les saintes joies du travail m'a toujours révolté... Pourquoi tant de belles existences sacrifiées à la plus grande prospérité du brigandage ? Ces odieuses dissonances dans l'harmonie générale troublent le penseur..."

Comment le diplomate le plus froid, le plus glacé ne serait-il pas aussi troublé, révolté même en assistant de son cabinet au dépècement de la Chine ou à l'écartèlement de quelque Pologne ? Il a beau être fermé à toute sensiblerie, c'est, avec toutes les violences déchaînées sur le monde, son pays, sa famille, c'est lui-même qui est menacé dans sa vie même. Le coeur d'un Romain flançerait parfois.

30 septembre.- Que, pour réaliser ses ténébreux desseins, le Japon s'allie aux deux puissances de l'Europe dont ~~le~~ ^{le} ~~le~~ ^{brutal} cynisme ^{égale} le sien, c'est, comme on dit, dans l'ordre logique des choses. De multiples signes avant-coureurs faisaient augurer le pire: arrestation de journalistes anglais, meetings populaires monstres contre l'impérialisme britannique, apparition de croix gammées sur les jouets d'enfants "made in Japan", élimination graduelle des derniers vestiges démocratiques, insultes à jet continu à l'adresse des pays anglo-saxons, louanges aussi tapageuses que provoquaⁿtes ~~à~~ à l'adresse des "Nazi", ordre imbécile à l'"Armée du salut" d'avoir à changer de casquette, etc, etc. On ne pouvait mieux préparer l'opinion à tous les mauvais coups. Les événements ont même marché plus vite que ce façonnement d'une opinion publique où l'on veut que dominent ^{dorénavant} les instincts d'oiseaux de proie. L'autre jour encore, j'apprenais de la meilleure source que les Japonais ^{s'appropriant} ~~prenaient~~ en Indochine ce qu'on ne leur avait pas encore donné à Berlin, où l'on s'efforçait de ne pas trop chagriner ^{ce} ~~le~~ bon maréchal Pétain.

Le traité d'alliance a ^{naturellement} ~~evidemment~~ pour but de neutraliser les Etats-Unis. Ceux-ci sont prévenus que, s'ils s'en prennent à l'un ^{ou d'autres} ~~des~~ compères, ils auront la guerre avec les ^{trois} ~~deux autres~~ ~~autres~~. Matsuoka n'a plus vu d'autre moyen d'arriver à ses fins. Il a tout misé sur la carte allemande. S'il se trompe, c'est peut-être la catastrophe pour son pays. Quel joueur de poker!

On se rend fort bien compte, au Gainushe, du danger de cette politique. Je ne dirai pas qu'en en frémit, car le Japonais sait admirablement se deminer - jusqu'à un certain point - mais c'est à peine si l'on dissimule un certain malaise. On m'a confié que, la semaine dernière, le prince Kénéé, qui doit endosser tout ce que manigance l'impétueux Matsueka, avait eu des paroles émuivantes aux larmes. L'empereur lui-même n'aurait pas caché ses appréhensions. Mais allez faire entendre raison à un homme buté qui, soit par aveuglement, soit par ambition personnelle, s'est placé entièrement sous la coupe de la réfecte cantrille militaire! Autant arrêter d'une main un taureau qui charge.

5 octobre.- J'aurais dû noter, le mois passé, que nous avons inauguré une liaison téléphonique sans fil entre la Suisse et le Japon. J'étais à un bout, dans mon bureau à Tokio, et M. Muri, le directeur des P.T.T. à Berne, à l'autre. On entendait parfaitement. Bien qu'au service militaire dans les montagnes, ^{valaisans} mon fils avait été convié à prendre part à la conversation dans un bureau de poste valaisan. Joie dans la famille. *(le plus proche de son cantonnement.)*

7 octobre.- Elle a de quoi confondre, la vogue dont jouit le golf au Japon. Fort dispendieux ailleurs, ce sport est ici des plus populaires. Brave! Les Japonais s'y adonnent avec passion. On les dirait nés golfeurs. Des milliers y passent le dimanche, du matin au soir, laissant femme et marmaille au legis. Ils y mangent, ils y beivent et font leurs trous avec une adresse étonnante, qui doit tenir, en partie du moins, au bon équilibre de leurs nerfs. La guerre de Chine n'a pas nui, en tout cas, à la qualité de leurs "dèves". Cette maîtrise de soi-même que réclame le golf a quelque chose chez eux de congénital. Faudrait-il en attribuer le mérite à la doctrine confucéenne du "Reste en toi-même" qui a façonné la mentalité du Nippon? Qui sait? Il y a tant d'éléments psychologiques qui ~~entrent~~ ^{entrent} dans l'art complexe du golfeur.

24 octobre.- Depuis la conclusion du pacte à trois, les manifestations de fraternité ~~entre alliés~~ entre alliés se succèdent

presque sans interruption sur un mode péniblement dithyrambique. Hitler et Mussolini sont portés bruyamment aux nues. Les ambassadeurs d'Allemagne et d'Italie ne font guère que passer d'un podium à un autre. Jamais diplomates ne s'étaient prêtés à de tels torrents d'éloquence. Pour un peu on leur ferait tenir un rôle de baladins. La diplomatie est descendue dans le meeting populaire. Mais, après tout, c'est tout à fait dans le style hitlérien. Si les harangueurs ~~ne s'égosillent pas~~ ne s'égosillent pas à l'instar du Führer allemand ou de Goebbels, les masses moutonnières qui les écoutent ne se font guère prier pour brailler tout leur soûl.

Toute cette agitation populaire paraît néanmoins assez factice. Le public se rend à ces orgies oratoires pour se divertir, certes, mais l'estomac, comme on dit, dans les talons. Si patriote soit-il, il se nourrirait volontiers d'autre chose que de ses propres bravos. Je connais un peu le Japonais; il n'a rien d'un fakir. D'ailleurs, à part sa propension innée à suivre servilement les mots d'ordre d'en haut, s'il court à ces meetings de propagande politique, c'est précisément parce qu'il a faim et qu'à la tribune, on va lui parler en termes vengeurs de sa faim et des moyens de l'assouvir à jamais.

Dans la coulisse, loin des cataractes démosthéniennes, les dirigeants japonais se complaisent dans les arcanes du double jeu. Tandis que, poussés par eux, les foules dociles se tournent, admiratives, vers la croix gammée - Hoc signo vinces - ils ne se privent pas de faire risette à M. Grew, Ambassadeur d'Amérique. Ils insultent à longueur de journée les Etats-Unis, mais ils n'ont pas pour autant rompu avec eux. Si, contre toute attente et après tant de chantage forcené, une dernière chance se présentait de s'entendre quand même avec eux, ce n'est pas Berlin qui vous empêcherait de la saisir. C'est dans ce climat de vague duplicité que, le 11 octobre encore, M. Matsuoka déclarait posément aux journalistes que le pacte avec Rome et Berlin n'était nullement dirigé contre Washington. Il aurait été conclu - qu'on se tienne bien! - pour assurer le bonheur du peuple américain! "Quelle calamité pour le monde, s'écriait le ministre japonais, si les Etats-Unis étaient plongés dans les horreurs de la guerre! Aussi le Japon humanitaire se préoccupe-t-il, lui, de prévenir ce malheur!"

Ses auditeurs n'ont sans doute pu se regarder sans rire.

Entre deux larmes de crocodile, on s'^{évertue} ~~applique~~, en même temps, à régulariser les rapports avec les Soviets. C'est ainsi qu'à Kyoto, le prince Konoe a fait ^{des} ~~des~~ déclarations destinées à flatter leur amour-propre. Mais on n'en ^{reste} ~~pas~~ aux propos sucre et miel. Pour bien montrer aux Russes qu'on désire véritablement vivre en paix avec eux, le gouvernement rappelle de Moscou l'ambassadeur Togo, personnage aussi sombre que falot, sans charme ni talent et qui n'a guère que l'avantage - si c'en est un - de passer à la rigueur pour un penseur bouddhique grâce à son masque invariablement lugubre d'ordonnateur de pompes funèbres.

Il est remplacé par un militaire hilare, le général Tatekawa. ~~Et~~ De l'air tragique ~~autelle~~ qu'avec Togo, elle s'était donné sans le vouloir, la diplomatie nipponne passe assez brusquement à l'air le plus bonhomme qui soit. Rien de tel qu'un bon rire avec tapes amicales dans le dos pour amadouer les bolchévik le plus hirsute. Notre militaire ne paraît pas en douter une minute. A la gare de Tokio, sur le marche-pied de son wagon, il a déclaré sur le ton de la rigolade: "Je ne suis ~~ni~~ diplomate, ni polyglotte, mais je m'arrangerai déjà pour établir sur des bases toutes nouvelles ~~les~~ les relations russo-japonaises. Je n'essaierai même pas de prendre les questions où les a laissées mon prédécesseur; au contraire, je ferai table rase...". Les journalistes ahuris ont failli laisser tomber leur bloc-note. Quant à Togo, accusé implicitement d'avoir manqué sa mission, il a dû serrer les dents pour ne pas se départir de son flegme d'acteur jouant de l'Euripide. ~~Il n'a pas pu se regarder sans rire.~~

~~Quoi qu'il en soit, notre général hilare se fait de belles illusions. Changer de fond en comble les rapports nippo-soviétiques? Mais comment? En offrant aux Bolchéviks l'autre moitié de Sakhaline? Ou une bonne petite rectification de frontière en Mandchourie? Encore serait-ce suffisant? On m'assure qu'interrogé sur l'éventualité d'un pacte de non-agression avec le Japon, Molotov aurait répondu: "Oui, peut-être, mais moyennant la cession de toute la Mandchourie à l'Union soviétique!"~~

Une boutade en appelle une autre.

22 octobre.- De ~~certains ambassades~~ ~~xxxxxxx~~ je tiens que c'est la mort dans l'âme que le prince Konoé aurait fini par accepter une alliance avec l'Axe. Je veux bien le croire, mais quand j'essaye d'obtenir plus de précisions, ~~xxx~~ ^{mes} interlocuteurs prennent la tangente. Le prince, qui est bien sympathique, on le voudrait de son côté. Voilà tout. D'où les larmes qu'on lui prête à propos d'une alliance néfaste. C'est mon hypothèse.

28 octobre.- A Shanghai. Je ne fais que passer dans cette ville que j'avais connue si gaie et que je trouve maintenant si lugubre. Il est vrai qu'en 1927 déjà, les coups de fusil crépitaient en pleine rue et que ce n'est pas sans risques que j'avais atteint notre Consulat. ~~xxxxxx~~. Je vois encore l'homme du pousse-pousse qui, à ma grande surprise, s'agenouillait pour me remercier parce que, content d'arriver à bon port, je lui avais glissé un gros dollar mexicain dans la main. Aujourd'hui, Shanghai a peut-être perdu ses princesses russes qui gagnaient leur pain en taxi-girls, mais j'ai vu encore - monstrueuse erreur de psychologie - de richissimes Anglais jouer au polo sur leurs ruineux poneys dans le voisinage immédiat d'une tourbe chinoise qui traîne la faim et la maladie. De même, comme j'ai pu m'en rendre compte, on joue toujours au golf, autre spectacle qui jure avec la grouillante misère des ruelles. Quant aux hôtels, ils sont toujours excellents, mais leur prospérité a maintenant je ne sais quoi de factice. Il y a comme un relent de faillite dans l'air. Clientèle moins nombreuse et surtout moins de nababs avec ou sans turban. On y vit encore dans le confort; on ne s'y sent plus à l'aise. Il paraît bien révolu, le temps des banquiers véreux, des Barnaboos aux

dollar insolent, des marchands d'esclaves, des madones de paquebots, des aventuriers de tous types et de toutes latitudes, des faux princes en goguette et des pin-up girls tout en verroterie. Finis les plaisirs cosmopolites avec les Japonais, ces jansénistes de l'Extrême-Orient, ces puritains arrogants de l'Asie, ces quakers incorruptibles de la Mer jaune. Pourtant, ils se sont gardés de tout chambarder dès le principe. Ils ne donnent pas encore la note. Avant de tout changer, il faudrait pouvoir tout remplacer. Il n'empêche que leur vie frugale, leur ~~dédaign~~ des plaisirs qui ne sont pas strictement japonais, leur régime de guerriers cénobites, la réputation d'impitoyable cruauté qui s'attache désormais à leurs ~~armes~~ armes dont de rares uniformes sur les trottoirs vous rappellent l'irr^{itante} ~~domination~~ ^{domination} ~~voir~~, tout cela pèse lourdement dans l'air qu'on respire. On en souffre avec le Chinois, à supposer qu'il pense comme vous. On en souffre tout en s'étonnant, à voir passer dans la rue, durs et impénétrables, ces officiers à la laide casquette conique réglable par ~~réglage~~ derrière au moyen d'une ficelle, ~~visibles~~ qu'il subsiste encore un soupçon de bonne humeur dans les établissements publics. Curieux qu'~~ici et là~~ ^{ici et là} ~~un gramophone nasillard~~ un gramophone nasillard braille encore une bringue hawaïenne, voire new-yorkaise. On se l'expliquerait aussi par le fait qu'il reste des Allemands au bout du Yang-Tsé. C'est peut-être grâce à eux que la Shanghai pimpante de naguère n'est encore qu'à demi-morte, grâce à eux, ces alliés du Japon, que tout n'est pas encore japonisé et que s'attardent ~~sur~~ sur ce qui fut le Paris d'Asie les derniers feux d'un Occident périmé que guettent les balayeurs nippons.

En attendant la fin d'un règne auquel ils participaient encore dans une certaine, mais insuffisante mesure, les autochtones vont et viennent, silencieux, à pas feutrés, sans vous regarder beaucoup plus que l'occurent japonais. Pas plus encombrants que bulles de savon. Ils ne sont d'ailleurs pas chez eux; ils ne l'ont jamais été. Chinois tout au plus tolérés en Chine, les Sikhs à turban - encore un vestige de la pompe passée - les éloignent d'un geste hautain du porche des grands hôtels, comme à cheval sur leur mépris ancestral des castes inférieures.

Fauvres Chinois! J'aimerais vous voir un jour vous venger, non seulement de l'agresseur japonais, mais encore de tous ces Occidentaux dont vous avez subi pendant tant d'années le traitement insultant dans votre propre maison.

29 octobre.- Indicibles, les misères qui vous blessent la vue dans les rues de Shanghai. A ne plus croire en Dieu ni à rien. Tout le problème du bien et du mal, du mal surtout s'étale sous vos yeux. Quand je proteste ou m'apitoye, je fais sourire les initiés ou, si l'on préfère, les soi-disant philosophes qui ne se font mie d'illusions sur la justice de ce monde. Soulager tant de souffrances, me dit-on, autant vouloir dessaler la mer. C'est vrai et, pourtant, l'on pense malgré soi à quelque monstrueux égoïsme humain qui pourrait ne pas être, en tout cas pas dans la même mesure. Le malheureux au nez rongé par la syphilis qui fouille, à la tombée de la nuit, dans les poubelles nous accuse en nous tournant le dos... Bref, pour ma part, je n'ai jamais quitté Shanghai sans avoir le cœur comme chargé d'un remords.

30 octobre.- Sur la Mer jaune, à bord du vapeur japonais "Tsingtau-Maru". En route pour Dairen (Dalny), où je vais inspecter notre Agence consulaire. J'occupe l'unique cabine dite de luxe heureusement disponible, sinon j'aurais dû partager ^{avec} ~~une~~ cabine avec un autre voyageur. Je passe mon temps entre un Louis XI d'Auguste Bailly et un Italien fort sympathique, un soyeux, qui rentre au pays via la Sibérie. Fasciste jusqu'au bout des ongles, il se réjouit à la pensée que le drapeau italien va flotter ^{incessamment} ~~incessamment~~ sur le Parthénon. La conquête de la Grèce l'emballe. Elle l'a fait que commencer, mais, pour lui, c'est comme si elle était terminée. " Dans trois jours, quatre jours au plus, me dit-il entre deux bouffées de fumée, nous entrons à Athènes." S'il savait, ce gentil compagnon, ce que son euphorie me fait souffrir! J'aime l'Italie, ~~mais~~ mais quels vœux ardents ne fais-je pas pour que l'agresseur Mussolini se casse le nez ^{contre} ~~le~~ le marbre grec! Car il n'est pas de doute possible; il s'agit bien d'une agression, et d'une agression tout aussi lâche que celle contre l'Albanie, ce vendredi-saint de douloureuse mémoire. Un Suisse ne saurait penser autrement. Je l'ai manifesté par mon silence. A quoi boh me brouiller avec le seul homme qui me tient compagnie ~~en~~ en pleine Mer jaune? Mais ^{las!} ~~il~~ ~~me~~ m'a ^{déjà} ~~deviné~~ deviné. Il n'a plus rien dit et un certain froid s'est glissé entre nous jusqu'à Dairen.

En vue de Tsingtao, l'ancienne possession allemande que Versailles a donnée au Japon. Sur le gaillard d'avant, des ^{dizains} ~~dizains~~ de Chinois et de Chinoises, qui vont débarquer, sont rassemblés pour la visite médicale. On vérifie s'ils ~~xxx~~ ne sont pas porteurs du ^{bacille} ~~bacille~~ de la peste. ^{A cet effet, on} ~~leur~~ leur prélève un rien de matière fécale à l'aide d'un bâtonnet de verre. L'opération s'accomplit en deux temps, trois mouvements. Pantalons tombés sur les chevilles, le corps se casse à angle droit, un pan de chemise est relevé prestement, deux fesses surgissent, la baguette de verre s'approche... et c'est fait. L'homme ou la femme - car on n'a pas jugé ^{nécessaire} ~~de~~ de séparer les sexes- ~~se~~ se reculotent. Au postérieur suivant!

Le spectacle le plus étrange auquel j'ai ^{jamais} ~~assisté~~ assisté. Tsingtau, belle ville vue du bateau. Oeuvre des Allemands. Ça se voit. Je ne descends pas à terre, car il faudrait encore se faire vacciner contre la peste.

Somme léger dans le fumoir après déjeuner. Un steward japonais me réveille sans façon pour me demander si j'ai des cigarettes à

déclarer. Je lui mets sous le nez mon étui avec les cinq ou six cigarettes qu'il contient encore. L'homme prend le tout et disparaît. Il reviendra, deux heures après, avec les quelques cigarettes timbrées en bloc, sous l'élastique qui les retient, du sceau de la douane, lequel m'autorise à les importer le lendemain sur le territoire à bail de Dairen. Mais, le soir, je les avais toutes fumées. Ce faisant, avais-je contrevenu aux règlements douaniers? Avais-je le droit, même avec un passeport diplomatique dans la poche, de griller, ^{avant le débarquement} le sceau bleu apposé sur une moitié de mon étui à cigarettes? A Dairen, les gabelous pouvaient me demander des explications. Une fois dans les chinoiseries, il n'y a plus de raison de s'arrêter.

Ce qui m'arrive, ^ô M. Raucat, aurait constitué un des meilleurs chapitres de votre "Honorable ~~partie~~ de campagne". Ou plutôt non: on ^vous aurait reproché de forcer par trop la satire.

31 octobre.- Dairen. Les frères Bryner m'attendent sur le quai. Félix, notre agent consulaire, habite généralement Kharbin ^{me}. Il voudrait bien m'y conduire, mais j'aurais besoin d'un visa du Mandchoukuo et la Suisse n'entretient pas de relations avec cet Etat fantoche.

Descendu à l'Hôtel Yamamoto. Chambre passable, mais pas question de manger dans cet établissement dont la cuisine est, paraît-il, exécration. En passant devant la salle-à-manger, j'ai aperçu sur les tables des flaques de liquide qu'on ne se donne même pas la peine d'essuyer. On dirait le buffet d'une petite gare après le passage du premier train du matin.

Avec sa grand-place ceinturée de maisons modernes, la ville ne serait pas laide, mais elle est d'un lugubre qui vous saisit tout de suite à la gorge. Comme si un souffle de mort avait passé dessus. Rares passants dans les rues. Sur la place, un seul taxi sans une âme sur le siège ou à côté. Le chauffeur l'aurait-il déserté dans un accès de neurasthénie? ~~Et~~ Tout trafic paraît suspendu. Enterrer-t-on quelque part une des gloires de la ville ou, prostrés dans leurs maisons, les gens ont-ils perdu le goût de sortir? Curieux comme une ville perd toute joie de vivre dès qu'elle tombe entre les mains de militaires ^{nippons} ~~japais~~! Ma parole, Dairen me fait l'effet d'une ^{morte, comme on en verrait une dans un roman de Kafka. C'est vraiment cauchemardesque.} Transposant, j'en tire, le soir, ce quatrain:

La ville était fort belle avec tous ses beffrois
Et ses mâchicoulis, mais, prise, elle si fière,
On la vit se flétrir; son corps devenait froid
Et la tête tomba sur l'oreiller de pierre.

ler novembre.- La Toussaint, jour des morts, le jour qui convient sans doute le mieux à cette cité funèbre. On voudrait prier pour elle.

Pour offrir quelques fleurs à Mme Bryner, d'ailleurs souffrante, j'ai cherché longtemps un fleuriste. Je n'en ai vu qu'un seul. C'était misérable. Une demi-douzaine de chrysanthèmes très fatigués dans un bidon rouillé sur la terre battue. Jusqu'aux fleurs qui ne résistent pas!

Melle Bryner, la nièce de Félix, fait de la peinture. Elle ne manque pas de talent. Son père a l'air d'en douter. Il est vrai que ses pensées sont ailleurs. Les affaires vont mal et tout a l'air de sommeiller dans les bureaux clairs et spacieux de sa maison d'expédition, la première de la place. Que voulez-vous, le port se meurt. On n'importe plus rien et ce qu'on exporte est bien peu de chose.

Visité Port-Arthur avec Félix Bryner, le Port-Arthur de la guerre russo-japonaise, celui qu'à douze ans, je voyais dans les hebdomadaires illustrés de Paris. Cité plus morte qu'une bourgade de Chaldée, déjà parce qu'elle parle moins à votre imagination. Ville-cadavre avec des maisons vides de style russe où logeaient jadis les officiers et leurs familles. D'une tristesse déchirante. Du bon Loti.

Nous visitons les tranchées, presque intactes, où les Russes se défendirent héroïquement contre des nuées de Japonais tout aussi braves qu'eux. C'est là, en somme, qu'est née la puissance japonaise. Jailli des décombres, un petit va-nu-pieds m'offre en cachette des restes de cartouches russes. Après tant d'années, vestiges de guerre sans doute truqués. Ce genre de négoce a ~~été~~ d'ailleurs donné lieu à tant d'abus qu'il a été interdit par les autorités japonaises. *(Du passif fédéral se vend en cachette.)*

Sur une hauteur s'élève une tour monumentale qui commémore le triomphe des armes mikadonales. On nous y vend d'horribles cartes postales. Les premières qu'on ait mises en ^{vente} ~~circulation~~ au siècle dernier devaient être ^{moins misérables.} ~~plus présentables.~~

Port-Arthur est bien complètement abandonné. Le port n'est plus qu'un souvenir. Rien de plus morne, au demeurant, ^{environnant} ~~que toute la région~~. Tout ce qu'on y voit prend la couleur de la plus désolante mélancolie. Une position évacuée de la civilisation, dont personne ne veut plus. Seuls y subsistent quelques intérêts stratégiques et encore tout négatifs, puisqu'il suffit au Japon que l'endroit reste désert.

2 novembre.- Dîner chez un compatriote, M. Silberstein, dans la banlieue, à Hashigaura. Bridge avec le Consul d'Italie et le Consul des Etats-Unis. Les Bryner, des amis de notre souriant amphytrion jouent *(Paris)*

au loto avec Mme Silberstein et Melle Bryner dans la pièce à côté. Ils crient les numéros en russe.

On me dit que les Japonais sont partout détestés. Leurs pratiques policières dégoûtent les plus tolérants. A noter cependant que, jusqu'ici, les frères Bryner n'ont pas eu à s'en plaindre. Il est vrai qu'ils ont l'habileté de prévenir souvent les exigences mesquines des maîtres du lieu et qu'ils pèsent dans leurs propos la plupart des adjectifs.

Approchent les élections présidentielles aux États-Unis. Tout en devisant, je ne cache pas mes vœux pour le succès de Roosevelt. Le Consul américain laisse dire; on dirait que l'affaire ne l'intéresse pas. Homme prudent, il ne voudrait pas, je pense, jouer sur le mauvais cheval. C'est son droit. Toujours est-il qu'un président de cette envergure mériterait au moins un coup de chapeau de sa part.

Le Consul d'Italie rentre aussi, si l'on peut dire, ses sentiments. Comme il est sympathique, on ne l'oblige pas à défendre Mussolini. De fait, toute la soirée s'est passée comme si un certain Duce n'existait pas.

On a terminé la soirée avec du gramophone. Dans cette contrée perdue du monde, au milieu de la nuit mandchourienne, j'ai écouté non sans une certaine émotion les "Cloches du soir" chantées par les cosaques de Serge Jaroff. Tout près d'une larme nostalgique.

3 novembre.- Retour au Japon à bord du "La-Plata-Maru". Dans le hall de notre hôtel, ce nom est orthographié "Rapurata Maru". Ce n'est qu'en remplaçant les r par des l - et je ne l'avais pas fait tout de suite - que le vocable est devenu compréhensible. Les Japonais confondent continuellement les r et les l dans les mots étrangers. Il m'est arrivé de ne pas comprendre un autochtone qui me parlait d'une "cellule", alors qu'il pensait à une serrure. Dans sa petite maison de papier, un ami japonais me demandait un jour si j'aimais les "poils"; il voulait m'offrir une poire! Mais, après tout, rien d'extraordinaire dans ces r changés en l. Il me souvient que, dans une conférence à Berne, M. Julien Benda semoquait de compatriotes qui chantaient les mérites de la "démoclatie".

Force m'a été, cette fois-ci, de partager ^{au retour,} ma cabine avec un autre passager. Il s'agit d'un homme d'affaires allemand venu en droite ligne de Berlin via la Sibérie. A l'entendre, tout va pour le mieux dans la capitale allemande. Insignifiants, les bombardements anglais. Des bombes pour enfants. "Je n'en ai même pas vu trace dans toute la cité", me dit mon compagnon de route. C'est vous dire l'étendue des dégâts." A table, tout en me versant une large rasade de vodka achetée naturellement chez les amis russes, il me fait l'éloge de tout ce qu'il a vu à Moscou. "Sehr nett, sehr nett", conclut-il dans un état prononcé d'euphorie. L'homme enjolie ~~un peu~~ platement et ce fier Nazi balançant l'encensoir à l'adresse des disciples de Lénine et Staline m'amuse beaucoup.

A bord, les Japonais nous ignorent totalement. Officiers et passagers nippons nous côtoient sans nous voir. Ils se compromettraient en nous regardant. Pour eux, nous sommes tous, et les Allemands avec nous,

des espions possibles. Merci pour la confiance.

4 novembre.- A la salle-à-manger, les Européens sont d'un côté, les Japonais de l'autre. Séparation marquée des races et, cette fois-ci, voulue délibérément par les Japonais. A Versailles encore, ils protestaient contre toute discrimination. Il n'est pas jusqu'au menu qui ne soit différent pour les uns et les autres. Les Nippons mangent à la japonaise et nous soi-disant à l'occidentale. Leurs baguettes ~~sur~~ ^{nicelent} sur un riz qui fait envie. Aussi ai-je demandé si je pourrais manger comme eux. Le larbin qui faisait fonction de maître-d'hôtel m'a fait comprendre dans un grognement que je demandais l'impossible. On a comme un avant-goût de ce que serait le monde sous l'hégémonie japonaise.

J'oublie ~~EXX~~ cette ambiance hostile qu'on sent à chaque pas en me plongeant, du matin au soir, dans la "Révolution française" de Michelet.

5 novembre.- Journée interminable au milieu de ces centaines de Japonais qui vont et viennent, s'assoient et se lèvent, fument, causent et rigolent comme si nous n'existions pas. Un ostracisme de fumoir.

Les Allemands, qui croyaient être reçus à bras ouverts chez ces amis ^{d'Extrême-Orient} japonais, sont tombés de haut. Ils ne demandent plus rien et s'accommodent de tout sans rien dire. Pour ne pas perdre la face, ils affectent ~~rigorisme~~ même à leur tour une gaieté qui ne trompe guère, résolus qu'ils sont à ne pas remarquer qu'on leur manque un peu d'égards.

6 novembre.- ^{Après avoir ~~traversé~~ la côte de Corée} Oui! nous voici à Kobé. On débarque. Bien qu'on ait déjà touché ^{le} port japonais, ^{de} Moji, ^{où l'on a} et qu'on ait subi l'interrogatoire rituel des policiers dans le salon des premières, on recommence toutes ces formalités: "Où allez-vous? Pourquoi? Où résidez-vous à Tokio? Vous y resterez encore combien de temps? Etes-vous marié? Avez-vous des enfants? etc, etc. On interroge pour interroger, même si votre passeport diplomatique répond à tout d'avance. C'est ~~une~~ ^{manie} ~~ici~~ une ~~manie~~ ^{insupportable} de méfiance, le pire des travers nippons. Cela permet de détendre un peu l'outre gonflée à sauter de la défiance congénitale.

A la gare de Kobé, un ~~homme~~ ^{employé} de la maison Nestlé qui s'occupait de mes bagages, constate, au moment où s'ébranle l'express "Tsubamé" ("hirondelle"), qu'une de mes valises est restée sur le quai. Gros ennui pour moi. A Kyoto, surprise! Le train se remet en marche quand j'aperçois mon homme qui court avec ma valise en me faisant un geste. Il a juste le temps de la jeter dans le premier wagon venu. Cinq ou secondes après, c'eût été trop tard.

Le messenger de Nestlé avait ainsi rattrapé le train en faisant en auto le trajet Kobé- Kyoto. Je n'ai pas moins dû chercher longtemps, de wagon en wagon, pour retrouver mon bien.

13 novembre. - Le Japon a célébré avec une ferveur quasi religieuse

l'anniversaire de la fondation de l'Empire. Sur un large podium, l'Empereur et l'Impératrice avaient pris place dans des fauteuils rouges et or, flanqués, à leur droite, des princes et dignitaires de l'Empire et, à leur gauche, par les chefs de mission diplomatique debout sans manteau. De ce balcon richement fleuri, nous dominaient l'immense assistance assise et recueillie comme dans une église. Nos places respectives avaient été marquées par des points blancs sur le plancher, de sorte que le groupe des 33 diplomates, ambassadeurs, ministres et chargés d'affaires, présentait à la fois un ensemble d'une impeccable symétrie. Sa place se trouvait par hasard au bord extrême du podium et, pieds joints, dans une rigidité de statue impressionnante, j'élevais, vu la solennité de l'heure et la ~~solennité de l'heure~~ ^{solennité de l'heure} l'importance de l'événement, un vague, mais véritable sentiment de vertige. Il me semblait que la foule innombrable, ~~se dressait~~ ^{se dressait} derrière moi, dans une attitude de deux heures et c'est à peine si, raidi sur mes jambes, je prêtai l'oreille à l'adresse au Trône du Prince Kono, chef du gouvernement, et à celle de M. Joseph Grew, ambassadeur des Etats-Unis et chef du Corps diplomatique. La grande affaire pour moi n'était pas de savoir ce qu'il pouvait bien dire à l'Empereur d'une lignée d'empereurs remontant à 26 siècles, mais de ne tenir compte jusqu'au bout de l'attention de ce qui se passait dans le monde. Cela n'arriva pas l'air d'aller beaucoup mieux chez mon voisin, le ministre de Hongrie. A un moment donné, il se souleva comme dans un rôle qu'il était tenu de jouer - peut-être d'autre chose - et se pencha en avant, les yeux fixés sur le sol, les mains jointes, et se mit à murmurer, d'une voix basse et émue, des paroles que je n'entendis pas. Il se pencha en avant, les yeux fixés sur le sol, les mains jointes, et se mit à murmurer, d'une voix basse et émue, des paroles que je n'entendis pas.

Quant au peuple lui-même, il était là sans être invité. Il se trouvait de l'autre côté de tout ce qui avait été tenu fermé la vaste enceinte où se déroulait la cérémonie officielle.

~~venir~~ ⁵ ~~qu'il~~ religieuse le 2.600 ème anniversaire de la fondation
 de l'Empire. Les festivités ont atteint leur point culminant les
 10 et 11 novembre, journées qui virent se dérouler des cérémonies
 imposantes, sur la grand-place devant le Palais impérial, en pré-
 sence des Souverains, des membres de la famille impériale, des
 membres des corps constitués et de 50.000 invités de marque. Sur
 un large podium, l'Empereur et l'Impératrice avaient pris place
 dans des fauteuils rouges et or, flanqués, à leur droite, des prin-
 ces et dignitaires de l'Empire et, à leur gauche, par les chefs
 de mission diplomatique ~~débout~~ ~~et~~ sans manteau. De ce belvédère
 richement fleuri, nous dominions l'immense assistance assise et
 recueillie comme dans une église. Nos places respectives avaient
 été marquées par des points blancs sur le plancher, de sorte que
 le groupe des 33 diplomates, ambassadeurs, ministres et chargés
 d'affaires, présentait à la foule un ensemble d'une impeccable
 symétrie. Ma place se trouvait par hasard au bord extrême du po-
 dium et, pieds joints, dans ^{une} rigidité de statue ~~en redingote~~,
 j'éprouvais, vu la solennité de l'heure et le ^{vidu face à cela} ~~caractère impres-~~
^{voit silencieux,} ~~sionnant du spectacle~~) un vague, mais persistant sentiment de
 vertige. ~~Et me semblait que la foule innombrable~~ ~~me faisait~~
~~glisser au-dessous de moi, voulait m'entraîner.~~ Mon Supplice ~~dura~~
~~plus~~ de deux heures et c'est à peine si, raidi sur mes jambes
~~durcies~~ devenues de plomb, je prêtais l'oreille à l'adresse
 au Trône du Prince Konoé, chef du gouvernement, et à celle de
 M. Joseph Grew, ambassadeur des Etats-Unis et doyen du Corps di-
 plomatique, La grande affaire pour moi n'était pas de savoir ce
 qu'on pouvait bien dire à l'Empereur d'une lignée d'ancêtres ~~à~~
 s'étirant sur 26 siècles, mais de me tenir en équilibre jusqu'au
^{co mil} ~~bout au bord de l'abîme dont l'appel me fauchait les jambes.~~ Cela
^{visages} ~~n'avait pas l'air d'aller beaucoup mieux chez mon voisin, le~~
^{ui a-} ~~ministre de Hongrie. A un moment donné, il me souffla comme dans~~
^{etc} ~~un râle qu'il était transi de froid - peut-être d'autre chose~~
 aussi - et qu'il enviait ma redingote boutonnée, autrement tu-
 télaire que sa jaquette ouverte en double arc de cercle qui,
 aux yeux de la foule qui le détaillaient sans répit, devait
 le faire ressembler à quelque pinguin boréal.

Quant au peuple lui-même, il était de la fête sans l'être.
 Il se trouvait de l'autre côté du mur de toile dont on avait cein-
 turé la vaste enceinte où se déroulait la cérémonie officielle.

on ne le voyait pas, mais on se le représentait fort bien, serré, silencieux, nu, frémissant, derrière la toile blanche à liséré noir, d'être admis si près de l'auguste Présence, autant dire du dieu symbolisant, à ses yeux, la grandeur et la pérennité de la patrie des ancêtres et sur qui veillait, du haut des nues, la déesse Amaterasu, fondatrice de l'Empire.

Le lendemain, cérémonie tout aussi impressionnante, mais de beaucoup moins pénible pour nos muscles et nos nerfs. Car le protocole nous permettait cette fois-ci, de nous asseoir. Il le fallait bien, puisqu'il s'agissait de rendre le repas que LL. Majestés nous feraient l'insigne honneur de partager avec nous. Restin de pure forme, bien entendu. Après avoir grignoté deux ou trois grains de riz, on refermait la petite boîte qu'on venait d'ouvrir et l'on emportait le tout, riz, assiette et baguettes, à titre de souvenir, dès le départ des souverains dans le plus religieux des silences.

Ils avaient été près d'une heure à nos côtés, mais que de distance entre eux et nous! nous des mortels comme tous les mortels, eux des idoles, mais vêtues en êtres humains, lui, impassible, en uniforme de général à col rouge, elle, en toilette occidentale, mode victorienne, un sourire discret figé sur les lèvres. Rien d'altier dans leur attitude. C'est même, compte tenu de la hauteur de leur rang, en toute simplicité qu'ils célèbrent les xxxix-ingt-six siècles de la dynastie fondée par l'empereur Jimmu.

Oui, 2600 ans de succession ininterrompue dans le même lignée, disent les historiographes. Chiffre devenu dogme. Le discuter, même mentalement, serait, pour un sujet de l'Empereur, faire acte d'impété patriotique. Pas de Socrate ici qui boirait la ciguë pour la haute jouissance de révéler la vérité. Pour nous, il est clair et prouvé que le premier empereur est monté sur le trône en l'an 660 avant Jésus-Christ. Affirmation toute gratuite cependant, puisque, de l'avis des meilleurs historiens, on ne sait rien de positif sur l'histoire du Japon avant le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Ainsi, les Japonais, soit par orgueil national, soit par respect pour une antique tradition, ont reculé de 1000 ans ce qu'on sait de certain sur l'histoire de leurs souverains. Mais qu'importe, après tout, s'ils y trouvent un motif supplémentaire de foi dans l'avenir de leur nation!

Avant l'ouverture de la fête, les membres du corps diplomatique avaient été réunis sous une grande tente érigée sur la place. Les gens de l'axe et ceux de l'autre camp se regardaient en chiens de faïence, à part un attaché militaire américain qui, gaffeur ou simulateur de génie, cherchait à dégeler la morgue hitlérienne d'un collègue allemand. Avec le mélange de haine glaciée et de sourires jaunes que comportait cette confrontation imposée par les circonstances, l'atmosphère, dans cet espace réduit, devenait pénible, presque accablante, mais les bonnes manières finirent quand même par l'emporter et l'assistance, au grand soulagement des maîtres de cérémonie de la cour impériale, se disloqua sans incidents.

14 novembre.- Décidément, mon golf ne fait que d'assez lents progrès malgré la peine et la sévérité de mon professeur bénévole, le cher Karl Enz. Lorsqu'il me tient la tête sous un club - Baisse la tête, fier Sicambre! - pour m'apprendre à ne pas changer de position au moment de frapper la balle, j'ai l'impression de passer sous les fourches caudines. Ce sport aussi difficile qu'attrayant ne tient pas moins ses promesses. Non seulement, il vous maintient physiquement en forme, mais encore il vous fait oublier ^{in lieu} les grandes misères du présent, ce qui est pour moi l'essentiel.

~~Le lendemain~~ ^{le lendemain}, j'assistais à un dîner offert, ^{au corps diplomatique} par le Maire de Tokio. Le plan de table est d'un arbitraire sauvage. L'Ambassadeur des Soviets est à sa droite - rien à dire, c'est vraiment l'hôte d'honneur - mais nous autres, les chefs de mission des pays de mineure importance aux yeux du protocole municipal (Portugal, Hongrie, Danemark, Suisse, etc) sommes relégués très loin à un bout de table en compagnie d'obscur fonctionnaires ~~et employés~~ de la capitale. J'ai, en face de moi, un des secrétaires de l'Ambassade d'Allemagne. M. von Marchthaler, qui, très en verve, explique à ses voisins l'essence de la dictature hitlérienne. Comme il me regarde en parlant, je ris- que un mot pour dire que le Führer prend néanmoins conseil du Parti avant de rien décider d'important. Je suis fusillé d'un "Ach! keine Spur!" suivi de considérations d'où il résulte que le maître des Allemagnes est aussi libre de ses mouvements qu'un Louis XIV. L'E- tat, c'est lui, "C'est comme chez nous", relève assez traîtreuse- ment ^{le mariage du} un ~~ami~~ portugais qui n'a pas résisté à l'envie de se faire passer devant le ^{diplomate hitlérien} ~~jeune von Marchthaler~~ pour un ami des Nazi. Alors, ^{Reinhold} et je le savais, qu'il les abhorrait! L'éternel reniement. ~~Et que~~ ~~était~~ l'Évangéliste: ~~et se précipita aussitôt~~ "Une servante s'ap- procha de Pierre et lui dit: Toi aussi, tu étais avec Jésus le Ga- liléen, mais il nia devant tous, en disant: Je ne sais ce que tu dis."

Un secrétaire de l'Ambassade d'Italie qui représente son am- bassadeur empêché arrive en retard, prend ^{présentement} place à ~~la~~ table, ^{mais} ~~et~~ lorsqu' ^{on lui} apprend ~~de son voisin~~ que l'Ambassadeur des Soviets est là, ~~il se précipite aussitôt vers la porte~~ il se lève brusquement, tout ému, pose sa serviette et s'éloigne en disant: "Oh! mon Dieu, il faut que j'aie ^{à Son Excellence} présenter tout de suite mes ^{à Son Excellence} respectueux". Vas-y, mon ami, et agenouille-toi! ^{à Son Excellence} ~~Il se précipite~~ s'en moquera comme de ses pre- mières bottes de moujik, mais l'Italie n'aura pas moins ^{fait son devoir} ~~ses respectueux~~ hommages aux ^{de l'envoyé} ~~à la vue de la nombreuse assistance, ses respectueux~~ hommages aux ~~de l'envoyé~~ ~~du représentant des maîtres~~ du Kremlin.

15 novembre.- Mon compatriote, le peintre Conrad Meili, expose ses toiles et dessins à la Ginza sous mon patronnage. Talent incontestable que les choses du Japon, femmes, fleurs et paysages, ont joliment inspiré. Mais l'exposition ne rapportera guère, primo, parce que le Japon est ~~xxx~~ saturé de peinture, secundo, parce que la peinture occidentale ne se prête guère à l'ornementation de ~~deux~~ ~~peintures occidentales se prêtent guère à l'ornementation de deux~~ ~~peintures occidentales se prêtent guère à l'ornementation de deux~~ cloisons de papier et, tertio, parce que l'amateur japonais peut

a'voir qu'un goût assez médiocre trop éloignée du style traditionnellement en vogue au Japon. Et puis, dans cette "terre des dieux" où n'importe quoi peut revêtir un caractère sacré, il faut si peu de chose pour que l'artiste étranger commette un sacrilège aux yeux de l'âme la plus simple. Meili pouvait pêcher déjà en affectonnant le nu sur ses toiles. Cet hommage pictural au sensuel, à l'érotisme avait de quoi choquer l'indigène attaché ataviquement à ce que l'art plastique de ses maîtres a de chaste et de retenu, frisant même souvent, dans une atmosphère de miévrerie, la candeur et l'innocence. Entre un Rubens et un Hokusai, il y a un abîme et Meili, avec l'indépendance de son esprit plutôt bohème, ne s'en souciait guère.

Nous touchons ici à la sensibilité japonaise avec ses refus et ses susceptibilités qui peuvent ^{paraître} ~~paraître~~ excessifs, mais qui n'en existent pas moins. Cela me rappelle l'anecdote que voici. Un samedi après-midi, en 1925 je me trouvais au ministère des affaires étrangères avec M. Sadao Saburi, directeur des affaires commerciales, qui me témoignait la plus confiante amitié. Or, tandis que nous examinions je ne sais plus quelle question concernant l'interprétation d'un traité, le téléphone sonna. C'était l'ambassade de France qui se plaignait du fait qu'on n'accordait point à un bâtiment de guerre français, qui venait de mouiller dans les eaux de Yokohama, l'autorisation de faire défiler sa clique, clairons en tête, dans les rues de la ville. Elle insistait avec beaucoup de chaleur pour obtenir d'urgence le permis nécessaire. Saburi répondit d'abord courtoisement qu'il ne voyait guère, quant à lui, l'opportunité d'une telle démonstration musicale, mais, comme son interlocuteur s'entêtait, il s'énerma à son tour, s'irrita, se fâcha tout rouge pour mettre fin abruptement au dialogue en posant, rageur, le récepteur sur l'appareil téléphonique. Quelle mouche l'avait-il piqué? L'insistance française sur une question aussi futile que celle de faire entendre une fanfare au public japonais? Quoi qu'il en soit, lui d'habitude si calme et surtout si conciliant était devenu en rien de temps méconnaissable. Je n'en croyais pas mes yeux et mes oreilles lorsque, l'instant d'après, il revint, tout souriant, à sa sérénité de tous les jours en s'excusant à peine de son éclat.

Au Japon, avec les amis que vous croyez les plus sûrs, il importe de savoir marcher sur des oeufs. Un mot mal placé, un geste intempestif peuvent faire des ravages.

21 novembre.- Le président Roosevelt est réélu. La nouvelle a été fort mal accueillie ici. Ne s'agit-il pas d'un ennemi déclaré du Japon? Il s'en faut de peu pour que les gazettes n'impriment pas: "Roosevelt, c'est la guerre". On n'attend plus pour le faire que la permission d'en haut. Pour l'"Asahi", quotidien pourtant modéré, cette réélection ne fait que consacrer "la politique agressive" des Etats-Unis envers le Japon, laquelle vient encore de se manifester dans les trois directions que voici:

- 1° L'extension à la ferraille de l'embargo sur les exportations à destination du Japon;
- 2° La défense commune avec le Canada vient d'être complétée par des mesures concertées avec l'Angleterre et l'Australie;
- 3° L'appui donné aux Indes néerlandaises et au Siam, qui font pourtant partie de la sphère japonaise de commune prospérité, sans compter le nouveau prêt accordé au régime de Tchang-Kai-Chek et le renforcement des bases américaines du Pacifique.

Et l'"Asahi" de conclure en substance: "Les Américains nous provoquent de plus en plus. Mais ne nous laissons pas intimider. Poursuivons, au contraire, notre oeuvre constructive en Asie avec une énergie plus farouche que jamais."

22 novembre.- Tout ne va pas pour le mieux dans la sphère de commune prospérité. En Indochine, les Français de Vichy ne sont pas aussi do -

cilesqu'on voudrait. On prétend, du côté japonais, qu'ils craindraient de faire trop de concessions à cause des nombreux gaullistes qui ~~ixxx~~ observent leurs faits et gestes à Saïgon. Les gaullistes, "les traîtres", comme on les appelle devant moi à l'Ambassade de France. Il est vrai qu'à part une seule exception, tous les collaborateurs de M. Arsène-Henry ne jurent que par le Maréchal. Je ne suis pas moins choqué du mot. Des traîtres, ces Français qui risquent tous les jours la prison par fidélité au grand passé de leur patrie déchue? Des traîtres, ces Français qui résistent en leur âme et conscience, qui ne veulent pas se soumettre à l'"ordre allemand" et qui font même plus ou moins ouvertement des vœux pour l'écrasement des totalitaires? Certes, ce faisant, ils "trahissent" peut-être le Maréchal, mais ces Français qui refusent la défaite, comme ils sont sympathiques, n'en déplaise à tous ces messieurs de l'Ambassade que je pourrais nommer! Je le crierais si je pouvais, mais, dans ma condition, je ne peux pas. Je dois tout supporter et, à l'Ambassade de France, je supporte beaucoup, au point que je me suis demandé parfois si certains de ces messieurs ne se faisaient point un malin plaisir de me tourmenter avec leurs propos où le triomphe de Hitler apparaîtrait pour un peu comme le salut d'une humanité qui a trop péché, trop failli. Défaitisme dérailant et qui serait véritablement odieux si ceux qui le professent n'avaient pas tant souffert dans leur cœur et leur chair de la défaite de leur pays. Comment n'iraient-ils pas à Hitler, le vainqueur, l'invincible, le seul par conséquent qui pourrait rendre à la France tombée une certaine grandeur? Je cherche à les comprendre, mais que ces gens me font souffrir! Je ne vais plus à l'Ambassade de France sans me dire in petto: Mets ta cuirasse!

23 novembre.- Les Indes néerlandaises donnent du fil à retordre aux Japonais. Il me revient que le ministre Kobayashi serait rentré les mains vides. Simple temps d'arrêt. D'gs négociateurs plus obscurs, mais plus opiniâtres lui succéderont sans doute à Batavia.

En Thaïlande, on se bat contre les Français. Les Siamois profitent des circonstances pour reprendre les territoires qui leur ont été pris jadis par la force. Ils auraient ouvert les hostilités dans la nuit du 16 novembre. Selon un correspondant du "Yomiuri" qui aime pittoresque et musique, "le rugissement du canon secoue les arbres de la jungle et les projecteurs mettent à jour des scènes de carnage mêlées aux cris des singes". Du Kipling japonais.

25 novembre.- Si, pour le moment, la sphère de commune prospérité n'est guère qu'une sphère de commune misère, l'opinion nipponne prend sa revanche en se réjouissant bruyamment du voyage de Molotov à Berlin. On y voit un précieux renforcement de l'Axe, l'alliée du Japon.

Comme un diplomate japonais me le souffle à l'oreille, on souhaiterait vivement à Tokio que le ~~chancelier~~ ^{Führer} aiguillât les appétits soviétiques dans la direction de l'Iran et de l'Afghanistan. Les soucis du Japon du côté de la Sibérie et de la Mongolie s'en trouveraient quelque peu allégés. Rien à craindre toutefois des Russes dans l'immédiat. On se félicite, au contraire, des excellentes relations qu'on entretient avec eux, ce qui n'empêche pas naturellement que l'on

continue à coffrer avec méthode et discrétion tout ce qui est suspect de bolchévisme. L'ambassadeur Smetanin est entouré, fêté, choyé. Les Allemands lui courent littéralement après. Il ne sait comment faire face à la marée d'invitations dont on l'accable. Il est le roi du jour et il ne "désespère" pas. Mais quel sourire! Quelle opinion doit-il se faire, ce communiste chevrenné, de tous ces grands bourgeois à plat ventre devant lui. Ah! il n'a pas de quoi être fier, ce capitalisme des des courbés!

26 novembre.- Les bolchéviks, il faut le reconnaître, tiennent plus dignement leur rang que ces Allemands et ces Italiens en uniforme diplomatique qui les cajolent à qui mieux mieux. Pas trace de flatterie chez les disciples de Lénine. On les voit toujours simples, réservés, immobiles à leur place, un sourire indéfinissable sur une face impénétrable. Ils gardent visiblement les distances avec leurs nouveaux et collants amis.

On pouvait le constater, l'autre soir encore, à un concert que l'ambassadeur d'Allemagne et son épouse donnaient en leur honneur. M. Smetanin, que de ma place toute proche j'observais de temps à autre à la dérobée, demeurait, à la droite de Mme Ott, d'une politesse embarrassée, presque froide, comme s'il avait peur de se compromettre aux yeux d'en ne sait qui. C'est à peine s'il répondait par monosyllabes rapides aux propos flûtés qu'on ne manquait pas de lui dispenser entre un menuet et une gavotte. Mme Smetanin s'était fait excuser, comme de prétexte pour permettre à l'ambassadeur de s'éclipser dès l'entr'acte. Les Ott étaient visiblement gênés du départ de l'invité principal. Son siège vide était bombardé de regards. Des Japonais qui feignaient de discuter avec ferveur une rêverie de Schubert échangeaient des ~~xxxxx~~ coups d'œil furtifs qui disaient assez combien la disparition du Russe les intriguait.

Le concert fini, un diplomate italien, qui n'était pas plus informé que moi des vraies raisons de ce départ, cherchait à réparer en disant que M. Smetanin était sujet, le pauvre, à d'insupportables maux de tête. C'était, après tout, possible, mais quitter ainsi un concert dont on est le premier invité à cause d'une migraine ne laissait pas moins fort à penser. Il n'en aurait pas fallu beaucoup pour croire finalement à une migraine diplomatique, suffisante pour ^{faire apparaître} ~~montrer~~ la précarité des relations entre Berlin et Moscou. Smetanin n'aurait pas quitté n'importe quel concert sur une migraine. C'est le moins qu'on puisse dire.

27 novembre.- J'ai oublié ^{de noter} je crois - et cette affaire Smetanin me le rappelle - que nous avons été invités dernièrement, selon un rite protocolaire, à prendre le thé chez S.A.R. ~~xx~~

le Prince Ri, le dernier représentant de la maison royale de Corée. Japonisé complètement depuis la liquidation de la dynastie coréenne en 1910, marié à une Japonaise, il ~~XXXXXX~~^a des enfants qui ne savent plus rien de leurs aïeux. Ce prince captif dont toute la famille est tombée sous les coups des envahisseurs et qui vous reçoit maintenant en uniforme de général japonais s'est si bien adapté à l'existence que lui ont faite ses maîtres qu'il inspire plus de curiosité que ~~de pitié~~ de sympathie. Chez nous, dans nos conceptions occidentales, il ferait figure de renégat, mais c'est là un bien gros mot pour des moeurs asiatiques qui ne verraient peut-être que préjugé dans ce que nous ~~avons~~ ^{condamnons}. L'important, je suppose, pour les Japonais si attachés aux apparences, c'est que le descendant du trône de Séoul semble acquiescer après coup à la conquête. Il a ~~prudemment~~ passé l'éponge, pardonné, d'autant plus que ses héritiers directs, ses enfants, sont aussi japonais que les plus japonais des enfants. Fiction sans doute que tout cela, ~~mais~~ mais le fait est que les Japonais vous montrent et se font même un plaisir de vous montrer - ils pourraient le cacher comme ils auraient pu le faire disparaître - ce dernier prince de Corée qu'ils traitent avec tous les égards dus à un prince impérial.

En dehors de certaines présentations toutes protocolaires, il vit dans une retraite sur laquelle plane le mystère. Que sait-on de lui? Seulement ceci qu'au lieu de lui inculquer le goût du cheval ou de l'épée, ses précepteurs japonais l'ont poussé vers la passion des fleurs. Ne pouvant plus régner sur des hommes, il règne maintenant sur des orchidées. Les Japonais savent ce qu'ils font.

Nous sommes là à attendre le Prince en compagnie de l'Ambassadeur de l'U.R.S.S. - gaffe évidente du Protocole qui devrait savoir que la Suisse n'entretient pas de relations diplomatiques avec ~~la~~ l'Union soviétique - et du Ministre du Chili avec Mme Labra-Carvajal. Les invitations doivent se faire probablement par trois couples seulement, déjà pour ne pas encombrer le salon qui n'a rien de bien vaste et peut-être aussi pour d'autres raisons que nous n'avons pas à savoir. Entre en bottes éclatantes le Prince qui salue presque timidement, s'assied avec nous et nous dit quelques mots aimables en japonais qu'un interprète nous translate sur-le-champ. On échange quelques propos d'une banalité aussi étudiée que possible, après quoi on nous offre une tasse de thé. Le thé bu, le maître de céans se lève et, selon un cérémonial probablement invariable, il nous conduit gravement aux serres où sont cultivées pour lui les plus belles orchidées. On admire comme il sied. La réception est terminée.

M. Smetanin a été des plus gentils envers ma femme et envers moi-même. Il nous a décoché ses meilleurs sourires. En attendant l'arrivée de S.A.I. il m'a questionné sur les poissons du Léman. Je n'ai pas eu trop à souffrir de ma courte science en ichtyologie, car j'avais à peine cité perches, féras et brochets qu'on se levait pour saluer le prince.

28 novembre.- Le prince Saionji est mort. Je suis allé m'incliner devant sa dépouille mortelle. Avec lui, c'est tout un grand passé qui s'en est allé. Il était à la tête du gouvernement en 1912 à la mort de l'Empereur Meiji, le monarque de la Restauration qui fit entrer les idées occidentales dans les moeurs japonaises. Et c'est encore lui qui représentait le Japon à la Conférence de Versailles.

Dans sa jeunesse, il s'était passionné pour notre Rousseau, entre parenthèses, pour les Japonais, un écrivain français (!), comme ~~est~~ Français, ainsi qu'on sait, Benjamin Constant et Honegger. Et, bien entendu, Condorcet, ce chaux-de-Fonnier qui a donné un bras à la France! Depuis quelques lustres, il était le "genro", le sage que l'Empereur consulte à chaque crise ministérielle par le truchement d'un messenger impérial dépêché en grande solennité à sa maison de campagne. Il proposait un nom pour la charge de premier ministre et l'Empereur invariablement ratifiait.

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~
Les militaires le trouvaient trop powderé dans les questions d'Asie. Il avait échappé de peu, voici quelques années, au poignard des sicaires venus chez lui pour l'assassiner.

Un grand nom, mais qui, je crois, sera assez vite oublié. Sic transit...

B 30 novembre.- Dans le roman japonais "Aux trois bonheurs" de Georges Bonneau: "La nuit qui précède l'arrivée du printemps, Santaro chassa de l'auberge les Démons des Maladies en répandant à poignées des pois grillés par toutes les pièces... Mitsuko croqua de ces pois en un nombre égal au nombre de ses années plus une; et Madame Veuve Sakai en emplit une boîte laquée, comme pillules contre la foudre..."

O Japon charmant des superstitions populaires, si ingénu et si frais, quand te retrouverons-nous? Aujourd'hui, il est étouffé sous les bruits de guerre. Et nous sommes, nous les étrangers, si loin de lui!...

2 décembre.- un traité dit de base a été conclu, le 30 novembre, entre les Japonais et le chinois Wang-Ching-Wei, qui est censé représenter la "Chine nationale", l'amie dévouée du Japon qui ^{en retour,} l'asservit. Cela devait venir, puisqu'à défaut d'une vraie Chine ~~qui~~ pour composer avec l'agresseur, il en fallait bien une autre, même dérisoirement chimérique, avec laquelle Tokio puisse se donner l'air de ~~traiter.~~ ^{negocier}.

Le traité n'a rien d'ambigu. Ce que la Chine était en fait, elle le devient en droit: une vassale du Japon. Sans doute, il y aura apparence de coopération amicale, mais apparence seulement. En réalité, les Japonais seuls commandent. Ils n'ont rien voulu d'autre que des marionnettes chinoises.

On accuse souvent le Japon de mauvaise foi. On devrait plutôt lui reprocher la franchise de son cynisme. Il fait du machiavélisme au tambour.

4 décembre.- L'Argentine a élevé sa Légation au rang d'Ambassade. Etait-il bien opportun, ce coup de chapeau envers l'agresseur qui a piétiné la Chine et dont l'impérialisme menace toute l'aire du Pacifique? Est-ce pour ~~vexer~~ vexer les Yankees, Messieurs les Argentins, que vous prenez ces petits airs d'indépendance envers eux? On en jurerait, mais, n'en déplaise à ceux qui vous conseillent, ce sont indiscutablement les Américains qui tiennent le beau rôle. En tout cas, la Chine martyre méritait plus de retenue de votre part.

L'Amiral Nomura a été nommé ambassadeur à Washington. Il avait fait d'abord des difficultés pour accepter, se rendant bien compte de ce qu'il y a d'inconciliable entre les objectifs japonais et la politique américaine du statu quo. Il y a évidemment dans cette nomination une habileté de Matsuoka trop intelligent pour ne pas voir que son jeu rend inévitable une rupture avec Washington. "Voyez, pourra-t-il dire plus tard, la sincérité de mes intentions. Pour m'entendre avec les Américains, je leur envoyais un homme aussi conciliant que Nomura. N'ai-je pas fait l'impossible pour prévenir le pire ?".

5 décembre.- Le ministre d'Egypte, Kahlil Bey, nous quitte. Il était

78

arrivé en juin, débordant ^{d'optimisme} de santé. Il s'en va maintenant, me dit-il, fatigué et malade. Il n'a point trouvé de logement convenable et il aurait eu beaucoup à souffrir des mesquineries du service du Protocole. Il manquait d'expérience et il s'est trouvé désarmé devant la désarmante indifférence de certains hauts fonctionnaires japonais en présence de ses difficultés d'installation.

6 décembre.- D'une complication extrême, la vie diplomatique. Les camps existent. Et pas seulement entre belligérants. Quand vous invitez, à vous d'établir un plan de table qui n'évoque pas un plan de bataille. Les Etats-Unis et ~~l'Allemagne~~ ^{le Reich allemand} ne sont pas en guerre, mais il ne viendrait à l'idée de personne d'inviter en même temps l'ambassadeur ~~allemand~~ d'Amérique et l'ambassadeur ~~allemand~~ ^{d'Allemagne}. Dans les moindres manifestations auxquelles est convié le Corps diplomatique (fêtes patriotiques, soirées théâtrales, funérailles, etc), il se trouve toujours quelque fonctionnaire du Gaimusho ou du Ministère de la Maison impériale pour répartir discrètement les places. On prévient ainsi ~~les~~ heurts et fausses notes. Ainsi, récemment, à un gala de danses japonaises, ma femme et moi étions assis de manière à séparer Français et Allemands. Pendant toute la soirée, nous dûmes faire à gauche et à droite les frais de la conversation. Encore fallait-il, de temps à autre, se retourner pour adresser un mot aimable à l'ambassadeur de Sa Majesté britannique et à son épouse évidemment brouillés et avec nos voisins de droite et avec nos voisins de gauche. Situation gênante pour tout le monde.

9 décembre.- Les journaux rapportent ce mot de l'Amiral Nomura. A des compatriotes qui appréhendaient la tension accrue entre le Japon et les Etats-Unis, le ^{vieux} marin aurait dit: "Que craignez-vous? ~~le Japon~~ ^{l'accident} ~~est-il~~ N'avons-nous pas notre flotte?"

Dans les milieux gouvernementaux, on est furieux du ^{american} prêt de 100 millions de dollars ~~accordés par Washington~~ à Chunking. La presse ne tarit pas d'invectives à l'adresse du président Roosevelt. Et la colère des pamphlétaires a redoublé à la nouvelle qu'à la liste déjà ~~est~~ longue des produits interdits à l'exportation, les Américains avaient ajouté le minerai de fer, les gueuses et les alliages de fer. "On est bien près de la catastrophe finale", note ~~l'Asahi~~ ^{Quant} le "Yomiuri". ~~sur son côté~~ ^à l'"Asahi", ^{il} s'est fâché tout rouge: "Il n'est pas jusqu'à Baudah, s'écrie-t-il, qui ne se sente offensé s'il est provoqué trois

fois. Or les Américains nous ont provoqués, non pas trois, mais trois cents fois!".

Fait curieux, cette même presse rageuse ne profère pas la moindre critique à l'adresse des Soviets qui pratiquent, eux aussi, une politique de soutien envers le gouvernement chinois. Au contraire, elle leur trouve des excuses. Il faut bien que, pour obtenir le thé et le molybdène dont ils ont besoin, ils donnent quelque chose en contre-partie à chunking. Au demeurant, qui vous dit qu'ils ne seraient pas disposés à offrir une juste compensation au Japon? Comme un quotidien l'écrit noir sur blanc, il suffirait peut-être d'un mot de Hitler à Molotov pour que l'Union soviétique aidât les Japonais à mettre sur pied leur "nouvel ordre" en Asie!

C'est du déraillement, mais il est assez courant. Les publicistes nippons, surtout depuis qu'ils sont "dirigés", peuvent descendre à des naïvetés d'enfant. Prendre ses désirs pour des réalités est devenu une règle pour eux. Disons-le franchement, le journalisme japonais n'est guère qu'une affligeante copie de son modèle occidental. On chercherait vainement dans ses gazettes à gros tirage un article bien pensé et bien écrit dont on aimerait garder, traduit, le texte dans ses archives personnelles. Vous n'en trouveriez d'ailleurs pas un de signé ou du moins signé par une personnalité de renom. J'en suis venu à penser qu'au Japon, le vrai journaliste n'existe pas. Il s'agit plutôt d'un simple tâcheron sans don ni formation qui vous écrit n'importe quoi et n'importe comment. Ce n'est pas pour rien que les rédactions des grands journaux jettent sur eux le manteau de Noé de l'anonymat.

19 décembre.- A Batavia, l'araignée nipponne tisse infatigablement sa toile. Elle a beau trouver défait le matin le travail qu'elle avait fait la veille, elle recommence de plus belle à faire marcher ses filières sans donner le moindre signe de découragement. Ces diables de Hollandais lui donnent - c'est le cas de le dire - du fil à retordre, mais elle est assurée de faire entrer dans ces têtes dures les avantages ~~xxx~~ de l'"ordre japonais".

Simple question de temps. Tokio vient du reste de faire l'essai d'une nouvelle épeire, plus lente peut-être, mais autrement agissante que ses devancières. Il s'agit du vieux Yoshizawa, ancien ambassadeur et ancien ministre des affaires étrangères, dont on prise beaucoup, dans certaines circonstances, l'ânonneuse, mais inflexible ténacité. De fait, un terrible négociateur dont tout l'art consiste à user lentement l'adversaire. Pas d'yeux, pas d'oreilles, pas de nerfs. Rien qu'une consigne qu'on suit machinalement et qui se moque éperdument de tous les arguments contraires. Parler à un mur reviendrait au même. A Batavia, cet officiel nippon blanchi sous le harnais opérera à la façon d'un ressort qui se détend avec une désespérante lenteur, mais ~~xxx~~ aussi avec

l'implaçable régularité d'un mouvement sidéral.

On se souvient des prouesses de ce petit homme à l'air endormi qui soutenait à Genève, devant le Conseil de la S.d.N., la thèse de son gouvernement dans l'affaire de Mandchourie. Son langage embarrassé, trébuchant, sans relief, sans vie et rendu plus incolore encore par la lenteur exaspérante du débit contrastait péniblement avec la maestria de son adversaire chinois, M. Wellington Koo, ~~qui~~ débater racé à la parole fluide et ardente, vrai pur-sang de la diplomatie. Si flagrante était l'infériorité du représentant de Tokio que d'aucuns n'auront pu s'empêcher de faire certaines réflexions sur les déficiences de la diplomatie mikadonale. Quand l'honorable M. Yoshizawa parlait, on eût dit que, mineur d'un nouveau genre, il allait ~~chercher~~ chercher chaque mot de son propos - plaidoyer ferait sourire - à de grandes profondeurs. Le pépite enfin déposé sur la table, on attendait dévoré d'impatience et d'inquiétude - ^{qu'}allaient encore nous dire les militaires nippons assoiffés de conquêtes? - qu'il ~~devrait~~ ^{revint avec} le suivant des entrailles de la terre. Remonté à l'air libre, il articulait d'une voix éteinte le mot qui venait compléter le précédent pour redescendre, l'instant d'après, à la recherche du ~~suivant~~ ^{troisième}, et ainsi de suite. Après tant d'efforts pour entasser deux ou trois phrases, on aurait voulu sortir, prendre l'air ou boire un verre d'eau. Mais, buste et tête rigides, sans gestes et la voix d'une intonation désespérément égale - on dirait qu'il lit, dans une académie d'égyptologues, le texte reconstitué d'un papyrus du temps des Hyksos - M. Yoshizawa entamait déjà, imperturbable, le commencement d'une période taillée lentement, comme les autres, en rondelles de saucisson. Et toute cette lecture morne et fadasse - car il avait toujours les yeux à lunettes fixés sur un papier - pour répondre au cri d'angoisse d'une Chine attaquée sans raisons et froidement dépecée. Ah! non, ce n'était pas là l'avocat qu'on eût pu souhaiter pour la cause qu'il était censé défendre! Mais voilà, pour Tokio, il s'agissait de noyer le poisson plutôt que d'essayer de persuader le Conseil de la S.d.N. et l'opinion mondiale de la légitimité des prétentions japonaises. Il était moins question de convaincre que de vaincre, vaincre les arbitres de Genève ~~par~~ par le brassage à l'infini des arguties sans valeur, par la longueur de séances stériles, vaincre par la ~~fatigue~~ satiété, la fatigue, la somnolence, par le sommeil qui finissait par peser sur les paupières des auditeurs les plus ouverts et les plus attendris aux malheurs de la Mandchourie. Or le diplomate

31
 Yoshizawa était l'homme rêvé pour ce travail de ~~capo au valours~~ ^{formelle}. Négociateur suant l'ennui, il lassait, fatiguait, harassait, exténuait, usait n'importe quel auditoire même prévenu contre ses développements filandreux - on aurait écrit "tortueux", si tortueux était l'adjectif dérivé de "tortue"-qu'empâtait encore sa lourde et immuable gravité.

Dans de telles conditions, que vouliez-vous qu'il fît, notre fringant duelliste chinois? Allez ferrailer dans toutes les règles de l'art contre un mollusque à carapace de pierre qui regarde, inerte, tomber vos coups comme s'il s'agissait d'une petite pluie rafraîchissante d'avril! Combat aussi futile qu'énervant et, pourtant, le brillant avocat croyait avoir au moins arrêté l'avance des agresseurs quand il lançait la railleuse et cinglante apostrophe à son adversaire assoupi dans les bras de son fauteuil: "Pour un peu, après nous avoir spoliés de la Mandchourie, vous nous prendriez ^{excusez} le Jéhol!"

Et, peu de temps après, les Japonais le prirent, le Jéhol! La mesure était comble. La S.d.N. commençait son agonie.

20 décembre.- Avant de s'embarquer pour Batavia, M. Yoshizawa, le diplomate le plus lent du monde, dirait à sa manière le Digest américain, a déclaré à la presse: "Les négociations ne dureront pas six mois, allez! Je serai le dernier à traiter avec les Hollandais!" De deux choses l'une; l'autre, c'est le canon.

Envoyé des souvenirs sur M. Motta à une revue suisse qui me les avait demandés. J'ai pris plaisir à les écrire tant m'est chère la mémoire de celui qui fut si longtemps mon vénéré chef.

Les Français de Vichy semblent prendre au sérieux les offres de collaboration des Nippons. Ils s'imaginent ~~comme~~ qu'ils peuvent encore traiter sur un pied d'égalité avec Tokio. Belle illusion! Si Hitler n'était pas derrière Pétain, le Japon n'aurait pas mis longtemps à leur montrer de quel bois il se chauffe en Indochine. Mais ils ne tarderont pas à déchanter. Je sais ce que je sais.

Un article du "Nichi-Nichi", du 2 décembre, aurait dû pourtant suffire pour leur ouvrir les yeux. Après avoir reproché avec aigreur leurs prétendues manigances aux hommes de Saigon, ce quotidien imprime de son encre la plus noire sur son mauvais papier: "Il importe de rappeler en tout premier lieu que l'Indochine devra coopérer avec le Japon en tant que partie intégrante de notre sphère de commune prospérité. Voilà le noeud de la question... On n'en est plus à de simples tractations commerciales; il s'agit d'édifier la nouvelle Asie orientale".

Mais les Français de l'Ambassade pratiquent volontiers le jeu de l'autruche. Ils ne veulent ni voir ni entendre. Ils espèrent plus que jamais en Hitler devenu pour eux l'homme providentiel. Or il suffira d'un mot du Führer à Tokio pour que les Japonais filent doux en Indochine. On ne voit pas trop sur quoi se fonde cet optimisme qui s'affiche visiblement aux vendredis de l'Ambassade.

Les Allemands que je rencontre ne tiennent pas un langage aussi rassurant. Aucun ne met d'ailleurs les pieds à l'Ambassade de France. La consigne de Berlin, je suppose, est formelle.

22

Le Reich a-t-il d'ailleurs le bras aussi long qu'on l'espère à l'Ambassade de France? Pour ma part, j'en doute fort. Sans avoir consulté Berlin, les Japonais ne s'apprêtent-ils pas à arbitrer le grave conflit qui a éclaté entre le Siam et l'Indochine? Car on se bat dans l'aire même où "le plus grand Japon" entend asseoir son hégémonie. Cela ne saurait durer. "Notre pays, écrivait, le 4 décembre, le commercial "Chugai Shogyo Shimpo", doit réduire au silence les batailleurs, affirmant ainsi, par une intervention énergique, son rôle de dirigeant dans la création de la nouvelle Asie orientale." Le maître, turbulents écoliers, va vous rappeler à l'ordre.

21 décembre.- Il est toujours beaucoup question de l'"Association pour l'assistance au Trône", cette institution du prince Konoé qui, Parlement mis en veilleuse, doit faire la liaison entre le peuple et le pouvoir. Il a été créé un nombre invraisemblable de comités et sous-comités, lesquels tiennent nuit et jour d'innombrables séances sans aboutir à quoi que ce soit de positif. Après cinq mois de palabres et de conférences suivis de communiqués et de déclarations, il n'est pas un Japonais, si haut placé fût-il, qui vous dirait à quoi pourrait bien servir ce colossal remue-ménage. On m'assure que le promoteur lui-même voit mal comment sortir finalement de cette macédoine de commissions qui ne font que renvoyer les questions les unes après les autres à des sous-commissions qui, après avoir péroré à l'excès, les réexpédient, sans conclusions bien définies, à ceux mêmes qui croyaient s'en être habilement débarrassés. Tout le Japon oisif s'enlise dans la paperasse. Le gâchis est complet et ceux qui s'en amusent le plus sont bien les chers amis allemands. L'autre jour, un conseiller de l'Ambassade d'Allemagne me disait en riant aux éclats: "Vous, Monsieur le Ministre, qui avez été jadis un collaborateur du Gaimusho, ~~êtes~~^{seriez} vous parvenu à force de patience à comprendre quelque chose dans la phraséologie réformatrice dont on nous farcit la cervelle? Vous seriez un bien heureux mortel, car nous autres, à l'Ambassade, nous ne sommes pas fichus d'écrire là-dessus quatre lignes cohérentes à Berlin!".

Pour en avoir le coeur net, je suis allé voir un spécialiste du Gaimusho, un vieil ami d'ailleurs dont j'avais fait la connaissance en Suisse. Mais dans quel état mes questions le plongent aussitôt! Il remue sur sa chaise, perd pied dans une phrase, en commence une autre qui n'aurait pas de sens sans la suivante que j'attends en vain tant le malheureux transpire et bredouille en s'efforçant de me fournir une explication. Il patauge de plus en plus dans le ténébreux marécage, ~~je~~^{je} souffre pour lui, mais, tout à coup il se sent si bien perdu qu'il finit, haletant, par me rire au nez, J'en sais ~~xxxxxxxx~~

autant qu'avant. Lui, probablement moins, ~~depuis qu'il a été~~
~~si préoccupé, sans avoir de nouvelles, de détails honnêtes.~~

20 décembre.- D'une lettre d'un ami de Berne, M. George Bovet, Chancelier de la Confédération: "En dépit de la guerre, la vie n'a guère changé à Berne. En fait de restrictions, deux seuls sont réelles: celle du charbon et celle de la benzine. Nous aurons, en fait de charbon, au maximum la moitié de notre consommation normale... Pour le surplus, les magasins de tissus, puis de chaussures ont été pris d'assaut par des accapareurs... Il est intéressant - et réjouissant pour nous - de constater que la Suisse allemande s'est montrée, à cette occasion, beaucoup moins agitée que la Suisse romande et le Tessin. On s'en était déjà aperçu lors de la panique du mois de mai qui a amené 30.000 Bâlois dans l'Oberland, vidé le Zürichberg. A vrai dire, les Romands de Berne n'ont pas échappé complètement à la contagion. C'est étonnant, le nombre de dames qui, à ce moment-là, ont dû se rendre à Genève ou à Lausanne auprès de leur mère malade ou pour assister leur soeur dans ses couches..."

22 décembre.- M. Matsuoka a prononcé un grand discours, le 19 décembre, lors d'un banquet que l'"American-Japan Society" offrait à l'Amiral Nomura, le nouvel ambassadeur à Washington. Il plaide une fois de plus en faveur de son pays, ce grand calomnié dont on dénature les desseins pourtant si altruistes! Ne cherche-t-il pas, en versant le sang de ses enfants, à faire le bonheur de la Chine comme celui de toute l'Asie et même de tout le genre humain? Sans doute, le pacte avec l'Axe restera le pivot de sa politique étrangère, mais comme il est absurde de prétendre que cet accord est dirigé contre les Etats-Unis! Il n'a pourtant qu'un but: empêcher l'extension de la guerre. Si les Etats-Unis marchaient contre l'Allemagne, le Japon - qu'on n'en doute pas! - se trouverait alors, mais alors seulement aux côtés du Reich.

Avertissement qui ne laisse rien à désirer quant à sa clarté. A prendre ou à laisser. Que Washington reconnaisse l'hégémonie nipponne en Asie et, lors du prochain banquet de l'"America-Japan Society", M. Matsuoka sera heureux de lever son verre à la prospérité et à la gloire du peuple américain. Avec des salutations empressées à Hitler.

23 décembre.- On se montre désolé, au Ministère des affaires étrangères, de la paralysie plus ou moins complète du commerce entre la

84

Suisse et le Japon. "Dommage, me dit le directeur commercial, que, faute de relations diplomatiques avec Moscou, nous ne puissions profiter, à l'instar des Allemands et des Suédois, de la route de Sibérie!"

On peste contre les Anglais qui entravaient les communications maritimes avec un sans-gêne inoui. "Pensez, précise mon interlocuteur, ils ont eu le front de décharger de notre "Niagara Maru" à Colombo 30 tonnes de mercure destinées à couvrir des besoins aussi urgents que légitimes de notre industrie!".

24 décembre.- Fêté Noël chez nous avec tous nos collaborateurs. Atmosphère gaie dedans, lourde, toujours plus lourde dehors. On s'attend toujours à un coup de Trafalgar. M. Matsuoka, qui se pique de connaître ses classiques chinois, répète à satiété que l'heure est venue "de mettre le monde sous le même toit". L'image est belle. Malheureusement, il pense surtout à un toit japonais.

Cette année, pas de tir aux canards pour les missions diplomatiques sous les auspices du ministère de la maison impériale. Seuls les Japonais étaient de la partie, mais nous avons eu part aux trophées. Le Ministère m'a, en effet, envoyé trois ou quatre superbes volatiles pour notre table.

Ce Noël nous a fait penser à d'autres Noël d'un Japon charmant disparu hélas! pour toujours. Les militaires ont tout gâté avec l'austérité dont le peuple doit payer leurs appétits tamerlanesques. De rose et de bleu que je le voyais autrefois, ce pays est maintenant d'un gris d'orage à vous donner le cafard. Tout tremble devant les traîneurs de sabre. Le gouvernement comme le reste. Que peut faire contre eux un prince Konoé dont, hier encore, une amie suisse ~~me~~ de sa maison nous disait les mérites de coeur et d'esprit? S'en aller? Mais ce serait manquer à la mission que lui a confiée l'Empereur, son maître, ce serait désertir, et un Konoé ne déserte pas. Du reste, s'il se sent captif, l'Empereur lui-même ne l'est-il pas aussi dans une certaine mesure? On se doute déjà que, malgré les égards quasi divins dont il est entouré, sa volonté ne saurait prévaloir sur celle de ceux qui mènent le jeu dramatique dans lequel le Japon s'est engagé. Les généraux les plus fonceurs tiennent naturellement au principe dynastique comme à la prunelle de leurs yeux. Au principe, mais pas nécessairement à l'homme qui l'incarne pour un temps. Un homme se remplace sans que soit portée atteinte à la sacro-sainte continuité dynastique. Qu'on se reporte au shogunat! Tout humblement respecté qu'il fût, l'Empereur n'était plus qu'un pauvre prisonnier qui rêvait,

sur un coussin de soie, dans sa prison de Kyoto aux somptueux paravents d'or et qui ne savait plus rien des vicissitudes de ce monde. Un usurpateur, le shogun, ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ qui régnait dans son palais de Yedo, avait pris la place de son souverain bien-aimé sans oser toutefois braver les dieux et les ancêtres en le dépouillant de ses attributs impériaux. On déposait le monarque sans le déposer. Régime dont on chercherait en vain l'équivalent dans toute l'histoire universelle et qui dura des siècles. L'histoire ne se répète pas, c'est entendu, mais il arrive qu'on établisse aujourd'hui malgré soi un certain rapprochement entre les Tokugawa usurpateurs ^(d'aujourd'hui) et la camarilla militaire, ^(aujourd'hui) qui dicte, humble et courbée, ses volontés au souverain. ~~le~~ shogun à cent têtes, ~~le grand état-major général.~~

29 décembre.- Passé trois jours à Kawana, sur la presqu'île d'Isu, pour les fêtes de Noël. "La mer mêlée au soleil", comme a dit Rimbaud, et, là-bas, ce Fuji étincelant qui domine tout un paysage de féerie. ~~XXXXXX~~ Un coin, le dernier peut-être, sur lequel le sabre du samourai ne jette pas encore son ombre.

Hôtel neuf, confortable, conçu et aménagé par un compatriote, M. Basler, que l'on va congédier en le couvrant de fleurs maintenant qu'il a donné le meilleur de lui-même. Éternelle histoire du citron pressé. Une fois le jus extrait...

Golf au-dessus de falaises boisées. 36 trous qui portent des noms. L'un s'appelle: "Veni, vidi, vici". Paysage si merveilleux qu'on a peine à se concentrer sur ^(sur le jeu, pas sur la balle.) sa balle. Quant aux Japonais, ces passionnés, ils n'ont d'yeux que pour leur balle qu'ils expédient avec une sûreté étonnante. "Des machines!" me dit mon ami Kishi, l'ex-secrétaire et confident du baron Shidehara, que je rencontre dans ce site béni des dieux.

31 décembre.- Du poète Isensui Ogiwara, ce haïkai, poème en dix-sept syllabes:

"Dans les herbes,
-- Parmi les touffes d'herbe,
une chaudière d'herbe où l'on soigne
des insectes en cage."

Et celui-ci de Meisetsu Naïto:

Départ de bon matin.
sur la tête de mon cheval,
la voie lactée !

1 9 4 1

=====

13 janvier.- On a peine à ~~se~~ imaginer la haine que les Japonais nourrissent à l'endroit de l'Angleterre, son ex-alliée. Pour eux, la perfide Albion est la cause de toutes leurs difficultés ^{avec} ~~pour~~ les chinois. Sans ses manoeuvres souterraines, il y a belle lurette que ^{Tch} ~~les~~ ang-Kai-Chek aurait rendu les armes. Aussi, loin d'admirer la magnifique résistance du peuple britannique en Europe, font-ils bruyamment des voeux pour que cette puissance détestée succombe sous les coups des sous-marins et ~~des~~ avions allemands.

Cette aversion pour tout ce qui est anglais se traduit par des procédés dont la mesquinerie fait sourire. Ainsi l'on a gratté, sur le mur des gares, toutes les inscriptions en anglais. Tant pis pour les amis allemands et italiens incapables de déchiffrer les idéogrammes chinois! D'un autre côté, on s'en est pris aux cigarettes du Monopole qui se vendaient sous le nom de cherry. Ce mot anglais a disparu des petits paquets roses.

Sans avoir le coeur tendre pour les Américains, on les traite avec plus d'égards. Dame! ils sont puissants et ils n'ont pas une guerre sur le dos, eux!

On ne peut pas ne pas nourrir une vive estime pour Sir Robert Craigie, l'ambassadeur de Sa Majesté britannique. Sa foi inébranlable dans la victoire nous rassure. Il a la ténacité d'un Churchill et ce n'est pas les coups d'épingle que les Japonais lui décochent chaque jour à l'envi qui arriveront à le ^{courage} ~~démont~~. Le police a boycotté son ^{ambassade} ~~maison~~. Plus un autochtone qui ^{trait} ~~met~~ les pieds aux Heudis de Lady Craigie. Une fois pourtant, un ^{de mes amis} consul nippon qui ~~rentrait de Londres~~ ^{personnellement} et connaissait les Craigie ~~qui ne connaissait pas~~ est venu en rasant les murs. Cinq minutes après, il avait déjà pris congé.

15 janvier.- Sous l'impulsion de l'"Association pour l'assistance au trône" chère au Prince Konoé, le pays devait faire peau neuve. Il s'y efforce, mais plus on change, plus c'est la même chose. On est maintenant en plein gâchis et, pour donner une satisfaction aux censeurs grincheux, on a flanqué une bonne douzaine de préfets à la porte. L'un a amusé la galerie en refusant de ficher le camp. A l'entendre, ce n'est pas dans les préfectures, mais bien dans la capitale qu'il faut chercher les ~~incapables~~ auteurs de gabegie.

Capable ou incapable, le gouvernement s'empêtre dans la multitude de comités et de bureaux qu'il a créés au petit bonheur, sans plan défini, sous couleur de faire du nouveau. Il est noyé sous le déluge de paperasses qu'il a lui-même provoqué. Le Japon est un navire qui, envoyé au bassin de radoub pour de menues réparations, a maintenant le pont encombré de mâts, de voiles, d'agrès, de filins, de cordages dans lesquels on se prend les pieds et qu'on n'arrive plus à démêler. Il faudrait un Hercule pour relever tout cela. Mais il n'y a plus d'Hercule au Japon, plus d'Ito, plus d'Okuma. Ses grands hommes d'Etat ~~XXXX~~ sont ~~tous~~ morts.

Au malaise général s'ajoute celui du Parlement dont on ne veut plus, mais qui subsiste quand même, car on craint de porter une main impie sur l'oeuvre sanctionnée par l'Empereur Meiji. Il vient de se réunir pour la forme et, avec ce qui lui reste de compétence, on se demande si ses délibérations valent encore les frais de chauffage. On m'assure que plus d'un chef de file parlementaire regrette amèrement aujourd'hui d'avoir, dans un élan d'abnégation patriotique, accepté l'abolition des partis historiques. Les élus du suffrage universel se sentent à présent gênés de leur insignifiance. Pour ce que leur sacrifice a servi au pays!

L'officieux "Japan Times & Advertiser" de ce jour reproduit un dessin amusant montrant le Japon sous les espèces d'une locomotive bloquée par les neiges. A côté, le Prince Konoé distribue des pelles aux députés, journalistes et financiers pour qu'ils dégagent la voie.

16 janvier.- Reçu la visite du nouveau Ministre d'Australie, Sir John Latham, collègue sympathique et dont l'honnête franchise a quelque chose de bien séduisant. Ancien magistrat, il n'arien du diplomate de la vieille école qui se penche vers votre oreille pour vous confier qu'il pleut. Il me parle de l'effort de guerre de l'Australie et, singulièrement, de ce que fournissent les usines d'aviation de son pays. Cela n'a l'air de rien, me dit-il, mais, au bout de l'année, c'est quand même des centaines de bombardiers qui vont renforcer la "Royal Air Force". Il dit grand bien aussi des gars australiens engagés ~~dans les tranchées~~ contre les Italiens en Afrique. Pour ce qui est de l'"ordre nouveau", il va de soi que l'Australie ne veut pas en entendre parler. Et Sir John l'aurait déclaré sans ambages ~~à M. Matsuoka~~ à M. Matsuoka. Celui-ci l'aurait toutefois rassuré en disant que la "sphère de commune prospérité" ne s'étendrait nullement jusqu'à Sydney et Melbourne. Sir John n'était qu'à moitié convaincu.

20 janvier.- L'Amiral Nomura va rejoindre son poste à Washington. Les Américains seraient très contents du choix de cet ambassadeur. " Mais ce choix, me dit un diplomate ~~nomura~~ ^{nomura}, ne changera rien à rien". Du côté japonais, en effet, on estime que les chances d'un arrangement avec Washington sont à peu près réduites à zéro. Il faut quand même montrer à son opinion qu'on les a vraiment épuisées.

25 janvier.- La Diète qui avait ajourné ses travaux -si l'on peut dire! - le 28 décembre les a repris le 21 de ce mois. Tout ce qui vient d'en haut, ^{mécaniquement} est approuvé par acclamations. Un vrai Reichstag. La cinquième roue du char, d'un char qui n'en a d'ailleurs que trois: Trône, Armée et Gouvernement. C'est ainsi que ce dernier a enlevé sans coup férir un nouveau crédit d'un milliard de yen pour la poursuite de la "guerre sacrée" en Chine.

Ce parlement-marionnette offre un autre avantage au ^{gouvernement} ~~gouvernement~~ ^{pour} une tribune. Un discours prononcé sur la colline de Kasumigaseki a toujours plus de résonance qu'ailleurs. Aussi, ~~les~~ ~~gouvernants~~ pour se faire entendre du grand muet, le peuple, les gouvernants s'empressent-ils de haranguer les députés ^{devenus} ~~devenus~~ sages ^{comme} ~~en~~ en photographie.

On a été frappé par le visage soucieux du Prince Konoé. " La situation du pays empirera, a-t-il déclaré, ~~parce beaucoup de façon,~~ tant que se prolongera l'affaire de Chine! Matsuoka, son ministre des affaires étrangères, ne crâne pas moins de plus belle pour impressionner les Américains. Toujours prodigue en images poétiques, il a déclaré devant la chambre des pairs: "La lumière vient de l'Est, Messieurs, n'en doutez point. Elle percera un jour." Avis à M. Cordell Hull.

3 février.- Le Japon est en train de tisser une immense toile d'araignée dont le réseau couvrira toute l'Asie. Des fils déjà résistants partent de Mandchourie pour aller s'accrocher, en passant par-dessus la Grande Muraille, aux murs de Canton; de Canton, d'autres cables suspenseurs, pour parler comme les entomologistes, s'élancent sur le Tonkin en prenant appui sur l'île de Hainan, tandis que, de là, d'autres vont se tendre sur les Philippines et les îles de la Sonde avec ramifications prévues en direction des Carolines et de la Nouvelle-Guinée. De temps à autre, toute cette charpente arachnéenne tremble violemment sous les souffles du large, mais l'araignée qui s'affaire sur les fils agités n'a pas l'air de beaucoup s'émouvoir et, non contente de réparer aux endroits déchirés, elle lance infatigablement de nou-

veaux ~~xxxxxx~~ ^{cables} pour consolider la toile où vont tomber demain mouches et moucheron. On se demande où diable! la famélique prend tout ce qu'il lui faut pour alimenter ses filières.

C'est le moment pour l'étranger de ~~ne rien voir~~ ^{faire l'aveugle} sur son chemin. Précaution parfois même inutile, car, avec l'espionnite qui la travaille, le police pourra vous demander pourquoi vous empruntez cette route plutôt qu'une autre. Regarder un train qui passe, c'est évidemment compter les wagons. Lever les yeux vers cette usine que personne ne peut ne pas voir, c'est manifestement désirer savoir ce qui s'y fabrique.

Encore la population n'est-elle pas loin d'être aussi malade que les cerbères en uniforme. Avec sa naïveté congénitale, elle avale et digère sans broncher tous les bobards des journaux sur le mortel qui n'est pas du pays. C'est un espion en puissance et il est du devoir de tout patriote de le traiter comme tel. Qu'on ne néglige ^{surtout} aucuns des moyens dont il pourrait se servir pour ses sinistres desseins! Regardez, par exemple, sous les timbres-poste de ses lettres s'il n'y a point de signes convenus. S'il jette une boîte d'allumettes, ramassez-là; vous ne savez ^{pas} ce qu'il peut avoir écrit dessus!

Comme de juste, les postiers veillent. Ainsi la plupart des lettres adressées à la Légation ont maintenant leurs timbres déchirés. On a patriotiquement regardé dessous. Beaucoup de plis n'ont même plus de timbres du tout. Je finis par protester. Passe encore qu'on déchire, mais qu'on décolle complètement! Un aimable chef de bureau explique gentiment à notre clerc Naito que c'est là l'oeuvre d'humbles postiers philatélistes qui s'assurent ainsi une modeste ressource supplémentaire. Péché mignon. Pas la peine d'en parler. J'en parle quand même et c'est par liasses que nous produisons les pièces à conviction. La poste s'excuse. Mais que faire? Nos vignettes postales, surtout les "Pro Juventute", sont si jolies!

28 janvier.- Encore à propos de l'épidémie d'espionnite aiguë. Au théâtre Takarazuka, music-hall d'apparence occidentale, mais dont tous les acteurs sont des femmes. Revanche sans doute contre le théâtre national du Grand Kabuki où tous les rôles sans exception sont tenus

par le sexe fort. Charmantes, les girls que j'aperçois sur la scène, du moins de la place où je suis et, comme le programme est tout entier consacré à la lutte contre l'espionnage, on va bigrement s'amuser.

Une scène s'ouvre sur une place entourée d'usines. Des ouvriers vont et viennent. Arrive un Européen. Facilement reconnaissable, car on a pris soin de coudre le pavillon britannique sur son veston. L'homme s'avance, à pas de loup, regarde s'il n'est pas vu, sort de sa poche un kodak-lilliput et tac! c'est fait: les hauts fournaux sont photographiés, promis à Dieu sait quelle catastrophe! Qu'est-ce qu'on vous disait? Vous voyez bien ce qu'ils font, ces Occidentaux, au Japon! De l'espionnage, de l'espionnage, on vous répète. Le public est déjà monté, furieux. Il faudrait peu de chose pour que son indignation éclate en clameurs féroces, au risque de réveiller en sursaut tous ces poupons qui roupillent comme des bienheureux dans le bon dos chaud de leur maman. Mais halte! l'espion ne s'en tirera pas à si bon compte. Un ouvrier l'a vu opérer. Il alerte ses camarades et les voici qui tombent en trombe sur l'Anglais pour le passer à tabac. Bravos frénétiques autour de nous. La salle est soulagée. On l'a eu!

Autre scène. Des Japonaises vêtues à l'européenne se dandinent dans un parc public. Un patriote les arrête et se met à les haranguer. Aussitôt ces dames laissent choir leurs oripeaux européens pour apparaître en affreux pantalons bouffants dont le fond pend, flasque, comme une grande poche vide, entre les jambes. Un homme de la voirie passe ensuite et jette sans autre les robes honnies dans sa caisse à balayures. Ces belles qui n'étaient pas trop mal avec leur toilette de Paris sont maintenant d'un grotesque épouvantable et le public applaudit à tout rompre.

Tu avais déjà tes militaires; tu as, ^{de surcroît!} ~~encore~~ cette maladie! Japon, où vas-tu? Quo vadis?

3 février. -Triomphe de M.Matsuoka. Il a imposé sa médiation dans le conflit armé entre la France et la Thaïlande. Celle-ci recouvre les territoires qui lui avaient été chipés sans façon. Au Ministère des affaires étrangères, on me dit: "Nous sommes quittes. Nous devons quelque chose à nos amis siamois qui, à Genève, lors de la résolution condamnant l'occupation de la Mandchourie par le Japon, s'étaient courageusement abstenus".

A l'Ambassade de France, on ne critique plus depuis assez longtemps; on fait de la résignation, sur l'ordre sans doute de Vichy. Tant de soumission fait quand même de la peine. Encore un pas de plus vers la descente.

En Indochine, les pourparlers traînent. Le Japon, qui avait reconnu d'abord la souveraineté française, est pris à son propre piège. Il doit rentrer ses visées politiques pour ne parler qu'économie. Mais il lui arrive de s'oublier en discutant riz, caoutchouc, maïs et charbon et les délégués de Vichy le ramènent^{nt} doucement dans les limites convenues. Comédie sans doute, dans laquelle les Japonais tiendront de plus en plus mal leurs rôles.

5 février.- L'Ambassade de l'U.R.S.S. est étroitement surveillée par la police. Impossible d'y entrer sans raison valable pour l'homme de planton. Cela devrait être ²quant pour l'ambassadeur. Il paraît que non, car l'ambassadeur du Japon à Moscou serait entouré jour et nuit de la même sollicitude policière. Il se peut que Tokio n'ait recouru qu'obligé par la réciprocité à un régime de méfiance aussi ~~monstrueux~~ insolite dans les relations internationales. Toujours est-il que cette pratique ne doit nullement déplaire à ses flics, lesquels font la chasse à tout ce qui sent le communisme. Des milliers de Japonais sont pour cette raison sous les verrous.

Les rapports officiels entre les deux pays n'en sont pas moins des plus corrects. Il dépendrait même des Russes qu'ils fussent encore meilleurs. En se déroband sans cesse à la conclusion d'une convention de longue durée sur les pêcheries, ils créent, de l'avis des Japonais, une situation qui n'est guère compatible avec les droits reconnus au Japon par le traité de Portsmouth. "Qu'on ne s'étonne point, me dit-on en haut lieu, si nous veillons avec un soin jaloux sur nos forces en Mandchourie. N'est-ce pas, outre le russe, le seul langage qui ne soit pas du chinois pour nos amis soviétiques?".

7 février.- Réception avec chants et musique à la Légation en l'honneur du Professeur Arata Osada, de l'Université de Hiroshima, qui, depuis des années, s'est fait le propagateur au Japon de l'oeuvre de Pestalozzi. On lui doit une traduction en japonais des 5 tomes de l'ouvrage de Morf sur le grand pédagogue suisse. J'ai été chargé par nos Autorités de lui remettre, en ~~un~~ témoignage de gratitude, une ^{peinture} ~~peinture~~ représentant le Pestalozzi vu par Schöner. Nombreuse assistance avec les représentants du Ministère de l'Instruction publique et plusieurs délégués du Gaimusho, entre autres, le Vice-Ministre Chashi, et le directeur politique, M. Sakamoto. XXXXXXXX

~~le 15 février~~. Trait charmant du professeur japonais: dans sa réponse à mon discours, il a dit que je lui avais appris bien des choses sur le pédagogue qu'il avait pourtant étudié toute sa vie! Un comble de modestie et qui est, je crois, très japonais.

15 février.- Depuis huit jours siège à Tokio la conférence de paix entre Français et Thaïlandais, ~~à la tête de laquelle~~ qui permettra à M. Matsuoka de mettre le point final à son oeuvre de médiateur. On se demande à quelles restitutions il va condamner la France. Selon un document que m'envoie l'Ambassade de Thaïlande, les territoires enlevés par la France depuis 1867 au royaume de Chulalongkorn ont une superficie de 467.500 km² avec une population de près de 4 millions d'âmes.

La presse exalte le rôle stabilisateur (sic) du Japon. "Fini, le péril blanc dans la plus grande Asie!" s'écrie avec allégresse le "Hochi Shimbun", l'organe le plus représentatif du chauvinisme nippon.

L'Ambassadeur de France, M. Arsène-Henry, n'a guère envie de s'étendre sur ce sujet scabreux. Il pourrait pester. A quoi bon? La France est impuissante. Elle a perdu la guerre. Les autres en profitent. Une vieille loi humaine qui s'explique d'elle-même. Et, deux minutes après, nous nous lançons, selon notre bonne habitude, dans une intéressante discussion sur la société close de Bergson dont, selon mon savant interlocuteur, le Japon est le type parfait.

M. Arsène-Henry est un causeur fort intéressant, mais cassant, coupant, autoritaire en diable. Il ne s'interroge jamais; il affirme toujours avec une imperturbable assurance tout en vous contredisant à plaisir, possédé, je crois, par cet esprit de contradiction que pratiquent à l'envi la plupart des intellectuels français, friands de paradoxes et de controverses académiques. Il est d'accord avec vous, mais il cherchera volontiers dans les mots le moyen de ne pas l'être. Il doit souffrir de vous dire de but en blanc: "Vous avez raison" et si, d'aventure, il ne pouvait faire autrement, il s'arrangerait toujours pour aiguiller la discussion dans une direction qui lui permettrait de rétablir la contradiction dans la plénitude de ses délices.

Il pouvait être aussi d'un abord glacial qui étonnait chez un vieux diplomate. Lors de ma première visite en février 1940, je lui avais dit avec une honnête sincérité, sans l'ombre d'une flatterie, toute la sympathie que nous inspirait, à nous Suisses, la France malheureuse. Il m'a écouté gravement derrière ~~son~~^{le} bureau en arc de cercle, qu'avait sans doute occupé Claudel,

sans articuler un mot ni émettre un son, avec la même impassibilité que si je lui avais dit que mes souliers neufs me faisaient mal aux pieds. Je sais bien que nos amis français ont l'habitude d'être loués, mais quand même... Il ne pouvait s'agir chez lui de timidité, peut-être une certaine pudeur dans l'ordre du sentiment; mais, pour un diplomate, il l'aurait poussée un peu loin.

Même froideur désarmante dans les plus graves problèmes de l'heure comme, pour dire quelque chose j'effleurais l'intérêt d'un rapprochement possible entre la France et l'Italie qui resserrait dangereusement les liens avec Berlin, il me répondit ^{en haussant les épaules} ~~simplement~~ "Qu'est-ce que voulez que ça nous fasse?" J'en étais pantois. Je l'ai été souvent avec lui, lui trop froidement calculateur, moi probablement trop émotif. Aussi me suis-je bien des fois demandé si cet homme d'un savoir étonnant et dont la conversation était toujours un enrichissement pour celui qu'elle favorisait n'aurait pas beaucoup gagné à suivre une autre route que celle de la diplomatie. Il eût été assurément prince en Sorbonne ou au collège de France.

16 février.- La presse est plus serve que jamais. Elle suit si aveuglément les mots d'ordre de la propagande officielle qu'il n'y a plus de différence perceptible de ton et d'inspiration entre les diverses feuilles. En lire une, c'est lire toutes les autres, et il y en a mille! C'est le même article qui paraît sous un titre différent.

17 février.- Le dirigisme totalitaire ^{ne l'arrête} ~~empêche~~ pas tout humour. A preuve cet entrefilet que publiait hier le "Japan Times": "Un de nos journaux conseille aux Allemands de ne plus différer d'un jour l'attaque sur la Grande-Bretagne. L'Etat-major allemand sait maintenant ce qui lui reste à faire!".

19 février.- Mon collègue néerlandais a remis au Gaimusho une note aux termes de laquelle les Pays-Bas ne désirent pas faire partie de la sphère de commune prospérité ⁿⁱ ~~ne~~ ne reconnaîtront ~~pas~~ le leadership de qui que ce soit. ~~Le rôle de la position a été ébréché et des journaux ont aussi fait grand tapage autour du sans-gêne de ce petit royaume bouffi d'orgueil. Un rédacteur du "Chugai Shogyo Shimpo" ^{confesse} ~~nous dit~~ qu'à cette nouvelle, il n'en a pas cru ses oreilles.~~

Le gouvernement réagira sans doute à la première occasion. En attendant, le Gaimusho joue au plus fin en disant qu'il a pris ~~fin~~ acte que les Indes néerlandaises s'opposent à toute allégeance, qu'elle soit anglaise ou américaine. D'une rebuffade, on fait un acquiescement. C'est,

pleine séance, le désigna du doigt comme "le représentant d'un pays qui se prend pour une grrrrrrrr...ande puissance"! Barthou roulait ces r à la façon d'un dogue qui va mordre. Beck était blême.

Quant à moi, je ne doute pas un instant de la résurrection de la Pologne - comme Goebbels disait de la Suisse, mān kann sie nicht wegdenken - mais d'une Pologne amputée de ses territoires allogènes. M. de Römer ne dit rien ou presque rien. Pour un peu, on s'imaginait qu'il n'a pas d'opinion arrêtée. S'il ne défend ni thèse ni espoir, je n'admire pas moins l'imperturbable réserve de ce diplomate qui a tout perdu, ne représentant plus qu'un pays effacé de la carte du moins temporairement. Ce calme olympien, cette résignation tout en sourires, quelle forte disparate avec la vision que j'ai gardée de l'Assemblée de la S.d.N. en décembre 1939 où, alors que nous délibérions sur l'agression de l'U.R.S.S. contre la Finlande, le vieux Faderewski en longs cheveux blancs, la face labourée par la douleur, protestation vivante de la Pologne violée, démembrée, supprimée, avait l'air, dans la tribune réservée au public, de nous demander impérieusement des comptes sur le sort tragique de sa patrie!

M. de Römer fait cependant ce qu'il peut pour la cause de son infortuné pays. Il publie, à l'intention des Missions diplomatiques et de la presse locale, un bulletin géographié, "La décade polonaise", qui contient de vibrants réquisitoires contre les exactions soviétiques sur sol polonais. Motus en revanche sur les Allemands, probablement parce que les Japonais ne toléreraient guère de la part d'une ambassade au statut aussi précaire des attaques ouvertes contre leurs amis et alliés d'Occident. En daubant, par contre, sur les Bolchéviks, notre collègue polonais ~~se~~ risque ~~de~~ ^{de} se faire rappeler à l'ordre.

9 mars.- Les palinodies n'ont jamais embarrassé la diplomatie nipponne. Actuellement, elle cherche presque théâtralement à se rapprocher des Russes ~~devenus~~ devenus grands amis des Nazis. Elle voudrait même les voir adhérer au pacte tripartite. Bien entendu, sur le plan intérieur, on continue à vouer le bolchévisme aux gémonies. La police ~~continue à~~ arrête et emprisonne à tour de bras tous individus suspects de ~~communisme~~ ^{léninisme}. Le danger ~~parait~~ de contamination paraît trop grand pour qu'on y aille par quatre chemins. Divorce complet, par conséquent, entre la politique intérieure et la politique extérieure. Le fait n'est pas nouveau. On avait déjà vu cela sous Richelieu.

10 mars.- Bridge à la Légation d'Espagne. L'hôte, M. Santiago de Vigo, qui a le titre personnel d'ambassadeur, est un petit homme racé, mince comme un tronc d'olivier, le front haut et étroit avec les joues creuses d'un personnage du Greco, les tempes grises avec le sceau de l'âge sur une figure aux belles rides de conquistador espagnol, mais le corps preste encore tel un matador de sa Galice, tout en nerfs, les yeux pleins

96 #1
 de feu, la bouche vengeresse, la malédiction facile, le verbe coloré, la franchise prompte et brutale et, avec cela, un cœur d'or pour ses amis. Avec néanmoins cette réserve qu'à la table de bridge, il peut être de la dernière violence avec n'importe qui. Je l'ai vu faire pleurer une dame qui n'arrivait pas à lui expliquer pourquoi elle avait ou n'avait pas joué son sert de cœur. Que voulez-vous, ~~il n'a pas~~ devant le tapis vert, Santiago voit rouge. Malheur à qui se permet de le contrarier en le contraindre! Il se redresse brusquement, balance fébrilement une jambe sur l'autre, marmonne un flot d'invectives, ferme et rouvre son jeu en roulant des yeux où flambent la colère et la vengeance. Un jour, il s'est démonté si fort envers un descendant de la famille de Joséphine de Beauharnais qu'il le fusilla du mot malodorant: "Vous avez contré, oui? mais avec de la ~~XXXX~~ m....!". Comme on connaît sa gentillesse d's ou'il n'a plus de cartes sous les yeux, l'offensé feint toujours de ne plus comprendre le français et la soirée s'achève chaque fois le mieux du monde, sur les éclats de rire d'un Santiago qui prend congé de ses victimes avec force tapes amicales sur l'épaule.

J'allais oublier de dire que, le contre victorieusement réfuté - ce qui peut arriver - Santiago laisse instantanément tout tomber, affront, colère, injures, ~~et~~ ^{pour} explose, au contraire, d'une joie enfantine en clamant d'une voix de prédicateur de cathédrale ces mots à peu près invariables: "Personne au monde n'aurait joué cette partie comme moi!" Il faudrait être bien mal luné pour ne pas partager son contentement, d'autant plus qu'il n'a pas souvent l'heureuse surprise de trouver dans son jeu de qui confondre l'insolent "contreur".

De sa légation, il est le seul à honnir les Allemands. Pas de mal à cela s'il ne le criait sur les toits, à la grande gêne de son Conseiller et de son Attaché militaire, germanophiles notoires, mais discrets. Cela ne l'empêche pas de faire risette au premier Nazi venu. On sait vivre que diable! Mais, les talons tournés, on retombe d'autant plus vite dans son petit travers, tout heureux d'étriller avec sa fougue coutumière les futurs maîtres du monde.

Même dent, au demeurant, contre les Japonais. Santiago les conspu chaque fois qu'il en a l'occasion. Un jour, lors d'un déjeuner chez l'Attaché commercial français, il s'est oublié au point d'accuser les fonctionnaires nippons de "tartuffisme", alors qu'il y en avait deux ou trois autour de lui. Ils ne comprirent sans doute pas ce mot, mais, Ciel! que nous avions eu chaud! à tort du reste, car, si expansif que soit notre ami Santiago, personne ne lui en veut jamais. Il a cette chance que, provoquant sans cesse, il n'a pas à relever de défis. On ne le prend pas au sérieux ou, ce qui revient au même, ses bravades s'oublient vite. Si on lui pardonne tout, c'est peut-être aussi parce que, de temps à autre, son bon naturel lui fait accorder une juste compensation à ceux qu'il malmène avec tant de belle désinvolture. Tout en envoyant Vichy au diable, il saura faire un compliment à l'Ambassadeur de France et, tout en tirant à boulets rouges sur Berlin, il trouvera le mot qu'il faut pour amuser, voire flatter l'Ambassadeur d'Allemagne. Ce n'est pas du caractère, si vous voulez; ~~mais xxxxxxxx entregent xxxxxxxx~~ ce n'est que de l'entregent, mais, dites donc, ce n'est pas si mal, dans les circonstances présentes, pour un diplomate espagnol que de soulager son cœur et sa conscience sans rompre pour autant avec ceux que le devoir professionnel lui commande évidemment de ménager!

~~Santiago non fait de sa babilaté lesus vos insinatives et lesus!~~

12 mars. - Paix signée entre Français et Siamois. Vichy restituera au

Siam le district de Paklay, la région de Battambang, ainsi qu'un territoire important sur la rive droite du Mekong. Comme j'avais demandé à l'ambassadeur de France quand s'achèveraient, selon lui, les travaux de la conférence, il m'avait répondu: "A la Saint-Glinglin!"

Il avait compté sans le médiateur, j'allais dire le maître japonais

13 mars.- M. Parachivesco, ~~xxx~~ ministre de Roumanie, est un collègue bien sympathique, qui a horreur d'ailleurs des "nazi" et de tout ce qui leur ressemble. Dernièrement, à un bridge chez lui, il a cru me faire plaisir, je suppose, en me plaçant à une table chinoise entourée de quatre fauteuils du même style. Sièges d'antiquaire, élevés, à dos droit qui vous endolorissent la colonne vertébrale, sans accoudoirs utilisables pour se détendre et rien qu'une planche plane et dure pour vous asseoir. Après deux ou trois robes, on se sent déjà ankylosé, surtout si, comme mort, vous n'avez pas pris la précaution d'aller vous dégourdir dans le salon. Décidément, cette belle ~~xxxxxxxxxxxx~~ ébénisterie toute figolée par un sculpteur qui ne comptait pas ses heures est plus faite pour vos yeux que pour ~~xxxxxxxxxxxx~~ *(disait:)* "J'adore le luxe et je déteste le confort". *(Anatomie humaine)*

14 mars.- Type psychologique assez curieux que le Japonais. Contradictoire au possible. Personne au monde ne craint le rhume autant que lui, alors que nul n'accepte aussi tranquillement l'idée du suicide. Soldat, il affrontera la mort d'un cœur léger; civil, il a une peur bleue de contracter un refroidissement. Par temps de froidure ou simplement de brume, il se placera sur le nez et la bouche un affreux masque noir qui doit le protéger des microbes. Lui qui est artiste dans l'âme, ne ~~xxxxxxxxxxxx~~ voit pas combien le rend grotesque ce morceau d'étoffe attaché par une ficelle aux oreilles. La plus charmante jeune femme n'hésitera pas à s'appliquer cette horreur sur le nez.

Passe encore, me disait le docteur Paravicini, si ce moyen était vraiment prophylactique. Mais ce n'est pas le cas. En peu de temps, vous n'avez plus sur la bouche qu'un morceau d'étoffe tout imbibée de salive et vous respirez ~~xxxx~~ vos propres miasmes.

15 mars.- M. Matsuoka s'est mis en route pour Berlin où il rencontrera le chancelier Hitler. D'Allemagne, il se rendra en Italie où l'attend l'homme du balcon.

Hier au soir, à la Légation du Chili, j'ai vu mon ami Sakamoto, le directeur des affaires politiques, qui sera aussi du voyage. Il brûlait de voir le Führer de près. "Est-ce vraiment le grand homme qu'on dit?" se demandait-il en riant.

Matsuoka a décidément franchi son Rubicon. Avec ce voyage, il n'y a plus de retour possible. Le Japon glissera jusqu'au bout sur la pente criminelle. C'est fort affligeant. Quand j'ai fait part à mots couverts de mon sentiment à Sakamoto - et cela s'est produit plus d'une fois - il m'a invariablement répondu sur un ton décidé: "Qu'est-ce que vous voulez, ce sont les "autres" qui nous ont poussés dans cette voie!"

Avant son départ, M. Matsuoka a encore adjuré ses compatriotes de dominer leur xénophobie. Un peu comme Pétain demandait à Hitler de dominer sa victoire. "Votre haine malade de l'étranger, ~~xxxx~~ a-t-il dit aux journalistes à la fenêtre de son wagon, est une honte pour notre pays."

L'idée de ce voyage avait paru d'abord révolutionnaire. Elle heurtait des traditions. Hormis le marquis Komura qui, après la guerre russo-japonaise, négocia la paix à Portsmouth, aucun ministre des affaires étrangères en exercice n'était sorti du pays. Mais Matsuoka n'est pas l'homme à se laisser arrêter par une tradition, même dans le pays le plus traditionaliste qui soit. Sa façon de parler comme de fumer la pipe n'ont rien non plus de traditionnel. Ne faut-il pas être de son temps?

Les journaux ne mettent pas moins la sourdine sur ce voyage. On craint au fond les impulsions de ce diable d'homme. On apprécie parfois son dynamisme, mais, cette fois-ci, un journal comme l'"Asahi" lui conseille

13
 avec une naïveté touchante de s'ins-
 pérer, dans sa délicate mission, "des vœux augustes de Sa Majesté
 l'Empereur". En d'autres termes, fais ce que dois, sans trop te lais-
 ser influencer par l'homme à la mèche sur un oeil.

Sakamoto m'a assuré que l'unique but de la mission était d'ap-
 porter "des félicitations personnelles" aux deux dictateurs. Douteux.
 D'après ce qui me revient d'autres sources, la vérité serait plutôt
 que la nouvelle triplice boite passablement. On ne serait pas satis-
 fait, à Berlin, de l'aide japonaise, ^{comme à TOKIO,} ~~on~~ trouverait à redire ~~à TOKIO~~
 à l'appui allemand. Les griefs seraient réciproques. Ne font-ils pas
^{rien} ~~encore~~ des manières, les ^{peaux} alliés du Japon, ~~pour~~ reconnaître le gouver-
 nement de marionnettes de Nankin? Et qu'a fait Hitler ~~à Nankin~~
 auprès de Staline pour les intérêts du Japon? Les efforts du général
 Tatekawa à Moscou pour conclure un traité de non-agression n'ont-ils
 pas piteusement échoué?

Matsuoka aura du pain sur la planche.

15 mars.- On ignore encore si Matsuoka s'arrêtera, au retour, dans
 la capitale soviétique. Il a pris envie au "Hochi Shimbun" d'émettre
 un pronostic à ce sujet. On l'a proprement remis en place. Son édi-
 torial s'achève abruptement ainsi: "Alors qu'on ^{dit} ~~dit~~ que M. Matsu-
 oka fera une halte à Moscou sur le chemin du retour..."

Le reste a été caviardé par la censure. Une habileté peut-être
 pour que les Russes viennent aux nouvelles et que l'on cause...

17 mars.- Ce n'est pas sans raisons que M. Matsuoka s'est élevé contre
 la xénophobie nationale. Il ne se passe guère de semaines, en effet,
 sans qu'un étranger soit molesté, voire attaqué par des indigènes. Le
 28 février dernier, M. de Tascher, Attaché commercial auprès de l'Am-
 bassade de France, a été sauvagement frappé, ^{la nuit} par un chauffeur de taxi
 qui ~~n'avait pas~~ ^{n'} accepté ^{de le pas} qu'on discutât son prix. On l'a relevé, le
 pied brisé. Il a fallu l'opérer et il restera estropié pour la vie.
 Le Doyen du Corps diplomatique a protesté en notre nom.

Un chef de mission a été conduit au poste comme un vulgaire mal-
 faiteur. Une dame roumaine a été violemment bousculée sur un trottoir
 par un individu ricanant. Injuriée, la femme d'un Attaché militaire
 italien au tempérament un peu vif s'en est tirée avec un oeil au
 beurre noir.

Il n'y a pas longtemps, dans mon propre jardin, j'ai aperçu
 cinq ou six bambins sur le toit voisin qui me faisaient silencieuse-
 ment le pied de nez. Ils le gaisaient peut-être depuis longtemps. Jap-

pelle Ohno-san, mon maître d'hôtel, et lui montre ce spectacle édifiant. Nullement étonné, il me dit: "Que voulez-vous, ils font ce qu'on leur apprend ~~à l'école et à la maison~~ ^{à l'école et à la maison}!"

De vieux résidents suisses ~~me disaient autrefois~~ ^{m'assurent} qu'on ne peut traverser certains villages sans avoir à ~~ses~~ ^{ses} trousses une meute de gamins qui vous crient: "Diable blanc!" ou "Diable ~~blanc~~ ^{velu}".

27 mars.- Depuis l'adoption du lease-lend bill aux États-Unis, la presse ne décolère pas. Depuis longtemps, on menaçait les Américains pour le cas où ils prendraient trop ouvertement parti pour les Anglais. Le Président Roosevelt ne s'est pas laissé intimider. Il a relevé le défi, le 15 de ce mois, à un banquet de journalistes. Pour les folliculaires hocaux, le Japon va en perdre la face s'il ne réagit pas.

Au Ministère des affaires étrangères, on me dit avec l'accent du plus profond mépris: "Les journalistes sont de grands ignares. Ils ne comprennent rien de rien. Que pouvons-nous faire pour le moment? Berlin n'a ~~pas~~ ^{de} rompu avec Washington et ce n'est pas à nous ~~de répondre les premiers à la provocation~~ ^{de répondre les premiers à la provocation}".

29 mars.- L'"Imperial Nule Assistance Association" du Prince Konoé aura été un vrai fiasco. Copie mutatis mutandis du parti unique des totalitaires. Pauvre décalcomanie allemande sur papier Japon. Les couleurs ont mal pris et il en est résulté un embrouillamini où personne ne distingue plus rien de cohérent. Le Prince Konoé lui-même s'y perd. Il fait penser à un sténographe qui ne pourrait plus relire ce qu'il a écrit. Mais il fallait un bouc émissaire pour expliquer l'échec. On en a déniché un à quarante têtes. De fait, 40 des dirigeants de l'Association ont été remerciés, le comte Arima en tête. Et l'on prévoit que ce limogeage sera suivi de quelque 450 démissions.

On dit que la Guerre et la Marine vont essayer de mettre de l'ordre dans cette tour de Babel. Il y va du prestige de l'Empire. En d'autres temps, le Prince Konoé aurait payé d'une démission un échec de cette envergure. Mais les militaires le ménagent. Qui mettrait-on à sa place?

5 avril.- Wawel aurait subi un grave échec en Cyrénaïque. Les Italiens auraient repris Benghazi perdu au début de l'année et ils marcheraient sur Derna, puissamment épaulés par l'Afrikakorps de Hitler. Les Japonais jubilent. Encore un sommeil qu'ils nous gâtent.

6 avril.- Interdiction absolue à tout habitant de l'Empire, corps diplomatique bien entendu excepté, de faire usage d'un appareil de radio

à ondes courtes. Nul dans ce pays ne doit être renseigné par l'étran-
ger. Le Japon, par contre, qui dispose de plusieurs stations d'émis-
sion, inonde dans toutes les langues la planète de ces mêmes ondes,
trouvant tout naturel que l'auditeur étranger possède, ^{lui!} ce qui est
défendu à l'auditeur japonais. Belle logique.

Bien que licites, nos appareils de radio ~~étaient~~ font le déses-
poir de la police. Aussi ^{cherche-t-elle à nous en rendre} ~~fait-elle tout pour nous couper cette source~~
^{l'emploi aussi difficile que possible} ~~l'importation~~. Plus moyen de se procurer une lampe de rechange dans
un magasin. Interdiction aussi aux spécialistes de venir réparer. Il
faut ^{drain} tout importer, mais ^{alors} gare aux douaniers! Ils ruineront ^{vous} votre
appareil neuf ou vos nouvelles lampes, ^{recus} s'ils le peuvent. Plusieurs
radios ~~attendus~~ par des collègues sont sortis ^{inutilisables} des
bureaux de douane. Allez vous plaindre! On nie tout, on ne sait
rien. Comment prouver?

La police a tenté de recourir à un autre moyen de sabotage
avec la complicité du Ministère des affaires étrangères. Celui-ci
nous a notifié, ^{en effet!} par circulaire qu'aucun appareil de radio ne pouvait
être utilisé au Japon sans examen préalable par l'inspecteur compé-
tent. On sait ce que cela veut dire. Des cas précis me sont cités
où, après ^{contrôle inspecteur de Paris} ~~passage de~~ l'inspecteur ~~très~~ ^{évidemment} compétent, l'appareil a refu-
sé obstinément tout service. Pour ma part, j'ai répondu ^{à ma connaissance} au Gaimusho
~~qu'à ma connaissance, pareille inspection n'avait pas encore été~~
~~faite dans toutes les Ambassades~~ et l'affaire en est restée là. Ja-
mais l'Ambassade d'Allemagne n'aurait toléré que des flics déguisés
en techniciens viennent ^{nosser} fourrer leur nez dans ses appareils.

Il est arrivé plusieurs fois que des sbires ont violé le domi-
cile d'agents diplomatiques pour essayer de mettre hors d'usage l'ap-
pareil ^{de Sachs} (du propriétaire absent. Avec la complicité toujours possible,
bien entendu, des domestiques ^{japonais} ~~étrangers~~). Pour s'assurer contre des
visites de ce genre, le colonel Thiébaud, de l'Ambassade de France,
avait enfermé son Philips dans une armoire de fer munie d'un gros
cadenas. Deux ou trois jours après, comme il ^{devrait} ~~se~~ l'apprendre, un
policier fuineur avait pénétré subrepticement chez lui. "Quelle
tête il a dû faire, me dit le colonel, devant mon énorme cadenas!"

La domesticité japonaise, soyons juste, n'est pas soumise aux
policiers autant qu'on l'imagine. Tout récemment, ~~encore~~ le chauffeur
japonais d'un de mes secrétaires est venu nous raconter ^{qu'} ~~qu'~~ il
avait été "cuisiné" des heures par un sbire simplement parce que mon
collaborateur avait pris résidence à proximité de la place d'exercice
de Yoyogi. "Méfiance maladive", me dit un ~~Ambassadeur~~ de l'axe pour-

tant choyé par les Japonais.

10 avril.- La signature par le gouvernement yougoslave du pacte avec les puissances totalitaires a été suivie par un débordement de louanges dans la presse locale à l'adresse de "la noble et valeureuse Yougoslavie" (sic). "Noble et valeureuse", parce que la victime baissait la main qui l'étranglait.

Quelques jours plus tard, après la fuite du Prince Paul suivie de la constitution d'un nouveau gouvernement à Belgrade, le pays des Serbes, croates et Slovènes n'était plus qu'un ramassis de peuplades indignes de la lumière du jour. Ami cher le matin; vermine à écraser du talon le soir. L'"Asahi" qui, hier encore, ne trouvait pas d'épithètes assez flatteuses pour les valeureux Yougoslaves se fait sans vergogne aujourd'hui le glorificateur de leurs bourreaux. Presse-girouette par excellence.

Presse serve, c'est entendu, ~~qui~~ mais qui prend de temps à autre ^{certains} ~~des~~ libertés vis-à-vis du gouvernement quand celui-ci n'est pas assez dynamique à son gré. Elle lui donne de la croix gammée comme on donne du fouet à un cheval rétif. L'exemple allemand ^{ne servait} ~~ne~~ pas suffisamment suivi. Konoé ^{serait} ~~est~~ un velléitaire qui ferait bien de s'en aller, ~~etc.~~ Mais, heureusement, Matsuoka va rentrer de Berlin et de Rome les poches bourrées d'explosifs. ^{Le pays} ~~en~~ sortira ^{enfin} (de l'ornière avec cette guerre de Chine qui s'embourbe. On voit la chanson.

C'est peut-être pour plaire aux ronchonners que le Prince Konoé a gentiment débarqué M. Kobayashi, son ministre du commerce, qui passait pour avoir gardé en lui un vieux fonds de libéralisme; il l'a remplacé par l'Amiral Toyoda, un marin qui s'était égaré pour un temps dans l'industrie lourde.

18 avril.- M. Matsuoka est rentré, une branche de laurier à sa toque d'astrakan. C'est qu'en passant à Moscou, il a trouvé le temps nécessaire pour conclure enfin le traité de non-agression auquel personne ne croyait plus. Pour une victoire diplomatique, c'en est une. Le Kremlin a cédé. Il y a sans doute de l'Allemand là-dedans. Rassuré du côté des Soviets, le Japon pourra désormais poursuivre, l'âme plus tranquille, sa politique d'expansion vers le Sud. On doit trembler à Batavia.

La presse est cependant réservée. Elle l'est toujours plus ou moins lorsqu'il s'agit des bolchéviks. Certains journaux prêtent même à Staline des desseins ténébreux. C'est ainsi que, pour le "Chugai Shogyo Shimpo", l'Union soviétique fait tout ce qui dépend d'elle

"pour prolonger et étendre autant que possible les hostilités, de manière à épuiser les belligérants au point de s'assurer l'hégémonie au retour de la paix". Bien qu'une politique comme celle-là ~~soit~~ ^{soit} strictement conforme aux enseignements de Lénine - pour liquider les pays capitalistes tous les moyens sont bons - l'ambassadeur ~~d'un pays limitrophe de l'U.R.S.S.~~ ^{de Turquie} s'étonne de la voir poussée si à fond par Staline. "On s'était toujours imaginé, me dit-il, que les Russes maintiendraient au moins la balance ~~entre~~ entre les belligérants; or ils chargent tellement le plateau en faveur de l' Axe qu'on ne comprend plus."

Sur ce que Matsuoka a bien pu rapporter de Berlin, on ne sait à peu près rien. Sakamoto, qui parle ~~si~~ volontiers des dîners et réceptions donnés en leur honneur à Berlin et à Rome, se cantonne dans un mutisme souriant à ce sujet. De ce qu'il me dit, ~~il ressort~~ ^{je retiens} que la mentalité d'un Hitler avec ses débordements ~~colériques~~ colériques n'a pas grand'chose de commun avec la mentalité japonaise. Peu s'en faut qu'il ne généralise, lui, l'Asiatique, aux frais de notre dignité d'Occidentaux.

Comme il est une heure et qu'il emprunte ~~mon~~ ^{chemin faisant} auto pour gagner son domicile qui est sur mon chemin, Sakamoto veut bien me dire, de toute façon, l'alliance avec les pays totalitaires est sortie revigorée du voyage de Matsuoka. C'est du roc et sans fissures. Et Sakamoto me dit cela en riant de ce rire japonais auquel vous pouvez donner le sens que vous voulez.

lermai.- Déjeuner en mon honneur à l'Ambassade d'Italie. "Quelle date vous conviendrait-elle? m'avait demandé l'Ambassadeur Mario Indelli au téléphone... Le 1er mai? Le jour de la fête du travail? Mais c'est parfait! Nous serons heureux de ~~vous~~ ^{vous} voir chez nous avec Madame...".

Quel dommage qu'un pays ~~si~~ cher à nos coeurs comme l'Italie se soit laissé entraîner dans le camp hitlérien! On en souffre, mais il faut en prendre son parti. A Tokio, il n'est pas de société que je préfère à celle des diplomates italiens. On se trouve ^{avec eux} dans un climat de gentillesse inconnu ailleurs. Etpourtant, ces amis d'Italie sont tous fascistes, ils ont tous l'âme ~~pleine~~ gonflée d'admiration pour leur grand homme, lequel fait hélas; le jeu d'un germanisme de proie au nom des droits sacrés de la latinité! L'autre jour encore, à l'Ambassade de Roumanie, le capitaine de vaisseau Prelli me disait: "Mussolini, ~~ce n'est pas seulement~~ ^{c'est plus} un grand homme; ~~c'est~~ ^{il} est un

génie! Va pour le génie, mais comme on voudrait qu'il s'employât autrement!

La table de l'ambassade on devise gaiement. A un moment donné, M. Indelli, plein d'humour, a lancé à son conseiller, M. Paolo Cortese, nommé ministre d'Italie à Agram: ←

"Alors, mon cher ministre, quel est votre programme pour la Croatie?" ←

Nom d'Etat si neuf qu'il sonne comme une plaisanterie.

Café sous les arbres, à proximité d'un étang de scène de théâtre qui, en d'autres circonstances, vous ferait rêvasser, n'était l'information qu'on vous passe qu'il est habité par un peuple de deux ou trois milliards de moustiques. Le site circonvoisin est d'ailleurs fameux, car c'est là, comme vous le dirait n'importe quel écolier japonais, que les 47 ronins vengèrent, au prix de leur vie, leur seigneur et maître qu'on avait insulté.

Tasse de moka à la main, conversation avec Boltze, conseiller de l'Ambassade d'Allemagne, sur l'Allemagne d'avant la première guerre mondiale et, singulièrement, sur Leipzig où, en 1912, j'ai fait mon premier semestre de droit. On en vient vite à parler de cette pléiade de grands jurisconsultes allemands qui ont nom Savigny, Ihering, Mommsen, Gierke, Windscheid, Binding, Sohm, etc. Et le gentil M. Bolze de poser cette question avec une naïveté désarmante: "Mais pourquoi n'avons-nous plus de jurisconsultes de cette envergure?"

Je n'ose pas répondre, cher Monsieur, que c'est parce que le droit est détrôné en Allemagne et qu'une Faculté de droit digne de ce nom ^{est} serait aussi drôle ^{à voir} sous Hitler qu'une Faculté des sciences morales ^{est} sous Héliogabale.

2 mai.- Dans le cercle familial, l'Occidental est assis sur une chaise, le Japonais par terre. L'angle de vision n'est pas le même. De sa chaise, ~~il voit~~ ^{le premier} voit plus loin; ~~il voit~~ ^{de sa natte} de sa natte, le second voit plus près. L'un voit les Pyramides ou l'Himalaya; l'autre, le jeu de la lumière ^{sur} dans la tête d'une épingle ou le vertige de la coccinelle au bout du brin d'herbe.

Au cours des siècles, cette différence dans la manière de saisir ^{et de regarder} engendre deux mondes radicalement différents ^{concepts du}.

5 mai.- La presse s'est extasiée devant les exploits allemands en Grèce. La croix gammée sur l'Acropole, quel événement! Et surtout quel camouflet pour les Anglais. "Concluez, Américains!" catapulte ironi.

lement le "Nichi-Nichi". Après un tel succès des armes allemandes, vous serez bien obligés de reviser toute votre politique étrangère."

Que va faire maintenant Hitler? Dans les milieux diplomatiques, les supputations vont bon train. D'aucuns le voient déjà fondre sur le canal de Suez après avoir mis la main sur les pétroles d'Irak et d'Iran et "aligné", en passant, la Turquie tout comme la Bulgarie. D'autres le voient bien foncer sur l'Égypte, mais non sans lancer en même temps ses divisions blindées à travers l'Espagne pour s'emparer de Gibraltar. Ainsi, il tiendrait les deux verrous de la Méditerranée. On discute de ces éventualités, la mort dans l'âme, en se plaquant le sourire du parfait détachement sur la figure. Chacun cache aussi bien qu'il peut sa joie ou son angoisse. On ne se confie même ~~plus~~ ^{pas} son anxiété entre amis. Cela ne se fait plus.

6 mai.- Les stratèges en robe de chambre s'étonnent de plus en plus de voir les Japonais s'enliser en Chine. Que ne recourt-on, ~~pour~~ pour en finir, à la recette du "Blitzkrieg"? Le "Blitzkrieg", c'est vite dit. Allez en faire ^{l'expérience} dans des contrées immenses où l'ennemi qui vous harcèle s'évanouit à votre approche pour vous tomber dessus dès que vous vous arrêtez et, parfois, 100 kilomètres sur vos arrières! Le chinois dispose d'une arme terrible dont il se sert bien: l'espace.

Pour ~~l'armée~~ Lily Abegg, l'auteur du livre "Chinas Erneuerung", ~~par le général Konoé~~ ce serait la huitième armée, l'"Armée rouge", qui aurait introduit cette méthode de combat qu'on appelle aussi "la petite guerre". L'armée japonaise, une main qui passe dans de la li-maille de fer. Faites une trouée et, derrière la main, ^{l'orifice} ~~le trou~~ se referme lentement. Vous avez beau repousser l'ennemi sur des centaines de ^{lieux} ~~cent~~ kilomètres; vous êtes toujours au milieu de lui. C'est désespérant. Sous la furie de ces frelons qui se perdent dans la nue dès que vous croyez les saisir, des centaines de milliers de Japonais ont péri. Le chiffre officiel des morts est de 100.000 (Konoé dixit), mais, d'après d'autres sources, les pertes s'élèveraient au demi-million au moins.

7 mai.- Légère détente dans les rapports nippo-américains. Les journaux mettent la sourdine à leurs attaques habituelles contre Roosevelt et sa politique. Il me revient que, pendant l'absence de Matsuoka, le Prince Konoé aurait fait certains sondages à Washington. Il serait prêt à rencontrer quelque part le Président des Etats-Unis pour réduire la tension entre les deux pays. ~~Il~~ Roosevelt aurait dit oui d'abord, mais il se serait ravisé ensuite, estimant qu'avant une telle rencontre,

il serait nécessaire d'élucider certaines questions de principe. On en serait resté là, mais ~~Matsuoka~~ Matsuoka aurait trouvé mauvais, paraît-il, qu'on vausât derrière son dos. C'est assez compréhensible. Aussi serait-il question maintenant d'un voyage qu'il ferait ^{lui-même} à Washington. Il ne le fera point, mais on lui devait cette satisfaction d'amour-propre.

Au Gaimusho, on ne vous donne guère l'impression d'une détente. Au contraire, on me dit que, si les Américains s'avisèrent de convoier leurs envois d'armes et de munitions à destination de l'Europe ce serait la guerre avec les puissances de l'Axe. "Donc avec le Japon", ai-je complété. Mon interlocuteur m'a pas répondu.

8 mai.- Dîner l'autre soir chez les Cortese. J'y ai rencontré M. Taliani, Ambassadeur d'Italie en Chine occupée, un diplomate bien sympathique qui, à ce qu'il m'a dit, s'ennuie à mourir dans son Nankin morne et poussiéreux. A l'heure des cigares, l'Attaché militaire allemand, le Général Kretschmer, nous expose comment il voit la nouvelle Europe. Toute son économie sera naturellement réglée par le Reich, mais d'une manière qui fera l'affaire de tout le monde. Plus de concurrence ruineuse entre les membres de la communauté continentale. La production sera rationnellement répartie. La France fabriquera ceci, la Suède cela et ainsi de suite. Chaque pays aura ses spécialités. Les montres à la Suisse, j'imagine, et peut-être certaines machines électriques si ce n'est pas trop demander. Mais plus question, je suppose, ô amis bâlois, de produits chimiques et de colorants, réservés sans doute, avec la fabrication des armements lourds, à l'Etat directeur.

Et le Général Kretschmer, qui n'est pas un sot, vous parle de tout cela placidement, posément, à la manière d'un professeur d'économie politique, comme si c'était déjà plus ou moins fait. Charmante soirée.

9 mai.- Revu "Yshitsuné", une des dix-huit pièces du répertoire classique du Grand Kabuki. Je suis toujours impressionné par la ferveur quasi religieuse avec laquelle ^{l'audience} suit les ^{lentes} péripétées de ces tragédies à trame historique aussi naïvement conçues que maladroitement construites et surtout plus surannées, dans l'esprit et le langage, que les bouvriers en cuir bouilli des plus vieux musées. Elles ont pu plaire, on le conçoit, au temps des premiers

~~premier~~ Tokugawa, soit à l'époque d'Henri IV, mais nous, est-ce que nous jouons encore la "Didon" de Jodelle ou "La Troade" de Garnier ? Il faut dire que ces pièces si éloignées de la vie réelle sont supérieurement jouées. C'est ~~peut-être~~ ^{sans doute} ce qui les sauve. On ne peut que s'incliner devant l'art du comédien japonais. Il doit commencer par se faire une voix gutturale méconnaissable et se plier à une diction spéciale, rigoureuse, raffinée dans ses effets de gorge, aussi éloigné du langage courant que ~~le~~ ^{notre} plain-chant d'église. Intonations, mouvements des mains, des pieds et même des yeux, tout est minutieusement arrêté d'avance, de sorte que tout le génie de l'acteur est dans sa mémoire. Son rôle est d'ailleurs toujours tenu à la perfection. Il n'y a pas de souffleur.

10 mai.- Bien des Occidentaux n'ont pas encore désappris à flagorner ~~les~~ les Japonais, L'autre soir, chez les Williams, de l'Ambassade des Etats-Unis, un officier américain faisait, devant un ex-Ambassadeur du Japon à Washington, un éloge si outré et si soutenu de généraux japonais ~~qu'il~~ ^{de sa connaissance} ~~connaissait~~ que j'en avais le coeur soulevé. Passe encore si un officier allemand ou italien avait parlé ainsi, mais un colonel américain!

Venu me faire une visite de courtoisie, un banquier français de la Banque d'Indochine m'a déclaré de but en blanc que si Hitler leur promettait de respecter l'intégrité territoriale de la France, les Français ne devraient pas ~~hésiter~~ ^{luc contre} une seconde à ~~traverser à terre~~ ^{marcher avec} l'Angleterre. Il a même ajouté que si Hitler tenait absolument à l'Alsace-Lorraine, il ~~pourrait~~ ^{pourrait} ~~compenser~~ ^{compenser} avec du territoire belge!

Les historiens français réprovent la trahison des Saxons à Leipzig, mais ce qu'ils ont fait, et encore avec bien des circonstances atténuantes, n'était que peccadille à côté de ce qu'envisageait froidement ce banquier ~~français~~ ^{de France}.

Les Français de Tokio ne se doutent guère que leur palinodie choque jusqu'aux Allemands. ~~de l'Ambassade d'Allemagne.~~ ^{d'Allemagne, le Général Oltz,} L'ambassadeur se retient encore lorsqu'il me dit que "ces Français qu'il avait connus au cours de la guerre de 1914 - il est général - il se les représentait tout autrement". Pour lui, la France, un vrai "Katzenjammer".

Plus fiers.

~~Mais il est une autre France, à Londres ou dans le maquis, dont~~

22
~~il n'a pas gardé le secret et moi est aussi résistante et même que celle dont~~

14 mai.- Un accord économique a été finalement conclu, le 6 mai, avec l'Indochine. Traité léonin. On s'en doutait. L'Indochine se saignera aux quatre veines pour fournir au Japon tout ce dont il a besoin. Paiement en monnaie de singe, Toutes ses créances seront portées sur un grand livre.

La presse pousse des hourras. "Un traité qui fait époque", dit un quotidien. Qui prétendrait le contraire? "L'avance économique se poursuivra désormais sans entraves", écrit un autre. On l'aurait dit à sa place.

15 mai.- De l'avis de l'ambassadeur Honda, qui revient pour la seconde fois de Nankin, le régime de Wang-Ching-Wei est d'une faiblesse extrême! Ce n'est qu'un rien, un souffle, un rien", comme on chante dans Rip. Que faire, se demandent les conquistadors déçus, pour raffermir le pantin?

16 mai.- Changement sensationnel au Kremlin. Outre ses fonctions de secrétaire général du parti communiste, Staline a assumé la présidence du conseil des ministres. ^{à volée} ~~Il est le~~ maître absolu. ^{ou plus} Mais ne l'était-il pas déjà? Il n'a guère fait que mettre fin à une ambiguïté.

Beaucoup voient cependant dans cet avatar le signe précurseur d'une évolution imminente ou prochaine de la politique soviétique. L'"Asahi", du 8 mai, minimise l'affaire avec une plaisanterie d'assez mauvais goût, du moins pour les Italiens. En faisant de Molotov son second, Staline ^{n'aurait} ~~l'a~~ fait, en somme, qu'imiter le Führer qui a pris le Duce pour premier collaborateur!

17 mai.- L'atterrissage sensationnel de Rudolf Hess en Ecosse suscite des gloses variées. La version officielle de Berlin est bien acceptée par la presse, mais sous une teinte visible de scepticisme. On se méfie. ^{Quid!} Si Hitler - il est capable de tout, il s'est tant de fois parjuré - tentait vraiment de s'entendre avec Londres? Le Japon aurait alors fait un marché de dupes avec Berlin? "Admettons, lit-on dans le "Kokumin", l'organe de l'armée, que Hitler n'a véritablement rien su de cette escapade. Mais qu'est-ce qui a bien pu faire perdre l'équilibre mental à Hess? Le monde serait désireux de le savoir. Quoi qu'il en soit, il faut dire que cette mystérieuse aventure ne jette pas un jour favorable sur les puissances de l'Axe."

25 mai.- Au dernier thé de l'Ambassade de France, on s'est posé une fois de plus la question des questions: Que va faire Hitler? Mon collègue de Turquie et moi inclinons à penser qu'il pourrait bien se jeter sur les Russes. N'a-t-on pas noté - et cela n'a pas échappé aux informateurs des journaux suisses - que de Grèce, des divisions remontaient vers le Nord et que d'autres se concentraient vers l'Est? Nous en sommes à cette supposition quand survient notre collègue de Finlande ~~N. J. J. J.~~ Mis au courant, il nous a ri au nez. Pour lui, il n'y a qu'une chose qui peut se préparer: une attaque en masse contre l'Angleterre. Possible, mais rien ne transpire à ce sujet.

29 mai.- ~~xxxxxx~~ Récemment, nous étions à la campagne dans la propriété d'un haut fonctionnaire japonais. Il faisait encore froid et la pièce où nous déjeunions n'était pas chauffée, mais nous nous sentions à l'aise, car, sous la table, nos pieds se balançaient sur une fosse où brûlait du charbon de bois.

Les Joûons-des-Longrais, de la "Maison franco-japonaise", étaient aussi de la partie.

(Après le café, sous une tonnelle, l'^{aimable} ~~amphitryon~~ m'a longuement entretenu du Mandchoukouo et de l'intérêt qu'il y aurait pour la Suisse à se joindre aux pays qui l'avaient déjà reconnu. ~~xxxxxxx~~ Avec les Etats du groupe de l'Axe, le Salvador et le Vatican, cela fait exactement la douzaine. "Le Vatican!" souligne mon hôte comme si, après cela, on ^{devrait} ~~pourrait~~ lever...ou baisser le rideau. Je ne dis rien, mais je m'étonne une fois de plus que le Pape ait cru devoir donner sa bénédiction à une création politique qui est le fruit d'une agression et qui, comme telle, a été condamnée par la S.d.N. unanime.

Avant de partir, ^{notre amphitryon} ~~notre ami japonais~~ me confie ^{quelques sacs} ~~une certaine quantité~~ de charbon de bois que je fourre dans ma voiture et qu'il viendra chercher le lendemain chez moi à Tokio. C'est que nous sommes dans la préfecture d'Ishikawa, sauf erreur, et, pour en exporter du charbon dans la préfecture ^{limitrophe} ~~voisine~~ de Tokio, il faudrait à l'intéressé un permis qui lui serait probablement refusé. Me voilà contrebandier pour ne pas désobliger un ^{directeur du Ministère} ~~xxxxxxx~~ des affaires étrangères!

20 mai.- Je tiens de la meilleure source qu'entre le président du Conseil et son ministre des affaires étrangères, les rapports sont assez tendus. L'allure louvoyante du premier irrite le second qui aime à foncer droit sur le but. Les deux tempéraments ne sont pas faits pour s'entendre. Un tandem Konoé-Matsuoka fait même l'effet

d'une gageure. L'un, homme de savoir, d'érudition, ~~de méditation~~,^{et} de recueillement, l'autre, tout action, tout impulsion, marmite dont le couvercle tressaute sous la vapeur.

Konoé est l'esclave de son nom. C'est ce nom qui le cloue au pouvoir. Et c'est un nom qui rassure les consciences chargées. "Puisque Konoé est avec nous!" Mais qui couvre aussi ~~fatalment~~^{hélas!} toutes les turpitudes gouvernementales. Imaginez qu'au temps de Louis XIV, on ait ravagé le Palatinat sous un ministre Fénélon!

31 mai.- Le 27 de ce mois, le Président Roosevelt a ~~annoncé~~ donné à la radio un ~~ser~~ de ces fire-chats dont il a le secret et qui vous remet le coeur sur la forme. Comme il rassure et sait persuader! Al-lons, tant qu'il sera là, la cause de la liberté et de la justice ~~aura~~^a toutes les chances d'être sauvée.

~~cette fois-ci,~~ Il n'a pas prononcé une fois le mot Japon, mais il a déclaré d'autant plus nettement que chunking ne serait pas abandonné dans sa belle résistance. Pour le "Hochi-Shimbun", il s'agit-là d'une nouvelle provocation de la Maison-Blanche. Note en ~~à être~~^{sur} prise.

Ce même 27 mai, c'était la fête de la Marine. ~~Konoé~~^{son} porte-parole, le capitaine Hiraidé, a tenu à Tokio un discours franchement belliqueux devant plusieurs milliers de personnes. " A l'heure, a-t-il dit, ~~en résistance~~ où le Pacifique roule des vagues de plus en plus hautes, notre marine n'a rien à redouter avec ~~ses~~^{ses} 500 unités, ses 4.000 avions et toutes ses bases puissamment fortifiées." Pour lui, l'entrée en guerre des Etats-Unis n'est plus qu'"une question de jours et d'heures", mais le Japon est prêt à rompre le cercle de fer ~~XXXXXXXXXX~~ qui s'établirait alors autour de lui (textuellement: "autour de son bon droit").

1er juin.- On apprend qu'à Batavia, le patient M.Yohizawa a fini par manifester une vive irritation à cause de la lenteur des pourparlers avec les Hollandais. "Têtes dures", a dit de ses compatriotes mon collègue des Pays-Bas.

2 juin.- A la direction politique du Gaimusho, on revient sur la question du Mandchoukouo. On serait content de voir la Suisse reconnaître un état de fait auquel la moribonde S.d.N. ne peut plus rien changer. Mais mon interlocuteur ne me dissimule pas certaines fautes commises à l'endroit de ce pays. On ~~devrait~~^{ne voit pas assez}, selon lui, ~~voir~~^{voir} devant ~~la~~ main-mise japonaise. ~~XXX~~ Le Japon montre trop qu'il est là avec ses ~~masses~~^{cohorts} de fonctionnaires japonais ~~dirigés~~ à Hsinking. Que ce pseu-

do-Etat n'ait effectivement rien d'indépendant, chacun le sait, mais, comme il devrait l'être d'après la doctrine officielle proclamée à Genève, ^{pourquoi ne pas sauver} ~~on devrait s'efforcer~~ un peu plus de sauver les apparences? ^{il faudrait} ~~on devrait~~ jouer, mais on joue très mal le jeu de l'indépendance. La seule excuse, pour mon interlocuteur, c'est qu'il est extrêmement difficile de trouver du personnel qualifié chez les Mandchous eux-mêmes. Et qui inspire pleine confiance à l'occupant, aurait-il pu ajouter. Pour les Japonais, quel chinois serait ^{il} sûr aujourd'hui? Pas même un Wang-Ching-Wei, le seul chinois pourtant, comme me l'assurait l'ambassadeur d'Italie en Chine occupée, qui travaille encore loyalement avec le Japon.

"Quoi qu'il en soit, ^{en tant qu'haut fonctionnaire,} ~~ajoute-t-on au Gaimusho en tant que~~ vous pouvez tenir pour certain en Suisse que, tel qu'il est, notre Mandchoukouo est encore plus indépendant que ne le sera jamais le nouvel Etat de Croatie. Vous n'avez pas besoin de le répéter aux Italiens et aux Allemands. "

Il va sans dire qu'une reconnaissance de jure de la part de la Suisse est exclue. Membres de la S.d.N. nous devons respecter ses décisions.

20 juin.- Le terrible petit homme est rentré de Batavia. A la surprise générale, il a déclaré placidement qu'il reprendrait prochainement les pourparlers dans un esprit conciliant. N'oublions pas toutefois que Yoshizawa ^{lâchait} ~~agit~~ en plein accord avec Matsuoka, lequel ~~agit~~ il n'y a pas longtemps avec la retenue ~~habituelle~~ dont il est coutumier qu'une bonne diplomatie doit savoir agir à la faveur de la surprise.

21 juin.- Un accord commercial vient d'être conclu avec les Soviets. On n'en a point révélé les clauses. Heureux Matsuoka! ~~Il~~ Toujours le vent en poupe!

Wang-Ching-Wei est venu à Tokio se faire chapitrer ^{pour} ~~sur~~ son incapacité de créer, sur le Yang-Tsé, avec l'appui des baïonnettes japonaises, une Chine quelque peu amie du Japon. Il paraît que le Quisling chinois se défendrait en ^{montrant ses poches vides.} ~~arguant de son manque de fonds.~~

22 juin.- La foudre est tombée là où bien des indices faisaient craindre qu'elle tomberait. Hitler renouvelle le coup de Napoléon contre les Russes. On frémit à l'pensée qu'il pourrait réussir.

Relu des pages de "La guerre et la paix". " A la vue des coques postés sur l'autre rive, des steppes sans fin au milieu desquelles était Moscou, la ville sainte, la capitale de cet empire qui

rappelait celui des Scythes conquis par Alexandre de Macédoine, Napoléon, à la surprise générale et au mépris de toutes considérations tant stratégiques que diplomatiques, ordonna la marche en avant. Dès le lendemain, ses troupes passèrent le Niémen...". Mais, à propos de cette nouvelle campagne de Russie que les staliniens si pleins d'attentions pour les Allemands ont tout fait pour prévenir, verra-t-on de bonnes âmes se rallier encore au fatalisme de Tolstoï? Souvenons-nous de la phrase fameuse: "Bien qu'^{alors} en 1812, Napoléon crut plus que jamais qu'il dépendait de lui seul de verser ou de ne pas verser le sang de ses peuples", comme le lui disait Alexandre dans la dernière lettre qu'il lui écrivit, il était plus que jamais soumis à ces lois fatales qui, tout en lui laissant l'illusion d'agir selon son bon plaisir, le contraignaient à accomplir pour l'œuvre commune de l'histoire ce qui devait nécessairement s'accomplir". Dans cette perspective tolstoïenne, Hitler ne serait que le jouet de la fatalité. Il serait donc humainement irresponsable. Qui le croirait? On le verrait tout au plus esclave de son tempérament, de sa mégalomanie ^{haineuse} ~~colérique~~, de son messianisme de tête brûlée. La vérité très simple, c'est qu'il croit avoir besoin de toute l'Europe pour réduire l'Angleterre et tenir tête aux Etats-Unis. L'Évènement, puissance mystérieuse qui ^{bruit} ~~fait~~ l'histoire à sa façon, n'est pour rien dans cette énorme aventure.

La nouvelle est si inattendue pour les Japonais qu'ils en sont estomaqués. La veille encore, leur presse encensait un Staline si attentionné pour la politique de Hitler! Tout récemment aussi, les journaux s'ornaient d'une photographie où, dans un salon de l'ambassade soviétique, un Matsuoka très souriant serrait fraternellement la main à l'excellent M. Smetanin.

Voilà un ~~dit~~ ministre des affaires étrangères qui ^{aurait pu} ~~sait~~ ^{avoir plus de flair après son voyage à Berlin!} ~~qui va se passer~~ ce shake hands ostentatoire a dû le gêner un certain temps.

24 juin. - On devinerait déjà la perplexité du gouvernement à l'embarras extrême des journaux, évidemment tous "inspirés". Ils ne savent plus comment retirer les lauriers dont, hier encore, ils couvraient le front du dictateur soviétique. Mais ils les retireront petit à petit. Là-dessus, ^(pas besoin) d'aller consulter une chiromancienne. Comment le Japon pourrait-il se désolidariser d'une Allemagne dont la politique de prédateur est si conforme à la sienne? Le demi-tour n'est pas facile, mais on le fera. Le "Hochi Shimbun" fait déjà la transition en exprimant, ^{pour que les hostilités s'achèvent aussi vite que possible} "des vœux" en faveur de l'Allemagne.

Le Japon pourrait ^{arriver à} pêter, en effet, d'un Reich trop longtemps engagé chez les Russes. Ses atouts contre les Américains perdraient de leur poids.

Au Ministère des affaires étrangères, on ne cache pas sa surprise. Du dynamisme d'un Hitler, on pouvait tout attendre, mais ce coup-là, c'est bien le dernier qu'on aurait imaginé. Il est néanmoins assez difficile d'admettre que, lors de son séjour à Berlin, Matsuoka n'ait rien soupçonné des plans allemands. Autrement, Hitler l'aurait traité avec une duplicité offensante, car on ne dissimule pas à un allié fidèle une extension prochaine aussi formidable de la guerre en Europe. Defait, un bouillant comme Matsuoka aurait bondi sous l'affront. Or il n'a pas bondi du tout. D'où j'en conclus qu'il devait savoir quelque chose.

Son bref séjour à Moscou et la signature du pacte de non-agression avec l'Union soviétique ne prouvent rien dans l'autre sens. Une fois sa visite arrangée, il ne pouvait guère la contremander après avoir eu vent des projets de Hitler. Il aurait alors éveillé la méfiance des Bolchéviks au grand déplaisir des alliés allemands. Il fallait donc négocier comme si de rien n'était. Duplicité alors? On n'ose rien affirmer, mais l'étonnement trop serein de mes interlocuteurs au Gaimusho me paraît extrêmement suspect. De la guerre géante qui vient de s'engager, ils vous parlent sur le ton d'un voisin qui vous dirait: "Tiens! voilà qu'il pleut ~~quand~~ ^{quand} rien ne le faisait prévoir de matin!"

Feinte ou pas feinte, la surprise n'est pas suivie d'une ombre de regret. Hitler sait ce qu'il fait et il faut le laisser faire. Dureste, tout lui réussit. Et puis, les Russes battus, ~~quel~~ quel avantage pour le Japon! Plus rien à craindre du côté de la Mandchourie. Au surplus, on pourrait obtenir des garanties supplémentaires de sécurité ~~dans~~ dans ces régions. Un Vladivostok japonais, par exemple, mettrait fin à un danger perpétuel pour le pays de l'Empereur Hirohito. Heil Hitler!

2 juillet.- Odieux me paraît l'état d'esprit qui règne dans la presse locale. Plus le chaos augmente dans le monde, plus elle se réjouit. Avec quelle satisfaction ne s'est-elle pas fait dernièrement l'écho de certaines attaques de journaux italiens contre la Suisse! Quelle Schadenfreude! On sait bien que notre crime à nous, c'est de ne pas

aimer beaucoup le fascisme et encore moins l'hitlérisme.

Cette malveillance amusée fait hausser les épaules à l'ambassadeur d'Italie. Pour lui, que certains folliculaires à Milan ou à Rome pestent contre la Suisse attachée à son isolement politique, à sa neutralité, il n'y a là rien de particulièrement alarmant. C'est presque normal. Quel pays, me dit M. Indelli, n'a pas ses grincheux qui vous brouilleraient avec n'importe qui? Mais ce qu'il importe de noter, c'est qu'en cette affaire, il existe une notable différence de ton et même de fond, ajoute l'ambassadeur, entre ~~les journaux~~ ce qui s'imprime en Italie et ce que colportent les plumitifs japonais. Cet esprit de joyeux dénigrement, presque friand de catastrophe ~~est strictement japonais.~~ ^{est strictement japonais.}

La moindre critique formulée contre les Suisses sur le Tibre ou sur la Spree, les correspondants de presse nippons à Berne ou à Zurich la montent en épingle, si l'on peut dire, avec une joie diabolique, mais ils n'auraient pas dit un traître mot, par exemple, du grand discours, d'ailleurs en tous points remarquable, prononcé, le 5 juin dernier, par notre ministre des affaires étrangères devant le Conseil des Etats. Motif? Il y était trop question de paix, de mesure, d'équilibre et ce n'est pas ce genre de propos qui intéresse l'Agence Domei ni les gazettes qu'elle se fait une règle d'alimenter de bobards ~~soviétiques~~ tendancieusement alarmistes. Paix sur la terre, bonne volonté entre les hommes! Un vieux galurin qui ne se porte pas dans les rues de Tokio ou d'Osaka.

4 juillet.-Une conférence impériale s'est réunie le 2 sous la présidence de l'Empereur. Elle aurait duré une couple d'heures. Qu'a-t-il été décidé entre les grands dignitaires de l'Empire? On se le demande quoiqu'il ne soit pas douteux qu'il a été ^{beaucoup} question ~~en particulier~~ de la guerre germano-soviétique à propos de laquelle le Japon n'a toujours pas pris position.

Au sortir de ^{ce important sanhédrin, un} ~~cette grave~~ Matsuoka ^{formellement} a déclaré que ~~le gouvernement continuerait à suivre avec une vigilance extrême "le développement de la situation".~~ Sous couleur de prêcher le calme, il a plutôt fait ^{en lançant} le contraire ^{à l'avertissement} que "la nation peut pas se permettre, le moindre faux pas dans la voie où ^{sa} destinée ~~flambe~~ voudra qu'elle ^{se} engage". Un ^{ironiste} ~~journaliste~~ a noté que le verbeux ministre des affaires étrangères avait tout dit, cette fois-ci, en 35 mots!

Farmi les observateurs, le sentiment prévaut que le gouverne-

ment fait ~~de perplexité~~ ^{à l'incertitude} vertu. Il ne sait trop à quoi se résoudre. Qui pourrait déjà dire comment tourneront les événements en Russie? Pour le moment, mieux vaut donc se tenir sur la réserve, réserve qui ressemblera à une sorte de neutralité fiévreuse, inquiète, oscillante comme le manomètre d'une machine à vapeur.

6 juillet.- J'apprends que, pour les milieux officiels, il n'y aura ~~pas de guerre~~ pas de guerre avec les Soviets. Ils seront battus, dit-on, par les Allemands. Pourquoi, dès lors, s'en mêler? Au demeurant, ce n'est plus le Nord, mais le Sud qui intéresse désormais le Japon. Tant pis pour les vieux stratèges de l'Armée du Kwantung qui avaient toujours rêvé d'une marche vers le Septentrion! Les appétits de Tokio ont changé d'orientation.

8 juillet.- Hier, la guerre sino-japonaise est entrée dans sa cinquième année. On établit des bilans. Chiffres officiels: plus de 2 millions de Chinois tués, plus de 2.000 avions abattus. Du côté japonais, chiffres ~~officiels~~ ^{officiels}: 109.250 morts. On passe sous silence le nombre des blessés, des invalides, des malades, des disparus. Rien non plus de prisonniers. Mais fait-on beaucoup de prisonniers entre Asiatiques? La proportion entre les pertes japonaises et les pertes chinoises serait de 1 à 37. Encore serait-elle de 1 à 60 pour les six derniers mois selon un communiqué du G.Q.G. À croire que le troupier japonais est blindé, ~~des~~ ^{sur} pieds à la tête! ~~Plus sous les balles~~

En attendant, le peuple a toujours plus de peine à subsister. Ce n'est pas avec ~~de~~ ^{de rassurantes} ~~éloquantes~~ statistiques qu'on obviendra à la disette persistante. D'après le major Kato, du Ministère de la guerre, on s'abuserait ~~à~~ en attribuant aux besoins de l'armée la pénurie de vivres et d'articles de première nécessité. L'armée ne consommerait, en effet, qu'un peu plus de 10% de la nourriture destinée à la population, et l'on oublie trop tout ce qu'on retire, grâce à elle, de la Mandchourie et de la Chine.

Si la guerre de Chine se prolonge, ~~ils~~ ^{affirment} les militaires, c'est la faute des Anglais et surtout des Américains. Mais, pour le major Tominaga, ~~le~~ ^{Tokyo} Wang-Kai-Chek a beau se pendre "aux basques des démocraties dictatoriales" (sic), la fin de son régime est inscrite dans les astres. Cette "marionnette" a dû se sentir mal à l'aise ~~en~~ ^{à la nouvelle} apprenant que Tokio vient d'avancer 300 millions de yen au gouvernement de Nankin et, d'autre part, que "l'armée allemande

21 juillet.- Sensation. Le cabinet Konoé est tombé. Personne ne s'y attendait. Que s'est-il passé: Renseignements pris à bonne source, rien ~~d'extraordinaire~~ ^{d'extraordinaire}. On a tout simplement voulu se débarrasser de Matsuoka et, pour y parvenir sans débarquement brutal, le premier ministre a donné sa démission. L'Empereur l'a aussitôt chargé de constituer un nouveau gouvernement. C'était chose faite deux ^{jours} après, soit le 18 juillet. Il gardait huit de ses anciens collaborateurs et en laissait cinq sur le carreau, de quoi atténuer sans doute la disgrâce de Matsuoka.

Les grands manitous, Matsuoka excepté, gardent tous leur portefeuille, notamment le baron Hiranuma qui pourrait bien être, sous ses cheveux blancs, le cerveau le plus agissant de toute l'équipe gouvernementale. Celle-ci s'est, en même temps, militarisée davantage. Sur quatorze ministres, sept viennent de l'armée et de la marine. Mauvais signe, mais signe aussi que Matsuoka a été sacrifié aux militaires qui, malgré sa germanophilie avérée, le trouvaient ^{encore} quand même trop lié avec Moscou. On voulait aux Affaires étrangères un homme aux coudées plus franches. Ce sera l'Amiral Toyoda. Un nom qui ne dit rien chez les diplomates.

22 juillet.- Au Ministère des affaires étrangères, le départ de Matsuoka a été aussi digne qu'émouvant. Il a pris congé de ses collaborateurs sans articuler ni critique ni justification. L'Empereur a sanctionné sa démission et, en féal sujet, il s'en va sans ~~rien~~ ^{rien} maugréer. Il a simplement confessé qu'il n'avait plus qu'un désir: aller vivre dans la montagne comme un moine solitaire et s'adonner à la lecture et à la méditation.

Un départ qui a de la noblesse, comme une grandeur romaine.

23 juillet.- Les raisons qui ont provoqué la chute de Matsuoka restent ~~plongées dans une sorte de brume~~ ^{enveloppées}. Les bruits les plus contradictoires circulent. Un diplomate japonais de mes amis m'assure que sa politique n'a été pour rien dans sa mise au rancart. S'il a dû s'en aller, c'est parce qu'on était las de sa manière d'être et d'agir. Il parlait trop, remuait trop, s'imposait trop et, ce qui pis est, voulait jouer un rôle trop personnel. "Représentez-vous, ^à poursuit ^{il} mon interlocuteur, une personne qui, à un dîner, ne fait entendre que sa propre ~~voix~~ ^{voix} et qui, partout et à chaque occasion, éclipse ^{les} les autres de son encombrante importance. Au dé-

but, tant de faconde égocentrique intéresse, amuse, captive, mais, à la longue, à force de se répéter, de ressasser, de tourner en rond, elle fatigue, agace, indispose, irrite. On évite l'intarisable discoureur, on le fuit et il se trouve de plus en plus seul avec son éloquence écumeuse dont le plus lymphatique finit par avoir la nausée." ~~xxxxxxx~~ Ce comportement, ^{à croire mon ami qui} ~~ajoute le casour~~ n'était guère japonais. Il devenait franchement intolérable. Le bavard s'est lui-même condamné.

L'homme qui parle ainsi est un ex-collaborateur dévoué de Matsuoka. A-t-il une dent contre lui? ^{ye} ~~se~~ s'étonne en tout cas de le voir jeter d'aussi lourdes pierres. ^{dans le jardin de son ancien chef} ~~Il aurait pu laisser ce soin à d'autres.~~

~~Il est vrai qu'il ne met nullement en cause sa politique. Ce~~ ^(conclut-il) ~~qu'il n'a pas pu faire,~~ ^{me dit-on} un autre le fera. Avec ~~ses~~ des méthodes différentes. Question de tempérament. Mais l'objectif demeurera le même. Le Japon ne peut plus changer. Plus question d'un rapprochement avec les Etats-Unis et l'Angleterre. "C'est trop tard, trop tard", s'écrie durement mon interlocuteur. Il y a deux ans, un accord aurait été encore possible; aujourd'hui, il n'y faut plus songer. D'ailleurs, le Japon est si fermement engagé dans la voie qu'il a délibérément choisie qu'une rupture avec Washington paraît à peu près inévitable.

— "Alors, ai-je ^{dit,} ~~interrompu~~, cela pourrait être la guerre?"

— Hélas! oui! Espérons seulement qu'elle sera brève. Nous ferons tout pour qu'il en soit ainsi. Si, par malheur, elle devait se prolonger, notre pays pourrait connaître, il faut l'admettre, des heures difficiles. Mais que faire d'autre? Reculer parce que les ressources matérielles des Etats-Unis dépassent les nôtres? Impossible. Les ponts pour une retraite sont coupés derrière nous. Notre marche en avant nous a déjà coûté trop d'argent et de sang. ^{Il nous faut vaincre ou mourir, comme on dirait en style noble.}

25 juillet.- Tout ce qu'on sait du nouveau ministre des affaires étrangères, l'Amiral Toyoda, c'est qu'il a commandé naguère la base navale de Sasebo et qu'il a été ministre du commerce dans le cabinet précédent. C'est pour nous plus ou moins une page blanche.

L'Amiral m'a reçu aujourd'hui, à 18 heures 45, dans sa résidence officielle, là même où j'avais été ^{introduit auprès de} ~~xxxxxxx~~ par son prédécesseur. J'ai reconnu tout de suite la marin à l'affabilité de l'accueil

fait un
un
Bouyer,

34

Dès mon entrée, il est venu ~~à ma~~ à ma rencontre et m'a rappe-
lé tout de suite, en termes extrêmement aimables, que, de 1924 à 1927,
j'avais été Conseiller juridique au Gaimusho. " On ne vous reçoit
pas comme un autre de vos collègues, me dit-il en un excellent an-
glais; vous êtes, vous, un peu de la maison." Il m'a interrogé
ensuite sur la Suisse, pays qu'il connaît assez bien pour avoir été,
en 1927, délégué à la conférence navale des trois réunie à Genève,
et il a écouté avec beaucoup d'intérêt tout ce que je lui ai exposé
sur notre statut de neutralité. Sur la situation du Japon, il n'a-
vait pas de révélations à me faire et ce n'était pas le moment pour
moi de lui poser des questions par trop indiscretes. ~~XXXXXX~~ Avec une modes-
tie charmante, il se défend d'ailleurs d'être diplomate. Pour un
peu il s'^{excuse} ~~excuserait~~ d'assumer des fonctions aussi différentes de cel-
les qui furent les siennes jusqu'ici. Mais il fera de son mieux,
me dit-il, pour résoudre si possible les problèmes graves et délicats
qui vont retenir son attention et celle de son gouvernement.

Impossible de rencontrer homme plus agréable, ~~XXXXXX~~ d'un
naturel plus simple et plus sympathique, plus éloigné de pose et
d'ostentation. En le voyant de près, je comprends que ~~Matsuoka~~
ait dit de lui: "C'est un des hommes que j'aime et admire le plus".

26 juillet.- Le Japon ne regrette-t-il pas d'avoir conclu un pacte
de neutralité avec les Soviets? Pour en avoir le coeur net, je m'a-
dresse à une haute personnalité japonaise de mes amis. Pour l'amener
plus facilement dans la voie des confidences, j'ai commencé par lui
dire en substance ceci: En somme, si M. Matsuoka s'était douté que
l'Allemagne se jetterait sur les Soviets qui lui témoignaient tant
de bonne volonté, il aurait probablement jugé plus avantageux de ne
pas se lier les mains avec les Russes. Sans cet accord qui vous immo-
bilis/dans une certaine mesure, vous seriez maintenant dans une posi-
tion plus favorable pour régler les quatre problèmes principaux qui
se posent entre vous et le Kremlin: celui des pêcheries, de la fron-
tière entre le Mandchoukouo et la Mongolie, de Sakhakine et des é-
changes commerciaux.

" Je comprends fort bien un tel point de vue, répondit mon inter-
locuteur. Ce traité peut, en effet, nous gêner dans une certaine me-
sure, mais, tout considéré - et je ~~XXXX~~ vais vous étonner - il est
heureux, malgré tout, qu'il ait été conclu. Il a provoqué, en effet,
une détente du côté des Soviets à l'heure où nous avons tant d'autres
chats à fouetter. S'il n'avait pas vu le jour, certains têtes chaudes

n'auraient eu de cesse qu'elles ne fussent parvenues à nous entraîner dans un conflit armé avec la puissance rouge. Le traité leur a coupé l'herbe sous les pieds." ~~Il n'y a pas de doute que les Allemands ont été les premiers à~~
~~trouver la solution.~~

27 juillet.- Relu la "Pharsale" dans un texte juxtalinéaire. La guerre, quoi qu'on en dise, était quand même plus hideuse encore que de nos jours. Soldat, frappe au visage! Jubet ferro contundere vultus. Avec la nuit accoucheuse de crimes. Nox ingens scelerum est." D'un côté, on tend la gorge et, de l'autre, on n'a plus qu'à pousser le fer". Et ceci qui dépasse tout: "Si vous avez tué un inconnu, dites que vous avez ~~complètement~~ égorgé un parent pour être mieux récompensé! Et ces vers 169 et suivants que j'ai résumés dans ce quatrain:

Moi-même en ce charnier, j'ai cherché, minutieux,
La tête de mon frère et, quand je l'eus trouvée,
Il me fallut choisir, délicate corvée,
Parmi les troncs épars, le cou seyant le mieux.

L'homme de nos jours est moins sanguinaire, du moins au grand jour. Il y a progrès. Evidemment très lent. Il a fallu 50.000 ans à l'homo sapiens pour ne plus achever les blessés:

27 juillet.- A Karuizawa, bal chez l'ambassadeur du Brésil, M. de Castello-Branco Clark. On danse sous la véranda et l'on joue au bridge à l'intérieur. L'accord franco-japonais pour la "défense commune de l'Indochine" vient d'être signé. Les Vichissois n'en sont pas particulièrement fiers. Un de leurs militaires qui vient de tourner le plus langoureux des bostons me dit en sirotant une menthe à l'eau: " Quel autre parti pouvions-nous prendre? Tout le monde nous a abandonnés." J'aurais pu répondre que... Mais il s'était déjà levé pour un tango.

La soirée a d'ailleurs ^{assez} mal fini. Des chauffeurs s'étaient enivrés à l'office. Celui de l'ambassadeur d'Espagne, qui titubait et bafouillait, tenait absolument à reconduire son patron et sa patronne à leur villa. Mon ami de Vigo dut l'arracher de son siège et se livrer ensuite avec lui à un pugilat en règle. On eut beaucoup de peine à séparer les boxeurs improvisés. Un quart d'heure après, je rentrais chez moi en traversant le jardin plongé dans une nuit de tunnel. Mais voici qu'à trente ou quarante pas de la résidence brésilienne, une ombre surgit d'un massif de feuillage plus noir encore

que la nuit et qu'un poing s'abat sur moi, mais heureusement détourné par un réflexe de défense. Le coup n'a fait que m'effleurer la ~~nez~~ cornée de l'oeil droit. Ripostant machinalement, j'assène à mon agresseur un swing qui, à ma stupéfaction, l'envoie rouler à quelques mètres sur le chemin où il reste inerte. Retournant sur mes pas, je donne l'alerte parmi la joyeuse compagnie de la véranda brésilienne. On court et l'on ramasse un homme assommé. Stupeur! C'est le chauffeur de l'Ambassadeur d'Espagne!

Comme on devait l'apprendre par la suite, l'ivrogne abruti par le saké m'avait pris dans l'obscurité pour son patron espagnol! Mais, en dépit des dires de l'agresseur tout éruçant d'alcool, n'était-ce pas, en réalité, une tentative de vengeance sur le premier étranger qui passerait à côté de son buisson?

De l'aveu même d'amis japonais, la mentalité des chauffeurs est maintenant déplorable. Comme le chômage ne les menace plus depuis que la guerre de Chine a mobilisé presque ~~les~~ ^{tout ce qui est} ~~capables~~ de conduire un camion, ils sont imbus d'arrogance. Un soir que nous avions chez nous les Mizuno - M. Mizuno est le directeur commercial du Gaimusho - ^{m m chauffeur} j'accepta, vu l'heure tardive, de les reconduire dans ma ~~propre~~ voiture à la station de Meguro que moyennant paiement d'un solide pourboire. J'en étais renversé et doublement gêné, d'abord pour l'accroc à l'hospitalité de notre maison et puis pour l'affront fait sous mes yeux par ce méchant larbin à un haut fonctionnaire d'ailleurs des plus sympathiques.

Tous n'ont cependant pas perdu leur point d'honneur. Lors de ma première visite à l'Amiral Toyoda, étant à Karuizawa, j'avais décidé de me rendre à Tokio, non pas à la route, mais par le rail, afin de répondre à l'appel des autorités qui nous demandaient de économiser le carburant. Or, au lieu de rentrer au garage par le chemin habituel, le chauffeur qui m'avait conduit à la gare, voulut prendre un raccourci. Mal lui en prit, car, dans la brume matinale, il ne vit pas venir, à un passage à niveau non gardé, le tortillard régional. Ma voiture, une Chevrolet "de luxe" flambant neuve, fut tamponnée par la locomotive et ~~gravement~~ ^{serieusement} endommagée. Le chauffeur s'en sortit par miracle avec quelques insignifiantes égratignures. Il avait gravement péché par étourderie, mais, comme nous n'avions rien d'autre à lui reprocher, je décidai de le garder. A ma surprise, il ne voulut pas entendre parler d'une mesure de clémence qu'il jugeait imméritée. Il avait perdu la face devant nous et devant le personnel. Il préféra s'en aller.

28 juillet.- Reçu la visite d'un député naguère influent, M. Tsurumi, grand ~~xxxxxxxxxxxx~~ ^{spécialiste} des affaires d'Amérique, qui fit même des tournées ~~des~~ conférences aux Etats-Unis. Il venait me voir, à ma demande, pour une question de bail à loyer. Cette affaire réglée, j'ai profité de l'occasion pour l'interroger sur l'"Association pour l'assistance au trône" qui devait révolutionner la vie politique japonaise.

- Je ne sais trop que penser, lui ai-je dit en guise de préambule, de cette organisation tentaculaire qui embrasse tout sans rien étreindre. Vous me prendrez pour une âme naïve, mais j'incline à penser qu'avec un peuple attaché comme le vôtre par toutes ses fibres à la Maison impériale, vous n'en auriez pas eu besoin.

- Très juste en un sens, me dit en substance le parlementaire japonais. Cette association n'a pas d'utilité pratique. C'est à cet égard un rouage inutile. Seulement, son vrai but n'est pas celui qu'on lui prête officiellement. Il ne ~~s'agit~~ ^{s'agit} pas, comme le veulent ses statuts organiques, d'"aider le Trône", mais tout simplement d'occuper des parlementaires qui n'ont plus rien à faire et qui, livrés à eux-mêmes, feraient des bêtises. Puisqu'ils n'ont plus rien à dire, il fallait bien leur donner l'illusion d'être encore bons à quelque chose. On les amuse avec un colifichet comme des enfants. Cela leur permet de tuer le temps jusqu'au jour où les partis politiques auront de nouveau le droit de se chamailler sur la place publique. Car nos vieux partis traditionnels ne sont pas morts, croyez-moi; ils ne sont pour raison d'Etat que temporairement en léthargie. Une léthargie patriotique.

29 juillet.- Les relations postales avec le reste du monde deviennent un problème. Vu la guerre qui fait rage en Russie, le Transsibérien ne doit plus guère servir au courrier qui nous vient d'Europe. Pour ma part, j'expédie mes ~~plus~~ par l'Amérique sans les confier nécessairement à la poste japonaise. Pas besoin de dire pourquoi.

La censure continue à en faire des siennes. A Hongkong, les Anglais n'ont pas résisté à l'envie de passer le coupe-papier dans une lettre dont ~~l'expéditeur~~ ^{l'expéditeur} était notre Administration fédérale et le destinataire, ma Légation. Je signale cette violation de courrier à l'Ambassadeur de Sa Majesté britannique. Il en est gêné.

30 juillet.- Le golf, sport de luxe en Europe, jouit d'une popularité extraordinaire au Japon. On y compte plus de 90 places de jeu. Toutes les classes de la société, y compris les plus humbles, s'y rencontrent. Belle égalisation sociale. Le ~~simple~~ ^{plus modeste} boulanger est du Jockey-Club!

Il n'est pas jusqu'aux princes de la famille impériale qui ne s'adonnent aux joies de ce sport introduit en 1903 au Japon par l'Anglais Arthur Groom, mais ils le pratiquent ^{louscans} en princes, précédés par un "cadet" à casquette rouge qui sonne de la trompe pour inviter les joueurs à ~~laisser le champ libre à~~ ^{laisser le champ libre à} l'auguste golfeur. Régime bien médiéval sur une place de sport où l'égalité devrait être de règle, ^{du moins en principe.}

Dernièrement, ma femme et moi avons eu les honneurs de la trompe au nouveau golf de Karuizawa. A ce signal lugubre comme la trompe de "Hernani", nous nous sommes immobilisés pour laisser un prince ~~attaquer le trou~~ ^{deja} jouer ~~précisément~~ le trou que nous avions ^{daigné nous} attaqué. En passant, S.A.I. ~~dit~~ a quand même ^{décoché} un "Thank you!" assez gentil.

N'empêche qu'un ordre ainsi donné à un ministre plénipotentiaire ^{ce me semble} étranger était déplacé. Passe encore s'il s'était agi du souverain lui-même. Je doute fort que le duc de Windsor eût exigé, quand il était prince de Galles, qu'on s'arrêtât subitement de jouer à son approche. A fortiori n'aurait-il pas infligé cette humiliation à un envoyé diplomatique accrédité auprès du chef de l'Etat.

J'ajoute que, sans sommation claironnée, nous aurions fait place de nous-mêmes au prince jouant dernière nous. Dès le trou suivant. Question de courtoisie.

1er août.- 650^{ème} anniversaire de la Confédération suisse. Grande fête à la Légation à laquelle participent tous les Suisses de Tokio et Yokohama. Dans mon discours, faisant allusion à la situation présente, ^{j'ai dit} ~~je dis~~ que si l'Europe entend se refaire une âme, nous n'avons point à refaire la nôtre. Je réponds ^{curse} à ceux qui, chez nous, prétendent parce que Hitler bouleverse victorieusement le monde, que "nous sommes en révolution". Prophètes de peu de foi! Il n'y a pas de révolution qui tienne; il y a ^{ceci} que nous assistons à un recul accidentel et occidental ^{de notre civilisation} ~~sur la voie du progrès~~ à la suite de certains brigandages internationaux. Voilà tout.

On veut croire que c'est passager.

2 août.- L'Indochine occupée dans sa totalité, les Japonais sont inquiets. Ils attendent la réaction américaine.

On nous assure que leurs troupes ont été reçues cordialement à Saïgon. Mais, fait symptomatique, la radio de cette ville que j'écoute ^{parfois} ~~parfois~~, ne dit mot de ~~l'arrivée~~ leur arrivée. Ce n'est généralement pas par le mutisme qu'on ^{accueille} ~~reçoit~~ des amis.

On n'est pas tranquille en Thaïlande. J'ai reçu la visite d'une importante personnalité siamoise qui revenait de Lausanne où elle avait pris contact avec le jeune roi dans un collège de cette ville. En présence de l'ambassadeur ^{M.} Sri Sena, l'éminent visiteur m'a dit que son pays se trouvait vis-à-vis du Japon dans la même situation que le nôtre vis-à-vis de l'Allemagne. Il craignait à tout moment une agression. "Va-t-on, ^{en faisant de l'ironie malicieuse} se demandait-il, nous occuper sous couleur de nous défendre?" Terribles temps.

4 août.- Les Japonais sont patriotes en diable, mais ils ne se font pas plus de scrupules qu'ailleurs pour tourner lois et règlements. Rien de contradictoire pour eux dans ~~cette~~ ce comportement. Ils sont comme ces gens de bonne compagnie qui se targuent d'avoir dupé un douanier. Un propriétaire de ma connaissance ne pouvait, d'après la loi sur les loyers, augmenter son locataire. Or, pour obtenir quand même 4.000 yen de plus, il obligea ce dernier à déclarer, primo, qu'il occupait une annexe où il n'avait jamais mis les pieds et, secundo, qu'il versait la moitié du supplément au titre de réparations. Mais, comme la police aurait pu se méfier de la supercherie sur ce dernier point, le propriétaire, rompu à tous les trucs juridiques, ^{avait tenu} ~~eut~~ à spécifier sur le reçu ^{de} ~~détenu par le~~ locataire que le mot "réparations" n'avait pas la signification courante, mais qu'il devait s'entendre au sens du Traité de Versailles! Etranger, mais juriste lui-même, le locataire tout ébaubi s'en fut consulter confidentiellement un homme de loi réputé de la ~~zone~~ capitale. "C'est pourtant simple, lui dit-il, Vous ne payez pas les 2.000 frs. pour des réparations ordinaires, ce qui serait contraire à la loi, mais pour une "restauration", ce qui est tout différent et parfaitement licite." Devant cet argument-massue, le locataire s'inclina, mais non sans ^{hésiter} ~~faire admettre aussi aux propriétaires~~ ^{en contrepartie - furceur} ~~à son bailleur~~ qu'il ne serait ^{pas tenu non plus} ~~tenu en aucun cas~~ à des "réparations morales" au sens du ~~même~~ Traité de Versailles. Le bailleur trouva la précaution tout à fait raisonnable.

7 août.- Lourde atmosphère de guerre. On mobilise tout ce qu'on peut. Ouvriers, artisans, agriculteurs, pêcheurs sont raflés par les casernes. Aussi la main-d'oeuvre devient-elle de plus en plus rare. Obtenir quelqu'un pour la moindre réparation est tout un problème. Dernièrement, il pleuvait dans mon bureau et j'avais dû installer divers récipients pour recueillir les pleurs de mon plafond. Ce n'est qu'après trois jours de ~~pluie et de réclamations insistantes~~ ^{dégoulinaide et d'appels téléphoniques} qu'un pauvre diable travesti en ~~travesti~~ ^{couvreur à fini par se hisser} est monté péniblement sur mon toit pour en masquer les fissures.

Pour donner plus de bras aux champs et aux usines, on va faire appel à des milliers de femmes de ménage. 5.000 villes et villages ouvriront des "nurseries" et des cuisines populaires pour s'occuper des gosses à la place de leurs mères. A cet effet, chaque municipalité rec~~ra~~ une indemnité de 100 yens! Oui, parfaitement: 1 et ~~deux~~ ^{deux} zéros. Dérisoire, mais symbolique. L'Etat ~~oblige~~ ^{contraint}, mais il ~~aide~~ ^{vous} aide!

Des mesures seront également prises en vue d'un accroissement des naissances. On se demande comment. Du reste, le pays n'est-il pas prolifique à souhait, tellement que, lors de mon premier séjour au Japon en 1924, on parlait ^{déjà} beaucoup d'un ~~strict~~ contrôle des naissances. En haut lieu, on m'explique que le Japon n'aura jamais assez de monde à envoyer au dehors. Avec ce sous-entendu, je pense, qu'à la longue, il ~~vaudrait~~ ^{vaudrait} mieux occuper ^{en civil plutôt} en ~~habits civils~~ qu'en uniforme.

les territoires conquis

9 août.- Constatation curieuse, dans ce pays où l'on fait la chasse aux oisifs, jamais on n'a ^{eu} ~~autant~~ ^{la bougeotte.} ~~voyage~~, la pléthore des voyageurs est la plaie des chemins de fer. Les autorités ont beau adjurer les gens de rester chez eux dans l'intérêt suprême du pays, rien n'y fait. C'est toujours au voisin que l'appel s'adresse. Et les gares sont envahies de plus belle.

Pour se défendre contre l'invasion, il n'est plus délivré de billets de quai. C'est ce qui s'appelle ~~frapper~~ ^{taper} à côté du clou. Car ce genre de billets, ^{est-ce qu'il y a} ~~ne compte pas~~ ^{pas} à côté des billets de voyageurs? De fait, les quais sont noirs d'une ^{multitude} ~~multitude~~ affalée sur des baluchons et des valises. On n'y circule plus; on enjambe. On dirait les rescapés d'un tremblement de terre qui campent là en attendant ^{dant} ~~qu'on~~ qu'on les évacue ailleurs.

7 août.- Lourde atmosphère de guerre. On mobilise tout ce qu'on peut. Ouvriers, artisans, agriculteurs, pêcheurs sont raflés par les casernes. Aussi la main-d'oeuvre devient-elle de plus en plus rare. Obtenir quelqu'un pour la moindre réparation est tout un problème. Dernièrement, il pleuvait dans mon bureau et j'avais dû installer divers récipients pour recueillir les pleurs de mon plafond. Ce n'est qu'après trois jours de ~~pluie et de réclamations insistantes~~ ^{dégoulinaide et d'appels téléphoniques} qu'un pauvre diable travesti en ~~zézé~~ ^{couvreur à fini par se hisser} est monté péniblement sur mon toit pour en masquer les fissures.

Pour donner plus de bras aux champs et aux usines, on va faire appel à des milliers de femmes de ménage. 5.000 villes et villages ouvriront des "nurseries" et des cuisines populaires pour s'occuper des gosses à la place de leurs mères. A cet effet, chaque municipalité recorra une indemnité de 100 yens! Oui, parfaitement: 1 et ~~deux~~ ² zéros. Dérisoire, mais symbolique. L'Etat ~~oblige~~ ^{contraint}, mais il ~~aide~~ ^{vous}!

Des mesures seront également prises en vue d'un accroissement des naissances. On se demande comment. Du reste, le pays n'est-il pas prolifique à souhait, tellement que, lors de mon premier séjour au Japon en 1924, on parlait ^{de} beaucoup d'un ~~strict~~ contrôle des naissances. En haut lieu, on m'explique que le Japon n'aura jamais assez de monde à envoyer au dehors. Avec ce sous-entendu, je pense, qu'à la longue, il ~~vaudrait~~ ^{vaudrait} mieux occuper ^{en} ~~en~~ ^{habits civils} ~~en~~ ^{civil plutôt} qu'en uniforme.

les territoires conquis

9 août.- Constatation curieuse, dans ce pays où l'on fait la chasse aux oisifs, jamais on n'a ^{eu} ~~autant~~ ^{la bourgeoisie} ~~voyage~~ la pléthore des voyageurs est la plaie des chemins de fer. Les autorités ont beau adjurer les gens de rester chez eux dans l'intérêt suprême du pays, rien n'y fait. C'est toujours au voisin que l'appel s'adresse. Et les gares sont envahies de plus belle.

Pour se défendre contre l'invasion, il n'est plus délivré de billets de quai. C'est ce qui s'appelle ~~frapper~~ ^{taper} à côté du clou. Car ce genre de billets, ~~ne compte pas~~ ^{est-ce qu'il est} ~~à côté~~ ^à des billets de voyageurs? De fait, les quais sont noirs d'une ~~multitude~~ ^{multitude} affalée sur des baluchons et des valises. On n'y circule plus; on enjambe. On dirait les rescapés d'un ~~tré~~ ^{tré}blement de terre qui campent là en attendant ^{dant} qu'on les évacue ailleurs.

Se déplacer
~~Voyager~~ un samedi ou un dimanche est devenu un exploit, un tour de force. On s'insère par bourrades dans les wagons autant par les fenêtres que par les portes. ^{Encore} beaucoup voyagent ^{de} en pendeloques sur les marche-pieds. Les couloirs ne sont plus qu'une masse humaine comprimée jusqu'à l'étouffement. Ceux qui peuvent encore remuer un bras se déshabillent complètement pour se faire plus petits et respirer un peu plus librement. On voyage en chemise, ^{ou camisole} ~~ou en~~ caleçons, sauf, il faut le dire, les femmes, qui gardent toujours, où que l'on soit, une tenue ~~des fois~~ décentes.

Sur ces migrations massives, jamais personne n'a pu donner une explication qui vide la question. Pour ma part, je les attribue à l'amélioration de la condition matérielle des masses japonaises. Les salaires payés dans les usines de guerre dépassent de beaucoup la pauvre paie de naguère. L'ouvrier a peut-être ^{faim} ~~rien~~, mais il se sent riche et, tout à la joie de ce changement d'existence, il se met à voyager avec femme et marmaille, histoire d'aller voir son vieux père malade à Sendai ou la tante de Kofu. Pour une fois qu'il peut se déplacer sans bouleverser le budget familial, il se bat l'oeil des admonestations gouvernementales.

11 août. - Malgré le sérieux de la ^a ~~situation~~, les foules se ruent vers le plaisir. Les estaminets regorgent de monde. Inutile de vous diriger vers un cinéma. Vous n'y trouveriez point de place. A 2 heures de l'après-midi, on fait la queue devant les établissements qui ouvrent dans la soirée. Près de la Ginza, le trafic s'en trouve gêné. Plus de souci du lendemain. Quand la guerre va, tout va, et l'on en profite tant qu'on peut.

Si le pays manque du nécessaire, on ne saurait dire que le peuple soit éprouvé par les privations. Il grogne peut-être, mais si bas qu'on ne l'entend pas. Dans l'ensemble, il a une manière admirable de se passer de ce qu'il n'est plus possible d'obtenir nulle part. On le croirait entraîné à la disette. Cuir et laine - pour ne citer que ces deux ^{produits} ~~articles~~ - sont introuvables, mais on les remplacera sans maugréer par autre chose, par n'importe quoi. Nos systèmes de rationnement ne conviennent guère au Japon. On invite le consommateur à se modérer et, quand telle denrée a disparu pour toujours du marché, on lui laisse le ^{soin} ~~soin~~ de se mettre en quête d'un succédané.

Comme certains articles devenus d'un extrême rareté sont fort

recherchés, une paire de chaussures ou de la toile de matelas, par exemple, les voleurs foisonnent comme mouches au soleil. Mais la plupart, Dieu merci! sont assez modestes pour ne pratiquer que le petit vol. La langue japonaise a même un mot pour eux: voleurs de nids vidés. Ainsi, ils ne vous déroberont ni machine à coudre ni régulateur à poids et, au milieu de la folie des hommes, il faut leur en savoir gré. Ils se contenteront de menues choses, de petits riens, mais qui, dans cette ^{époque} ~~époque~~ de vaches maigres, ont maintenant leur prix. C'est ainsi qu'on vous subtilisera vos bottes de caoutchouc ou votre corde à lessive. Pour dix pauvres minutes qu'elle avait été pendue à un clou à la porte du garage, la tunique à boutons d'or de mon chauffeur s'est envolée pour toujours. On ne compte plus ces banales atteintes au bien des possédants. Loin de s'en fâcher, car on est prévenu, on en rit le plus souvent; on rit de bon coeur de l'astucieuse habileté avec laquelle opèrent les démunis.

Au Golf-club de Koganei, un "caddy" haut comme le sac de cuir qu'il a sur l'épaule trouve le moyen de me soustraire effrontément une balle au 36ème trou. Sur ma réclamation, il jure ses grands dieux qu'il ne sait pas de quoi je parle. Les demoiselles du bureau auxquelles je désigne le coupable et qui voient tout comme moi la balle volée qui fait saillie sur le petit pantalon de coutil rient comme des folles. Elles en ont les larmes aux yeux et pour un peu elles complimenteraient le voleur. ^{de son culot!} A quoi bon insister?

La moralité publique est en baisse, voilà le fait que ne contestent nullement nos amis japonais lorsqu'on leur raconte de telles menues tribulations.

12 août.- Le policier est la bête noire des gens; du moins il devrait l'être. Non pas qu'il les rudoie ou les moleste, car il les aborde, au contraire, d'un air faussement paternel - paterne serait le mot - mais il est avec eux d'un sans-gêne inouï, un sans-gêne qui n'existe peut-être qu'au Japon. C'est ainsi qu'on ne connaît point de limites à la curiosité avec laquelle il fourre ^{va} son nez dans les affaires d'autrui.

Pour vérifier, par exemple, si vous faites bien votre devoir de contribuable - cela va jusque-là! - il s'introduira sans façon chez l'habitant, s'assoira en tailleur sur ~~le~~ ^{le} tatami, sirotera bruyamment le thé qu'on ne manque pas de lui offrir et, sans y mettre la moindre hâte, tout en faisant siffler plusieurs fois sa salive entre ses dents, il commencera à vous "cuininer" ^{selon} toutes les règles de son art. Sourire aux lèvres, il pressurera de questions l'homme ou la femme dont la conscience envers le fisc n'est peut-

être pas tout à fait tranquille et, stylo en main, l'air bon enfant, il refera devant eux et avec eux tout le budget familial. Son arithmétique terminée, il demandera aux intéressés, après maintes courbettes polies, ce qu'ils peuvent bien faire du reste de leur argent. Traqué dans les coins les plus intimes de sa vie domestique, le contribuable s'inclinera aussi humblement que possible comme pour remercier le visiteur d'un intérêt aussi touchant pour l'existence de sa famille et, neuf ^(fois) sur dix, il répondra comme il se doit, en phrases aussi déférentes qu'entortillées, à côté de la question. Après une petite heure de ce dialogue où la ruse répond à la ruse et les formes polies aux formes polies, ~~ix~~ notre inquisiteur se lève en rajustant son ceinturon sous sa tunique, enfile sans se baisser ses souliers laissés sur la porte, ^{les yeux sur} ~~en regardant~~ la pointe de ses pieds et s'éloigne en disant, le dos déjà tourné: "Revoyez encore la chose et, en attendant, excusez-moi du dérangement".

13 août.- Nombre de mes compatriotes voudraient quitter ce pays. Ils appréhendent l'avenir. Je les comprends, mais, pour ne pas ajouter à leur désarroi, j'affecte un certain optimisme qui pourrait avoir, plus tard, des conséquences fâcheuses pour eux. Mais que faire d'autre? Les alerter? Les faire partir? Et si, par bonheur, le pire que je redoute intérieurement ne se produisait pas? Ils auraient sacrifié inutilement toute une situation. Je ne sors pas de ce dilemme.

La correspondance avec la Suisse est devenue difficile. La route de Sibérie est fermée. Il ne nous reste que le "clipper" de Lisbonne. Depuis longtemps, les journaux du pays ne nous parviennent plus. Un compatriote me disait assez drôlement: "Nous voilà dans l'aquarium!" Au vrai, en cet archipel où l'étranger est tout juste toléré, nous sommes un peu comme poissons rouges dans leur bocal.

Ce qui me frappe toujours, c'est le laisser-aller de la vie japonaise. En haut, on tient un langage mâle et martial; en bas, on a l'air de n'avoir pas entendu. Il y a partout un certain "je m'en f....isme" qui, en temps de guerre surtout, serait peut-être inconcevable chez nous. Ainsi, certaines voies importantes de communications sont visiblement négligées. On les abandonne à leur sort. On ne répare plus rien. La semaine dernière, la route de Karuizawa à Takazaki était coupée par un arbre qui s'était abattu sur

la chaussée, déraciné par les pluies. Si des paysans qui venaient à passer par là n'avaient pas dégagé la route, j'aurais pu rebrousser chemin, ~~et~~ manquant mes rendez-vous au Ministère même des affaires étrangères. Il y avait, ai-je appris, des heures que l'arbre barrait la route, une voie pourtant importante de communications entre la préfecture de Nagano et celle de Gumma. Où sont les cantonniers?

14 août.- Visite au nouveau ~~ministre~~ Vice-ministre des affaires étrangères, M. Amau, que j'avais encore vu à Berne à la tête de la Légation du Japon. Il est beaucoup moins disert qu'en Suisse. On échange des lieux communs sur les difficultés du ravitaillement. Telle préfecture a des oeufs et pas de légumes; telle autre a des légumes et manque d'oeufs. Mais, à cause d'un système incompréhensible de cloisons étanches, l'une ne peut procurer à l'autre ce qui lui fait défaut et vice-versa. Nous cherchâmes vainement la clé du mystère, comme on chercherait vainement l'assassin à la quarantième page d'un ~~roman~~ roman policier.

M. Amau passe pour un des hommes qui a le plus poussé à la politique d'expansion du Japon. Ce serait un impérialiste de tous crins. Singulier, car, dans son bureau, avec les cheveux bouillonnants d'un honnête Figaro, on le prendrait pour l'homme le plus pacifique du monde. N'oserait-il ^{d'aventurer} exposer ses idées à un Suisse? Par hommage pour celles qu'il sait nôtres? Un tel scrupule, après tout, l'honorerait.

15 août.- Il y a évidemment plusieurs polices, mais on en voit deux dans la rue: la police ordinaire, en uniforme noir, qui ne fait pas ^{beaucoup d'} ~~grande~~ impression, et la police de l'armée, la "Kempetei", ^{en gris jaune} ~~pour la~~ ^{effectivement} laquelle le peuple éprouve un saint respect. On ~~dit~~ fait grand cas de cette gendarmerie militaire dont on voit partout les solides gailards à bottes jaunes et à brassard blanc, la cuisse barrée d'un énorme banval, mais on n'en sait rien de bien précis. ~~On ne voit jamais un~~ ~~de ses jeunes lurons~~ ~~interroger un passant ou arrêter une auto.~~ Ses rafles, si rafles il y a, passent inaperçues. Ceux que ^{j'aperçois} ~~je vois~~ à tel carrefour ou à telle porte monumentale observent assurément une consigne, mais laquelle? Je ne le saurai point, car, dans les milieux japonais, personne ne parle de cette fameuse "Kempetei". Elle est tabou. Bref, il y a du mystère autour d'elle et c'est, je pense, ce qui lui donne tant d'autorité.

Le baron Hiranuma, membre influent du gouvernement, qui passe pour pro-Américain, a été victime hier d'un attentat. C'est par miracle qu'il a échappé à la mort. Pour ma part, je parierais que l'assassin n'en voulait nullement au baron Hiranuma lui-même. Il voulait seulement atteindre une personnalité bien représentative pour manifester son dépit contre la politique gouvernementale. Il aurait pu, ~~xxxxxxxx~~ en guise de protestation, s'ouvrir le ventre devant sa maison, mais sa mort eût passé inaperçue. Il lui fallait, pour atteindre son but, l'auréole du scandale. Foi naïve et fanatique dans la vertu du crime théâtral, de l'héroïsme inutile. Le sacrifice le plus stupide et le plus criminel ~~xxxxxxxx~~ ^{n'est pas moins} un sacrifice et la terre des samourais a toujours montré comme une appréciation admirative pour ce genre de dévouements ~~xx~~ aussi futiles que spectaculaires. Personne n'aurait approuvé la mort du vieil homme d'Etat, mais, sur la tombe de l'assassin qui aurait expié son forfait, des mains inconnues seraient venues discrètement déposer quelques fleurs.

Un bon peuple, un brave peuple, en somme, ce peuple japonais qui sourit aux frasques des petits voleurs et qui s'apitoye volontiers sur le condamné à mort qui, pour marquer publiquement sa désapprobation, s'est livré à un acte aussi ~~inutile~~ ^{injurieux} que désespéré. Beaucoup de défauts chez lui, c'est connu, mais pas plus ~~xxxxxxxxxxxx~~ que chez les autres peuples. Et beaucoup de qualités, plus, certainement, que ~~chez~~ ^{estimés} parmi nombre de nations. Dommage, en particulier, qu'il soit xénophobe dans l'âme, dommage surtout qu'on lui inculque cette maladie et qu'on la ~~soigne~~ ^{développe} sur les bancs de l'école. Mais, après tout, mis à part le degré de virulence qui la caractérise ^{ici ou là}, la xénophobie n'est-elle pas universelle? Ne ~~se~~ fait-elle pas sentir partout, ~~ses méfaits. Tel était,~~ ^{ses méfaits. Tel était,} en tout cas, l'avis d'un brave secrétaire des mines de St-Etienne avec qui je ~~faisais~~ ^{travaillais}, en janvier 1927, le trajet en train Marseille-Lyon. Il m'a ~~dit~~ ^{raconté} entre autres ceci: "Mon gendre est Suisse. Il est photographe de métier. Il a de la chance d'avoir épousé ma fille; autrement, il pourrait fermer sa boutique!"

20 août.- On vient de publier le texte de la charte de l'Atlantique, ce manifeste établi en ~~pleine~~ ^{haute} mer par le Président Roosevelt et M. Churchill. La presse est unanime à couvrir de sarcasmes cette phraseologie qui, selon elle, rappellerait trop les fameux quatorze points du Président Wilson et les déclarations creuses de la S.d.N. Il est du reste facile, ~~xxxxxxxx~~ ^{fait-elle} observer, lorsqu'on possède tout, de s'ériger en cerbère du statu quo, à peu près

Je rentre du Gaiusho. La porte d'entrée était gardée par un poste de soldats. On veut ^{sans doute} empêcher un nouvel attentat. Je pense que tous les autres ministères sont ainsi protégés.

" Les 8 points de Roosevelt et Churchill, me dit le directeur politique, des mots! Et des mots plus usés que l'exergue des plus vieilles médailles. ^{Nous en avons} ~~XXXXXXXX~~ soupé de cette phraséologie-là; on ne nous y reprendra plus."

Le pacte de neutralité avec les Soviets subsiste, mais on ne doit pas se faire beaucoup d'illusions, à l'Ambassade de l'U.R.S.S., sur sa valeur réelle. Les ennemis de nos amis...

30 août.- A Karuizawa, partie d'échecs, qui dura ^{deux} ~~4~~ heures, avec l'Ambassadeur d'Allemagne. On ~~XXXXXXXX~~ lui donnerait dans un manuel le sous-titre; ~~XXXXXXXX~~ "Avantages d'un cavalier sur un fou". Le fait est que, sur la fin, le fou blanc du Général Ott est tombé, ^{après} ~~XXXXXXXX~~ une lutte épuisante, sous les sabots de mon destrier, alors que sa reine s'était installée insolemment dans mon camp (Exactement sur la case F 1). Le "Blitzkrieg" avait complètement échoué.

Pendant que nous jouions, plusieurs diplomates de mes collègues sont venus présenter leurs devoirs à Mme Ott. Ils avaient l'air ~~XXXXXXXX~~ embêtés de me voir. ^{ici} Les courtisans.

2 septembre.- Dans certains milieux de la capitale, on est furieux du fait que les Américains approvisionnent les Russes en carburants par le port de Vladivostok. Tokio a fini par protester à Washington comme à Moscou, probablement à la demande de Berlin. A première vue, on ne voit pas pourquoi les Etats-Unis ne pourraient pas livrer tout ce qu'ils veulent à une nation "amie" du Japon, d'autant plus que leurs tankers peuvent passer par le détroit de Corée sans entrer dans les eaux territoriales japonaises. Au vrai, le Ministère des affaires étrangères n'en fait point ^{un problème} ~~XXXXXXXX~~ juridique. Il s'agit pour lui d'une pure question d'opportunité politique. En somme, on voudrait gêner les ~~XXXXXXXX~~ Soviets pour faire plaisir aux Allemands. D'un autre côté, les Japonais trouvent quelque peu humiliant de voir passer presque sous leur nez des produits qui leur sont refusés par Washington. "Dans cette affaire, écrit un publiciste nippon, il n'y a aucune nécessité de proclamer que la Mer du Japon fait partie de nos eaux territoriales. Il suffit de déclarer que c'est une mer dans laquelle est engagé notre prestige national. Le général Ueki en faisait d'ailleurs un lac japonais."

Le prestige national. Principe nouveau du droit des gens.

3 septembre.- Le Prince Konoé aurait adressé un message personnel au Président Roosevelt. On ne sait rien de son contenu. On parle d'un rameau d'olivier que l'Amiral Nomura aurait été chargé de porter à la Maison-Blanche. Mais nul ne voit ~~pas~~ comment les Américains pourraient jamais s'entendre avec un Japon qui proclame de plus belle ses visées expansionnistes. Le Prince Konoé a peut-être voulu simplement se couvrir. Si la guerre éclate avec les Etats-Unis, son peuple n'aura rien à lui reprocher.

12 septembre.- Une nouvelle conférence impériale s'est réunie la semaine dernière. Un ultime effort d'arrangement serait ~~fait~~ ^{tenté} avec les Américains. S'il échouait... La situation est évidemment très tendue.

18 septembre.- Dixième anniversaire de l'"Incident de Mandchourie". Nombreuses manifestations officielles et publiques. L'éloquence coule à flots. De l'avis de la presse, le Mandchoukouo, qui avait été mis à l'index voici dix ans par 42 pays, a magnifiquement conquis sa place au soleil. N'a-t-il pas été reconnu ~~par~~ de jure par 14 Etats? Certes, il n'est pas sorti de sa condition de vassal, mais on l'explique par d'impérieuses nécessités militaires. Il y avait 300.000 Japonais en Mandchourie en 1931; on en compte maintenant un million! De deux milliards de yen, les capitaux investis se seraient élevés à six milliards.

Dans un article publié par la presse, un major Tominaga, du Ministère de la guerre, confirme la farouche détermination du Japon "d'arracher les races orientales opprimées aux griffes des Blancs et de leur octroyer un statut de complète indépendance politique". Cette "indépendance" fait sourire à distance.

Il y a là comme un durcissement de la position du Japon, alors qu'on s'attendait plutôt à une certaine détente depuis l'envoi du message Konoé à Washington. Des pourparlers se poursuivaient activement, en effet, entre les deux pays, mais dans le plus grand secret. Un émissaire de l'Amiral Nomura, le ministre Wakasugi, était même venu ostensiblement à Tokio quérir de nouvelles instructions. A cette occasion et contrairement à la thèse officiellement imposée à la presse, il avait tenu des propos d'où il ressortait que, si le Japon y mettait de la bonne volonté, l'Amérique ne lui ferait pas la guerre. Ce demi-tour diplomatique était d'une audace peu commune et, pour l'exécuter, il fallait un cran que je n'aurais, certes, pas prêté

sans autre à ce M. Wakasugi que j'avais connu du temps que j'étais conseiller juridique au Gaimusho.

Au Ministère des affaires étrangères, on a remis toutefois les choses au point. On m'assure que la version Wakasugi ~~est~~^{est} hautement maladroite et qu'il y ~~avait~~^{a tout} lieu de craindre pour l'avenir de ~~ce~~ l'imprudent. ~~diplomate~~. Il n'est pas moins reparti pour Washington, "loué par les uns, blâmé par les autres", comme un personnage de Beaumarchais.

Dans les Ambassades d'Allemagne et d'Italie, ces négociations. ~~XXXXX~~ plus ou moins secrètes avec Washington font naturellement beaucoup de mauvais sang. On en est comme humilié.

Il me revient qu'effectivement, de "hautes influences" s'exerceraient en vue d'un rapprochement in extremis avec les Etats-Unis, dont l'attitude de plus en plus décidée aurait produit une assez forte impression sur certains esprits jusqu'ici surchauffés. Un diplomate italien de mes amis, qui sort ^(avec moi) d'une partie de bridge chez un baron japonais, me dit avec une sincérité où le dépit éclate: "Ah! ces Japonais, quels alliés! C'est à pleurer!"

J'ai l'impression qu'il sait plus de choses que moi sur cette apparente volte-face de Tokio. Mais il n'en dit pas davantage.

19 septembre.- La détente entre Tokio et Washington persiste. Cela n'empêche pas la presse de réserver la part du lion aux communiqués allemands. On a misé sur le Reich; on continue.

Pas trace, au demeurant, de communiqués russes dans les journaux. Aux affaires étrangères, on ~~me~~ m'explique que la presse soviétique ne publie pas non plus les communiqués japonais. Il s'agit donc d'une question de réciprocité.

20 septembre.- Avant un bridge chez moi, le marquis Maeda avise sur une table un livre que m'a prêté l'Attaché militaire roumain, le colonel Radulesco, et qui traite avec force détails de l'importance respective des armements aériens de chaque ~~XXXXXX~~^{puissance. Je fais} observer en riant que l'auteur est assez partial envers le Japon et qu'il insiste, en particulier, sur la faiblesse de son industrie lourde. Le général, car le marquis est général, va se précipiter sur cet ouvrage... Non, il esquisse un vague sourire et remet le livre à sa place avec un geste qui signifie: "Qu'importe. Cela ne m'intéresse pas".

Légende ~~encore~~^{alors} que celle du Japonais à l'affût de toutes les

informations ~~XXXXXXXXXX~~ concernant la défense des autres pays? Peut-être. En tout cas, il faut se garder de trop généraliser.

Le même jour, j'ai échangé quelques propos avec un diplomate japonais sur le "péril rouge". Pour lui, le danger est certain et, selon une logique plus asiatique qu'occidentale, il se félicite de la peine qu'on se donne en haut lieu pour entretenir des "rapports corrects" avec Moscou. La résistance inattendue que les Russes opposent aux Allemands - à cet égard, l'Etat-major japonais s'est joliment mis le doigt dans l'oeil - invite d'ailleurs à la plus grande prudence. Tous les majors Tominaga du Japon doivent se répéter chaque matin en bouclant leur ceinturon que Vladivostok est à moins de 800 km des côtes japonaises et que, lâchés sur des villes tout en bois, les gros bombardiers ^{russe} y laisseraient des souvenirs durables.

21 septembre.- Avant-hier soir, nouvelle manifestation à la gloire du Mandchoukouo à l'Hôtel Impérial sous la présidence d'honneur du Prince Takamatsu. L'Amiral Toyoda s'est étendu sur "les progrès extraordinaires" de ce fief japonais. D'autres orateurs ont ^{ren}chéri.

Le général Tojo, ministre de la guerre, a rappelé à la radio que les Japonais lutteraient jusqu'à leur dernier souffle pour la création de leur "sphère de commune prospérité".

Parmi les déclarations recueillies par les journaux, il en est une qui passe l'ordinaire. Elle est de M. Yoshisuke Aikawa, président de la "Mandchouria Industrial Development Corporation" à Hsinking, lequel était allé récemment en Suisse pour prendre contact, sans grand succès, je crois, avec nos grands industriels. Il a dit entre autres:

" Le Mandchoukouo est un pays vaste auquel on ne saurait appliquer de la technique à petite échelle comme au Japon où l'on écrit avec un pinceau minuscule sur un grain de riz. Au Mandchoukouo, il faut écrire avec de gros balais. Le méchant petit garçon qui, voici 10 ans, s'était mis à jouer avec des armes à feu à la grande colère du vieux M. Takahashi a grandi rapidement et c'est lui maintenant qui conduit son frère aîné par la main... Malheureusement, tout ce que ce frère aîné lui avait donné au départ n'était que rebut dont on ne savait trop que faire. Le Mandchoukouo s'efforça alors de trouver des machines perfectionnées aux Etats-Unis... Mais survint l'affaire du Panay ^{qui fâcha} et les Américains... Cela étant, je me rendis en Allemagne... Mais ici encore, tout échoua à cause de la guerre européenne... Aussi le Mandchoukouo se vit-il obligé une fois de plus... de se servir bon

gré mal gré du rebut japonais... Nos espoirs et nos plans avaient bien d'autres dimensions! Nous voulions faire du Mandchoukouo "la plus grande nation industrielle du monde" (sic)."

Amusant amalgame d'humour et de mégalomanie qui montrerait déjà, s'il en était besoin, que le Japon s'~~est~~ ^{est} ~~attelé~~ ^(en Mandchourie) à une tâche dont l'immensité dépass~~e~~ ses forces.

22 septembre.- L'"Imperial Ruler Assistance Association" a enfin ~~donné~~ ^{donné} du quelque chose. Il s'agit de recommandations au gouvernement pour le développement culturel de "la plus grande Asie". Fortement condensées, leurs trois principales rubriques donnent ceci:
Pensée: Large diffusion des idées anti-communistes et guerre aux idées anti-japonaises;
Religion: Libre pratique de toutes les ~~religions~~ ^{confessions}, à condition qu'elles n'aient rien de contraire à l'établissement de l'"ordre nouveau";

Instruction: Répandre partout la langue japonaise.

Ainsi, comme on le voit, le Japon entend s'imposer spirituellement partout où flotte son drapeau. Il ne brandit pas de sabre, mais sa philosophie. Vaincre, c'est bien; convaincre, c'est mieux.

23 septembre.- Il se confirme que le Président Roosevelt serait prêt à rencontrer le Prince Konoé moyennant certaines conditions. Mais qu'est-ce que le prince pourrait bien offrir d'acceptable aux Américains qui ~~sont~~ ^{sont} en même temps acceptable pour l'insatiable camarilla militaire? On ne le voit pas.

27 septembre.- Tokio est pavoisé. Les trams font flotter au vent de petits drapeaux japonais, allemands et italiens. On fête le premier anniversaire de l'alliance entre les trois totalitaires. La joie n'est cependant pas débordante et l'on ne s'est pas mis en frais pour la faire déborder. ~~Par~~ ^{Ni} défilé militaire, ni revue navale. Tout juste un banquet ~~et~~ ^{et} le Prince Konoé ne ~~s'est~~ ^{s'est} même pas montré. Le journal "Myako" s'étonne qu'on rogne à ce point sur l'apparat.

Tout s'explique par le jeu de bascule auquel se complaît le gouvernement. Entre son désir de s'entendre avec Washington et celui de ne pas ~~compte~~ ^{mccorventer} pour autant ~~avec~~ Berlin, il fait l'âne de Buridan. Il ne sait de quel côté se tourner franchement. Même jeu vis-à-vis de Moscou. On est germanophile, c'est entendu, mais ~~d'une~~ ^{d'une} germanophilie ^{qui} oscille comme la colonne de mercure dans le baromètre. Elle était au plus bas lors de la belle résistance des Russes ~~sur~~ le long du Dniepr; elle ^a remonté ~~et~~ ensuite quand les Nazi pratiqu~~ent~~ ^{èrent} une nou-

velle brèche dans le front soviétique.

Aujourd'hui, la balance penche plutôt vers Berlin; elle penchera demain vers Washington si les Russes s'avisent d'écraser quelques divisions allemandes. Politique à la petite semaine. Jamais on n'aura fait montre de plus d'opportunisme. Allemands et Italiens ne proclament pas moins à longueur de journée leur foi robuste dans leur associé d'Extrême-Orient. C'est ce que vient encore de faire le Général Ott, ambassadeur d'Allemagne, au cours d'un banquet officiel. Pour lui, le slogan des sauveurs démocratiques du monde a fait long feu. Les peuples ne marchent plus. Ils savent que le prétexte de l'idéal des Anglo-Américains n'est là que pour cacher des intérêts tout égoïstes.

Les Japonais sont plus fins que ne le pensent les Allemands; ils rient sous cape en écoutant pareil battage. Comme si Hitler mettait le monde à feu et à sang pour l'amour de l'humanité!

Il est vrai que, dans leurs déclarations officielles, les Japonais violent la Vérité avec la même effronterie. A preuve cette ~~allocution~~ allocution que prononçait hier encore à la radio mon vieil ami Ito, devenu président du Bureau gouvernemental d'information et, par surcroît, premier confident du Prince Konoé. N'a-t-il pas soutenu, ce cher ami de Genève, que le Japon n'avait signé le pacte tripartite que par amour de la paix? A son sentiment, ce n'est pas un traité d'alliance comme les autres. Il n'est pas question de se partager des dépouilles. La morale du monde a progressé. Il s'agit plus simplement de conjurer une conflagration générale qui ferait trop de veuves et d'orphelins. Mon ami parle comme un St-François d'Assise. Qu'il me permette d'en sourire. Je le sais beaucoup trop intelligent pour le juger capable de croire un seul mot de ce qu'il affirme ^{ment} au micro. Il se dévoue pour la cause. C'est tout.

28 septembre.- Mon consul à Kobé, M. Maurice Champoud, me brosse un tableau assez sombre de la situation dans le Kansai. Le ravitaillement est déplorable. Nos gens ont peine à se nourrir; ils maigrissent à vue d'oeil. Et l'hiver n'est pas très loin. " Dans toutes les branches du commerce, m'écrit-il, la désorganisation ne fait qu'empirer au fur et à mesure que des règlements nouveaux sont mis en vigueur; le mécontentement populaire aidant, ne glisse-t-on pas vers l'anarchie?"

Ce sentiment que l'on s'en va doucement vers le chaos, je l'éprouve souvent à Tokio. On dirait que l'administration ne peut supporter sans se dérégler le poids d'une situation aussi tendue. Comme si

On faisait passer un courant de haut voltage dans une machine ^{de} trop faible ^{nécessaire}. Pour se donner l'air de tenir le coup, les bureaux se noient dans la paperasse.

M. Champoud, ^{qui est directeur de Nestlé à Kobé,} me demande si je lui ^{conseillerais} de rapatrier sa femme et ses deux enfants. Comme je vois la guerre venir sans oser la prédire, je lui réponds un peu évasivement: "Vous vous trouvez placé, pour ce qui est des vôtres, entre deux risques, le risque d'un séjour prolongé au Japon et le risque d'une navigation interrompue quelque part... Entre les deux, il faudrait choisir, mais ce n'est pas facile. C'est choisir entre deux numéros de tombola..."

29 septembre.- Les diplomates ne peuvent plus circuler ^{et} librement. Pour obtenir un billet de chemin de fer, ils doivent s'adresser au Ministère des affaires étrangères, et c'est la Police qui, finalement, décide. On peste, on maugrée, mais personne ne proteste ouvertement. L'autre jour, un de mes collègues n'a pas été autorisé à se rendre à Karuizawa. On ne lui ^a pas dit non; on ne lui a pas répondu.

2 octobre.- Déjà comme ancien collaborateur du Gaimusho, j'avais bien des amis japonais. Je les croyais fidèles; ils le sont ^{peut-être}, mais je ne les vois plus guère. Ils se cachent, ils se terrent. Par prudence. Je comprends.

A propos d'amitié, ceci qui mepasse par la tête. A part certains cas fameux et fameux parce qu'ils sont ^{exceptionnels, comme} ~~parisins~~ ^{celui de} Montaigne et ^{d'} Etienne de la Boétie, l'amitié, la vraie, n'existe pas. Elle a quelque chose de surhumain. Comme l'enseignement du Christ: Aime ton prochain comme toi-même!

6 octobre.- L'"Oriental Economist", une publication qui paraît ici en anglais, consacre un long article à la "Grossraumwirtschaft" des Allemands. On nous dit que, la guerre terminée et naturellement gagnée par Hitler, le monde sera "divisé en quatre grandes sphères économiques: Europe, Russie, Amérique et Asie orientale". Chaque sphère s'efforcera de se suffire à elle-même, mais, comme l'a déclaré le ministre Funk en 1940, des échanges auront lieu entre les quatre. Car une certaine coopération sera nécessaire. Pour fabriquer une automobile, il faut 184 sortes ^{d'articles} ~~de matières~~ disséminés ^{le monde} dans; force sera donc d'importer d'une sphère dans l'autre. Il est cependant un danger, le danger qu'après sa victoire écrasante, l'Allemagne exporte le

plus possible de "son" Europe sans offrir de contreparties adéquates aux autres sphères. Le système aurait alors quelque chose de léonin. " Ne nous alarmons pas trop, conclut l'"Economist". Les lois économiques, qui sont éternelles, rétabliront d'elles-mêmes la balance malgré tous les efforts que pourrait faire un Mr Funk pour ne pas partager avec les autres."

12 octobre.- "...Mais il est trop tard à présent pour s'en dédire; il est pris lui-même dans la machine qu'il a construite et mise en branle et, malgré qu'il en ait, il faut maintenant qu'il poursuive son élan jusqu'au bout. L'événement qu'il ne maîtrise plus l'emporte...". En écrivant ces lignes dans son Journal, Gide ne pensait guère, j'imagine, au destin du Japon. Elles rendent cependant assez bien la position de ce pays. On les dirait faites sur mesure.

13 octobre.- Nouveau défi anglo-américain. ~~xxx~~ En effet, des officiers américains et ^{britanniques} ~~anglais~~ se sont rencontrés à Manille. Que peuvent-ils bien comploter? se demandent les gazettes de Tokio. Et, pour comble de provocation, Washington envoie, de surcroît, une mission Magruder à chunking! La presse fulmine contre l'outrage.

Et, dans le même temps, elle se plaint amèrement du Siam, ce frère asiatique qui ne comprend pas, lui non plus, les "vraies intentions" du Japon. On le trouve trop indifférent, trop tiède, trop neutre. A se demander s'il ^{ne serait} ~~xxx~~ pas ^{si c'est le cas} inféodé aux puissances anglo-saxonnes. Quelle ingratitude! Le mois dernier, le Japon n'avait-il pas élevé sa Légation à Bangkok au rang d'Ambassade? Décidément, il faudra qu'on rappelle à l'ordre ce mauvais Asiatique. On entend déjà remuer les sabres. Venimeux doivent être les rapports ^{émanant} de l'Ambassadeur Tsubokami.

15 octobre.- Il n'y a plus de navigation régulière sur le Pacifique, du moins dans la zone du Japon. Les paquebots de la "Nippon Yusen ~~Kxxx~~ Kaisha" sommeillent quelque part dans les ports de la Mer intérieure. Pourtant, depuis quelque temps, le bruit court que l'"Azama" appareillerait pour Lisbonne. Quelle aubaine! si c'était vrai, pour mes compatriotes, du moins pour ceux qu'un ^{ch}mage prolongé condamne aux plus dures privations.

Je m'informe auprès du Gaimusho. Réponse d'abord évasive. On ne sait pas; ~~on~~ en a bien entendu parler, mais... Je ne me tiens pas pour battu; j'insiste et l'on finit par me dire, en me priant de garder le

secret, qu'il ne s'agit-là que d'un vaisseau-fantôme. L'"Azama" ne lèvera pas l'ancre. Pour ^(mystère) quoi alors ce bruit? Et pourquoi ce ~~secret~~?

16 octobre.- Les Japonais consolident leurs positions en Indochine. Ce n'est déjà plus une colonie française. La preuve, c'est qu'ils envoient à Hanoi un ambassadeur dans la personne ~~xxx~~ de leur diplomate passe-partout, le vieux M. Yoshizawa qui, malgré sa lente ténacité de crabe, n'a pas réussi à prendre les Hollandais dans ses pinces. Encore la mission Yoshizawa est-elle doublée d'une imposante mission économique sous les ordres de mon excellent ami, le ^m Ministre Yokoyama, mission qui a pour but de "découvrir les ressources cachées" de ce pays. Ah! ces cachottiers de Français, il faudra bien qu'ils se déboutonnent. Yokoyama, dont l'épouse est française, y mettra des formes, bien sûr, trop ~~primitives~~ sans doute au gré de Tokio, mais ils auraient tort de ne pas l'initier ^{d'emblée} ~~sans autre forme de procès~~ à tous les "Sésame, ouvre-toi" de l'Annam et du Cambodge.

A quelque chose malheur est bon. ~~Le chef~~ ^{de char} Yokoyama, limogé par le terrible M. Ohashi, l'éminence grise de M. Matsuoka, a été remis en selle à la faveur des circonstances. Il manie trop bien le français ^{et la diplomatie} pour qu'on ne l'utilise pas en Indochine. Qu'allez-vous faire en Indochine? lui a demandé devant moi son épouse mécontente. Vous pourriez au moins nous l'acheter... au lieu de nous la prendre! ~~Mais je ne~~ demanderais pas mieux quant à moi", lui a répondu son mari avec le sourire

17 octobre.- Coup de théâtre. Le gouvernement est par terre. Le Prince Konoé vient de démissionner. On devine pourquoi. Il était trop hésitant, trop ~~fat~~ flottant, disons le mot, trop honnête. Il faisait mal l'affaire des militaires. Son rôle de Daniel dans la fosse aux lions n'avait que trop duré.

Des ~~personnes~~ ^{amis} de son entourage m'assurant qu'il aurait fait bien des concessions à l'opinion américaine excédée par les ^{actes} ~~agressions~~ japonais. ~~Je n'en ai jamais douté.~~ Je n'en ai jamais douté. Dans les manifestations officielles, ^{ou nous pouvons le reconnaître} il avait un air trop triste, trop rêveur pour brûler intérieurement du feu de l'impérialisme. Sa mansuétude, du moins apparente, jurait avec les idées dont il était officiellement le porte-drapeau. L'équivoque était flagrante et ses ^{partisans} ~~amis~~ ont dû se réjouir de la voir prendre fin.

20 octobre.- Une vingtaine de Suisses, qui se rendent en Amérique via

Shanghai, ont quitté dimanche Yokohama. Les formalités et préparatifs de départ m'avaient donné bien de la tablature. Surtout des heures d'entretien. J'ai été les saluer à la gare. Les quais sont déserts. Ceux qui partent ont le coeur gros. Une atmosphère lourde et triste d'enterrement. Au fait, on pourrait bien enterrer quelque chose: la paix. Un de nos soyeux, le jovial Kern, qui vient aussi serrer des mains, me glisse ironiquement à l'oreille: "Ils veulent faire la guerre et ils n'ont point de pétrole!" Oui, mais ce n'est pas ça qui les arrêtera. Au demeurant, ils ont ^{des hydrocarbures.} ~~des hydrocarbures.~~ Pas énormément, mais assez à leur gré pour gagner la guerre sur une avalanche de victoires aussi spectaculaires que concluantes.

Les compatriotes dont l'exode m'émeut secrètement - autant de destinées contrariées, d'avenirs compromis - je ne les ai point encouragés à partir, ~~mais~~ ^{mais} je ne les ai pas non plus retenus, ce qui a été ~~déjà~~ ^{terminant} (pour la plupart. Quand j'avais exposé leur cas sur le ton de la confiance au Gaimusho, on m'avait soufflé discrètement: "Entre nous, mieux vaut qu'ils s'en aillent et le plus tôt qu'ils pourront". Le conseil était accompagné d'un certain regard soutenu qui disait tout ce que je voulais savoir. La guerre était à la porte. On l'attendait d'un jour à l'autre.

24 octobre.-Le Général Tojo a pris la tête du gouvernement. C'était prévu. Depuis longtemps, c'est l'armée qui gouvernait. Le fait que le premier ministre ne traînait pas le sabre ne trompait plus personne. Autant, dès lors, jouer sans déguisement. Les casquettes à bande rouge sont maintenant sur la scène. C'est plus franc, plus honnête.

Pour traiter avec l'étranger, on ne peut quand même faire autrement que de se servir d'un pékin, mais d'un pékin qui sait se faire aussi souple qu'un gant de peau devant les volontés des militaires. C'est ainsi que le portefeuille des affaires étrangères a été confié à M. Togo, cet ambassadeur qui ~~passé par la voie ratée sa mission~~ ^{avait été insignifiant} ~~et doit partir peu gênant aux militaires~~ ^{qui} ~~à l'occasion de prendre sa revanche.~~

Je le connais personnellement. Il était mon collègue au Gaimusho. quand j'y suis entré en 1924 comme conseiller juridique. Impossible de choisir ministre plus sombre, plus funèbre que celui-là. Il ne rit jamais. Une sorte de Buster Keaton ~~est~~ ^{est} diplomate. Il me produit l'effet d'un de ces Japonais ténébreux qui, pour un oui ou pour un non, ~~se~~ ^{se} s'ouvrent tranquillement le ventre ^{sous sa véranda}. Il faut croire cependant que les ténors bottés de la politique nippone le voient d'un autre oeil que le mien. Du moins, s'il est intransigeant, il faut que son intransigeance colle exactement ^à celle des militaires. Personne de plus pour moi de voir ^{en ce usage} ~~en lui~~ un tragique ~~quelque chose~~ ^{de franchement inquiétant.} Au un tatami de sa chambre à coucher.

31 octobre.- Je sors de chez M.Togo. Visite rituelle de courtoisie. En me tendant la main, Togo feignit aimablement, mais obstinément de ne m'avoir jamais vu. Il feignit même de ne plus savoir l'allemand langue qu'il parle pourtant chaque jour avec son épouse d'origine allemande.

Je m'apprêtais en entrant à échanger quelques souvenirs communs avec lui. Quoi de plus naturel? Pour ma part, je le voyais encore à ce dîner qu'en décembre 1924, ses collègues et lui avaient donné en mon honneur au restaurant des Trois-rivières. Il y avait là Sadao Saburi et c'est un M. Kitada qui avait prononcé le discours de bienvenue, un discours d'ailleurs charmant dont certaines phrases me sont restées. Mais, en entrant chez le nouveau ministre des affaires étrangères, j'avais à peine articulé les trois mots d'un "Es freut mich..." que, plus hara-kiri que jamais, le grave et hermétique Togo jetait sur mon sourire un voile noir de mots japonais qu'un interprète dans son dos se mit incontinent à traduire en anglais. Il s'agit de formules ultra-protocolaires que le récitant débite du bout des lèvres sans y attacher un sens particulier. Je comprends instantanément que mon vis-à-vis entend jouer à la mémoire abolie et je fais comme lui. Je rentre mon sourire et mon allemand, je rentre mes souvenirs vieux d'à peine dix ans et je lui parle comme si j'en l'avais jamais vu, en recourant comme lui aux plates formules de l'étiquette officielle: "Je suis heureux de l'honneur qui m'échoit de rencontrer Votre Excellence... Et qu'elle me permette tout d'abord de la féliciter vivement des hautes ~~fonctions~~ fonctions...". Comme pour m'éloigner davantage, j'adopte ^{encore} sans y penser la langue de l'interprète, l'anglais, mon anglais qui est aussi-tôt servi en japonais ~~sur un plat d'argent~~ ^{à mon éminent inter-}locuteur. Mon coeur, évidemment, saigne un peu, mais j'ai fini à force de sang-froid à me plaquer le masque d'un sourire tout officiel sur la figure, un masque qui me gêne quand même beaucoup, et, dix minutes durant, nous nous sommes livrés, froids et guindés, à un échange de civilités où il était essentiellement question "de resserrer les liens d'amitié entre ^{la France et le Japon} ~~nos deux pays~~". Et l'audience prit fin sur l'invite obligatoire du ministre de venir le voir si j'avais jamais besoin de ses services.

A aucun moment, il ne fut question de mon premier séjour au Japon ni même de celui que Togo avait fait à Berne comme secrétaire de légation. Le pouvoir de dissimulation de cet homme est absolument renversant et c'est bien un peu renversé qu'en sortant de sa résidence, je me suis rendu au Gaimusho pour faire part de mon douloureux étonnement à quelques amis qui savent combien je suis demeuré attaché au Japon des années 20. Un pas de clerc, me disais-je chemin faisant sans réagir autrement à cette inspiration subite de mon subconscient avide, je pense, de consolation. Je vais joliment les embarrasser; ils ne sauront comment se dérober... Contrairement à mes prévisions, mes interlocuteurs furent outrés des procédés de leur chef. L'un d'entre eux le fusilla même d'une épithète banale, mais fort expressive ^{que}

qu'il me paraît inutile de fixer sur le papier. Le comportement de Togo n'aurait donc rien de japonais; ce serait un genre à lui et tellement effarant qu'on pourrait croire que j'invente.

6 novembre.- M.Kurusu, ancien ambassadeur à Berlin, a été envoyé à Washington pour doubler l'Amiral Nomura. A quoi bon? Ce n'est pas ce qui fera avaler les grosses dragées japonaises aux Américains. Au Gaimusho, on m'en parle avec un haussement d'épaules. On sait bien que, si les choses pouvaient s'arranger, l'Amiral Nomura aurait amplement suffi là-bas, Avec un Kurusu qui sue la ruse et la roublardise et qui admire tout ce qui est marqué de la croix gammée, la situation ne fera guère qu'empirer, alors qu'en le dépêchant spectaculairement là-bas, le gouvernement veut se donner l'air de faire l'impossible pour prévenir un dénouement fatal. ^{Quelle} ~~le mot~~ comédie ^{vous} ~~vous~~ ^{veut-} ~~vous~~ ^{grand} ~~vous~~ m'en en jouer?

A mon ^{grand} ~~sur~~ étonnement, l'Ambassadeur des Etats-Unis ^{de monté} ~~est~~ enchanté, du singulier renfort envoyé à Nomura. Cette étrange ^{officiation} ~~officiation~~ devrait, au contraire, ~~l'ambassadeur~~ lui donner à réfléchir. Sous une apparence de bonne volonté, elle sent la mise en demeure, ~~est~~ l'ultimatum.

15 novembre.- Visite à l'Université catholique de Ste-Sophie en compagnie d'un de ses professeurs, ^{mon compatriote} Le R.P. Keel, un sympathique père jésuite qui enseigne l'économie politique et que nous voyons fréquemment à notre table. On en est, semble-t-il, à ^{la récréation etc} la récréation. Dans une salle, près de grands tableaux noirs, des étudiants chahutent comme des gamins. Ce n'est pas notre venue qui tarirait leurs gros éclats de rire; au contraire, elle provoque des ricanements grossiers sur la signification desquels on ne saurait se méprendre. J'en suis gêné pour le brave père Keel, si heureux de me montrer le champ de son activité. Mais il fait bonne contenance et feint de ne rien voir ni rien entendre. ^{Sur un des tableaux noirs} ~~Sur un des tableaux noirs~~, les potaches n'effacent même point les figures burlesques qu'ils ont tracées à la craie avant notre arrivée et qu'ils ^{contenus} ~~seraient~~, au contraire, de nous mettre sous le nez. Belle carte de visite du Japon universitaire. Beau témoignage aussi de ^{son} ~~leur~~ niveau spirituel.

A ces moeurs universitaires, on devinerait déjà ce que ~~serait~~ ~~pourrait~~ le "nouvel ordre" des Tojo, Togo et Cie. Le jeunesse n'a déjà plus le sens de l'élémentaire bienséance. Se comporter ainsi envers un ~~professeur~~ professeur à cheveux blancs qui fait voir son université à un diplomate étranger, chez nous, ce serait chose impossible. On prépare ^{en sortant} les étudiants au combat. J'aperçois dans un corridor des fusils en faisceaux. ^{beaux} ~~beaux~~ soldats en perspective

avec le débraillé moral qu'ils étalent cyniquement devant vous. Ne parlons pas de leur débraillé vestimentaire qui tient avant tout, celui-là, ~~à des circonstances indépendantes de leur~~ à des circonstances indépendantes de leur volonté.

21 novembre.-Pratiquer le golf à ^{Komazawa} ~~Karuzawa~~ n'est plus guère un plaisir. Nous y faisons d'ailleurs de plus en plus figure d'intrus. Les lieux sont envahis journalièrement, en effet, ^{par} une foule d'épèthes armés de longs bâtons, ~~et~~ que l'on forme au métier des armes. L'ennui, c'est que les exercices en lignes de tirailleurs s'exécutent avec des hurlements épouvantables. On dirait des fauves qui s'entre-dévorent. ^{Comme} ~~xxx~~ un retour aux origines.

Le fait est que le cri est devenu, dans l'armée japonaise, une arme comme le fusil ou la mitrailleuse. On prétend que, dans les assauts, surtout de nuit, ces vociférations, qui n'ont presque plus rien d'humain, produisent un effet terriblement démoralisant sur l'ennemi. Après tout, rien de bien nouveau. Les Peaux-rouges connaissent le procédé. Il est ancien. Dans son "Histoire des croisades", Michaud note que "les musulmans ne marchaient jamais à l'ennemi qu'en poussant des cris horribles, en frappant avec force leurs boucliers, leurs tambours et leurs timbales".

On dira ce qu'on voudra, mais, aujourd'hui, un homme qui pousse de telles clameurs est diminué moralement. Le soldat hurleur est bien près de la brute. Allez faire un héros avec un énergumène qui braille comme un possédé!

J'observe, non loin de moi, des golfeurs indigènes qui entendent aussi bien que moi ces clameurs rauques de sauvages qu'on fouette au sang ou qu'on empale, mais ils ne bronchent pas plus que s'ils étaient seuls au milieu d'une contrée désertique. Étonnants, les Japonais. Ils ne sentent déjà pas les odeurs et voilà que leurs oreilles n'enregistrent ^{plus} les cris ^{propres à donner le frisson} ~~à tout individu normalement constitué~~. Serions-nous, à côté d'eux, d'une sensibilité de harpe éolienne? Ou auraient-ils sur leurs nerfs un pouvoir qui nous a été refusé à nous? Le fait

est qu'en 1925, j'ai vu recoudre devant moi, dans un hôpital de Tokio, l'orteil déchiré d'un cycliste victime d'une pente raide sur son vélo démuné de freins. L'aiguille entrait et sortait sans qu'on vît bouger un trait sur le visage de l'opéré.

Quant à ce besoin de hurler qui est resté si vivace chez le trou-pier japonais, j'ai consulté un savant collègue qui pouvait avoir des vues là-dessus. "Il n'y a qu'une explication, m'a-t-il répondu. Malgré son louable effort pour s'occidentaliser, le peuple japonais est encore un de ceux qui est le plus près des origines. Il est regrettable que, dans ses études si fouillées sur la mentalité primitive, M. Lévy-Brühl ne s'y soit pas arrêté. Il aurait fait des constatations du plus haut intérêt."

avec-
locale

21 novembre.- La situation s'aggrave. Le commerce s'arrête. Mes compatriotes ~~tristes~~ sont réduits au chômage. J'en ai déjà perdu 34. Quand le bâtiment va... Ici, le bâtiment, c'est le navire, et le navire ne va plus. Importations et exportations sont paralysées. D'autres Suisses voudraient partir, mais, pour le faire, il faut un bateau d'abord et un moyen de transférer ses yen ensuite. Double condition malaisée à remplir.

28 novembre.- A Kobé avec notre colonie. Après une séance de la "Société suisse de bienfaisance", nous avons présenté à nos compatriotes deux films reçus de Berne, dont "Le Fusilier Wipf".

Le patriotisme des Suisses du Japon n'est jamais en défaut. Nous avons fait parvenir dernièrement la somme de 9.500 frs. au "Don suisse". C'est un peu paradoxal, car eux manquent un peu de tout. Les denrées sont rares et les tissus rarissimes. La semaine dernière, à Kobé, ~~explains~~ des passants ont été prestement déshabillés par des malendrin entre chien et loup et laissés nus comme Adam et Eve sur la chaussée. On m'a encore cité le cas d'un voleur qui avait dérobé du linge dans une maison et qui avait laissé ~~ce billet~~ ^{les yen avec} sur la porte: "Excusez-moi; j'avais absolument besoin de linge pour les miens". Un vol ~~à la noblesse~~ ^{scrupuleux}.

4 décembre.- Les nuages s'épaississent sur le Pacifique. Au Gaimúsho, on voit la guerre venir. En somme, pour le Japon comme pour le monde entier, le tandem Tojo-Togo aura été un grand malheur. Sans doute, ce n'est qu'un tandem symbolique. Il y a d'autres responsables derrière ~~lui~~ ^{lui}. Mais, comme on ne saurait les désigner tous, il faut bien simplifier. L'histoire ne procède pas autrement. Sur 1000 ou 10.000 coupables, elle n'en condamne nommément qu'un seul. Ponce Pilate ou Louis XIV.

La presse locale professe ouvertement l'opinion - ce n'est pas la première fois - que si Washington persiste à s'accrocher au statu quo, il n'y aura plus qu'à donner la parole au canon et à la torpille. On s'attend à tout, mais pas tout de suite, car, mardi dernier, le paquebot de luxe "Tatsuta Maru" est parti pour Los-Angeles afin de ramener au pays quelques centaines de sujets nippons. La paix voyage avec lui; tant qu'il ne sera pas ^{guerre} rentré, les ~~Américains~~ ^{guerre} ne feront rien. Ils ne voudraient pas sacrifier aussi bêtement une des plus belles unités de la flotte marchande.

6 décembre.- Le "Tatsuta Maru" a regagné Yokohama. Les Cunningham,

de l'ambassade de Grande-Bretagne, taient, sauf erreur, à bord. Ce n'était, dit-on, qu'une fausse sortie pour donner le change. La ruse aurait pris, puisque, du côté anglais, on aurait marché. Mais quel jeu ~~diabolique~~ cache donc ce bateau fantôme qui part et ne part pas ?

7 décembre.- Le bruit court que l'Etat-major japonais aurait massé des troupes dans l'Indochine méridionale. Est-ce un mauvais coup qui se prépare contre Singapour ? se demandent déjà les Cassandres.

A Washington, si l'on en croit la radio, un pessimisme accru règne dans les esprits. Nomura ne ferait rien; il n'aurait rien à offrir. Selon des rumeurs qui n'ont pas été démenties, le président Roosevelt aurait adressé à l'empereur Hirohito un message d'une exceptionnelle gravité. Au Gaimusho, on fait l'étonné, on ne saurait rien. Mais on ne cache pas que la situation est quasi désespérée. Les Américains, me dit-on, n'ont en rien rabattu de leurs prétentions. " Nous devrions encore, me dit mon interlocuteur avec une ironie amère, évacuer la Chine et l'Indochine, sans compter, bien entendu, le Mandchoukouo! Autant nous demander la lune!"

En ce moment, on serait en train de préparer la réponse à la note américaine du 26 novembre. "On arrivera ainsi, ajoute le diplomate japonais d'une voix devenue très grave, au terme du dialogue Tokio-Washington. Ce sera notre dernier mot."

A l'intonation qu'il avait prise en articulant ces paroles, je ne pouvais plus douter. La guerre était ~~dix~~ d'ores et déjà décidée. Les dés étaient jetés. La déclaration de guerre ne serait plus qu'une formalité.

Je quittai le ministère un poids sur la poitrine.

8 décembre.- Aujourd'hui, lundi, à 11 heures, le Japon a déclaré la guerre aux Etats-Unis d'Amérique et à la Grande-Bretagne, ainsi qu'aux dominions de l'Empire britannique, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada et l'Afrique du Sud. Il n'était rien dit de l'Inde.

Ce matin, le ministre rogo le lugubre avait reçu l'ambassadeur d'Amérique, M. Grew, pour lui remettre la note constatant l'ouverture des hostilités entre les deux pays.

9 décembre.- La Suisse est chargée de la protection des intérêts américains au Japon. Encore faut-il, conformément aux usages internationaux,

nationaux) que le gouvernement ~~impérial~~ ^{impérial} donne son acquiescement.

J'ai remis une note à ce sujet au Vice-Ministred es affaires étrangères, ^{M. Nishi} avec qui j'ai eu une longue conversation sur la tâche qui m'attend. Je compte sur la compréhension des Autorités japonaises. "Après tout, lui ai-je dit, la guerre ne durera pas toujours. Le Japon renouera un jour avec les Etats-Unis. Il vaut mieux, dès lors, qu'ⁿ n'ait pas à regretter plus tard ^{d'inutiles} ~~un~~ excès de rigueur." 11 décembre.- Discours fulminant de Hitler à la radio. L'Allemagne et l'Italie ont, ^{à leur tour} déclaré la guerre aux Etats-Unis. ~~Je suis sûr d'avoir tout fait pour éviter cette nouvelle escalade.~~ Roosevelt a évidemment bien fait de ne pas demeurer les bras croisés, mais on peut regretter qu'il se soit mis le Japon sur les bras avant d'avoir vu Hitler mordre la poussière. Il aurait pu louvoyer, reprendre la question de la Chine et de l'Indochine, ^{plus tard}, au risque, il est vrai, d'incommoder l'opinion américaine ^{sans doute peu favorable} ~~aux~~ jeux ^{trop} subtils de la diplomatie.

12 décembre.- Des télégrammes chiffrés à mon gouvernement avaient été retenus par les P.T.T. japonais. J'avais aussitôt protesté. Le Gaimusho m'a téléphoné pour s'excuser. Il s'agirait d'une "regrettable confusion", d'autant plus regrettable qu'à Berne, nous aurions pu retenir aussi les dépêches chiffrées de la Légation du Japon.

Deux de mes compatriotes ont été arrêtés sous l'inculpation d'espionnage. Déjà! L'un des deux, ^{un Suisse-Américain,} avait eu le tort de fréquenter, jusqu'à ^{la} ~~ses~~ derniers ^{heures} temps, l'"American Club", mais de là à en faire un criminel, un peu fort! Je ferai du potin, d'autant que sa femme est Suisse ^{et seulement Suisse.} ~~et seulement Suisse.~~ ^{d'un petit gargon aussi.}

13 décembre.- On a publié hier l'accord, du 11 décembre, entre le Japon et les puissances de l'Axe, qui complète le pacte du 27 septembre 1940. Embrassades entre Japonais et totalitaires. Normal. Ce qui l'est moins, c'est l'accord "défensif et offensif"

imposé par les Japonais à la Thaïlande. Que les Siamois aient signé le couteau sur la gorge, on le verrait déjà à la photographie de ^{M.} Sri Sena que publient les journaux. Mon collègue siamois, l'homme au sourire perpétuel, y est méconnaissable. L'air d'un naufragé épuisé qu'on vient de retirer de l'eau.

Tokio a repris peu à peu son visage accoutumé. La guerre n'a rien d'angoissant pour la foule. C'est quelque chose de trop lointain. D'ailleurs, on sait ce que c'est. On se bat depuis des années en Chine et maintenant on se battra aussi dans le Sud avec, bien entendu, la

même certitude de l'emporter pour finir. C'est toute la différence.

Dans les échoppes, chez le coiffeur comme chez le marchand de "geta", on tend l'oreille vers la radio qui bavarde du matin au soir. C'est plutôt agréable. Elle n'a que de bonnes nouvelles à vous annoncer. On avance partout et avec une rapidité incroyable.

14 décembre.- Le Gaimusho m'apprend que je suis autorisé à représenter les intérêts américains au Japon. Je demande aussitôt ^{(l'autorisation d'aller voir} l'Ambassadeur d'Amérique, M. Grew, interné dans sa ^{ou ambassade} maison.

La presse crie victoire avec un lyrisme débordant. A Pearl-Harbour, les Américains auraient subi des pertes énormes. Deux ~~XXXXXX~~ grandes unités navales auraient été coulées, le "West-Virginia", de 32.000 tonnes, et l'"Oklahoma", de 20.000 tonnes, ~~autres~~ ^{un revers} D'autre part, on ~~s'annonce~~ annonce ~~une défaite~~ sensationnel des Anglais. Ils auraient perdu, non loin de Malacca, le "Prince of Wales" et le "Repulse".

Les chroniqueurs nippons relèvent avec une joie compréhensible que le rapport 2-5-3 entre les trois puissances navales du Pacifique est déjà bouleversé. L'état d'impréparation des Anglo-Américains paraît flagrant. Ils n'ont pas estimé à sa juste valeur la puissance du Japon. Leurs attachés militaires auraient-ils été de la même force que leurs collègues français à Berlin avant 1939? Mais ~~peut-être~~ ^{est-ce} injuste envers les attachés militaires. ^{Sait-on} Si on ~~lisait~~ lisait leurs rapports avec suffisamment d'attention? Il faudra qu'on soit éclairé un jour là-dessus.

Visite du ministre de Colombie, M. Michelsen. Alors que son pays n'aurait pas rompu avec le Japon, on l'empêcherait de communiquer avec Bogota. ^(il est et) Il m'a demandé instamment d'intervenir.

15 décembre.- Première visite à l'Ambassade des Etats-Unis. Les policiers m'ont ~~diabolo~~ arrêté devant la grille comme si j'étais ^{devenir} ~~un criminel~~ ^{des importeurs}, alors qu'ils ont reçu l'ordre de me laisser entrer. Je me précipite aux Affaires étrangères. Un secrétaire, M. Yosano, se met aussitôt en rapports avec la police métropolitaine. Il y a eu un malentendu. Le Japon est le pays des malentendus. Effectivement, quand je retourne à l'Ambassade, les policiers m'ouvrent la grille, mais avec une mauvaise volonté manifeste. Que voulez-vous, pour ces esprits simples, puisque je viens là, je pactise avec les Américains; je suis en tout cas un suspect dont il faut se méfier.

Pour les ~~Américains~~ gens de l'Ambassade, qui sont tous internés là, mon arrivée est un événement heureux et ils me saluent avec ^{des braves nouvelles comme si j'étais en libération.}

On leur a pris tous leurs appareils de radio et ils ne savent rien des ^{événements} ~~ce qui se passe dans~~ ^{de ce} monde. Pourtant, ils ont eu vent que quelque chose s'est passé aux îles Hawaï, à Pearl-Harbour. Un secrétaire parvient à s'approcher de moi sans avoir l'air de rien et me demande hâtivement s'il est vrai que la flotte américaine a subi des pertes. Je confirme rapidement à voix basse, car les Japonais n'admettraient pas que je fisisse ^{fonction} d'informateur, et je suis déjà à l'intérieur de l'ambassade avec l'ambassadeur. Le secrétaire qui vient de happer ce que ^{j'ai pu lui dire} ~~xxxxxxx~~ sur la perte des cuirassés "Arizona", "Oklahoma", ^{West} "Virginia" et "California" s'est éloigné tête basse, sans même me remercier d'un mot ou d'un regard. Il était comme anéanti.

Je constate ^{de} d'emblée qu'en dépit des privilèges et immunités diplomatiques dont devraient bénéficier l'ambassadeur et sa suite, la police a pris effrontément possession des lieux comme si elle était chez elle. Un vrai scandale.

M. Grew, qui m'a accueilli avec un réel soulagement, me dit tout de suite combien il est ulcéré des mesures aussi ridicules que vexatoires, humiliantes surtout, prises à son égard par les autorités japonaises dont il attendait sans doute un tout autre traitement. Pour la police, le droit des gens est moins qu'un chiffon de papier. Il est tout simplement inexistant. ~~xxx~~ C'est si vrai qu'au moment même où nous nous entretenons ~~dans son cabinet~~ avec l'ambassadeur dans son cabinet sis au sous-sol, j'aperçois, au-dessus de nous, un alguazil qui nous guette impudemment à la fenêtre. M. Grew me le montre avec un geste de découragement. Je suis intérieurement indigné contre un pareil sans-gêne. J'aviserai. Le Gaimusho entendra mes doléances.

Sans nous presser, nous passons en revue une foule de questions relatives aux conditions d'existence de l'ambassade ^{qui sont maurrises et} ~~qui vont devenir~~ alarmantes après l'épuisement des stocks de vivres ^{que} ~~dont~~ ^{avait} ~~elle~~ ^{réserve} ~~dispo~~. Il va sans dire que j'informe l'ambassadeur du peu que je sais sur l'attaque-surprise par les Japonais de la base navale de Pearl-Harbour. Ce drame pèse lourdement sur nos ^{entretien} ~~entretien~~. Il est 2 heures de l'après-midi et nous causons encore. La police voudrait sans doute me voir au diable. Mais je dois prendre congé, car on m'attend à ^{Ma} Légation où nous avons un déjeuner ~~xxxxxxx~~ d'une vingtaine de couverts. Quand j'arrive, tout le monde est à table, et chacun brûle d'entendre ce que je pourrai dire de ma visite à l'ambassade

Le Japon a frappé sans déclarer la guerre. C'est un acte de félonie condamné par la conscience universelle. Un crime ^{odieux} ~~odieux~~.

américains. Parmi nos hôtes, celle Lily Abegg, ma compatriote, ^{62 bis} correspondante de la "Frankfurter Zeitung", connue pour ses sympathies hitlériennes. Une raison de plus de peser mes paroles.

16 décembre.- Deuxième visite à l'ambassade. M. Grew est de plus en plus affecté, indigné même par le régime qui lui est appliqué et qui contraste si déplorablement avec la position personnelles qu'il croyait avoir acquise en haut lieu après un séjour de dix ans dans le pays. Je le rassure autant que je peux, car j'espère vivement qu'après les entretiens que j'ai déjà eus au Gaimusho et notamment avec mon ami l'ambassadeur Sato, chef des services traitant des intérêts ennemis, les choses vont s'améliorer. Mais, si conciliant soit-il, pourra-t-il modifier les conceptions d'une police imbue de sa puissance et de ses responsabilités? On a peine à le croire.

17 décembre.- Dans son livre "Bushido" consacré au code noh écrit de la chevalerie japonaise, M. Inazo Nitobé rappelle les qualités requises d'un samourai: Justice, bonté, courage, courtoisie, loyauté, honneur, honneur surtout. Que doit-il penser, cet excellent homme, de l'attaque scélérate du Japon sur la base de Pearl-Harbour, qui restera inscrite sur les tables de l'histoire comme la plus grande félonie jamais commise par un pays civilisé dans les temps modernes? Après cet acte ignoble, le "Bushido", dont étaient si fiers tous les Japonais, n'est plus qu'un mot dérisoire. De la fausse monnaie. Une chose dont on ne pourra pas plus parler au Japon que de corde dans la maison d'un pendu.

18 décembre.- Les agresseurs sont à Bornéo et à Guam. Ils dominent les mers maintenant qu'après leur coup de Jarnac, ils ont réduit de beaucoup la puissance navale des Américains. Nous sommes mal renseignés sur le cours des hostilités, mais on dit que le pavillon au soleil rouge flotterait déjà sur les Gilbert. "Avance formidable", s'éclame un de mes collègues saisi malgré lui d'un sentiment d'admiration qui cache un dépit d'autant plus vif qu'il déteste cordialement tout ce qui est japonais.

19 décembre.- Tâche lourde, écrasant même de ma légation, faut de personnel suffisant. Je ne sais souvent où tourner la tête. Il m'arrive de dicter une note verbale, chapeau sur la tête, et de donner des instructions dans l'escalier, pressé que je suis de courir au Gaimusho pour maintes affaires urgentes dont j'ai ma serviette pleine. Il faut dire aussi que mes visites à l'ambassade d'Amérique me prennent beaucoup de temps, d'autant plus que nous devons solliciter chaque fois une permission du Ministère de l'intérieur, qui ne met aucun empressement à nous faciliter les choses.

20 décembre.- L'ambassadeur Sato étant à Moscou, son service des intérêts ennemis a été repris par le ministre Suzuki, un ancien chef du protocole. Il n'aura pas, pour m'aider, l'influence d'un Sato, mais il n'a pas moins de grandes qualités et j'apprécie d'autant plus son concours qu'il parle français avec aisance et clarté. C'est une fine lame avec laquelle il est souvent agréable de croiser le fer. Il n'est pas sans mystère, comme tout Japonais, mais, s'il est souvent négatif, on garde néanmoins l'impression qu'il ne serait pas fâché de vous aider à sortir de difficulté.

22 décembre.- Le Ministère des affaires étrangères m'a fait savoir que son gouvernement appliquerait au personnel diplomatique des pays en guerre ou en rupture avec le Japon un traitement "correct et libéral", sous réserve, bien entendu, de réciprocité. Une promesse qui vaut ce qu'elle vaut, mais je veux pas douter des bonnes dispositions du Gaimusho

1) C'est lui-même qui, en 1924, alors qu'il était sous-secrétaire général de la S.d.N. à Genève, m'avait proposé à son gouvernement comme conseiller juridique du Ministère des affaires étrangères à Tokio.

avec lequel je suis quotidiennement en rapports, mais j'ai des craintes du côté d'une police mesquine et tatillonne, méfiante et xénophobe qui s'ingéniera à mettre les bâtons dans les roues.

L'Ambassadeur Grew proteste d'ailleurs une fois de plus contre un traitement qu'il ne trouve ni "correct ni libéral". Depuis le 8 décembre, me dit-il, les bâtiments de l'ambassade loge 70 personnes de plus qu'ils n'en peuvent normalement recevoir. Les vivres frais ont manqué et les policiers ont fait défense aux domestiques japonais de sortir pour aller aux achats. Malgré de pressantes interventions de ma part - mais que peut faire le Gaimusho contre le Ministère de l'Intérieur? - les policiers continuent à patrouiller dans les jardins et à rôder dans les locaux de la chancellerie. "Il s'agit, conclut M. Grew, ^{avec indignation} de conditions sans parallèle dans l'histoire des relations entre ~~certains~~ peuples civilisés." *Je l'apaise en disant que j'ai fait l'écho de ses doléances auprès du Gouvernement japonais.*

28 décembre.- La Suisse a été également chargée de la protection des intérêts égyptiens. J'ai fait aujourd'hui ma première visite au Chargé d'affaires intérimaire d'Egypte enfermé dans une toute petite maison avec ses collaborateurs et leurs familles. En sortant, j'apprends qu'un représentant du Gaimusho, que j'avais pris pour un Egyptien, a assisté de bout en bout à mon entretien prologé avec mes protégés. ^{Une autre enlève au droit des gens.} C'est évidemment inadmissible. La police est à la porte, ils sont prisonniers; cela peut suffire. Je n'ai ^{compris} ~~pu savoir~~ qu'après pourquoi mes interlocuteurs avaient l'air aussi gêné. Le geôlier était au milieu d'eux!

29 décembre.- L'Ambassadeur Sato, qui traite des intérêts ennemis au Ministère des affaires étrangères, est fort obligeant à mon égard, mais il ne décide jamais rien de lui-même. Qui décide alors? Je me le demande souvent en constatant la peine inouïe que j'ai d'obtenir les choses les plus élémentaires. Comment m'étonner, dans ces conditions, qu'on me refuse tout droit de regard sur les intérêts américains aux Philippines? On entend limiter l'étendue de mon mandat au Japon proprement dit. Encore y apporte-t-on à tout moment des restrictions que je trouve indéfendables. Ainsi il me faut batailler dur pour savoir combien de citoyens américains sont internés au Japon et à quel endroit ils se trouvent. La tendance générale est de tout me cacher. ^{Les} ~~est~~ ^{difficultés} qui s'accroissent autour de moi au fur et à mesure que s'accroissent les objectifs humanitaires de ma mission s'expliquent en bonne partie par le fait que la protection des intérêts ennemis est un domaine tout nouveau pour l'administration nipponne. Elle l'est aussi pour nous, mais les fonctionnaires japonais ont

partout
dans aux
les intér.
aux.

64.
 idité d'adaptation. Ils n'aiment pas être houscoulés dans leurs habitudes et craignent de s'engager dans des voies qui leur paraissent semées de périls et de pièges. Nombre de mes démarches les prennent au dépourvu quand elles ne suscitent pas leur plus profond étonnement. J'ai souvent l'impression de leur apparaître comme un homme qui s'ingénie à empoisonner leur existence paisible de ronds-de-cuir. Ainsi ma prétention cause émoi et remous dans les bureaux quand je sollicite le plus calmement du monde l'autorisation d'envoyer un de mes collaborateurs fermer le Consulat d'Amérique à Séoul et les deux Consulats britanniques de Formose. Lorsqu'on finit par se rendre compte que je ne plaisante pas, que, pour moi, l'affaire est des plus sérieuses, on se pose invariablement la question dans ce cas comme dans cent autres: " Ce que le ministre de Suisse nous demande là, est-ce que le Japon est tenu de le lui accorder ? Et si nous lui faisons cette faveur, n'agissons-nous pas dans un sens contraire aux intérêts nationaux ? Encore n'a-t-on pas résolu le problème de la réciprocité. Est-ce que, dans un cas pareil, les Américains feraient la même chose pour nous ? Casse-tête chinois pour ces fœux sujets de l'Empereur et, pour moi, perte de temps considérable à négocier et à attendre.

Mon personnel comprend maintenant de nombreux compatriotes venus des maisons suisses de la place. Des commerçants que l'on convertit peu à peu en secrétaires de chancellerie. Il en est même un qui remplit provisoirement les fonctions de secrétaire de légation. L'expérience faite avec ces renforts de fortune est des plus satisfaisantes. Remarquable et combien précieuse, en particulier, leur connaissance de l'anglais. Je les ai soûtis du chômage; ils m'ont sorti du pétrin. Ils ne me doivent rien, sauf le sentiment que nous accomplissons ensemble une tâche qui rentre dans l'action humanitaire que la Suisse est heureuse d'exercer partout où elle le peut dans le monde bouleversé. N'avons-nous pas à nous occuper avant tout de la protection des internés civils et des prisonniers de guerre ?

26 décembre.- En parcourant les notes hâtives de mon agenda, jw constate qu'elles ne sauraient donner une idée de l'atmosphère fébrile dans laquelle mon personnel et moi sommes plongés du matin au soir dans les locaux congestionnés ^{de la Légation}. Encore un peu et je serai obligé de mettre un ou deux collaborateurs dans notre chambre à coucher!.. Le temps me manque pour tenir autre chose qu'un journal-écumoire. J'y vois tant de lacunes qu'on n'y trouverait même pas une ligne sur la séance solennelle du Parlement au lendemain de la déclaration de guerre, séance dans laquelle l'Empereur a lu de sa voix rauque, devant les députés prosternés, le rescrit impérial consommant la rupture avec la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. C'est debout, dans la tribune diplomatique, entre l'ambassadeur d'Allemagne et l'ambassadeur d'Italie, que j'ai écouté la lecture du document roulé qui venait d'être remis humblement par le chef du gouvernement, le général Tojo, à son auguste souverain et qui constituait, comme j'ai pu m'en rendre compte ensuite, une incroyable déformation de la vérité sur les faits qui avaient été la cause de la guerre. Un romancier abondant n'aurait pas mieux fait. Mais n'accusons pas l'Empereur qui n'a fait que lire le texte ruminé depuis longtemps par Tojo et ses acolytes. Comment saurait-il la vérité, lui, qui ne voit du monde que ce que son entourage veut bien lui montrer ? A sa place, nous aurions cru ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

tout comme lui qu'Anglais et Américains avaient délibérément juré d'admettre un Japon pacifique, coupable d'aspirer la place au soleil qui lui revenait en toute équité. En tout état de cause, j'aurai vu célébrer, dans le recueillement et la pompe d'une messe pontificale, ce qui pourrait bien être un des plus grands forfaits de l'histoire: une déclaration de guerre en règle, précédée, à notre insu, de la plus abominable perfidie avec cette attaque massive et inopinée sur la flotte américaine mouillée paisiblement à Pearl-Harbour.

A la réflexion toutefois, on en veut un peu aux Américains de s'être si peu méfiés d'un ennemi possible comme le Japon.

26 décembre.-Laborieux lendemain de Noël. Deux heures d'horloge à batailler au Gaimusho pour les intérêts américains, à donner de la tête contre le mur des réponses évasives: "On verra... Nous demanderons au ministère de l'intérieur... C'est au ministère de la guerre de décider... Question qui relève de la compétence de la seule police... C'est délicat... vous demandez beaucoup... C'est des plus difficiles... Nous craignons que non... peut-être, mais cela prendra du temps... etc, etc." Et toujours pas de réponse quant au rapatriement des diplomates enfermés dans leur mission diplomatique, sans plus aucun contact avec le dehors. Question angoissante qu'on me pose chaque fois à l'ambassade des Etats-Unis. Le "Soeur Anne, ne vois-tu rien venir" de son chef, M. Grew.

27 décembre.-Deux pays de plus ont demandé à la Suisse de veiller sur ses intérêts au Japon. Le ministre cubain a déjà regagné son pays. Quant au ministre de Panama, qui passe pour un collègue assez peu commode, il m'accueille assez fraîchement dès la première visite que je lui fais avec la permission de la police. Bien que sa Légation ne comprenne qu'une seule et unique personne, lui, il vous prend des airs importants. Il s'étonne de ma visite. Il ne demande rien à la Suisse. On n'avait donc pas besoin de le déranger. Et moi qui croyais lui apporter un peu de réconfort dans sa captivité, d'autant plus qu'il ne sait rien de son épouse, une négresse, en traitement à l'Hôpital St-Luc, ou ma femme ira lui faire une visite comme il se doit! Mais l'homme a le complexe des gens de couleur. Il se rengorge, il se serait débrouillé tout seul grâce à l'amitié japonaise. Il se fait à cet égard des illusions que le policier rogue à sa porte aurait dû lui enlever dès la première heure. Mais je me garde bien de troubler sa belle assurance.

Sur sa table, bien en vue, sous mon nez, une pile de larges enveloppes blanches prêtes à être expédiées. Sans doute, des vœux de nouvel-an. La première porte très visiblement l'adresse suivante que je lis sans le vouloir: "A Sa Majesté l'Empereur du Japon".

28 décembre.- vu le nombre toujours croissant de questions à résoudre pour ~~xx~~ les intérêts américains, l'ambassadeur Sato, avant son départ pour Moscou, avait cru devoir désigner un fonctionnaire particulier pour traiter avec mes services les affaires courantes concernant les intérêts ennemis. A sa première entrevue avec un de mes collaborateurs, M. Br-nath, l'homme de confiance de M. Sato nous a suppliés de ne plus aller le voir "pendant quelque temps". Nous lui avons déjà coupé le souffle avec quelques-unes de nos affaires. Une histoire à la courteline s'il s'agissait de questions moins sérieuses.

Comme je l'ai déjà relevé, je ne sais plus où loger mon personnel⁶⁶ qui s'accroît lentement d'une ou deux unités par semaine. Dans le reccin où l'exiguité de nos locaux l'a exilé, Harry Angst ne sait où mettre ses longues jambes. De temps en temps, du premier étage où il travaille, il en sort une à l'air libre, ~~xxxx~~ qui s'est ankylosée. M. Stünzi, un compatriote de Kobe ^{faire une visite} venu ~~me xxx~~, s'est esclaffé à voir cette jambe sortant de la façade comme une enseigne.

Il faut d'ailleurs que le gouvernement japonais m'aide à régler ce problème de logement. Il y aurait bien des immeubles libres appartenant à des ressortissants ~~américains~~ ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~, mais le Gaimusho, pour des scrupules qui cachent sans doute d'autres raisons, ne veut pas qu'on touche à la propriété ennemie, qui soulève, selon lui, des problèmes. Lesquels? On ne voit pas, puisque c'est moi, et non les japonais, qui ai mandat de les protéger! Une autre chinoiserie que j'aurai de la peine à écarter. Harry Angst pourrait bien tendre encore longtemps une de ses jambes en dehors de ma maison devenue trop petite.

30 décembre. Il pleut chaque jour des télégrammes de Suisse. Des instructions à mon adresse émanant de Washington via Berne. Deux hommes suffisent à peine à mon service du chiffre. Autant de dépêches chiffrées venues, autant repartent, adressées à notre Division des intérêts étrangers à Berne dirigée par M. de Pury, assisté de M. De Saussure. Les P.T.T. japonais font des affaires d'or avec ma Légation.

31 décembre.- Bonne nouvelle. Le gouvernement japonais accepte la proposition du gouvernement américain de faire l'échange des diplomates et autres nationaux à Lourenço-Marquês au Mozambique.

J'ai été heureux d'aller porter la nouvelle à l'ambassade d'Amérique. On pourra y célébrer St-Sylvestre avec un peu de réconfort.

1942

=====

1er janvier.- Belle journée froide et ensoleillée. A 13 heures 30, tout le corps diplomatique est rassemblé au Palais impérial. Rapotage discret. Mission par mission, chef en tête, on va présenter, à la file indienne, ses hommages à LL. Majestés impériales. Un maître de cérémonie fait un signe. On gagne lentement la salle d'audience dans un silence impressionnant qui vous serre un peu la gorge. Rigés dans un hiératisme de rigueur, les souverains vous attendent, entourés des princes et princesses de la maison impériale. Le parquet est si glissant qu'on marche comme sur la corde d'un funambule. Arrivé à la hauteur du trône où est assis ^{S.M.} l'empereur qui regarde devant lui sans avoir l'air de vous voir, on exécute un quart de tour à gauche suivi d'une profonde révérence, puis, quatre pas plus loin, même équerre, front humblement baissé, devant S.M. L'impératrice. Le cérémonial est achevé et l'on s'éloigne ~~rapidement~~ à reculons avec la crainte de manquer sa sortie. Seuil atteint, on s'en va avec un soupir de soulagement. On voudrait ^{tout de suite} le même exercice pour en être dispensé l'an prochain.

Ma femme, mes collaborateurs et moi rentrons ensuite à la Légation où, café pris, nous tournerons des disques du folklore helvétique, tout en essayant d'atteindre en Suisse par téléphone ceux qui nous sont chers.

La chance nous a souri, car tous nous avons pu entendre assez bien les voix aimées... Je ne dis pas "au bout du fil", car il s'agissait de téléphonie par ondes aériennes.

J'oubliais de relever qu'avant notre départ pour le Palais impérial, tous les enfants de nos domestiques étaient alignés sur deux rangs dans le vestibule. Ils se sont inclinés fort gentiment sur notre passage, comme le leur avait dit leur maman, façon pour ces petits de nous souhaiter la bonne année et de nous remercier des étrennes qu'il nous avait plus de leur faire parvenir la veille. Coutume fort jolie, ma foi, relevée encore par la grâce si mignonne de ces fillettes arfulées de leurs plus beaux atours.

2 janvier.- Hier, quand nous sommes allés au Palais impérial, une foule énorme était massée sur la grand'place jouxtant les douves des jardins impériaux. Une vraie mer humaine qui s'ouvre devant notre voiture et qui se referme sur elle au fur et à mesure que nous avançons. Des visages curieux ou souriants se collent à nos vitres. Et cette foule immense qui a avalé tous les policiers se met tout à coup, sur notre passage, à crier à pleins poumons: "Banzai! Banzai!" pour nous remercier à sa manière des hommes que nous allons rendre aux souverains toujours infiniment révévés du pays.

Pas trace de xénophobie dans la grouillante assistance que nous traversons. On nous accueille, au contraire, en amis, et le Japon en guerre a

soin, d'amis! Du moins, c'est ainsi que je m'explique l'accueil enthousiaste que nous réserve cette fourmilière endimanchée.

8 janvier.- Notre activité gêne les Japonais. Ils ne savent pas ~~xxx~~ au juste ce que nous faisons. Leur méfiance congénitale aidant, ils nous suspectent de je ne sais quoi. Faute de nous contrôler, ils s'ingénient à entraver notre travail. C'est ainsi que notre consulat général à Shanghai a des difficultés avec ses télégrammes chiffrés. On les retient au bureau des télégraphes. Peu importe l'expéditeur, fût-il le gouvernement suisse lui-même. On nous chicane d'autant plus volontiers que, pour les Japonais, nous ne sommes pas des amis; nous ne pouvons pas l'être. Est-ce que ~~la Suisse peut~~ ^{nous ne pouvons} être jamais du côté des agresseurs? Il n'empêche que la Suisse est neutre et sa neutralité qu'aucun gouvernement de bonne foi ne met en doute devrait être pour les autorités nippones la garantie que nous n'entreprenons rien qui puisse porter préjudice à leurs intérêts, même à leurs intérêts illégitimes, comme ceux qu'ils ont acquis en Chine.

Au Gaimusgo, on me promet d'intervenir. On désavoue, sans le dire expressément, les procédés des militaires, car, si la Suisse en usait de même, Tokio aurait des difficultés à correspondre avec sa mission diplomatique à Berne. Mais l'armée a un tel pouvoir que le fonctionnaire ~~qui prend les affaires en main~~ ^{saisi de la plainte} tremble à la pensée d'indisposer ~~quelque~~ quelque capitaine ou colonel d'état-major. Je le vois se creuser les méninges pour trouver, dans l'arsenal de l'étiquette japonaise, la formule propre à convaincre sans ~~irriter~~ ^{irriter} celui qui, sabre entre les jambes, décide du sort ~~xxx~~ de ces dépêches chiffrées ~~xxx~~ ^{dont le ~~xxx~~ lui brûle les doigts,} _(secret)

10 janvier.- Mauvaise nouvelle. Mon consul à Kobé, qui avait accompagné ~~sa femme et ses enfants~~ ^{jusqu'au bateau} qu'il a décidé de rapatrier, a été fouillé sans façons par les sbires de Nagasaki. Un ~~scandale~~ ^{traitement inadmissible}, mais qui ne ~~choquera plus personne~~ ^{choquera plus personne}, car, dans les circonstances présentes, où la ~~surce d'agression est à l'honneur~~ ^{surce d'agression est à l'honneur}, ce n'est plus la ~~qu'un tout est éclipsé par le scandale des usages~~ ^{qu'un} ~~improbable fait-divers~~ ^{improbable fait-divers} ~~de l'agression pure et simple~~. Je ne protesterai pas moins contre cette violation des usages internationaux. Je dis bien des "usages"; ~~on n'ose plus~~ parler de droit des gens ~~cela paraît~~ ^{serait au grand huit bon} pédant.

11 janvier.- La protection des intérêts étrangers et, notamment, des intérêts américains, nous impose une besogne écrasante. Mes services sont débordés. J'ai encore engagé du personnel parmi nos maisons suis-

ses, mais j'ai de plus en plus peine à trouver ce dont j'ai besoin. Ce n'est pas des mécaniciens qu'il me faut, mais des gens aptes à travailler sur un dossier et à rédiger de manière convenable. Il est vrai que j'ai réussi à tirer bien des choses d'un Confédéré spécialisé dans les machines à tricoter et d'un autre qui s'était distingué jusqu'alors dans ^{l'art de réparer les vieux violons.} ~~l'art de réparer les vieux violons.~~ ^{Un luthier de Crémone dans nos archives!} J'ai fait à cet égard ~~de nombreuses~~ ^{d'étonnantes} découvertes. Un cuisinier d'hôtel peut être un statisticien qui s'ignore. Mon service du chiffre a ~~pu~~ ^{pu} se séparer à regret d'un artiste-peintre qui n'arrivait pas, dans ~~notre pays~~ ^{nos lettres catholiques,} à se détacher de ~~ses~~ ^{ses paysages.} ~~ses~~ ^{de} On l'a remplacé par un représentant ~~de nos produits~~ ^{de} produits pharmaceutiques.

L'aide que j'attendais des autorités japonaises, je le vois un peu plus tous les jours, me sera parcimonieusement mesurée. Les refus ou les silences sont la règle, les réponses positives, l'exception. Une équivoque continue à peser sur mon activité. On se méfie de nous, de notre oeuvre. Nous protégeons des intérêts ennemis. Nous les défendons contre le Japon. Nous sommes donc en un sens des adversaires. Corrects, loyaux, sans doute, mais adversaires quand même. Impossible, je le sens, de faire sortir les fonctionnaires japonais de ce syllogisme, si grossier qu'en soit le tour ^{so} sophistique. Ils me tiendront rigueur jusqu'au bout de mes interventions, alors qu'ils devraient m'être plutôt reconnaissants de les aider à s'acquitter de ce qu'on peut bien appeler leurs obligations internationales envers les internés civils et les prisonniers de guerre.

Les Américains ne se doutent guère des sacrifices que nous faisons gratuitement pour eux. Souvent au préjudice de nos propres intérêts.

12 janvier. - J'ai finalement obtenu que M. Angstrom ~~délégué~~ se rende à Séoul pour y ~~germer~~ ^{germer} le consulat des Etats-Unis. Arrivé là-bas, mon délégué n'a pu toutefois rien entreprendre. La police ne l'a pas laissé approcher du consulat, ce qui fait qu'il a été condamné à ~~se~~ ^{se} ~~tourner~~ ^{tourner} ses pouces dans sa chambre d'hôtel.

Au Ministère des affaires étrangères, on ~~se~~ ^{se} ~~comprend~~ ^{peut en conjectures sur} cette oisiveté forcée de mon mandataire. On me montre les instructions adressées au Gouverneur de la Corée; on me les traduit ^{(même) or} ~~or~~ ^{mentalement.}

Il faut croire que les fonctionnaires de Séoul ne prennent pas

trop au sérieux les instructions de Tokio. Espérons ^{néanmoins, 4)} que le nouveau télégramme qui va partir du Gaimasho permettra à M. Angst de faire autre chose qu'un voyage autour de sa chambre.

13 janvier.- L'Ambassadeur de France a ^{inso facto} ~~succédé~~ ^{à l'} ~~l'~~ Ambassadeur d'Amérique comme doyen du corps diplomatique, mais le transfert des archives du décanat a été toute ~~une~~ ^{une} histoire. Du côté japonais, on n'a pas ~~accepté~~ ^{accepté} que M. Arsène-Henry reçoive directement de M. Grew les archives en question. Le Gaimasho s'offrait à faire l'intermédiaire. Les deux intéressés ont nettement refusé, le gouvernement nippon n'ayant pas à mettre son nez dans les archives en question. Pour finir, on a eu recours à mes services. M. Grew me confia la caisse aux archives et j'irai la remettre à M. Arsène-Henry. Mais, avant la remise, à la porte même de l'Ambassade de France, un fonctionnaire japonais vérifiera si la caisse ne contiendrait pas autre chose que de la documentation touchant aux affaires du décanat. Le procédé est infiniment humiliant pour les deux ambassadeurs. Les Japonais ont vraiment le génie de la méfiance. Mais j'ai beau ^{regimber} ~~regimber~~ le Gaimusho ^{demeure} ~~est~~ inflexible. Les ordres viennent de haut. A prendre ou à laisser. De guerre lasse et d'^{entente} ~~d'accord~~ avec les deux ~~doyens~~ ^{doyens}, ~~je prends~~ ^{je prends} la caisse est chargée sur ma voiture et, ~~je vais l'ouvrir~~ ^{je vais l'ouvrir. Pas besoin.} ~~à la grille de l'Ambassade de France,~~ ^{Non, je n'ai pas} ~~à l'ouvrir.~~ Le haut fonctionnaire japonais qui m'attend pour le contrôle - un de mes amis! - s'est borné à ~~me jeter~~ ^{pour la forme} un coup d'oeil dans le coffre de ma Buick. Sa mission lui répugnait. Il ne l'a ~~exécuté que~~ ^{fait qu'un simulacre d'exécution.} qu'à moitié.

14 janvier.- La police nous vexe, nous chicane, nous tarabuste, nous humilie. Nous ne pouvons même plus aller jusqu'à Yokohama sans permission spéciale. C'est qu'à Yokohama, on a la mer sous les yeux et que, sur la mer, on peut voir bien des choses, principalement des bateaux qui fument ou qui ne fument pas, qui chargent ou qui déchargent. Vous pourriez prendre ~~leur~~ ^{leur} nom, ~~sans y penser~~ ^{les policiers}, voire les compter. Le risque est trop grand pour ~~le~~ ^{le} ~~risque~~. Il l'est tellement que, si, d'aventure, on vous permet bon gré mal gré le déplacement, la ^{Sûreté} ~~police~~ vous ~~interdira~~ ^{interdira} ~~formellement~~ d'aller vous asseoir sur un des bancs du jardin public près du port.

^{Ces gens-là} ~~ils~~ trouvent toujours un moyen d'assaisonner la moindre faveur d'une humiliation. Ils vous mettraient au vinaigre dans votre café, s'ils pouvaient.

15 janvier.- Décidément, les postiers ne sont pas meilleurs, que les

~~les~~ ^{filles} ~~policiers~~. Jusqu'ici, ils se contentaient de ~~collecter~~ ^{subtiliser} les timbres-poste des lettres que nous recevions de l'étranger. Maintenant, non contents de décoller les timbres, ils ~~recollent~~ ^{ouvrent effrontément} les plis ~~et les~~ ^{et referment avec mélancolie} avant de nous les remettre. Ils sont à l'affût des secrets que peut contenir une lettre ordinaire! Un enfant leur dirait que le jeu n'en vaut pas la chandelle, ^{mais ils sont plus naïfs que des gamins de dix ans.}

A la Section du Protocole, on me promet d'intervenir, mais avec l'air de ~~quelqu'un qui vous dirait~~ ^{me}: "Vous voulez vraiment ~~brûler~~ ^{que nous brûlions} de la poudre pour des moineaux?"

16 janvier.- Régime de la douche écossaise. On m'accorde ceci, on me refuse cela, mais, le plus souvent, j'obtiens ce à quoi je n'avais pas absolument droit et ~~je~~ suis éconduit pour une chose qui me paraissait élémentaire. Ainsi, après dépenibles négociations qui, ~~faillirent~~ ^{faillirent} plus d'une fois, ~~je~~ tourner court, j'ai fini par obtenir de vendre, ~~moment~~ ^{contre} paiement immédiat, les nombreuses voitures du personnel américain qui rouillent dans les jardins de l'ambassade des Etats-Unis. ~~En revanche,~~ ^{En revanche,} la police refuse toujours à ma femme l'autorisation de faire une visite à Mme Grew qui, depuis le 8 ~~décembre,~~ ^{décembre,} n'a plus eu de contact avec l'extérieur. ~~Il~~ manque ^{flagrant} de ~~bonne~~ courtoisie, presque d'humanité!

Après une série impressionnante de démarches, j'ai obtenu, ~~voilà~~ ^{plutôt} arraché une certaine amélioration du régime des internés à l'ambassade des Etats-Unis. Les ~~policiers~~ ^{spies} ne patrouilleront plus dans les allées. Je n'ai pas encore réussi, par contre, à faire disparaître les ~~policiers en uniforme ou en civil~~ ^{argousins} qui se sont incrustés dans la chancellerie. Le scandale continue en raison de l'esprit ridiculement mesquin de la police contre lequel ni le Gaimusho ni moi-même ^{même} ne pouvons rien.

17 janvier.- Mon chef de chancellerie, M. Ribi, a reçu la visite d'un policier à son domicile. Il venait examiner son radio. ~~Le soir~~ ^{à l'intérieur} (a pris des notes sous son nez et, comme, à un moment donné, son porte-plume réservoir ~~ne~~ fonctionnait ^{mal} plus, il l'a violemment secoué, si bien qu'un jet d'encre est tombé sur le tapis. Il ~~se~~ ^{n'aurait pas} ~~lui~~ ^{se} ~~serait~~ ^{eu} l'idée de s'excuser.

18 janvier.- Je fais régulièrement mes visites aux missions dont je protège les intérêts. J'y perds un temps fou. Il est vrai que j'y reste fréquemment plus longtemps qu'il ne serait nécessaire, car je

considère, à tort ou à raison, que maintenir ou relever le moral de mes protégés ~~xxxx~~ en captivité fait partie de mon mandat. Après les affaires sérieuses, je bavarde volontiers dans la mesure où je vois qu'ils y prennent plaisir. Je m'en passerais, car c'est du temps consacré qu'il me ^{faudra} ~~xxxxxx~~ compenser, ^{à la fin de la journée,} ~~xxxxxx~~ par du travail nocturne. [Aux cinq pays dont nous représentons les intérêts sont venus s'ajouter le Guatemala, la Colombie, ^{et} le Venezuela.

19 janvier. - On ne peut plus téléphoner en dehors de Tokio qu'en japonais. Il faut bien que le censeur à l'écoute comprenne ce qu'on dit. Mais comment m'entretenir dans cette langue avec ^{notre} M. Champoud, ^{mon} consul à Kobé? Nous y sommes quand même parvenus en ^{l'ardant} ~~introduisant~~ dans nos phrases ^{français} ~~un~~ ^{de quelques} vocables japonais. ~~Les quatre ou cinq mots~~ L'écouteur de service ^{a dû} ~~doit~~ trouver que nous estropions ^{un peu trop} ~~terriblement~~ sa langue maternelle. Il y a ^{peut-être} ~~tant~~ de mots qu'il ne comprend pas!

22 janvier. - Je passe des heures au Ministère des affaires étrangères à plaider, ~~sur~~ dossiers sur les genoux. Ce qui me préoccupe le plus en ce moment, c'est le sort des internés civils, ces malheureux qu'on ^a ~~comme~~ ^{dés} ~~raflés~~, le premier jour des hostilités, pour les enfermer quelque part tels des criminels de droit commun. On ne sait pas encore où ils sont tous et j'insiste pour aller les visiter le plus tôt possible.

24 janvier. ^{Toujours la même antienne!} - Nous travaillons dans des conditions déplorables à cause de l'exiguité des locaux dont je dispose. Je m'efforce vainement d'en sortir. Une maison Andrews, propriété canadienne, est vide et je pourrais l'occuper, ^{car j'ai} ~~me~~ l'accorder ^{rentre} ~~qui est~~ au Canada, mais les Japonais m'opposent toutes sortes de prétextes pour m'en refuser l'accès. Le bâtiment ^{est malheureusement pourvu} ~~dispose~~ d'une terrasse sur le toit et les militaires, m'a-t-on ^{expliqué avec force circonvolutions} ~~raconté~~ au Gaimusho, ~~xxxxxxx~~ redouteraient que, ~~xxxxxxx~~ lors de dîners ou réceptions à la Légation, ^{nos} ~~les~~ invités y montassent ^{jetés des regards indiscrets sur} ~~pour observer~~ la ville. J'ai eu beaucoup de peine pour ne pas pouffer de rire au nez du chef du Protocole.

26 janvier. - L'échange des diplomates constitue ~~xxxxxxx~~ un problème qui ne se pose plus dans les mêmes conditions que naguère. Selon une pratique internationale encore récente, les représentants des pays en guerre ~~xxxxxxx~~ regagnaient leur patrie dans un délai qui pouvait ne pas dépasser quarante-huit heures. Aujourd'hui, on ne remet plus, leurs passeports selon la formule consacrée, aux diploma-

tes, on les "change" avec ceux de l'autre pays en guerre. encore, dans un cas comme celui du Japon et des Etats-Unis, il ne pouvait être question d'équiper, de chaque côté, un paquebot pour les seuls agents diplomatiques et consulaires. La dépense eût été trop considérable. il fallait profiter de l'occasion pour rapatrier le plus grand nombre possible de ressortissants ennemis, quitte à établir d'un commun accord certains critères propres à réduire la part de l'arbitraire. C'est ainsi qu'après d'assez longs échanges de vues, nous nous mîmes d'accord pour accorder la priorité aux vieillards, aux malades, ainsi qu'aux enfants. Quant aux adultes, leur choix dépendrait de certains facteurs, comme la profession, la résidence, etc. Il y aurait ^{aussi} une répartition équitable à faire entre les rapatriés venant du Japon, de Mandchourie et de Chine. De toute façon, il s'agissait, comme on le devine, d'un problème extrêmement complexe qui retiendrait des semaines l'attention de ma Légation et du Gaimusho. Je m'attends d'ores et déjà à ~~certaines~~ ^{certaines} difficultés, les autorités japonaises pouvant s'opposer au retour de tels ou tels citoyens américains, ce qui amènerait Washington à user alors de rétorsion en retenant tel sujet nippon dont Tokio demanderait instamment la restitution. De toute façon, j'aurai des arguments de poids contre la mauvaise foi japonaise; je pense, en particulier, à celle des autorités de police dont l'esprit en toutes choses est exécrable.

Ce rapatriement réciproque n'est pas pour demain, mais je ferai, quand à moi l'impossible, pour qu'il ne soit pas trop longtemps différé.

29 janvier.- notre collègue hollandais, le général Rabst, a succombé en captivité d'une maladie de coeur que les épreuves consécutives à son internement n'avaient fait qu'aggraver. On me dit qu'il avait été en proie à la plus violente colère lorsque les policiers lui avaient refusé le droit de s'entretenir en tête à tête avec le ministre de Suède qui représente les intérêts néerlandais au Japon.

Les obsèques ont eu lieu aujourd'hui à l'hôpital St-Luc en présence de plusieurs personnalités japonaises et des membres du corps diplomatique, y compris - quand même! - les diplomates internés des pays en guerre avec le Japon. Qui disait que les policiers nippons n'ont pas un brin d'humanité dans l'âme?

Je connaissais le cher disparu depuis mon premier séjour au Japon. Je le verrai toujours à un certain dîner de gala que donnait, en 1925, le baron Shidehara, ministre des affaires étrangères. Il était venu en uniforme de général de cavalerie, portant sur son bras recourbé un énorme bonnet à poil comme en portent les horse-guards à Londres. Au moment d'entrer dans la salle à manger, il s'avisa tout à coup du volumineux couvre-chef qu'il a au bras et, tout émotionné, ne voit pas d'endroit où le déposer. Comme il n'y a pas de temps à perdre, il le laisse précipitamment

dans les mains gantées de blanc d'un larbin tout effaré de l'objet étrange qui vient de lui tomber dans les bras.

9 février.- Le fardeau s'accroît. L'autre jour, j'ai été chargé de la protection des intérêts du Nicaragua. J'ai déjà été faire une visite à son consul-général, un jeune homme inexpérimenté, mais bien sympathique que j'ai trouvé dans un lit à l'hôpital St-Luc. Il m'a reçu, les larmes aux yeux, comme un sauveur. Il tremblait, il avait peur sans dire de quoi. Je lui ai promis, pour le calmer, de venir le voir aussi souvent que me le permettraient mes devoirs professionnels. Au moment où je m'en allais, quelqu'un m'a soufflé à l'oreille qu'il s'agissait d'une maladie imaginaire. L'homme crie la nuit et réveille les malades, ce qui lui vaut bien des antipathies.

Aujourd'hui, c'est le rérou qui fait appel à notre aide. Je suis lié d'amitié avec son ministre et Mae Schreiber, un couple des plus sympathiques qui me recevra, j'en suis sûr, ~~dans ses bras~~ les bras ouverts, dans la maison où, selon l'usage, ~~les~~ les argousis l'ont séquestré sans façon.

Ainsi, à ce jour, ma Légation se trouve chargée des intérêts de lo pays. Que de courses j'aurai à faire continuellement à travers la capitale!

10 février.- Le ministre de Colombie, M. Michelsen, se trouve dans une situation particulière. Il n'est pas interné, lui, pour la raison que, n'ayant pas de résidence privée, il vit à l'hôtel impérial et que la police ne voit pas comment elle pourrait en suivre les mouvements dans ce caravansérail aux multiples issues. Heureux Michelsen! Pour une fois que l'hôte d'un palacé est favorisé par rapport à qui vit dans ses meubles! Et quel avantage dans l'espèce! L'écart immense qui existe entre la liberté et la captivité.

11 février.- Le succès des armes japonaises est officiellement si éclatant que les manifestations patriotiques se multiplient pour rendre grâces aux dieux tutélaires de l'aide visible qu'ils accordent à l'armée et à la flotte. Allemands et Italiens font chorus. On nous rebat les oreilles de la mission sacrée des "peuples jeunes". Le Japon, si féru de son ancienneté, en serait un, de même que l'Allemagne des Niebelungen et l'Italie romaine, de la louve et ~~ses~~

si fier!

15 février.- certains de mes collègues sont victimes de l'arbitraire des P.T.T. Pour des motifs qu'on ne connaîtra qu'au Jugement dernier, on leur coupe le téléphone de temps à autre. Est-ce pour les embêter ou est-ce tout simplement pour les dégoûter d'un appareil qui ne fonctionne ^{déjà} que par intermittence? Et qui fait, bien entendu, le désespoir des policiers. Un étranger, donc un espion, vous voyez tout ce que ça peut téléphoner!

On épie vos allées et venues. Un diplomate scandinave, ~~max d'ix~~ pourtant inoffensif par définition, me dit qu'il est suivi partout. Les limiers flairent une piste en lui. Ils en seront pour leurs frais d'imagination.

L'espionniste dont est atteint le policier est d'une incroyable virulence... j'allais dire sottise. Encore la guerre tourne-t-elle assez bien pour le Japon. Que serait-ce, Dieu du ciel! dans le cas contraire? Vous ^{sur le trottoir dans la rue} moucheriez que vous seriez aussitôt soupçonné de faire des signaux ^{dans quelque} ~~en vue d'en ne sait quelle~~ machination criminelle!

16 février.-- Je ne note pas les choses au jour le jour, mais comme elles me viennent à l'esprit quand je ^{trouve le temps de} griffonner sur mon papier. Je ne sont pas des quantièmes, mais des souvenirs qu'on voudrait garder.

Dernièrement, j'ai fait ma première visite à S.E. M. Schreiber, ministre du Pérou, collègue des plus sympathiques, interné, comme les "autres", dans sa propre demeure. Je ne m'étais mis en route qu'avec l'autorisation expresse du Ministère ~~de~~ des affaires étrangères qui s'était concerté avec le Ministère de l'Intérieur, direction de la police métropolitaine. A mon arrivée devant la Légation péruvienne, je n'ai pas ^{moins} ~~moins~~ été arrêté par les deux ou ~~trois~~ ^{trois} ~~policiers~~ qui battaient la semelle à l'entrée; ils n'avaient point reçu d'ordres. Pendant que l'un d'entre eux est allé téléphoner, une auto vient, s'arrête et voilà ^{leu-même qui} ~~le~~ M. Schreiber en sort avec un alguazil. ^{en} ~~qui~~ l'avait conduit chez un dentiste à cause d'une rage de dent. Le pauvre ne sait même pas s'il ose encore me serrer la main. C'est risible et j'en ris avant d'avoir la ~~per~~ permission de le rejoindre à l'intérieur. Un quart d'heure après, c'est fait et je monte au premier étage où le diplomate péruvien s'est réfugié avec sa jeune épouse, jolie comme un beau jour de printemps.

Ce que j'ai aperçu avant de prendre l'escalier, m'a scandalisé. Les policiers qui, selon les usages internationaux, n'auraient pas

on peut séquestrer ^{un} le mobilier d'une ^{Mission} ~~XXXXXX~~ diplomatique. ~~mais~~ Je dis Mobilier, parce que, d'après ce ^{qui m'est rap-} ~~que me dit~~ ^{Notre} ~~le~~, la maison elle-même appartiendrait à un propriétaire japonais.

A ma question, le ^{fonctionnaire M. Kinuchi, le chef} ~~XXXX~~ du Protocole au Gaimusho s'est gratté ~~derrière~~ l'oreille. Le cas est tout nouveau et il ne voit pas bien comment on pourrait empêcher ce chauffeur de mettre la main sur les meubles cubains, même si, comme je le fais valoir, il n'a ^{légal-} ~~juridique-~~ ment aucun droit à cette "allowance" prévue ^{seulement} par un usage local auquel n'est nullement tenu le gouvernement de La Havane. Il inclinait plutôt à donner raison à l'homme qui s'est fait justice ^{lui-} même. A cette énormité juridique, je sursaute et, comme il s'en aperçoit, il me demande candidement: "Mais, dans un cas pareil, que feriez-vous donc en Suisse? "

En Suisse, mon cher ami, on ne pourrait faire main basse sur les biens d'un tiers sous prétexte qu'il est votre débiteur. Pour faire valoir son ~~droit~~ droit, il y a une procédure à suivre, il y a ^{des lois} des tribunaux. Ce sont eux qui jugent. Pas vous, ni moi, même si de bonne foi nous nous sentions ^{ons} lésés.

Comme ~~je suis japonais~~ je vois bien ^{qu'au Japon} c'est le chauffeur qui l'emportera, je renonce aux ^{bureaux} ~~XXXX~~ que pourrait m'offrir l'ancienne Légation de Cuba.

18 février.- Avant-hier, grand dîner à la résidence du Vice-ministre des affaires étrangères, M. Nishi. Au poisson, mon voisin de droite, le ministre d'Afghanistan s'étrangle. Il a une arête dans la gorge. Comme je ne puis l'enlever ^{moi-même} avec ma fourchette, il se lève sans bruit, sort et court chez un médecin. Une demi-heure après, il reprend sa place et se sert de gigot de mouton. Personne ne s'est aperçu de rien.

On a servi le café lorsque le secrétaire particulier du Ministre des affaires étrangères, M. Tomoda, entre en brandissant un papier. Singapour est tombé! Beaucoup applaudissent. A ma douloureuse stupéfaction, je vois mon ami Sam ^{l'ambassadeur d'Espagne} qui bat aussi des mains, lui qui a horreur ^{de l'agression japonaise} ~~du Japon de l'agression japonaise~~. Le besoin de plaire à ce moment-là a été plus fort que ^{lui} ~~lui~~. Rentré chez lui, il a dû se mordre les mains dans son lit.

Le plus drôle de tout, c'est que le ^{poursuivant} ~~brave~~ Tomoda nous annonçait la nouvelle comme s'il allait de soi ~~XXXXXXXXXX~~ qu'elle nous ferait plaisir. ^{à tous} Comme tant d'autres de ses compatriotes, il ne ^{suspecte} ~~suspecte~~

donc pas ce qui se passe dans nos coeurs *et nos esprits!*

20 février.- Four loger une partie de ma chancellerie dont les ~~services~~ ^{modifiés} ~~services~~, un ami japonais m'a suggéré de louer la maison rose dont nous ne sommes séparés que par une clôture de bambou. Une maison curieuse qui, du matin au soir, retentit des roulades de la Traviata et de la Tosca. La voix d'or, me dit-on, est celle d'une dame japonaise qui vit seule et qui ne demanderait pas mieux que d'aller habiter la demeure plus confortable ^{encore} ou son sacripan de mari coule ^{d'heureux} ~~ses~~ jours avec sa maîtresse.

Le Gaimusho trouve l'idée excellente, mais il me dit que, pour arranger ^{les choses} ~~l'affaire~~, il faudra qu'il s'entende ^{et d'abord} avec le Ministère des finances. Quelques jours après, on me donne la réponse. Le dit Ministère, qui voulait bien m'obliger, a maintenant ^{à son vif regret,} classé l'affaire. Le fonctionnaire qu'il avait délégué auprès du mari infidèle a été, ^{en effet,} mal reçu, trop mal pour que l'on puisse encore escompter un résultat satisfaisant. "Entre nous, me ~~dit-on~~ dit-on à la Section du Protocole, le fonctionnaire en question a ~~été~~ ^{été} bel et bien flanqué à la porte par l'irascible mari. Vous pensez bien ^{que} ~~qu'il~~ ^{ne} s'y frottera plus!"

(Adieu la maison rose!

21 février.- Tous les deux ou trois jours, je me rends à l'^{cloture} ~~fermée~~ Ambassade des Etats-Unis pour prendre contact avec mes prisonniers. M. Dooman, le conseiller, assiste régulièrement aux entretiens prolongés que j'ai avec M. Grew. Il y a toujours une quantité de matières à discuter. Je crois que, du côté américain, on est content de la manière toujours courtoise, mais ferme avec laquelle je traite avec les Autorités japonaises. J'insiste là où il faut insister et je proteste chaque fois qu'une protestation s'impose. Ce n'est pas ce qui me fera des amis chez les Japonais, mais je me dois de remplir mon mandat, ^(si ingrat soit-il) jusqu'au bout.

Mêmes visites périodiques aux autres représentations diplomatiques que j'ai à charge. Elles me mangent des matinées entières et mon travail à la Légation en souffre, mais, ici encore, je n'ai pas le choix. *Se doit avant tout.*

22 février.- Nouvelle offensive auprès du Ministère des affaires étrangères en faveur des internés, dont les camps me sont encore inconnus... *et qu'on veut me cacher j'en suis sûr.*

23 février.- On travaille sans arrêt à l'établissement des listes

de personnes "éligibles" pour l'évacuation. Matière complexe, compliquée qui fait penser parfois à un casse-tête chinois. Mais on s'en sortira. Il faut bien.

24 février.- Visité ^{enfin} (un camp d'internés civils à Yokohama et deux autres à proximité de la capitale, à Sumire et à Urawa. J'étais accompagné d'un de mes collaborateurs, le R.P. Hildebrand, de l'ordre des Bénédictins, ex-professeur de liturgie ~~xxx~~ au Séminaire de Tokio un compatriote ^{dérouté} ~~excellent~~ à tous points de vue et dont les connaissances en japonais me sont ^{très} ~~xxx~~ précieuses.

Ce que nous avons vu n'est pas très gai, mais le sort des internés n'est pas moins supportable. On le dirait même enviable, comparé à celui ^(de leurs compatriotes capturés sur le champ de bataille) ~~des combattants~~. Le traitement dont ils sont l'objet n'a évidemment rien d'affectueux, mais leurs gardiens n'abusent pas de leur pouvoir. Je les croirais animés, au contraire, du désir de se comporter aussi humainement que possible envers les captifs.

Mes protégés se plaignent naturellement d'une foule de choses, mais sans y mettre plus d'acrimonie qu'il ne faut. Ils connaissent tous le Japon et ils savent bien que, parmi ce peuple sévèrement éprouvé par la guerre, ils auront à s'imposer, eux aussi, de dures privations.

Des améliorations ne sont pas moins nécessaires, notamment en ce qui concerne la nourriture, compte tenu, il va sans dire, de l'ère de disette qui, pour peu que la guerre se prolonge, sera le lot inévitable ^{de tous les habitants de l'archipel.} ~~du peuple japonais.~~

Quant aux camps de prisonniers de guerre, je n'ai pu en faire visiter qu'un seul jusqu'ici, celui de Zentsuji, sur l'île de Shikoku. Le Japon s'est déclaré prêt à appliquer les conventions de Genève sur les victimes de la guerre, mais mutatis mutandis, c'est-à-dire, si j'ai bien compris, dans la mesure permise par la législation du pays. Or on ne voit guère quelle loi japonaise s'opposerait ^{à la visite} ~~aux visites~~ des camps de prisonniers par ce qu'on appelle la puissance protectrice. C'est pourquoi je presse le gouvernement impérial de m'accorder à ce sujet les facilités nécessaires.

26 février.- Mon délégué, M. Kenglebacher, est rentré de Shikoku. Il m'était revenu que les prisonniers américains ^{qui s'y trouvaient} ~~manquaient~~ de beaucoup de choses essentielles, de chaussures en particulier, et c'est nanti de tout un fourniment hétéroclite au possible que Kenglebacher s'était mis en route. Il est rentré assez satisfait de sa mission. Non seulement il avait pu constater que les prisonniers n'étaient pas

soumis à un régime trop dur, ^{mais encore il leur avait été} 16) ~~mais il lui avait été~~ encore permis de s'entretenir sans témoins avec l'officier le plus élevé en grade, le capitaine MacMillin. ~~Il~~ ^{est} à un très bon point à l'actif de ce camp.

J'ai parlé de cette visite ^{au Gaimusho} ~~à l'ambassade~~ en me louant des facilités accordées à mon délégué. "C'est dans cet esprit-là, ~~je~~ ai-je dit, que nous devons travailler ensemble. Vous vous en félicitez, la guerre terminée." ^(on me m'a) ~~il ne m'a~~ pas dit non.

27 février.- Je poursuis inlassablement mes efforts pour entrer en contact avec tous les internés américains. On promet, on promet... Quant à tenir, c'est autre chose.

Mon consul à Kobé, M. Champoud, n'a pas encore réussi à obtenir des autorités locales l'autorisation de visiter les camps de Kobé et d'Osaka. On nous fait peut-être ^{simplement} languir ~~pour la raison~~ ^{grâce} que les installations ne sont pas présentables pour le moment.

28 février.- Visité un camps d'internés à Yokohama. Je n'y ai trouvé que sept citoyens américains. La bonne humeur régnait chez eux, ce qui est bien le meilleur antidote contre le poison de la captivité. Nourriture trop peu abondante. Mais, comme je l'ai fait ^{aux détenus} remarquer, les Japonais eux-mêmes ne mangent pas toujours à leur faim.

J'ai pu faire également une visite à M. Linnel, ex-consul général des Etats-Unis à Yokohama. Le policier qui m'accompagnait ne m'a pas lâché d'une semelle, mais il ne nous a pas beaucoup gênés, d'autant plus qu'il ne comprenait goutte à ce que nous pouvions bien nous dire. ^{en anglais} Cet agent consulaire m'a paru autrement calme que ses compatriotes de l'Ambassade de Tokio. Il attendait sans la moindre fièvre le départ du navire libérateur. Il est vrai qu'il n'habite pas un caravansérail comme l'Ambassade où les gens vivent entassés les uns sur les autres. En boîte à sardines pendant des semaines, il aurait ^{presumablement} ~~sans doute~~ la philosophie moins souriante.

On m'a informé que les civils arrêtés par les Japonais sur l'île de Guam sont arrivés à Kobé dans le dénuement le plus ^{complet} ~~profond~~. On ne leur aura pas laissé cinq minutes pour emporter le nécessaire. ^{Encore} ~~on~~ ^{a-t-on} peut-être ~~leur~~ pesé leur baluchon! Notre consulat va s'occuper d'eux. La police n'entrave en aucune manière les secours.

2 mars.- M. Togo, Ministre des affaires étrangères, a répondu par écrit à mes nombreuses démarches concernant la visite des camps d'internés

sincèrement qu'il ne pensait sans doute.

18)

La Pologne supprimée de la carte, le gouvernement japonais, à la demande sans doute de Berlin, avait invité l'ambassadeur à faire ses valises. Plus de Pologne, plus d'ambassade. M. de Römer avait encaissé le coup avec ^{la} philosophie d'un stoïcien. Pour faire un bien vilain jeu de mots, il y a du Romain en lui. A un déjeuner donné, à l'occasion de son départ, à l'ambassade de Belgique, il faisait volontiers de l'humour. ~~Il~~ ^{est ainsi qu'il} avait demandé à travers la table fleurie: "Vous qui êtes juriste, mon cher ministre, comment définiriez-vous juridiquement ce que Tokio appelle la plus grande Asie?"

M. de Römer, au demeurant le plus charmant des collègues, avait fait ses adieux partout, sauf aux ministres plénipotentiaires, jugés ^{probablement} par lui de rang trop inférieur pour avoir droit à cet honneur. Ainsi, dans la pire malheur qui pouvait atteindre son pays, ce diplomate ~~de~~ ^{très collet monté} vieille école, ~~se~~ se livrait encore au vain jeu des préséances diplomatiques. Nouvelle et peut-être dernière manifestation de ce fol orgueil polonais qui plastronnait tant à la S.d.N. et qui, plus d'une fois, s'était fait "ramasser" par les délégués de la France. Je songe notamment à ~~sa~~ ^{une} "sortie" ^{mémorable} de Barthou contre le colonel Beck à la conférence du désarmement, comme aussi à une ~~al-~~ ^{à la même conférence} garade de l'agréé Aubert, ~~à l'adresse~~ ^{à l'adresse} du délégué polonais Komarnicki, ces Polonais trop ~~se~~ ^(se faisaient) parfois remettre durement en place. ^(imbus d'eux-mêmes)

Je n'ai pas été à la gare pour serrer une dernière fois la main à ~~mon~~ ^{ce} collègue polonais. On comprend pourquoi. Je l'ai pourtant beaucoup regretté.

8 mars.- L'échange des diplomates nous donne beaucoup de fil à retordre. Nombre de difficultés surgissent et se cristallisent autour de certains rapatriements. Travail dur, ingrat surtout. Dix lignes de télégramme à Berne, dix heures de discussion à Tokio.

On ne besogne pas moins avec entrain parce qu'on est soutenu ^{à Berne} par son gouvernement. Je me sens appuyé, en particulier, par la Division des intérêts étrangers que dirige ^{avec} beaucoup de tact et de souplesse M. le ministre de Fury. En général, on me laisse faire ou l'on acquiesce ^{toujours} à ce que je propose.

9 mars.- Les camps d'internés nous causent des soucis. Non pas que les captifs soient soumis à un régime trop draconien, mais ils sont mal logés, surtout trop à l'étroit, et la nourriture leur est trop

Presi-
une
minim
même
surtout.

87

parcimonieusement mesurée. Quand je parle de cette diète un peu trop poussée au Ministère des affaires étrangères, on m'objecte: "Et les Japonais, est-ce qu'ils ~~ne sont pas~~ ~~XXXXXXXXXXXX~~ logés à la même enseigne?" Je réponds alors du tac au tac: " D'accord, mais eux sont libres! Si vous avez peine à nourrir vos internés, donnez-leur la liberté et je ne vous demanderai plus rien. Je me débrouillerai alors avec eux".

J'ajoute que, si la sécurité nationale exige absolument qu'ils soient sous la surveillance ^{permanente} des autorités, ne suffirait-il pas de les astreindre à vivre dans une zone bien délimitée ~~XXXXXX~~ où ils pourraient aller et venir sans qu'il en résulte le moindre inconvénient pour la défense nationale? L'internement est une mesure de précaution; il ne doit pas être une punition. Une punition! Comme si ceux qu'on tient plus étroitement gardés que des moutons n'avaient pas été, pour les ~~XXX~~ 9/10, des amis du Japon! Pourquoi y auraient-ils habité dix ou vingt ans? Faut-il donc que, dès l'ouverture des hostilités, on les marque au fer rouge du seul fait de leur nationalité?

17 mars.- ~~XXXXXXXXXX~~ ^{Le rapatriement} plus ou moins prochain des diplomates et des nationaux ennemis donne lieu à un échange considérable de télégrammes entre ma légation et le Département politique à Berne, qui transmet à la Légation des Etats-Unis. Une foule de questions se posent qu'il s'agit de résoudre avec l'accord des gouvernements ~~XXXXXXXX~~ ^{américain} et japonais.

Il m'était revenu que les journalistes américains étaient traités plus mal que les autres internés. Plusieurs étaient accusés d'espionnage... parce qu'ils étaient journalistes. Au Ministère des affaires étrangères, on m'a répondu un peu candidement qu'on ne voyait pas bien pourquoi le Japon traiterait les journalistes autrement que les autres citoyens américains. Le Japon, peut-être, mais la Police, cet Etat dans l'Etat ?

19 mars.- Comme nous serions malheureux si nous ne pouvions maintenir grâce à notre radio le contact avec le reste du monde. Jamais invention n'a été plus bénie des mortels. C'est surtout l'émetteur de San-Francisco qui nous sauve de notre lourde et parfois accablante insularité. Son speaker est admirable à tous égards. Toujours, spirituellement, à notre diapason. Quand il ne rassure pas, il console. Notre moral dépend beaucoup de cette voix qui nous vient de l'autre rive

du Pacifique. Il lui arrive quand même parfois de bémoliser un peu trop à notre gré. Un soir, il nous a dit à peu près ceci: " Je n'ai rien de bien particulier à vous annoncer aujourd'hui. Trois villes d'Angleterre ont été bombardées. Les Anglais ont perdu douze avions, les Américains, trois torpilleurs et un porte-avions. Des ruines de plus et des centaines de morts. Des pleurs dans les foyers. La guerre continue. Non, rien de sensationnel pour ce soir...".

^{médico tout,}
C'était très émouvant.

20 mars.- Certains jours, on ne se croirait pas en guerre. On se bat si loin! A peine si l'on sait où! Calmes, les rues et les gens. Dans les échoppes, on s'affaire comme si de rien n'était. Jusqu'à l'oiseleuse qui est toujours là au milieu de cent petits gosiers sonores. Nous lui avons apporté notre canari qui perdait des plumes sous le cou. Elle a palpé de l'index, la petite gorge citron et, spécialiste qui s'y connaît, elle a dit à ma femme: " Daijobu desho!" (~~l'oiseau~~ n'a rien, ^{de} ~~rien~~ oiseau.)

Evidemment, pour vous rappeler la guerre dans la rue, il y a bien ces petites tranchées que chacun a dû ~~creuser~~ ^{creuser} devant sa porte comme refuge ^{en cas d'alerte}. Mais elles n'éveillent aucune idée guerrière. On a fini ^(sur ces petits muscles) par planter des fleurs, voire des salades! Il est vrai qu'au Japon, on fleurirait un gibet tant on a l'amour des plantes.

21 mars.- Avec tous ces intérêts étrangers ~~à~~ ^{ers} à défendre, je harcèle le Gaimusho de mes demandes. C'est désagréable, mais que faire d'autre si je veux obtenir quelque chose? Mes recherches peuvent permettre d'ailleurs au Ministère des affaires étrangères de secouer l'inertie des autres ministères.

"Vous avez encore de la chance, m'a dit l'Ambassadeur ^{d'Italie,} ~~de~~ ^{relativement} ~~puissante alliée au Japon,~~ que les choses vont bien pour les Japonais. Le jour où ils commenceraient à essayer des revers, c'est à peine s'ils vous pardonneraient ^(tout ce que vous faites pour) de défendre ^{ennemis?} (des intérêts étrangers)".

25 mars.- Nouveau scandale à l'Ambassade des Etats-Unis. Un interprète américain de race japonaise, un nommé Fujimoto, ^{qui} était interné avec sa femme et sa fillette, a été littéralement kidnapé par la police. On ~~l'~~ l'avait fait venir à la grille de l'Ambassade sous prétexte d'une communication importante à lui faire. Les agents lui ont mis la main au collet. Il n'est plus revenu.

A l'Ambassade, l'indignation est à son comble à la suite de ce nouvel outrage aux principes de l'exterritorialité. Décidément,

les policiers japonais se moquent du droit des gens comme un chat d'un tournevis. Fujimoto a beau être de sang nippon, il est né sur le territoire des Etats-Unis et il est citoyen américain. Le Japon n'avait aucun droit de l'enlever comme un des siens.

Je vais protester comme il convient, mais-je doute qu'on ne me restitue l'homme disparu.

30 mars.- Les sbires qui montent la garde à l'entrée de l'Ambassade des Etats-Unis s'ingénient à me manifester leur mauvaise volonté. Mes visites fréquentes à l'ambassadeur ~~et à son bureau~~ les met en rogne. Avant-hier, au lieu d'ouvrir la grille à l'arrivée de ma voiture, ils n'ont fait que l'entr'ouvrir, ^{voulant} ~~voulant~~ obliger ^{mon chauffeur} ~~mon chauffeur~~ à pousser lui-même la lourde porte de fer. Je rebrousse aussitôt chemin et vais expliquer la ~~difficile~~ ^{au service} situation ~~du Protocole~~ ^{de maugres} du Protocole, qui ne peut faire autre chose que ~~s'élever~~ ^{de maugres} contre le toupet provocant de ces étranges "gardiens de la paix". Un fonctionnaire du Ministère, qui a aussitôt téléphoné à la Police métropolitaine, vient avec moi à l'Ambassade, mais sans être bien persuadé, malgré les assurances qu'il a reçues à l'autre bout du fil, que les cerbères feront mieux que la première fois. Il a raison d'entretenir des doutes, car, à notre arrivée, les policiers entr'ouvrent encore moins la grille que tout à l'heure. C'est tout juste si une personne pourrait passer. Le diplomate est interdit, il ne sait que faire, ^{va-t-il va sortir} ~~mais sans rien~~ ~~pour administrer à ces sbires~~ [?] ~~le savon qu'ils méritent.~~ Pas du tout. Il demande à voix basse à mon chauffeur d'aller pousser la grille. C'est fait. Les policiers ont gagné la partie; le Gaimusho l'a perdue.

L'Ambassadeur d'Amérique incline à penser que la police a voulu se venger ^{de moi} ~~à cause de ma protestation~~ relative à l'enlèvement de Fujimoto. C'est bien possible.

4 avril.- L'échange des ressortissants ennemis prend forme. Il portera, du côté japonais, sur quelque 1100 passagers, soit 500 diplomates et autres agents ~~américains~~ du continent américain et 600 civils venant respectivement du Japon (250), de Chine (250), d'Indochine et de Thaïlande (100). Tous mes efforts pour inclure dans ce premier échange les grands blessés des camps de prisonniers de guerre ont échoué. Les autorités militaires se sont même opposées au rapatriement des aveugles. Le général avec qui j'avais discuté la question lors d'un dîner arrangé par le Gaimusho dans un restaurant à geishas

de la Finza

22)

s'était montré d'emblée hostile à ce projet éminemment humanitaire en raison, ~~xxx~~ ^{disait-} ~~il~~, de la grippe espagnole qui sévissait, selon lui, en Europe. L'argument était trop mauvais pour qu'il ne cachât pas un refus net et poli d'entrer en matière. J'en fus ^{ainsi} pour mon intervention courtoise, mais chaleureuse pour les aveugles. Et l'on passa dans la pièce à côté où nous attendaient ces dames avec leurs sourires enfariés, leurs minauderies et leur shamisen.

Un détail qui avait son éloquence, au moins économique: on ne vit pas un grain de riz dans ~~xxxxxx~~ ^{cette} agape plus ou moins officielle! Pas de riz à un repas japonais! Cela ne s'était jamais vu depuis des ~~siècles~~ siècles. Autre détail encore: ce général, qui se serait fait tuer le ~~lx~~ lendemain avec le sourire, jouait comme un enfant, sous les yeux de son adjudant, avec ces geishas dont les innocentes espiègleries ~~xxxx~~ ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ en faisaient de vraies poupées animées.

15 avril.- Conformément à la procédure habituelle, j'ai obtenu par téléphone, l'autorisation de faire une nouvelle visite au Ministre de Panama, mais, quand j'arrive, le policier de garde ne sait rien et ne peut me laisser entrer. ~~Mon~~ ^{Mon} protégé m'a aperçu de sa fenêtre et sort aussitôt dans son jardinet pour échanger quelques mots avec moi. La captivité ~~lx~~ l'a beaucoup changé; il est maintenant heureux de me voir. Sa prétendue amitié pour les Japonais n'a rien donné. Elle a si ~~peu~~ peu donné que cette conversation à peine entamée est déjà de trop ~~xxx~~ ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~, puisqu'elle n'a pas été officiellement autorisée. D'un index menaçant, l'homme de la police ~~lx~~ somme, en effet, ~~xx~~ ~~xxxxxxxx~~ le diplomate panaméen de rentrer. Mais celui-ci, l'abdomen puissant posé sur deux jambes de lutteur, lui répond placidement: ~~xxx~~ "Yoroshi koko!" (Je suis bien ici) . Le policier réitère son ordre en serrant les dents et le ministre de Panama répète sans y mettre la moindre animosité: "Yoroshi koko!" Alors le petit sbire ne se contient plus et, les poings fermés, l'écume à la bouche, il marche, menaçant, contre le géant dont il a la surveillance. C'est le moment d'intervenir et, avant que l'irréparable se produise, j'exhorte le captif à regagner sa chambre. "L'homme obéit à sa consigne, lui ai-je crié; si ses instructions sont idiotes, il n'en peut rien. Vous ne pouvez lui demander, à lui, de les interpréter autrement qu'à la lettre." Le ministre s'est laissé convaincre par ces quelques mots et, lentement, sans mot dire, il est rentré chez lui.

Sur ces entrefaites, je me suis rendu illico au Ministère des affaires étrangères pour obtenir quelque lumière sur le nouveau malentendu - le loème peut-être - qui s'était produit. Une fois de plus, on m'a fourni des explications à faire éclater de rire un Buster Keaton. La vérité, c'est que la direction de la police n'aime pas voir la Suisse ~~se~~ ^{mettre} ~~à~~ ^{le} nez dans les affaires de ses prisonniers. Ses procédés mesquins à mon égard le prouvent assez.

Une demi-heure après, le sbire de planton devant la Légation de Panama avait reçu ^{enfin} les ordres nécessaires et je me trouvais chez l'homme qui n'osait m'adresser la parole tout à l'heure, ^{tout} heureux d'avoir prévenu un incident diplomatique sous les espèces d'un échange de hon-
rions entre un ministre plénipotentiaire ~~xxxx~~ et l'agent de police préposé à sa garde.

18 avril.- Journée mémorable. Des avions, partis sans doute de porte-avions, se sont livrés à une ^{brève} attaque ~~sur~~ sur la capitale. ^{un peu plus tôt,} Il était midi quand, sortant avec l'ambassadeur d'Amérique de son cabinet de travail où nous venions de discuter à notre habitude une foule de questions, nous entendîmes des bruits d'explosion. Sur le seuil de la résidence, où Mme Grew venait de nous rejoindre, nous vîmes filer à toute allure cinq ou six avions vers l'Est. A ~~NOTRE DROITE~~ notre droite, l'un d'entre eux, un havane grisâtre, ^{avait} décrit comme une grande courbe avant de suivre les autres. De quoi s'agissait-il? D'un simulacre d'attaque, ~~ou~~ simple exercice de l'aviation japonaise? Des minutes se passent. On ^{est} est toujours aux conjectures quand, tout à coup, toutes les ~~xxx~~ sirènes de la capitale se mettent à mugir. C'est peut-être une attaque réelle de la part ^{de l'} d'un ennemi. Mais ce n'est pas sûr, car le jeu des sirènes, même tardif comme cela a été le cas, peut faire partie de l'exercice, et seul un spécialiste aurait pu nous dire s'il s'agissait d'avions japonais ou non. Mme Grew est ~~xxxxxx~~ néanmoins fort émue. Est-ce qu'elle aurait ~~de~~ ^{présenté} ~~présenté~~?.....

Je vais rentrer chez moi, mais, à la grille du jardin, les policiers de faction, qui m'ont l'air d'avoir joliment perdu la tête, me demandent de ne pas sortir encore. Dix minutes après, comme on ne voit plus d'avions et que, d'ailleurs, les sirènes ont cessé de gémir, je suis dans la rue. Spectacle insolite. Il y a foule partout, une foule affairée, excitée, courant dans tous les sens comme si elle était sous le coup de je ne sais quelle panique. Le désordre est indescriptible. La police a été débordée et ne peut plus rien. Ma voiture avance, s'arrête, repart à l'allure d'un homme au pas; pour finir, nous stoppons pour de bon. Près d'Aoyama-Ichomé, les gendarmes, qui ont fait leur réapparition, ont barré la chaussée. De l'autre côté de la rue, très large à cet endroit-là, toute une procession d'automobiles est bloquée, elle aussi, et, à ma vive surprise, j'ai ^{tout vêtu de noir,} perçois le Vice-ministre des affaires étrangères, M. Nishi, qui est sorti de sa voiture pour se rendre compte de la situation. Je comprends tout de suite qu'il est du convoi qui a accompagné à sa dernière demeure une dame de nos amis, Mme Hagiwara, dont nous n'avions appris le décès que le jour même de l'inhumation. Le barrage est levé tout à coup et je finis par retrouver mon quartier de Kojimachi.

Les autorités ont déjà pris des mesures de précautions. Deux policiers sont, en effet, postés à l'entrée de la cour de la Léga-

tion. Il s'agissait donc bien d'une attaque d'avions ennemis, ~~des~~ ^{et de} ~~bien~~ ^{bien} américains, et, pour les responsables de l'ordre public, la foule japonaise avec sa xénophobie toujours renaissante serait bien capable, à la suite d'une attaque qui aura causé des dégâts et peut-être fait des victimes, de passer sa colère sur les premiers étrangers venus. Nous voilà une fois de plus avertis du volcan sur lequel nous vivons sans même jamais y penser!

A ma descente de voiture, j'aperçois encore notre vétérinaire qui habite dans la même rue et qui, tout botté et en uniforme d'officier de la garde civique, rentre chez lui tout fier et tout martial. Il me dit en ~~anglais~~ ^{anglais} que la ville a bien été bombardée par une escadrille américaine, qu'il y a eu des dégâts, "surtout du côté des écoles" (sic), et que l'on aurait abattu quelques appareils ennemis. Il m'en ~~dirait sans doute~~ ^{dirait sans doute} ~~d'avantage~~, ~~mais~~ n'étaient les deux policiers qui sont là et qui le regardent.

Le soir, les journaux ont effectivement insisté sur le fait que les Américains en voulaient spécialement aux écoles. Ils auraient même mitraillé des bambins qui jouaient dans les préaux. Le peuple ~~est~~ ^{est} ~~seul~~ indigné.

Il ~~devrait surtout~~ ^{ferait mieux de} s'indigner d'une propagande assez bête et assez vile pour attribuer des intentions aussi criminelles aux ~~bombardiers~~ ^{aviateurs} américains. Il se peut qu'une école ait été touchée, mais personne ne nous fera accroire que c'était prémédité.

19 avril.- On sait maintenant que les bombardiers américains étaient commandés par le général Doolittle. Ce nom ~~prête~~ ^{prête} à sourire, car, effectivement, il n'aura pas fait grand mal à l'ennemi. Il doit s'agir plutôt d'un vol psychologique ou tout simplement d'un vol d'essai. Le Japon est, en principe, vulnérable par la voie des airs. Voilà le fait important, voire capital.

Les militaires japonais ~~se mordent les doigts du fait~~ ^{se mordent les doigts du fait} ~~qu'ils ont admis~~ que les aéronefs ennemis ont pu pénétrer ^{si} facilement et en plein jour au coeur du Japon, faisant la nique à une défense côtière qui passait pour infranchissable. Encore, pour comble de malchance, l'alarme n'a-t-elle été donnée ~~qu'après~~ que lorsque les avions ennemis s'étaient déjà tous délestés de leurs bombes. Pour les vigies qui se relaient nuit et jour sur certains bâtiments élevés - j'aperçois fort bien un de ces nids de cigogne de ma fenêtre - il n'y a pas de quoi être fier.

Le soir même, Tokio a connu les inconvénients de l'obscurcissement. Mais que de difficultés pour cette ville aux innombrables

251
177

maisons de papier de se perdre dans le noir! Des lueurs dénonciatrices filtrent d'un peu partout, déjà parce que les citadins n'ont pas de quoi masquer ~~xxxx~~ les jours de ~~xxxxxxx~~ millions de "soji" en papier et qui d'ailleurs ferment mal. Quelle différence avec ce que j'avais pu constater, chez nous, en 1939, comme ^{mère} de la Commission fédérale pour la défense aérienne passive! On n'aurait pas détecté un seul rai de lumière dans toute la ville de Thoune. L'obscurcissement était absolu. Et nous n'étions pas en guerre!

Les Japonais, il faut le dire, n'ont pas notre discipline. Ils prennent les choses avec une nonchalance souriante qui les rend ~~parfois~~ ^{parfois} bien sympathiques. Rien du bileux, du timoré qui croit toujours qu'il viole un règlement. Notre locution ^{populaire} "Ne t'en fais pas" doit avoir un joli équivalent dans la langue japonaise. Ce serait assez logique avec le fatalisme qui fait le fond de la philosophie de tout sujet nippon et même de tout Asiatique.

30 avril.- Encore une de ces allocutions réconfortantes de Roosevelt, une de ces causeries au coin du feu qui nous vient par la boîte ~~xxxxx~~ d'acajou de notre radio. Notre ^{demeure} ~~maison~~ s'en trouve comme éclairée. ~~xxxx~~ ~~xxxxxxxxxxxx~~ L'espoir revient, le cœur bat mieux, ~~et~~ la circulation devient meilleure. Le mécanisme du moral est remonté pour huit jours au moins.

Cette fois-ci, le Président nous a dit qu'il avait de bonnes raisons de penser que l'avance japonaise vers le Sud était définitivement enrayée. Il nous confirme la détermination des Etats-Unis de regagner tout l'espace perdu.

On n'attendait pas moins, mais il y a la façon de le dire, et la manière du Président Roosevelt est unique. *(et non des moindres)*

D'après ce que j'entends autour de moi, les Japonais ^{conviennent}

déjà qu'ils n'iront pas plus loin que Port-Moresby en Nouvelle-Guinée. L'Australie serait sauvée.

lermai.- Des difficultés surgissent encore et toujours au sujet de l'échange des diplomates. Quand va-t-on enfin sortir du dédale?

A l'Ambassade des Etats-Unis, j'ai obtenu des améliorations substantielles, à la force du ~~poignet~~ poignet. Mais l'Ambassadeur ^{quand même} se plaint beaucoup. Un peu comme si je n'avais rien obtenu! Je comprends mieux que personne que cet internement prolongé n'invite pas à la bonne humeur, mais il ne faut pas sortir des limites d'une certaine objectivité.

J'étonnerais beaucoup M.Grew si je lui disais qu'à tout prendre, nos amis américains ont une existence plus agréable que la nôtre. ~~Il n'y a pas de différence entre nous et eux.~~ Ils peuvent jouer ~~aux~~ sans interruption du lever au coucher, le matin au golf dans les jardins de l'Ambassade, l'après-midi et le soir, au poker ou ~~à~~ ^{bridge} un autre jeu de cartes. Ce sont, au fond, des vacances forcées. Ils sont bien un peu à l'étroit, mais, après tout, qu'est-ce que cet inconvénient comparé au régime de travail forcé auquel nous sommes soumis du matin au soir au milieu d'une population hostile qui ne rate aucune occasion de nous faire sentir son ~~animadversion~~ animadversion?

Encore plus surpris serait l'Ambassadeur d'Amérique ^{quand} ~~si~~ je lui ~~dirais~~ ^{dirais} - ce que je ne ferai point - que, si la nourriture à l'Ambassade laisse à désirer, la nôtre est encore plus misérable. Le pays n'a plus grand'chose à se mettre sous la dent et nous en faisons partie. Je sais bien qu'à l'Ambassade, la subsistance serait plus passable si elle avait un goût de liberté, mais ~~qu'est-ce que~~ que vaut, au fond, la liberté dont nous-mêmes jouissons? Est-ce que nous sortons encore, en dehors de nos visites officielles? Ne menons-nous pas, tout comme les diplomates américains, une vie de cénobites dans ce pays où, sur la rue, n'importe quel regard vous fait sentir que vous êtes ~~des~~ ^{sur} indésirables?

On ne se ~~rend pas compte~~ ^{fait pas non plus une idée} (à l'Ambassade, du sacrifice que comporte pour moi chaque visite que j'y fais. Je ne compte plus les humiliations que cherchent à m'infliger les policiers à la porte. Chaque fois, je dois m'attendre à une nouvelle insolence de leur part.

La question de l'échange des diplomates traîne en longueur, c'est

27)

entendu, mais croyez-vous, M. Grew, que, moi, ministre de Suisse, qui ai nombre d'intérêts suisses à défendre et qui indispose forcément ~~xxx~~ les autorités japonaises avec mes récl^uamations continuelles dans la défense des intérêts américains, croyez-vous que je n'aurais pas, moi aussi, de bonnes raisons pour hâter l'avènement du jour où vous pourrez, avec tous ceux qui vous entourent, reprendre le chemin de la liberté ? Je pourrais, moi aussi, m'impatienter - et parfois je m'impatiente - de voir chaque fois fuir comme un mirage cet échange de diplomates qui nous coûte d'épuisantes journées de travail tout en gênant par contrecoup la sauvegarde des intérêts suisses menacés ou lésés à bien des égards. Fenché très sincèrement sur les tribulations d'autrui, je m'applique de mon mieux à les réduire, mais je ne vois pas qu'on me marque quelque sollicitude pour les épreuves quotidiennes qui sont mon lot depuis que j'exerce mon mandat de protecteur des intérêts ennemis au Japon. L'adversité rend nécessairement ingrat. On ne sent que ses propres épines. Pas celles des autres.

4 mai.- Le ministère des affaires étrangères me confirme, avec ses regrets que les militaires me refusent la maison des Andrews pour mon personnel des intérêts étrangers. M'attendre à une certaine compréhension de leur part eût été bien présomptueux. C'est toujours la terrasse de cette maison qui les mettrait dans les transes. On y aurait vue sur la ville. En cas de bombardement, on pourrait, vous comprenez, marquer les coups au but. C'est d'un ridicule courtelinesque. Même sans terrasse, on peut voir assez loin d'un toit quelconque.

Mais comment me plaindre de ces gens quand je vois l'ambassadeur d'Italie, un allié pourtant, qui ne peut se rendre à Yokohama sans prévenir le Ministère de l'intérieur, par l'entremise du Gaimusho, de l'heure à laquelle il se mettra en route. Il sera donc "filé" sur tout le parcours!

5 mai.- Je ne sais plus si, dans ces notes jetées à la diable sur le premier bloc-notes venu, j'ai dit deux mots de ma visite aux camps d'internés civils de Sekiguchi et d'Urawa, à quelques kilomètres de Tokio. Une centaine d'Américains et d'Anglais s'y trouvent entassés les uns sur les autres. On y rencontre des représentants de toutes les couches sociales, mais il faut interroger pour s'en rendre compte, car tous les grabats se ressemblent. Les hommes ne sont plus, extérieurement, que des numéros. Un parlementaire anglais voisine avec un chauffeur de camion. Un prêtre fait des mathématiques ~~xxxxxxx~~ ~~xxxxxxx~~ sur sa paillasse aux côtés d'un commerçant qui regarde devant lui, les yeux fixes, l'esprit tourné vers le passé ou vers l'avenir. Questionné, il vous répond en sursaut qu'il souffre du manque de cigarettes. Cinq ou six par jour, qu'est-ce que c'est?

Chaque mot que je profère est recueilli soigneusement par les gar-

diens japonais qui ne se lâchent pas d'une semelle. Dans ces conditions, on ne se dit pas tout, mais j'ai l'impression que, dans l'ensemble, le sort des captifs est supportable. Ils sont moins à plaindre, dans tous les cas, que leurs compatriotes qui, grenade à la main, foncent sur des barbelés hachés par l'artillerie. Ils le savent bien et c'est ce qui retient ^{nombre} ~~un~~ des récriminations.

8 mai.- La main des pouvoirs publics se fait de plus en plus tentaculaire. Elle pèse lourdement sur l'initiative privée. C'est ainsi que vous ne pouvez plus rien aliéner sans une autorisation officielle, qu'il s'agisse d'une bi-coque ou d'un carré de navets. Il faut des permis pour n'importe quoi. L'Etat tient beaucoup à ce que votre argent reste oisif. Ce n'est pas un paradoxe, mais une exigence fiscale. Vos deniers doivent rester où ils sont pour que le fisc puisse mettre plus facilement le grappin dessus. Il s'ensuit une sclérose des affaires. Mais les affaires, est-ce que cela importe encore? Ce qui compte, et compte seul, c'est de gagner la guerre.

12 mai.- Il s'est passé bien des choses en ces premiers jours de mai. Le 5, d'après la radio de San Francisco, une furieuse attaque japonaise contre Fort-Moresby a été une fois de plus repoussée. Le même jour, les Anglais ont débarqué à Madagascar, de peur, évidemment, que les Japonais ne le fassent avant eux. La précaution s'imposait stratégiquement.

Le 6, aux Philippines, Corregidor est tombé. Les défenseurs américains ont tenu jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. Mac-Arthur est parti en disant: "Je reviendrai". Et, depuis le 6, les Japonais sont à Akyab sur le golfe de Guinée, Les Indous du sieur Bose en hurleront d'allégresse. On les voit se pavaner dans les rues de Singapour où ils préparent l'armée dite de libération qui les conduira, fanfare en tête, jusqu'à New-Dehli.

Autour du 9, la mer de corail aurait été le théâtre d'une grande bataille navale. Coups durs pour les Américains, mais quasi déroute pour les Japonais. La guerre change de caractère. La riposte des Américains est de plus en plus violente. Tout porterait à penser que l'avance des envahisseurs est stoppée. Les plus optimistes à Tokio commencent à hocher la tête.

15 mai. -Le fardeau pour nous s'alourdit. Ma Légation vient d'être chargée de la protection des intérêts de la Grande-Bretagne et de trois Dominions: Australie, Nouvelle-Zélande et Canada. Ces intérêts avaient été confiés jusqu'ici à l'Argentine. J'ignore ce qui a motivé le changement. L'insuffisance, peut-être, du chargé d'affaires d'Argentine, l'aimable M. Villa, qui est seul, tout seul pour faire face à une tâche écrasante. Tout ce qu'il a fait jusqu'ici tient dans un dossier qu'il épluche sur les genoux.

Désormais, nous aurons à veiller sur les intérêts de 14 pays. C'est beaucoup. Force me sera d'engager les derniers Suisses utilisables dans les services de ma chancellerie.

16 mai.- J'ai fait ma première visite à Sir Robert Craigie, ambassadeur de S.M. britannique. Il se plaint beaucoup, lui aussi, mais en levant bien haut la tête, de toutes les misères et vexations que lui ont fait subir les policiers. Ne sont-ils pas allés jusqu'à enlever de force un agent de presse du ministère de l'information à Londres, M. Redman, souffrant d'ailleurs d'un diabète prononcé. L'exterritorialité de l'ambassade a été violée avec un cynisme qui ne promet guère pour l'avenir.

Sir Robert est un homme amoureux des détails. Rien de ce qui touche à son ambassade ne lui est étranger. Il connaît tout et s'occupe de tout, même de l'insuffisance de pression dans les robinets! Il ne laisse rien échapper d'un dossier. Il l'épluchera, s'il le faut, devant vous. J'aime assez ce genre de diplomates-hommes d'affaires.

Autre visite à la Légation du Canada où le Chargé d'affaires, M. McGreer me reçoit avec une joie particulière. La captivité a peut-être pesé plus qu'ailleurs sur le moral de son personnel. On s'efforcera de le relever. La maison où nous sommes devrait, du reste, stimuler l'esprit de résistance des sympathiques Canadiens, elle qui a connu un exemple magnifique de volonté et de courage dès le premier jour de sa fondation. Le ministre plénipotentiaire qui l'avait bâtie à ses frais, quitte à se faire rembourser plus tard par le gouvernement d'Ottawa, était, en effet, aux trois quarts aveugle. Il ne voyait pas son visiteur ou n'en voyait que l'ombre, mais faisait semblant de le voir comme le verrait n'importe qui. Il travaillait ainsi perpétuellement dans la nuit en feignant de jouir comme tout le monde des clartés du jour. Il y a là un héroïsme qu'on ne s'explique pas très bien, mais qui n'est pas moins certain.

J'~~ai~~^{avais} entrepris des démarches à l'effet d'obtenir pour les diplomates internés l'autorisation d'aller prendre de temps à autre quelques ébats au grand air. Je songeais en particulier à quelque partie de golf pour ceux qui pratiquent ce sport. Rien de tel pour combattre le cafard toujours possible chez des internés. Mais mon initiative a été très fraîchement accueillie du côté japonais, à telle enseigne que j'y ai renoncé, au moins pour le moment.

Au Club de golf de Koganei, le directeur à qui j'avais parlé, en guise de sondage, de mon intention de lui amener éventuellement un vieil ami de la maison, l'ambassadeur d'Amérique, s'est aussitôt hérissé. "Non, cela ne va pas, m'a-t-il dit sur un ton très dur. L'ambassadeur des Etats-Unis n'a plus rien à faire ici. S'il venait, nos gens le prendraient d'ailleurs très mal et c'est vous qui auriez encore tous les ennuis. Renoncez, ^{Excellence,} renoncez à votre idée!"

Le fossé est plus profond que je ne pensais.

19 mai. - Après de longues et insistantes démarches, j'ai obtenu pour les ministres de Colombie et du Pérou la permission de s'installer à Myanoshita, à l'Hôtel Myako, maison connue pour son confort et son site, comme aussi pour la barbe-fleuve de son propriétaire. A Tokio, la situation était devenue intenable pour eux deux.

C'est dans ce même hôtel laqué de rouge et noir que mon ami Sa-dao Saburi, directeur des affaires commerciales au Ministère des affaires étrangères, s'était donné la mort par hara-kiri pour des raisons mal connues, mais qui pouvaient être en rapport avec une politique chinoise qu'en son âme et conscience, il n'approuvait pas entièrement. Cette fin tragique m'avait rappelé le reproche qu'un jour que nous déjeunions ensemble au restaurant des "Trois rivières", il avait fait à un professeur suisse au Japon, feu M. Bridel, pour qui il avait ^{d'ailleurs} gardé la plus grande estime, d'avoir déploré la pratique du hara-kiri. "Il n'en avait pas compris, m'avait-il dit laconiquement, le sens profond." Pressentait-il que lui-même plus tard...?

Je suis allé dans le Hakone voir ^{mes deux} ~~les~~ ministres, ~~et~~ ~~les~~ ~~autres~~ ~~ministres~~. Ils s'étaient malheureusement brouillés en arrivant sur ces hauteurs tranquilles qui invitaient à la paix et à l'harmonie. Mais où qu'il soit, où qu'il aille, l'homme enmène avec lui ses travers, grands ou petits. Dans le cas particulier, cette rupture entre mes deux protégés m'avait fait perdre beaucoup de temps. Ne pouvant les voir ensemble, ce que j'avais à dire à l'un, je devais le répéter un peu plus loin à l'autre. Pour me faciliter la tâche à moi qui avais fait tout ce voyage pour eux, ils auraient bien pu simuler une réconciliation passagère, quittes à reprendre leur brouillerie après!

20 mai. - Les négociations pour l'échange des diplomates ^{autres} et ressortissants de l'hémisphère américain se poursuivent sans arrêt. Il m'est arrivé plus d'une fois de rentrer fourbu à la Légation, la tête farcie de noms, de chiffres et de quotas. Nous serons bientôt récompensés de nos peines, car, sauf empêchement toujours possible dans les conditions où nous négocions, l'évacuation pourra se faire, le mois prochain, à l'aide de deux navires, l'un, l'"Azama Maru", appareillant de Yokohama, l'autre, le "Conte Verde", partant de Shanghai.

(la République dominicaine,)

22 mai. - Un quinzième pays, ^{est} venu s'ajouter aux Etats dont la Suisse représente les intérêts au Japon. Ce ne sont pas les intérêts de celui-là qui pèseront le plus sur nos épaules.

~~J'ai fait~~ ^{une visite à} ~~je suis allé voir~~, ces jours-ci, mes protégés australiens dans la maison même que j'aurais désiré louer au peu traitable marquis Hachisuka. Le Chargé d'affaires, M. Officer - son ministre a déjà regagné Canberra - m'accueille sans nullement me donner l'im-

30 bis.

pression d'un homme aux abois. Sa captivité n'a guère entamé, semble-t-il, ~~son~~ son moral et, pourtant, c'est son pays qui est ou était le plus menacé par l'offensive japonaise à travers les archipels de la micronésie. Pour une fois, je n'aurai pas à enregistrer de doléances et de protestations sur la conduite des policiers japonais. Effectivement, M. Officer ne se plaint de rien. Il reste ^{siqement} au-dessus de la mêlée, attendant patiemment, avec un flegme bien britannique, le jour béni de la libération.

C'est plutôt moi qui aurais une plainte à formuler à son égard. Un jeune Suisse nous est, en effet, venu d'Australie il y a quelque temps, refoulé par les syndicats de là-bas qui lui refusaient net toute autorisation de travailler. En bon diplomate, mon interlocuteur va s'excuser en me disant que les "trade-unions" de son pays ont parfois la main trop lourde. Il n'en est rien. A ma surprise, il applaudit, au contraire, des deux mains au refoulement de ce jeune étourdi qui aurait dû savoir que l'Australie n'a pas besoin de main-d'oeuvre étrangère. Aller ainsi gagner sa vie en Australie, ce n'est pas, voyons, des manières...

23 mai.- Lors d'un concert donné récemment par le professeur Pringsheim à la mémoire du chef d'orchestre Weingartner, Mme Arsène-Henry, l'épouse de l'ambassadeur de France, a brandi furieusement le poing en me voyant à la sortie, moi qui représentais les intérêts britanniques: "Vous avez vu ? m'a-t-elle crié, frémissante d'insignation. Ah! ces c.... d'Anglais!"

Les Anglais venaient effectivement d'occuper Madagascar, vraisemblablement pour que l'île ne tombe pas entre les mains des Allemands, et elle me le rappelait à sa façon comme si j'étais de mêche avec l'Amirauté à Londres!

26 mai.- Si onéreux soient-ils, impôts directs et indirects ne suffiraient pas à couvrir les besoins énormes du fisc. Pour obtenir plus d'argent frais, on a recours à un expédient qui a donné des résultats inespérés: la vente plus ou moins forcée de bons nationaux. L'acheteur n'est plus un contribuable, mais un acheteur bénévole. On lui facilite d'ailleurs la tâche, les autorités se chargeant, le cas échéant, de lui ~~indiquer~~ suggérer ce qu'à leur sens, ses ressources connues ou présumées lui permettant d'absorber en fait de bons.

2 juin.- Invité avec ma femme chez le général d'aviation Wolfgang von Gronau. Il n'y a que des Allemands, qui nous reçoivent avec beaucoup de cordialité. Dîner de grand luxe avec caviar venu de loin. Table abondamment fleurie. Pas trace d'esprit nazi dans cette maison. Entrain extraordinaire.

von Gronau l'aviateur eut son heure de célébrité, car ce fut, sauf erreur, le premier pilote qui a fait le tour du monde en survolant le Pôle Nord. Il m'a montré le diplôme que la municipalité de Chicago lui a remis au cours de ce raid. Il s'amuse beaucoup en me parlant de cet exploit, le doigt sur une boîte à cigarettes sur quoi avait été gravé la mémorable itinéraire.

En rentrant, avant de me coucher, j'ai couché ce quatrain sur mon calepin:

Le général qui fit en vol le tour du monde
voit dans le globe un nain assez décourageant,
et son index refait, avant qu'on lui réponde,
tout le trajet gravé sur un coffret d'argent.

Pendant toute la soirée, pas un mot sur la guerre. On me mettrait dans l'embarras et comme on entend être gentil...

3 juin. - Les intérêts anglais me prennent énormément de temps. En quinze jours, je n'ai pas eu moins de dix heures de conférence avec Sir Robert Craigie, dont j'apprécie d'ailleurs les qualités d'homme et de diplomate. Toujours très sérieux à son affaire. Jamais un mot pour rire. Même pas de cet humour rose ou noir si cher au pays de Dickens. Avec toutes les avanies qu'il essuie de la part des Japonais dans sa captivité prolongée, il est, au contraire, perpétuellement sous tension. Il ne se plaint pas. Il exècre.

J'ai beaucoup de peine à obtenir pour ^{britanniques} les intérêts ^{ce que j'avais} réussi à obtenir pour les intérêts américains: la vente libre, en particulier, des automobiles privées. Il faut rattraper le temps perdu par mon jeune collègue argentin qui avait, avant moi, la charge de ces intérêts *et s'était sans doute montré moins entreprenant dans ses rapports avec les autorités japonaises.*

4 juin. Je crois, cette fois, que nous touchons enfin au but. L'évacuation des ressortissants britanniques est prévue pour le 18 juin. Restent quelques difficultés qui ne résisteront pas, j'espère, à quelques heures de pourparlers précédés et suivis d'un nombre appréciable de télégrammes entre ma légation et la Division des intérêts étrangers à Berne.

32 bis.

Pour l'échange anglo-japonais, il est prévu également deux navires, le "Tatsuta Maru" partant de Yokohama et le "Kamjakura Maru" appareillant de Shanghai. Mais la rencontre avec les rapatriés japonais d'Angleterre et d'ailleurs n'aura ~~pas~~^{pas} lieu à Lourenço-Marquês, mais de préférence dans un port de l'Inde. Question de nature maritime qui m'échappe.

5 juin.- il faut rendre cette justice aux japonais qu'ils ne traitent pas les diplomates de l'Axe beaucoup mieux que nous. Allons, les étrangers sont ^{et restent} des étrangers. On ne change pas ce pays. A preuve encore la mésaventure dont a été victime le brave Angelone, l'Attaché commercial de l'ambassade d'Italie. Il avait acheté à Shanghai un radio dernier cri pour l'anniversaire de son fils. L'appareil arrive sans encombre. Lorsqu'on le déballe de sa boîte, on se pâme d'admiration. Quel radio! On le branche à la ligne électrique, mais rien n'en sort. On l'examine de plus près. Catastrophe! L'intérieur est en miettes. A la douane, un vandale s'est acharné sur les lampes à coups de marteau.

"Je ne leur pardonnerai jamais cela", m'a dit M. Angelone, *encore tout effondré de ce qui lui était arrivé*.

6 juin.- J'avais chargé un compatriote de Kobé, M. Robert Bossert, connu pour son allant et sa bonne humeur, d'aller fermer le consulat de Grande-Bretagne à Taiwan (Formose). Il était enchanté d'une telle mission, d'autant plus que le marasme des affaires l'avait plus ou moins condamné à une inactivité prolongée. Sa tâche terminée, il avait repris le bateau à destination du Japon, mais on ne devait plus ~~le~~ le revoir. Dès l'arrivée du bateau à Kobé, notre consul, M. Maurice Champoud, fut prié de se rendre à bord et, là, il apprit de la bouche du capitaine que M. Bossert avait disparu en pleine mer dans des conditions que personne ne pouvait expliquer. Sa cabine était dans le désordre. Du sang maculait une lame de rasoir, comme si le malheureux avait voulu se trancher une artère avant de se jeter à l'eau.

vu le caractère et tout ce qu'on savait du disparu, l'idée d'un suicide devait être exclue. Restaient deux hypothèses: crime crapuleux et crime politique. Crime crapuleux, difficilement concevable. L'homme aurait-il alors vu trop de choses à Formose pour qu'on jugeât nécessaire de le rayer du nombre des vivants? Cette possibilité s'incruste malgré nous dans notre esprit. *Quel crime, dans ces pays, ne ferait-on pas pour l'état?* J'ai évidemment saisi le Ministère des affaires étrangères de ce drame qui nous consterne, mais tout porte à penser que l'affreux mystère ne sera jamais éclairci.

8 juin.- La radio nous apprend qu'une importante bataille aéro-navale aurait eu lieu dans le Pacifique central, à Midway. Pertes américaines, mais échec désastreux du côté japonais. Deux ou trois porte-avions coulés. Le communiqué de Tokio ne souffle mot de l'affaire. A voir les visages au Gaimusho, on doit se douter de quelque chose.

11 juin.- L'échange britannique s'achoppe à d'assez sérieuses difficultés à cause d'un certain nombre de pêcheurs japonais que l'Australie se refuse à livrer, car ils n'auraient pas fait que pêcher des huîtres dans les eaux australiennes. Ils espionnaient.

12 juin.- Pour la première fois, je me suis trouvé en désaccord avec mon collègue américain et son principal collaborateur, M. Dooman. Dans leur esprit, la priorité devait être accordée de façon absolue aux femmes sur les bateaux d'évacuation. Ainsi, selon eux, la dernière des dactylos aurait été placée à bord avant un ministre plénipotentiaire. ~~Je~~ J'ai fait des objections, ne voyant pas la femme d'un commis de chancellerie occuper une cabine de première classe, pendant que le ministre de Pérou ou de Colombie devrait de contenter d'un dortoir ~~aux~~ ^{aux} troisièmes! Mais M. Dooman m'a ~~rétorqué~~ ^{rétorqué}: "We cannot surrender!" Malheureusement, moi non plus, je ne peux pas céder. Suisse, on est démocrate, plus faut être qu'un citoyen américain, mais pas au point de tout sacrifier au sexe féminin. Il ne me restait qu'à consulter Washington. Washington m'a donné ^(entièrement) raison.

Je sais d'ailleurs que, si les autorités américaines avaient tranché dans le sens de leur ambassadeur, les diplomates des autres pays auraient protesté avec la dernière énergie.

16 juin.- De graves difficultés font obstacle au départ des navires d'échange. Au dernier moment, le Ministère japonais de la justice a refusé de livrer deux Américains qui figuraient sur mes listes, MM. McKinnon et Macy Lanes, sous prétexte qu'ils seraient inculpés de "crime grave". Il a ainsi violé l'accord passé ^{entre moi et} le Gaimusho. ~~Le~~ Le gouvernement américain a aussitôt usé de représailles en débarquant du "Gripsholm" à New-York quatre sujets japonais, dont ~~Ichiro Matsudaira~~ Ichiro Matsudaira, le fils de l'ancien ministre des affaires étrangères, beau-père du Prince Chichibu, frère de l'Empereur. Le ~~Ministère des affaires étrangères~~ ^{Gaimusho} est consterné. On m'y appelle pour me remettre une protestation indignée qui dit entre autres: "The manner in which the American Government have handled the question of exchange is entirely against the code of international etiquette, even between hostile nations..." Dans l'esprit des Autorités impériales, le cas Matsudaira n'a aucun rapport avec celui de ~~McKinnon~~ ^{McKinnon}

18 juin.- Les diplomates du continent américain se sont embarqués à Yokohama conjointement avec les autres passagers inscrits sur nos listes. Nous sommes venus, ma femme et moi, à bord de l'"Azama Maru" avec ~~une~~ ~~de~~ fleurs pour Mme Grew. Il y avait encore tant de choses à dire à vérifier que nous y sommes restés quatre heures d'horloge! On m'a remercié de tous côtés du travail accompli par ma Légation. Pourtant, deux officiers américains ont feint de ne pas me voir. La gratitude commença. Le passé, on se moque bien du saint. Ces messieurs s'imaginent peut-être que leur gouvernement m'a rétribué de mes peines. Or mes services sont absolument gratuits et mon gouvernement ne me donne rien pour cette tâche supplémentaire. La protection des intérêts américains m'a même occasionné des frais - ne fût-ce que mes déplacements en automobile - que j'ai couverts de ma poche. En ont-ils jamais fait autant pour leur propre pays?

Le jeune Consul de Nivaragua est toujours souffrant. Il paraît même que son transport de l'Hôpital St-Luc au bateau ne s'est pas effectué sans peine. Je le trouve au lit dans une bonne cabine. Lorsqu'il m'aperçoit, il se lève sur son séant et m'adjure avec des bras suppliants de ne pas le laisser là. Je l'apaise comme je peux et finis par m'échapper sur un pieux mensonge.

Quant au ministre de Panama, il m'a salué d'un ton rogue. Remerciements encore pour mes visites à son domicile de captif et pour celle de Mme Gorgé à sa pauvre femme malade à l'Hôpital St-Luc! Il paraît que ce monsieur, dont j'aurais beaucoup à dire, me rendrait responsable du fait que les Japonais lui ont confisqué son appareil de radio. J'aurais alors à rembourser bien des radios, car la police a mis, dès le premier jour, la main sur tous les appareils appartenant à des ressortissants ennemis, diplomates ou non. Abus sans doute, mais contre lequel je ne pouvais rien.

Encore quelques instructions à mon délégué à bord, encore quelques poignées de mains et nous voilà sur le quai, lançant un dernier adieu à ce grand navire qui marque symboliquement pour nous l'achèvement d'une tâche à laquelle nous nous serons consacrés corps et âme pendant près de sept mois, en butte à l'incompréhension, voire à la sourde hostilité d'un pays qui subit plus qu'il n'accepte l'intervention d'étrangers dans les affaires concernant les intérêts de ses ennemis.

19 juin.- Le gouvernement ^{américain} veut bien renoncer à retenir Matsudaira et ses compagnons, mais à la condition que j'obtienne toutes assurances quant au retour de Mackinnon et des Lanes lors du second échange. A moi d'apprécier et de décider du départ de l'"Azama", dont dépend le départ du "Gripsholm" ramenant les Japonais d'Amérique. J'ai plains pouvoirs. Je m'en passerais bien.

Au Gaimusho, le vice-ministre M. Nishi est perplexe. Il ne sait que me répondre. Il faut qu'il se renseigne encore sur le statut des ^{Américains} retenus par le Ministère de la justice. On se donne rendez-vous pour un nouvel échange de vues à 9 heures du soir. Y assistent, outre M. Nishi, le ministre Suzuki et le conseiller Kasé, qui traitait des affaires américaines ^{au Ministère} et qui sera de loin le plus "monté" contre les Américains. J'en entends de toutes les couleurs sur le compte de ceux-ci, au point qu'à un moment donné, je me demande si je ne vais pas protester, car, en définitive, je ne représente pas n'importe qui ou n'importe quoi. Je me ~~me~~ centiens toutefois pour ne pas envenimer les choses. Il faut songer avant tout à mon bateau immobilisé dans le port de Yokohama.

Après une longue discussion - il est près de 11 heures - M. Nishi fait une déclaration dans le sens que je demande, mais ce n'est qu'une déclaration orale, et je la veux écrite. Nouvelle impasse. Va-t-on se séparer sans résultat? Mes interlocuteurs se concertent longuement, visiblement angoissés par les responsabilités qu'ils ont à prendre, et c'est alors que, tout en me re-

fait confiance pour aplanir ~~les~~ difficultés ^{qui se pré-} ~~présentent~~ après ce premier échange. La question des radio-télégraphistes devra, en revanche, être réglée plus tard, à moins qu'on ait pu la régler sur place à Shanghai. J'ai alors, quant à moi, donné mon assentiment pour qu'appareillent les bateaux d'échange. Les passagers de l'"Azama Maru", qui suent à grosses gouttes sur ^{des} pont congestionnés, ne se doutent guère des tranches dans lesquelles j'ai passé depuis le jour où j'ai pris congé d'eux à Yokohama. Beaucoup me maudiront. Ce n'est pourtant pas la bonne volonté et l'énergie qui m'auront manqué.

Aujourd'hui même, j'ai reçu du Ministre des affaires étrangères, M. Togo, une lettre me remerciant vivement de mes efforts personnels pour faire aboutir ce premier échange de nationaux.

1er juillet.- Si étrange que cela paraisse, les ^{régléments} ~~les~~ édictés par le gouvernement varient, dans leur application, d'une préfecture à l'autre comme j'exprimais des critiques très fondées à propos d'une affaire qui nous avait mis en contact avec la Préfecture de Kanagawa, le directeur compétent du Gaimusho m'a dit le plus sérieusement du monde: "Si vous vous entendiez directement avec le chef du bureau des affaires étrangères de Yokohama? Il est très gentil; vous le persuaderiez, je suis sûr". Ce conseil tout amical en disait long sur l'autonomie préfectorale au Japon.

Des com_patriotes qui résident depuis des lustres dans ce pays m'assurent que les préfectures sont ^{fort jalouses} ~~très jalouses~~ de leurs prérogatives. Ce sont un peu des Etats dans l'Etat. Le camionneur, par exemple, qui voudrait transporter d'urgence une marchandise d'une préfecture à une autre en empruntant le territoire de deux ou trois d'entre elles s'en rendrait vite compte à ses dépens. Obtenir tous les permis nécessaires pour passer d'une préfecture dans l'autre serait déjà un tour de force. Aussi renoncera-t-il généralement à courir l'épreuve à travers le maquis des formalités administratives.

Il n'y a que ^{le} ~~un~~ chemin de fer qui brave les frontières préfectorales. On ne peut guère l'arrêter, celui-là, avec du papier timbré. Encore ne faut-il pas chanter victoire trop vite. Pour expédier par le train, force sera à notre camionneur de se rendre dans une gare où il aura toutes les chances de se retrouver face à face avec les agents du gouverneur. D'où viennent ces marchandises? Quand ont-elles été payées? Ou voulez-vous les expédier? Pourquoi? Montrez-nous la correspondance. Pourquoi en auraient-ils plus besoin là-bas qu'ici? Au besoin, complétez encore vos informations et revenez avec le dossier la semaine prochaine, car demain,

c'est samedi.

~~à l'ambassade de l'ennemi~~
à l'ambassade de l'ennemi

9 juillet.- Le droit des gens ou même le droit tout court ne pèse plus
lourd, on le constate un peu plus tous les jours, dans les relations
avec les totalitaires. Des traités qui garantissaient l'intégrité de la
Chine, les militaires japonais ont fait des papillotes, sur lesquelles,
pour tout sauver, les juristes plus scrupuleux ont fait imprimer cent
fois en lettres minuscules Rebus sic stantibus. Quant au droit simple-
ment coutumier, même confirmé par la doctrine unanime, il a à peu près
autant de valeur ^{juridique} qu'un texte de Shakespeare ou de Molière. Vous feriez
doucement rigoler en l'invoquant. Aussi n'y fait-on, dans la pratique
qu'une brève allusion - juste pour montrer que l'on sait - quitte à
recourir à l'argument de la réciprocité, toujours le plus pertinent,
le plus péremptoire. C'est l'épée de Damoclès suspendue sur l'injusti-
ce ou l'arbitraire. *Attention: on va vous amplifier le même procédé.*

10 juillet.- Il m'a fallu longtemps batailler pour obtenir que l'am-
bassadeur de Grande-Bretagne et lady Craigie aillent prendre le frais,
tout comme mes protégés de Colombie et du Pérou, parmi les pins de
Myanoshita. J'avais beau invoquer les chaleurs torrides de la saison,
on m'opposait qu'ils bénéficiaient d'une demeure suffisamment conforta-
ble. Au vrai, on craignait surtout que la population s'offusque du
trop grand libéralisme montré à l'égard du représentant de l'Ennemi
n° 2. Mais, à force de demander, j'ai finalement obtenu.

Sir Robert Craigie et son épouse sont enchantés du changement. Ils
peuvent se promener du matin au soir, comme des touristes, dans les en-
virons de l'hôtel. D'autres membres de l'ambassade auraient pu les
suivre sur ces hauteurs, mais, chose curieuse, ils ont préféré griller
sous la plaque brûlante du ciel de Tokio. C'est, me semble-t-il, pous-
ser un peu loin l'esprit d'économie... écossaise.

Mon ami, le docteur Paravicini, représentant du Comité internatio-
nal de la Croix-rouge, m'a accompagné, cette fois-ci, jusqu'à Myanoshi-
ta. Il est seul et ne peut pas faire grand'chose. Genève lui aurait en-
voyé des collaborateurs, mais le gouvernement japonais refuse obstiné-
ment tout visa pour des raisons qu'il ne veut pas donner. Il faudra
qu'il se tire d'affaire avec un ou deux Suisses recrutés sur place.

Comme je l'ai tout de suite constaté, la police a relâché sa sur-
veillance à l'égard des hôtes du "Myako Hotel". On se lasse de tout, mê-
me d'embêter les gens. Et puis, la guerre ne va plus très bien; on est
déjà moins arrogant.

Sir Robert Craigie, qui "ne croyait plus à un rapatriement" après
le départ des Américains, s'est déridé quand je lui ai appris que, se-
lon toutes probabilités, l'échange anglo-japonais pourrait intervenir
ce mois encore. D'autres chefs de mission qui jouissent avec lui de
cette villégiature forcée, le ministre de Grèce, M. Politis, et le
Chargé d'affaires de Norvège en particulier, accueillent avec soulagem-
ent cette bonne nouvelle. Ici comme ailleurs, la plupart sont fatigués
de cette vie en commun, où l'on voit continuellement les mêmes têtes,
les mêmes gestes, les mêmes tics, les mêmes phraseurs ou les mêmes ta-
citurnes, les mêmes fabricants ~~d'azur~~ d'azur et les mêmes broyeurs de
noir. Dans notre mission, qui ressemble parfois au ministère

d'un ecclésiastique au milieu de ses ~~xxx~~ outils, que de confidences inattendues aurons-nous recu illies de la part de bonnes âmes exaspérées ^{in bello} de cette intimité prolongée! Certains petits travers qui, dans la vie ordinaire, ne tiraient pas à conséquence finissent par vous rendre malades. Un confident m'a dit: "Je l'aimais bien, mais, depuis que je suis obligé de le voir du matin au soir, je me suis pris à le détester cordialement". On comprend cela. L'homme n'est sociable qu'à demi. Il est très loin ^{sous ce rayon} de l'abeille et de la fourmi.

29 juillet.- L'échange britannique a lieu demain. Tout a failli se gâter avec les pêcheurs de perles japonais internés en Australie, mais l'obstacle a fini par être surmonté. Avec bien d'autres difficultés qui ne passeront pas à la postérité.

A l'ambassade britannique, tout ce qui reste de victuailles nous a été vendu par petits paquets préparés d'avance pour ne pas faire de jaloux.)

La veille, j'avais acheté à la Légation d'Australie tous les soldes d'épicerie. Beaucoup de jus de fruits. C'est sucré, ça nourrit.

Un Attaché militaire m'a demandé à l'ultime minute si je ne reprendrais pas son chien Djudi dont il ^{va} se séparer avec énormément de peine. J'ai accepté et il s'est éloigné, ~~avec~~ une larme à l'oeil.

Lady Craigie n'a pas fait ~~tant~~ d'histoire. Elle prend son chien avec elle. Elle le dissimulera dans un panier. Les Japonais n'y verront rien. Espérons ^{le} ~~pour~~ elle.

30 juillet.- A bord du "Tatsuta Maru". Avant les dernières poignées de mains, nous prenons le thé dans la cabine-salon des Craigie. Le chef du Protocole, M. Kiuchi, est présent. Lady Craigie, toujours en pleine forme, le met sur les épines en le taquinant avec toutes les misères qu'on leur a fait endurer.

~~xxxxxx~~ La "Tatsuta Maru" ne part pas à destination de Lourenço-Marquès, mais à destination de Goa sur la côte occidentale de l'Inde. C'est là que se fera l'échange proprement dit. Beau voyage en perspective. Et sans danger, du moins on l'espère, car ~~xxxxxx~~ le "Tatsuta Maru", comme le "Kamakura Maru" à Shanghai, sont munis de sauf-conduits qui les met à l'abri des sous-marins. ^{Encore} ~~et ils~~ seront ^{ils} violemment éclairés la nuit.

En quittant le navire, je me heurte à un monsieur que je connais de vue et qui me barre timidement le chemin. C'est l'ancien ministre de Tchécoslovaquie, M. Havlicek, qui sort de prison. Après l'annexion de son

gie par un "~~de~~^{défaut} de distribution" (sic). Hé oui, peut-être est-ce là, comme on dit, le défaut de la cuirasse, mais, si j'osais parler net, je dirais que toute cette impéritie vient, pour une grande part, du laisser-aller caractéristique des peuples d'Asie, laisser-aller qui n'est rien d'autre qu'une forme de leur fatalisme congénital. Pourquoi lutter, se saigner aux quatre veines en vue d'un but déterminé quand tout est écrit d'avance et qu'on ne peut rien changer à sa destinée?

Toute philosophie mise à part, on pourrait commencer par ramener les préfetures à une notion plus juste de leur rôle au sein de l'Etat. Pas besoin ne serait d'un Richelieu pour les soumettre au pouvoir central. Et c'est bien, ^{semble-t-il,} ce que va tenter le Général Tojo, qui vient de nommer toute une kyrielle d'anciens ministres d'Etat comme gouverneurs de province. Les vétérans de la politique vont mettre sous la douche les têtes chaudes des préfetures. Le prince sourit. Il ne veut pas se prononcer sur une réforme de son successeur. Il approuve sans approuver. Il ne se compromet pas.

On bavarde encore de cent et une choses ayant trait surtout à la vie courante au Japon en ces années de guerre et nous allons rejoindre ces dames au salon.

Enchanté de cette visite tout amicale, je laisse bientôt le prince à sa mélancolie. Car je me le représente, songeant, des heures, dans ce cabinet tapissé de livres et orné de bibelots rares, aux lourdes responsabilités morales qui pèsent encore sur ses épaules, puisque c'est son gouvernement qui a imprimé aux événements le mouvement dont une guerre effroyable devait être l'aboutissement. Peut-être lui si bon, si raisonnable, si humain, lui arrive-t-il de regretter d'avoir cédé un peu trop à la pression de ces ~~hommes~~ militaires ^{mégalomanes,} qui ont nom Sugiyama, Doihara, Hata, Terauchi, Hayashi, Abe, Tojo, etc. et qui ont mené tambour battant, si l'on peut dire, le Japon vers la terrible aventure ^{où se} ~~se~~ joue aujourd'hui son destin.

11 août.- On a dit souvent que les Japonais sont les Prussiens de l'Orient. C'est faux, mais on l'a ^{tant} ~~dit~~ dit ^{et répété} que cette légende aura la vie dure. Les Japonais, des Prussiens? Quelle erreur monumentale! A part la discipline militaire, qui ne me paraît avoir jamais eu ici la raideur mécanique de Potsdam, ils n'ont à peu près rien de commun. Pas plus d'air leurs qu'avec les Français ^{ou} les Anglais. Entre le Japon et ^{l'Occident,} ~~les pays~~ ^{occidentaux} il existe une différence de mentalité aussi large que les mers qui les séparent. Sans doute, les Nippons ont emprunté beaucoup à notre civilisation, depuis notre habillement jusqu'à notre ^{savoir} ~~papierasse-~~

47/44.

rie, mais, sous cet apport occidental si important soit-il, l'âme du pays est demeurée profondément asiatique. S'il revenait en ce monde, un un daimio du XVII^{ème} siècle trouverait sa patrie extérieurement bien changée, ^{certes,} mais, assis, le soir, à la table de famille, dans la chambre aux murs de papier avec ^{1^{re}} "tokonoma", sorte d'alcôve ornée ^{de} ~~de son~~ "kakemono" ^(traditionnel) (peinture sur soie) et de son vase de fleurs, il aurait l'impression d'avoir fait un bien court sommeil. ~~XXXXX~~ Sous un toit ancestral, le Japon s'immobilise, ^(s'immortalise) et il reste ce qu'il a toujours été. C'est le refuge contre toutes les influences étrangères. Dès qu'il en franchit le seuil, l'aborigène laisse tomber sa défroque occidentale et rejoint ses ancêtres dont l'âme ^{réside} ~~est~~ d'ailleurs dans le petit autel familial où est inscrit, ^{sur des tablettes de bois blanc,} le nom de ses morts. Le Japon est là, intact, inentamé, comme invisiblement gardé par Jikokuten, la divinité ~~XXXXX~~ ^{triqua} colérique, farouche gardienne de l'Est.

13 août.- La bureaucratie japonaise, qui écrit encore avec le pinceau, est tout imbibée d'habitudes chinoises. Ses chinois ^{series} ~~series~~, on ne les compte ^{plus} ~~pas~~. La presse s'en gausse fréquemment, mais sans proposer le moindre remède. Pléthoriques et tâtillons, les bureaux se ~~à~~ multiplient comme champignons ^{sur les familles modernes} dans la mousse. Ils se ~~per~~ perdent dans la paperasse, ils s'y vautrent, ~~ils~~ s'y moient. Tout le monde s'en plaint et le gouvernement le premier, mais pas d'Hercule ^{pour remettre de l'ordre} ~~qui viendrait~~ le balai à la main. Au contraire, comme le relevait ^{un ironiste,} ~~un jour de ces jours au jour-~~naliste à l'humour courtelinesque, à ~~chaque~~ problème nouveau, bureau nouveau. Et lorsqu'il y tant de bureaux qu'on ne sait plus où les loger, le gouvernement, irrité d'une prolifération dont ses propres décrets sont en partie responsables, en supprime bon nombre d'un trait de plume. ^{Et le même processus recommence...} ~~Et le même processus recommence...~~ ^{jusqu'à l'insupportable} ~~problème nouveau, bureau~~ ^{(pléthore,} ~~insupportable)~~ ^{pléthore,}

19 août.- Les autorités japonaises ont fini par m'autoriser à occuper avec mes services la légation du Canada. chancellerie spacieuse qui va permettre à mon nombreux personnel de ^{travailler à l'aise.} ~~travailler à l'aise.~~

21 août.- Deux collaborateurs, MM. Bossi et Würth, ^{attachés de Légation,} me sont arrivés de Suisse avec un bateau ramenant des rapatriés japonais. J'en avais déjà reçu trois autres, MM. Blailé, Yost et Yoss, qui avaient voyagé avec les Japonais rentrant d'Amérique.

14 septembre.- Le ministre des affaires étrangères, M. Togo, a été débarqué pour des raisons ^{n'ont pas été révélées} qui ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~. Le premier ministre, le Général Tojo, exerce ^{l'empereur comme} ~~ses~~ ses fonctions.

Il faut dire que Tojo n'est pas homme à s'assoupir dans les délices du pouvoir. Il est très travailleur. On le voit partout et il veut être partout. C'est qu'il entend juger des choses lui-même. Rien qu'il se couche fort tard, on le verra ^{dans la rue} ~~XXXXXXXXXX~~ (interroger un écolier) ^{des} potron-minet:

- Où vas-tu à cette heure? A l'école? Déjà? C'est vrai que c'est assez loin, ton école. Et ta maman à quelle heure se lève-t-elle? A cinq heures tous les matins? Bigre! Mais je comprends, il y a tant à faire dans un ménage et ta mère, comme tu dis, doit se trouver en fabrique à 8 heures du matin.

Les journaux rapportent de ces dialogues entre le "premier" et les plus humbles de la société. Tojo, nous disent-ils, est content de son peuple, de ce peuple souvent besogneux, mais propre, matinal, fidèle à la tâche, quelles que soient les épreuves de l'heure.

Le général m'a reçu à ce premier étage que je connais bien de la résidence du ministre des affaires étrangères. Assez curieux que, durant un intérim sans doute assez bref, il ait tenu à recevoir ambassadeurs et ministres. Il est en uniforme ^{de général} naturellement. Son grand sabre courbe de samourai entre les jambes bottées, ce sabre qui ne le quitte jamais, il allume une cigarette, une modeste "Sakura", sans m'en offrir une autre - peut-être à cause du bon marché - et, d'entrée de jeu, m'adresse quelques compliments sur la Suisse, sur Zurich en particulier, la seule de nos grandes villes qu'il ait visitée. Après un échange de propos courtois, je lui expose franchement les réserves qu'appelle de ma part la différence faite par son gouvernement entre les ressortissants des pays alliés du Japon et les ressortissants des Etats neutres. Le général, dont le regard à la fois méfiant et malicieux m'observe, à travers le lorgnon ^{miroulant} n'a pas l'air d'être au courant. Il me demande des exemples. Je lui en cite plusieurs et, en particulier, ceux-ci:

1° Au Japon, les neutres ne peuvent plus se déplacer sans permission spéciale de ^{leur} ~~la~~ préfecture, ~~et~~ tandis qu'Allemands et Italiens sont porteurs d'une carte permanente de circulation, à rayon limité il est vrai;

2° En Chine, les Suisses sont tenus de porter brassard, alors ~~que~~ ^{que} Allemands et ~~les~~ Italiens sont exemptés de cette obligation ^{avec} humiliante;

3° A Java, les Suisses doivent acquitter une taxe d'enregistrement as-

sez élevée, alors qu'Allemands et Italiens en sont exonérés. 151
198

Mon éminent interlocuteur a pris des notes pendant que je parlais. Quand l'interprète a achevé la traduction, il me promet de se renseigner sur ce que je lui ai exposé. A première ^{vue} toutefois, il ne trouve pas choquant que les nationaux des pays qui sont engagés avec le Japon dans une guerre sans merci soient un peu mieux traités que les ressortissants des Etats épargnés par les maux de la guerre.

Pour terminer, je romps une lance en faveur de nos maisons suisses installées depuis des lustres sur sol nippon et qu'on élimine graduellement des affaires par suppression des permis d'importation et d'exportation. On les appréciait dans les beaux jours; on leur tourne le dos dans les mauvais. Tout cela est un peu théorique, je le concède, ^{dans les circonstances actuelles,} car le Japon n'est plus guère un pays ~~de~~ importations et ~~de~~ exportations, mais je défends le principe de l'égalité de traitement tel qu'il est consacré par nos accords avec le Japon. Le Général Tojo comprend mes doléances, mais le Japon doit imposer des sacrifices énormes à son économie et il est trop naturel que mes compatriotes en souffrent par contrecoup. "On serait étonné, me dit-il en substance, si l'on savait combien de maisons japonaises ont été sacrifiées ~~à~~ l'intérêt général. Car il s'agit de gagner la guerre. C'est le souci majeur devant lequel s'efface toute autre considération. ~~Il existe l'exemple~~ Des fabriques de textiles ~~qui~~ ont été converties par milliers en fabriques de ^{munitions et} matériel de guerre. Elles ne l'ont pas toujours fait de bon gré, mais le pays avant tout. Il faut vaincre et qui veut vaincre ne doit reculer devant aucun ^{sacrifice} ~~moindre sacrifice~~." le salut de

Il est trop certain que le Japon se saigne à blanc pour gagner cette guerre et je ^{évidemment} n'ai rien à objecter ^{en principe} à ce que m'expose le chef du gouvernement impérial. ^{Je l'observe de près.} ~~C'est son attitude,~~ ^{m'intéresse} C'est ~~xxx~~ ^{qui} très probablement la première et dernière fois que je me trouve ~~seul~~ ^{à seul} devant lui et je garderai de cette rencontre le souvenir d'un homme ^{sûr de lui} qui respire la confiance, l'optimisme. Il vous parle de la guerre un peu comme de la correction devenue nécessaire d'un cours d'eau. Le travail devait être fait; on le fait. Et il sera achevé ~~comme~~ avec succès comme les ingénieurs l'ont calculé.

Le général a ramené ses longues jambes à lui - du moins elles me paraissent longues tant ses mouvements sont lents - il s'est levé en écartant d'une main ce sabre noir qui doit ~~baisser~~ le gêner dans ^{ce} ses profonds fauteuils de moquette ~~à sa droite~~ blonde. ^{Après m'avoir serré vigoureusement la main,} il me reconduit lentement à la porte, un sourire indéfinissable couvrant comme d'un masque son visage tanné ^{l'homme de cheval.}

ler octobre. - Après un laborieux déménagement, nous voilà installés dans la maison du marquis Hachisuka avec sa demeure de lord anglais au milieu

d'un jardin splendide. J'y logerai les intérêts suisses avec mon premier collaborateur, M. Pierre Micheli, et notre chancellerie dirigée par M. Ribl. Quant à mon service des intérêts étrangers, il reste, bien entendu, à la chancellerie canadienne où je dispose également d'un cabinet de travail.

Pendant le déménagement, une caisse entière de vermouth - marchandise aujourd'hui introuvable au Japon - m'a été volée par un de mes chauffeurs dont nous n'avions eu qu'à nous louer jusqu'ici. Ce breuvage a acquis une telle valeur marchande que le malheureux a succombé à la tentation. Le policier qui a les oreilles partout l'a appris je ne sais comment et elle l'a mis sous les verrous.

6 octobre.- Le Général Tojo - cela n'a pas traîné - a passé la main à un nouveau ministre des affaires étrangères, M. Tani, à qui j'ai déjà fait ma première visite protocolaire. Je le connais bien. Il était vice-ministre à mon arrivée au Japon et j'ai eu plus d'une fois l'occasion de m'entretenir avec lui. D'un commerce agréable, il a toujours le sourire aux lèvres et la fleur à la boutonnière. Sa bonne humeur tient sans doute un peu à sa robuste corpulence, l'embonpoint généreux prédisposant à la jovialité.

M. Tani m'a remercié de ce que fait la Suisse pour la protection des intérêts japonais à l'étranger et, en particulier, de la diligence avec laquelle elle s'acquitte de sa mission de puissance protectrice. Je saisis la balle au vol pour lui dire, non sans une pointe de malice, que j'aimerais beaucoup travailler avec le même rythme pour les intérêts étrangers dont j'ai la charge au Japon. Il feint de ne pas comprendre et me promet libéralement son concours.

Je suis naturellement revenu sur ce que j'avais exposé à son prédécesseur, le Général Tojo, quant aux mesures de discrimination dont mes compatriotes ont à pâtir dans les territoires occupés par l'armée japonaise, notamment dans l'île de Java. Toujours très souriant, mon interlocuteur m'avoue qu'il ignore tout de mes griefs, mais qu'en ce qui le concerne, il estime qu'un gouvernement est toujours libre d'accorder certaines faveurs aux ressortissants étrangers de son choix, à moins, bien entendu, d'engagements contraires assumés par voie conventionnelle. Il couvre ainsi d'avance - le prudent! - les militaires qui font la loi à Batavia. Je n'en suis nullement surpris et même je m'y attendais, mais ce n'est pas le moment d'insister et, sourire aux lèvres comme lui, je rétorque qu'avec sa permission, je me permettrai quand même de revenir sur la question avec ses services.

Comme l'armée japonaise me refuse tous contacts avec nos colonies d'Asie, M. Tani usa de pas mal d'ambages pour savoir d'où diable! je pouvais tenir des informations aussi précises sur mes compatriotes en territoires occupés et surtout aux Indes néerlandaises. Mes renseignements étaient évidemment confidentiels et il en a été pour peine. D'étonné, il a paru

quelque peu inquiet lorsque je l'ai mis au courant des démarches que j'avais entreprises auprès de son ministère en faveur de mes compatriotes des Philippines. Là encore, je possédais des renseignements qui, normalement, n'auraient pas dû me parvenir. Le blocus des nouvelles aurait donc des fuites à Manille ou ailleurs? M. Tani sourit toujours, mais son sourire avait comme changé de couleur lorsque je pris congé de lui sur ^{la plus} ~~une~~ cordiale des poignées de mains.

Je ~~sors~~ évidemment déçu. Le ministre effleure plus qu'il ne cause. Il ne veut ~~ni~~ ^{ou} ne peut s'engager en rien. En somme, le Gaimusho n'a plus grand'chose à dire. Son chef n'est plus guère qu'un figurant qui, pour sauver son avenir, ~~doit continuellement se~~ maintenir au diapason des militaires.

7 octobre.- Visites fréquentes, mais souvent assez vaines au Gaimusho. Mes interlocuteurs n'ont pas l'air d'être beaucoup mieux informés que moi-même sur le déroulement des événements, mais que peuvent-ils bien savoir de ce qui passe dans le cerveau des dirigeants militaires?

Les communiqués japonais sont ~~XXXXXXXXXX~~ sujets à caution. On sait maintenant qu'ils minimisent fortement les revers qu'il est impossible de cacher et qu'au contraire, ils magnifient les victoires en déformant outrageusement la vérité. Les bulletins venant du Pacifique se ramènent généralement au type suivant: Nous avons abattu 50 avions. Deux des nôtres ne sont pas rentrés." ou "Nous avons coulé 6 croiseurs de bataille et un porte-avions; de notre côté, nous avons eu deux destroyers avariés".

On donnerait beaucoup, me disait un collègue, pour savoir ce que pense réellement le peuple de tels communiqués. Mais il ne pense rien du tout, mon cher ami; dans sa candeur, il y croit dur comme fer. Un directeur japonais me disait avec le plus grand sérieux, l'autre jour, que, d'après ses calculs faits sur la base des communiqués, il ne devait plus rester grand'chose de la flotte américaine.

9 octobre.- Le Général Bagulesco, ministre de Roumanie, trouve peut-être habile - à moins qu'il n'ait agi par étourderie - de me faire déjeuner avec l'Ambassadeur du Mandchoukouo, un gros chinois hilare qui, à chaque mot qu'on prononce, se met à rire aux éclats avec une cascade de "Ah! ah! ah! ah!" qui finissent en decrescendo. ~~XXXXXX~~ C'est là les seuls sons qui sortent de sa bouche. Les Japonais l'ont bien choisi; il ne commettra pas d'indiscrétions.

Quand je lui ai dit, pour dire quelque chose, que je ~~XXXXXX~~ venais de Suisse, il est presque mort de rire. Un rire de politesse, je suppose. Ses "Ah! ah! ah! ah!" le secouaient tellement que j'ai cru à un moment donné qu'il allait glisser ~~XXXXXXXXXXXX~~ de tout son poids sous la table. Quel homme sympathique! Dommage que je ne puis l'inviter chez moi dans les soirs de dépression. Il ferait rire une statue de bronze.

10 octobre.- Soirée à l'ambassade d'Allemagne. ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ ^{Ambiance sans trace de}
 lourdeur hitlérienne. Au vermouth, je bâtarde avec un major adjoint à
 l'Attaché militaire. Je lui ~~xxx~~ ^{raconte} qu'on se plaint en Allemagne du fait que
 des avions anglais traversent notre ~~xxxxxxx~~ espace aérien pour aller
 bombarder des villes italiennes. "Laissez dire, mē répond-il. Ils ne
 comprennent rien à rien. Que pouvez-vous faire, ~~xx~~ um Gottes willen! ,
 contre des avions qui franchissent votre atmosphère de nuit à deux ou
 trois mille mètres d'altitude? Rien, absolument rien. On vous cherche
 une querelle... C'est tout! J'aurais pu ajouter: ...d'Allemand!

Pour le café, je vais m'asseoir dans un coin avec l'ambassadeur
 de Chine, de la Chine gouvernée par les Japonais. Nous causons politi-
 que. Je lui demande ce qu'il pense de ~~Chang-Kai-shek~~ ^{Ich} ~~Chang-Kai-shek~~, l'ennemi des
 chinois de Nankin.

- Un ennemi? me dit en souriant mon interlocuteur qui, entre pa-
 renthèses, est un archéologue fameux qui vous donnera l'âge de n'impor-
 te quelle poterie. ^{ancienne (Un ennemi?)} ~~Pas le moins du monde.~~ Il est patriote tout comme
 nous. Seulement, nous divergeons d'avis sur ~~les moyens à suivre~~ ^{la méthode à suivre} de
~~l'atteindre~~ ^{Lui se bat contre l'occupant, nous, nous causons}
 avec lui. Nous visons tous au même but. Lui veut l'atteindre par bateau,
 nous, par ~~xx~~ ^{Quelle est la meilleure voie} train. ~~Quel est le moyen à choisir?~~ L'avenir le dira!

" Le grand malheur de la Chine, m'a dit encore ce savant chinois,
 a été de se mettre en république. Ce régime a été néfaste pour nous.
 Voyez la force que le Japon retire du Trône impérial! Pas un de ses
 fils qui ne donnerait avec plaisir ^{sa vie} pour l'Empereur, cette incarnation
 de la patrie. Rien de tout cela chez nous et c'est la grande faiblesse
 de la ^{de la} grande ^{nation} ~~peuple~~ que nous sommes. Ah! si nous avions un empereur!..."

Il s'est tu quelques instants, puis il a ajouté: "Mais tant pis.
 Arrive ce qui pourra. J'ai confiance dans notre peuple, dans son patrio-
 tisme, dans le caractère indestructible de notre civilisation à quel-
 le le Japon a presque tout emprunté. Dans vingt ou cinquante ans, on
 verra qui de la Chine ou ^{du} ~~le~~ Japon aura eu le dernier mot".

Il y avait comme un défi dans ^{cette} ~~sa~~ voix qui restait douce et me-
 surée. On y sentait la chaleur du patriote, du chinois cultivé qui ne
 peut pas douter de la Chine éternelle.

24 octobre.- Plus de doute, le peuple japonais revient peu à peu de
 son ivresse. A l'euphorie des débuts a succédé par degrés le désenchan-
 tement du réel, et le réel immédiat, celui contre lequel le pied bute,
 c'est ~~xxxxxx~~ le spectre de la faim ~~sur le seuil de la porte~~ ^{sur le seuil de la porte}. En véri-

té, le pays manque de tout et rien ne lui vient ^{des} des régions occupées, à cause déjà des sous-marins ennemis qui coulent cargos sur cargos. Que va-t-on manger dans trois mois?

Tous les jours, des queues interminables s'accrochent aux magasins ou débits où il peut être resté quelque chose. Que, dans ces conditions, le marché noir prospère, on s'en rendrait déjà compte par les offres qui nous parviennent de la part de notre ~~xxx~~ domesticité. On peut encore vous trouver quantité de choses, mais à des prix astronomiques. L'armée, dit-on, garde à peu près tout pour elle.

On réquisitionne partout fer et ferraille pour les usines de guerre. Emportées ^{sans pitié}, les grilles des plus beaux jardins; pas de quartier non plus ~~au~~ ^{au} chauffage central des hôpitaux. Aux abords des temples, les romantiques lanternes de fonte dont mises en pièces pour la fonderie. Un vrai massacre. Presque du vandalisme.

Des milliers d'échoppes ont perdu leurs enseignes de tôle. Tous ces grands caractères chinois qui grimaçaient si pittoresquement au-dessus de leur entrée ^é ont été comme dispersées par un cyclone. Il ne reste plus, sur chaque ^{bicoque} ~~maison~~, ^{que le} grand cadre de bois de ce qui avait été l'enseigne. Dans la Ginza, le spectacle est affligeant. On dirait que des démolisseurs sont venus et qu'ils ont commencé leur ouvrage par les toits.

Fasse encore si le métal enlevé, arraché, brisé, démonté prenait aussitôt le chemin des hauts-fourneaux. Not kennē kein Gebot. Le salus populi suprema lex des Romains est toujours vrai partout. Mais si l'on est prompt à démolir, on est lent à ramasser. ^{La} ~~xxx~~ tuyauterie arrachée comme des boyaux du ventre des édifices modernes restent, des semaines, amoncelée au bord des trottoirs. Place de Toranomōn, je vois, couchées sur place, des clôtures de jardin abandonnées depuis longtemps à la rouille. Comme si les ramasseurs n'en avaient plus voulu!

La vérité, c'est qu'ils prendraient bien tout, mais ce sont les transports qui calent. Toujours et partout ce même manque de coordination entre les services publics. Or plus la gabegie est flagrante, plus la propagande redouble de jactance, plus ceux qui gouvernent se laissent aller à d'ineptes forgeroneries. C'est vraiment prendre les gens pour des imbéciles, eux qui voient aussi bien que nous ce qui crève les yeux.

2 novembre.- On réorganise l'administration, on l'adapte aux circonstances. C'est ainsi qu'on a détaché ^{du Gaimusho} plusieurs divisions importantes pour en faire un "Ministère de la plus grande Asie". Toutes les affaires concernant le continent asiatique seront de sa compétence. À peine le Japon dissimule-t-il son colonialisme de plus en plus entreprenant. Mon collègue thaïlandais ne doit pas être fier d'aller traiter dans ce ministère de l'hégémonie.

Que le Gaimusho attaché aux traditions ne soit pas enchanté d'une réforme qui l'appauvrit considérablement, c'est l'évidence même, mais, quand j'en ai parlé à son chef, il a minimisé le changement en m'assurant que toutes les questions spécifiquement "diplomatiques" - il ~~les~~ insistait sur le mot - ressortiraient comme par devant au Ministère des affaires étrangères. Optimisme de façade sans doute, car ses premiers collaborateurs ne partagent pas son avis et ils me l'ont dit. Il s'agit bien d'un ministère des affaires étrangères n°2, qui retire au numéro 1 tout ce qui ^{concerne les} ~~est~~ territoires occupés ou à occuper.

3 novembre.- Les sujets de l'Empire prennent tant de licence avec les lois et règlements découlant de la guerre que le Ministère de la justice a organisé des conférences dans 30 villes afin d'amener ~~xxx~~ le public à se conformer aux prescriptions légales, notamment en matière économique. Que pourront donner ces cours officiels de civisme? Sans doute peu de chose. On aura beau gendarmier contre les abus du marché noir, il y a trop à gagner pour que les trafiquants se décident à changer d'^{exercice} ~~occupation~~.

5 novembre.- Un membre de l'ex-cabinet Konoé est venu me voir. Un ami de vieille date. Il me confirme que, nonobstant les difficultés intérieures et certains revers militaires d'ailleurs inévitables dans une conflagration à cette échelle, le Japon n'a en rien modifié ses buts de guerre. Il est résolu plus que jamais à battre les États-Unis et à établir sa phère de commune prospérité contre vents et marées.

Certaines rumeurs pourraient faire croire à une guerre prochaine avec les Soviétiques. Elles n'ont pour lui aucun fondement. On peut n'éprouver aucune amitié à l'endroit des Russes, mais ce n'est pas une raison, me dit-il, pour se quereller avec eux. Le Japon a suffisamment à balayer devant sa porte... et loin de sa porte.

Dans le Pacifique-Sud, m'explique-t-il, le front s'est plus ou moins stabilisé. Les forces japonaises vont consolider leurs positions

et attendre là les événements ou, plus précisément, l'heure à laquelle l'ennemi commencera à comprendre que le mieux pour lui serait de traiter.

Quant à ceux qui prédisent une prochaine offensive contre l'Inde et surtout contre l'Australie, ils en seront pour leurs frais d'imagination. Le Japon n'entend pas courir d'aventures. Ce que ses armes lui ont donné à ce jour lui suffit. Il s'est agrandi territorialement pour mieux tenir son rôle de grande puissance, comme l'avaient fait avant lui Anglais, Français et Américains. La paix revenue, il oeuvrera dans l'intérêt de tous les peuples qui se seront groupés autour de son drapeau.

Qu'au Japon, on aspire à la paix dans des milieux de plus en plus étendus, mon interlocuteur n'en doute point. Qui ne souhaiterait d'ailleurs la fin des hostilités? Mais, dans les hautes sphères gouvernementales, on estime qu'il serait trop tôt de causer avec l'ennemi. Espérons cependant ~~xxx~~ qu'on pourra le faire dans un avenir rapproché, car, conclut-il textuellement, "il faut en finir avec cette ignoble bouche-rie" (*sic*)

En se levant, mon visiteur fait encore cette réflexion: " Dommage que ~~de~~ Roosevelt n'ait rien compris aux problèmes de l'Asie. S'il l'avait voulu, la guerre aurait peut-être été évitée. Un jour viendra où l'on saura ^{loul} ce que le gouvernement Konoé a fait, quant à lui, pour prévenir la catastrophe. Je ne puis en dire davantage pour l'instant".

6 novembre.- Nous étions hier à déjeuner chez les Thiébaud, ^{de l'Ambassade de France} A peine assis devant un vermouth, le colonel nous dit: "Vous savez la nouvelle? Je viens d'écouter la radio. Eh! bien, Rommel a reçu une tripotée près d'Alamein. Il est en pleine retraite. Un coup de massue sur les espoirs allemands en Afrique...".

On a beau être de Vichy, une déconfiture allemande fait toujours plaisir. De fait, l'Attaché militaire de France est rayonnant de bonne humeur. On eût dit qu'il attendait cela...

7 novembre.- L'Ambassadeur d'Italie, avec qui j'ai causé des événements d'Afrique, ne prend pas les choses au tragique. Les Italo-Allemands ~~xxxx~~ battent en retraite, c'est entendu, mais "vous verrez, me dit-il, les Anglais n'iront pas loin. Ils s'arrêteront bientôt dans cet enfer de soleil et de sable, épuisés comme ^{nous} l'avons été dans notre avance. A ce moment-là, ayant repris notre soufuffle, nous foncerons à notre tour sur

eux et notre avance sera irrésistible jusqu'au jour où, épuisés à notre tour, nous tomberons de fatigue. A l'ennemi alors de reprendre l'offensive; à nous de reculer, quitte à redonner du bélier quelque temps après contre un adversaire à bout de forces. Et ainsi de suite. Ce chassé-croisé pourra durer longtemps. Rommel ne prendra pas Alexandrie, mais Montgomery n'aura pas non plus Tripoli. La soif et le manque d'eau couperont chaque fois les jambes, si l'on peut dire, à l'offensive dans un sens ou dans l'autre."

~~L'ennemi ne pourra pas continuer à reculer, pourrait dire un~~
~~de nos soldats.~~

8 novembre.- Un événement sensationnel qui nous remplit à la fois de joie et de crainte: les Américains ont débarqué au Maroc. Toute la guerre peut s'en trouver transformée. Une fois l'Afrique entre les mains des Alliés, la forteresse Europe dont se targue Hitler serait prise dans un étaiu de ^{fer et de} feu.

Un grand espoir nous vient de Casablanca.

9 novembre.- L'Ambassadeur de France est venu me voir pour une affaire personnelle. Il est 9 heures du matin. Sur le seuil de mon cabinet de travail, il s'arrête, me regarde et, les dents serrées, profère ces mots bien attendus: "Vous êtes au courant de l'événement? C'est "immonde". Nous prendre encore nos colonies!..."

L'ambassadeur s'est assis. Nous causons. Qui songe à vous prendre vos colonies? Personne, que je sache. ~~Mais~~ ^{non} Les Alliés doivent ^{pour} attaquer l'Allemand où ils peuvent. Or n'était-il pas tout indiqué, s'ils se sentent assez forts, de débarquer en Afrique pour prendre Rommel à revers et menacer tout le bastion italien? Mais l'ambassadeur, ~~Vin~~ ^{Vin} Vichy 100%, ne veut rien entendre. Il fulmine contre ^{ces libérateurs,} les Américains, en des termes qui sonnent dans mon bureau comme autant de blasphèmes.

Dire que cet homme intelligent et droit, représentant éminent de la culture française, fait à voix haute, devant un Suisse, des vœux ardents pour le triomphe de Hitler! Depuis la défaite de la France, on aura tout vu ... et tout entendu.

20 novembre.- Incroyable, mais vrai: le Général Bagulesco, ministre de Roumanie, ~~XXXXXXXXXX~~ s'est mis dans la tête de fonder une nouvelle religion, dont le symbole sera, non plus la croix ou le croissant, mais une boule de cristal, qui veut dire la pureté. Il a déjà rédigé son ^{bible} et il est venu m'en remettre un exemplaire, ^{comme il le fera pour}

^{évangile}

immuable.

chacun de nos collègues. Il s'agit d'un gros ~~XXXXXX~~ ^{cahier} dactylographié de plus de 200 pages grand format, dans lequel sont exposés les préceptes de la "nouvelle religion", seul moyen, à ses yeux, de rétablir l'harmonie entre les nations et d'extirper à jamais la guerre de leurs relations. ~~Le nouveau Zarathoustra~~ ^{explique} qu'il n'aurait pu assumer ~~xxx~~ une telle responsabilité, "qui ne peut être supportée par l'âme d'un simple mortel", s'il n'était ~~un~~ "soutenu par la Grande Force Créatrice du Monde". Quatre majuscules. A l'objection qu'il n'aurait pas une envergure spirituelle suffisante pour faire embrasser ~~sur la planète~~ ^{une foi de son inspiration}, il répond d'avance en disant que "ni Bouddha, ni Mahomet ^(comptant parmi) n'ont été des hommes les plus cultivés des Indes ou de l'Arabie". Quant au fondateur de la religion chrétienne, n'était-il pas "qu'un pauvre menuisier de Nazareth, n'ayant aucun diplôme de docteur"?

Bagulesco ne se présente donc pas à l'humanité souffrante comme un esprit génial, mais il pourrait être un peu plus modeste lorsqu'il écrit les lignes que voici: ←

"Entre l'an 614 avant l'ère chrétienne et l'an 571 après l'ère chrétienne, donc pendant 1185 ans, sont nés Bouddha (614), Confucius (551), le Christ et Mahomet (571), quatre fondateurs de religions. Depuis 571 jusqu'aujourd'hui, donc pendant 1371 ans, il n'a pas paru un seul fondateur ^{d'une foi nouvelle} ~~de religion~~, quoique la spiritualité du monde, les sciences, la sociabilité eussent évolué plus que dans les époques précédentes! Il était temps que cela change, n'est-il ~~xx~~ pas vrai? Le général Bagulesco est convaincu d'être appelé par le destin à combler cette lacune avec "sa ~~religion~~ religion". Et ne croyez pas que vous ~~avez~~ affaire à quelque esprit ~~détraqué~~ ^{détraqué} détraqué. Il est venu ^{m'éclairer} ~~me parler~~ ^{sur sa doctrine} ~~avec~~ avec la même sérénité et le même naturel qu'il eût mis à me parler d'une réparation au mur de son jardin. Il n'a, ni dans ses yeux, ni dans ses cheveux ^{eux} ~~ses~~ ^(ses gestes et) ni dans sa mise, rien du prophète inspiré. Au contraire, ce qu'il annonce forme une si étrange disparate avec son air d'officier de salon égaré dans la diplomatie qu'on s'attendrait à le voir tout à coup pouffer de rire, amusé du bon tour qu'il nous aurait joué en se faisant passer, ne fût-ce que cinq minutes, pour quelque ^{Zoroastre} ~~Zarathoustra~~ de notre siècle. Mais non, il ne rit pas et c'est avec le plus grand sérieux qu'il prêche dans mon fauteuil.

Tout en exaltant "la vérité, la justice, l'amour du prochain comme les anciennes religions", la "religion nouvelle" aura sur les autres cet immense avantage qu'elle tiendra compte de toutes les lois physiques

découvertes par la science. On ne verra plus un Moïse faire jaillir
~~de~~ l'eau d'un rocher d'Horeb en le touchant de son bâton, ni une Vier-
 ge Marie monter, toute vêtue, dans le firmament, comme nous la montre
 un des plus beaux Murillo. Bagulesco ne ^{peut} plus entendre parler d'aventu-
 res comme celles-là. Mais ce qui est surtout intéressant dans ^{cette con-} ~~la~~
~~son roman~~, c'est que ~~les~~ les Tamerlans et tous les agresseurs
 sont promis au châtement suprême. "Les grands vainqueurs d'une époque,
 écrit-il noir sur blanc, représentent en même temps les prochaines
 défaites et les malheurs pour leur pays". Et plus loin: "Dans la plu-
 part des cas, les guerres sont déclarées à la suite d'un chantage sen-
 timental exercé par les chefs sur leur peuple". Il n'y va ^{pas} de main
 morte, lui qui, accrédité comme ministre plénipotentiaire ^{de Roumanie} au Japon,
 aurait certaines raisons de ne pas condamner trop haut l'agression.
~~Notre prophète à la boule de cristal~~ ^{Notre prophète à la boule de cristal}
~~s'en moque bien!~~ Ne va-t-il pas jusqu'à dire que l'agression est
 une maladie contagieuse et que, dans les pays agresseurs, les ^{mouches} ~~insectes~~
 sont plus méchants qu'ailleurs. Dans ces pays, écrit-il textuellement,
 "les insectes attaquent l'homme avec une tout autre habileté que dans
 les pays tranquilles... Leur art de se camoufler et d'attendre le mo-
 ment favorable à l'attaque est incomparable" (p.206 du texte dactylo-
 graphié).

Voilà qui aurait énormément intrigué un entomologiste comme Fabre,
 qui n'étudiait ~~ses chers insectes~~ ^{ses chers insectes} ~~qu'assez loin~~ ^{qu'assez loin} des agglomérations
 humaines où se propage le virus de l'agression. Mais voilà surtout qui
 va scandaliser le gouvernement roumain responsable, en une certaine
 mesure, des frasques de ce Mahomet moderne. Et l'effrayer en même
 temps, car de bonnes âmes s'empresseront de renseigner le tandem
 Hitler-Mussolini sur les ^{insinuations scandaleuses du diplomate} ~~attaques que~~ Roumain. ~~se sont~~ ^{se sont} ~~contre les~~
~~de ces~~ Ils ne sont pas nommés, mais ~~attend même~~ ^{attend même} qui douterait
 qu'il s'agit d'eux ?

5 décembre.- L'affaire Bagulesco fait du bruit. Comme il fallait s'y
 attendre, le fondateur de la "nouvelle religion" a été vivement pris
 à partie par les gens de l'Axe. L'autre soir, à la table du Colonel
 Bertoni, ^{Attaché militaire italien} ~~ou nous~~ gelions tous faute de charbon, il a été tenu, sur le
 compte du Confucius danubien, des propos à faire baisser encore le
 thermomètre de quelques degrés. On a beaucoup ri ^{quand même} ~~par~~ ^{rire} jaune chez
 la plupart, ~~ax~~ de ces insectes qui deviennent plus méchants dans un
 pays selon la politique étrangère ^{qu'on y} ~~pratique~~ ^{pratique} ~~de~~ ^{de} ~~la~~ ^{la}
~~qui~~ ^{qui} ~~se~~ ^{se} ~~trouvent~~ ^{trouvent} ~~en~~ ^{en} ~~elle~~ ^{elle}
~~de~~ mouches tse-tse, ~~si~~ ^{si} ~~l'on~~ ^{l'on} ~~trouve~~ ^{trouve} ~~en~~ ^{en} ~~elles~~ ^{elles}

Lors d'un dîner à la Légation de Suède, on a fait des gorges chaudes à propos du même thème. L'Ambassadeur de France, catholique pratiquant, écrase d'un mépris hautain tout ce qu'annonce la boule de cristal. Il raconte que, lorsque Bagulesco lui a déballé sa sainte pacotille, il n'a fait que pousser, après chaque phrase, un sourd et bref grognement. Autant de points d'orgue - ou d'orgueil, aurait peut-être dit Bagulesco - dignes de telles sornettes. Au bout d'une dizaine de minutes, le général aurait mis fin brusquement à son essai d'évangélisation et ~~aurait~~ pris congé, ^{l'an japonais.} ~~axaxax~~ ~~de la~~ ~~avec~~ ~~le~~ ~~général~~ ~~le~~ ~~trouage~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~galerie~~

Pour distraire la galerie et sachant que les dames raffolent du babillard philosophique, j'ai feint de prendre la défense du réformateur roumain. Ses idées, ai-je dit, ne sont pas toutes condamnables. Que dites-vous de ceci par exemple: " Si chacun de nous se promenait au moins une fois par mois dans un cimetière, le monde serait deux fois meilleur. Et de ceci encore qui a comme un accent pascalien: "Le centre de l'infini varie d'après l'endroit où s'est fixée la pensée... Devant l'infini, une ligne courbe à l'infini... peut être considérée comme une ligne droite". Il y a aussi cette phrase qui m'a frappé: " Va seul au milieu de la nature. Monte, la nuit, sur le sommet d'une montagne, regarde les étoiles... et ton esprit se rapprochera de la notion d'infini, de la Divinité". On a peut-être déjà entendu quelque chose de ce genre dans Hugo ou Lamartine, voire dans Apollinaire, mais qu'importe! Bagulesco nous apparaît sous un jour qu'on n'attendait guère. On est si loin de l'officier fringant qu'on aurait vu flirter plutôt dans un boudoir Pompadour que j'ai ^{tout d'abord} commis l'irrévérence de penser qu'il ^{avait} peut-être copié cela quelque part... Un plagiaire, lui? Allons donc! Pensée coupable évidemment, car j'ai pu me rendre compte après coup que le général avait déjà écrit et publié plusieurs romans et même une "trilogie" japonaise, Yamato Damashi, après quelques mois de séjour au Japon. C'est donc un cerveau d'une certaine fertilité, pour ne pas parler du génie dont il se croit peut-être un peu trop pénétré. Ma défense n'a pas trouvé d'appui, même pas chez ces dames, et nous avons attaqué un autre sujet en passant au rôti.

12 décembre.- Partie d'échecs chez le Général Ott. Le ministre de Finlande, ~~qui est venu~~ ^{arrivé} aussi, joue avec un collaborateur de l'ambassadeur.

Après une longue bataille où le général s'est montré à son habitude très Bogoljubov, je veux dire agressif en diable, nous avons causé un peu politique, sans appuyer, bien entendu. A un moment donné, l'ambassadeur m'a dit en substance comme pour répondre à une critique restée informulée en moi: "Je connais mon peuple; il ne faut pas le juger sur les apparences. Le fleuve a débordé; l'inondation a causé des dégâts, mais, vous verrez, le fleuve finira par rentrer sagement dans son lit." Pendant le trajet entre Nagata-cho et Mita, mon quartier, je médite ces paroles. Qu'at-il voulu dire au juste? Visait-il une Alle-

au
blin

de
lit

Allemagne qui finissait la guerre sans abuser de sa victoire? A une Allemagne plus sage que celle qu'il représente officiellement, plus forte à la langue que celle de Hitler et des Gauleiter et de tous ces vociférants Goebbels? Mais cette Allemagne-là, la savante, la ^{stud}ieuse, la lettrée, la sentimentale: celle de Goethe, ~~et~~ de Beethoven ^{et de Wagner} (que nous avons appris à connaître dans une de ses universités, où est-elle en ce moment? Peut-être seulement dans le soupir de mon hôte. Et dans le mien.

20 décembre.- Rencontré le général Bagulesco à l'Ambassade d'Allemagne. Sa présence a dû surprendre bien d'autres que moi, encore qu'il soit là, non plus comme fondateur de religion, mais, plus précisément, comme diplomate qui représente son pays. En cette ~~dernière~~ qualité, le buste brun et luisant de Hitler qu'en voit au fond de la salle n'a rien qui puisse l'effusquer. Il est cependant, on le voit, dans ses petits souliers. Un vide s'est créé autour de lui et de sa nouvelle religion. M'ayant aperçu, il s'empresse de s'avancer ^{vers} ~~vers~~ moi, heureux de rompre un isolement qui devait lui causer un véritable malaise. Son air d'homme embêté s'est soudain changé en air badin et, pour se donner une contenance aussi crâne que possible, il me dit aussitôt sur le ton du persiflage: "Figurez-vous, cher ami, qu'Allemands et Italiens m'en veulent de ce que j'ai écrit sur la méchanceté des insectes en pays agresseurs. C'est assez curieux. Pourquoi se ^{sentent} ~~sont~~-ils visés puisque je n'ai mentionné aucun pays? Se reconnaissent-ils d'eux-mêmes comme agresseurs?"

à-dessus, nous avons été interrompus par la "Truite" de Schubert qu'une dame venait d'attaquer au clavier.

22 décembre.- La poussée des Américains dans le Pacifique se fait de plus en plus forte. Après avoir tout balayé devant eux à Bougainville, ils ont passé des Salomons aux Gilberts. Pour les Japonais, c'est le grand recul qui commence. Il y a quelques jours, ils évacuaient la Nouvelle-Bretagne sous la pression irrésistible d'un adversaire décidé et sans doute mieux équipé qu'eux. Probablement mieux commandé aussi.

Allons! l'issue de la guerre n'est plus guère douteuse. Mes collaborateurs me rendront cette justice que ma foi dans une victoire des Etats-Unis n'a jamais vacillé. Non pas que j'ignore - au contraire, je les connais bien - les magnifiques qualités du soldat japonais, mais, que voulez-vous, c'est l'histoire du pot de terre contre le pot de fer.

23 décembre.- Deux mots d'une visite à Sumiré, avec le R.P. Hildebrand, d'un camp où sont internées des religieuses candiennes. Jusqu'à la Charité qu'en a cru devoir enfermer! Comme les nonnes étaient en train de garnir un arbre

de Noël, j'y suis allé d'une brève allocution en présence des ~~généralistes~~ ^{généralistes} japonais. La tâche n'était pas facile. Il s'agissait de prodiguer quelques encouragements aux captives sans peur autant leur dire quoi que ce fût qui ~~ne~~ ^{ne} froisser une âme nipponne. Je marchais sur des oeufs, conscient de l'originalité de ces propos de Noël débités par un huguenot à des soeurs catholiques en présence ^{d'un} ~~du~~ prêtre de l'Eglise romaine et d'une demi-douzaine d'agents de foi ~~chrétienne~~ bouddhique-shintoïste.

A noter aussi que j'ai visité dernièrement à Urawa, en compagnie du même collaborateur, un autre camp de religieuses canadiennes, les soeurs, sauf erreur, du Sacré-cœur-de-Marie. A vrai dire, ce n'était pas un véritable camp, mais plutôt une maison dans laquelle ces nonnes avaient été ~~invitées~~ ^{invitées} ~~à~~ ^{à se cloîtrer} ~~à s'auto-isoler~~ sous l'oeil plus ou moins distant de la police. Le moral y était bien supérieur à celui de Sumiré. On pouvait causer librement en dehors de toute oreille japonaise et j'ai pu égayer les recluses d'historiettes aussi ~~innocentes qu'amusantes~~ ^{innocentes qu'amusantes}. Elles ont beaucoup ri.

Domage que la méfiance japonaise soit allée jusqu'à mettre sous verrou des soeurs de charité qui auraient pu rendre les plus grands services dans les établissements hospitaliers. C'est plus qu'une erreur: une faute. Libre, quel mal, Dieu au ciel, auraient-~~elles~~ ^{elles} pu ~~causer~~ ^{causer} aux intérêts du Japon?

24 décembre.- La misère augmente au sein de la population. On se demande même de quoi elle se nourrit encore. On voit mieux de quoi elle s'~~habille~~ ^{habille}: On use le vieux jusqu'au dernier fil, mais avec discrétion. Le Japon ^{est} toujours le respect de soi-même. Il a ~~un~~ ^{un} ~~herreur~~ ^{herreur} des haillons.

Il n'y a plus de charbon. Les gens grelottent dans leurs maisons. ~~ils~~ ^{ils} ~~deviendront~~ ^{deviendront} des proies faciles pour la tuberculose, ce fléau national. ^{Sous-}

Les diplomates, eux, reçoivent un peu de combustible, mais pour la cuisine seulement. On nous donnera plus tard, nous assure-t-on, de quoi chauffer les appartements.

Dans les baraques du Ministère des affaires étrangères, les fonctionnaires à moitié gelés travaillent en pardessus, cel relevé. On garde évidemment le sien pour causer avec eux. Tout en conversant, on bat la semelle pour se réchauffer. Chaque mot qu'en prononce est accompagné d'une petite vapeur blanche. De temps à autre, en pleine discussion, il arrive qu'en se lève d'un commun accord, mains dans les poches du manteau, pour se livrer sur place à un ~~charleston~~ ^{charleston} sans musique. Une meilleure circulation rétablie, on se rassied, quitte à claquer encore légèrement des dents, et la discussion reprend ~~cahin-caha~~ ^{cahin-caha} à l'endroit où nous l'avons laissée avant d'entamer notre hygiénique ^{nécessairement} danse de Saint-Guy. Tout décorum diplomatique a disparu. Dame! avec un directeur qui vous reçoit la goutte au nez et les maxillaires qui tapent du mer-

se sans arrêt!...

26 décembre.- Les Anglais sont entrés en Birmanie, alors que les Américains refoulent de plus belle dans le Pacifique. Le Japon tient toujours, mais quand l'Allemagne sera par terre, il n'en aura plus peur longtemps.

Triste Noël quand même. La paix n'est peut-être plus très loin, mais la guerre se poursuit au milieu d'un peuple qui nous déteste cordialement et dont nous appelons de nos vœux la défaite comme le juste châti-
~~ment~~ ^{ment} ~~des~~ ^{ses} ~~agissements~~ ^{agissements} ~~que~~. Vivant avec lui, on se sent parfois un peu coupable de tels senti-
 ments, mais comment faire autrement? Comment se débarrasser du masque qui pèse si lourd sur la figure de tous les jours? J'aimerais tant que les Jap-
 nais, et surtout les amis que nous voudrions encore compter parmi eux, ne fussent pas dupes. Mais le sent-ils?

-- --- --

1943

=====

10 janvier.- L'événement qui retient l'attention du monde entier et consterne les Japonais: gelés et affamés, les 200.000 hommes du général Paulus sont encerclés à Stalingrad. Une catastrophe paraît imminente. Un tournant, peut-être décisif, de la guerre. Un glas pour le Japon.

13 janvier.- Le général Ott, ambassadeur d'Allemagne, a été limogé. Il n'a pas quitté l'ambassade qu'on annonce déjà l'arrivée de son successeur, M. Stahmer, ambassadeur à Nankin, le même qui était déjà venu à Tokio en 1940 pour négocier le traité d'alliance avec le Japon. On ne connaît pas les causes de la disgrâce, mais d'aucuns pensent qu'on a voulu mettre à sa place un homme plus dynamique qui se morfondait ~~entre~~ ^{dans} les murs poussiéreux de ~~sa~~ ^{de sa} ville chinoise et qui serait d'ailleurs dans les petits papiers de Ribbentrop. Il me revient aussi que le général serait la victime d'intrigues japonaises. Il aurait eu trop tendance à s'immiscer dans les cercles influents de la société japonaise. Tout ce qui ressemble aux tentacules est assez mal vu et surtout mal supporté dans ce pays qui entend garder son mystère pour l'étranger, en temps de guerre surtout. Ce qu'on reprocherait pourtant le plus au général, ce seraient les relations qu'il avait ~~si~~ ^{si} sottement entretenues jusqu'au dernier moment avec le fameux Sorge, l'espion qui travaillait derrière son dos pour le compte des Russes. Ce Sorge que j'avais rencontrés comme tout le monde dans les réceptions de l'ambassade, un espion soviétique, qui l'aurait jamais imaginé ? Ne passait-il pas, ce faux journaliste, pour un confident ^{intime} du chef de mission ?

Au Gaimusho, on ne se compromet pas. On m'assure que rien de particulier n'avait été reproché à Ott. L'"Auswärtiges Amt" à Berlin estimait que Stahmer pourrait rendre plus de services. Voilà tout.

A l'ambassade d'Allemagne, on est moins réticent. Un conseiller m'a dit railleusement qu'il était grand temps que cet ancien attaché militaire également dans la diplomatie allât un peu voir ailleurs ce qui s'y passe. En fait, la carrière n'avait pas digéré l'affront qu'on lui avait fait de hisser ce militaire sans mérites transcendants à l'échelon le plus élevé de la hiérarchie diplomatique. Elle avait eu sa revanche, mais pas ~~pas~~ pas ~~pas~~ pas complète qu'elle eût pu le souhaiter, car le nouvel ambassadeur est également un intrus dans la carrière. Il ~~est~~ est tout frais émoulu ~~de~~ d'un milieu d'armateurs à Hambourg.

18 janvier.- Le général Ott est venu me voir. Il supporte assez dignement son infortune. Pas un mot de récrimination. Son épouse et lui ont l'inten-

tion de se rendre quelque temps en Chine, mais, comme ils ne peuvent s'éloigner avant un certain temps, ils sont à la recherche d'un appartement. L'ambassade de Turquie en disposerait d'un, ~~xxxxxxx~~ ^{crovait-il}, dans un quartier de la capitale et, comme il me sait lié d'amitié avec l'ambassadeur, il me demande si je ne pourrais lui dire un mot en sa faveur. Je lui promets évidemment mon concours, mais, comme le résultat est problématique, je lui demande: " Et vos amis japonais, ne peuvent-ils pas vous donner un coup de main ? Ils vous trouveraient sûrement quelque chose". Pour toute réponse, le général haussa les épaules. J'avais compris. Dans l'adversité, ceux qu'il avait reçus si souvent chez lui lui avaient tourné le dos. C'est la vie et, pourtant, je suis choqué intérieurement de tant d'ingratitude, voire de lâcheté, alors que mon visiteur ~~me~~ fait déjà une description lyrique du rékin des temples et des pagodes qu'il visitera dans un proche avenir.

19 janvier.- Nous n'entendons pas chaque jour la radio de San Francisco. Aussi sommes-nous souvent dans une nuit de nouvelles. Et souvent nous nous informons à reculons. C'est ainsi qu'il me revient que les "Japs" comme disent les Américains, auraient été refoulés de Guadalcanal. ~~et~~ ^{de ceux-là} avancé/continuerait.

20 janvier.- Résistant magnifiquement autour de Stalingrad, les Russes reprennent du terrain dans le bassin du Donetz. Un demi-million d'Allemands battraient en retraite entre le Don et le Caucase. Hitler ne doit plus beaucoup dormir. Tojo non plus.

3 février.- Victoire écrasante des Russes à Stalingrad. La VI^{ème} armée allemande commandée par le maréchal Paulus est anéantie. Paulus lui-même est prisonnier avec 24 généraux. Une des plus grandes défaites militaires de l'histoire. Le châtement commence.

Ailleurs, tout va assez bien. Les Américains ~~progressent~~ ^{progressent} en Tunisie. Les Japonais que je vois tous les jours - des officiers évidemment - n'ont plus l'apparence tranquille, presque heureuse des derniers mois. Ils ont toutefois l'air moins soucieux qu'on attendrait d'eux, car, bien qu'ils sachent beaucoup plus de choses que nous sur leurs revers dans le Pacifique, ils sont étonnamment maîtres de leurs nerfs.

Le Chili, à son tour, vient de nous confier ses intérêts au Japon. Il a plus tardé que d'autres, j'imagine, pour rompre ses relations avec les puissances de l'Axe. Mauvais signe quand même pour les totalitaires.

C'est le 16^{ème} pays qui a fait appel à la Suisse pour la sauvegarde de ses intérêts au Japon.

7 février.- Longue visite au Ministre du Chili et à Mme Labra-Cervajal. 3.
Ils sont indignés de la manière dont ils ont été internés dans leur maison. Les policiers ont été du dernier sans-gêne. Bien que M. Labra leur eût déclaré qu'il n'avait plus de radio, méfiants, ils ont fouillé toutes les pièces de fond en comble. Pas un tiroir où ils n'aient fourré leur nez. Mme Labra me dit qu'ils sont allés jusqu'à retrousser les poupées de ses fillettes. Elle est écoeurée. Indigné, le mari me demande de protester avec la dernière énergie contre des procédés aussi scandaleux et aussi contraires aux règles les plus élémentaires du droit des gens.

Ils ne me disent même pas tout. Au moment d'entrer dans le salon où m'attendent M. et Mme Labra, un fonctionnaire du Gaimush sorti du vestibule comme un Méphistophélès d'une trappe de théâtre est venu m'avertir qu'il ne fallait pas souffler mot aux captifs des événements politiques. Non content d'enfermer ce couple inoffensif, on veut encore le retrancher le plus possible du monde des vivants. Je suis choqué.

Après avoir, bien entendu, informé les Labra de tout ce que je savais sur ce qui se passait dans les cinq continents, j'ai été voir le vice-ministre des affaires étrangères, M. Nishi, pour lui demander des explications sur la présence d'un de ses collaborateurs à l'intérieur même de la Légation du Chili qui jouit ou devrait jouir de l'inviolabilité territoriale. Il se perd en faux-fuyants et, quand je le pousse au pied du mur, il finit par dire qu'aucune instruction n'a été donnée à qui que ce fût pour fixer des bornes à mon entretien avec mes protégés. Il ne pouvait évidemment me dire la vérité. Il n'a pas moins enregistré mes protestations.

8 février.- Curieux comme les japonais ont changé d'attitude envers leurs "amis" étrangers. Ils se sentent surveillés par la police comme si les murs, qui ont souvent des oreilles, avaient encore des yeux. Le moindre contact avec nous les gêne. Ils voudraient parler, mais ils n'osent pas.

Il n'est pas jusqu'à mon vieil ami Junjiro T., avocat, que je connais depuis 1924, qui ne soit devenu peu à peu un autre homme dans ses rapports avec moi. Je l'avais engagé à la Légation comme interprète, notamment pour les questions de presse. Nous en étions contents, mais, depuis quelque temps, il s'enveloppait de mystère comme d'une cape de théâtre pour guet-apens. Je le sentais, nous allions le perdre et, bientôt, en effet, il a quitté la Légation pour des motifs trop spécieux pour que l'on puisse y ajouter foi. Je n'ai pas essayé de le retenir, sachant trop pour quelle raison majeure il se séparait de nous. Pour moi, il n'est guère douteux que la police voulait s'en servir et, sur son refus catégorique de nous trahir, il n'avait plus qu'une seule chose à faire: s'en aller. J'ai ainsi perdu un excellent ami, ~~J'avais beaucoup de sympathie pour lui et je crois que c'était réciproque, car il m'avait donné ^{bien} des preuves de réel attachement lorsqu'il s'était agi pour moi de m'initier aux arcanes de la vie japonaise.~~

lo février.- Je viens de faire une visite au nouvel ambassadeur d'Allemagne, M. Stahmer, qui m'a reçu fort aimablement. Pas hitlérien pour un sou dans son comportement. Ni fougue ni flamme dans ses propos. Plutôt de la douceur. Il vous parle ~~comme~~ comme un professeur de droit vous parlerait de l'usucapion ou du contrat innommé. Il a si peu de hargne dans le cœur qu'il songe à rétablir les ponts avec l'ambassade de France dont, malgré Montoire, les diplomates allemands n'avaient rien voulu savoir jusqu'ici. " Que voulez-vous, me dit-il, on nous tend la main, il faut bien la prendre, d'autant plus que nous connaissons bien les sentiments de l'ambassadeur, M. Arsène-Henry, à l'égard du Reich." Je savais qu'à l'ambassade de France, on appréciait vivement les sentiments de bienveillance de M. Stahmer à son égard, mais je me suis gardé d'émettre une opinion à ce sujet, ~~disant~~ sachant que bien des Français, surtout ceux qui avaient mis leurs espoirs dans un Giraud ou dans un de Gaulle, ne seraient pas très fiers de cette fraternisation franco-allemande. Il ne s'agissait évidemment que d'une petite minorité, mais une minorité à laquelle n'allaient pas moins toutes mes sympathies. Comment, pour un Suisse, aimer un Pétain qui, avec un Laval, fait ouvertement des vœux pour le succès des nazi ?

En causant avec Stahmer, je déplore tout naturellement les horreurs de la guerre. Cette immense tragédie n'a déjà que trop duré. L'ambassadeur abonde dans mon sens, mais il ne laisse pas échapper l'occasion de me dire qu'il ne doute pas une seconde de la victoire allemande. Il est au service de Hitler. Que pourrait-il dire d'autre ?

Il n'a, en revanche, pas un mot pour la Suisse, évidemment mal vue à Berlin avec sa neutralité surannée et sa presse anti-hitlérienne. Silence significatif qui confirme ce que me disait l'autre jour Melle Lily Abegg, correspondante de la "Franfurter Zeitung". Quand je l'interrogeais, elle, une Suissesse, sur nos rapports avec l'Allemagne, elle m'avait répondu vivement: "Sehr schlecht, ^{Herr Minister,} sehr schflecht!". Ces deux mots disaient tout. Si Hitler l'emportait, pauvres de nous!

25 février.- A la Chambre des députés, dans la commission du budget, le général Tojo a déclaré que le Japon est maintenant plus riche en possessions coloniales que les Etats-Unis et l'Angleterre.

Au Ministère de la guerre, on annonce que, la guerre de Chine mise à part, le Japon a fait jusqu'ici 300.000 prisonniers, dont 118.000 de nationalité américaine, anglaise, ~~allemande~~ ^{hollandaise}, australienne et canadienne. Un écran de fumée arithmétique pour détourner l'attention des ~~pre-~~ ^{pre-}miers revers. Car le Japon est maintenant en plein recul un peu partout. On peut tenir pour certain que ~~le Japon~~ ^{la retraite} ne s'arrêtera plus. Il est impossible, en effet, qu'un pays économiquement épuisé comme le Japon puisse tenir à la longue contre l'énorme potentiel américain. Pour gagner la guerre, il fallait la gagner tout de suite.

8 mars.- Le 8 de chaque mois, la presse reproduit la teneur du rescrit impérial, du 8 décembre 1941, portant déclaration de guerre aux Etats-Unis et à l'Empire britannique. C'est comme un texte sacré que tout Japonais devrait savoir par coeur. Il est signé de l'~~Empereur~~ ^{Empereur} et c'est sur l'Empereur que, très habilement, on fait retomber tout le poids des responsabilités à l'origine de cette guerre épuisante. Tojo peut se laver les mains. Il n'a fait qu'obéir à la volonté impériale. Quel sophisme!

15 mars.- Les Russes se battent admirablement bien. La terre ~~écroulée~~ ^{écorchée} de leur patrie leur inculque un héroïsme sauvage, qui fait plier les Allemands. Koursk, Karkhov, Bielgorod, Rostov leur ont été repris de haute lutte.

On annonce toutefois une riposte massive de von Manstein. On se réjouissait ~~très~~ trop tôt.

22 mars.- Dans une allocution radiodiffusée, Churchill a déclaré que, lorsque l'Allemagne et l'Italie auront reçu leur compte, les Alliés concentreront toutes leurs forces pour abattre "le cruel Empire japonais".

23 mars.- Le périodique "Contemporary Japan", a Review of East Asiatic Affairs, nous apprend que, pour le professeur Satoru Kuroda, le Japon n'est pas une dictature. Il n'a rien d'un pays totalitaire, mais il fait une "politique totale", ce qui est tout différent. Pour cette politique totale, il faut bien qu'une seule main soit au gouvernail et que, par conséquent, le Parlement s'efface.

Il y a comme de l'humour dans l'article si sérieux du si sérieux professeur. On jurerait que le Japon se gêne un peu de se trouver dans

la compagnie de Hitler et de Mussolini. De fait, de nombreux Japonais se moquent de ce qu'a souvent de ridicule l'attitude de ces deux ~~très~~^{très} ~~braves~~^{ne l'arrivent à leurs}, surtout lorsqu'ils ~~font~~^{font} rodomontades. Honda, mon antiquaire, singe superbement le pas de l'oie des fantassins de Potsdam. Et avec quels éclats de voix! A mourir de rire.

24 mars.- Notre collègue Bagulesco, ministre de Roumanie, l'auteur de la "nouvelle religion", a été limogé avec un étonnant manque d'égards. ^{la boule de cristal lui a été fatale.} ~~On ne lui a même pas donné le temps de faire ses malles.~~ ~~Ordre lui a été intimé télégraphiquement de passer les affaires à son attaché militaire, le lieutenant-colonel Radulesco. Il paraît que ^{la remise des pouvoirs} le transfert ~~se~~ ~~est~~ ~~fait~~ ~~après~~ ~~un~~ ~~échange~~ de paires de gifles.~~

On n'a pas dû en rester là, car le général est venu me voir, le visage ~~marqué des coups qu'il a reçus~~^{quelque peu tuméfié}. Quand je lui ai demandé par politesse l'origine de ces trop visibles ecchymoses, il ~~n'a pas répondu~~^{a esquivé ma question} et, rompant les chiens, il m'a demandé l'hospitalité ~~pour~~^{pour} deux grands lions de bronze qui ornaient l'entrée de sa légation et qu'il est maintenant obligé ~~de mettre~~^{d'installer} ailleurs. J'aurais eu mauvaise grâce ~~à~~^à refuser ~~un~~^{un} gîte ~~provisoire à ces nobles~~^{provisoire à ces nobles} ~~bêtes dans mon~~^{bêtes dans mon} jardin si vaste.

25 mars.- Le Japon est plongé jusqu'au cou dans la guerre. La préparation militaire y est intensément poussée, et on l'entend aux cris de fauves qui sortent des préaux des écoles. Toute la jeunesse studieuse se prépare à entrer dans la lice en hurlant comme des possédés. Au lieu de l'élever, on l'abrutit.

L'autre jour, j'étais encore sous l'impression de ces cris d'aliénés mûrs pour la camisole de force lorsque j'ai lu, dans le "Tokio Mainichi" que le Japon est resté fidèle à la règle du silence, par opposition, je pense, aux exercices déclamatoires des Hitler et des Mussolini. ~~On~~^{On} ~~ne se moque pas mieux des gens.~~^{ne se moque pas mieux des gens.} ~~ses lecteurs.~~

"Our silent way of doing things, écrit froidement le directeur de ce journal, is also related to our trait of modesty of thought and expression". C'est absolument ahurissant. Il n'est probablement pas, dans le monde entier, de presse plus vantarde, plus hâbleuse que la presse japonaise. Son narcissisme a quelque chose d'écoeurant. Et l'on ose nous parler de sa modestie! N'est-il pas quelque part, dans les monts du Hako né ou sur les rives du lac de Biwa, une Minerve nippone pour foudroyer l'imposteur?

La modestie, vous la trouvez, oui, en tête à tête avec un sujet nippon. Mais ~~à~~^{dès} que le Japonais se met à écrire seul devant son papier

Tartarin n'est plus, à côté de lui, qu'un enfant. ~~de la littérature~~. Lisez les journaux, n'importe lequel et n'importe ^{quand ?} ~~quel jour~~, et vous serez édifié.

Il y a évidemment des exceptions. Je pense aux ^{hommes de lettres} ~~Japonais~~ qui écrivent encore avec la simplicité d'un Natsumé, l'auteur de ce délicieux Kokoro que je lis en ce moment et qui me repose des inepties de cette presse ~~qui se balance~~ ^(si expert à) ~~sur l'encensoir~~ l'encensoir sous le nez.

3 avril.- Le bruit court, depuis un certain temps, que la position du premier ministre serait passablement ébranlée. S'il n'est pas de fumée sans feu, il sied ~~à Tojo~~ de faire la part du "whishful thinking" dans ces rumeurs non contrôlées. Tojo a, certes, ses ennemis et il n'est pas étonnant qu'on lui reproche, ici et là, de n'avoir pas encore enlevé l'Australie.

On ne voit pas, ^{au demeurant,} ce que le Japon gagnerait à se débarrasser de Tojo. Lui ou un autre à la tête du gouvernement, c'est assez indifférent, du moins tant que la camarilla militaire mène le ^{navis} ~~Japon~~. On peut même se demander si la clique des conquistadors trouverait un meilleur leader pour mener la guerre à outrance. Tojo, c'est l'homme qui tape en sourd et en aveugle. Sous un masque où se disputent la ruse et la méfiance, l'homme aux joues ^{creuses} ~~grasses~~ d'un don Quichotte et à l'oeil ~~éteint~~ éteint d'un bonze détaché des contingences de ce monde ~~il~~ suit imperturbablement, sans souci de la popularité, le chemin qu'il a une fois ~~choisi~~ choisi, de la victoire ou de la catastrophe. Il foulerait au pied, dit-on, toutes ses sympathies personnelles, pour réaliser ce que, dans sa langue peu précise, il appelle abstraitement "l'unité de structure nationale". Pour lui, tout le Japon doit marcher au rythme de la même discipline. Malheur aux défaitistes!

On ne s'explique guère autrement le débarquement de ses deux ^{mi-} ~~ministres~~ ministres des affaires étrangères. Non pas qu'ils fussent défaitistes, ceux-là; ^{seulement} ~~mais~~ ils avaient ~~contredit~~ contredit ou s'étaient montrés réticents, ce qui suffisait pour les éloigner du gouvernement. Mais Tojo est bien élevé; ~~il~~ il met des formes à ses exécutions sommaires. C'est ainsi que, lors de ma première entrevue avec lui, ses premiers mots avaient été ~~pour~~ pour me dire que M. Togo s'était retiré volontairement et qu'il avait fallu se résigner à le remplacer. Quant à M. Tani, dont la mine ^{épanou-} ~~épanou-~~ épanouie jurait, ^{tant} avec le faciès morne d'un Togo en train de réciter le "To be or not to be" de quelque Shakespeare asiatique, on l'avait galamment expédié à Nankin comme ambassadeur. Le coup de pied quelque part, mais avec gerbe de fleurs sur les bras.

10 avril.- Le gouvernement pousse avec la dernière énergie les fabrications de guerre. On ~~ramasse~~ ^{rassemble} tout ce qu'on peut autour des machines à décolleter. J'en sais quelque chose, car on m'a déjà pris deux domestiques qui, au lieu de manier l'aspirateur et la cireuse, tourneront des têtes d'obus.

Ils ont reçu le coup, je veux dire l'ordre de marche, sans broncher. Le Japonais ne rouspète pas. Il ne sait pas ce que c'est. Au lieu de récriminer, ~~quand cela passera à rien~~, il préférerait ^{encore} se jeter ~~dans la gueule d'un volcan~~ ^{dans la gueule d'un volcan}.

On s'enfonce de plus en plus dans la guerre totale. L'individu n'est plus rien. L'Etat prend tout, domine tout, absorbe tout.

"Nous avons plus d'un point commun entre nous", disait candidement Matsuoka à Staline. Il ne croyait pas si bien dire. Car, aujourd'hui, entre la dictature soviétique et la dictature nippone, il n'y aurait pas grande différence, n'était le Trône impérial qui constitue quand même un frein aux trop criants abus. On est moins brutal lorsqu'il y a encore quelque chose qui vous inspire ~~du~~ ^{du} respect.

Il avait raison, cet ami japonais qui me disait: "L'Etat va trop loin. Il met trop à la légère ~~sa~~ la main sur des valeurs qu'il ne devrait toucher qu'à la dernière extrémité. Que rapportent au pays cent artisans de génie ~~qui surveillent une machine~~ ^{qui m'ont mis sur plusieurs} dans une fabrique de baïonnettes ou de ceinturons? ~~La guerre ne fait pas grâce à l'art. En quoi elle a tort. Ce qu'elle défait, il faudra dix ans, vingt ans, voire une génération pour le refaire. On ne refait pas des artistes, comme on fait des soldats.~~ ^{La guerre ne fait pas grâce à l'art. En quoi elle a tort. Ce qu'elle défait, il faudra dix ans, vingt ans, voire une génération pour le refaire. On ne refait pas des artistes, comme on fait des soldats.}

On ~~dit~~ ^{m'objectera} que Fujita a passé entre les gouttes. Il est resté peintre, oui, mais vêtu de kaki, et obligé de ~~peindre~~ ^{peindre} ~~des tableaux pour servir~~ ^{pour} la propagande. ~~Voiles géantes où la victoire sourit au valeureux~~ ^{J'ai vu des} ~~général~~ ^{général} j'ai vu sans ~~admirer~~ ^{admirer}. Cela sentait trop le travail commandé, sans trace de cette explosion de sincérité qu'on appelle l'inspiration. ~~Personnelle~~ Et puis, sur le tout, flottait ce je ne sais quoi de cabotin qui se mêle à toutes choses quand le Japon ^{en guerre} parle de lui.

Où est le Japon de Leopoldo Hearn? ~~Le Japon~~ ^{Celui} d'aujourd'hui galvaude affreusement les qualités rares de l'ancien.

15 avril.- Il faut rendre cette justice ~~au Japon~~ ^{à ce pays} qu'il forme une belle unité dans ~~la guerre~~ ^{pacas des armées}. Pas de voix discordantes, pas de gens qui flanchent. Ce n'est plus qu'un bloc où plus personne ne raisonne, où tout le monde obéit.

Il n'est que de lire la presse pour s'en rendre compte. On chercherait vainement une divergence de doctrine, voire de tendance entre un organe et un autre. Unité admirable, oui, mais d'une navrante

elle m'a dit

oupiou myport

radio

radio

indigence intellectuelle. Tout ce qu'elle écrit est d'un enfantillage à faire hocher la tête aux gens de sens rassis. Pas une phrase qui vous ferait soupçonner qu'elle comprend au moins la tragique grandeur de ce pays qui se saigne aux quatre veines pour se hisser dans un effort désespéré à la hauteur d'un rêve impossible. ~~Ces barbouilleurs de papier~~ ^{(ils étaient au moins convaincus, de ce qu'ils défendent si mal!} Mais tout vous dit qu'ils ne croient pas un ^{mot} du pathos indigeste et visqueux qu'^(quotidiennement) ils servent) à leurs millions de lecteurs. Son plat terminé, on voit le roublard qui en est l'auteur demander timidement au rédacteur en chef: "En ai-je mis assez?" Il est vrai que cette propagande effrénée s'adresse aux masses populaires et le peuple, à en juger par ce qu'on lui ingurgite chaque jour, doit être d'une crédulité voisine de la candeur.

2 mai.- Soucis croissants des services du Gaimusho chargés de faciliter le ravitaillement du corps diplomatique. La disette est de plus en plus ^{aiguë} ~~considérable~~ et l'on ne ^{woudrait} ~~peut~~ pas qu'à travers le monde, court ^{le} bruit que les missions étrangères à Tokio crient famine. Quel coup au prestige national!

Nous sommes tous, je crois, plus ou moins logés à la même enseigne. ~~Mais~~ l'ambassadeur d'Italie, que je vois assez souvent, est ^à ~~là-dessus~~ des plus ^{septiques} ~~septiques~~. Il trouve même ma table mieux garnie que la sienne. "Notez bien, cher ami, me dit-il, que je ne réclame ^{pas}, je constate seulement et sans la moindre acrimonie". Et de conclure avec une aimable fausse modestie: "La Suisse, que voulez-vous, c'est la Suisse et l'Italie n'est que l'Italie".

Je ne vois pas ce qui a pu donner à ce cher collègue l'idée que mon lot de carottes et de pommes de terre serait plus copieux que le sien. Il est mal luné aujourd'hui et c'est tout juste s'il ne me dit pas ouvertement que même une égalité de traitement serait une injustice. Pour lui, les Italiens comme les Allemands qui ont lié leur sort à celui des Japonais devraient tout naturellement bénéficier d'un régime de faveur. Mais n'est-ce pas effectivement le cas? Pour moi, je n'en doute pas un instant.

La diplomatie, à ce que je vois, va perdre ^{de} son décorum, le nez dans les navets et les radis. Bientôt, elle ^{s'alignera} ~~se alignera~~ pour une tête de chou.

Une Minerve qui ravaude ^{sa} ~~elle-même~~ ses bas.

6 mai.- Que les contradictions abondent dans les thèses japonaises, ce n'est pas aujourd'hui qu'on en fait la découverte. En Indochine, par exemple, que fait le Japon si ce n'est de se substituer à l'impérialisme français dont il est devenu l'ardent contempteur? J'en fais discrètement la remarque au Gaimusho et, sans répondre, mon interlocuteur se cache dans un sourire.

~~laissons les faire si cela peut leur faire plaisir.~~

Je rends ~~cette~~ justice à mes ~~intérieurs~~ ^{colectifs} japonais qu'ils n'ont jamais fait ~~aucun~~ ^{le monde} effort pour me faire accepter la camelote de la propagande officielle. Ils ~~devinaient ma pensée~~ ^{devinaient ma pensée} ~~à travers~~ ^{à travers} ~~ce que l'on leur~~ ^{par de fallacieux mirages.} et l'idée ne leur serait pas venue ~~d'aller~~ ^{d'en aller} le cours

8 mai.- Visite de ~~mon~~ ^{sympathique} Yokoyama, ministre plénipotentiaire, chef des ^{de} services de la culture et de la propagande en Indochine. Il vient ^{d'Hanoi} ~~pour~~ ^{du personnel} chercher ~~des domestiques~~ japonais pour sa maison.

- Vous avez pourtant d'excellents domestiques là-bas? lui dis-je.

- Oui, mais ils sont si "nerveux",... (sic) ~~kkk~~

- Si nerveux! Avouez, cher ami, qu'il y a de quoi. Autant me dire que les maîtres queux ~~et~~ les larbins d'Annam et du Tonkin ne veulent pas servir des Japonais, même un Japonais sympathique comme vous.

Yokoyama acquiesce d'un fin sourire.

9 mai.- La presse renseigne peu et surtout fort mal sur la multitude de lois et règlements qui transforment peu à peu les institutions ^{na-} ~~tionales~~ ^{du} ~~du~~ pays. On n'a pas l'air de leur attribuer beaucoup d'importance. Il s'en-
suit que les réformes les plus profondes passent ^{quasiment} ~~presque~~ inaperçues.

Le juriste qui pourrait renseigner est mal à l'aise. Sa science fait de plus en plus l'effet d'une ~~discipline~~ ^{aussi} disciplinée, ~~comme~~ ^{que} l'astrologie. ~~Il faut dire~~ ^{Il faut dire} aussi que les textes législatifs n'encouragent pas beaucoup les chercheurs. Trop souvent, ils ~~sont~~ ^{sont} mal rédigés, touffus comme les ~~textes~~ ^{algues} d'un étang ou brefs à l'excès, réticents à ~~donner~~ ^{souhait} ou lacunaires à dessein. C'est que, dans ce pays qui savoure le ~~clair-obscur~~ ^{clair-obscur}, on les trouve ^{toujours trop} indiscrets. L'ennemi est aux écoutes. ~~Il faut donc~~ ^{Mieux vaut donc} légiférer ~~en~~ ^{en} ~~un~~ ^{style} ~~clair-obscur~~ ^{obscur}.

Tant ~~plus~~ ^{plus} si ~~les~~ ^{les} ~~juristes~~ ^{juristes} s'y perdent!

12 mai.- ~~Grâce aux~~ ^{Grâce aux} pouvoirs spéciaux qu'il s'est fait octroyer par la Diète, le général Tojo ~~est~~ ^{est} désormais ~~le~~ ^{investi du} droit de donner des ordres directs ~~à tous les~~ ^{à tous les} ministères. C'est la première fois que pareille compétence est impartie à un premier ministre. Il a de quoi exercer une véritable dictature. Innovation hardie dans le système constitutionnel japonais dont la clé de voûte est le pouvoir impérial. Le "premier" prend ainsi une importance insolite envers le Trône. Il n'est plus, dans les conseils du gouvernement, un primus inter pares; il devient ~~le~~ ^{le} chef. Tout ministre, qui n'avait jusqu'ici de comptes à rendre qu'à l'Empereur et qui pouvait solliciter en tout temps la faveur d'être reçu par lui, répondra désormais de sa gestion envers le président du Conseil. Pour les moeurs politiques du pays, la réforme a quelque chose de révolutionnaire.

Le général Tojo l'a si bien compris qu'il s'en est longuement expliqué en commençant par se défendre d'être un Hitler ou un Mussolini. "Je ne suis pas, a-t-il dit en substance, un dictateur; je ne suis, comme vous tous, qu'un humble et fidèle serviteur de Sa Majesté l'Empereur. Mais tant que le Souverain daigne me confier la direction du gouvernement, je porte d'immenses responsabilités envers son auguste ~~personne~~ ^{et} ~~personne~~ son peuple. Un de mes premiers devoirs est de gagner la guerre et j'ai besoin à cet effet de pouvoirs extraordinaires dont je me serais passé volontiers en des temps moins critiques."

Avec l'armée derrière lui, le gouvernement Tojo est maître de ~~l'Etat~~ ^{l'Etat}. Mais il n'affirmera pas son omnipotence à l'instar des régimes césariens d'Europe; il mettra une certaine coquetterie à se poser en gouvernement qui agit d'accord avec les masses populaires. Il a, ~~malgré~~ ^{malgré} tout, des scrupules démocratiques. Il déteste sans doute le mot, mais il respecte la chose, du moins en apparence. Rien n'eût été plus facile pour lui que de mettre le parlement en vacances ou d'en faire un nouveau Reichstag de muets qui n'a plus qu'un droit: celui d'applaudir. D'astucieux novateurs y avaient songé; il ne les a pas suivis. Il a tenu à garder ce dernier vestige de la représentation populaire, jugeant plus habile de faire sanctionner par les élus du suffrage universel les décisions draconiennes qui affectent la vie même de la nation. Il y trouve d'ailleurs son intérêt; il n'est pas seul à porter son fardeau. Pas de décision d'importance majeure, en effet, qu'il ne prenne "au nom des 100 millions de sujets de l'Empire". Ces 100 millions, il les a continuellement à la bouche. Le chiffre est quelque peu exagéré. C'est 70 ou 80 qu'il faudrait dire, mais le chiffre 100 impressionne davantage. Il le grise lui-même, il lui donne du courage. Il en a besoin, lui qui est certainement l'homme le plus responsable du cataclysme qui s'approche lentement, mais inexorablement ~~de~~ ^{de} l'Empire.

14 mai.- La Suisse vient d'assumer la protection des intérêts de l'Irak au Japon. A vues humaines, ces intérêts-là ne pèseront pas ~~beaucoup~~ ^{lourd} dans la balance. On s'en félicite, car mon personnel est déjà débordé avec les intérêts américains et britanniques.

15 mai.- Nous revivons de beaux jours, les plus beaux depuis Stalingrad. Prise entre deux feux, entre les forces du général Eisenhower venues d'Algérie et les forces britanniques sous les ordres des généraux Alexander et Montgomery, la Tunisie est tombée. Ah! la VIII^{ème} armée

Montgomery

de Montg^{ne}~~ney~~, que de joies nous lui devons! Les Allemands qui ont ré-
sisté dans la région du Cap Bon laisseront quelque ~~150.000~~ 150.000
prisonniers entre les mains des Alliés. Voilà qui devrait réjouir le
coeur de Staline, lui qui demande à cor et à cri l'ouverture d'un deu-
xième front. Mais le front d'Afrique, ~~qu'est-ce que c'est?~~ N'est-ce
pas un deuxième front? Et qui a énormément rapporté.

La guerre n'est pas finie, mais ~~elle est~~ ^{on la voit} déjà gagnée.

15 mai.- Lors d'une réception chez un notable japonais qui a invité,
~~à une "garden-party"~~ ^{à une "garden-party"} les représentants des pays satellites, le ~~sympathique~~ ^{aimable} M. Ando, le
chef de la direction des traités et conventions au Gaimusho, est venu
à moi, fleuri d'un large sourire: "Eh! bien, me dit-il sur le ton du
triomphe, qu'est-ce que vous en dites? ^{Monsieur le Ministre} Notre sphère de commune prospé-
rité, on en riait, mais elle existe pourtant, et comment!" Il me débi-
te cela comme si j'étais un adversaire du "nouvel ordre". Peut-être
connaît-il ~~par~~ ^{par} notre presse, sur laquelle le renseigne ~~par~~ la Légation
du Japon à Berne, le scepticisme des Suisses - pour ne pas dire plus -
à l'égard de tous les fondateurs d'un ordre nouveau. J'encaisse en
beau joueur et, désignant d'un geste circulaire, les Philippins,
Birmans et Indes que je vois autour de nous, je lui réponds avec une
fausse gaieté: "Effectivement, ~~on ne pourrait douter que nous sommes ici~~ ^{vous voyez}
~~au centre de la sphère.~~ ^{l'orbite désirée?} ~~Il n'est pas possible de faire tourner sans à-coups sur~~ ^{plus qu'}

Ando s'arrête volontiers à ce thème, un peu comme si, personnelle-
ment, il avait été un des artisans de la nouvelle communauté politique.
A l'en croire, la situation n'aurait jamais été si bonne. Sans doute, on
demande ~~sans cesse~~ ^{au peuple} de nouveaux sacrifices, ~~et on les~~, mais il les
accepte allègrement. Et puis, ~~qu'est-ce que~~ ^{qu'est-ce que} pèse l'effort exigé des
cent millions de Japonais si on le compare au bénéfice ^{prodigieux} qu'ils reti-
reront de la libre association, sous leur direction, d'un milliard
d'Asiatiques?

Pour Ando et ses amis, ~~le but~~ ^{on n'est pas loin de} ~~est atteint~~ ^{qu'y est déjà}. Les pays à soumettre sont soumis. Il ne reste plus qu'à ter-
miner la guerre "pour le repos de l'Empereur", comme s'exprime ^{me} le
général Tojo. Et on la terminera victorieusement.

Pendant que nous causons, un autre Japonais, un diplomate de la
"Direction d'études et de documentation", s'est approché de nous et
prend part sans autre à la conversation: "Sans doute, ^{d'accord,} la guerre traî-
ne un peu, ^{En tout état de cause,} mais pouvait-on s'attendre à des déceptions comme celles
de Stalingrad et de Tunisie? ~~Il se~~ ^{se} hâte-t-il d'ajouter, les "bar-
bares" (sic) qui avaient réduit des centaines de millions de Chinois

en esclavage ^{avec} tant d'autres frères asiatiques (sic) ne perdent rien pour attendre. "On les aura" conclut plaisamment ce Japonais qui a ^{fait sienne} rapporté la formule ^{française de 1914} ~~française de 1914~~ et s'en sert fort ^{plaisamment} ~~plaisamment~~.

"On les aura"! Il faut croire que c'est l'avis général. Les Russes ont beau avancer sur leur front, les Alliés ont beau en faire autant en Afrique, nos amis japonais se donnent un air étonnamment ^{confiant} ~~confiant~~. Si ce n'est que feinte, c'est ^{salin} ~~salin~~ bien joué. Toujours est-il que, pour M. Hori, l'adjudant de M. Amau, le grand chef de l'information, les Américains donneraient d'indéniables signes de fatigue. Ils n'en auraient plus pour longtemps. Le jour ^{serait} ~~est~~ proche où l'Asie sera définitivement libérée du joug des impérialistes d'Occident!

Mais où diable! ces gens vont-ils puiser ^{leur optimisme} ~~leur optimisme~~? On ne peut pas voir ~~à~~ la situation internationale sous un jour plus fallacieux. Serait-ce toujours l'histoire de ^{l'homme} ~~l'homme~~ qui chante en traversant un bois qui ^{lui} ~~lui~~ fait peur?

16 mai.- On peut dire que la guerre est ^{financièrement} ~~financièrement~~ nourrie en bonne partie par les "tonarigumi", ces associations dites de quartier qui se chargent de faire absorber par les contribuables les bons émis par le fisc. Le ministre des finances, M. Kaya, a fourni là-dessus des chiffres éloquent. En 1941 et 1942, les bons ^{placés} ~~placés~~ se sont élevés respectivement à 4 et 15 milliards et demi de yen. Pour cette année, en moins de cinq mois, les souscriptions ont déjà dépassé celles de l'an dernier avec le montant vertigineux de 23 milliards!

La presse relève que "le but de l'épargne pour 1943" est ainsi déjà atteint à la ^{saison du} ~~saison du~~ lilas. N'est-ce pas, pour elle, le meilleur témoignage de la ^{inéluctable} ~~forte~~ volonté ^{du peuple japonais} de gagner cette guerre de libération? Cela fait sourire lorsqu'on sait à quels moyens de pression ~~les~~ ^{les} autorités recourent pour contraindre les ^{généreux} ~~généreux~~ contribuables à ^{se fonder} ~~se fonder~~.

Le fait est que le pressoir fiscal fonctionne à merveille, surtout parmi les couches les plus humbles de la population. Car, si j'en crois ce qu'on me raconte, les riches seraient plutôt ménagés. Le Japon a toujours eu un faible pour les possédants. La richesse est tenue pour une vertu. Comme le bonheur chez Spinoza.

On se rattrape sur les masses. Pour en extraire le maximum, on a posé en principe qu'un féal sujet de l'Empire ne doit pas consacrer plus de 30% de son salaire à ^{son} ~~son~~ entretien ^{et à celui} ~~et à celui~~ de sa famille, le solde devant être réservé pour les besoins ^{de l'Etat} ~~de l'Etat~~ du fisc. Autant dire aux ^{misérables} ~~misérables~~ qu'ils ^{doivent se sacrifier} ~~peuvent se sacrifier~~ pour la bonne cause. Le chiffre

a quelque chose de si ahurissant que je l'écrirais pas si je ne le tenais de la bouche même d'un patriote. Mais il faut bien que les 23 milliards ramassés en quatre mois soient le résultat d'une exploitation en règle ~~des masses populaires~~ ^{des masses populaires meurt-de-faim}. Des souscriptions ~~volontaires~~ volontaires n'auraient pas donné le dixième de ce montant.

31 mai.- Toute la propagande japonaise roule maintenant sur le mot "libération". Le Japon se bat ~~avec~~ ^{contre} la Chine pour la libérer, comme il se bat ~~avec~~ ^{contre} les Anglo-Saxons pour libérer ~~l'Asie~~ l'Asie entière de toute influence étrangère, à l'exclusion, bien entendu, de la sienne. Mais on sait déjà ce que deviendrait le continent asiatique sous sa seule influence. Il suffit de voir ce qu'est devenu l'Etat soi-disant indépendant du Mandchoukoue et ce qu'on a fait de la Chine dite indépendante de Nankin. Là où rien ne l'arrête, le Japon subjugué toujours. C'est plus fort que lui. M. Tatsuichiro Miyake, autrefois secrétaire à la Légation du Japon à Berne, commence une étude sur la politique asiatique de son pays avec ces mots: "Prior to the establishment of Japanese ~~supremacy~~ ^{supremacy} in the sphere of greater Asia...". Il ne déguise même plus sa pensée. C'est bien de "suprématie", de domination qu'il s'agit. On libère, soit, mais les opprimés ne font que changer de ~~maître~~ ^{maître} ~~souffrir~~ ^{souffrir}.

Il n'arrive pas moins au gouvernement de jouer au libérateur avec un art suffisant pour tromper bien des braves gens. Voyez plutôt. Il vient de renoncer à son droit de trompe à tous ses droits sur la concession internationale de Shanghai. Pour donner à son geste de désintéressement toute la portée voulue, il a fait venir à Tokio son ambassadeur à Nankin, M. Tani, qui annoncera lui-même au peuple nippon que la concession du Yang-Tsé ^{et} allait passer incontinent sous le contrôle du Chinois Wang-Ching-Wei. Le Japon se dépouille par amour pour le peuple chinois!

Mais qui ne voit le jeu presque grossier des dirigeants de Tokio? On abolit ses propres droits de concession, mais pour abolir en même temps les droits similaires de tout autre pays, la France en particulier qui n'est pas en guerre avec le Japon. Les occupants japonais vont se trouver ainsi seuls avec les Chinois. Ils ont bien besoin ^{encore} de concessions pour faire tout ce qui leur plaira en Chine!

La concession, c'était encore une reconnaissance implicite de la souveraineté chinoise. Elle supprimée, c'est paradoxalement la fin de cette souveraineté. Les Japonais ne seront plus seulement ^{occupants} les ~~autres~~ ^{autres} dans une portion ^{déterminée} du territoire; ^{ils seront les maîtres} ~~appelés concessionnaires~~ ^{de toute la Chine} partout. Wang-Ching-Wei n'est pas un imbécile. Il a compris. Aussi n'est-ce pas lui qu'on trompe, mais bien le peuple japonais qui croit, lui, à la générosité de ses gouvernants.

ingénument

14 juin.- Les Alliés viennent de s'emparer de Pantellaria, le Malte ~~du~~ italien. On les voit déjà en Sicile... en tremblant d'espoir.

20 juin.- Entre la Diète turbulente d'hier et le Parlement docile d'aujourd'hui, quel changement de tableau, presque de moeurs! Le lion qui naguère rugissait à tout moment, une fillette pourrait jouer maintenant avec lui. Il est plus que domestiqué: sans ressort, ^{véhic, amorphe,} comme dégéné-
ré.

Je me rappelle encore les séances tumultueuses des années 20 quand le parti Seyukai et le Minseito échangeaient de ~~terribles~~ ^{chaoureux} coups de bec. Ces altercations passionnées prenaient maintes fois un tour dramatique. Comme ce jour où, ^{s'}épongeant le front pendant son discours, car il faisait vraiment chaud dans la salle, l'orateur entendit un député lui crier: "Vous suez, mais d'angoisse!"

L'agent de police qui surveillait les tribunes, dos tourné à ~~à~~ l'hémicycle où siégeaient les députés tous à leur banc et tous tendus comme un arc dont la flèche va ~~partir~~ ^{jaillir}, nous hypnotisait de ses yeux de porcelaine pour mieux contenir les réactions qui auraient pu se produire parmi nous autres, les spectateurs.

Déjà alors, les députés ne jouissaient pas de l'estime générale. A part certains vieux sachems qui faisaient autorité sur le plan politique à quelque parti qu'ils appartenissent, on les critiquait à l'envi. Beaucoup passaient pour corrompus. Nombre d'entre eux, partis de rien, avaient ~~amassé~~ ^{roublards} en peu de temps une fortune qui faisait plus sourire que jaser. Les ~~vieux~~ ^{ou d'oubli} ~~malins~~ pouvaient toujours compter sur une bonne part de pardon. Il y en a ^{tant} qui auraient ~~pu~~ voulu en faire autant! Mon ami N., Consul général, qui venait souvent bavarder quelques minutes dans mon bureau de conseiller au Gaimusho, m'avait raconté que son propre beau-frère, député du Seyukai, qui roulait dans une Buick luxueuse avec chauffeur au volant, ne possédait pas un radis avant d'avoir tâté de la politique. Il en riait, ne trouvant pas qu'il y eut là l'ombre d'une tare pour la famille.

Aujourd'hui, la Diète est sans prestige, les députés sans pouvoir, tout heureux encore qu'on leur laisse ~~et~~ ^{et} leur titre et leur siège au parlement. Force a été au plus bouillant Solon - le mot est ^{couramment} ~~fréquemment~~ employé dans la presse - de s'accorder d'un régime qui, sans être tout à fait totalitaire, n'a pas moins supprimé la libre discussion. Pour le professeur Kuroda, de l'Université de Kyoto, "le libéralisme politique a été ~~par~~ définitivement liqui-

dé". Le Parlement n'est plus qu'un rouage ^{docile} de l'appareil gouvernemental. Un parlement du gouvernement! Innovation bien curieuse en droit public.

De fait, la Diète, dans son imposant palais, n'est plus qu'un instrument entre les mains du ^{pouvoir} ~~gouvernement~~. Sans avoir rien perdu de ses prérogatives constitutionnelles, au moins sur le papier, elle approuve automatiquement tout ce qu'il "propose". On sauve à ce point les apparences qu'avant le vote en séance plénière, on examine encore en commission les projets gouvernementaux. Le parlement feint de contrôler, comme le gouvernement feint de dépendre des députés. Le premier peut poser n'importe quelle question, le second répond, de préférence publiquement, de manière que le peuple sache ce qu'on attend de la collectivité. Ce n'est plus qu'un simulacre de travail législatif, mais c'est le seul moyen de maintenir un régime parlementaire qu'on ne veut pas abolir complètement, ^{non} ~~car~~ il faudrait ^{déroger} ~~porter atteinte~~ à une Constitution qui inspire un respect superstitieux. ^{On} ~~ne~~ ^{peut} porter ^{une} main sacrilège sur l'oeuvre du grand Empereur Meiji.

Ce parlement-marionnette ne fait pas d'ailleurs que sanctionner aveuglément tout ce qui passe par la tête ^{des dirigeants} ~~du gouvernement~~. Il a une autre utilité: il est, devant l'opinion, l'avocat du gouvernement. Il n'est pas de député qui ne chante à la tribune les louanges de ce dernier. Cela va si loin que Tojo fait ~~souvent~~ ^{à côté de} souvent l'effet d'un modéré ~~parmi~~ ces politiciens qui font en s'égosillant de la sûreté chère pour mieux se persuader qu'ils servent encore à quelque chose. Le parlement, c'est devenu la chaudière à haute pression du chauvinisme, ~~qui canalise~~ un chauvinisme qu'on canalise vers la presse et qui sort avec fracas ^{du cabinet} ~~de la bouche~~ des journaux.

Rien de surprenant si, dans cette fournaise où fondent tous les alliages ^{du} bon sens et de la raison, plus d'un de ces sycophantes qui passaient naguère encore pour un esprit pondéré tombe dans les pires excès de la bêtise. Témoin ce M. Nagai, ^{ancien ambassadeur à} ~~ancien~~ ambassadeur à Bruxelles, qui, l'autre jour, en pleine Diète, ^{s'autorisait} ~~passait~~ ^{et} une lettre de feu l'Amiral ~~Yamamoto~~ Yamamoto pour déclarer que la paix ne serait conclue que le jour où le Président Roosevelt aurait prêté serment d'allégeance à l'Empereur du Japon. Les Etats-Unis, colonie japonaise! En fait de folie impérialiste, le député Nagai avait d'un ^{seul} coup battu tous les records.

"Vertige de puissance", eût dit plus topiquement ^{l'historien} Bainville.

5 juin.- L'Amiral Isoroku Yamamoto, commandant en chef de la Flotte, a trouvé il y a quelque temps la mort dans le Pacifique. Comme toujours en pareil cas, on tait la date exacte et les circonstances du décès. Secret militaire, paraît-il. Passons.

Le "Nippon Times" fait assez ridiculement de ce marin décédé la Némésis (sic) des flottes américaine et britannique! Le sens de la mesure ~~se perd complètement~~ ^{est aboli} et les amis du Japon artiste et lettré le constatent, attristés, tous les jours un peu plus. Il suffirait de dire que le défunt était un héros de la guerre tout en rappelant, si l'on veut, que, le 27 mai 1905, alors qu'il était lieutenant de vaisseau à bord du "Nishin", il avait perdu deux doigts dans un engagement naval avec les Russes.

J'ai assisté ~~aux~~ aux funérailles du grand chef dans le parc de Hibiya. Foule considérable. Service d'ordre parfait. Tout ce que le Japon compte de notabilités s'est rangé silencieusement entre les cloisons de toile noire et blanche dressées pour la circonstance. Je remarque, entre autres, le Général Tojo et ses ministres, le Prince Konoé, les ex-premiers Wakatsuki, Shidehara et Hirota. Célébrée en plein air selon le rite ^{shintoïste} ~~shintoïste~~, la cérémonie a été d'une extrême solennité, mais sans avoir rien d'émouvant. Tout se passe à froid, car tout s'accomplit, ^{selon le rite shintoïste} dans le plus grand silence et le silence ne remue pas les coeurs. ~~On regarde un peu distrait ce qui se passe devant soi, ayant plus les yeux sur les gestes des bonzes qui officient que l'esprit recueilli sur les vicissitudes de la destinée humaine. La mort est absente de nos pensées.~~

17 juin.- Berne songe à notre sécurité. On m'offre des masques à gaz. Je doute qu'ils nous servent à quelque chose, mais je n'ai pas le droit d'en priver les autres. Aussi bien, j'en demande 55 pour mon personnel et 105 pour la colonie. Rien, évidemment, pour ma nombreuse équipe de Japonais, domesticité et personnel de bureau.

Le situation ~~du pays~~ est toujours plus inquiétante. De quoi vit tout ce peuple dans ce pays ~~qui est privé de tout?~~ privé de tout? Ce peuple qui souffre sans se plaindre, sans rien dire, je le trouve à cet égard admirable. Son stoïcisme me paraît grand, plus grand que celui de ces ~~philosophes~~ philosophes qui ~~se~~ ^{ne} drapaient ^{dans leur fierté} ~~devant~~ devant le centurion romain. Ceux-là n'avaient pas ~~de~~ ^{faim ni n'avaient} une ribambelle de gosses dans les jambes.

330 481

18 juin. - On fait ~~de~~ ^{une} ~~chasse~~ ^{empitoiable} aux métaux. Cela se ~~va~~ ^{verrait} déjà au nombre ~~de~~ ^{de célèbres} ~~de bronzes~~ qu'on a fait dégringoler de leur piédestal. ~~de~~ ^{On en passant} ~~il faut dire~~ que la statuaire n'y a rien perdu. Ces pauvres imitations occidentales dépareraient plus d'une place publique. Autant ~~en~~ ^{quantité} ~~de~~ monuments aux morts dans les communes de France et de Navarre. Mais le comble, c'est que les chercheurs de ferraille ~~est~~ ^{ont maintenant jusqu'à faire} main basse ~~sur~~ les montures de lunettes chez les oculistes! Quo usque tandem...?

Nous sommes coupés de Yokohama. ~~Il n'y a plus de contact~~ ^{Plus de} ~~avec la colonie~~ ^{par conséquent} nombreuse que j'ai dans cette ville. La police ~~fait~~ ^{mous} ~~traiter~~ ^{en} ~~en~~ ^{traiter} semi-captifs. Si l'on fait abstraction des quartiers extérieurs de Tokio ~~on~~ ^{nul n'aurait l'idée d'aller si promptement} ~~ne~~ ^{que faire} ~~pourrait~~ ^{qui irait jamais de} dans les ruelles d'Akabané ou ~~de~~ ^{d'} Ikebukuro? - l'espace dans lequel nous pouvons nous mouvoir librement n'est plus qu'un petit cercle autour de Hibiya Park ou, si l'on préfère, une ellipse dont les foyers seraient respectivement ^à Shiba Park et ^à Ueno. La police nous tient et, forcément, elle jubile. Avec la poste qui continue de plus belle à nous ouvrir nos lettres et à ~~nos~~ ^{subtiliser} nos timbres-poste.

Am. local

Lorsqu'on parle de ces brimades au doyen du Corps diplomatique, M. Arsène-Henry, ambassadeur de France, il ne ~~peut~~ ^{fait} que hausser les épaules. Qu'est-ce que Vichy pourrait bien exiger du Japon? Mais alors à quoi bon être doyen? Le décanat n'est pas nécessairement une sinécure ~~qui y verrait~~ ^{de} ~~pas~~ ^{de} simplement ~~un~~ ^{de} ~~un~~ ^{de} couronne ^{de} qu'on met sur la tête du plus ancien? ^{rait}

Pendant ce temps, il me revient de Berne que le ministre du Japon ~~en~~ ^{en Suisse} ~~visite~~ ^{et manufactures} chez nous ~~des~~ ^{usines} usines. Pour les Japonais qui ne vous montreraient pas une fabrique de boutons de ~~quêtes~~ ^{quêtes} - cela pourrait vous donner des idées pour faire mieux les vôtres! - c'est sans doute un comble et qui doit les faire sourire. Libre à vous, Messieurs les Suisses...

20 juin. - La probité professionnelle s'émousse en temps de guerre. L'autre jour, alors que je visitais le Consulat des Etats-Unis, le fonctionnaire japonais qui m'accompagnait est tombé sur un appareil de radio ~~qu'un de ses collègues avait sans doute emporté~~ ^{que la police n'avait pas encore emporté} ~~qui~~ ^{qu'il} ~~avait~~ ^{avait} ~~emporté~~ ^{emporté} ~~pour~~ ^{pour} ~~plus~~ ^{plus} ~~tard~~ ^{tard}. Il s'empressa d'y ~~apporter~~ ^{apporter} un scellé personnel, qui lui permettrait ~~de~~ ^{de} ~~le~~ ^{le} ~~retrouver~~ ^{retrouver}

de le "barboter en douce" par la suite. Je l'ai regardé, il m'a regardé comme pour me dire: "Qu'est-ce que cela peut ^{bien} vous faire à vous?"

21 juin.- Aujourd'hui encore et malgré mes plus pressantes démarches, plus de soixante-dix Japonais demeurent incrustés comme des coquillage dans les bâtiments-annexes de l'ambassade britannique. Ils y sont, ils y restent, et sans payer un sen de loyer. Ce faisant, ils violent la loi sur les loyers et agissent contrairement au droit international. La police est, bien entendu, de connivence avec eux. ~~ce sont des~~ ^(ces) pauvre bougres, vous ne voudriez pourtant pas les flanquer à la porte! Nous avons du ~~xxxxx~~ ^{coeur}, nous autres! On n'en doute point, mais ce qui vous manque, c'est un ~~xxxxx~~ ^{brin} d'amour-propre. Lorsqu'on est en guerre avec l'Anglais, on ne ~~cherche pas à se loger gratuitement~~ ^{cherche pas à se loger gratuitement} chez lui. C'est, comme on dirait familièrement chez nous, de la carotte. Et puis, il y a le droit des gens... Mais est-ce qu'on ose encore en parler de ~~cette~~ ^{cette} ~~antiquaille~~ ?

22 juin.- Un beau coup d'épée dans l'eau que cette campagne du gouvernement contre les infractions aux lois et règlements économiques. Le marché noir est plus actif que jamais. Seulement, il commence à donner des signes de fatigue. Les stocks s'épuisent malgré les prix exorbitants offerts aux receleurs ou aux détenteurs clandestins des articles recherchés par les riches consommateurs. Le vermouth italien, par exemple, est devenu un élixir pour millionnaires. C'est ce que m'assure mon maître d'hôtel, Ohno-San, qui connaît admirablement les cours du marché noir grâce à sa position prépondérante dans la confrérie des ~~gens de~~ ^{gens de} ~~ce coin~~. ^{maison} Il lui arrive de nous soumettre des échantillons de telles bouteilles rarissimes qu'il pourrait nous procurer au prix fort. Provenance? Mystère qui restera mystère jusqu'à la consommation des siècles. Nous sommes d'ailleurs entourés ~~de mystères~~ ^{d'énigmes} dans notre propre maison, des ~~mystères~~ ^{énigmes} qu'on n'essaie même plus de percer.

23 juin.- La Diète, qui s'était réunie le 17 pour trois jours, a dit amen à ~~chaque~~ ^{chaque} ~~bill~~ ^{bill} qui lui étaient présentés. Elle a voté pour 625 milliards de crédits supplémentaires, dont cinq pour la mobilisation industrielle.

On attendrait beaucoup de cette mobilisation. Il sera liquidé des milliers de petits commerces et de petites industries sans utilité pour la guerre. L'économie nationale sortira bouleversée de ces mesures, mais personne n'ose regimber. Ouvrir la bouche, a dit un ironiste, c'est

ouvrir la prison. Comme je parle de tout ce branle-bas à un ami japonais qui a étudié à Aix et à Toulouse grâce à une bourse du gouvernement, il me répond: "Que voulez-vous, on nous fiche tout sens dessus dessous, mais ce n'est pas le moment de rouspéter. On reviendra là-dessus, la guerre finie."

Loin de sonner le glas, Tojo a fait des déclarations plutôt optimistes après les mesures de détresse qu'il vient de prendre. On gagnera la guerre, mais il faut y mettre le prix. Et le temps. Pas de vaine impatience, mais une persévérance de ~~termites~~^{termites}. Voilà ce qu'on attend du peuple. En attendant et pour l'encourager, on lui annonce que les Philippines verront leur indépendance proclamée comme celle de la Birmanie. C'est, malgré tout, ~~peut-être~~^{peut-être} maigre comme encouragement.

Malgré les jactances quotidiennes de la presse, l'inquiétude grandit dans tous les milieux. L'homme de la rue, pourtant crédule dans l'âme, commence à douter de la victoire allemande et même de la victoire japonaise. On lui sert des bobards de trop gros calibre pour qu'ils n'éveillent pas à la longue sa méfiance. ~~Que doit-il penser~~ lorsqu'il entend le nouveau ministre des affaires étrangères, M. Shigemitsu, lui dire avec le plus grand sérieux que Hitler se bat pour la protection des petits pays? Mon antiquaire rigole de telles inepties. Il n'entend pas qu'on le prenne pour un ~~idiot~~^{idiot}. Il garde toute sa lucidité au point qu'il m'a littéralement scandalisé ~~hier~~^{la semaine dernière} en me disant que, le jour où les Américains entreraient dans Tokio, il tuera sa femme et sa fille pour se ~~suicider~~^{suicider} à son tour l'instant d'après! Le tout dit avec "un sourire indéfinissable", comme eût dit notre vieux Gustave Aimard.

Pourquoi il se livrerait à cet acte de désespoir, il ne l'a pas dit. Par fierté patriotique? Pour ne pas survivre à la honte de la défaite du pays et de son occupation par l'ennemi? Mais ~~alors~~^{alors} des milliers, des dizaines de milliers de ~~Japonais~~^{raisonner et conclure} pourraient faire comme lui? ~~pourquoi pas Japonais comme des millions d'autres?~~ Après tout, c'est bien possible. Qui sait jusqu'où pourrait aller un peuple comme le peuple nippon dans un mouvement de désespoir?

25 juin.- Ce que les Siamois redoutaient s'est produit. La foudre est tombée sur leur pays. Les Japonais sont entrés à Bangkok. On l'aurait ~~pu~~^{pu} prévoir. ~~Il n'y a rien de nouveau~~. Bien entendu, sous le prétexte de délivrer la Thaïlande des Anglais.

Pendant la ~~centième~~ session de la Diète, le général Tojo avait

déclaré que la Thaïlande serait indépendante. Le chef du gouvernement siamois, le maréchal Phibul Songkram, s'était empressé de le remercier télégraphiquement. C'était habile. Songkram prenait Tojo au mot; il le clouait à son engagement. Tojo remercia à son tour le maréchal de sa "sincérité" - ~~un~~ un des mots les plus ^{usuels} ~~courants~~ du lexique politique nippon - en réaffirmant que telles étaient bien les "vraies intentions" - encore une locution favorite de la phraséologie officielle - de l'Empire envers son très cher ami, le Siam.

Il faut dire que Tojo avait parlé au conditionnel. Le Thai n'est pas encore indépendant; il le sera quand le Japon aura gagné la guerre. Aussi, pour le moment, l'ambassadeur du Japon à Bangkok, M. Tsubokami, ne se fait-il aucun scrupule d'entreprendre des "voyages d'inspection" ~~aux~~ au Siam, tout comme le général Umezu en entreprend dans le Mandchoukouo. Le maréchal Phibul Songkram doit faire un peu la grimace; c'est tout ce qu'il peut faire.

26 juin.- Les pays occupés par les troupes nippones ne doivent pas se faire beaucoup d'illusions sur les "vraies intentions" du Japon. Une délégation des Philippines, ^{ainsi qu'} une délégation de Birmanie venues à Tokio à la demande du gouvernement ~~japonais~~ ont été invitées à se prosterner solennellement dans la direction du Palais impérial. Geste symbolique. C'est l'hommage du vassal au suzerain. Les journaux se sont empressés ^{de} publier, et en première page, la photographie de ces "bourgeois de Calais".

Après cette soumission spectaculaire viendra l'introduction de la langue japonaise dans les écoles des Philippines et de Birmanie. On a déjà commencé. A preuve cette photo parue dans les journaux et qui nous montrait le général Tojo assistant à une leçon de japonais dans une école primaire de Manille. Après la conquête par les armes, la conquête par l'alphabet, ~~par~~ la kata-kana et l'hira-kana. La plus grave peut-être.

Plus belle est la partie pour les nationalistes hindous. Le Japon leur promet, à eux aussi, l'indépendance, mais, comme l'armée japonaise n'est pas encore sortie des jungles birmanes, on leur donne tout sans compter, avec l'indépendance par-dessus le marché. Pour ce que cela coûte!

Le Japon ne pousse pas moins de tous ses bras aux roues du char embourbé de la dissidence hindoue. Après avoir trouvé, pour ses plans impérialistes, un Wang-Ching-Wei en Chine, un Vargas à Manille, un Ba-

Maw à Rangoon ou Mandalay, il a mis la main sur un nommé Subhas Bose, ~~un~~ un politicien hindou réfugié à Singapour. En cherchant, on trouve toujours des Quisling. D'après ce qu'on rapporte, cet agitateur de Bombay ou de Calcutta serait en voie d'organiser une armée de turbans sous les cocotiers de Shonan. Elle aurait pour mot d'ordre: "En route pour New-Dehli!" Il ne s'agirait pas d'une armée-fantôme, car le bruit court qu'elle sera prochainement passée en revue par le Général Tojo en personne. A bientôt la marche en direction de l'Himalaya!

24 juin.-Laval, le premier ministre de Pétain, vient de crier une fois de plus à la radio son amour pour l'Allemagne, ~~elle~~ ^{qui} livre une lutte gigantesque pour le salut de l'Europe; il importe donc pour Vichy que la France prenne à ses côtés sa part de sacrifices. Heil Hitler!

Odieux sont ces souhaits venant de France pour la victoire des nazi. Qu'on ne s'étonne point si, tout compte fait, un Hitler, qui ^{est un German} ~~est Allemand~~ et qui travaille ^(tout naturellement) pour la domination ^{d'un empire hégémonique} de l'Allemagne, nous est moins antipathique qu'un Pétain, un Français, qui se met tout bonnement à sa remorque.

29 juin.- Après avoir raflé tant de territoires, le Japon n'a ^{plus} ~~pas~~ un grain de riz ^{pour sa population en proie à la famine.} ~~à sa portée.~~ C'est le grand paradoxe de cette guerre. Pendant que le soleil rouge flotte encore quelque part dans les Salomons, les Japonais ^{meurent} ~~meurent~~ de faim. Vouloir commander en maître à une bonne partie de la planète et n'avoir plus rien à ^(à moins sans doute) ~~manger~~, n'est-ce pas ^{de comble de} ~~un peu~~ ridicule?

Mais la nécessité fait bien des découvertes. Sans une Angleterre qui gênait le ravitaillement de la France napoléonienne, on n'aurait pas connu avant longtemps le sucre de betteraves. Un Japonais à l'estomac creux a trouvé autre chose. Les ^{dizaines de milliers} ~~milliers~~ (de voyageurs) que transportent ~~chaque jour~~ les chemins de fer ^{autant} ~~consomment~~ chaque jour ~~des millions~~ de boîtes de riz qu'on achète sur le quai des gares. Son frugal repas terminé, le voyageur jette sa boîte par la fenêtre du wagon sans la ^{vider} ~~nettoyer~~ à fond à l'aide de ses baguettes. Or le Japonais dont je parle a fait approximativement le compte des grains de riz qui, chaque jour, prennent le chemin du ballast. A supposer qu'on ^{jette quotidiennement} ~~ait jeté~~ 80.000 boîtes par la fenêtre des wagons et que 25 grains de riz en moyenne ^{adhèrent} ~~adhèrent~~ encore au fond de chaque boîte, on ~~aurait~~ ^{sous les} gaspillé ~~chaque~~ jour environ 2 millions de grains de riz aux dépens de la consommation nationale. ^(Cela fait) En un mois, ~~il y a~~ une perte de 60 millions de grains. Calculez combien cela représente de kilos de marchandise qui pourraient servir aux besoins

de la communauté!

Mais comment prévenir une perte de riz aussi préjudiciable aux intérêts du pays? se sont demandé les plus graves journaux. Gratter plus soigneusement le fond de chaque boîte n'est pas une solution, car, en avalant 25 grains de plus, le mangeur ne sera guère mieux nourri. Quant à ramasser les boîtes le long des voies ferrées pour recouvrer les grains perdus, l'opération ne serait pas rentable, car les ramasseurs ~~de grains perdus~~ demanderaient plus de riz pour se sustenter qu'ils n'en ~~ramasseraient~~ glaneraient après le passage des trains.

L'idée de notre ~~économiste - statisticien~~ ^{économiste - statisticien} n'avait donc rien de génial et l'on s'en est bientôt rendu compte, mais le plus drôle, c'est que pas un journal n'a ^{osé} relevé qu'en définitive, il n'y ^{aura} ~~aura~~ aucune perte pour l'économie nationale, puisqu'il n'y ^{du tout} ~~plus~~ de ^{cette} ~~plus~~ au Japon ^{Plus de ricin, les lors, qu'on vend sur les quais que chez les mar-} ~~au Japon, il n'y a pas de perte, qu'on vend sur les quais que chez les mar-~~ ~~chands de la branche~~ ^{en trains.}

30 juin.- Il est maintenant absolument certain que le Japon est incapable ~~de gagner la guerre~~ de gagner la guerre. Il est trop malade économiquement et il n'a pas ^{d'} ~~des~~ armes suffisamment modernes pour battre une puissance militaire ^(de la taille) ~~comme~~ des Etats-Unis. Quand le Président Roosevelt parle d'une "défaite mathématique" des Japonais, il sait ce qu'il dit. ^{sans erreur} ~~il a pris~~ la mesure de l'adversaire.

Il n'y a plus qu'une victoire allemande ^(au moins théoriquement) qui pourrait sauver le Japon du désastre, du désastre que nous voyons venir, nous qui sommes sur place. Mais l'Allemagne chancelle déjà et tout porte à penser qu'après ses gros revers, elle ne tiendra plus longtemps.

L'avenir du Japon est noir, d'un noir à faire peur. Mais est-ce méprise de mes sens? Pendant que j'écris ces quelques notes, des clameurs forcenées arrivent jusqu'à mon bureau, qui n'est pas loin de l'Université de Keio. C'est la jeunesse japonaise, la jeunesse aussi ardente qu'insouciante qui se prépare, avec ces cris de bêtes qu'on égorge, à entrer dans la carrière quand les aînés n'y seront plus. Elle vit encore, celle-là, dans le mythe du Japon invincible. C'est ^{la} ~~du~~ patriotisme, ^{aucun doute} ~~mais~~, pour cette jeunesse universitaire qui ^{se doit} ~~est~~ ^{d'} ~~être~~ ^{déjà} une élite, est-ce de l'intelligence? Ces jeunes, qui conduiront le Japon de demain, sont-ils aveugles? Ne voient-ils ^{donc} ~~pas~~, au-dessus de leurs têtes, ces nuages de plus en plus sombres qui vont cracher la foudre?

1er juillet.- Toute mon attention est concentrée sur la question des prisonniers de guerre. ^{elle} ~~est~~ ^{très bien - Ici des questions je dois en principe recueillir.} Je me heurte, ^(cependant) à de sérieuses difficultés. Jusqu'ici ~~et~~

malgré d'innombrables démarches, je n'ai pu faire visiter que 22 camps. Le dernier, celui de Mukoshima, qui appartient au groupe de camps de Fukuoka, a été ~~inspecté~~ inspecté le 21 avril par un de mes délégués. Depuis lors, je n'ai plus rien obtenu. Le Gaimusho ~~transmet~~ transmet très probablement toutes mes demandes, mais le Ministère de la guerre fait le mort. On se demande pourquoi. Les camps ne seraient-ils pas en état d'être visités? Mais alors que s'y passe-t-il? On voudrait le savoir.

Il y sans doute beaucoup de camps dont nous ignorons jusqu'à l'existence et que nous ne pouvons, dès lors, ^{demandez à} ~~leur~~ visiter, mais, à en juger par ce que nous avons pu constater dans une vingtaine de camps, le traitement des prisonniers, s'il est loin d'être satisfaisant, paraît ^{ne} ~~être~~ ^{en} ~~ce~~ ^{moins} supportable. Nous le supposons sans en être absolument sûrs, car les prisonniers ne parlent à mes délégués qu'en présence de leurs ^{gardiens} ~~officiers~~ et ils peuvent avoir des raisons de taire ce qu'ils nous ^{raient} ~~diraient~~ entre quatre yeux. Un fait est, en tout cas, certain, c'est que, ^{généralement} ~~contrairement~~ à ce qu'on attendait, les prisonniers de guerre sont plus mal traités que les internés civils. Un vieux connaisseur du Japon comme mon ami le docteur Paravicini m'avait dit ~~cela~~ au début de la guerre: "Vous verrez, les Japonais - c'est une tradition chez eux - traiteront assez bien les militaires tombés entre leurs mains, mais gare aux internés civils, ces malheureux sans uniforme et sans aucun statut pour les protéger!". ^{"Oz, c'est} ~~est~~ exactement le contraire qui s'est produit. On a marqué une certaine indulgence pour le civil de nationalité ennemie. N'était-il pas un habitant ~~du Japon~~ et probablement un ami du Japon? On était porté, par contre, à traiter ^{plus durement} ~~plus durement~~ le prisonnier de guerre, ^{de la part grec} ~~car~~ sur lui pèse le soupçon ^{infamant d'avoir} ~~qu'il a~~ préféré la capture à la mort. ^{en effet} ~~car~~ pour les Japonais, le soldat doit mourir plutôt que de se rendre. La captivité est comme une tare qui n'inspire qu'aversion et mépris. Nous ne le saurions pas que le Bureau des prisonniers de guerre, avec lequel mes services sont constamment en rapports ~~très~~ ^{après d'} ~~pour~~ ^{pour les délégués à Berne} ~~obtenir~~ ^{recolats & marins} ~~les listes de captifs~~, ~~se chargerait~~ ~~de nous l'apprendre~~. Il ne nous cache pas ses sentiments envers nos prisonniers pour lesquels nous nous donnons beaucoup trop de peine à son gré. Il faut constamment le harceler pour qu'il s'exécute. Il ne ^{collabore} ~~donne rien~~ qu'à contre-cœur. Pour lui, ^{en principe} ~~quelques exceptions~~ ^{conseille} ~~le prisonnier de guerre est un être~~ qu'on devrait, non pas aider, mais punir.

Corps diplomatique, y compris les représentants de l'Axe, il a publié une photographie montrant la charcuterie Lohmeier regorgeant de jambons de Prague et de saucisses d'Arles que d'accortes moussés en tablier d'un blanc "Persil" - ~~référé~~ non payée - servent ~~auxxhakakak~~ à leur clientèle. Le cliché n'était pas truqué. On avait seulement oublié d'en indiquer la date. En réalité, il s'agissait de jambons et saucisses photographiés avant la guerre. Plaisanterie japonaise qui ne tire pas à conséquence. Chez nous, un journal ne se serait pas relevé d'une aussi impudente supercherie.

Disons quand même, à la décharge du "Nippon Times", l'organe officiel du Gaimusho, que son numéro était destiné avant tout à la consommation extérieure. Il ne s'agissait pas de se moquer de citoyens dont la mine ~~est~~ ^{clame} la faim, mais bien de renseigner les territoires occupés sur l'abondance qui règne au Japon. Il ne faudrait pas qu'on eût des doutes à cet égard à Manille ou à Singapour. Il y va du prestige de l'Empire.

9 juillet.- Les Allemands auraient repris l'offensive en Russie avec une quarantaine de divisions, mais les Russes qui reculent un peu sous le premier coup de butoir ne se laisseraient pas bousculer. Voilà nos nerfs de nouveau terriblement tendus.

~~Surtout~~ ^{d'autant plus} que les Anglo-Américains ont débarqué en Sicile. Beau succès, mais qui angoisse quand même. Si un revers allait suivre?... On s'assoit devant son radio un peu comme sur la chaise d'un dentiste. A tout moment, un de vos nerfs peut-être touché à vif...

10 juillet.- On parle toujours de la xénophobie japonaise. On en recherche les causes. Mais n'est-ce pas avant tout un simple complexe d'infériorité en présence de l'occidental, l'inventeur de la machine à vapeur de la turbine électrique et de la télégraphie sans fil? Pour moi, je demeure convaincu que, si le Japon avait gagné cette guerre pour devenir une grande puissance coloniale, sa xénophobie aurait à peu près disparu. Sûr désormais de lui, il aurait accueilli les étrangers à bras ouverts. ~~Je~~ ^{On} aurait beaucoup à dire là-dessus.

11 juillet.- Le Japon s'installe lourdement dans les régions conquises. Il les inonde de ses hommes et de ses idées. C'est par milliers que ses colons sont expédiés dans le Sud, soit pour y renforcer l'administration de ses satrapies, soit pour y ouvrir des commerces et des industries. N'était, me dit-on, la pénurie de tonnage, cette exportation de bras co-

loniaux prendrait ~~un~~ beaucoup plus d'ampleur. Il ne s'agit pas seulement d'ailleurs de s'enraciner dans les terres nouvelles; il faut encore - et le Général Tojo ne perd pas une occasion de le souligner - de gagner les peuples d'Asie au génie nippon. Après s'être emparé de leurs terres, on s'emparera de leur cerveau.

De fait, le Japon fait un effort énorme pour implanter sous ces latitudes subtropicales sa propre culture et sa Weltanschauung. L'accent est mis surtout, pour le moment, sur la diffusion de la langue. L'Asie doit parler japonais, d'autant plus que le Japonais répugne généralement à l'étude d'un idiome étranger. Mais ce qu'on inculquera aux indigènes, c'est un japonais très simplifié, à vocabulaire réduit et à syntaxe rudimentaire. On ne veut pas que le japonais littéraire s'encanaille sous les cocotiers. "Il ne saurait être question, nous dit un professeur, de parler un japonais petit nègre avec nos cathécumènes". On sait trop ce que la langue de Dickens a souffert de ses promiscuités asiatiques. L'ennui, c'est que le japonais de la rue comme de l'Université est presque insuffisant pour les usages modernes. Il n'a acquis une certaine noblesse que par le raffinement des tournures et l'emploi à la bonne place de certaines locutions qu'on ne manie bien qu'en les ayant reçues au berceau. Il se prêterait plus au symbolisme poétique ou à l'occultisme mallarméen qu'aux réalités mathématiques ou commerciales.

A un télégramme en japonais de Sumatra - c'est bien le seul que j'aie reçu de la grande île - j'avais répondu: "Incompréhensible. Prière répéter". Mon correspondant, un ancien consul de Suisse, qui n'avait pas la possibilité de télégraphier autrement que dans la langue de Bashô, me répondit: "Regrette. Impossible ~~de~~ m'exprimer plus clairement". J'ai narré ma déconvenue à un général japonais. Il s'est borné à rire aux éclats.

Encore sommes-nous sur le terrain de la pratique quotidienne. S'il s'agissait de choses quelque peu transcendantes exprimées en idéogrammes chinois, on pourrait se trouver en présence d'un véritable casse-tête chinois, c'est le cas de le dire. Quand j'étais Conseiller juridique au Ministère des affaires étrangères à Tokio, le marquis Komura, le fils du Baron Komura qui avait signé le traité de Perthmouth avec les Russes en 1905, m'avait demandé un jour de revoir la traduction française d'un vieux texte littéraire farci de caractères que le lecteur japonais n'a pas tous les jours sous les yeux. Mes traducteurs - je vois encore l'air penaud du cher M. Nozawa - avaient passablement trahi l'original, au dire du marquis très ferré en idéogrammes de manda-

rin. Un caractère pouvait signifier à la fois - je ne sais plus exactement - grandeur d'âme, économie de bouts de chandelle et crédulité. De ces sens aussi discordants, quel était le meilleur? Allez vous y retrouver, surtout si le texte date de trois ou quatre siècles! Un ~~Japonais~~ ^{Japonais} cultivé peut se trouver aussi emprunté devant tel idéogramme peu usité qu'un mathématicien de force honorable devant une équation d'Einstein.

13 juillet.- La surveillance dont les étrangers sont l'objet est de plus en plus serrée, de plus en plus impertinente aussi bien. Ils sont suivis partout; on ^{ne} les lâche pas d'une semelle. La police, qui voit en eux des malgâteurs possibles, interroge fréquemment leurs domestiques, s'ils en ont. On m'assure même que nombre de ceux-ci doivent se présenter chaque semaine à jour fixe pour faire rapport sur les faits et gestes de leurs maîtres, sur les visiteurs qu'ils reçoivent, sur leurs habitudes, ~~sur~~ leur manger, leurs disques de gramophone, l'heure à laquelle ils se couchent, etc. Une kyrielle de questions et réponses qui seraient un trésor pour un vaudeville de fête foraine ou de music-hall.

A Yokohama, un policier bien connu de mon compatriote, M. Jacques Kern, lui a demandé au coin de la rue s'il était allé au cinéma voir le film officiel sur la prise de Singapour, film que la propagande japonaise fait tourner actuellement dans les salles d'Europe. Sur sa réponse négative, l'agent lui déclara de but en blanc que, s'il y était allé, on l'aurait coffré comme espion. Qu'est-ce à dire sinon que le film est mensonger d'un bout à l'autre et qu'après l'avoir vu, l'étranger résidant au Japon pourrait en révéler les fumisteries?

La poste continue, elle aussi, à faire du contre-espionnage en décollant ^{ou en déchirant} de plus belle les timbres-poste sur nos lettres. Elle est toujours hantée par la même crainte qu'une correspondance secrète s'établisse ~~entre~~ ^{au verso} expéditeurs et destinataires ~~sur~~ les petites vignettes dentelées. C'est plus qu'enfantin, c'est bête. Sa pratique de mutiler tous les timbres-poste est maintenant si connue qu'en ne voit pas quels espions seraient assez idiots pour essayer de ce moyen sans doute inexistant de correspondance.

14 juillet.- On s'est moqué de Guillaume II et de son "péril jaune". Il faut croire qu'en s'en moque encore, car Allemands et Italiens ne savent que faire pour stimuler l'appétit de conquête de leurs alliés nippons.

Hier encore, l'ambassadeur d'Allemagne, M. Stahmer, décernait de hautes décorations à M. Shigemitsu, ministre des affaires étrangères, et à son prédécesseur, l'ambassadeur Tani, ~~pour~~ en témoignage d'appréciation pour la part personnelle qu'ils ont prise dans l'établissement de l'hégémonie japonaise sur le continent asiatique. On ne saurait être de vue plus ^{COU.} ~~cau~~ te.

Quant à l'Italie des chemises noires, elle encense tant et plus. Tous ses superlatifs vont à ce pays de proie dont elle ^{hautement} approuve les buts et les méthodes. L'Attaché militaire, le Colonel Bertoni, me disait tout récemment, après une manifestation militaire, qu'il ^{s'était} avait ~~eu le plaisir de~~ ^{amusi' en} décocher ^{aut} cette phrase ^{en japonais) officier} à un ~~collègue~~ japonais: "Vous avez des soldats d'une valeur incomparable". C'^{sait} est la vérité, mais n'était-ce la ravalier en lui donnant ^{le ton} ~~l'assurance~~ d'une ^{rigolade} ~~banale~~ compliment?

Le Japonais prise, tout comme nous, le compliment, mais du compliment venant de l'étranger, il se méfie, surtout en temps de guerre. Il y verra souvent comme une retorse captatio benevolentiae. Presque un acte préparatoire d'espionnage.

Plus il est xénophobe, plus la louange le rend soupçonneux, irritabile même. La guerre l'a aigri et, pour un rien, sa xénophobie éclate. Un de nos vieux résidents de Yokohama pour qui le Japon n'a plus rien de caché me disait qu'il était frappé de l'usage de plus en plus fréquent du mot "keto" (sauvage velu) dont l'autochtone se sert pour désigner l'étranger. "Ce n'est pas, ajoutait-il, la bombe américaine que je redoute, c'est le Japonais. En cas de sérieux revers militaires, sa xénophobie congénitale pourra le pousser à des extrémités envers tout ^{allo-} ~~ce qui~~ ^{gène} ~~n'est pas japonais~~. Les Coréens l'ont appris à leurs dépens lors du tremblement de terre de 1923."

Ce n'est pas la première fois que j'entends exprimer une opinion de ce genre. Elle impressionne, car elle est professée par des gens qui, depuis des lustres, ont fait du Japon leur seconde patrie. Ils ne parlent pas à la légère.

Sans doute, il y a, parmi les étrangers, des Allemands, des Italiens, des Hongrois, voire des Espagnols, donc des "amis". Cette présence "blanche" devrait être une protection pour les autres "faces pâles". A ce propos, mon compatriote de Yokohama m'a répondu: "Je ne m'y fierais pas. Le Japonais n'a cure des ~~distinctions~~ ^{le sang,} ~~entre~~ nationalités. Son critère ce n'est pas le drapeau, mais la race, et tous les distinguos de la po-

litique ne l'empêcheraient pas, à un moment donné, de tenir pour suspect et, partant, pour dangereux et haïssable tout étranger, quel qu'il soit.

Le fait est qu'à part certaines facilités de déplacement que la police leur accorde, les ressortissants de l'Axe ne sont guère mieux traités que nous autres. La même méfiance les suit et ils ne se font guère d'illusions sur les sentiments qu'ils inspirent à leur domicilité et à leurs voisins. L'ex-ministre de Roumanie, le général Bagulesco, m'a raconté qu'il avait réuni un jour ses serviteurs pour les haranguer en ces termes: "Vous êtes tous au service de la police, mais vous êtes avant tout à mon service, puisque c'est moi qui vous paye ou vous paye le plus. Or il n'est pas bon de servir deux maîtres à la fois. Le moment est venu pour vous de choisir. Choisissez!"

C'était assez naïf de la part de ce diplomate. Comme si son personnel subalterne allait se découvrir sur une admonestation de sa part! Je ne lui ai pas demandé combien l'avaient quitté. Pas un sans aucun doute.

15 juillet.-Depuis qu'elle a mis la main sur Sorge, l'espion allemand, la police multiplie les brimades envers les étrangers. Elle fait de temps à autre des razzias parmi eux. Elle les interroge longuement sur des babioles, en arrête quelques-uns, quitte à les relaxer faute de preuves, histoire de terroriser un peu les autres. On pense au mot de Mazarin: "Qu'importe qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent!"

Un agent de ma chancellerie, M.K. a été accosté entre chien et loup par un policier qui lui a posé de but en blanc la question suivante: "Que pense-t-on à la Légation de la guerre? Comment va-t-elle finir?" Notre employé flaira aussitôt le piège et, sans beaucoup lanterner, répondit en substance: "Tout ce que je puis dire, c'est que la Suisse est neutre et qu'à la Légation, nous faisons tous des vœux pour que la guerre s'achève le plus tôt possible". L'homme noir ne put que faire demi-tour, le nez long comme son ombre sous le réverbère.

Un autre de mes collaborateurs, à quelques jours de là, a été également interpellé par un sbire qui rôdait, le soir, autour de ma chancellerie du Canada. D'un ton mielleux qui sentait de loin la fourberie, il lui demanda ce qu'avait pensé "le Ministre" de la mort de l'amiral Yamamoto? Sur la réponse tout évasive qu'il obtint, il s'en alla, visiblement dépité. Pensait-il, mon avis connu, avoir éventuellement barre sur moi?

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur les menées stupides de ces ténébreux javerts en quête d'informations, même futiles, sur nos sentiments ou notre activité. Il n'est pas jusqu'à la jeune mari, la

31.

téléphoniste japonaise,, fille naturelle d'un ancien résident suisse à Yokohama, qui n'aitx été convoitée par les affreux flics pour espionner nos services. Elle avait repoussé du pied les offres que lui avait faites un intermédiaire qui avait beaucoup insisté pour lui montrer les roses de son jardin et qui n'était autre qu'un interprète que j'avais hérité de l'ambassade des Etats-Unis. Crânement, courageusement, elle était venue tout me raconter, sans s'inquiéter des puissants qu'elle venait de baro^Rudé

A propos de l'amiral Yamamoto, on se demande quel intérêt ont les Japonais à entourer sa mort d'autant de mystère. Pourquoi ne serait-il pas mort dans un combat naval comme un simple matelot? Serait-il jamais venu à l'esprit des Anglais de les circonstances de la mort de Nelson à Trafalgar? Cette manie de tout dissimuler fait qu'on chuchote maintenant toutes sortes d'hypothèses sur la fin du "premier" de la flotte. S'agirait-il d'un harakiri après une défaite dans les mers du Sud? On parle aussi...Mais à quoi bon rapporter ces rumeurs qui viennent de la mer comme la brise du large? Le mystère, une des fleurs la plus cultivée au Japon. Les Japonais, s'ils connaissaient mieux l'histoire d'Occident, raffoleraient du mythe du Christ ou du masque de fer.

16 juillet.-Comme je crois l'avoir déjà noté, on ne peut plus voyager sans un permis spécial du Ministère des affaires étrangères. Le doyen du corps diplomatique nous a fait toutefois savoir que l'on pourrait encore se rendre librement, moyennant un permis renouvelable de trois mois en trois mois, dans des endroits limitativement énumérés comme Yokohama, Karuizawa, Chuzenji, Mianoshita, places réputées du tourisme. Il n'empêche que des ~~membres du~~ ^{membres du} Corps diplomatique porteurs dudit permis trimestriel ont été refoulés par la police à Shinagawa sur la route de Yokohama. Parmi eux, l'épouse du ministre de Danemark et ma femme. Pourquoi le laissez-passer du ministère compétent est-il subitement périmé? Pas d'explication. Il est interdit de passer. C'est tout.

D'aucuns ne voient que pure chicane dans cette rupture d'un engagement officiel. Mais n'est-ce pas là un nouveau fait à verser au dossier de la gé^{RS}bie générale? Les mieux renseignés croient qu'on ne veut plus d'étrange^{RS} à Yokohama, parce qu'un sous-marin allemand, briseur de blocus, y décharg^{RS}er sa précieuse cargaison. Au Gaimusgo, comme toujours, on ne sait rien, on s'étonne, on va voir, on espère que les permis accordés recouvreront leur validité.

Cet état de choses me contrarie beaucoup, puisque je suis ainsi coupé et de ma colonie à Yokohama et de mon bureau pour les intérêts étrangers dirigé par M. Kerne, comme aussi de mon ami Paravicini, le représentant du Comité international de la Croix-Rouge qui a fréquemment besoin de mes services. Mais le comble, c'est que l'interdiction ne porte que dans un sens. S'il nous est défendu de nous rendre à Yokohama, les ~~XXXXXXXXXX~~

résidents de Yokohama peuvent ^{venir} librement ^{aux} ~~à~~ ^{jusqu'à nous} ~~Tokio~~! Je me sens évidem-
 ment un peu gêné, presque diminué ~~vis-à-vis~~ ^{souvent} vis-à-vis des compatrio-
 tes de ce port de mer qui viennent ^{me voir} et que j'ai toujours le
 plaisir de retenir à ma table, déjà pour la bonne raison qu'à Tokio,
 ils ne trouveraient plus rien à ^{manger} ~~à mettre sous la dent~~.

16 juillet.- S'adressant à Romain Rolland, Montherlant écrit: "...
 La beauté de l'univers, et sa grandeur, sont faites autant de ce que
 vous appelez le mal que de ce que vous appelez le bien, et Attila y ~~est~~
 concourt comme Goethe. Combattons Attila, mais en connaissant son utili-
 té supérieure, combattons-le en l'aimant."

Combattre en aimant... C'est bien ce que je fais ^{en} moi-même de ce
 Japon militariste qui fait de l'agression le principe même de son ex-
 pansion.

17 juillet.- Les Tartarins de la propagande japonaise sont de bien
 pauvres psychologues. Ils portent aux nues le génie de leur pays dans
 des domaines où il a tout appris de l'Occident et ^{paraissent oublier} ~~les~~
~~ses~~ ses dons merveilleux ~~et~~ dans celui de l'art.
 Alors ~~qu'ils~~ que ~~le Japonais est un grand artiste~~ ils veulent
 absolument qu'il soit un grand mathématicien. Pour eux, Newton serait
 cent fois supérieur à Michel-Ange, Edison à leurs Hiroshigé, Harunobu
 et Hokusai - les trois H - ! Quelle erreur! Ce sont des Ingres qui pré-
 fèrent leur violon à leur pinceau. Ils font penser à un pianiste de
 génie qui serait au désespoir parce qu'il joue médiocrement au bridge.

Messieurs les Japonais, montrez un peu plus vos splendides pein-
 tures et ne criez pas si fort en vantant vos locomotives et vos
 turbines électriques, dont les modèles sont venus d'Europe ou d'Améri-
 que!

Comme j'admirais l'art ^{du dessin chez les} ~~de dessin des~~ petits Japonais - ils ont
 le goût du dessin dans le sang - un brave père de famille, qui n'avait
 aucune envie de faire du bluff devant moi, m'a dit: "Oui, ils ont quel-
 que facilité pour tout ce qui est dessin et peinture, mais l'arithmé-
 tique et les langues étrangères, quelle torture pour eux!"

L'arithmétique... A la gare principale de Tokio, l'encaisseur au
 guichet ne vous rendra pas 3,75 yen sur les 10 yen que vous lui aurez
 présentés sans avoir fait préalablement le calcul au boulier.

18 juillet.- Le Japon est devenu le pays de l'"arimasen" (il n'y en
 a plus). "Arimasen" est le mot le plus employé de nos jours. Allez

midité y faisait des ravages et sa flottille de petits voiliers s'était dispersée dans les environs au point qu'elle risquait fort de s'en aller bientôt en fumée. Ce n'est pas sans peine et sans jouer au détective que nous avons fini par dénicher une ^{de nos} embarcation^s chez un pêcheur peu scrupuleux du voisinage. Notre caretaker, homme un peu sauvage vivant retiré en cénobite avec sa famille dans une maisonnette tout^e proche, n'avait rien remarqué. Il est vrai qu'il avait d'assez mauvais yeux à en juger par les toiles d'araignées qui garnissaient les plafonds et les nombreux papiers crévés dans les soji de la résidence. ~~On s'aperçoit~~
~~qu'il y avait~~ Il fallait entrer, à l'aise, la main.
 (et l'ochon)

Avant de monter à Tsujenji, nous avons fait la halte obligatoire de Nikko, cité fameuse avec ses temples laqués en rouge, noir et or et son pont toujours fermé où seul l'Empereur peut passer. Elle nous a rappelé un assez triste souvenir. Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1926, le feu avait rasé le "Nikko Hotel", grande bâtisse tout en bois où j'étais descendu avec ma femme et mon fils. Trompés par le joyeux chahut qu'y faisait un groupe de touristes américains fêtant l'an nouveau, nous avons été surpris par l'incendie dans notre chambre et, comme le personnel de l'hôtel avait assez lâchement fui sans nous dire un mot, c'est tout juste si nous avons pu ~~échapper~~ ^{au fleau} échapper en sautant d'une fenêtre dans la neige.

Mon nom avait été dans les journaux de la capitale et, à mon retour, le Ministère des affaires étrangères était venu m'exprimer sa sympathie avec un pli fermé pour ~~nos~~ nos effets perdus.

23 juillet.- Plus question d'approfondir, comme je l'aurais souhaité, mes connaissances sur l'histoire et les traditions japonaises. On ne peut plus rien visiter, le cœur tranquille. votre présence gêne partout. vous êtes un étranger et tous vos mouvements sont épiés par les yeux méfiants de la police. Des gens que vous aimeriez voir trembleraient à l'idée de vous rencontrer. On les soupçonnerait de Dieu sait quoi et d'abord de vous fournir, même à leur insu, des informations nuisibles aux intérêts nationaux. L'étranger, quel qu'il soit, est devenu un être dangereux et, si heureux qu'ils pourraient être de vous recevoir en toute amitié, écrivains, peintres, professeurs, directeurs d'institutions savantes ou culturelles, tout ce monde de l'intelligentsia qui vous intéresserait à tant d'égards vous sera reconnaissant de ne pas chercher à entrer en rapports avec lui, non point par xénophobie, vice dont ne souffre pas, que je sache, la société cultivée, mais tout simplement par crainte d'avoir des comptes à rendre aux alguazils qui les espionnent.

Je ne puis passer devant une université ou même un musée sans y voir de loin un écriteau ^{avec les mots:} "Fermé pour cause de guerre".

24 juillet. - Naguère assez amicaux, les rapports de notre colonie avec les autorités locales s'altèrent visiblement. Ils savent trop de choses sur le pays, même la langue, et l'on redoute des indiscretions de leur part. On m'assure que, s'il n'avait pas eu l'heureuse idée de prendre le large, notre poul Nipkov, grand soyeux fort répandu dans les

Tout cela me fait dire qu'il ~~est~~^{existe} deux Japon: d'une part, le Japon de l'art, ~~de l'art et de la littérature~~^{de l'art, de la littérature, des coutumes,} des kakemono, ~~des~~ des haïku, du culte des ancêtres et des fleurs ~~et~~; d'autre part, le Japon policier, apparenté par bien des côtés au Japon militaire. L'un, ~~est~~ grâce et beauté; l'autre, ~~est~~ laideur et bêtise. On aime le premier autant qu'on abhorre le second.

29 juillet.- Les étrangers vivent maintenant sous le régime de l'angoisse. Chacun peut être arrêté à tout moment. L'arbitraire de la police va aussi loin qu'il pouvait aller au temps des doges à Venise.

Quatre ou cinq de mes compatriotes fort honorablement connus ont fait des séjours plus ou moins prolongés dans les prisons. Rien de précis n'était articulé contre eux. On voulait seulement les faire parler. Mais parler, grands dieux! sur quoi? Sur tout et sur rien, sur leurs amis, sur les Japonais qu'ils connaissaient, sur une promenade qu'ils avaient faite en mars ou en novembre à tel ou tel endroit, etc, etc.

A force de démarches et de protestations, j'ai fini par obtenir leur libération, sauf celle d'un nommé S. ~~qui~~^{que nous} n'avait jamais vu ~~et~~ ~~qui~~ et qui est inculpé d'espionnage. Peut-être ~~à~~ simplement à cause du fait qu'il avait voulu, comme on me l'apprend, se rendre à l'Ambassade de l'U.R.S.S. pour obtenir un visa. C'est, en effet, à la grille de cette ambassade que les policiers ~~l'ont~~^{l'ont cueilli} ~~lui ont mis la main au col.~~ Je ne fais pas moins des pieds et des mains pour que son cas soit éclairci au plus vite. C'est peut-être un innocent.

Aussi innocent que l'étaient les deux frères L. qui ont fait plusieurs mois de prison et ~~qui~~ n'ont été relaxés qu'après vingt démarches pressantes de ma part. Je suis heureux, mais ~~très~~^{pas} fier de ce résultat, car l'aîné m'apprend qu'il s'est engagé à verser 10.000 dollars au fisc pour des taxes qu'on l'accuse de n'avoir pas payées et il me demande même si je pourrais l'aider à faire venir ce montant de sa banque aux Etats-Unis! Que ne s'engagerait-on pas à payer pour sortir d'un cachot, surtout quand on affole ~~l'administration~~^{démence?} avec des menaces de mort le cadet qui donne déjà des signes de ~~démence~~^{démence?}

Un autre Confédéré, un ingénieur d'une de nos grandes maisons suisses, a été littéralement arraché de son lit, sous les yeux de sa femme malade, par six alguazils qui hurlaient comme des possédés. Après une nuit au poste, il fut relaxé. Ou il n'y a rien, le diable

perd ses droits. Sur mes représentations, le Gaimusho m'a fait savoir, après enquête, que mon compatriote avait été fort bien traité et qu'on n'avait fait que l'inviter à comparaître comme témoin dans une affaire!

Je pourrais encore mentionner ^{d'autres cas de criant injustice} ~~l'arrestation de~~ mais à quoi bon ~~consigner tant de détails~~ ^{insister} sur l'arbitraire ^{écouant} de la police. Il faudrait un volume pour tout dire et encore!

30 juillet.- Les Russes ont repris l'offensive. Toute l'armée de von ~~XX~~ Manstein battait en retraite.

L'ambassadeur de France est venu me voir dans notre résidence de Chuzenji. Sur une table de la véranda, il remarque une pile de "Journal de Genève". Si cela vous intéresse, ^{lui dis-je} ~~quelques~~ ^{quelques} ~~minutes~~ ^{minutes}. Mais il a tout de suite esquissé un geste de ~~refus~~ ^{deolain}. Il ne veut rien savoir de ce journal. ^{Sans doute} ~~Il n'est~~ pas assez Vichy ^{pour lui.}

De tous les diplomates, il en est qu'on ne voit presque jamais: les Soviétiques. Ils vivent cloîtrés dans un Japon officiellement neutre, mais franchement germanophile. La plus étrange des neutralités qu'on ait jamais vues. Quelque chose entre la neutralité et le non-belligérance, assez peu compatible avec le droit des gens. Mais le droit des gens existe-t-il encore? Pradier-Fédéré fait aussi vieux ^{jeu} que ~~Platon~~ ^{Platon ou Aristote.}

2 août.- Nous avons travaillé sans relâche à un second échange d'internés civils entre le Japon et les Etats-Unis. Ce travail porte ses ~~fruits~~ ^{fruits}. ^(qui a encore beaucoup des siens sous le drapeau étoilé) Le gouvernement japonais me fait savoir qu'il est prêt à procéder à l'échange le 28 septembre à Marmagao. Les internés américains s'embarqueraient, le 26 août, à Yokohama à bord du "Teia Maru". Il n'y a plus qu'à pousser les derniers ^{pour parler} ~~échanges de noms~~ pour l'établissement des listes de personnes à évacuer. Je m'attends à des difficultés pour le rapatriement des Américains venus de Guam, le Japon tenant à les garder. *Auraint-ils vu trop de choses?*

5 août.- Le Japon a été pris au dépourvu par les événements ~~de~~ d'Italie. Il ne sait trop que dire. Les journaux se bornent à reproduire les dépêches ~~xxxix~~ édulcorées de l'Agence Domei, laquelle s'applique

blement sur le ~~gramme~~ gramophone. Une inquiétude s'est insinuée progressivement entre les lignes des éditoriaux. Les Alliés - plus de doute- vont ~~saute~~ ^{sauter} sur la Calabre, alors que là-bas, à l'Est, les Allemands reculent toujours sous les coups terribles que leur assène un ~~Tux~~ Timochenko ~~cémenté~~. C'est bien inquiétant, d'autant que les Japonais perdent du terrain en Nouvelle-Guinée. Les choses vont si mal que Tojo lui-même dissimule à peine son malaise.

Devant les gouverneurs de province qu'il a réunis à Tokio, il n'a plus caché le péril. L'adversaire n'est pas invincible, leur a-t-il exposé entre autres, mais il serait stupide d'en sous-estimer la puissance. Cet aveu aurait vivement impressionné les assistants.

Mon collègue, l'ambassadeur de France, ~~voit~~ ^{apparemment} les choses ~~à travers~~ d'un oeil ~~plus~~ plus serein. Comme je le rendais attentif aux récentes victoires des Australo-Américains en Nouvelle-Guinée, il m'a répondu en haussant les épaules: "Et puis? Qu'est-ce que cela prouve? Le peu qu'ils ont gagné, ils le perdront peut-être demain".

Vichy fait encore des vœux pour les Japonais qui l'ont si mal traité! Un comble. La France est méconnaissable. *Elle scandalise.*

9 août.- Les journalistes ont remis les lunettes ~~à travers~~ ^{roses} de la propagande, probablement sur les vives instances du gouvernement. L'affaire Mussolini n'est plus qu'un fait divers ^{grande} sans importance. Tout va bien ^{sur les Apennins} ~~est~~ (la presse publie) pour mieux donner le change, la photo d'un Maréchal Badoglio qui rit de toutes ses dents.

Il faut en prendre son parti. Rien n'est plus éloigné des Japonais que ~~le comportement~~ ^{le comportement} d'un magnifique encaisseur ^{au plus fort de la guerre} comme Churchill qui ~~promet~~ promet ~~à~~ à son peuple que de la sueur, des larmes et du sang. Au lieu de regarder en face le danger, ils le nient. Ils font comme l'autruche, ~~qui se cache la tête dans le sable~~ au point que cet entêtement quasi maniaque à fermer délibérément les yeux à la réalité fous paraît friser ~~avec~~ l'inconscience.

10 août.- A Chuzenji. Chaque matin, on aperçoit de notre véranda qui surplombe le lac un bateau rouge où rame un homme rose couvert d'un chapeau de toile ~~blanche~~ ^{blanche}. Vous jureriez que c'est un jouet ^{de} celluloid.

~~Mon collègue suédois, M. Bagge, me fait guère l'effet, dans son~~
~~sakou, d'être sportif.~~

C'est M. Arsène-Henry, l'ambassadeur de France, qui, la face cramoisie, traîne fort sportivement l'hameçon. Il a fait des pêches étonnantes que je suis loin d'avoir égalées malgré toute ma bonne volonté.

Notre collègue suédois, M. Bagge, ne pêche pas, lui; il s'adonne à la voile sur son bateau plat du type prescrit ici pour les régates. Quand vous le voyez chez lui, il vous ferait plus l'effet d'un professeur de sciences naturelles que d'un athlète. Vous ne donneriez pas cher de sa musculature. Ne vous y fiez pas. Dehors, sur les rives du lac, il a la légèreté d'allure d'un jeune marin. Pour dénouer un cordage enmêlé par le vent, je l'ai vu grimper sur le mât avec l'agilité d'un gymnaste. Il regrette les temps où, sur ce lac désormais solitaire, de nombreux voiliers ~~étaient~~^{niolotes} par des membres du Corps diplomatique fendaient les flots pour la coupe du Prince héritier de Suède. Si animé, si gai naguère, Chuzenji n'est plus aujourd'hui qu'un coin perdu du Japon où plus personne ne vient.

11 août.- On a proclamé, le 1er août, l'indépendance de la Birmanie. Le leader Ba-Maw triomphe avec son papier dans les mains. Le Japon fera plus tard ses conditions.

C'est M. Renzo Sawada, ancien ambassadeur à Vichy, qui sera à la tête de l'ambassade du Japon à Rangoon. Les Birmans ne pouvaient mieux tomber. Car Sawada, que je connais bien, est l'homme le plus arrangeant du monde. Il est diplomate dans toute l'acception du terme, presque à l'excès. Dans toutes les conversations que j'ai eues avec lui, je n'ai jamais pu en tirer un mot qui sorte des grandes catégories de la pluie et du beau temps. Quand je parlais Japon, il me répondait Vichy sans jamais dire ce qu'il pensait de Vichy et du Maréchal. Il en restait strictement aux mondantités. Ah! non, M. Sawada n'est pas homme à se compromettre par la moindre indiscretion. Les Birmans seront étonnés de son savoir-vivre, de son tact et de cet art précieux de pouvoir parler une demi-heure sans rien dire. Reste à savoir si un homme fin et de bonnes manières comme lui est bien ce qu'il faudrait à Tejo dans l'indépendante Birmanie. Les deux hommes ne vont guère ensemble.

On a déjà annoncé - un détail - que le gouvernement birman réclame des experts japonais pour l'organisation du nouvel Etat. On sait trop ce qu'en l'occurrence, expert veut dire. Déjà des trous dans le décor, des trous par lesquels, en regardant bien, on verrait les experts donner leurs ordres à ceux qui les consultent.

C'est M. Arsène-Henry, l'ambassadeur de France, qui, la face cramoisie, traîne fort sportivement l'hameçon. Il a fait des pêches étonnantes que je suis loin d'avoir égalées malgré toute ma bonne volonté.

Notre collègue suédois, M. Bagge, ne pêche pas, lui; il s'adonne à la voile sur son bateau plat du type prescrit ici pour les régates. Quand vous le voyez chez lui, il vous ferait plus l'effet d'un professeur de sciences naturelles que d'un athlète. Vous ne donneriez pas cher de sa musculature. Ne vous y fiez pas. Dehors, sur les rives du lac, il a la légèreté d'allure d'un jeune marin. Pour dénouer un cordage enmêlé par le vent, je l'ai vu grimper sur le mât avec l'agilité d'un gymnaste. Il regrette les temps où, sur ce lac désormais solitaire, de nombreux voiliers ~~étaient~~^{pilotes} par des membres du Corps diplomatique fendaient les flots pour la coupe du Prince héritier de Suède. Si animé, si gai naguère, Chuzenji n'est plus aujourd'hui qu'un coin perdu du Japon où plus personne ne vient.

11 août.- On a proclamé, le 1er août, l'indépendance de la Birmanie. Le leader Ba-Maw triomphe avec son papier dans les mains. Le Japon fera plus tard ses conditions.

C'est M. Renzo Sawada, ancien ambassadeur à Vichy, qui sera à la tête de l'ambassade du Japon à Rangoon. Les Birmans ne pouvaient mieux tomber. Car Sawada, que je connais bien, est l'homme le plus arrangeant du monde. Il est diplomate dans toute l'acception du terme, presque à l'excès. Dans toutes les conversations que j'ai eues avec lui, je n'ai jamais pu en tirer un mot qui sorte des grandes catégories de la pluie et du beau temps. Quand je parlais Japon, il me répondait Vichy sans jamais dire ce qu'il pensait de Vichy et du Maréchal. Il en restait strictement aux mondantités. Ah! non, M. Sawada n'est pas homme à se compromettre par la moindre indiscretion. Les Birmans seront étonnés de son savoir-vivre, de son tact et de cet art précieux de pouvoir parler une demi-heure sans rien dire. Reste à savoir si un homme fin et de bonnes manières comme lui est bien ce qu'il faudrait à Tejo dans l'indépendante Birmanie. Les deux hommes ne vont guère ensemble.

On a déjà annoncé - un détail - que le gouvernement birman réclame des experts japonais pour l'organisation du nouvel Etat. On sait trop ce qu'en l'occurrence, expert veut dire. Déjà des trous dans le décor, des trous par lesquels, en regardant bien, on verrait les experts donner leurs ordres à ceux qui les consultent.

12 août.- Le Japon sent bien, ^{malgré lui,} ~~malgré lui,~~ que l'Allemagne ne gagera plus la guerre. De là à conclure... Mais non, il n'en conclut pas qu'il perdra nécessairement la sienne. Il peut tablér, lui, sur une impressionnante carte de guerre. De grands espoirs lui sont donc encore permis. Il lui suffira de tenir, de tenir assez longtemps pour que les Américains ^{fatigués} ~~ne résistent~~ ^{ne résignent à} ~~causer~~ causer. Aussi Tojo tient-il conférences sur conférences pour aviser aux moyens d'augmenter encore la production du matériel de guerre et des avions en particulier, ~~et de~~ ~~pour~~ dont la condamnation serait effrayante. Cela donne des résultats. Les usines nouvelles poussent comme champignons au soleil. On y travaille jour et nuit comme partout ailleurs. Toute la nation sue maintenant ^(sue et eau) ~~en se serrant~~ en se serrant la ceinture pour répondre à aux appels pathétiques du gouvernement. Ne lui annonce-t-en pas que, ~~l'Empereur~~ dans cet été torride, l'Empereur ^(le pauvre!) passe ses journées à écouter des rapports sur le rythme des fabrications de guerre?

On fouette le moral du peuple comme on peut. C'est d'autant plus nécessaire que la chute de Mussolini se serait fait malgré tout assez fortement sentir dans les usines et les chantiers navals. Des ouvriers auraient perdu de leur entrain.

13 août.- Les pourparlers en vue de l'échange nippon-américain n°2 se poursuivent avec le Ministère des affaires étrangères. De nombreuses questions controversées nous arrêtent à tout moment. Quand va-t-on en finir avec toute cette paperasse et libérer enfin les malheureux internés qui, de part et d'autre, attendent avec anxiété depuis des mois le jour où ils pourraient regagner leur pays? Bientôt, j'espère.

Ce matin, le ^{ministre Suzuki} ~~directeur compétent du ministère~~ m'a dit que son gouvernement proposait pour l'échange la date du 15 octobre. Si l'on renvoie encore, ^{à-t-il ajouté} ~~à-t-il dit le ministre Suzuki~~, tout ~~l'édifice de la paix~~ pourrait bien tomber à l'eau. Je ferai, pour ma part, l'impossible pour qu'en n'en arrive pas là.

14 août.- Le jour - j'aurais dû le noter plus tôt - où nous montions à Chuzenji - un grand drapeau suisse flottait près de la rive où devait accoster notre bateau. Renseignements pris, il s'agissait d'une attention de mon ancien collègue au Ministère des affaires étrangères, M. Thomas Baty, ^{toujours} ~~(conseiller juridique audit ministère, bien que~~

sujet britannique. J'ai été assez médiocrement flatté de ce geste. Je ne tiens pas, en effet, à maintenir des relations avec un homme qui, ayant à choisir entre sa patrie et le Japon, avait opté ^{pour} ~~envers~~ ce dernier auquel il devait, il faut le dire, une brillante situation ~~matérielle~~ ~~matérielle~~ matérielle. Non content d'avoir trahi son pays, Baty est encore allé jusqu'à chanter les louanges de l'impérialisme japonais dans certaines revues paraissant à Tokio. On ne le lui pardonnerait pas, ~~si~~ n'était la vieille soeur avec laquelle il vit depuis des années et que tout le monde estime et plaint. Pour cette ^{brave femme} ~~soeur~~, nous sommes allés le remercier de son attention. Autant la soeur, qui fait penser à une bonne maman, à quelque chose de viril dans la taille et la regard, ^{dans ses mimauderies et son flux de anatomie} autant le frangin paraît efféminé ^{pour la ~~soeur~~ cheminée}. On verrait Melle Baty fendre du bois et son frère broder un mouchoir de batiste au tambour.

Baty est resté très vieux jeu comme certains passonnages de Dickens. C'est, pour nous, un original. En 1924, quand nous étions ensemble au Gaimusho, il se faisait encore conduire au ministère dans une antique calèche à deux chevaux avec deux cochers sur le siège. A Ch'zenji, il fait des excursions sur le lac à bord d'un lourd voilier qui serait sorti d'un roman de Fenimore Cooper. Quand Baty, toujours seul, passe là-dessus ^{fiévreusement} enveloppé dans sa pèlerine, un vieux batelier nippon au gouvernail, cela ^{vous fait, ma foi} produit une certaine impression. ^{on re-} ~~monte dans le temps à~~ ~~Walter Scott~~ ~~Walter Scott~~

15 août.- Excursion à Yumoto, station balnéaire bien connue pour ses eaux sulfureuses. Nous sommes allés jusqu'au bout du lac à bord du canot automobile que tient à me prêter l'Ambassadeur d'Italie et de là, nous avons marché sous un ciel gris-noir qui menaçait de nous crever à tout instant sur la tête. On s'étonne de traverser tant de terres incultes; elles étaient déjà dans le même état d'abandon il y a une vingtaine d'années. Rien n'a été fait, depuis, pour drainer ce sol regorgeant d'eau qui se prêterait sûrement à la culture. Rien n'a changé, jusqu'à ces mauvaises planches poisseuses soutenues par des pieux enfoncées dans le marécage, sur lesquelles nous marchons comme des funambules, les bras en ^{balan} ~~équilibre~~, au risque de glisser dans le marais gluant sous sa chevelure d'algues et de roseaux.

Arrivés à l'^{hôtel} ~~marais~~, après deux heures de marche, nous remarquons que ses hôtes ont déjà pris leur repas aux nombreuses assiettes garnies d'arêtes de poissons. Nous aimerions bien manger quelque chose, mais

personne ne daigne s'apercevoir de notre présence. Je finis par m'adresser au bureau de l'hôtel. On me répond sèchement qu'on vient de se ~~xxx~~ lever de table et qu'on ne sert plus rien. C'est trop tard.

Et nous sommes repartis sous une pluie battante, l'estomac creux, avec nos deux chiens. ^{encore plus affamés que nous} Ou plutôt avec un seul, car le petit Djudi, qui a entendu gronder le tonnerre, a ~~été~~ ^{été} si ~~effrayé~~ ^{effrayé} qu'il s'est échappé dans les bois. On le croyait perdu lorsqu'à au bout du petit lac de rumoto où dorment des bateaux de pêche, il nous a rejoints tout heureux de nous retrouver. On ne lui en a pas voulu. Jules César avait bien peur, lui aussi, du tonnerre!

Après cette aventure, nous ne parlerons plus d'hospitalité japonaise. En Laponie ou au Kamtchatka, on nous aurait traités autrement.

16 août.- On s'étonne encore de la facilité avec laquelle Mussolini ~~est~~ est tombé de son piédestal japonais. C'était pourtant un grand ami du Japon. Il admirait ce pays, il le portait aux nues et il lui avait encore donné une marque particulière d'intérêt en faisant construire à grands frais, dans un des plus beaux quartiers de Tokio, cette superbe "Maison italienne" qui devait être la confirmation en termes d'architecture ~~xxxxx~~ de ses sentiments ^{nippophiles} ~~pro-japonais~~. Le Japon avait été sensible à tant de prévenance romaine et, peu de temps avant la disgrâce du Duce, le général Tojo lui avait encore adressé un message de chaude sympathie.

Mussolini ^{déchu} ~~tombe~~, le Japon n'a pas eu un pleur pour son grand ^{minuteur} ~~ami~~. Que dis-je, un pleur? Même pas un regret poli pour le tribun qui avait chanté, comme personne en Occident, les mérites et la gloire de l'Empire du soleil-levant! J'ai cherché en vain un mot d'attendrissement pour le conquérant, hier encore l'ami cher, ~~et si cher~~, renversé ^{brutalement de son char de combat} ~~par la main du destin~~ par la main du destin.

Tant d'ingratitude est choquant. Que la politique ignore le sentiment, soit! ~~En fait, c'est ce qui est le plus triste.~~ ^{pourrait} Il est ^{un minimum} de bien séance au-dessous duquel le plus Machiavel des Machiavels ne ^{devrait} ~~doit~~ pas ~~aller~~ ^{descendre}.

17 août.- Il ^{est} un Japon qu'on aime et que nous aimerons toujours, même si ce Japon-là ne devait plus vivre que dans notre souvenir. ~~Et~~ On peut ^{toujours} se demander si ^{d'un n'} (en a peut-être pas trop exalté les beautés et

les richesses. Tant de louanges - les Japonais sont des hommes comme nous -
 devaient finir par leur monter à la tête, et il n'est pas surprenant
 qu'un député, ancien ambassadeur ^{à Bruxelles} en Europe, se soit écrié en plein
 Parlement: "Je bénis les dieux d'être né japonais". Il faut de la mesure
 en toutes choses, cette ^{héritage grec,} mesure, qui est peut-être la plus belle conquête
 de notre civilisation méditerranéenne. Pour moi, je trouve que Claudel,
^{alors ambassadeur de France,} (détaillait lorsque, dans un "discours aux étudiants de Nikko", il di-
 sait: "Nous autres barbares..." pour relever ensuite que "tout au Japon
 depuis le dessin d'une montagne jusqu'à celui d'une épingle à cheveux
 ou d'une coupe de saké obéit au même style", c'est-à-dire procède du
 souci de composer autour d'eux "un spectacle solennel et instructif".
 Les étudiants de Nikko étaient loin de savoir tout cela; il fallait le
 leur apprendre. "Un spectacle solennel et instructif" dans une épingle
 à cheveux, pensez un peu! Les "barbares" n'auraient pas trouvé ça, eux
 qui n'ont comme références que des noms comme Platon, et Virgile, Shakes-
 peare, ~~et~~ Newton, Pascal, ~~et~~ Goethe, Pasteur et Einstein!

18 août.- Les Alliés sont à Messine. En route pour la péninsule, contre
 un Kesselring qui va se battre comme un désespéré. Quant aux Russes,
 ils ont repris Orel à von Manstein et marchent en direction de Kharkov.
 Avec tous nos vœux.

Bonji
 A Chizenji, où je viens de remonter après avoir été plongé deux
 ou trois jours dans la serre suffocante de Tokio, nous disposons d'un
 petit radio qui pourrait nous rendre quelques services si le courant
 électrique n'était pas si faible. Tout le village est alimenté par une
 turbine suisse ~~du~~ début de ce siècle. Le soir, quand tout le monde a
 allumé, votre lampe ne vous éclaire plus que chichement. Il faut atten-
 dre que la plupart des gens soient couchés pour avoir ^{un peu de lumi-}
^{maire. Cependant,} ~~une lumière con-~~ ^{venable.} même à ce moment-là, mon radio ne ^{fait} ~~peut~~ entendre qu'un vague
 grésillement. C'est sous une ampoule à ^{mourante} ~~quelque~~ ^{luminosité} que j'aurai lu
 tout David Copperfield en anglais.

19 août.- L'ingratitude au sujet de Mussolini va bien plus loin que
 je n'aurais pensé. Des journaux s'ingénient maintenant à démontrer
 que, tout compte fait, sa chute a été un bien pour l'Italie. A pr~~ésent~~
 sent que les Italiens de tous partis et de toutes convictions peuvent
 servir librement leur roi, ils vont, nous dit-on, récupérer des forces

insoupçonnées. Pour le "Japan Times", qui a toujours un peu l'air de se moquer de ses lecteurs, Montgomery et Clarke vont être culbutés en rien de temps dans la mer. *Voulez-vous voir!*

Au Galles, on ne ~~jugé~~ ^{jugé} pas les choses de la même manière. Sans le crier sur les toits, on sait bien que la déchéance de Mussolini a été un coup dur pour les dictateurs et, par contrecoup, pour le Japon. On voudrait réagir, mais comment? Tous les services gouvernementaux s'agitent. Les conférences interministérielles se succèdent sans interruption malgré les chaleurs caniculaires. *Qu'est-ce qu'on ~~peut~~ ^{pourrait} bien faire pour redresser la situation?*

Il ~~fallait~~ ^{fallu} attendre jusqu'au 12 août pour que M. Shigemitsu se décidât à prendre contact avec les représentants diplomatiques de l'Axe, MM. Stahmer et Indelli. Il ne savait trop que leur dire, mais il ~~aurait~~ ^{devrait} bien leur dire quelque chose pour ne pas faire la part trop belle à la propagande ennemie tout naturellement portée à mettre sur le compte ~~de~~ ^{d'un profond} désarroi le silence des sphères officielles. Ce mutisme officiel, on le rompit d'une façon assez inattendue. ~~en disant que~~ la détermination de l'Italie de poursuivre la guerre étant devenue "plus claire" (sic), ^{déclaré - t - M.} le moment était venu pour le ministre des affaires étrangères d'échanger "des vues franches" (sic) avec les deux ~~autres~~ ambassadeurs en vue de renforcer encore l'alliance entre les trois grandes puissances.

Ce que je sais maintenant de cette entrevue si longtemps différée, et pour cause, c'est qu'on n'y a rien renforcé du tout. M. Indelli a exposé avec son doigté habituel les raisons de la faillite mussolinienne et, comme tout ce qu'il disait ~~parvenait~~ tournait forcément au parallèle avec l'autre dictateur, son collègue allemand ~~avait~~ ^{seul} senti assis sur un coussin d'épines.

Pour ~~le représentant de~~ ^{le représentant de} l'Italie, le fascisme devait sa débâcle au fait qu'il était resté trop longtemps au pouvoir. Il s'y ~~est~~ ^{était} usé. D'un autre côté, son chef, habitué à ^{n'} agir ^{qui} à sa guise, à ignorer tous les conseils et tous les avertissements, sauf peut-être ~~de la part~~ ^{les avis} de son coiffeur, ~~qui n'avait pas du tout en compte les avis de ses subordonnés,~~ en était arrivé peu à peu à méconnaître les sentiments profonds de la nation. Il n'avait pas su voir, ~~par~~ ^{seul} sous l'agitation nationaliste

entretenue artificiellement par les fantoches et suppôts du régime, ^{que} l'Italie gardait la nostalgie des idées libérales. Qu'~~un~~ ^{un} homme, pendant plus de vingt ans, ait voulu penser ^{seul} pour elle devait à la longue

lui paraître intolérable. On sait le reste. Mussolini et ses chemises noires ont été vomis par un peuple qui en avait la nausée.

Il n'est pas facile d'imaginer la tête que Shigenitsu et Stahmer devaient faire à l'ouïe d'un exposé de cette franchise. De quoi contracter une jaunisse.

21 août.- Les nouvelles d'Italie sont ^{toujours} ~~xxxxx~~ inquiétantes pour le Japon. Le sud de la ^{péninsule est} pilonnée sans merci par l'aviation alliée. Enormes seraient les dévastations, ^{bien} ~~xxxxxx~~ que, du côté italien, on se batte encore avec les Allemands ^{en} bien mauvaise posture.

" Si vous pouviez sortir de la guerre?" ai-je dit à mon collègue Indelli qui me faisait part de ses soucis. A ma surprise, il m'a répondu par ce paradoxe: " Quel intérêt aurions-nous à en sortir maintenant que, chez nous, on détruit tout et que nous n'avons plus rien à perdre?" Il avait l'air de reprocher aux Alliés leurs bombardements destructeurs, comme s'ils eussent pu faire autrement! Réponse évidemment peu sincère, mais, toujours accrédité auprès du Japon allié de son pays, comment aurait-il pu dévoiler le fond de sa pensée?

Même situation tragique en France. On la dévaste pour la sauver! Au prix d'effroyables bombardements qui font bien des victimes parmi les populations françaises déjà si éprouvées, on en chasse les Nazi comme des rats de leurs trous. Pas d'autres moyens d'aboutir à ses fins.

Nous en souffrons nous-mêmes et le coeur ne s'assaigne chaque soir quand la radio nous fait entendre le tambour funèbre de la B.B.C. suivi de la voix d'un speaker française adjurant ses compatriotes d'évacuer telles régions condamnées au martyre du feu, seule possibilité d'en déloger l'envahisseur. Ah! ces quatre coups de tambour, avec quelle anxiété les écoutions-nous, ~~mais~~ aussi avec quel espoir qui nous faisait battre le coeur plus fort!

22 août.- Les longues et pénibles négociations pour le second échange nippon-américain s'acheminent cahin-caha vers leur fin. Il était temps, j'en perdais le sommeil. Il est vrai que je me sentais soutenu et que le moral était toujours assez bon. Un télégramme chiffré de Berne m'a appris que le gouvernement des Etats-Unis " relies upon Minister Gorgé to exercise the discretionary authority which it has conferred upon him with the understanding that Minister Gorgé may occur in such unavoidable substitutions in the ²Americans to be repatriated as may be found absolutely essential by him in order to prevent further delay or a failure of the exchange". Ces instructions, qui me donnent carte blanche, pourront m'être extrêmement utiles, quoi qu'il arrive. J'ai bon espoir d'aboutir. L'échange concerne ici 1351 personnes, dont 1110 citoyens américains. Il reste une centaine de cas litigieux.

24 août.- Encore un remaniement de la carte au profit de la Thaïlande. Par accord intervenu le 20 de ce mois à Bangkok, le Japon a décidé d'annexer au Siam les Etats malais de Perlis, Kedah, Kelantan et Trengganu, ainsi que les Etats de Kentung et de Mongpan de la région de Shan. Longtemps administrés par des fonctionnaires britanniques au service de Bangkok, ces territoires avaient été finalement cédés aux Anglais en 1909, bien que leurs rajahs eussent toujours été de fidèles vassaux de la couronne siamoise. Une injustice aurait été réparée. On doute un peu de cette justice avec ce ténébreux Tojo qui tient la balance, mais enfin nos amis siamois le prétendent.

M. Wichit, leur ministre des affaires étrangères, est venu en grande pompe remercier le gouvernement japonais. Le suzerain tenait, paraît-il, à ce geste du vassal.

On annonce que les Philippines auront bientôt leur Constitution. Le comité dit constituant qui a travaillé sous le contrôle des Japonais aurait terminé ses travaux. Les Philippines se croyaient brimées par les Etats-Unis. Si elles se réjouissent du changement - est-ce qu'on sait ce qui s'y passe? - elles pourraient bien déchanter assez vite, tomber, comme on dit, de Charybde en Scylla.

26 août.- A quelqu'un qui lui disait: "En définitive, les Japonais tirent toutes les ficelles en Indochine", M. Arsène-Henry, ambassadeur de Vichy, a répliqué du tac au tac: "Oui, mais ils les tirent très mal, leurs ficelles ~~mal~~". Ce qui voulait dire qu' en procédant avec plus de mesure et de doigté, ils auraient obtenu tout autant avec moins de difficultés. Mais voilà, les Japonais n'ont pas mis de gants dans leurs rapports avec les ^{Pétainistes} ~~généralistes~~. Il suffit d'entendre sur quel ton ils parlent de ces derniers.

Si ceux-ci sont encore tolérés, les gaullistes, en revanche, sont exécrés et partout pourchassés. On les arrête au Japon et l'on doit en faire autant à Hanoi et à Saïgon. "Les gaullistes, m'a dit un directeur au Gaikusho, pullulent dans le Sud, en Cochinchine, mais nous y mettrons bon ordre, allez!"

L'histoire va vite. Il n'y a pas ^{si longtemps} ~~tant d'années~~ qu'on recevait encore le Gouverneur-général de l'Indochine ~~à Tokio~~ ^{qu'à Tokio} comme un roi.

A noter que, lors du second échange d'internés avec les Etats-Unis, lequel portera sur 1500 personnes, se trouveront 887 Américains de Chine et près de 200 des Philippines.

27 août.- Une conférence des hommes de lettres de "la plus grande Asie" vient de se tenir à Tokio. On ne sait trop quels en furent les résultats; ce qu'on sait, c'est que les écrivains asiatiques ont été vivement encouragés par le gouvernement japonais pour créer une littérature continentale. Quelle erreur! Pourquoi faudrait-il que les poèmes javanais ressemblent aux Haïku ou aux tanka japonais: ~~mais~~ n'est-ce pas, ^{au contraire,} la diversité qui ferait ~~la richesse~~ la richesse littéraire de l'Asie?

Que le politique tient toujours le littéraire en état, l'organisateur de la conférence, M. Amai, chef de l'information, l'a encore fait clairement apparaître en sermonnant ses éminents invités d'Asie. Il a rappelé, pour que nul ne l'oublie, que "la présente guerre de la plus grande Asie a son origine dans l'agression anglo-américaine" et que, depuis que les agresseurs ont été chassés du théâtre de leurs exploits, "il n'existe plus aucun sujet de friction ou d'antagonisme entre les pays asiatiques". L'harmonie est si parfaite qu'il a regretté de ne pas voir parmi les participants des écrivains de Thaïlande, d'Indochine, de Birmanie, des Philippines "et d'autres régions" (sic). Mais alors la conférence ne comprenait-elle que des Chinois et des Javanais? Ces absences ne manquaient pas d'intérêt. Ou les littérateurs qui comptent dans la sphère de commune prospérité ne marchent pas ou les seuls qui marcheraient ne sont pas assez illustres pour apporter le tribut de leur encre à ce vaste mouvement de littérature dirigée.

Pour moi, la conférence a fait long feu. C'est un fiasco, n'en déplaise à ce cher M. Amai ^{aimable de maître napolitain} qui jure si fort avec les idées incendiaires qu'on lui prête.

30 août.- Le système de la conscription obligatoire serait établi en Corée. L'aborigène accède à la dignité des armes. Il est réhabilité. C'est que l'armée japonaise a besoin de bras et elle les prend où elle peut, quitte à refouler le ~~mépris~~ mépris qu'elle éprouve pour tout ce qui est coréen.

En 1938 déjà, une ordonnance impériale avait bien prévu l'enrôlement volontaire des Coréens, mais il s'agissait d'une faveur que les autorités japonaises pouvaient librement accorder ou refuser. On prétend qu'en 1942, l'effectif des "volontaires" s'élevait à 250.000 hommes. C'était le premier pas vers la conscription obligatoire. Le second pas serait franchi. "Ainsi, conclut un quotidien, la Corée en est venue

au point de jouir d'une égalité pleine et entière avec le Japon dans l'ordre des privilèges et responsabilités pour le développement de l'Empire."

De beaux mots, mais rien que des mots pour rendre le sourire au paria méprisé. On ne voit guère, en effet, les Coréens sortir de leur condition d'ilotes dans un Japon victorieux. Seule sa défaite et la résurrection du royaume disparu leur permettraient de laisser leurs effreux bidonvilles et les routes qui boivent leurs sueurs de casseurs de pierre. Pour l'heure, ce n'est pas le port de l'uniforme qui comblera tant soit peu le fossé social qui, depuis des générations, s'est creusé entre l'insulaire fier de son origine céleste et le pauvre diable en haillons du "Matin calme". On n'en voit plus le fond.

Il n'y a pas longtemps, fait étrange, la police avait autorisé une danseuse coréenne à donner des représentations dans une salle de la capitale. J'y étais allé par curiosité. La bayadère était ravissante et elle avait eu un succès fou, surtout lorsqu'à la fin du spectacle, elle sortait à reculons en frappant, torse renversé, sur un mignon tamhour. Je m'étais trouvé par hasard à côté de deux ou trois Coréens assez bien mis - d'ou, diable, pouvaient-ils sortir, ceux-là ? - qui, tout au long de la soirée, avaient eu peine à contenir leur joie et leur émotion. La Corée, qui depuis longtemps n'était plus, était là, toute vivante. Il avait fallu la guerre et l'intérêt que les militaires japonais avaient à pouvoir puiser dans son réservoir humain pour accomplir ce miracle.

2 septembre.- Pas question - le temps me manquerait - de noter toutes les manifestations "Grande Asie" auxquelles mes fonctions me font un devoir d'assister. Elles se suivent de semaine en semaine, à un rythme qui, loin de se ralentir, tendrait plutôt à s'accélérer. Le plus souvent, je m'y trouve gêné. Il faut fêter - ou du moins s'en donner l'air - ce qu'en son âme et conscience, on condamne sans rémission. On se renie en faux sourires. C'est votre devoir strict. Dur métier.

Tout récemment encore, je me trouvais au milieu de toute la famille asiatique que le Général Tojo avait réunie autour de lui dans un déploiement de drapeaux de toutes les couleurs. Les grands vassaux de l'Empire y étalaient sourires et décorations. C'était comme une fête anticipée de la victoire finale. Lorsqu'on savait plus ou moins ce qui se passait dans le monde, on se demandait si l'on n'assistait pas à une farce de grand style. Non, c'était des plus sérieux si sérieux que, pour perpétuer le souvenir de cette journée de fraternité asiatique, le Ministère des affaires étrangères nous avait remis, peu après, un album contenant la photographie des personnages principaux de la mémorable garde-

Document fort intéressant. Il s'ouvre sur un Tojo ^{mi- mi-souriant} sévère, en gants blancs, l'uniforme ^{mal} XXXXXXXXXXXXXXX

taillé, le ruse des yeux rejoignant le mépris des lèvres par les deux sillons qui tombent des ailes du nez comme l'anneau d'or de certains bovidés héraldiques. Puis viennent, dans l'ordre de préséance improvisé par un protocole sur les dents, le Chinois Wang-Ching-wei, petits yeux percés en vrilles et cheveu coupé court, un peu l'air, dans sa jaquette à la boutonnière fleurie, d'un jeune marié qui se demande avec un brin de mélancolie s'il n'aurait point commis une bévue en convolant; le prince siamois L. qui rit comme un enfant par tic héréditaire, sans doute pour mieux masquer la pensée qui secrètement le tourmente; le Philippin Laurél qui, ne trouvant point un coin tranquille dans sa conscience, pétrit nerveusement un gros manille d'une main posée avec abandon sur le bras d'un fauteuil; le "premier" du Mandchoukouo, cordon blanc autour du col de sa vareuse pour le distinguer des Chinois restés Chinois, crâne chauve comme le sommet d'un cratère avec les regards d'un larbin dévoué ou d'un quidam dont on se méfierait d'emblée dans un film policier; le représentant de l'Inde fabuleuse du Gange, un général d'opérette en bottes martialement retenues sous le genou par une mince courroie, une bouche de Stentor pour cracher la harangue révolutionnaire sous un front vaste qui promet de beaux jours aux mathématiques supérieures; le Birman, enfin, en militaire également, mais avec un uniforme qui paraît venir d'un honnête fripier, complété d'un sabre de samouraï trouvé chez l'antiquaire ou emprunté à l'arsenal du grand kabuki tout heureux de prêter son concours à la figuration asiatique de la journée.

A voir ces six compères à la pose théâtrale, on pense tout naturellement aux "six personnages en quête d'auteur" de Pirandello. Ils ont trouvé leur auteur dans le général Tojo, qui joue lui-même sa pièce à grand spectacle avec les six comédiens de son choix dans une scène d'humeur gaie qui tranche étonnamment sur le tragique des autres. Il n'a évidemment ni l'entrain, ni l'aplomb d'un Hitler et d'un Mussolini, ses émules européens, mais ce n'est pas sa faute; on est au Japon, pays où le plus grand, à moins de sombrer à pic dans l'estime populaire, doit s'effacer en tout temps et en tous lieux devant la personne sacrée de l'Empereur. Hirohito n'est pas le roi d'Italie.

force est donc au chef du gouvernement japonais de simuler une modestie qui jure avec son rôle écrasant dans la machinerie de l'Etat et, faisant le même effort que lui, les six compères qui l'entourent arborent, avec un art consommé du travesti, des airs d'hommes libres qu'ailleurs, on prendrait pour de nouveaux Guillaume Tell. On est bien au théâtre, au milieu d'un monde qu'un saint-simon eût croqué avec une joyeuse férocité, un monde faux et frelaté ou tout est joué avec le génie de l'hypocrisie et même de la rourte - pensez à nos deux Chinois! - jusqu'à la façon de sourire et de serrer des mains dans la vôtre. On parlera de tout en badinant, sauf de guerre, la guerre qui hante l'esprit de chacun au point de vous serrer affreusement la gorge.

Quant aux comparses japonais de cette mise en scène dont se régaleront les journaux de grand tirage, ils ont tous la mine épanouie, déjà parce qu'ils ont l'honneur d'être là avec M. Shigemitsu, le ministre claudicant des affaires étrangères assis sur la première chaise venue avec sa canne qu'il tient comme une crosse d'évêque. Aux sceptiques, s'il y en a parmi eux, cette démonstration en plein air des premiers rôles de la "sphère de commune prospérité" aura donné un regain d'espoir et le fait est qu'ils sourient tous ^{béatement} depuis le doux M. Matsumoto, vice-ministre des affaires étrangères, jusqu'à ce goguenard de M. Amau, le grand chef de l'information, à la chevelure plus "Figaro" que jamais, et à ce grave M. Yamamoto, l'ex-directeur des affaires com-

merciales,

~~qui regarde gens et choses~~ qui regarde gens et choses
avec le détachement d'un bonze ^{revenu des} ~~à~~ vaine agitation, de ~~la~~
~~planète~~ planète

Comme elle paraît triste et ennuyeuse, la sphère de commune pros-
périté, à part ^{ce} prince ^{de Thaïlande} ~~qui~~ rigole sans arrêt! Ces
diplomates japonais si guindés ne savent pas entretenir leur ^{société} ~~sa~~
Un bâille encore en regardant ces photos. Il ^{faudrait en dire!} ~~être~~ plus
gai, ^{plus bout-en-train} lorsqu'on veut bouleverser la ^{terre} ~~planète~~ au nom de principes qu'on
prétend sincères. Mais qu'importe après tout! Les Russes sont à Tagan-
rog.

3 septembre.- Le bateau d'échange "Tei-Maru" peut partir. Tous les
sauf-conduits ont été obtenus. Les Suisses Abegg et Duetschler me re-
présenteront à bord.

On m'a refusé certains rapatriements. On reproche aux intéressés
des actes d'espionnage ou une activité politique suspecte. Probablement
des innocents mal vus par la police, mais, sans dossier sous la main,
comment les défendre?

4 septembre.- Le 1er août, date historique ^{paraît-il,} pour les écoliers chinois.
Le Japon, qui ~~est~~ ^{est} ~~dit~~ être le maître de la Chine, a renoncé ^{en effet,} à ses droits
d'exterritorialité. Une farce de plus s'est jouée à Nankin avec, comme
metteur en scène, M. Tani, l'ambassadeur du Japon.

Un détail qui ne manque pas de saveur: Alors que tous les étran-
gers, y compris les Japonais, devraient être soumis aux mêmes lois
que les Chinois, il a été ~~prévu~~ convenu que les contribuables nippons
ne payeraient rien au fisc chinois sans l'assentiment préalable des
autorités japonaises. Donner et retenir ne vaut, dit un vieux brocard
juridique. Il n'a pas cours en Chine. Comme toujours, c'est le droit
du Prince qui prime.

5 septembre.- L'Italie a capitulé. Dénouement prévu. Le gouvernement
de Tokio a aussitôt pris des mesures contre les ressortissants ita-
liens, mesures plus sévères que pour les ressortissants des autres
pays ennemis. C'est que, pour le Japon, l'Italie a "trahi". Il est
juste, dès lors, que ses nationaux soient traités en conséquence.

Le capitaine Prelli, ^{détaché naval,} que je connais bien, aurait été incar-
céré comme un malfaiteur, bien qu'il fasse partie du Corps diploma-
tique. On le rendrait responsable du sabordage de deux vaisseaux i-

taliens mouillés ~~sur~~ ^{sur} le Yang-Tsé, ~~à l'instar~~ ^{le} Conte Verde et un autre.

Les Anglo-Américains sont maintenant à Tarente et les Russes ne cessent de refouler l'envahisseur. On vit des temps incroyables, presque inespérés.

Que doivent dire, en Suisse, ces ~~prophètes~~ ^{prophètes} qui, à la suite des premiers triomphes allemands, se voyaient déjà dans un "âge nouveau", dont ils ~~avaient~~ ^{ne flattaient} d'ailleurs ^{d'avoir} prévu depuis longtemps l'avènement. Tout leur ~~édifice~~ ^{échafaudage} s'écroule, ~~sur le coup~~ ^{malgré!} ^{sur} leur ~~front~~ ^{lourd}.

6 septembre.- Dès que fut connue la capitulation de l'Italie, Tojo a été appelé pour rapport auprès de l'Empereur. Une demi-heure après, il réunissait le cabinet et, un peu plus tard, un communiqué nous apprenait que la "trahison italienne" ne ferait que renforcer la volonté de l'Allemagne et du Japon de lutter jusqu'à la victoire.

Encore une formule aussi pleine qu'une bulle de savon. L'avertissement de Badoglio est pourtant clair et net: les Allemands sont en train de perdre la partie.

8 septembre.- J'ai lu ou plutôt relu un petit livre "Japan from within" de M. Masanori Oshima, vice-président de la "World Federation of Education Associations". Apologie poussée des qualités ancestrales du Japonais. Beaucoup de narcissisme en ce sens que l'auteur ne voit que les beaux côtés de ce qu'il décrit. Si le Japon imite, il assimile magnifiquement, au point que ce qu'il tire du modèle étranger acquiert une nouvelle originalité. C'est exact à bien des égards. Voyez ce que l'artiste nippon a tiré du cloisonné chinois, par exemple. L'élève a souvent surpassé le maître, ~~ou même~~ si grand fût-il. Mais M. Oshima ne nous dit pas si le Japon ne nous a pas gardé rancune de tout ce qu'il nous a emprunté, depuis le couteau de poche (naifu, en japonais, de l'anglais knife) ou le fusil (portugal en japonais, nom provenant des premiers importateurs portugais) jusqu'à la locomotive et à la musique à bouche. Un ~~Cochin~~ ^{Chinois} a prétendu que les Japonais n'avaient jamais pardonné à ~~ses compatriotes~~ ^{son pays} de leur avoir appris à lire les classiques chinois et à fabriquer ~~de~~ ^{de} la porcelaine.

On ne reconnaîtra jamais aucune supériorité de la technique occidentale, mais, lorsqu'il peut choisir entre l'article indigène et l'article étranger, le Japonais n'hésite jamais. Sauf en art où son génie brille d'un vif éclat, sauf aussi dans le vieil artisanat traditionnel, le Japon est encore le pays du mal fini, de l'à-peu-près, de

551965
 la camelote. Le cadenas que vous achetez risque de rester fermé un jour pour l'éternité, le tire-bouchon ne sera plus qu'un ~~fil de fer~~ ^{fil de fer} ~~si vous tirez trop~~ ^{fort} l'ampoule électrique que durera trois mois ou trois minutes, question de chance. Les pages publicitaires des journaux et revues ne sont pas moins remplies d'hymnes lapidaires sur la supériorité de la technique locale. Qu'il s'agisse d'une pompe hydraulique ou d'une machine à ronéographier, on aura soin d'imprimer les mots: The best ⁱⁿ the world - Made in Japan. Les Japonais ne sont pas dupes; ils savent à quoi s'en tenir sur ce genre de réclame, mais ces affirmations ^{si gratuites} de supériorité réchauffent ^{le} ~~leur~~ cœur des patriotes.

Le procédé ^(néanmoins fort) est discutable. Les mérites de l'industrie ^{nationale} ~~ne~~ sont-ils pas suffisants pour qu'on ^{leur} attribue encore des qualités qu'elle n'a point et que, si jeune, elle ne saurait avoir, qui ne seraient émerveillés de tout ce que le Japon sait fabriquer? Dites-moi une seule chose qu'il ne sache pas faire avec ~~plus ou moins~~ plus ou moins de succès? Cela ne suffit-il pas à sa gloire? Les montres japonaises ne vaudront jamais les montres suisses. Et puis? La belle affaire! Que de choses ~~ne~~ ^{nous} saurions faire aussi bien que ~~les~~ les ateliers japonais! En sommes-nous gênés pour autant?

lo se tembre.- Dans la presse, on en veut terriblement à l'Italie d'avoir ^{lâché l'axe} ~~cessé de combattre~~, mais, comme il ne sera pas dit que sa défection a affaibli la puissance allemande, on ajoute aussitôt qu'en déposant les armes, l'Italie a, au fond, rendu service à l'Allemagne, qui devait l'assister militairement et économiquement. C'était le boulet au pied de Hitler. Au lecteur de se dépêtrer de ^{telles} ~~ces~~ contradictions!

Le bruit avait couru avec persistance que, dans les milieux de l'Axe, on caressait l'espoir d'une entente avec Staline. Le Japon aurait servi d'intermédiaire. Il y avait sans doute du vrai dans cette rumeur, car elle n'a ~~jamais~~ jamais été démentie. Après la défection de l'Italie, le Japon, fortement intéressé à une réconciliation Hitler-Staline, va sans doute redoubler d'efforts pour amener le Kremlin à traiter. Mais avec quels atouts? En reste-t-il dans la main du gentil M. Sato, ambassadeur à Moscou?

La question est d'ailleurs ouvertement discutée dans les milieux ^{eux} diplomatiques de l'Axe. Des conversations que j'ai eues ces derniers

temps, il appert à l'évidence que les Allemands ne demanderaient pas mieux que de composer avec leur victime manquée.

11 septembre. - La capitale est d'un lugubre qui vous pèse sur la nuque. tout sent la misère, la maladie, l'angoisse et la mort. On se croirait dans une ville maudite. On rentre avec le cafard. Aussi, pour ne plus rien voir, ne sort-on plus qu'en auto. Et toujours ce problème lancinant qui vous serre la gorge: De quoi vivent les millions de mortels qui ne trouvent rien à manger, pas plus chez l'épicier du coin que chez le poissonnier et le marchand de légumes? Ne pourrait-on rien retirer de la mer?

Un ami japonais me dit qu'il reste des pêcheurs sur les côtes -des vieillards sans doute -mais qu'ils ne peuvent sortir leurs filets, faute de carburant. Il leur faudrait de la benzine et c'est là chose trop précieuse pour l'utiliser à la pêche des crabes et maquereaux. Si la guerre se prolonge, ce sera la catastrophe cet hiver. Beaucoup mourront de froid, de faim et de tuberculose.

13 septembre. Nouvelle vexation des autorités envers les diplomates étrangers. Elles ^{trouveraient} ~~trouvent~~ gênant, ^{nous dit-on} ~~qu'en pleine~~ guerre, on joue encore au golf. Comme c'est un sport que pratiquent trop de Japonais influents pour qu'on puisse songer à l'interdire, elles ont eu l'idée, oh! combien naïve, de le faire apparaître moins comme un amusement que comme une fatigue. Comment? Mais tout simplement en obligeant tout ^{colporteur} ~~jeune~~ qui n'a pas 60 ans de porter lui-même ^{ses clubs} ~~son sac~~. Libre à vous de vous servir encore d'un gamin comme cadet, mais le gamin, qui rapportait gros aux siens, se bornera désormais à marcher allègrement devant vous en vous indiquant du ~~doigt~~ doigt où a filé votre balle. Ton sac à l'épaule, cherche là-bas, manant, et ramasse!... Les gosses rigolent de nous voir subir ce qui est pour eux une humiliation. Ils ne rigoleront pas longtemps. Plutôt s'esquinter tout seul, ^{à l'aide de son "brag"} ~~puisque~~ il faut, ^{bien} pour sa santé, sortir de temps à autre au grand air.

Mais la partie n'est pas encore gagnée pour nous. Il me revient que, furieuses de nous voir encore jouer au golf sans le concours de cadets, ^{elles pourraient bien, sous n'importe quel prétexte,} ~~du pays, nous empêcher un jour de nous fermer l'accès de tout terrain de golf.~~

15 septembre.- Le "Teia Maru" a appareillé lundi soir. Mme Gorgé et moi étions à bord avant le départ. Service d'ordre impeccable. Tout le monde a pu, cette fois-ci, s'embarquer sans difficultés. correction parfaite des agents japonais. La morgue des premiers échanges est joliment tombée. Il y a même de la gaieté dans l'air.

Pour loger 1500 passagers sur cet ancien paquebot français qui avait

nom "Aramis", il avait fallu faire des tours de force. Outre les salons, tous convertis en dortoirs, de nombreuses installations en sapin frais avaient été faites sur le pont pour le coucher d'une partie des passagers. Tout a été mesuré au centimètre. Les couches seront bien dures et étroites pour les occupants, mais que vont passer ces ^àdésagrément^s pour des captifs voguant vers la liberté ?

Sur la coque grise, un soleil rouge entre deux croix blanches qui doivent rappeler la croix rouge sur fond blanc. Avis aux sous-marins qu'il s'agit d'une sorte de navire-hôpital. Inter arma caritas.

22 septembre.- Hier, journée de l'aviation. Dans une réunion publique, le lieutenant-colonel Akiyama, de l'Etat-major général, a rappelé que c'est grâce à leur aviation qu'Anglais et Américains avaient eu raison des Allemands et des Italiens en Afrique comme en Italie méridionale. Ce sont leurs ailes meurtrières qui l'ont emporté sur le général Rommel. ~~Il est~~. Fait sans précédent dans l'histoire, une île fortifiée, Pantellaria, s'est rendu sans débarquement préalable ! De ces événements, le Japon saura tirer la leçon, en construisant toujours plus d'aéronefs.

Au même meeting, le vice-amiral Onishi a fortement insisté dans le même sens. Pourquoi, s'est-il demandé avec une désarmante naïveté, le Japon n'arriverait-il pas, non pas même à égaler, mais à dépasser la production américaine ?

Ce ne sont pas là paroles en l'air, car, aujourd'hui même, le gouvernement annonce que des mesures seront prises qui feront époque dans l'effort de guerre du pays. On sacrifiera tout, absolument tout ~~à l'industrie~~ au moloche de la guerre. Dans un curieux appel "aux fonctionnaires et au peuple", le général Tojo adresse un avertissement comminatoire aux récalcitrants, ^{aux embusqués} comme aux tire-au-flanc. Pour lui, la guerre est maintenant entrée dans une phase critique. Fabriquer des avions en masse est une oeuvre de salut public.

Il ne dissimule pas non plus les graves insuffisances du ravitaillement. Vu l'insécurité des voies maritimes, on ne peut plus compter que sur les produits du pays et ceux de Mandchourie, cette Mandchourie qu'on prétendait indépendante et qui, en fait, n'est qu'un prolongement du territoire national. Tojo laisse ainsi tomber le masque. On le dirait inspiré de l'esprit d'un Churchill. C'est, ma foi, tout à son honneur.

23 septembre.- La Wehrmacht en retraite est bientôt à Smolensk. Ses revers causent partout une vive inquiétude. ~~Il est~~ dans cer-

telles milieux, on demande déjà la tête de Tejo. A voix basse, il est
 mal. Si le premier ministre reste encore en selle malgré toutes les
 vestes qu'il a ramassées, c'est que, pour beaucoup, il serait inoppor-
 tun d'ajouter une crise ministérielle aux graves difficultés de l'inqui-
 re. Ce qui importe le plus, ce n'est pas de mettre ce général de bureau
 sur la sellette, mais bien de gagner la guerre par tous les moyens. Il
 s'agit plus particulièrement de pousser à l'extrême et la fabrication
 d'avions et la mobilisation des femmes, de manière à obtenir plus de
 main-d'œuvre. Est déjà interdit l'emploi d'ouvriers mâles de 14 à
 40 ans dans 17 branches du secteur industriel qui ne travaillent pas
 exclusivement pour ~~l'armée~~ ^{l'armée ou la flotte}. Et l'on ira plus loin, si l'on va
 suspendre les cours dans les universités et autres écoles d'enseigne-
 ment supérieur et mobiliser tous les étudiants. Il s'agit bien de
 s'inscrire quand la patrie est au bord du gouffre. Aux fonctionnaires
 d'ailleurs de donner l'exemple, car tous les ~~offices~~ ^{offices} dont le pays n'a
 pas absolument besoin seront immédiatement fermés.

A voir ce qui se passe en Allemagne, on ne doute plus que, mal-
 gre les distances à franchir, l'aviation ennemie ~~se~~ bombardera tôt ou
 tard la capitale et, pour ne pas provoquer plus que de raison la
 foudre qui peut atteindre le Palais impérial qu'en tient à épargner
 avant toute chose, le gouvernement transférera nombre d'usines de
 guerre à l'intérieur du pays. Ce qu'on souhaiterait, mais qu'on n'ose
 pas dire trop haut, c'est de faire de Tokio une ville ouverte.
 Mais comment les Alliés accepteraient-ils de souscrire à toute at-
 taque aérienne la capitale, autant dire le cœur du Japon? Pour as-
 surer la sécurité de l'Empereur et de sa maison? On veut rire.

24 septembre.- Les menaces de bombardement qui pesent forcément sur
 la capitale produisent ~~sur~~ ^{dans} les esprits une panique qui s'explique par
 les raids devastateurs des Alliés sur l'Allemagne. Mais, ~~sauf~~ ^{sauf} pour
 la Maison impériale, il n'est pas construit d'abris. Il en faudrait
 trop et ils coûteraient ^{en} trop cher. Encore ne trouverait-on plus les ou-
 vriers nécessaires. A défaut, on se limite à l'obligation pour les
 propriétaires d'immeubles ~~de~~ ^{etc} creuser devant leur porte une ~~fossé~~ ^{tranchée} des-
 tinée à protéger ses occupants contre le souffle des bombes. On perd
 cependant de vue que la pluie transformera bientôt ces tranchées ~~en~~
 moustiques en cloaques gluants où personne ne voudra plus s'aventurer
 en cas d'alerte. Au surplus, ce n'est pas le souffle des bombes, mais
 bien l'incendie qui constituera le pire danger et contre ce péril-là,
 les fosses en question n'offriront pas la moindre protection.

26 septembre.- Anniversaire. On m'a fait don d'une huile d'Oguiss, le peintre japonais bien connu à Genève et à Paris. Grandes murailles à Moukden. ^{C'est à Moukden ou à Fochow.} Oguiss m'a raconté les difficultés qu'il a rencontrées en peignant sa toile dans cette ville fourmillant de ~~milliers de~~ ^{soldats.} Les gendarmes se méfiaient en le voyant tirer de murs constituant un indéni- ble objectif militaire un tableau, donc un document qui pouvait aller en ne sait où. Mais Oguiss avait dans sa poche tout le papier timbré qu'il fallait pour écarter les gaillards bottés qui tournaient, inquiets, autour de son chevalet. "Ce n'est pas facile, allez! même pour un Japonais, me disait-il en riant, de manier le pinceau dans des zones occupées militairement par le Japon!".

Comme ses amules de la palette, Oguiss a dû payer son écot à l'armée en dessinant des scènes où la troupe est prise sur le vif. Il s'en tirait à bon compte. Il a rapporté d'ailleurs de son "temps de service" des croquis fort jolis qui vous changent un peu de tous ces bistres lépreux ~~que le peintre japonais~~ ^{qu'il} peint si bien à la manière d'Utrille, sinon son maître, du moins son inspirateur.

27 septembre.- Le pays est maintenant plongé jusqu'au cou dans la mobilisation totale avec pour mot d'ordre: Tout pour la guerre et rien que pour la guerre. Il fait penser à l'athlète qui, muscles saillants et ~~dent serrée~~ ^{dent serrée}, se raidit sous le fardeau qui lui brise l'échine et que, tout à coup, ~~il~~ ^{exténué,} il pourrait laisser ~~choix~~ ^{choix brusquement} à ses pieds.

← L'effort ne serait pas sans grandeur si la cause était ~~un peu~~ meilleure.

4 octobre.- "Si la puissance de l'Allemagne venait à disparaître, s'est écrié Laval à Paris, le communisme s'installerait chez nous." ← C'est ce que j'appelle "le dilemme Pétain" sur lequel appuie toujours ^{mon collègue} l'ambassadeur de France. Ou Hitler ou Staline. Choisissez. Vichy a choisi. Il ~~est~~ ^{est} pour Adolf Hitler.

Neus pas. Neus ne croyons pas avoir de choix à faire et, s'il fallait choisir entre les deux dangers, nous opterions pour le plus éloigné. Faute de nous ranger sous un drapeau plutôt que sous l'autre, nous faisons des vœux, et des vœux ardents, pour la victoire des Russes, laquelle sera forcément aussi celle des Anglais et des Américains avec qui nous sommes de cœur et d'esprit, leur idéal de liberté et de justice étant également le nôtre. D'ailleurs, Hitler battu, il n'est pas dit que nous serions belchévisés, tandis que, dans le cas contraire, il n'y a aucun doute que toute l'Europe serait asservie.

le octobre.- Pour amplifier et accélérer la fabrication du matériel de guerre, notamment d'avions dont l'insuffisance dans les Salomons et en Nouvelle-Guinée aurait été manifeste, il a été créé un Ministère des munitions dont le Général Tojo assumera lui-même la direction. Comme, ^{d'autre part} le premier ministre s'est fait attribuer le Ministère du commerce et de l'industrie, laissant à son titulaire, M. Nobusuke Kishi un portefeuille assez vide de ministre d'Etat, il est désormais à la tête de trois ministères: la guerre, l'industrie et les munitions. Le procédé est assez mussolinien, mais, comme cette guerre est avant tout une guerre de matériel, le Général Tojo en a ^{avec logique} tiré les conséquences en se réservant tous les leviers de l'armement. Il est devenu le grand pourvoyeur des combattants. Et c'est à l'aviation que vont ses soins les plus attentifs, l'arme qui permet de vaincre aux moindres risques. Cinquante avions perdus sont assez vite remplacés, tandis qu'un croiseur de bataille coulé, cela représente une perte quasi irréparable, du moins pendant la durée de cette guerre.

~~Galaxie~~ Il ne s'ensuit pas que la flotte, cet orgueil d'un pays essentiellement maritime comme le Japon, soit inactive. Au contraire, le Pacifique fume beaucoup. Mais, singulier paradoxe, les grandes formations navales ne se battent plus guère que dans l'air. Souvent, elles se livrent bataille sans se voir, au prix d'une hécatombe d'avions que, de part et d'autre, on se hâtera de remplacer. C'est dans le ciel que le destin du Japon va se régler. Tojo l'a bien compris.

16 octobre.- Le 14, l'indépendance des Philippines a été solennellement proclamée à Manille. Tojo a tenu parole. Reste à savoir ce qu'il entend par indépendance, car, pour le moment, les Laurel et les Vargas marchent enchaînés au char du soi-disant libérateur.

Aux termes de l'article 2 du traité d'alliance conclu entre les deux pays, le Japon et les Philippines "coopéreront étroitement dans les domaines politique, économique et militaire en vue d'assurer le succès de la guerre pour la plus grande Asie". On voit d'avance tout le parti que les militaires nippons tireront de ces trois lignes de texte. Les Philippines payeront cher le cadeau tojoien. Times Danacs...

Le Japonais a la conviction d'appartenir à une race, non pas même élue, mais divine. Or ce qui est divin est forcément conquérant. Le Japon se sent messianique. Sa mission est de dominer l'Asie, d'en conduire les destinées. "L'Asie aux asiatiques" est un slogan de propagande;

"L'Asie aux Japonais" est la pensée profonde et dynamique de cet empire que la version ^{des écrivains de cette école des historiens,} officielle fait remonter à 2600 ans.

Le Japonais doit donc être le seul maître du continent. On ne parle pas encore de l'Inde, parce que c'est un peu loin, mais en y viendra. Les Indous ne perdent rien pour attendre, toujours, bien entendu, dans l'hypothèse d'une victoire nipponne sur les Américains. Il y a bien une Chine qui résiste et qui a résisté sur les conseils et avec l'appui de ces maudits Occidentaux, mais on en viendra quand même à bout. Le Chinois est trop individualiste pour tenir à la longue contre un Japon puissamment grégaire. Quant au reste, poussière. Que voulez-vous que fassent contre l'"hégémon" les races prétendument fatiguées des Siamois, Philippins, Indonésiens, Malais, Birmans, voire Indous? J'entends encore ce que me disait ^{des premiers} ce général japonais qui avait été naguère Attaché militaire à Bangkok: "Race décadente, ^{sans force, sans vitalité,} voyez comme ils meurent jeunes!"

Les Anglo-Saxons accusent le Japon de vouloir exploiter l'Asie à son seul profit. Le reproche est trop absolu. Le Japonais entend commander, mais il peut quand même avoir l'idée d'aider dans une certaine mesure. L'hégémonie japonaise n'est pas nécessairement incompatible avec le souci qu'affichent les dirigeants de Tokio de faire le bonheur des peuples asiatiques, même contre leur gré. Il existe un paternalisme japonais et il se manifestera en tous pays subjugués comme il s'est manifesté jusqu'ici en Mandchourie, comme ^{en} ~~dans la partie~~ ~~de la~~ Chine occupée. Que le Japon doive retirer les plus gros bénéfices de l'affaire, on s'en doute, ^{(certains avantages palpables pour} ~~mais cela n'exclut pas, par conséquent,~~ les peuples ^{soumis} ~~à sa domination~~. Reste à savoir si ceux-ci ne mettraient pas ^(indépendance) ~~au-dessus de tout~~ ~~leur intérêt~~. L'histoire enseigne qu'il y a toujours eu des peuples qui préfèrent la liberté en guenilles au joug le plus enrubanné. Mais allez parler de cette histoire-là à des galonnés japonais! Ils ne vous comprendraient pas ou vous riraient au nez.

17 octobre.- Les mesures draconiennes du gouvernement pour aboutir à la mobilisation totale du pays feront, pensez-vous, ^{de l'} ~~un~~ ~~oisif~~ ~~par~~ ~~ce~~ ~~qui~~ ~~est~~ ~~une~~ ~~espèce~~ ~~de~~ ~~menstre~~ ^{soit} ~~de~~ ~~ce~~ ~~genre~~. Tout le monde est maintenant courbé sous l'effort ^{et le} ~~de~~ ~~la~~ ~~réfractaire~~ ^{est punissable} ~~sera~~ ~~d'ailleurs~~ ~~pour~~ ~~suivi~~, comme l'a ^{du reste} ~~annoncé~~ le Général Tejo dans un message d'allure comminatoire à la nation. Mais allez, à coups d'ordonnances, changer,

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ du jour au lendemain, le train-train des vieilles habitudes! Si vous ~~traversez~~ ^{traversez} ~~de~~ ^{vers} la Sumida, vous y ~~trouve~~ ^{trouve} ~~rez~~ ^{comme} ~~aussi~~ ^{les mêmes} qu'auparavant, ~~les~~ ^{les} pêcheurs immobiles devant leur bouchon. Avisez n'importe quel cinéma en plein après-midi, ~~XXXXXXXXXXXXX il est~~ ^{vous le trouverez} ~~plein~~ ^{plein} comme un oeuf. Le Japon est plus difficile à gouverner qu'on ne penserait a priori. Ailleurs, on interdirait la pêche et l'on fermerait les cinémas, au moins l'après-midi. Ici, on n'y songe même pas. On se contente de menacer et la menace se perd comme le reste dans les mille petits soucis quotidiens, ces soucis précieux ~~qu'on~~ ^{sémen} va noyer dans les innocentes délices de la pêche et du cinéma.

29 octobre.- Le samedi après-midi, nous ne pouvons plus aller nous ébattre avec nos clubs de golf sur le terrain de Komazawa, converti en place d'exercice pour les recrues. Plus ~~difficile~~ ^{difficile} ~~mo~~ ^{mo} ~~yen~~ ^{yen} non plus de jouer à Koganei, fort éloigné d'ailleurs de la capitale, car on nous a fait sentir que les habitués japonais ~~XXXXXXXXXXXX~~ ^{mieux} aimeraient ~~s'y~~ ^{trouve} ~~seuls~~ ^{seuls}. L'un d'entre eux, ~~un~~ ^{au} ~~parfait~~ ^{demeurant le plus aimable des} gentlemen, s'est donné beaucoup de peine pour nous conseiller avec force ambages d'aller pratiquer désormais à Kawasaki, terrain en bordure de la chaussée Tokio-Yokohama dans un site qui nous est assez familier. L'étranger y était accueilli, ~~XXXXXXXXXXXX~~ nous disait-on, sans difficultés.

Le samedi suivant, nous ~~XXXXXXXXXXXX~~ ^{éluons} ~~sur~~ ^{sur} le terrain de Kawasaki. Nous n'y sommes pas allés deux fois. Trois jours après, en effet, je recevais du "Kawasaki Golf Club" une lettre au style emperlificté que mon interprète m'a traduite ainsi:

" Monsieur, Nous avons l'honneur de vous informer, tout en comptant sur votre obligeante compréhension, que nous en sommes venus à vous prier de ne plus jouer sur notre terrain en raison de circonstances inévitables.

En vous remerciant de votre amabilité et de l'appui donné à notre Club, nous nous prions d'agréer, etc".

Nous ~~voilà~~ ^{donc} ~~dans~~ ^{comme nous nous y attendions.} l'impossibilité de pratiquer un sport auquel ~~s'adonne~~ ^{nt} ~~des~~ ^{des} dizaines de milliers de Japonais. Et notez qu'à Kawasaki, il n'y a rien, absolument rien à voir, sauf, à quelque deux cents mètres, une fabrique qui fume et que j'ai toujours vue fumer et qui fabrique.... la main sur la conscience!... je ne saurais dire quoi. Mais nous sommes des étrangers et un étranger au Japon, en temps de guerre, ~~a~~ ^{quelque} ~~quelque~~ ^{chose} ~~de~~ ^{de} ~~pestifère~~ ^{qu'on} ~~ne~~ ^{ne} ~~vult~~ ^{vult} ~~plus~~ ^{plus} ~~voir~~ ^{voir} ni rencontrer nulle part.

2 novembre.- Un nouveau pacte d'alliance a été conclu entre Tokio et Nankin. Il abroge le traité du 30 novembre 1940 qui faisait ~~de la Chine~~ ~~de la Chine~~ de la Chine un Etat satellite et fournissait ~~à~~ trop d'arguments aux Chinois récalcitrants. Il fallait trouver autre chose, qui ~~ne~~ blessât ^{un peu moins} ~~pas~~ les susceptibilités chinoises. Les prétendus dirigeants de Nankin veulent bien porter les menottes, mais cachées ^{dans} ~~sous~~ leurs manches.

7 novembre.- Hier et avant-hier a siégé à Tokio un congrès dit "de la plus grande Asie". On y a approuvé un manifeste qui pourrait passer pour la charte de l'Asie japonaise. Des cinq articles qu'il contient, le premier, l'essentiel, proclame la volonté des participants "d'instituer un ordre de commune prospérité fondé sur la justice". Sur la justice! Je n'invente rien, car, ainsi que l'on sait, c'est pour des considérations de justice que le Japon a conquis la Mandchourie, ce qui l'a fait exclure de la S.d.N.

Fait amusant, le Japon feint de n'occuper aucune place prépondérante dans le système. Il se place, dans le texte, sur le même pied que la Birmanie. Mais c'est aussi ce qui fait la grande faiblesse de tels papiers. Il leur manque la sincérité.

Il est vrai que tout ne donne pas l'image de cette touchante égalité. A certains endroits de la ville où l'on a pavés, on voit les drapeaux des six vassaux qui flanquent un drapeau plus élevé: le drapeau au grand soleil rouge. J'aime mieux ça. C'est symbolique et c'est ^{plus} sincère. Il n'y a même pas de primus inter pares. Le Japon domine le faisceau comme il domine en réalité.

15 novembre.- Passé quelques jours avec notre colonie de Kobé-Osaka. De Tokio à Kobé, nous avons voyagé dans un wagen princier, ^{donc} le salon était mis à notre disposition. Une attention des Chemins de fer japonais, qui ont préféré nous faire voyager seuls, plutôt que de nous mêler aux autres voyageurs de 1ère classe. Ils nous isolent ainsi des gens du pays et de leurs bavardages ^{indirects}. Pour une fois, la méfiance qui s'attache aux pas de tout étranger nous a servis!

M. Bernath, secrétaire de Légation, nous accompagnait. De toute la journée, nous n'avons pas vu âme qui vive dans notre salon. Nous serions morts en cours de route que personne ne s'en serait aperçu. Pas même une offre discrète ^à du wagon-restaurant; ^{il est vrai qu'il n'a plus} ~~rien à nous offrir~~ ~~pas~~ grand'chose à dispenser ^{aux voyageurs} ~~à ses clients~~ et qu'il pouvait se gêner d'être autant démuné.

Toute la colonie avait été réunie au consulat. Soirée fort animée entre Suisses heureux de se retrouver dans une atmosphère de camaraderie helvétique. Dans mon discours patriotique, j'ai mis surtout l'accent sur l'effort de nos Autorités pour assurer le pays contr les malices du temps. Le plan Wahlen comme le plan Zipfel méritaient des louanges.

Le lendemain, visite avec les Champoud de Kyoto et Nara, ces hauts lieux du Japon politique, religieux et esthétique. Cassé la croûte à Horyuji, entre Nara et Kyoto, où se trouve le temple le plus ancien du Japon. Peut-être aussi le plus ancien édifice en bois de la planète. Sculptures fameuses échappées curieusement à l'incendie au cours des siècles.

Excursion intéressante à Miidera, sur le lac de Biwa. Temples vénérables avec une cloche très ancienne, célèbre par la qualité de son timbre. Spectacle attrisant: Avec les belles lanternes de bronze de ces lieux sacrés, on a fait de la ferraille pour les hauts-fourneaux. Du vandalisme officiel. Les débris fracassés gisent sur le sol, entassés pêle-mêle sans que personne se soucie de les emporter. Les massacreurs ne s'occupent pas du transport.

A Kyoto, nous sommes descendus dans la soirée à l'hôtel Myako, le meilleur de la place. Intérieur superbe, cuisine exécrable. On nous a servi un brouet rouge immangeable. Rien que l'odeur vous rebutait. Et c'était tout le menu, à part un méchant biscuit sec qu'on grignotait en se levant d'une table aussi étrangère à l'art culinaire. Heureusement que notre consul et Mme Champoud avaient pris la précaution d'apporter de Kobe de quoi soulager notre faim de naufragés.

Pendant qu'on nous servait l'innommable mixture carminée en guise de souper, nous avons vu défiler toute une noce qui se rendait dans une autre salle préparée à son intention. Pour manger quoi, les pauvres? Du riz sorti d'un coffre-fort?

18 novembre.- nous avons enterré notre doyen, M. Arsène-Henry, ambassadeur de France, enlevé, le 14, à l'affection des siens par une crise cardiaque. Sans appareil excessif, les obsèques, auxquelles participaient de nombreux représentants du gouvernement et tout le corps diplomatique, se sont déroulées dans l'église catholique de "Segiguchidaimachi" à Tokio. L'oraison funèbre a été prononcée sauf erreur - de ma place, je voyais mal l'orateur - non point par un représentant du clergé catholique, mais par le vice-ministre des affaires étrangères, M. Shunichi Matsumoto. Nos bribes de japonais ne nous ont malheureusement pas permis d'en saisir le sens.

Notre collègue français laissera bien des regrets parmi nous. Il

avait l'esprit doué d'une haute culture et on l'eût pris, déjà à cause de la gravité de son maintien, plus pour un professeur universitaire que pour un homme de la carrière. Il avait écrit d'ailleurs un ouvrage philosophique sur la cohérence du monde qu'il ne vous montrait jamais. Je ne sais pas si je l'écoutais mieux que d'autres, mais Mme Arsène-Henry, née d'Ormesson, m'avait confié qu'il avait pour moi autant d'estime que d'amitié. J'en attribuais la raison au fait qu'il était féru de bergson et qu'il nous arrivait de parler ensemble de "l'Evolution créatrice" et des "Deux Sources". D'une brillante intelligence, il ne cherchait pas à la faire valoir. Il n'avait rien d'expansif, étant, au contraire, d'un abord assez froid. Sous son grand front de savant, le sourire avait peine à jaillir et il devait peut-être à une insurmontable timidité de n'avoir jamais un mot flatteur pour qui que ce soit. Il faut dire aussi qu'on l'imaginait mal s'emportant sur quelque chose qui lui aurait déplu. Et ~~pourant que~~ ^{il} d'avanies ~~qu'il~~ eut à supporter de la part des Japonais aux prises avec la France de Pétaï en Indochine! Qui sait si ce n'est pas à cause d'une trop vive contrariété que son cœur, si souvent blessé, a tout à coup cessé de battre. Paix à ses cendres!

19 novembre.- une note du ministère des affaires étrangères me remercie de ce que j'ai fait pour assurer le nouvel échange d'internés entre le Japon et les Etats-Unis.

A peine le "Teia Maru" est-il parti que l'on songe à un troisième échange avec l'Amérique. J'ai fait des sondages à ce sujet, mais le Gaimusho a réservé sa réponse.

L'Espagne s'est beaucoup dépensée, de son côté, pour les Japonais à rapatrier des Etats-Unis. Son ambassade à Washington a été longtemps sur la brèche comme ma Légation. Mais mon ami Santiago, l'ambassadeur d'Espagne à Tokio n'en bénéficie guère. Au lieu de lui témoigner quelque reconnaissance, les Japonais se comportent à son égard comme si l'Espagne ne faisait rien pour les intérêts japonais. Avec son tempérament fougueux, Santiago de Vigo s'^{en}indigne et crie sa déception par les fenêtres. Il a tort, ce cher collègue. La gratitude n'est pas une vertu internationale. De grands hommes l'ont déclaré avec le plus parfait cynisme.

5
11

~~gard exactement comme si son pays ne faisait rien pour les intérêts japonais. Il a bien tort de se s'étonner et de se fâcher. La gratitude sur le plan international, est-ce que cela existe?~~

9 décembre.- Reçu, ^{de Yokohama} une lettre affectueuse, mais infiniment triste du docteur Paravicini, le représentant du Comité international de la Croix-rouge. Ce vétéran parmi les Suisses du Japon, homme de bien apprécié de tous, a été obligé par la police d'abandonner sa propre maison. Elle se ^{trouvait} ~~trouvait~~ trop proche du rivage. On pourrait y voir des choses sur la mer. Déjà souffrant et maintenant contraint encore de quitter son toit, il a subi un tel choc qu'il se sent ^à ~~à~~ about de forces. Il a de la fièvre; il est alité.

Où trouver hommes plus mesquins et plus durs que les policiers de Yokohama?

Je voudrais intervenir et protester contre un traitement à la fois inhumain et d'ailleurs illégal, mais mon compatriote m'adjure de n'en rien faire. Il est depuis 1905 à Yokohama; il "les" connaît trop. Ils se vengeraient d'une façon ou d'une autre. ^{Cette fois encore} ~~ici~~ comme en tant d'autres occasions, ^{on ne pourra que} ~~il faudra encore~~ fonger son frein.

Rien de plus attristant que le sort de ces Suisses qui, malgré huit ou dix lustres de séjour au Japon, sont traités ^{sans le moindre ménagement} ~~avec le plus fé-~~ ~~roc sans gêne~~. Les Japonais étaient pour eux des amis; ils le croyaient. Les sourires de naguère ont fait place, du jour au lendemain, ^à ~~des rictus de mauvais augures~~ regards aussi hostiles que ^{parfois} ~~parfois~~.

18 décembre.- Malgré d'incessantes démarches, je n'obtiens plus d'autorisations pour visiter de nouveaux camps de prisonniers. Les silences auxquels je me heurte chez les militaires précèdent évidemment d'un système. On ne veut plus rien montrer.

Les derniers camps visités ont été ceux de Formose. En novembre, mon consul à Kobé, M. Champoud, ~~xxxxxx~~ s'est rendu lui-même à Tamsui, où se trouvaient des prisonniers de marque, en particulier, l'ex-commandant de la place de Singapour.

Ne sachant plus que me répondre, le ministre ^{Suzuki} ~~Suzuki~~ m'a dit l'autre jour: "Dites-nous le camp ou les camps que vous désirez visiter et nous ferons le nécessaire". Mais comment, lui ai-je répondu ^{oralement} ~~oralement~~ et par écrit, vous demander de visiter des camps dont j'ignore l'existence? C'est à vous de me dire où sont les camps qu'il me reste à visiter.

Je ne sais s'il y a là-dessous quelque perfidie de la part des militaires désireux de savoir si, d'aventure, je connaissais des camps

gard exactement comme si son pays ne faisait rien pour les intérêts japonais. Il a bien tort de ~~se~~ s'étonner et de se fâcher. ~~La~~ gratitude sur le plan international, est-ce que cela existe?

9 décembre.- Reçu, ^{de Yokohama} une lettre affectueuse, mais infiniment triste du docteur Paravicini, le représentant du Comité international de la Croix-rouge. Ce vétéran parmi les Suisses du Japon, homme de bien apprécié de tous, a été obligé par la police d'abandonner sa propre maison. Elle se ^{trouvait} ~~trouvait~~ trop proche du rivage. On pourrait y voir des choses sur la mer. Déjà souffrant et maintenant contraint encore de quitter son toit, il a subi un tel choc qu'il se sent ~~à~~ about de forces. Il a de la fièvre; il est alité.

Où trouver hommes plus mesquins et plus durs que les policiers de Yokohama?

Je voudrais intervenir et protester contre un traitement à la fois inhumain et d'ailleurs illégal, mais mon compatriote m'adjure de n'en rien faire. Il est depuis 1905 à Yokohama; il "les" connaît trop. Ils se vengeraient d'une façon ou d'une autre. ^{Cette fois encore} ~~ici~~ comme en tant d'autres occasions, ^{on ne pourra que} ~~il faudra encore~~ fonger son frein.

Rien de plus attristant que le sort de ces Suisses qui, malgré huit ou dix lustres de séjour au Japon, sont traités ^{sans le moindre ménagement} ~~avec le plus fé-~~ ~~roc sans gêne~~. Les Japonais étaient pour eux des amis; ils le croyaient. Les sourires de naguère ont fait place, du jour au lendemain, ^à des ~~riettes de mauvais augures~~ regards aussi hostiles que ~~les~~ ^{jours} ~~autres~~.

18 décembre.- Malgré d'incessantes démarches, je n'obtiens plus d'autorisations pour visiter de nouveaux camps de prisonniers. Les silences auxquels je me heurte chez les militaires précèdent évidemment d'un système. On ne veut plus rien montrer.

Les derniers camps visités ont été ceux de Formose. En novembre, mon consul à Kobé, M. Champoud, ~~xxxxxx~~ s'est rendu lui-même à Tamsui, où se trouvaient des prisonniers de marque, en particulier, l'ex-commandant de la place de Singapour.

Ne sachant plus que me répondre, le ministre ^{Suzuki} ~~Suzuki~~ m'a dit l'autre jour: "Dites-nous le camp ou les camps que vous désirez visiter et nous ferons le nécessaire". Mais comment, lui ai-je répondu ^{oralement} ~~oralement~~ et par écrit, vous demander de visiter des camps dont j'ignore l'existence? C'est à vous de me dire où sont les camps qu'il me reste à visiter.

Je ne sais s'il y a là-dessous quelque perfidie de la part des militaires désireux de savoir si, d'aventure, je connaîtrais des camps

dent on m'aurait caché l'existence. C'est bien possible.

Leur comportement s'explique peut-être aussi par le fait qu'ils sont furieux contre ce qu'ils appellent la campagne d'atrocités menées contre le Japon par Londres et Washington. Le Ministre des affaires étrangères, M. Shigemitsu, est lui-même ~~triste~~ ^{triste} contre les ~~auteurs~~ ^{les moralistes} de cette campagne qu'il qualifie de "nasty". Je l'ai trouvé, l'autre jour, bouillant de colère et il ne m'a pas caché ses sentiments à l'égard de procédés que les militaires lui reprochent peut-être de n'avoir pas fait cesser d'une manière ou d'une autre.

Pendant qu'il ~~donnait libre cours à son~~ ^{donnait libre cours à son} indignation, je ne lui ai pas moins fait doucement observer que les allégations anglaises ou américaines au sujet des dites atrocités contenaient des précisions assez troublantes. Il ne s'agissait ^{pas} de simples propos en l'air. Est-ce ~~qui~~ qu'à l'Etat-major général, ai-je risqué, on connaît vraiment tout ce qui se passe sur le front ou derrière le front? Il y a de tristes sires dans toutes les armées du monde... Mais M. Shigemitsu repousse catégoriquement ma supposition. Les soldats japonais ne sont pas des barbares, des hommes sans cœur, etc., etc. Je ne me tiens pas encore pour battu et je lui demande si le fait pour la direction de l'armée de me refuser si longtemps l'autorisation de visiter les camps de prisonniers de guerre ne contribue pas à alimenter les soupçons que les captifs ne ~~sont~~ ^{seraient} pas traités correctement. Si l'en n'a rien à se reprocher, pourquoi se donner ainsi l'air de cacher quelque chose?

"Si vous voulez, Monsieur le Ministre, ai-je conclu, que cesse cette campagne que vous considérez comme une campagne de calomnies contre votre pays, commencez par m'ouvrir vos camps de prisonniers. Je serai ainsi en mesure d'apporter des apaisements aux gouvernements, aux familles, aux peuples ~~qui s'inquiètent non sans raison du sort~~ des captifs. Les esprits alors se calmeront si - ce dont je ne veux pas douter - mes constatations ~~parviennent~~ donnent satisfaction..."

Je plaçais ~~des paroles~~ de mon mieux, mais le ministre demeurait imperturbablement silencieux. Sujet scabreux sur lequel, visiblement, il n'osait pas s'engager. C'est lui maintenant qui se trouvait dans une situation ^{embarrassée} ~~gênée~~. Plus d'une fois, nos entretiens ont fini ainsi, presque à sa confusion.

(Car, il faut bien le dire, le bon droit était de mon côté. Ce que je demandais était rigoureusement conforme aux conventions de Genève et, plus généralement, à la logique. ^{le bon sens et, notamment, devant} C'est le Japon, lui, qui se dérobaient devant ces accords internationaux

2 janvier .- Hier, réception solennelle au Palais impérial selon le cérémonial traditionnel. Ainsable potinière dans un vaste salon d'un goût raffiné jusqu'au moment où, à voix basse, un impeccable maître de cérémonie nous invite, mission par mission, à pénétrer à la file indienne dans la salle d'aparat où, figés sur leur trône, entourés des princes et princesses de la maison impériale, LL.MM l'Empereur et l'Impératrice vont recevoir les hommages de chaque membre du Corps diplomatique. Sur un parquet brillant où ils craignent de faire un faux pas, Allemands, Chinois, Russes et Thaïlandais - une vingtaine au moins - se distinguent par l'importance de leur représentation.

Les Soviétiques se tiennent à l'écart avec un air d'enterrement. Les militaires surtout, graves et mécaniques, sous leurs larges épaulettes. L'ambassadeur, M. Jakob Malik, m'a gratifié en me voyant d'un sourire furtif qui s'efface aussitôt né sur un masque sévère qui contraste étonnamment avec la mine enjouée et satisfaite que se donne un peu plus loin l'ambassadeur d'Allemagne, M. Stahmer, sur les pas duquel son état-major sème courbettes mesurées et sourires flatteurs.

On comprend que les Staliniens se veulent aussi loin que possible des Germains exécrés, mais pourquoi se détacher aussi ostensiblement des représentants de pays auxquels ils ne peuvent rien avoir à reprocher en l'occurrence, sinon leur aversion poliment refoulée pour la foi moscoutaire? On dirait qu'ils ne connaissent personne dans cette brillante société, peut-être trop brillante à leur gré et à laquelle, en fidèles bolchéviks qu'ils sont, ils ne doivent pas avoir l'air de se mêler.

Assez paradoxal pour des gens qui vont tout à l'heure s'incliner comme vous, avec le plus profond respect, devant les souverains du pays le plus éloigné qui soit de leurs conceptions morales, sociales et politiques. Que font encore ces Russes, dont le pays est déchiré par une guerre atroce, dans cette maison qui fait ouvertement des vœux pour ces Allemands fiers d'avoir mis la sainte Russie à feu et à sang? La diplomatie comporte parfois de lourdes servitudes. Nos collègues communistes auraient pu les éluder en s'excusant de ne pas venir vu la présence des agents de Hitler, mais le Kremlin dans son mystère en aura décidé autrement.

12 janvier.- Situation économique lamentable. Le Japon si ardent au dehors se traîne ici sur les genoux. On a peine à se procurer un peu de nourriture, même avec des centaines de yen à la main. Heureusement pour nous, il nous reste encore quelques pauvres réserves. Le reste des vivres que j'avais fait venir ^{d'Amérique} à mes risques et périls pour toute la colonie par les bateaux d'échange. Avec beaucoup de médicaments qui nous ont été ~~xxxxx~~

envoyés gratuitement par les Suisses de New York. Beau geste de solidarité confédérale.

La moralité baisse à vue d'œil. Les larcins foisonnent. Tel autochtone qui n'aurait jamais rien chapardé quand la bouteille de whisky valait dix yen se découvrira voleur dès qu'elle vaut de 100 à 150 yen. L'appât est trop tentant, même si la monnaie nationale se dévalue irrésistiblement. La benzine, en particulier, est devenue si rare et, partant, si chère qu'elle peut être d'un profit intéressant pour qui parvient à s'en procurer. Il n'est pas jusqu'à l'huissier^{japonais} de notre Légation qui n'ait fait cette constatation à mes dépens. On l'a pris sur le fait. Depuis un certain temps, cet homme qui jouissait de toute notre confiance se subtilisait du carburant en emportant chaque soir une grosse bouteille qu'il allait vendre à des notables de l'endroit, eux-mêmes malhonnêtes puisqu'ils ne pouvaient ignorer la provenance de la marchandise. Le voleur fut évidemment mis à la porte, mais il n'en conçut ni regret ni honte. Au contraire, il se serait vanté sans rougir de son acte de filouterie. Peu de temps après, en effet, l'homme eut l'astuce, vêtu d'un autre uniforme, celui d'un officier colonial, de venir faire ses adieux à notre chancellerie en disant qu'il allait servir sous les drapeaux dans les territoires occupés. Le chapardage lui avait réussi. Les bureaux compétents, informés par la police, avaient vu en lui un luron habile et décidé qu'on pourrait utiliser avec profit en pays conquis. Avec ses connaissances d'anglais, le gremlin rendrait des services à Singapour ou à Batavia.

15 janvier.- Le marché noir est devenu une sorte d'institution nationale. Non pas reconnue, certes, mais paternellement tolérée. Certains articles, comme les balles de golf et le whisky, atteignent des prix astronomiques. Un sac de riz vaudrait une fortune.

Par l'entremise de mon maître d'hôtel, j'ai obtenu d'ateliers militaires une paire de souliers de golf pour une somme qui m'aurait permis d'acheter au moins trois bicyclettes. Encore était-ce une chance inespérée, due à l'entregent du fidèle Ohno San. Essayez de trouver du cuir contre ~~xxx~~ une monnaie fondante comme le yen!

Il y a plus d'une année déjà - je ne crois pas l'avoir relaté - alors que nous visitions Mikko avec nos amis Enz, un antiquaire nous a permis, après délibérations devant sa porte, d'admirer sa riche collection d'objets d'art, mais à une condition expresse: c'est de ne rien lui acheter, vous entendez, rien de rien! Engagement tenu avec peine. Le marchand préférait sa marchandise à des yen qui ne lui inspiraient plus aucune confiance.

Comment voulez-vous qu'un Mikimoto nous cède encore un collier de perles contre les billets plus que trompeurs de la Banque du Japon?

avec la grosse somme qu'ils recevrait en échange, il n'achèterait peut-être plus, dans trois ou six mois, un paquet de cigarettes! On vit un

jour des choses de ce genre en Allemagne et les Japonais le savent.

17 janvier.-En Nouvelle-Guinée, les forces japonaises faiblissent. Les dieux tutélaires semblent les abandonner. De nombreux officiers généraux s'en inquiètent au point de se rendre à Isé se prosterner devant le temple périodiquement rebâti d'Amaterasu, la déesse du soleil. Ils y implorent en même temps les mânes des empereurs en les informant des revers essuyés par l'avance japonaise dans le sud.

Les journaux ont beau affirmer le contraire, la foi dans une victoire allemande chancelle un peu partout. Quoique à contre-cœur, l'homme de la rue admirerait plutôt les Russes, qui ont tout l'air de redevenir peu à peu le rouleau compresseur qui avait si mal fonctionné dans les années 14 et 15. Au Gaimusgo, on est de plus en plus inquiet et c'est à peine si, à votre approche, on se couvre encore du masque de la sérénité.

Certains problèmes, comme celui du décongestionnement de la capitale, restent insolubles. On frémit à la pensée de ce qui se produirait dans la fourmilière lors d'un bombardement intensif d'avions nocturnes. La ville sans caves n'a point d'abris. A part les ridicules petites tranchées creusées obligatoirement devant chaque immeuble, tout ce qu'on a pu faire, c'est de constituer, par quartiers, des équipes de sauveteurs munies de seaux à eau et de sacs de sable. Mais parer avec des moyens aussi dérisoires aux bombardements dans cette cité de planches et de madriers, autant vouloir repousser une invasion de sauterelles avec des filets à papillons! De telles organisations ne sont toutefois pas sans utilité psychologique. Elles rassurent les citadins et peuvent, le moment venu, prévenir la panique. On les voit fréquemment s'exercer, mais il faut dire que ces pompiers improvisés qui comprennent autant de femmes que d'hommes n'ont pas l'air de beaucoup s'en faire. Alignés avec un mètre d'intervalle entre les uns et les autres, ils se passent le bidon avec une flemme carabimée, agrémentée de rires déclanchés par la verve gouailleuse de quelque loustic. Quand le seau vide arrive au dernier de la colonne, il repart en sens contraire avec le même j'm'en-foutisme qu'à l'aller. Au vrai, de tels simulacres de défense font plus penser à une partie de rigolade qu'au drame qui serait le leur le soir où les rues se changeraient brusquement en brasiers au rugissement déchirant des sirènes.

Pour moi, à voir opérer, dans mon quartier de Mita, les pauvres bougres et bougresses qui se passent languissamment le bidon sans y croire, je criais fort qu'en cas de cataclysme, ils ne perdent assez vite...tête et bidon. Le petit air entendu que je vois au chef d'escouade n'infléchit guère mon

opinion.

L'effort que l'on voue à cette ~~de~~ ^{intende dépense} ~~de~~ ^{de} quartier, on ~~se~~ ^{ait mieux} l'employer à disperser l'immense fourmi- lière dans les campagnes. Des Japonais le concèdent, mais allez, vous disent-ils, contraindre les gens à laisser leur ^{logis} ~~maison~~ pour aller s'installer et coucher, cinquante ~~ou cent~~ kilomètres plus loin, à la belle étoile! L'exode forcé est irréalisable.

On arriverait peut-être à décongestionner dans une certaine mesure en faisant peur à ces citadins qui s'accrochent à leurs péna- tes comme des naufragés à leur rad^{eau}, en dressant devant eux le spectre d'une mort atroce sous des décombres embrasés, mais on voudrait justement évacuer sans créer de panique dans les esprits, ^{surtout} ~~sans~~ donner l'impression que l'armée accepte d'ores et déjà l'éventualité de bombardements américains de grande envergure. On a toujours prétendu que les aviateurs ~~américains~~ ^{ennemis} ne pourraient survoler ^{efficacement} ~~le sol sacré~~ du Japon. La population ^{à la vue} ~~est~~ Siérait-il maintenant de la détromper? ^{brutalement?}

29 janvier. - Les autorités ~~japonaises~~ ont finalement autorisé mes ^(des intérêts étrangers à) services ~~à~~ (Tokohama) à occuper éventuellement l'ex-Consulat de Gran- de-Bretagne dans cette ville, mais à une condition, c'est que je ferai sceller portes et fenêtres du premier étage. De là-haut, ^{pourrait} ~~on~~ ^{voir} la mer; ~~peu~~ ^{peu} donc! et voir un bateau qui passe...

En octobre dernier, on m'avait imposé la même condition pour l'ex-Consulat des Etats-Unis, avec cette autre réserve que, si j'oc- cupais un consulat, je renoncerais à l'autre. Disposer des deux eût été trop demander. Décidément, les Japonais ont des conceptions tout à fait à eux en matière de propriété ~~ennemie~~. J'ai finalement renoncé ^{comme le voudrait la pratique internationale,} à les convertir, ^{en} ~~insistant~~ ^(plus) pour que me soit confiée, la garde de tous les bâtiments appartenant aux pays dont je représente les intérêts.

15 février. - L'émission radiophonique que nous réserve la Suisse une fois par semaine nous cause fréquemment ^{d'amères} ~~de cruelles~~ déceptions. Au lieu des nouvelles attendues, nous ~~ne percevons~~ ^{due} qu'un vague bruit de griture. Le cause en est, ^{parfois} aux ~~interruptions~~ ^{empéries}, ce nous semble, mais le plus souvent au breuillage ^{même} des Japonais. Ce n'est pas, je gage, les nouvelles suisses qui les ^{indisposent} ~~irritent~~, mais le fait que nous possédons des appareils de radio, lesquels peuvent ^{nous fournir} ~~introduire~~ ~~des~~ ~~informations~~ des informations inopportunes sur ce qui se passe dans le monde et, singulièrement, sur le front russe ^{français} ~~français~~, en dehors du communiqué of- ficiel de Berlin, ~~sur~~ ^{et} un black out complet.

~~Le 23 février 1945, suite à une trentaine de couverts à la résidence officielle.~~

26 février.- En Europe, le mouvement d'opinion contre les "atrocités japonaises" se poursuit. M. Eden ^{aurait} prononcé à la radio un violent réquisitoire à ce sujet. J'ignore ce qu'il a dit exactement.

Aux plaintes formulées, le gouvernement japonais oppose le silence le plus hermétique. Il ne répond pas à mes notes. J'insiste, mais sans dépasser la mesure, et les semaines passent. J'en suis désolé, car, à Londres comme à Washington, notre patience pourrait avoir l'air de couvrir des attitudes qu'il faut déplorer, voire condamner. A mon avis, il ne doit pas exister beaucoup de gouvernements avec lesquels il soit plus difficile et plus ingrat de travailler. Je me heurte à une obstruction systématique qui ne vient sans doute pas du Ministère des affaires étrangères, mais bien des Ministères de la guerre et de la marine. ~~Un dirait.~~ Un dirait que l'intérêt japonais est toujours à l'opposé des intérêts que je représente. Disons tout simplement que le Japon supporte mal les interventions d'un pays tiers dans des affaires qui, selon lui, ne regardent que lui et les pays avec lesquels il est en guerre. Cette conception est inadmissible, mais il ne me paraît pas douteux qu'elle est celle des bureaux militaires.

Il faudrait protester une bonne fois contre cette pratique du silence persistant dans certaines affaires ou des atermoiements continuels dans d'autres. En nous accommodant ^{si peu que ce soit} ~~avec~~ (de tels procédés dilatoires qui sont la marque ^{caractéristique} de l'administration japonaise, nous contribuons, malgré nous, à augmenter les souffrances de milliers de malheureux qui comptent sur nous dans leur détresse.

7 mars.- Depuis des semaines, je tourne dans un cercle vicieux. Du côté anglais et américain, on s'en prend énergiquement à l'attitude pour le moins suspecte des Japonais qui ne m'autorisent pas à me rendre compte sur place si les prisonniers de guerre sont traités avec humanité, ce dont on a des raisons de douter, et, du côté japonais, on se refuse à m'ouvrir les camps de prisonniers sous prétexte que le Japon est victime d'une infâme campagne de calomnies de la part de ses ennemis. Il serait facile d'en sortir. Il suffirait qu'en m'accordât les permissions de visiter que je réclame à cor et à cri, et la prétendue campagne contre les atrocités japonaises cesserait sans doute aussitôt.

Mais au Gaimusho, où fait évidemment règle la consigne des militaires, on ne l'entend pas de cette oreille. On parle de "manœu-

vres politiques" de la part des Anglo-Américains, de chantage, auquel le Japon se refuse délibérément à céder. Je m'efforce, dans mes longues entrevues avec le ministre ^{Shigemitsu} ~~S~~, de dissiper ce que, diplomatiquement, j'appelle le malentendu. Reine perdue.

Le "Nippon Times", l'organe officieux du Gaimusho, a prétendu d'ailleurs que Londres et Washington recevraient des nouvelles des prisonniers internés à Shanghai, Hongkong et Singapour, lesquels pourraient correspondre librement avec l'extérieur, leurs lettres étant seulement visées par l'autorité militaire. C'est là évidemment pure invention et ~~j'ai signalé~~ ^{j'ai signalé} le fait au Gaimusho, qui sera fort embarrassé de me répondre... s'il répond.

12 mars.- Ai eu encore plusieurs entretiens avec le Gaimusho sur la question toujours pendante des visites aux prisonniers de guerre. On n'en sert pas. Mon interlocuteur me répète invariablement que c'est la campagne ennemie sur les prétendus mauvais traitements des prisonniers qui est cause des retards dont je me plains. A quoi ~~j'ai rétorqué~~ ^{je rétorque} que, une fois de plus, que le refus persistant des autorités militaires de m'autoriser à visiter les camps ^{incriminés} a pu faire perdre patience à Londres et à Washington. Il est compréhensible qu'en ait fini par se fâcher. Le fait est que mes innombrables démarches sont demeurées infructueuses. Comme toujours, le dernier mot me reste, car mon interlocuteur, qui n'a pas ma liberté d'argumenter, ne sait plus que répondre.

Il est dans les épines encore quand je lui rappelle que j'attends toujours une réponse à l'idée que je lui ai soumise de faire venir des vivres de Vladivostok pour les prisonniers de guerre.

13 mars.- Déjeuner d'une trentaine de couverts chez M. Shigemitsu, ministre des affaires étrangères. Ma femme a pour voisin de table M. Malik, ambassadeur de l'Union soviétique, qui est d'ailleurs toujours d'une gentillesse extrême avec nous. A un moment donné, pendant le repas, il a levé ^{ostensiblement} son verre à ma santé.

J'ai pu encore causer ^{récemment} avec M. Shigemitsu de la question des prisonniers de guerre. ^{L'armée et la marine, me dit-il, sont très mentés} ~~xxxxxxx~~ contre les Anglais et les Américains à cause de la campagne dite des atrocités. Il s'efforce d'apaiser les esprits, mais il est certain que le Japon ne cédera pas à ~~ix~~ des méthodes d'intimidation. Il m'a répété ce qu'il m'a dit plus d'un fois: "Fighting is fighting, humanity is humanity". Le Japon ne peut rien négliger pour obtenir la victoire et il ne veut rien faire qui soit contraire aux intérêts militaires. Sous cette réserve, il n'a

22 mars.- Les internés se plaignent de l'insuffisance et de la pauvre qualité de la nourriture. Mais que faire dans un pays qui souffre lui-même de la faim? Le mieux serait encore de libérer tous les captifs et de les laisser se débrouiller avec mon aide pour leur subsistance. J'insisterais alors pour qu'en m'autorise à faire venir des vivres de Vladivostok.

Pourquoi ne rendrait-on pas la liberté à mes gens de Guam, ^{enfin} ^(par exemple) qui sont des agriculteurs et qui pourraient travailler la terre pour se nourrir, soutenus, bien entendu, par les secours que je serais en mesure de leur faire parvenir?

3 avril.- Schwarzenbourg, qui nous consacre, chaque lundi, une émission d'une demi-heure, nous a informés, dans un méchant bruit de friture, que la ville de Schaffhouse a été bombardée, le 1er avril, par des aviateurs américains qui, à la suite d'une tragique méprise, l'avaient sans doute prise pour une ville allemande. Nous en sommes consternés. Il y ~~xxxxxxxxxxxx~~ aurait une trentaine de morts et les dégâts seraient considérables. Ribí, mon chef de chancellerie, un fidèle schaffhouseois, est bouleversé.

Bien que notre neutralité soit une institution internationalement reconnue, on trouve assez naturel, au dehors, que la Suisse paye, de temps à autre, son écot à la guerre qui désole tant d'autres pays pas plus fautifs que le nôtre. Un jour qu'à l'Ambassade de Grande-Bretagne, je montrais les photos d'un de nos hebdomadaires sur les dommages causés à la ville de Bâle par la "Royal air force", nos amis anglais n'avaient nullement l'air contristé; au contraire, ils avaient peine à contenir leur satisfaction en constatant l'efficacité du feu de leurs escadrilles. "Ne voulez-vous, me disait Sir Robert Craigie, l'ambassadeur, ce sont choses qui arrivent en des temps comme les nôtres. Une erreur est vite commise. Il faut comprendre et excuser, d'autant plus que cette guerre, nous la faisons aussi pour vous, pour vos libertés...". *Pour finir, c'est à moi qu'on faisait la leçon!*
(en riant)

5 avril.- La mentalité japonaise, une énigme la plus souvent pour nous autres, Occidentaux. Une ahma-san, qui se plaisait chez nous, nous a quittés parce qu'en lui offrait dix yen de plus ailleurs. Nous lui aurions accordé volontiers cette augmentation, mais sa dignité, paraît-il, ne lui permettait pas de la solliciter. Pour s'en aller, elle a invoqué une seule raison: sa mère était morte, ~~et~~ elle devait rentrer dans sa famille.

(Deux ou trois jours après, il nous est revenu que sa mère était toujours de ce monde. ~~Il avait donc fait intervenir mensongèrement la mort de sa mère pour améliorer ses gages n'était pas au-dessous de sa dignité.~~
~~Il avait donc fait intervenir mensongèrement la mort de sa mère pour améliorer ses gages n'était pas au-dessous de sa dignité.~~
Il avait donc fait intervenir mensongèrement la mort de sa mère pour améliorer ses gages n'était pas ^{alors} au-dessous de sa dignité. ~~Il avait donc fait intervenir mensongèrement la mort de sa mère pour améliorer ses gages n'était pas au-dessous de sa dignité.~~
~~Il avait donc fait intervenir mensongèrement la mort de sa mère pour améliorer ses gages n'était pas au-dessous de sa dignité.~~ lez vous y retrouver!

En 1924, des amis japonais avaient mis un jeune homme à ma disposition pour m'aider dans mon premier établissement au Japon. Il ^{n'avait un peu d'anglais} et me rendait les plus grands services. Il était pauvre, il n'avait rien, pas même une bonne paire de chaussures pour traverser les bourbiers de la capitale. Un jour que nous faisions ensemble des achats dans les grands magasins de Mitsukoshi, je lui offris avec toute la délicatesse voulue une paire de souliers. Il refusa obstinément. Lui avais-je marqué trop de sollicitude, ce qui pouvait être à ses yeux une faiblesse de sa part? ~~Il avait donc fait intervenir mensongèrement la mort de sa mère pour améliorer ses gages n'était pas au-dessous de sa dignité.~~
C'est de sa part un peu trop sur son dénuement? Le fait est qu'il vint, en core, une ou deux fois me voir, puis il ne donna plus signe de vie. Je n'ai jamais revu

8 avril.- Le gouvernement japonais a répondu sur l'irritante question des prisonniers de guerre. Il n'est pas lié juridiquement par la Convention de Genève; il s'est simplement engagé à l'observer pour des raisons humanitaires. Il demande que Londres précise les cas dans lesquels on aurait relevé des actes de cruauté envers les prisonniers de guerre.

Ce qu'on pourrait en tout cas lui reprocher, c'est qu'il persiste à maintenir des camps de prisonniers dans le voisinage d'objectifs militaires comme ~~à~~ Tokio, ^{et} Yokohama, ~~et dans les environs de~~.

10 avril.- Dans la "Ritournelle de Gombei" de Georges Bonneau, ce quatrain, extrait de cent autres, que je trouve infiniment touchant:

A la mouette du large

Si l'on demande l'heure de la marée:

"Je suis un oiseau des nues, dit-elle;

Demandez aux vagues!"

Que de poésie dans ces quelques mots! Mettons qu'aujourd'hui, au Japon, les poètes, s'il en reste, sont bâillonnés.

12 avril.- A part nos contacts obligés avec les diplomates du Ministère des affaires étrangères, nous vivons plus que jamais en marge de la vie japonaise. Nous sommes, sans y être, au milieu de cette nation qui se ferme instinctivement à tout ce qui est étranger. Elle vit pour elle; nous vivons pour nous. Sans en être séparés physiquement, nous la sentons très loin de nous, à des centaines, à des milliers de milles marins. Au coeur même

De Tokio, dans un intérieur de caractère tout occidental, nous pourrions être aussi bien à Madrid qu'à Oslo. Dans l'isolement qui est le nôtre, plus rien du dehors ne se mêle à notre vie domestique. Pas même les journaux qui pour nous sont lettre morte. Nous sommes au figuré des enterrés vivants au sein de cette multitude qui s'agite et peine autour de nous sans nous voir et sans même savoir que nous existons. On nous avait envoyé dans ce pays pour apprendre à le connaître et resserrer, selon la formule consacrée, nos liens d'amitié entre nous et lui. Sous ce rapport, notre mission a échoué. Les obstacles auxquels nous nous heurtons narguent notre bonne volonté. Le vide règne autour de nous. Nous sommes en plein désert. Bien qu'encore inconnu sous une foule de rapports le Japon nous fuit avec ses secrets. Nos pieds sont ligotés et nous ne faisons plus, chaque jour qui passe, un pas dans sa direction. S'il est là malgré tout, tout près de nous, à nous toucher de la main, il n'est pas moins, pour nous, comme l'escargot dans sa coquille. C'est à bien des égards désespérant. Venir à lui de si loin et en apprendre si peu! Mais il faut en prendre son parti. C'est là un mur contre lequel on se casserait inutilement la tête.

" Et n'en savez-vous pas assez sur lui ? " m'aurait demandé ce journaliste américain, peintre à ses heures, que le hasard avait mis sur mon chemin à Tokio en 1924 et qui, après un séjour de trois ou quatre semaines au Japon, s'était mis gaillardement à écrire un drame japonais en cinq actes intitulé: Djishin (Tremblement de terre). Il ne doutait de rien, le malheureux! Faire parler et agir, tout au long d'une histoire dramatique, des Nippons dans leur vérité, quelle puérile présomption! J'ai beau avoir du Japon une expérience de plus de sept ans, la difficulté serait pour moi énorme, insurmontable. Y a-t-il rien de plus insondable que la psychologie d'un peuple comme le peuple japonais ?

15 avril.- Le renchérissement s'accroît encore ne vous donne-t-il qu'une image bien imparfaite de la situation économique réelle. Officiellement, le prix des pommes de terre, par exemple, a décuplé depuis l'ouverture des hostilités, mais vous auriez peine à vous procurer un kilo ou deux de ces tubercules. Le riz est quinze fois plus cher qu'il y a deux ans, mais allez en dénicher un sac, yen en mains! Pour le sucre, vous pouvez multiplier sa valeur marchande par quarante ou soixante, il restera introuvable, même en quantités pharmaceutiques. Quant au beurre, vous en obtiendriez difficilement une livre pour 50 yen, soit pour plus de 50 frs. suisses au cours officiel. Ne parlons pas de légumes. On n'en voit plus en ville. Il faut leurs courir après dans les campagnes.

De fait, on assiste à un véritable rush chez les paysans pour la chasse à ce genre de comestibles. Les trains sont archi-bondés, chaque voyageur espérant mettre la main sur un chou, deux radis ou trois carottes. En
(près d'une chaumine,)

Le dimanche, voyant, ces milliers d'estomacs creux battre la campagne ~~pour~~ pour ramener, le soir, une dérisoire botte de poireaux, j'ai mieux compris la fièvre des chercheurs d'or.

16 avril.- Pour remonter le moral du peuple, le gouvernement a mis tous ses espoirs dans une offensive victorieuse en direction de l'Inde. Voici quinze jours que les forces nippones attaquent dans la région de Kohima et d'Imphal, mais les Anglais, qui se battent avec un cran admirable dans un climat insalubre, ont fini par les bloquer dans la jungle à une quarantaine de kilomètres en territoire hindou. La presse de Tokio a ^{vait} crié victoire un peu trop tôt.

En Chine, les choses ne vont pas beaucoup mieux. L'envahisseur piétine et les guerrillas lui feraient beaucoup de mal. On apprend aussi que Wang-Ching-Wei, le Kissling chinois, a été victime d'un attentat et qu'on le soigne au Japon, mais sans grand espoir de le ^{remettre} ~~sur pied~~ ^{sur pied}. Fort ennuyeux pour le gouvernement Tojo.

17 avril.- Les choses sur le front russe doivent aller assez bien, car les dirigeants de Moscou relèvent la tête vis-à-vis du Japon. Ils viennent de lui retirer les concessions de pétrole et de charbon dans la partie soviétique de Sakhaline. Le coup est sensible pour Tokio. Staline aura voulu offrir quelque compensation aux Alliés qui lui fournissent un matériel de guerre ^{considérable} ~~énorme~~ au prix de mille difficultés.

3 mai.- Long entretien, à sa résidence, avec le ministre des affaires étrangères, M. Shigemitsu, au sujet des prisonniers de guerre. Je le trouve plus réticent que jamais. Il m'annonce bien que je pourrai visiter des camps, mais il ne s'agit que ^{de} deux pour le moment (Nagoya et Niigata). Quant aux autres, je pourrai les visiter plus tard au fur et à mesure que j'en ferai la demande! Mais, ^{encore une fois,} comment demander à voir ce qu'on ne connaît pas? J'ai répondu que je ne ^{tenais} ~~tenais~~ pas à visiter un camp plutôt qu'un autre; je demande ^{dis} qu'ils ^{fussent} ~~soient~~ tous ouverts à mes délégués. D'ailleurs, pourquoi ~~ne~~ me donne-t-on pas la liste de tous les camps où se trouvent des prisonniers américains et britanniques? Cela devrait être fait depuis longtemps.

Silence. Mon interlocuteur, tête baissée, réfléchit. Il est visiblement embarrassé. Et quand il parle, son anglais s'en ressent. Les mots ne viennent pas. Il énonne et il me faut tendre l'oreille pour déduire de phrases alambiquées dont chaque mot tombe lentement l'un après l'autre qu'il fera son possible pour m'aider et qu'il espère qu'on me permettra bientôt de visiter aussi les camps de prisonniers en Chine. Entretien à la fois pénible et cordial quand même.

de saurais, véritable de l'appui d'une "guilde" protectrice pour
 aller sur ses terres au Japon et sur ceux de ses ressortissants.
 L'ambassadeur Itabashi et ses collaborateurs ne sont pourtant pour
 rien dans la défection. Le gouvernement japonais n'est pas
 de cet avis et il ne veut pas laisser les ressortissants japonais
 dans sa main. Les criminels, même complices de la part des
 agents de l'ambassade d'Allemagne. Il ne reste rien de l'
 état qui avait si longtemps uni les deux ambassadeurs. C'est
 par le hasard que le petit digne pour son ex-collègue Itabashi.

Le mai. - Un jour, l'ambassadeur soviétique, je lui demandais ce
 qu'il pensait de l'aide en armes et en matériel fournie à nos pays par
 les Anglo-Américains. Au lieu de se montrer satisfait, M. Malik fit le
 geste en disant que cette aide des Alliés était, en somme, fort peu de
 chose. "C'est à l'Oural et à la Sibirie, a-t-il souligné, que nous de-
 vons la arme qui est mis aux Allemands en déroute."

Cette brève réponse en dit long sur les sentiments qu'au
 sujet, les Russes nourrissent envers eux l'Angleterre et les Etats-
 Unis, leurs alliés et capitalistes, le fascisme autiste lui et
 bien, malgré tout ce qui devrait le combler dans les prochaines
 semaines. Mais le tout sans doute ainsi. C'est toujours à son
 caractère individualiste des Alliés qui s'opposent à son

le mai. - Une servante japonaise est venue nous dire en cachette que
 les diplomates italiens souffrent de la faim. Si nous avions quelque
 chose à leur donner, elle se chargerait volontiers de la commission.
 Le geste de cette Japonaise est courageux, car si la police la sur-
 prenait, Dieu sait ^{quel} ~~un~~ châtement ~~serait~~ serait le sien.

Nous rassemblons aussitôt des vivres pour les malheureux cap-
 tifs en adjurant la domestique dévouée de se montrer prudente.

Ce n'est pas nous qui oublierons nos amis italiens dans leur
 détresse. Plus d'une fois, j'ai essayé d'entrer ouvertement en rap-
 ports avec eux, mais chaque fois, le Ministère des affaires étran-
 gères a rejeté sèchement ma demande. Ils sont enfermés dans leur am-
 bassade et le resteront, me dit-on, jusqu'à la fin de la guerre. "Per-
 sonne, me déceche encore le fonctionnaire compétent, n'a le droit
 de s'occuper de leur sort. Après ce qu'elle a fait (sic), l'Italie

ne saurait bénéficier de l'appui d'une "puissance protectrice" pour veiller sur ses intérêts au Japon et sur ceux de ses ressortissants.

L'ambassadeur Indelli et ses collaborateurs ne sont pourtant pour rien dans la défection ~~de l'Italie~~ ^{en Italie}. Le gouvernement japonais n'est pas de cet avis et il se croit ^{autorisé} à ~~traiter~~ ^{les} ~~xxxxxx~~ plus ou moins comme des criminels. Même comportement de la part ~~de l'ambassade d'Allemagne~~ de l'ambassade d'Allemagne. Il ne reste rien ~~de l'amitié~~ de l'amitié qui avait si longtemps uni les deux ambassadeurs. ~~Stahmer~~ Stahmer ne lèverait pas le petit doigt pour son ex-collègue Indelli.

dam un cocktail
 11 mai.- Causant avec l'ambassadeur soviétique, je lui demandais ce qu'il pensait de l'aide en armes et en matériel fournie à son pays par les Anglo-Américains. Au lieu de se montrer satisfait, M. Malik fit la moue en disant que cette aide des Alliés était, en somme, fort peu de chose. "C'est à l'Oural et à la Sibérie, a-t-il souligné, que nous devons les armes qui ont mis les Allemands en déroute."

Cette brève réponse en disait long sur les sentiments qu'au fond, les Russes nourrissent envers ~~xxx~~ l'Angleterre et les Etats-Unis. Entre communistes et capitalistes, le fossé subsiste bel et bien, malgré tout ce qui devrait le combler dans les présentes circonstances. Moscou le veut sans doute ainsi. C'est conforme à son impérialisme idéologique. Pas d'amitié qui tienne en dehors du communisme.

Du retrait par les Soviets des concessions japonaises en Sakhaline russe, la presse locale ne souffle mot. On lui aura donné l'ordre d'encaisser sans mot dire. Elle se venge en portant aux nues la magnifique résistance des Allemands dans les plaines de l'Ukraine. Quant aux victoires soviétiques, pourtant ^{impressionnantes} - l'armée de ~~xxxx~~ Koniev arrivait il y a huit jours à la frontière tchécoslovaque! - elle les passe sous silence ou en minimise ridiculement l'importance.

Le Japon craint trop d'être bombardé à partir de Vladivostok ~~xxx~~ pour renoncer à sa neutralité envers l'Union soviétique, mais il met aujourd'hui tout son espoir, d'une part, sur un redressement allemand face à l'armée rouge et, d'autre part, sur les dissensions ^{selon lui,} qui ne doivent pas manquer de surgir entre Russes et Anglo-Américains, deux mondes aux conceptions trop opposées pour s'entendre à la longue. La presse brode à l'envi sur ce double thème; elle pourrait bien aller assez vite au-devant d'une double déconvenue.

15 mai.- Le gouvernement japonais a fait savoir aux diplomates italiens que ceux d'entre eux qui se déclareraient par écrit en faveur de la "République sociale italienne" créée dans le Nord de l'Italie par Mussolini sous la protection des baïonnettes allemandes seraient aussitôt remis en liberté. Deux seulement l'ont fait, que je sache, et l'un, le secrétaire commercial, ^{M. Angeloni} que je voyais assez souvent, ne se montre plus dans la société. Il faut croire qu'il se gêne de son acte.

Pour venir en aide à ceux qui ont préféré la captivité et qui avaient d'ailleurs été pour moi des amis avant le changement de régime en Italie, j'ai entrepris toutes sortes de démarches, qui n'ont rien donné. J'avais pris, en particulier, l'avis du délégué apostolique, Mgr Marella, qui avait beaucoup apprécié ce que je tentais de faire pour ses compatriotes ; j'avais vu aussi mon collègue hongrois ^{M.} de Végh, qui avait bien voulu se charger, à ma demande, d'un sondage auprès des Allemands et qui était revenu complètement bredouille. Sachant que nos amis étaient assez durement traités par leurs geôliers japonais, je finis par prendre mon courage à deux mains, comme on dit, et suis allé voir le Colonel Omero Principini, Attaché militaire venu de Chine et ~~nommé~~ ^{nommé} le 1er avril dernier, Chargé d'affaires en pied de la République mussolinienne. Qui mieux que lui pourrait obtenir du gouvernement impérial des adoucissements en faveur de ces internés? S'ils sont restés fidèles à leur roi, ils ne sont pas moins de bons Italiens.

(Mais le colonel ne voit pas du tout les choses ^{de la même façon} ~~comme moi~~ et c'est très froidement, même assez cavalièrement qu'il accueille ma démarche. De quoi je me mêle! Pour un peu il me dirait que mon intervention d'humanité est une ingérence inadmissible dans les affaires italiennes. J'ai beau lui représenter la condition difficile de ses ex-collègues, il ne veut rien savoir. Il trouve même qu'ils n'ont ce qu'ils ont mérité. Je suis déjà debout qu'il me laisse entendre que, contrairement à ce qu'on veut faire croire, le peuple dans son immense majorité est toujours pour le Duce. Ces derniers jours encore, des jeunes gens qu'on voulait arrêter comme fascistes ont chanté la "Giovinezza" sous le nez des policiers.

Je ~~ne suis~~ ^{n'étais} pas venu discuter sur ce terrain-là. Je venais en ami plaider la cause d'amis abandonnés. C'est tout, Je n'avais plus qu'à me retirer.

26 mai.- La nouvelle est parvenue à Washington - on se demande d'où -- que des soldats américains auraient été massacrés aux Philippines par les forces japonaises. Instruction m'est donnée de remettre une note de protestation au gouvernement ~~japonais~~ ^{impérial}. On précise que la démarche doit être faite ^{en} ~~personnelle~~ par le ministre de Suisse. Cette même exigence est formulée chaque fois dans les cas de ce genre.

30 mai.- Dans les années 30, les conditions économiques et sociales du Japon étaient si mauvaises que beaucoup d'observateurs à l'étranger prédisaient une révolution. Il était même courant de parler du Japon aux pieds d'argile. Dans son livre "Japan's Feet of clay", de 1937, un auteur anglais, Freda Utley, intitulait tout un chapitre : "The imminence of social revolution". Le malaise était avant tout ouvrier. Les chiffres montraient avec une évidence écrasante que les travailleurs étaient affreusement exploités.

Était-ce pour prévenir le chaos que les militaires allaient lancer leur pays dans l'aventure ? C'était peut-être leur suprême excuse. Ils auraient pu dire aux gouvernants : "La situation était devenue socialement intenable. Il fallait faire à tout prix quelque chose pour en sortir. C'est vous avec les gros industriels qui nous avez amenés, nous les généraux, à ne plus voir d'exutoire ailleurs que dans la guerre!"

2 juin.- Le Japon est économiquement à plat et le gouvernement ne fait rien, qu'en sache, pour améliorer un peu la situation. Mais qui lui jetterait la pierre? Que peut-il faire? Importer? Comment? Et avec quoi?

On voit, ici et là, encore quelques queues devant les boutiques. Mais que peuvent-elles encore ^{débiter à leurs clients} vendre, ces misérables boutiques de planches qui crient le vide et la misère? Un peu de soya de mandchourie peut-être, un peu de poisson séché? On offre 500 yen pour une bouteille de whisky, 1000 yen pour une montre suisse ordinaire!

Quelle dégringolade ^{de la monnaie nationale!} du yen! Entre ^{celle} ~~celle~~ d'aujourd'hui et ^{celle} ~~celle~~ d'hier, on mesure fatalement la distance. En 1924, au Ministère des affaires étrangères, la Baron Shidehara me racontait que, dans sa jeunesse, lorsqu'il ^{passait} ~~passait~~ ses vacances dans le Boshu, on lui demandait ^{quelque 10} ~~quelques~~ ¹⁰ ~~seul~~ (centimes) par jour pour sa pension! J'ai vu mieux en 1925. Dans un garage, on ^{avait} ~~avait~~ vendu à mon insu quatre pneus usagés que j'y avais laissés. Sur ma demande d'explications, ^{l'ouvrier} ~~le garçon~~ du garage ~~me~~ répondit qu'il n'avait pas cru devoir laisser échapper l'occasion ~~qui se présentait~~ de vendre lesdits pneus ~~à quel prix~~ dans mon intérêt. On lui demanda alors ^{à quel prix} ~~combien~~ il les avait ^{cédés} ~~vendus~~. Réponse: le ^{sen} ~~centime~~ par pièce!

Ce n'est ni du Courteline japonais ni du Feydeau nippon. Mon interprète, M. Takano, avocat du barreau de Tokio, me traduit ^{dit} la réponse le plus posément du monde. On ^{est dit} ~~est dit~~, ma parole, que lui aussi ^{crovait} ~~croit~~ à la chance miraculeuse de cette vente! ^{sur} ~~sur~~ quoi je réponds posément aussi, au risque de peuffer de rire: "Merci de m'avoir sauvé ces 40 centimes. Je vous les abandonne en guise de remerciement".

L'avocat ^{me fit} ~~me fit~~ un gentil sourire et ^{l'ouvrier} ~~le garçon~~ du ~~garage~~ ~~est~~ incliné gravement devant la générosité de mon geste.

4 juin.- Après avoir annoncé avec un luxe incroyable d'hyperboles la chute d'Imphal, la presse est visiblement gênée par la retraite des troupes hindoues sous le commandant de Bose. Elle ne sait plus sur quel pied danser. Certaines gazettes se sont tirées d'affaire en se rabattant sur de maigres succès opérationnels dans le Honan.

Quant à l'Allemagne, en lui est toujours très fidèle. L'ambassadeur Stahmer ne pourra pas reprocher aux Japonais d'être des lâcheurs. Ils aurent été jusqu'au bout de féaux amis du Führer.

Le parti pris des journaux contre les Russes est d'autant plus ma-

différentes. Toutes les mauvaises nouvelles, vraies ou fausses, concernant l'U.R.S.S. trouvent d'emblée bon accueil dans leurs colonnes. Avec toujours la même prophétie, rengaine des Cassandres: Brouille inévitable entre Russes et Anglo-Américains. Comment voudriez-vous, bonnes gens, que lords anglais et milliardaires yankees pactisassent longtemps avec les bolchéviks hirsutes, couteau entre les dents ? --

En attendant, le gouvernement se plaint ouvertement de l'apathie trop grande à son gré des masses populaires. On les voudrait plus ardentes dans l'effort de guerre. Pour secouer leur prétendue torpeur, on leur révèle que certains revers japonais dans le Pacifique n'auraient pas été possibles si amiraux et généraux avaient disposé d'avions en nombre suffisant, ce qui était probablement vrai. C'est l'usine aujourd'hui qui gagne ou perd les batailles. Au peuple d'en tirer les conséquences.

Poussées par la faim et peut-être aussi un peu par la peur, des familles continuent à évacuer la capitale, mais le rythme de l'exode est si lent qu'on ne saurait parler de décongestionnement. Tokio est toujours aussi vulnérable que par devant. A la moindre bombe incendiaire, des bi-coques pourront flamber comme boîtes d'allumettes. " Tout de passera, vous verrez, disait un diplomate facétieux, à l'enseigne de la rôtisserie de la reine Pédauque. Je ne sais pas si cette réminiscence littéraire était de bon goût, mais ce qui est certain, c'est qu'elle vous donnait froid dans le dos. On voyait flamber l'immense Babylone.

Comme flambait Berlin au demeurant, un sujet dont les Japonais se gardaient de parler, eux, ces habitués des grandes catastrophes. On les comprenait. En présence de Suisses rescapés du terrible tremblement de terre du 1er septembre 1923, on n'osait parler de secousses sismiques. Le thème était tabou, comme la corde dans la maison d'un pendu.

Un ami japonais, avec qui je bavarde sur la lenteur que mettent les gens à prendre la clé des champs, comme ils y sont invités par les Autorités, me dit que cela tient principalement à la pénurie des moyens de transport. Des familles qui trouveraient refuge à quarante ou soixante kilomètres ne peuvent pourtant pas s'en aller à pied, baluchons sur le dos. Et les moyens de transport font défaut, parce qu'on n'a plus assez de carburant. On voit partout des camions qui rouillent, abandonnés, près des garages ou au bord des chaussées. Un spectacle qui a quelque chose de désolant.

- Ne pourriez-vous pas, ai-je demandé à mon aimable interlocuteur, équiper vos camions avec des appareils fonctionnant au gazogène ?

- Impossible, a-t-il aussitôt répondu. Jamais le gouvernement n'accepterait de fabriquer des appareils de ce genre, alors qu'il n'y

a déjà pas assez de bras pour la construction d'avions. Et voyez-vous, a-t-il fait observer, aurait-on même de la benzine en suffisance que pas un des milliers de véhicules condamnés aujourd'hui à l'immobilité ne pourrait reprendre la route. Il n'en est pas un, en effet, auquel on n'ait pas enlevé une pièce essentielle, carburateur, dynamo, batterie, bougies, etc pour la fixer sur un autre camion. On n'a pas ~~l'idée~~ idée de ce que le Japon a souffert ^{et souffre encore du manque} de l'absence de pièces de rechange.

même que On n'y avait point pensé avant de déclencher la guerre. ^{De} ~~comme~~ ce maréchal Leboeuf qui, en 1870, déclarait qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre à l'armée française, plus d'un général japonais aura cru qu'il ne manquait pas un boulen à l'équipement de guerre du Japon.

5 juin.- Le 28 janvier, M. Eden s'était vigoureusement élevé à la Chambre des communes contre les atrocités japonaises, ce qui avait déchaîné l'ire ^{de Tokio.} ~~des dirigeants japonais.~~ On lui avait demandé alors si l'on ne pourrait demander au gouvernement soviétique d'intervenir ^{auprès} ~~aux~~ ^{des autorités nipponnes} ~~puisque~~ aucune suite n'était donnée par ^{elles} ~~les autorités japonaises~~ aux représentations faites à plusieurs reprises par l'entremise de la Suisse. Le 25 mai, le chef du Foreign Office a fait savoir ~~que~~ qu'une demande dans ce sens avait été adressée à Moscou, mais que cette démarche "does not in any way express any lack of confidence in Switzerland as protecting power". Il a ajouté que "we know that our swiss friends have done everything in their power".

Je suppose que l'ambassade des Soviets est intervenue auprès du gouvernement japonais, mais rien n'a transpiré de cette démarche. Le Gaimushe ne m'en a jamais soufflé mot. Mais je comprends mieux pourquoi les Japonais sont si irrités contre Eden et son gouvernement. Se faire donner ^{une} ~~la~~ leçon ^{de l'humanité} ~~par des Russes~~ a été pour eux du fort tabac.

Une détente s'est en tout cas produite. On m'a autorisé à visiter les camps de Nagoya et de Niigata dans des conditions ^{satis-faisantes} ~~admirables~~. Encore m'at-on ^{fait} ~~donné~~ des promesses formelles pour la visite prochaine de tous les autres camps. Il serait même question de déférer au désir que j'ai maintes fois exprimé, à savoir d'établir à l'avance un programme pour les ^{inspections} ~~visites~~ futures. Ainsi, je ne serais plus obligé de mendier visite après visite. On m'assure, au surplus, que plus de soins seront donnés à l'avenir à l'établissement des listes de prisonniers qui furent si souvent pour nous de vrais casse-tête chinois. ^{c'est le dégel.} La guerre va mal pour les ~~amis~~ Japonais. Ils mettent de l'eau dans leur saké.

6 juin.- L'événement des événements s'est produit. Les Alliés ont débarqué en France. Le troisième front s'est ouvert en Normandie. Mais on tremble un peu à la pensée d'un échec. On ne dormira guère avant d'être rassuré. C'est le sort du monde qui va se jouer ~~dans~~ sur les plages de la Manche. De l'Europe en tout cas. La plus grande ^{de-} ~~taille~~ taille de tous les temps est engagée.

Des milliers de Japonais ne dormiraient pas non plus. N'est-ce pas aussi le destin du Japon qui est en jeu en Normandie?

7 juin.- Nos amis de l'Ambassade de France font une drôle de ^{bricotte} ~~bricotte~~. Ils tremblent pour Hitler. On les évite. On ne sait que leur dire.

Le mois dernier, me rappelle mon agenda, leur ^{cher} ~~maréchal~~ avait déclaré: "La prétendue libération est le plus trompeur des mirages. Quand, grâce à la défense du continent par l'Allemagne, notre civilisation sera définitivement à l'abri de danger...".

On frémit ~~de colère~~ d'indignation en lisant cette prose ^{quasi} ~~prose~~ criminelle d'un *maréchal de France*.

8 juin.- Sous la rubrique "Ambassade d'Allemagne", la liste du Corps diplomatique fait mention, immédiatement après les trois représentants de la flotte de l'armée et de l'aviation, de "M. le Colonel de Police Josef Albert Meisinger, 1er Secrétaire". C'est sans doute la première fois, ~~xxx~~ depuis que le monde est monde, ~~xxx~~ qu'un gouvernement fait figurer en toutes lettres un policier dans sa liste du Corps diplomatique. ^{Le fait est} ~~est~~ évidemment scandaleux, mais qui oserait protester? Le gouvernement Teje enverrait promener sans façon le protestataire.

Le cas est d'autant plus révoltant que toutes sortes de bruits, ^{assez} ~~très~~ vagues il est vrai, circulent sur la personne de ce Meisinger,

parmi les ruines de

lequel aurait joué un rôle néfaste à Varsovie. C'est là peut-être pure calomnie. Toujours est-il que les Japonais accordent le bénéfice des privilèges et immunités diplomatiques à une créature de Himmler ~~et à Ribbentrop~~ dont la fonction est de surveiller et l'ambassadeur et ses collaborateurs comme aussi toute la colonie allemande, c'est-à-dire de faire régner discrètement la terreur parmi tout ce qui est allemand à Tokio. Que pourrait faire d'autre "M. le Colonel de Police"? Cette présence sur la liste du Corps diplomatique dénote à la fois un sans-gêne inouï de la part de la police de Berlin envers l'ambassadeur à Tokio et un cynisme révoltant de la part du gouvernement japonais envers les ~~rigides~~ règles non écrites de la bienséance internationale. Il est capable de tout s'il est capable de cela.

J'ai d'ailleurs fait dernièrement la connaissance du policier-diplomate à l'Ambassade d'Allemagne. On me le présentait; je ne pouvais guère ne pas lui serrer la main. L'homme ne répondait pas du tout à l'image que je m'en étais fait. J'avais devant moi, non pas un Videck à mine plus ou moins sinistre, mais un gros bonhomme vêtu de blanc, jovial et ventru, qu'en aurait pu prendre pour un officier de marine et qui se trémoussait tout en sourires et en brèves courbettes. Loin de jouer à l'homme important qui plie sous le poids des secrets d'Etat, il me dit avec la plus aimable des facondes, tous les beaux souvenirs qu'il garde ^{ait} de la Suisse. Il se montre ^{ait} enthousiaste, en particulier, ^{pour} notre Lac-des-quatre-Cantons. Weggis, ~~est~~ un de ses coins favoris.

~~J'ai vu, à l'ambassade, un homme qui se présente comme un ter-~~
~~riblant et cet homme, qui dit tout et tout savoir, ~~est~~ joue~~
~~au sein de l'ambassade d'Allemagne~~

Il faut s' (à un bombardement plus ou moins prochain)
9 juin.- ~~Nous devons~~ nous attendre ~~aux~~ de
Tokio. Aussi avons-nous ~~pris~~ arrêté certaines mesures pour n'être
pas pris au dépourvu le jour où ^{nos services devraient être} évacués précipitamment,
~~nos services~~. J'ai déjà retenu les locaux nécessaires pour ma chancel-
lerie à Karuizawa.

13 juin.- La progression des Américains en Normandie nous a fait vivre
des jours aussi ^{diffusés} angeissants que magnifiques. On voit déjà ^{apparaître} la
~~vague~~ clarté ^{qui annonce le} bout du tunnel.

Avant le débarquement, la presse locale claironnait, ^{avec} ~~après~~ les

157
301

les trombones de Goebbels, que l'~~impression~~^{vision} projetée des Alliés se briserait lamentablement contre le "mur européen", dont on publiait d'impressionnantes photographies. Ce serait en beaucoup plus grand, nous assurerait-on, une répétition de l'échec de Dieppe qui avait coûté la vie à des centaines de braves Canadiens. Maintenant que les forces d'Eisenhower ont ~~franchi~~^{franchi} le mur, les prophètes déçus feignent de ~~se~~^{rien} réjouir. Enfin, en les tient! Hitler n'en fera qu'une bouchée.

Mais est-ce qu'une telle presse vaut encore la peine qu'on la lise, ne fût-ce qu'en très ~~rapides~~^{brèves} diagonales? Au lieu d'éclairer ou du moins de prévenir, elle ne fait que tromper grossièrement le public. Du journalisme qui ne voit plus la réalité que par le guichet de ses désirs n'est plus que set infantilisme. Mes services japonais s'en rendent eux-mêmes compte, tant et si bien qu'ils ne ~~donnent~~^{ac} plus ~~rien~~^{le mal} de me traduire l'essentiel de leurs divagations. C'est à peine s'ils jettent encore un coup d'œil furtif sur les bulletins de l'Agence Domei dont ils avaient fait pourtant longtemps leur nourriture préférée.

Au Gaimushe, sourire de commande. On ne veut pas se découvrir, d'autant qu'on discerne sans doute des ~~traces~~^{indices} de ~~joie~~^{satisfaction} sur mon visage. Le ministre S. m'avoue toutefois, ~~qu'il~~ avec une ingénuité dont il n'est pas coutumier, qu'au Ministère, les esprits sont tellement accaprés par le grand événement de France que le travail ceurant en souffre beaucoup. Je crois bien. Est-ce que le mien n'en ~~souffre~~^{car} pas tout autant? Comment avoir autre chose dans la tête que le duel gigantesque qui se livre en ce moment sur le sol de Normandie entre la civilisation et la barbarie?

En Italie, l'avance des Alliés devient spectaculaire. Montgomery n'est plus très loin de Sienna. On boit du nectar à sa radio. Néanmoins, la guerre parmi ce grand jardin d'art qu'est l'Italie a de quoi faire frémir, et l'on frémit à la pensée qu'après le désastre de Cassino, une cité belle comme Sienna pourrait s'écrouler sous les ruines avec sa cathédrale et sa grand-place aux courses de chevaux médiévales. On tremble d'autant plus qu'après ~~Sienna~~^(Saint Bernardin et Saint Cathozini), ~~elle~~^{autres} pourrait le même sort. Et mon cher collègue d'Italie qui me disait mélancoliquement après la chute de Mussolini, alors qu'on pensait que son pays continuerait peut-être la lutte aux côtés des Allemands: "Qu'importe! Maintenant, nous n'avons plus rien perdre!"

14 juin.- Le régime alimentaire des internés est insuffisant, mais il est supérieur à celui du peuple japonais en général.

J'ai réussi à envoyer des caisses de beurre-aux camps de prisonniers de guerre, mais à la condition de ne pas faire figurer le mot "beurre" sur les envois.

Des internés américains à Nanazawa près de Yokohama ont été laissés en liberté, à condition de rester dans le secteur qui leur a été assigné. Or ils se trouvent dans des conditions encore plus difficiles qu'auparavant, car ils n'arrivent pas à acheter contre argent comptant ce dont ils ont besoin. On ne vend rien, car il n'y a plus rien. Ils nous demandent des choses que nous n'avons point: des fruits et du savon, par exemple.

Les prisonniers logés dans les zones dangereuses, à Yokohama par exemple, me donnent du souci. Au Gaikushe, on me dit que les déplacer en rase campagne serait les exposer à ~~la famine~~ ^{la famine} ~~et à la mort~~.
~~et~~.

Des Suisses ont vu, de leurs ^{yeux} vu à Yokohama des prisonniers qui devaient balayer les rues sous les quolibets des badauds. Au Gaikushe, on nie tout, en m'assurant qu'ils balayaient l'enceinte de leur camp.

17 juin.- Les journaux de Suisse nous arrivent encore, mais avec des retards de deux ou trois mois, si ce n'est plus. Des liasses d'histoire ancienne et, pourtant, on les ouvre avec beaucoup d'intérêt. Quatre-vingts numéros à la file. Une bouillabaisse de nouvelles à ~~vous donner~~ ^{vous donner} ~~une indigestion~~.

18 juin.- Saipan, la forteresse nipponne ~~des~~ des Mariannes, est tombé. Un coup ^{douloureux} ~~serieux~~ ~~pour~~ pour le Japon. Après la ~~xxx~~ perte des Gilbert et des Marshall, les Mariannes vont suivre, alors que, dans ~~xx~~ les Carolines, Truk est, lui aussi, perdu. Voici les Américains à une distance du ~~xxxx~~ ^{Fuji-yama} réduite de plusieurs milliers de kilomètres. L'amiral Koga avec sa flotte doit se sentir dans ses petits souliers.

On commence à voir clair dans la stratégie américaine. Avec leurs "task-forces", ~~ixxxxixx~~ les forces de MacArthur font des bonds formidables vers l'ouest, laissant derrière ~~elles~~ ^{elles} une quantité de positions ~~ennemies~~ ^{ennemies} ~~qu'elles~~ qu'elles ne prennent pas la peine d'attaquer. Cela ne ferait que retarder ~~leur~~ ^{leur} avance. Et les Japonais qui s'étaient toujours imaginé que, même dans l'hypothèse la moins favorable, il faudrait des années aux Américains pour les déloger des centaines d'îles fortifiées qu'ils occupent depuis le Traité de Versailles et sur lesquelles planait d'ailleurs le plus grand mystère quant à leur valeur militaire! Cette stratégie du général MacArthur et de l'amiral Nimitz rappelle, au demeurant, celle des Allemands lors de la poussée qui ^{avait} ~~mit~~ en quelques jours la France par terre. L'état-major ~~français~~ ^{français} avait été stupéfait de voir les blindés de Guderian foncer sur Abbeville sans s'inquiéter des paquets d'armée française qui restaient derrière. ~~Il~~ ^{Les japonais} ne se doutait ~~guère~~ ⁿⁱ guère que les Américains procéderaient de la même façon, ~~mais~~ ^{contre eux} à une échelle considérablement plus ~~grande~~ ^{vaste}.

Au Gaimusho, l'atmosphère est plus déprimante que jamais. On parle d'un remaniement ministériel. Il serait question de ~~remplacer~~ ^{limoger} Tojo. On est las de ce sinistre personnage qui, on le voit maintenant, s'est trompé en tout et partout. Il s'est ~~hâtivement~~ ^{hâtivement} lancé ^{été brassé,} dans la guerre - une guerre perdue d'avance - avec la mentalité d'un joueur enragé qui joue son va-tout.

19 juin.- La guerre a vraiment pris une tournure pathétique pour tous ceux qui avaient cru dur comme fer à l'invincibilité des armes nippones. Il faut vivre au milieu de ce peuple persuadé et de sa puissance et de sa mission divine pour se rendre compte du coup de hache dans ses illusions que fut pour lui la prise de Saipan par les Américains. Il est pauvre, ^{manquant} ~~manquant~~ du nécessaire, ~~il~~ ^{quel} s'impose depuis des mois les plus dures privations, mais il est confiant dans ~~sa~~ ^{son} ~~destin~~ ^{destin}, il vaincra, il sera riche un jour, et voilà que, tout à coup, le ^{niveau de ses rêves} ~~est~~ ^{avec fracas comme une pile d'assiettes,} s'effondre. Au lieu de marcher à la conquête de tout un monde,

au lieu de la consolider, cette conquête, puisqu'elle est faite aux trois quarts, voilà qu'il doit songer à sa sécurité dans sa propre maison. Il s'agit bien de conquérir! L'ennemi est à la porte ou presque. Pour le "peuple des dieux", le "peuple élu" qui ^(hier encore) ~~haletait~~ dans une sorte d'euphorie ^{elle qu'on} quel brutal retour des choses!

Le gouvernement ferme encore les yeux à l'évidence. Il n'ose s'avouer battu; il s'impose de croire à la victoire, mais la conviction qu'il affiche dans les manifestations officielles, en public ou à la radio, jure singulièrement avec l'incroyable misère qui s'étale autour de lui comme autour de nous. Misère qui va en augmentant de jour en jour, car le Japon qui avait cru vivre sur les pays conquis est maintenant cerné de tous côtés par les sous-marins ennemis. Malheur aux cargaisons qui essaient encore d'atteindre un de ses ports! Il doit vivre désormais de sa propre substance et il manque de tout à un point qui vous crève ~~les~~ les yeux. A Kôbé, comme je le constatais récemment, on a arraché, au marteau et à la tenaille le laiton qui servait de cadre aux guichets de la gare. C'était plus éloquent que n'importe quoi.

Pour gagner cette guerre ^{désormais} ingagnable, les autorités ouvrent encore et toujours des fabriques ^{d'armes} d'armes et de munitions, sans se préoccuper du reste et, singulièrement, des besoins les plus urgents de la population. Or l'usine n'est pas un monde à part; elle est solidaire du pays. Ses ouvriers, si militarisés soient-ils, font toujours partie de la communauté nationale. Ils ont derrière eux des familles et il n'est pas sans importance que ces familles vivent dans des conditions plus ou moins supportables. Autrement, quel peut être le moral de l'ouvrier ou du ¹²technicien ou de l'ingénieur? Et quelle sera la qualité de leur travail? A force d'organiser la guerre, on désorganise la vie ^{publique} nationale, on ~~développe~~ les forces vives ^{du pays} de la nation. Mais le gouvernement ne voit rien ou feint de ne rien voir et croyant faire la guerre comme un Clémenceau faisait la sienne, il continue à tout sacrifier au dogme de l'usine.

désormais sacro-saint

3 juillet.- Bien que nous n'entretentions pas de relations diplomatiques avec l'Union soviétique, j'ai obtenu de ~~xxxxxxx~~^{son} ambassadeur, M. Malik, les visas qui permettront à l'épouse de notre Consul à Kobé, Mme Champoud, et à ses deux enfants de regagner la Suisse par la Sibérie. J'ai été ~~aussi~~ surpris qu'heureux de ce geste des autorités soviétiques, car je savais qu'un même visa avait été refusé à un ^{haut} fonctionnaire de la Légation de Suède, alors que Stockholm est représenté diplomatiquement à Moscou.

Cette faveur a fait quelque bruit dans le landerneau diplomatique. Elle ^a eut le don d'~~agacer, sinon d'irriter~~ certains collègues qui ne comprenaient pas que, du côté soviétique, on se montrât plus obligeant envers moi qu'envers eux. Là-dessus, mystère. Je n'en savais pas plus qu'eux.

8 juillet.- Mon ami Tamao Sakamoto, ministre du Japon ~~xxxxxxx~~ en Suisse, est mort à Berne. Je le savais très malade. Lors du déjeuner que nous lui avions offert à la Légation avant le départ, il ne ~~me~~^{m'a-} n'avait pas caché qu'il ne se sentait pas bien, mais il es pérailt qu'il se remettrait sous le climat de nos montagnes. Il devait être miné par la tuberculose.

Je le regretterai sincèrement. Il comptait au nombre de mes meilleurs amis japonais. Il était aussi un des plus ouverts et des plus avertis de nos mentalités occidentales. Il nous comprenait à demi-mot.

J'ai été faire une visite de condoléances à Mme Sakamoto, qui était restée à Terio. Son père, ex-chambellan de la Cour, était présent. A ~~mon~~ ^{mon} vil étonnement, celui-ci ~~me~~^{me} n'a dit que ~~pourquoi~~ pas cette mort, car son gendre était parti en pleine santé pour la Suisse! ~~Je n'ai pas soufflé mot de ce décès~~ ^{Je n'ai pas soufflé}

Mme
no lo
elle
peut
ce
me
elle

10 juillet.- Le Japon, que j'aimais tant, m'aura réservé de dures déceptions. Surtout dans le domaine de l'amitié. C'est peut-être ma faute. J'ai trop péché dans l'interprétation des ^{mes et de} sourires. Ma nature aidant, j'ai trop vu l'amitié où il n'y avait que gentillesse sans signification particulière. Ces "amis" japonais n'en peuvent rien. C'est moi qui vivais d'illusions, de ces illusions qui rendent parfois la vie si belle.

14 juillet.- Accompagnée par son mari, Mme Champoud est venue nous faire ses adieux à Lausanne avant de partir avec ses enfants pour l'Europe. Ils tombaient mal, car ce soir-là ^{nous devions} faire ses adieux ~~xxxxx~~ à ~~Kapuzawa~~ avant de partir ~~pour l'Europe~~ à un dîner offert par l'~~ambassadeur~~^{ambas-} des Philippines à l'hôtel Lampei pour l'Europe.

Peur ne pas les laisser seuls, nous voulions renoncer à cette agape, mais M. Vargas insista beaucoup pour qu'ils fussent également à sa table où nous devions rencontrer, entre autres, l'ambassadeur d'Espagne et son épouse. Les Champoud furent enchantés de l'aubaine. "Peur une fois, s'exclamèrent-ils, que nous avons la chance de banqueter avec des Excellences!"

Comme nous n'entretiens pas de relations diplomatiques avec les Philippines sous domination japonaise, M. Vargas n'est ^{pas} un collègue que je fréquente, mais, s'il est aussi avenant avec moi, c'est peut-être parce qu'il se souvient d'un tout petit service que je lui avais rendu il y a quelque temps sur la route entre Takazaki et Karuizawa, à un endroit où son auto était plus ou moins immobilisée au milieu d'une grande mare causée par les dernières pluies. Sa voiture avait beau renfler des quatre roues, elle n'arrivait pas à se dégager de cette soupe aux pois. Heureusement, nous connaissions les ~~points~~ ^{points dangereux} où plus d'une fois nous avions failli demeurer englués et, grâce aux indications de mon chauffeur, ~~la voiture~~ philippine réussit finalement à accoster sur l'autre rive du borbier. M. Vargas m'avait gentiment remercié du geste et du regard.

15 juillet.- Après ~~avoir hésité à le faire~~ ^{quelques hésitations,} je reviens sur le dîner philippin, car il devait avoir pour nous un épilogue recambelesque qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de relater brièvement.

Depuis l'été dernier, j'avais à mon service un chauffeur japonais, ~~qui était~~ ^{x - militaire} ~~revenu blessé de la campagne de Chine.~~ On disait que deux ou trois balles ^{lui} étaient restées dans ~~ses~~ ^{ses} jambes. L'homme n'était pas d'humeur commode. Sombre, renfrogné, ~~pas communicatif~~ ^{faciturne,} il passait pour avoir exterminé nombre de Chinois et on le disait très dur avec sa femme et ses enfants. Un samedi après-midi - c'était en novembre dernier - il eut une violente altercation avec une femme de chambre qui lui aurait demandé d'avancer notre voiture sans y mettre assez de forme. Subitement, ~~en de colère, le chauffeur offensé~~ ^{emporté, le rogneux} avait tout plaqué, ~~voiture et garage,~~ ^{casquette,} et s'en était allé en proférant toutes sortes de menaces à notre adresse, ce qui était un comble, puisque nous ne l'avions même pas vu. Le lundi matin, il se présenta à la ~~legation~~ ^{chancellerie} sans uniforme en exigeant une indemnité de 2.000 yen pour rupture du contrat, faute de quoi il empêcherait, annonçait-il, n'importe quel chauffeur d'entrer à notre service. Il ~~suivait~~ ^{fut}

bien entendu, éconduit comme le méritait sa tentative de chantage. Mais il se comporta par la suite comme il l'avait dit et les deux ou trois chauffeurs qui s'étaient offerts à le remplacer durent battre en retraite, car ni l'un ni l'autre ne voulait braver l'énergumène qui les menaçait de mort. ~~Elle n'a pas osé aller jusqu'à~~ ^{ma chancellerie} alerter ^à la police. Mais, celle-ci se montra rénitente, alléguant - eyez, peuple! - qu'il s'agissait d'une "affaire privée" dans laquelle elle n'avait point à s'ingérer. Une affaire privée quand un individu qui a tout ^{d'un} gangster adresse les pires menaces à un chef de mission et entrave, par surcroît, le fonctionnement normal d'un Mission diplomatique! ~~Le~~ ^{Un seul} parti ^{me reste} à prendre: ~~aller~~ intervenir auprès du Ministère des affaires étrangères. Nouvelle surprise. Le Ministère est embarrassé, perplexe. Il ne sait que dire. Du moment que la police ne croit pas ~~d'avoir~~ ^{devoir} se mêler de l'affaire... Le hasard veut que, le même jour où j'informe le Gaimusho, je participe à un déjeuner entre messieurs offert par le Vice-ministre. Plusieurs directeurs du Ministère sont présents. A l'heure du café, je narre de nouveau mon histoire, mais je ne fais que rembrunir les fronts. Pas un des convives n'explose à l'ouïe de ce scandale, pas un ne veut se compromettre. Et l'en parla d'autre chose en sifflant une fine champagne.

Ma situation devenait critique. A tout moment, le fercené, le soudard de Chine qui se croit tout permis ~~peut~~ ^{peut} mettre ses menaces à exécution. Notre vie est en danger. Mais un coup de théâtre ^{un peu plus tard.} va se produire. Un ~~fonctionnaire~~ ^{diplomate} du Gaimusho qui entend garder - et pour cause - l'anonymat a fait venir ~~un~~ ^{en cachette} mon interprète, M. Kaneda, pour nous conseiller de faire appel au "Dragon noir", une société secrète dont tout le monde a entendu parler, ^{mais dont on ne sait rien.} A ce nom redoutable, je sursaute, mais si c'est la seule voie de salut? Prendre contact avec le "Dragon noir" n'est pas difficile, me dit Kaneda à qui on a ^{dejà} donné toutes les indications nécessaires. Il suffirait qu'il allât à l'Hôtel impérial et demandât la chambre n° ... disons 523 - j'ai oublié le numéro exact -

^{Moum de} Deux heures après, Kaneda est revenu et m'a fait rapport. Tout d'abord, en a feint, au Tekokû Hotel, d'ignorer l'existence de la chambre 523, mais, sur son insistance, on a fini par ~~le faire monter à la chambre~~ ^{l'introduire dans} ~~en question de il a pu exposer notre situation~~ ^{C'est un} M.X qui l'a écouté avec la plus vive attention. Cela fait, ^{on l'a} invité à ^{7e} venir le lendemain ~~avec le chauffeur~~ ^{avec le} ~~chauffeur~~ ^{chauffeur} ~~avec le chauffeur~~ ^{chauffeur}.
 - Et si, fis-je observer à mon interprète, ~~notre homme~~ ^{le chauffeur} refuse de vous accompagner?

-Rassurez-vous, me répond Kaneda avec un sourire énigmatique, il viendra.

De fait, le lendemain, Kaneda s'est rendu à la chambre 523 avec l'irascible chauffeur. Il m'a fait, au retour, un assez long récit sur la scène qui s'est déroulée devant le représentant du "Dragon noir". Je regrette de ne pouvoir en rapporter les détails ici, car ils sont passionnants d'intérêt. Qu'il me suffise de dire que, vingt-quatre heures après, l'homme qui nous menaçait de mort à la barbe de la police japonaise avait évacué les lieux sans bruit. Comme un condamné qui sait ce qui l'attend s'il n'obtempère pas aux ordres reçus.

Comment remercier le "Dragon noir", une société, si j'ai bien compris, à but purement patriotique, du service qu'elle m'a rendu en se substituant à une police qui tient les menaces de mort pour une affaire privée. Ne pourrions-nous ^{à tout le} ~~pas~~ moins inviter notre bienfaiteur à déjeuner à la Légation? Serait-ce inepportun? Kaneda croit, au contraire, que le geste serait ^{fort} apprécié. Il avait raison, car M.X me fait savoir, non seulement qu'il accepte l'invitation avec le plus grand plaisir, mais qu'il viendra accompagné de son épouse.

Le déjeuner eut lieu ^{dans une atmosphère de plus gaieté} et assistaient, outre ~~Mr X~~ M. et Mme X, le Vice-ministre des affaires étrangères, M. Nishi, l'Ambassadeur Ohta, conseiller au même ministère, le chef du protocole, M. Kiuchi avec leurs épouses et de nombreuses autres personnes. Lorsqu'après le repas, dans la véranda vitrée, je veulus encore remercier M.X de ce qu'il avait fait pour nous, il m'arrêta tout de suite pour me dire que c'était à lui de s'excuser du fait qu'il se soit trouvé au Japon un ^{individu} ~~homme~~ pour manquer aussi gravement vis-à-vis de nous aux lois sacrées de l'hospitalité. La noblesse d'esprit de cet homme ^{ne l'avait pas laissé de me toucher} ~~m'avait profondément touché~~. Combien y avait-il au Japon de patriotes de cette qualité? C'était le Juste qui à lui seul sauvait toute la Cité.

Huit mois ont passé jusqu'au dîner philippin à l'Hôtel Mamei à Karuizawa. Vers minuit, nous prenons congé de notre amphitryon pour regagner à pied notre résidence d'été qui n'est pas très éloignée, mais, comme il fait nuit noire sous la ramée où nous allons nous engager, M. Vargas insiste gentiment pour nous faire reconduire dans sa voiture qui est toute prête sur le devant de l'hôtel. L'auto s'avance, le chauffeur nous ouvre la portière et, à notre stupéfaction, ~~dit quelque chose~~ nous constatons que c'est l'homme même qui, quelques mois auparavant, avait été ^{sans se le faire dire deux fois} ~~chassé de chez nous~~ par ordre du "Dragon noir". Plus moyen de reculer et nous voilà partis en plein bois, en pleine nuit, à

Le merci du brutal qui doit nous avoir vous une haine mortelle, seuls et sans moyens de défense avec le soudard qui a fait les cent coups en Chine. Un vague malaise me saisit derrière l'homme dont je ~~derrière~~ ^{derrière} la nuque musclée sur le col de l'uniforme. Bientôt la voiture ralentit et, une demi-minute après elle s'arrête dans l'ombre opaque de la forêt. Le chauffeur descend. Que se passe-t-il ? Va-t-il nous faire un mauvais coup ? ~~Pas le~~ ^{Pas le} ~~pas de~~ demander ~~des~~ ^{des} explications; ~~il~~ ^{déjà} il ouvre la portière, casquette a la main, en nous disant avec l'intention ~~de~~ ^{journalisme du plus grand} respect: "Doso kudasai!" (Je vous en prie) Descendre en pleine obscurité, ~~pourquoi~~ ^{biens} pourquoi. Mais, en regardant autour de moi, je comprends. notre maison, ~~est~~ ^{dont j'ai vu les lumières,} n'est effectivement qu'à quelques pas au bout d'un sentier qui s'ouvre devant nous sous les ténébreuses frondaisons. L'auto est repartie. nous avons eu chaud, mais nous allons dormir, le coeur ~~trépidant~~ ^{content}. Le "Dragon noir" nous protège.

16 juillet.- L'île de Kiyushu a été bombardée. mauvais signe pour celle de Honshu avec les villes pléthoriques d'Osaka et Tokio. On multiplie ~~les~~ ^{les} exercices de défense aérienne passive. On améliore, du moins on le croit, les abris dérisoires ~~à~~ ^à ciel ouvert creusés devant les habitations. sans le crier sur les toits, on s'attend au pire. Bien entendu, l'obscurcissement, tel qu'on peut l'obtenir de maisons de papier, est partout de rigueur.

20 juillet. A Tokio, on se croirait dans une ville assiégée depuis six ou huit mois. On ne mange pas encore n'importe quels carnivores, mais les vivres sont ~~pesés~~ ^{pesés} au gramme et, quant à nous, ce n'est pas sans une certaine inquiétude que nous avons vues disparaître les dernières boîtes de conserves que j'avais fait ~~venir~~ ^{venir} d'Amérique avec le dernier bateau d'échange. Les joues se creusent et l'on flotte dans ses vêtements. dans mon entourage, on tient ^{néanmoins} virilement et quand, parmi mes compatriotes, certains se lamentent un peu trop, je les adjure de s'inspirer du stoïcisme dont les Japonais encore plus mal servis que nous offrent tant d'admirables exemples. qu'ils ne s'imaginent surtout ^(les affamés) pas, que c'est à coup de notes verbales au ministère des affaires étrangères que j'arriverai à améliorer leur ordinaire !

Mais ventre affamé n'a pas d'oreilles, comme dit le dicton populaire. Une brave Suissesse, Mme A. m'en a rappelé la triste vérité en venant chez moi me faire une scène larmoyante parce que je ne peux lui fournir du lait pour ses garçonnetts. Où l'aurais ^{je} pris, grands dieux, son lait? Pour la calmer, ma femme lui a fait don d'une partie de nos maigres provisions.

- Une vraie mère poule, m'a dit ironiquement le consul Champoud, témoin muet de la querelle qu'on me cherchait parce que le Japon ne nourrissait plus ses habitants. La semaine dernière, j'ai reçu de trois Suisses de Yokohama - des

demandait un peu trop. Il fallait que cela change.

Mais qu'est-ce qui peut changer ? Tojo ou un autre, on est dans le pétrin et l'on y restera. A vues humaines du moins.

On essaie quand même d'imprimer un autre cours aux événements en mettant deux hommes à la tête du gouvernement, un militaire, le Général Koise, ex-gouverneur de Corée, et un marin, l'Amiral Ionai, ancien président du Conseil. Gouvernement ~~à~~ bicéphale dans lequel Koise serait l'homme à poigne et Ionai l'élément pondérateur. L'impulsion de l'un sera contenue, le cas échéant, par le sang-froid de l'autre. On a cherché évidemment à inspirer confiance au peuple, mais, à cette période critique de la guerre, on a cherché surtout à prévenir toutes frictions entre l'Armée et la Flotte. Les deux ont la même responsabilités; il faut donc, a-t-on raisonné, qu'elles aient les mêmes droits.

On prétend que cette solution aurait été préconisée par les milieux proches du Trône. Avec Koise, on aurait ~~un homme~~ ^{le chef à poigne} capable de redresser la situation et avec Ionai, qui a déjà l'expérience du gouvernement, l'homme qui saurait en toutes circonstances peser le pour et le contre et faire au besoin contre-poids.

Au Ministère des affaires étrangères, on exprime l'avis que la politique générale ne subira aucun changement. Le Général Tojo aurait dû s'en aller pour des raisons moins politiques que psychologiques. On ne s'en prend pas à ce qu'il a fait; ~~mais~~ ^{et de ses méthodes} on est fatigué de sa personne. Pour moi, c'est plus simple: on lui fait payer les récents succès de la guerre. C'est le bouc émissaire.

On ne sait pas encore si Shigemitsu ira ^{le,} rejoindre ~~le~~ dans sa retraite. S'il s'en allait, me dit encore mon interlocuteur, ce serait pour des raisons purement personnelles. La politique étrangère du pays n'est, en effet, pas en jeu.

24 juillet.- Shigemitsu ~~est resté~~ ^{ne s'en va pas}. Il reste même à son ministère avec des pouvoirs accrus, puisqu'il dirigera en même temps, le "ministère de de la plus grande Asie orientale", qui était, en somme, le ministère des pays satellites ou, si l'on veut, le ministère des colonies. C'est dire que le Gaimusho reprendra tout ce qui lui avait été enlevé.

Selon ce que j'apprends, Shigemitsu devra déployer beaucoup d'énergie pour corriger les méthodes de travail qui s'étaient implantées dans ce Gaimusho n° 2. On lui fera ^{néanmoins} crédit pour bien des choses, car, comme je le tiens de source sûre, s'il est resté au gouvernement, c'est qu'il passe pour avoir mené habilement les affaires avec l'U.R.S.S. Sans doute

les relations avec les Soviets ne sont pas ^{des plus} amicales, ni même toujours correctes, mais elles n'ont pas été rompues ~~par le Japon~~ et l'on trouve, vu l'alliance étroite du Japon avec l'Allemagne, que c'est beaucoup.

D'un autre collaborateur du Gaimusho, il ~~me revient~~ ^{me revient} que le cabinet Koiso - oublierait-on déjà son co-équipier Yenai? - aurait fait un excellent départ. On fonde sur lui de grands espoirs pour le relèvement de la situation intérieure qui, sous Tojo, se détériorait, me dit-on, à vue d'œil. Quant à l'extérieur, on ne me cache pas que le gouvernement est fort ~~inquiet~~ ^{inquiet} des ~~défaillances allemandes~~ ^{défaillances allemandes}. ~~Hitler~~ ^{Hitler} est ~~en train de perdre la guerre~~ en train de perdre la guerre, et ce qui pourrait avoir des suites désastreuses pour le Japon.

25 juillet.- L'attentat contre Hitler a fait sensation au Japon, surtout lorsqu'on a appris que le coup venait de sommités militaires. On se réjouit naturellement que ~~Hitler~~ ^{le Führer} n'ait pas ~~été~~ ^{péri} sous la bombe du comte von Stauffenberg.

Les journaux feignent de croire qu'avec la nomination de Himmler comme chef de l'armée intérieure et de Guderian, l'homme des tanks, comme chef de l'état-major général, un redressement de la situation va s'opérer. Ce serait drôle ~~si~~ ^{s'ils y} croyaient vraiment, ~~car~~ ^{car} ils doivent savoir aussi bien que nous que les Russes avancent sans répit et que les alliés en font autant en Normandie. Les Allemands seront pris dans l'étau. On les voit perdus. Inch'Allah!

26 juillet.- Dans ses discours au parlement ou dans ~~ses harangues~~ ^{ses harangues} à la population, le gouvernement proclame invariablement que les sujets de l'Empire "brûlent" - un des mots les plus courants du lexique officiel - d'une ardeur farouche pour mener le pays à la victoire "d'ailleurs inéluctable" (sic). Ce langage fait sourire. Car le Japonais de la rue n'a pas l'air de brûler pour quoi que ce soit. On le voit plutôt d'un calme imperturbable, au point qu'on se demande si cette insouciance apparente est une forme de maîtrise de soi-même ou tout simplement le résultat d'un fatalisme congénital. Si cela doit, ~~arriver~~ ^{arriver}, ~~rien~~ ^{rien} ~~ne peut~~ ^{ne peut} l'empêcher? ^(fatalisme!)

Et il ne faut pas oublier que le Japonais est un familier des calamités publiques. Son sol a toujours été prodigue en catastrophes naturelles et, de père en fils, il a fini pas s'accommoder de toutes les ad-

versités, qu'il s'agisse de raz-de-marée ou de choléra, de tremblement de terre ou de guerre. Il a une philosophie de la guigne et du malheur. C'est un disciple qui s'ignore - et combien magnifique! - d'Epictète. ~~Un~~ Un existentialiste avant la lettre. Il en aurait beaucoup appris aux plus grands stoïciens de l'antiquité.

Pendant qu'à en croire le gouvernement, tout le Japon brûle d'ardeur belliqueuse, je vois toujours, en allant à Karuizawa, des dizaines de pêcheurs ^à absorbés dans la contemplation de leur bouchon sur les bords de la rivière Arakawa. Comme il ^{me} arrive de voir, ~~xxx~~ en plein après midi, les mêmes foules qui font ^{la} queue devant les cinémas de Shibuya et de Shinjuku. Il est vrai que le gouvernement ne voit pas tout ce ~~qu'un~~ ^{n'importe qui} peut voir.

27 juillet.- Visite à M. Cosme, ambassadeur de France. Impression assez bonne. Pas d'hymne à la louange ~~ixixixix~~ d'Adolph Hitler. Pas de péan non plus à la gloire de Vichy. On le dirait à distance à peu près égale entre Pétain et de Gaulle. S'ils l'entendaient, ses principaux collaborateurs en seraient sans doute mortifiés. Il est vrai que l'ambassadeur parle sur un ton badin, assez en tout cas pour vous avertir que vous auriez tort de le prendre trop au sérieux. Il fait peut-être ce qu'on pourrait appeler du mimétisme verbal. Il se met à votre diapason pour ne pas vous faire de la peine.

Il est vrai aussi qu'il a pu changer depuis Pékin. La carte militaire n'est plus la même. Entre Français, en est déjà ^{un peu} ~~un peu~~ moins anglophobe qu'il y a quelques mois. C'est qu'aidé par l'Américain, l'Anglais boxe maintenant à merveille et qu'il pourrait bien envoyer l'ami Hitler au tapis.

Quoi qu'il en soit, la thèse de ~~ixixixix~~ Cosme se défend. Elle se ramènerait en gros à ceci:

"On m'a pris pour un germanophile parce que j'ai travaillé en Chine avec Vichy et les Japonais. Il est même arrivé que de ^{mieux} ~~mes~~ collaborateurs m'ont faussé compagnie pour aller rejoindre la Chine de Chunking. Je ne les en blâme pas, mais ils m'ont bien mal compris. Quelles que fussent les idées professées par Pétain et Laval au sujet de Hitler et de ses ^{plans} d'avenir, j'ai cru me rendre utile pour les intérêts français à la place où je me trouvais. Ces intérêts-là ont été mon seul souci. Je ne suis pas plus pétainiste que gaulliste; je suis Français et c'est en bon Français que j'ai agi, même si, pour sauvegarder les intérêts qui m'étaient confiés, il me fallait agir ~~avec~~ dans le camp de ceux qui font

des vœux pour le triomphe de l'Allemagne hitlérienne."

En montant chez l'ambassadeur, j'ai passé entre des pots de vernis. Des peintres raffraîchissaient les murs du corridor en les couvrant d'un beau jaune d'oeuf. Je m'en étonne doublement, d'abord parce que ~~xxxxx~~ le gouvernement japonais a donné des ouvriers et du vernis en des temps où l'on ¹(autre chose à faire que de la peinture en bâtiment et ensuite, parce qu'il paraît assez singulier de faire à grands frais la toilette d'une maison dans une ~~xxxxxx~~ ville qui, selon toutes probabilités, sera bombardée sous peu par les Américains.

Ces travaux de réfection devraient rassurer les gens des alentours et je me demande si M. Arsène-Henry, qui les avait ordonnés avant sa mort, n'avait pas obéi aux conseils d'une diplomatie raffinée. Réclamer des pots de vernis au gouvernement impérial, c'était lui crier son optimisme sur l'issue de la guerre. C'est peut-être bien aussi pourquoi ^m~~il~~ n'aurait pas eu la mauvaise grâce de les ^{lui}refuser.

2 août.- Célébré la fête nationale à Karuizawa, où la colonie s'était rassemblée dans notre maison. Moral excellent malgré la pénurie des vivres. Nous avons pu nous arranger, non sans difficultés, pour offrir aux enfants dans le jardin ~~du~~ chocolat chaud et ~~des~~ madeleines, C'était un plaisir de voir ces petits affamés se ^{gaver longuement} ~~gaver gentiment~~ de ces bonnes choses.

4 août.- Un de mes employés japonais, patriote en diable, m'a demandé la permission d'aller voir à Kyote sa belle-mère malade. Je lui ^{ai}représenté ~~un~~ ^{le}gentiment que ce n'était guère un motif valable pour s'absenter trois ou quatre jours et que, ~~en~~ d'ailleurs, un bon Japonais ne ^{de} ~~peut~~ ^{pas voyager} ~~peut~~ ^{pas voyager} sans absolue nécessité. C'est tout au plus s'il ne m'a pas ri au nez.

De retour, il m'a raconté que sa belle-mère n'avait souffert, fort heureusement, que d'une ^{bonne} indigestion.

Et c'est ce même sujet nippon qui m'avait dit, il n'y a pas si longtemps, que, si les affaires allaient mal, ~~au Japon~~, c'était avant tout la faute des Japonais. Ils manquaient de discipline, ne sacrifiant pas assez leurs petits intérêts personnels aux intérêts de la collectivité.

↳ Ce genre de contradiction est, je crois, universel.

5 août.- Déjeuner dans l'intimité chez les Cosme. Cinq autour d'une table ronde. Le cinquième convive est ce ~~fixxxxxxxx~~ banquier français d'Indochine qui, au cours d'une visite de courtoisie qu'il m'avait faite, m'avait dit froidement que Vichy devrait marcher sans hésiter contre l'Angleterre si Hitler lui promettait de compenser la perte de l'Alsace Lorraine par la cession à la France de tout ou partie de la Belgique. Quand je lui eus objecté par manière de plaisanter que cela rappellerait un peu l'attitude des Saxons à la bataille de Leipzig, attitude qui a toujours été flétrie par l'opinion française, il m'avait répondu avec le même flegme: "Tant pis pour ce qu'en pensera. La grandeur du pays ~~xxx~~ avant tout". Ou quelque chose d'approchant.

Pendant le déjeuner, M. Cosme, qui est un causeur agréable et qui le sait, est revenu sur les fautes de la France avant la guerre. La préparation militaire n'avait pas été ce qu'elle aurait dû être. Les bureaux ne montraient pas d'intérêt pour les nouvelles armes, le char d'assaut en particulier, que les experts les plus qualifiés recommandaient vivement de fabriquer au plus vite.

9 août.- La presse japonaise a ouvert une campagne de dénigrement d'une violence inouïe contre les Etats-Unis. Leurs aviateurs jettent sur les lignes japonaises en guise de projectiles des cadavres de soldats nippons. Le peuple américain ne serait qu'un ramassis de brutes que l'humanité devrait vomir de son sein. Le Président Roosevelt aurait reçu comme présent un coupe-papier fait avec un ossement de soldat japonais.

On peut s'imaginer dans quelles *atmosphère empoisonnée* conditions (je dois défendre ici les intérêts américains.

partant, du Japon!

La Légation de Bulgarie a, bien entendu, protesté, mais, m'assure-t-on, sans le moindre résultat. Un approuvait donc, en haut lieu, le gifleur! S'il en est ainsi, le Japon, ^(logiquement) n'a plus qu'à ^{de l'étranger, qui les nourrit,} rappeler tous ses diplomates et attachés militaires. ~~xxxxxxxxxxxx~~ Il s'en gardera bien.

17 août.- Non contents d'avoir débarqué en Normandie, les alliés ~~devraient~~ ^{dévoient} encore des divisions entre Nice et Marseille. La nouvelle a fait ici l'effet d'un coup de tonnerre, mais, quand elle sera remise de son émoi, la presse nous dira qu'au fond, ce n'est qu'une alerte. Les Allemands pourraient bien donner une belle leçon aux imprudents. On connaît d'avance la chanson, la chanson de l'optimisme béat.

En attendant, on rit jaune au Japon. On rit de plus en plus jaune. sans calembour.

Le Prince Hachisuka,

18 août.- Mon propriétaire à Tokio, m'a dit en substance ceci: "Comme tout le porte à penser, Tokio sera bombardé et la propriété que vous occupez risque d'être détruite. Si elle est détruite, j'aurai tout perdu, car ce n'est pas notre pays qui pourra jamais nous indemniser de nos pertes. Mais je peux ~~vous~~ ^{aliéner mon bien} des munitionnaires m'offrent un prix intéressant. Vous avez le droit de rester et, par conséquent, de m'empêcher de vendre, mais si vous restez, vous m'exposez à perdre le plus clair de ma fortune. A vous de décider!"

J'ai décidé... de partir. Mais où aller? Il faudrait que les militaires m'autorisassent à occuper la Légation du Canada, ce qui, du côté ^{d'Ottawa} ~~canadien~~, ne soulèverait pas de difficultés, puisque ^{la Suisse} ~~représente~~ les intérêts ^{Canadiens} ~~au Canada~~ au Japon. Mais le voudront-ils, eux, qui n'ont aucun droit sur cette propriété ennemie? ^{Aux} ~~Les munitionnaires~~ munitionnaires qui s'intéressent à ^{l'immobilier} ~~la maison~~ ^{de la} ~~sa~~ ^{Hachisuka} ~~xxxxxxxxxxxx~~ les fléchir.

20 août.- Tout l'avantage psychologique acquis par ^{l'armée japonaise à la suite} ~~les Japonais~~ ^{des} coups de beuteir ^{initiaux} ~~de début~~ est maintenant anéanti. ^{Elle n'a} ~~Elle n'a~~ fait que disperser ^{des} forces sur d'immenses étendues, préparant ainsi ^{à son} ~~une~~ ^{insu} une situation stratégique favorable à un adversaire désormais assez puissant pour attaquer victorieusement où et quand il veut.

On a beau ^{travailler dur et nuit} ~~travailler dur et nuit~~, ^{sucer sang et eau,} condamner tout un peuple à un surmenage, ^(forcené, inhumain) ~~forcené~~, les faits sont là, avec les statistiques, ^{qui} ~~qui~~ prouvent ^{sur} ~~sur~~

l'inutilité de l'effort. On nous dit que le Japon fabrique 3.000 avions par mois. C'est beaucoup, c'est même énorme pour ses ^{ressources} ~~possibilités~~. Quel peuple dans les conditions qui sont les siennes serait-il capable d'un ^{exploit industriel} ~~exploit~~? Mais à quel bon ce record d'énergie et de volonté lorsqu'on apprend que les Etats-Unis en construisent, eux, et sans se fatiguer, 8.000 dans le même temps? Encore l'avion japonais sera-t-il ^{certaine-} ~~surpassé~~ ^{ment} surpassé par les qualités de l'aéronef ^{dit à} ~~américain~~ l'ingéniosité connue des constructeurs américains. Qui sait ^{même} si, aujourd'hui, ~~il y a~~ l'inégalité ^{technique} entre les deux adversaires n'est pas déjà écrasante?

Nombre de Japonais voient cela aussi bien que nous, même mieux, car ils possèdent sur leur infériorité ^{qualitative et quantitative} ~~matérielle~~ des données qui nous manquent fatalement, mais ils ^{qu'importe! Ils} ~~spéculent~~ plus que jamais sur la fatigue de l'ennemi. ^{Et} Chose paradoxale, ^{ils mettent maintenant} ~~renouveau~~ tout leur espoir ~~sur~~ dans une guerre longue, assez longue pour que les Américains, qui aiment les dollars et le confort, succombent finalement à l'appel des sirènes de la paix. Le tout est de les bloquer encore quelques mois dans les Mariannes, de sorte qu'ils finissent par se complaire à l'idée d'un compromis, d'une paix blanche.

Il va sans dire que les supputations de ce genre ne courent pas les russes et les estaminets. Elles restent derrière la porte capitonnée des bureaux d'état-major. Officiellement, ~~et surtout de l'opinion~~, on est toujours aussi décidé à écraser Anglais et Américains. Mathématiquement - on retourne volontiers le mot à Roosevelt - et sans merci. "Plus l'ennemi s'approche du Japon métropolitain, nous confient les Goebbels nippons, je veux dire les journaux, plus nous serons en mesure de lui asséner un coup dont il ne se relèvera pas."

Le "final blow", ^{écrit} ~~dit~~ textuellement le "Nippon Times". ~~La seule voie des journaux, il ne s'agit pas de centaines de mille de patriotes d'orient, à ce coup là ça va permettre au Japon de remporter victorieusement la guerre.~~

21 août.- Bien malin qui noterait la moindre différence de fond et d'accent entre les harangues de Keizo et celles de ^{Tojo} ~~son~~ prédécesseur, C'est bennet blanc et blanc bonnet. Mêmes idées, mêmes clichés, même platitude dans l'expression - on est loin de l'éloquence d'un Napoléon ou d'un Churchill avec ~~xxx~~ son sang, ses sueurs et ses larmes - même conviction massive étayée des ^{et obscurs} ~~mêmes~~ arguments chétifs, mêmes banales ^{et obscurs} redondances avec ~~par~~ pourtant, chez l'ex-preconsul de Cérès, une

nuance de ferveur patriotique qui prendrait vite l'accent d'un messianisme déclaré. Encore n'est-ce pas là une originalité à mettre en parallèle ^{avec} la prose confite ^(froid comme du marbre) en lieux communs d'un ^{YU} Tejo. ~~la~~ fièvre, pour ne pas dire l'angoisse, qui monte à mesure que se prolonge une guerre dont les perspectives ^{s'avèrent} de plus en plus sombres, rien ne dit que l'ex-premier n'en serait pas venu ^{aux mêmes franchissements} mystique ^{proprio à faire toutes les âmes sœurs} d'un Empire issu d'Amaterasu, ~~à vibrer intérieurement tous les sujets~~ la déesse du Soleil.

Transposés en langage dépeuillé de toute envolée déclamatoire, les ~~harangues~~ ^{harangues} de Keiseo pourraient en leur essence se ramener à la texture suivante: Notre empereur est un dieu; ses sujets sont donc de race divine. Le Ciel est avec nous et la Terre a été faite pour être gouvernée en premier lieu par les fils de Yamato.

Propagande, dira-t-on, à l'intention d'un peuple crédule, mais indolent qu'il importe d'échauffer, de secouer, de galvaniser pour lui faire franchir l'obstacle. On n'a pourtant pas l'impression que cet homme tout d'une pièce, ~~et~~ déveré par le fanatisme militaire, cherche à vous jeter de la poudre aux yeux. Il ne serait pas homme d'Etat si, au contraire des ~~blous~~ ^{blous} de Cerneille, ce soldat ^(armé sous les armes) ne savait pas farder la vérité, mais, s'il se réclame ^{ouvertement} de la vocation divine des Nippons, c'est très probablement qu'il y croit. Il est sans doute intimement persuadé que la présente guerre est une "guerre sacrée" que le Japon se devait de déclancher pour briser l'opposition américaine, d'autant plus que la situation mondiale créée par les appétits similaires d'un Hitler lui offrait une chance unique de réaliser victorieusement ses ambitions. C'est le type du militaire sans génie, mais résolu et marchant droit au but, qui dit ce qu'il a à dire sans le moindre souci de la forme, sans aucun talent dialectique, sans les formules tranchantes d'un Clémenceau ou les apostrophes flamboyantes d'un Mussolini. Il faut bien dire cependant que, dénué de style et d'imagination, son verbe ne per-
te pas. Dur, sec et incolore, il tombe sur la foule sans ^{provoquer} ~~de~~ remous. (il ne reste rien de ce qu'il préfère), si ce n'est cette volonté farouche de ~~gagner~~ ^(sortir victorieux d') une guerre dont tout lui montre qu'elle est perdue sans rémission.

24 août.- On n'a pas fini d'épiloguer sur le cas Tejo. Il n'est pas douteux que sa chute a été provoquée pour beaucoup par l'économie calamiteuse du pays et par la perte d'une position-clé sur le Pacifique comme Saipan. Mais ce qui a peut-être été ^(après des hésitations du conseil) déterminant, ~~me~~, c'est ~~un~~ commandement par trop exclusif, trop autoritaire. Tout en se défendant d'être un Hitler ou un Mussolini, il accaparait de plus en plus

les pouvoirs. Il voulait tout faire, tout décider, ^{par lui-même} Non content d'être premier ministre et de diriger, par surcroît, le ministère de la guerre et celui des munitions, il se fit encore nommer-chef de l'état-major ^{général} et, comme il avait, à la Marine, un collègue aussi pusillanime que complaisant, il commandait, en fait, à la flotte également. C'était faire fi d'une tradition qui n'avait jamais subi d'éclipse: un militaire commander à la marine, quel affront pour l'élite navale du Japon! Pour se permettre tant d'outrecuidance, il eût fallu au moins battre la flotte américaine dans les Mariannes, mais, comme c'est le contraire qui s'était produit, il n'y avait plus de pardon pour lui. Ni, du reste, pour l'Amiral Shimada, son fidèle partenaire, figure si fautive dans la galerie des marins japonais, à laquelle on doit pourtant l'odieuse coup de Jarnac de Pearl-Harbour, que l'histoire flétrira aussi longtemps qu'il y aura une histoire des hommes à raconter.

25 août.- Les autorités recommandent aux Missions diplomatiques d'aller s'établir ailleurs. Rester dans la capitale, comme me l'a expliqué M. Shigemitsu, dont je tenais à avoir l'avis, c'est s'exposer, en cas d'attaques aériennes, à se trouver tout à coup sans eau ni lumière. On ne nous oblige pas à partir, mais le gouvernement japonais décline d'ores et déjà toute responsabilité pour ce qui pourrait nous arriver. ^{d'existence} ~~l'existence~~ dans la capitale devient d'ailleurs de plus en plus difficile. Les services publics fonctionnent mal; on leur a mobilisé trop de personnel. En cas de bombardement, Dieu sait en présence de quelles difficultés nous pourrions nous trouver. Nous ne saurions même pas où aller avec nos blessés, pour ne pas parler de morts. Ajoutez à cela que, malgré toutes ses qualités d'endurance et de courage, le peuple japonais est facilement sujet à la panique, comme une dure expérience me l'a appris. Brave, héroïque, tout ce qu'on voudra, mais il perd facilement la tête.

Plusieurs missions sont déjà parties. Elles avaient le choix ~~entre~~ entre la région montagneuse du Hakone et le plateau de Karuizawa. Les Russes ont opté - mais ne les a-t-on pas poliment obligés? - pour le premier terme de l'alternative, tandis que les Allemands ^{se tiennent} ~~se tiennent~~ ~~à la~~ place ^{fameuse} ~~fameuse~~ ~~entre~~ ~~toutes~~ ~~pour~~ ~~les~~ ~~villégiatures~~ ~~d'été~~.

C'est là-haut que j'installerai également ma chancellerie, ne gardant à Tokio que les bureaux nécessaires pour les questions ~~relatives~~ relatives aux intérêts étrangers. Toutes les familles suisses iront, bien entendu, prendre refuge au même endroit, ^{car} ~~de préférence~~ à Myaneshi-

Les Russes, qui fuient d'ailleurs toute société, seront à peu près aussi seuls que des Robinson Crusoe.

Pour mes bureaux de campagne, j'ai loué une grande bâtisse tout en bois qui fut naguère une pension pour estivants étrangers. On pourra y caser plus de trente collaborateurs et employés. Il nous reste à vaincre de sérieuses difficultés pour le logement des familles. Trouverons-nous des maisonnettes convenables pour tout le monde à cette époque ^{sibériens} de ~~max~~ ~~trimes~~? Comment s'arranger, entre des parois de planches et de papier qui n'ont jamais connu de chauffage, pour n'y pas greloter? Je compte beaucoup sur l'^{dr} géniosité de mes hivernants.

A une exception près, je ne laisserai à Tokio que des volontaires sous les ordres de M. Frey, chef de chancellerie pour les intérêts étrangers, lequel fonctionnera en même temps comme "caretaker" du "compound" canadien où je garde, bien entendu, pour mes besoins le vaste bureau bien meublé qui se trouve dans le bâtiment principal. Quant à l'exception, elle sera constituée par celui de mes collaborateurs qui, à tour de rôle, seroit de service, une semaine durant, dans la capitale abandonnée... sauf par son ministère des affaires étrangères. Pour moi, je serai prêt à descendre en tout temps pour mes interventions auprès de ce dernier.

Grâce à cette organisation, l'activité de la Légation, facilitée de surcroît par une navette éventuelle de courriers improvisés, pourra se poursuivre tant bien que mal, avec cet avantage appréciable, pour ceux qui ont femme et enfant, de demeurer avec les leurs en ces temps critiques où l'imprévu est à la clef de nos soucis quotidiens.

30 août. - Pitoyable - ne l'ai-je pas déjà noté? - l'état de la grande route qui mène de Tokio à Nagano et Takata en passant par Takasaki et Karuizawa. Bétonnée sur une vingtaine de kilomètres au sortir de la capitale, elle n'est plus que pierraille, boue ou poussière avant et après Omya. Certains jours de soleil déchaîné, ma voiture ~~de terre~~ ~~de terre~~ faisait penser à une sorte de comète emballée dont la queue crayeuse s'étalait à perte de vue. ^{sur la plaine} Passe Takasaki, cité sans charme comme la plupart des petites villes nippones, la chaussée de hisse progressivement en ^(sans garde-fous) nombreux lacets/jusqu'à Karuizawa et son plateau ombragé. L'accoutumance aidant, je me suis fait à cet itinéraire cahoteux, mais ce qui m'étonne toujours, c'est qu'en un temps où le pays est plongé (jusqu'au cou dans la guerre), une voie de communication d'une aussi grande importance stratégique soit aussi mal entretenue. Pas un cantonnier, pas une âme pour jeter, ici et là, quelques pelletées de terre sur les mille ornières devenues souvent de véritables fondrières. Même sur le tronçon ~~général~~ bétonné à la sortie de Tokio, à plus d'un endroit des fissures se sont produites qui ne sont pas sans danger ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

pour la circulation. Au lieu de les combler, on vous signale les trous
 à l'aide d'un ^{rambeau} ~~de bambou fiché~~ ^(ou beau milieu) ~~en terre~~ ^{à l'extrémité}
 du grand pont de fer sur l'Arakawa, la chaussée s'est affaissée tant et
 si bien que votre voiture doit descendre la hauteur d'une marche d'escalier,
 mais personne ne se soucierait de corriger la dénivellation au
 moins par un moyen de fortune. Le négligence des cantonniers est effrayante,
 mais y a-t-il encore des cantonniers? On en dénoterait fort à voir la ^{route montueuse} ~~chaussée~~ après Takasaki qui est fréquemment couverte d'ébouillis,
 probablement toujours aux mêmes endroits, lorsqu'elle n'est pas coupée par des ^{tranchées} ~~tranchées~~ dues à ^{des pluies diluviennes} pluies. Une chance si vous passez sans encombre. Comme ma Buick pourrait facilement s'enliser dans un de ces borbiers,
 je ne pars plus de Tokio ou de Karuizawa sans fascines dans le coffre à bagages.

mais
 dans
 les
 dilu-
 mes.

- j'y insiste -

Cet état de choses est d'autant plus surprenant qu'il s'agit d'une grande route nationale, ^{dont} ~~et~~ l'armée ne pourrait ^{se} ~~pas~~ passer. On y voit même des soldats qui, à mi-côte, y font du charbon de bois. Or pas un de leurs officiers n'aurait l'idée de réparer, ne fût-ce que pour ^{éviter} ~~éviter~~ une panne ou un accident aux camions, ^(ce n'est pas nos ministres, probablement responsables) ~~et~~ d'ailleurs, pour une bonne part, des ^{fondrières} ~~trous~~ véhicules et passant pataugent à qui mieux mieux.

Au cours d'une conversation avec un directeur du Gaimusho, j'avais appelé l'attention sur les ^{traquenards} ~~trous~~ de cette route que nous étions obligés d'emprunter dans ~~nos~~ nos allées et venues entre Tokio et Karuizawa. ^{Note} ~~Il~~ avait pris ^{de nos doléances,} ~~mais~~ rien n'avait été fait. Aussi ai-je fini par offrir mes services pour la remise en état de cette voie publique en montagne. La Légation dispose, en effet, pour ^{tous travaux de} ~~les~~ ^{d'un quatorze} ~~les réparations~~ ^{de} quatre matelets finlandais - des ^{des} ~~des~~ ^{descapés d'un} naufrage - qui feraient facilement ^{le} ~~ce~~ travail de ^{réfection} ~~réfection~~. Ils ont l'outillage nécessaire, camion, brouettes, pioches et pelles, etc. Le ministère m'a remercié de mon offre en m'assurant, une fois de plus, qu'il examinerait la ^{question} ~~question~~ avec les autorités compétentes. ^{De fait,} ~~peu de~~ temps après, il m'apprenait ^{que le mal avait été corrigé. Par qui?} ~~qu'il avait été procédé aux réparations nécessaires.~~ On ne disait pas, ^{le} ~~qu'il~~ ^{avait} ~~fini~~ ^{de} ~~réparer~~ ^{la} route? ^{Intérieur} ~~Le~~ ^{ministère} ~~des~~ ^{travaux} ~~publics?~~ La préfecture de Nagano? Ou celle de Guma? On se le demandait encore lorsqu'il ^{me revint} ~~me revint~~ ^à ~~l'esprit~~ que c'était le ^{Gaimusho} ~~ministère~~ ^{des} ~~affaires~~ ^{étrangères} lui-même qui avait réhabillé la route avec ses propres chauffeurs. Sans doute par amour-propre national. On sauait la face vis-à-vis de l'étranger, puis ^(dicasteres) ~~que~~ les autres ^{ne} ~~ne~~ ^{reagissaient} ~~rien~~ ^{pas.} ~~faisaient~~ rien faire. Un fait précis qui en disait long sur ^{la} ~~notre~~ ^{généralité} ~~notre~~ ^{en} ~~pleine~~ ^{guerre.} ~~notre~~ ^{guerre.}

errasse-
 ment?

avait plus faire l'ombre d'un doute. Aurait-on cru, dans l'entourage du Président Inonü, à une guerre ^{entre le} ~~du~~ Japon ^{et} ~~entre~~ les Soviets, événement qui aurait justifié ^{alors} le remplacement ~~in~~ in extremis du chargé d'affaires intérimaire par un ambassadeur ? Ce serait ^{pour le moins} ~~très~~ curieux, car cette éventualité ne s'est jamais présentée sérieusement ~~à l'esprit~~ ~~à l'esprit~~ à l'esprit des observateurs à Tokio. Bref, l'arrivée ^{apparemment} ~~à l'esprit~~ ~~des~~ ~~regards~~ intempestive de l'envoyé turc suscite les papotages.

8 septembre.- Les Français du Japon, qu'il s'agisse de ceux de Tokio et Yokohama ou de ceux de Kobé et Osaka, sont très divisés. La plupart sont pour Pétain - c'est le moyen le plus sûr de ne pas avoir d'ennuis avec la police - mais beaucoup le sont, proclament-ils, par haine de l'Angleterre après le prétendu crime de Mers-el-Kébir. Il leur faut cet alibi pour "marcher" avec les Allemands comme avec les Japonais qui les ont dépouillés de l'Indochine. Ils se gêneraient autrement.

Quant à la minorité gaulliste, elle doit rentrer ses sentiments ^{et} se rendre aussi invisible que possible. La police l'a à l'œil. Plusieurs ^{des siens en sont à Paris} ~~font~~ ~~des~~ vœux pour de Gaulle ^{à part} ~~sur~~ ~~la~~ ~~part~~ ~~de~~ d'un cachet.

À un déjeuner chez un membre ^{à part} de l'ambassade de France, le seul qui ne soit ~~pas~~ ~~pas~~ ni pour Hitler avec Vichy, ni pour de Gaulle ^{à cause} de ses ^{intendues} ~~accointances~~ avec les communistes, mais pour Giraud, qui représenterait "la saine moyenne française", je me suis trouvé en face d'un ^{gaulliste} sorti de prison. Il en voulait terriblement à l'ambassadeur Cesme, ^{comme} ~~et~~ ^{aux} ~~aux~~ Vichyssois de Kobé, qui l'^{avaient} ~~avaient~~ dénoncé et fait arrêter.

- Vous ^{avez} ~~êtes~~ pourtant ^{si} ~~sorti~~ ~~de~~ ~~prison~~, lui ai-je dit, sans qu'on vous ait demandé d'abjurer?

- ~~Sur~~ ~~à~~ ~~à~~ ~~la~~ ~~répondit~~, Ce n'est pas de leur faute si j'ai été relâché après une assez longue captivité. Mon élargissement, tout provisoire ^{ailleurs}, je le dois, à l'intervention d'^{ami} ~~autres personnes~~ qui ne ^{doivent} ~~doivent~~ ^{rien} ~~rien~~ à Vichy ^{dans leur} ~~dans~~ leur ^{en effet,} ~~cœur~~.

On en est venu, forcément, à parler du drame français, ~~en France~~, des Français du sanguinaire Darnan, de la relève de Laval, cet abominable prétexte pour fournir des ouvriers français aux usines allemandes, de l'effarant "collaborationisme" de tant de grands esprits qui, pour plaire aux vainqueurs du jour, chantèrent lâchement la palimédie, des erreurs monstrueuses d'un Maurras, etc. Lorsqu'en en vint à ^{ce dernier} ~~Maurras~~, je fis un éloge sans réserve de l'auteur d'"Anthinéa" et de l'"Invection à Minerve", de cet écrivain qui, dans son amour pour le beau et la sagesse anti-

grave pour le Japon. La presse le sent si bien qu'elle tente une diversion en faisant un tintamarre de tous les diables autour d'une nouvelle avance du soleil rouge en Chine. Il est vrai que les Chinois résistent moins bien à la poussée de l'ennemi et que, s'ils ne retrouvent pas le mordant de naguère, l'envahisseur finira par établir une communication directe par terre avec l'Indochine, ce qui romprait le blocus qui se resserre autour de ses îles. Mais, pour les alliés, y a-t-il là motif à s'inquiéter? Ne s'agit-il pas, tout compte fait, de victoires à la Pyrrhus qui n'influeraient en rien sur la situation stratégique générale?

Ce n'est toutefois pas l'avis de tout le monde. Un journaliste de la place ne me confiait-il pas hier que le Japon gagnait de plus en plus les sympathies chinoises? Comme il n'est sans doute pas un Chinois sur cent mille qui puisse être de cœur avec les tortionnaires de sa patrie, j'ai pris son propos pour une galéjade et n'ai pu qu'empêcher de rire. Se méprenant sur la raison de mon hilarité, il s'est mis tout bonnement à rire avec moi.

Ce publiciste animé d'un si bel optimisme était venu me voir soi-disant pour me demander si je n'aurais pas de la documentation, n'importe quoi, pour l'information de son journal. Un roublard qui s'imaginait que j'allais déballer devant lui tout ce que je pensais des Allemands, des Russes et des Américains. Il s'en alla déçu, surpris surtout du peu que je savais sur la tournure des événements. Il n'en aurait pas fallu beaucoup pour qu'il me conseillât fort amicalement de lire avec plus d'attention les dépêches de l'Agence Domei.

16 septembre.- ma chancellerie principale est installée depuis samedi à Karuizawa avec une trentaine de collaborateurs et employés. Une dizaine - tous des volontaires - demeurera à Tokio.

17 septembre.- On a écrit beaucoup de bêtises sur le Japon, surtout depuis "Madame Chrysanthème". Après les jugements aussi erronés que méprisants d'un Loti, on en remet encore. C'est ainsi que, dans ses "Impressions de théâtre", Jules Lemaitre, qui n'est pourtant pas bien méchant, vide, sur les Japonais, qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam, un carquois de flèches empoisonnées. Il avoue pourtant qu'il ne les connaît que par ouï-dire et par ce qu'en a rapporté Loti en particulier. C'est ainsi qu'il s'est mis dans la tête qu'il s'agit d'un "peuple de poupées", de poupées "si pauvrement conscientes et d'une vie sentimentale ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

si bornée que Loti lui-même, "l'universel amoureux", n'y a rien trouvé qui soit digne d'attention. Jugez-en. "L'infini, le mystère, l'éternel inconnu, ces poupées se les représentent sous la forme d'autres poupées terribles et amusantes, avec de gros ventres, des bras multiples, des

grais, dont l'un s'efforce, en faisant craquer sa musculature de buter l'autre ~~hors~~ hors d'un ^{enroulé d'une sorte de baldaquin} étroit cercle de sciure. Dès que vous avez dépassé, ^{du pied} ne fût-ce que d'un ^{demi-} pouce, la limite fatidique, vous avez perdu. Rien de moins spectaculaire qu'une défaite comme celle-là et, pourtant, le public peut vivre de telles luttes avec une intensité extraordinaire. Il est loin, très loin de ~~l'empire~~ ceux qui meurent pour la patrie.

~~Il est vrai qu'~~ on se charge de le ramener doucement à la réalité pendant l'entr'acte. Entre deux de ces ^{lents et larges coups à corps, d'ailleurs, bien} ~~discours~~ ^{puissants} monotones pour le laïc que je suis, un marin blessé - il est blessé parce qu'il est en kimono blanc et c'est un marin parce qu'il en porte la casquette - vient, dans le cercle des lutteurs, haranguer la foule en célébrant les exploits des braves qui se battent pour ~~l'empire~~ l'Empire et l'Empereur à des milliers de lieues. La foule applaudit ~~avec enthousiasme~~ mais c'est loin d'être du délire. A vrai dire, ce marin tout ^{de lui-même} ~~est~~ ne l'émeut ^{guère} pas ~~beaucoup~~. ^{Son} esprit ~~est~~ ^{est} ailleurs. Il est avec ces poids lourds qui vont encore se mesurer sur leur ~~rend~~ rend de sciure et, notamment, avec les Yekozuna, les grands champions aux monstrueux abdomens, les lauréats de ces joutes populaires d'origine immémoriale. La propagande militaire et politique est mal tombée; ~~cette fois-ci~~. Elle aurait mieux fait, ~~de rester à la maison.~~ ^{cette fois-ci,}

Je me trouvais seul avec mon interprète dans un compartiment des galeries. Un journaliste ^{de l'Union} ~~est~~ venu me saluer à l'entr'acte et m'a invité à prendre un verre de bière à la buvette. Lui aussi n'avait guère l'esprit à la guerre. Il s'intéressait plus aux combats de Ryegoku qu'à ceux du Pacifique.

23 septembre.- ~~La~~ Conférence de Québec, ~~entre~~ Roosevelt et Churchill ^{convenus} ont ~~decidé~~ (qu'aussitôt Hitler écrasé, leurs ~~deux~~ pays mettraient toutes leurs ressources en commun pour battre le Japon. La nouvelle n'a pas l'air d'impressionner les Japonais. A la radio de Tōkie, un speaker parlant français s'en moque comme de ses premières bretelles. Libre à lui d'en rigoler, mais libre à nous de penser qu'il ne comprend rien à la gravité de la situation.

24 septembre.- On parle déjà, comme on l'a fait pour l'Allemagne, d'une reddition inconditionnelle, ^{pour le Japon} mais au ciel que les alliés n'émettent pas ~~une~~ ^{une} prétention qui ne ferait que prolonger inutilement la guerre en ^{accablant} ~~pressant~~ les Japonais au désespoir! ~~Après cette humiliation,~~ ^{d'adoucir} on ferait ~~de meilleures~~ ^{de meilleures} conditions ^{de manière à} (les amener) à se défaire de leurs dirigeants de malheur et à ~~déposer les armes~~ ^{reconnaître ensuite}

l'inutilité d'une plus longue résistance, mais on n'en est pas encore là. On ne s'est même pas encore battu aux Philippines et les Japonais avec un optimisme qui frise ^{l'oujours} / la naïveté / ^{ou à l'inconscience} en sont toujours à escompter quelque part une bataille décisive dont l'issue leur serait favorable.

26 septembre.- L'Union soviétique n'a pas eu de politique étrangère en Asie depuis assez longtemps, à moins qu'en ne veuille en découvrir une dans les agissements plus ou moins ténébreux des Kharakan et concerts en Chine et ailleurs au cours des années 20 et 30. Elle pourrait bien se rattraper une fois la victoire assurée en Europe, mais dans un sens dont ceux qui l'aident aujourd'hui seraient peut-être les premiers à pâtir. Que les Russes se réjouissent de voir sembler l'expansionnisme nippon, rien de plus naturel; il les menait depuis nombre d'années en Sibérie. Mais qu'ils applaudissent, au contraire, au retour des Anglo-Américains dans cet empire chinois qui, selon Lénine, devait être le premier avant l'Inde à faire la culbute dans le communisme, rien n'est moins certain. Il serait plus logique de penser qu'ils vont jouer leur jeu tout seuls, sans faire beaucoup de différence entre ~~les~~ Japonais vaincus et ~~leurs~~ alliés vainqueurs. On sent déjà leurs réticences à l'égard de ces derniers. Que sera-ce quand Anglais et Américains auront démobilisé?

Comme on me le dit du côté japonais, on ne pense pas que Moscou ait renoncé à toutes ses prétentions sur la Mandchourie, mais on ne croit pas à une guerre. Les Russes ont subi tant de pertes et ont tant de plaies à panser qu'ils réfléchirent à deux fois avant de se mettre à des l'armée japonaise du Kwantung. En tout état de cause, m'assure une haute personnalité, le Japon ne consentirait à rien qui fût incompatible avec son honneur national. Plutôt la guerre, même si toutes les chances étaient pour l'adversaire.

27 septembre.- Voyage de Karuizawa à Tokio en compagnie de M. Cosme, ambassadeur de France. Ma voiture suivait ~~derrière~~ la sienne. Beaucoup parlé des misères de la France. Tout pétainiste qu'il soit, Cosme est d'avis que le maréchal a commis une faute monumentale en ne lâchant pas le pouvoir le jour où les Allemands avaient supprimé la ligne de démarcation. A partir de ce moment, une collaboration véritable avec eux n'était plus possible. Alors pourquoi rester?

D'accord, mon cher collègue, mais est-ce qu'à cette époque, votre maréchal, qui avait mis tout ses espoirs dans une victoire hitlérienne, pouvait s'imaginer que les Alliés seraient les vainqueurs de cette guerre ?

La vérité, c'est qu'il était pieds et poings lié au char allemand, Il ne pouvait plus s'en détacher. Il avait eu d'ailleurs pour les futurs libérateurs de la France trop de mets malheureux qu'il devait traîner comme des boulets. ^{à ses pieds.} On serait tenté à cet égard de rapprocher son cas de celui de Chateaubriand qui, toute sa vie, s'était senti prisonnier de certaines phrases du Génie du christianisme.

30 novembre.- Equiper nos maisons de Karuizawa pour l'hiver n'est pas chose facile. Il nous faudrait des poêles à bois et l'en n'en trouve ~~plus~~ plus dans le commerce. Après d'assez longues recherches, on a fini par mettre la main sur un ferblantier égrétant qui va nous en confectionner d'un type primitif, à condition encore qu'en lui fournisse la tôle nécessaire. On s'adresse au Gaimusho; il va nous en procurer, mais quand? Comme le temps presse - il fait déjà ^{très} froid à la tombée de la nuit - l'idée nous est venue de convertir en poêles des fûts vides en fer que nous avons dans nos garages à Tekie. Mais nous ne sommes pas ~~XXXXXX~~ au bout de nos peines. Il nous manque encore une chose essentielle: les tuyaux. Le problème est, cette fois, insoluble sans l'assistance des autorités. Il nous faut de la tôle et l'en n'en trouve nulle part. On adjure le Gaimusho de nous sortir de là. En attendant, nous soufflons dans nos doigts à moitié gelés.

6 octobre.- Un vétérinaire japonais de la diplomatie qui est très lié avec le ministre des affaires étrangères, M. Shigemitsu - ils se rencontrent régulièrement à un déjeuner hebdomadaire - est venu me faire une visite tout amicale. M. H... n'est pas porteur de bonnes nouvelles. Il juge la situation avec beaucoup de pessimisme. Pour lui, l'Allemagne est perdue sans rémission et, à mon vif étonnement, il me confie que le même sort attend son pays. C'est la première fois qu'un Japonais de cette importance me fait pareil aveu.

- Nous ne gagnerons plus cette guerre, m'a-t-il exposé, le cœur charvire; nos chances sont désormais quasiment nulles. Un de mes fils est tombé à l'ennemi. Je ne le regrette pas, puisqu'il a donné, comme il le devait, sa vie à la patrie. Mais cette mort, comme des centaines de milliers d'autres, n'aura servi exactement à rien. Notre pays va servir battu et, par surcroît, ruiné de l'immense tragédie.

M. H. sait évidemment où sont les responsabilités. Il déplore,

en particulier:

que les Allemands, "avec leur appétit insatiable" (sic), se soient jetés sur les Russes, ce qui a bouleversé toutes les prévisions. Il regrette amèrement qu'au moment de l'agression hitlérienne contre l'Union soviétique qui s'était comportée si loyalement envers le Reich, les militaires japonais n'aient pas revisé de fond en comble leur politique. Mais que pouvait-on attendre, dit-il, de ces fanatiques en uniforme qui croyaient à une victoire allemande comme à une constante astronomique? Ils n'ont pas vu avec leur courte vue qu'une guerre germano-russe allait modifier radicalement toutes les données du problème japonais et ils ont poursuivi la felle aventure qui va finir en désastre national. Le Japon n'en serait pas là s'ils avaient écouté un peu plus la voix ^{de ses} ~~des~~ diplomates ~~qui~~ qui, eux, "pensent infatigablement à la paix" (sic). Mais ceux-ci n'exerçaient pas la moindre influence sur la camarilla militaire. A peine osaient-ils exprimer un avis et encore quand on le leur demandait! Aujourd'hui encore, on les traiterait d'affreux défaitistes s'ils émettaient un doute sur la victoire finale.

Mon éminent interlocuteur regrette, d'autre part, que "la politique libérale" (sic) qui avait permis de reconnaître, "au vif déplaisir de Berlin (sic), l'indépendance de la Birmanie et des Philippines n'ait pas été mise plus tôt en pratique. Elle aurait permis, croit-il, de traiter avec ^{Tchang} ~~Chiang~~-Kai-Chek sur des bases raisonnables, ce qui aurait placé le Japon dans une tout autre situation vis-à-vis des Etats-Unis dont la supériorité en ressources de toutes sortes est écrasante.

Le confident et ami de M. Shigemitsu - il a été autrefois ambassadeur à Rome - ne croit pas, quant à lui, malgré tout ce qu'on entend dire, à un bombardement imminent des grandes villes du pays. Il faut d'abord que les Américains s'emparent des Philippines et cela prendra du temps. Quel qu'il en soit, il veut encore s'accrocher au frêle espoir que son pays ne sera pas acculé à la ruine. Avec d'autres de ses compatriotes, il compte un peu sur l'Angleterre qui voit sans doute les problèmes asiatiques avec plus de compréhension que les Etats-Unis. Elle réfléchira, pense-t-il, avant de laisser les mains libres aux Soviets en Asie. Quel intérêt aurait-elle à pousser les Japonais dans les bras des Russes? Est-ce bien cela que veut Churchill? Or, ^{pour eux} c'est fatalement à ce résultat que l'on aboutirait si les alliés n'abandonnaient pas leur idée de reddition inconditionnelle. Il ne resterait au Japon ~~pas~~ d'autre parti à prendre, en effet, que de se rapprocher des Soviets dont, ^{peut-être,} ~~tout~~ l'éloigne.

"Quant aux Américains, me dit mon interlocuteur, ils sont une in-
eu substance.

connue pour nous autres. Personne ne sait au juste ce qu'ils veulent. Ne se rendraient-ils pas compte ~~qu'ils s'exposent~~ de l'immense danger que représentera le bolchévisme dans l'après-guerre? S'ils ne le voient pas aujourd'hui, ils en conviendront sans doute plus tard, mais ce sera alors trop tard. On aura installé la puissance moscovite sur les ruines du Japon.

En tout état de cause, ajoute-t-il, en songeant à mon cas et à tous les obstacles auxquels je me suis heurté pour la protection des intérêts américains et britanniques, le Japon se doit de tout faire pour ne pas sacrifier les dernières chances, si infimes soient-elles, d'une paix raisonnable. Ce serait une grande faute que d'envenimer encore les choses par des actes irréfléchis, voire stupides. Il importe donc que les autorités responsables vous accordent le plus large appui dans l'accomplissement de votre lourde et délicate mission.

Dans cet ordre d'idées, il me félicite chaudement de l'action que je mène sans répit pour le bien-être des internés civils et des prisonniers de guerre. Il est heureux de me voir poursuivre mon effort. Ces problèmes d'ordre humanitaire devraient faire moins de mauvais sang. Les "atrocités" reprochées à tort et à travers au Japon ont suffisamment "empoisonné les fontaines de la paix" (sic). Il serait temps qu'en en parle moins. A cet égard, il est à regretter que, du côté des militaires, on n'ait pas toujours compris qu'en insistant comme je l'ai fait pour visiter les prisonniers de guerre et vérifier s'ils étaient humainement traités, j'agissais, en définitive, dans l'intérêt même du Japon. Il espère fermement qu'en me permettant de faire davantage pour dissiper à l'étranger les craintes formulées quant aux conditions existant dans les camps. "Votre aide, conclut le confident et ami de M. Shigemitsu, nous a été et peut nous être encore des plus précieuses."

Je l'ai remercié de sa compréhension pour la tâche qui est la mienne et ce d'autant plus que le seul fait d'intervenir en faveur des prisonniers américains et britanniques m'avait valu l'hostilité plus ou moins secrète de ~~nombre~~^{beaucoup} de Japonais et même de plusieurs que je comptais naguère au nombre de mes amis.

Les propos de ce diplomate qui ~~xxxxxx~~^{déclarait venir} me voir à titre privé, mais qui, en réalité, avait été sûrement envoyé par le Ministre des affaires étrangères en personne avaient de quoi m'impressionner. C'est bien la première fois qu'on me tenait pareil langage. Il n'y a pas si longtemps que M. Shigemitsu était autrement réticent dans ses conversations avec moi. Je devais en conclure qu'une évolution se produisait dans les esprits à Tokio, évolution dont je relevais les premiers symptômes avec soulagement.

J'ajouterais que mon interlocuteur n'a pas été indifférent à nos misères matérielles, aux cent et une difficultés rencontrées dans notre installation forcée sur ces hauteurs mieux faites pour abriter des cigales que pour y loger des fourmis. La question des tuyaux de fourneaux, en particulier, l'a scandalisé. Nous faisons attendre ainsi...

admissible
 autre, était-ce possible? Il interviendra auprès de lui de droit à Tokio.
 Je ne doute pas que, grâce à ce ^{délicat} ~~bon~~ /messenger, nous pourrions enfin
 chauffer nos logements déjà envahis par une humidité glacée, surtout a-
 près quelques pluies.

26 octobre.- Et voilà les Américains aux Philippines! Ils se battent fu-
 rieusement, nous dit la radio de San-Francisco, sur l'île de Leyte. Une
 grande bataille navale aurait eu lieu près de l'île de Samar. On n'en con-
 naît pas l'issue, mais j'ai confiance. Le général Yamashita, surnommé le
 "tigre de Singapour", pourra, certes, donner encore de méchants coups de
 griffe à l'ennemi, mais sa résistance n'arrêtera rien. Le seul débarque-
 ment des Américains sur Leyte est déjà une défaite irréparable pour les
 Japonais.

En attendant, nous avons peine à nous nourrir. On se lève de table,
 l'estomac creux et la faim nous tenaille toute la journée. ^{En 1942} ~~Et~~ m'arrive
^{t-il} ~~encore~~ de me priver pour mes deux pauvres chiens ~~qui ne peuvent pas~~
~~se nourrir~~ qui, de temps à autre, lèvent vers moi des yeux pleins
 de reproche. Si je pouvais leur expliquer!..

Il existe bien un ravitaillement officiel, mais nous en recevons
 des rations de famine. Et nos réserves de fer s'épuisent. Nous comptons
 les boîtes qui nous restent comme le feraient des naufragés sur un ra-
 deau. Un de nos domestiques japonais nous a quittés, pensant que les
 privations seraient moindres ailleurs. Au demeurant, il valait mieux
 qu'il s'en allât. La faim ou l'angoisse de la faim avait fait de ce gen-
 til garçon un être de plus en plus irritable. On l'entendait parfois
 crier à la cuisine. Nous l'avions remplacé par un jeune Français né au
 Japon d'une mère japonaise. On avait cru avoir la main heureuse. Trois ~~ix~~
 jours après, nous constatons qu'il nous dévalisait. Il avait emporté
 clandestinement chez lui - car il tenait à loger avec sa mère - jusqu'à
 nos réserves de bougies pour les candélabres de la table! Sur plainte à
 la police, les bougies nous sont revenues, mais non le plus précieux:
 nos boîtes de conserves.

Notre maître d'hôtel n'est plus sûr non plus. Il subit, lui aussi,
 les effets de la diète très dure à laquelle nous sommes tous condamnés.
 Il pourrait bien trouver un prétexte pour nous plaquer après avoir vécu
 des années grasses chez nous. Ce serait ingrat, mais ce serait humain,
 car, de même que son collègue, il peut nourrir l'espoir de trouver pitance
 plus consistante en faisant autre chose, des munitions ou du marché noir
 par exemple.

se plaignent de ne pas recevoir le combustible ^{promis,} ~~dont ils ont besoin~~. Ils grelottent chez eux et doivent, le soir, se mettre au lit pour ne pas geler. Les malheureux avaient trop compté sur la sollicitude d'autorités qui ont autre chose à faire que de leur fournir les calories nécessaires. Ils devraient faire comme nous: trouver du bois par leurs propres moyens.

C'est à quel certains ont dû ben gré mal gré se résigner. La semaine dernière, alors que je faisais une brève promenade avec mes deux chiens, j'ai aperçu, non loin de l'orée de la forêt, un couple qui ramassait du bois mort et le déposait dans une poussette d'enfant. L'homme et la femme tournèrent le dos à mon approche, mais je les avais déjà reconnus. C'était l'Attaché militaire d'Espagne et son épouse. J'ai feint, bien entendu, de ne pas les voir. Mais pas de honte, pas de honte, mon cher Colonel, même pour un aristocrate espagnol! Le ministre de Suisse, qui représente les intérêts d'une vingtaine de pays, doit bien fendre son bois lui-même!

4 novembre.- Il faisait si froid, ce matin, que, sur ce qui me tient lieu de lavabo, mon verre et ma brosse à dents ne fermaient plus qu'un seul bloc ^{de glace}. Il restait de l'eau ^{dans} ~~la~~ verre et la brosse, qui n'aurait pas dû y tremper, a été prise.

La Sibérie dans sa chambre, on se lève en vitesse, on jette une poignée de brindilles sèches dans le tonneau-poêle, on allume et, presto, on se recouche, déjà à demi-gelé. Le poêle renfle aussitôt et, cinq minutes après, on peut s'habiller sans trop redouter la fluxion de poitrine ou le rhumatisme, quitte à jeter, pendant qu'en se rase, deux ou trois bonnes bûches au feu glouton.

J'ai un peu peur pour nos deux chiens, Aïda et Djeudi, qui dorment au rez-de-chaussée dans la pièce où nous prenons nos repas. Ne seront-ils pas gelés avec les interstices du plancher qui laissent voir la terre glacée? Mais les braves tiennent bon, ^{comme - t - el,} ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ en dormant en boule sur leur coussin.

C'est bien la Sibérie. Le sel va geler jusqu'à deux mètres de profondeur et le restera jusqu'en avril, voire en mai. L'eau devrait geler dans les tuyaux.

A la chancellerie, nous avons à tout moment des malades. Des refroidissements. Inévitable pour des gens qui ne sont pas accoutumés à la vie d'Esquimaux.

Un dentiste de Marunouchi à Tokio venu s'installer ici par prudence - il a songé aux bombardements - me demande si je ne consentirais pas à lui transporter sur notre camionnette son fauteuil mécanique de la

capitale de Maruizawa. Les chemins de fer refusent leur concours pour le transport d'un siège de dentiste. Quant à un camion, ~~on n'a pas trouvé~~ ^{impossibilité d'en} trouver un de disponible, même contre paiement en or. Mais un dentiste en hiver dans ce pauvre patelin ~~est~~ ^{serait} une bénédiction pour la population. Aussi ai-je répondu affirmativement à mon solliciteur en blouse blanche. Il aura son fauteuil... et gratuitement, bien entendu.

4 novembre.- M. Shigemitsu m'a reçu samedi après-midi à sa résidence officielle. Il allait répondre à mes nombreuses démarches concernant la visite des camps de prisonniers de guerre en territoires occupés. Les camps en territoire métropolitain, avais-je argumenté, du moins ceux que nous avons pu visiter, ne sont pas trop mal tenus; il n'y a apparemment pas de raisons pour qu'ils le soient moins dans les territoires administrés par l'armée impériale. Or, en m'en refusant jusqu'ici l'accès, on éveillait inutilement des ~~curiosités~~ ^{apprehensions} à l'étranger quant au traitement des captifs. Qu'allait-on enfin me répondre?

Après bien des circonlocutions qui ne presageaient rien de bon, M. Shigemitsu m'exposa que, si le Japon s'était toujours refusé à ouvrir de tels camps à des visiteurs étrangers, il allait pourtant donner suite à mes requêtes en autorisant, non pas mes propres délégués, mais ceux du Comité international de la Croix-Rouge à visiter les camps de Manille, Singapour et Bangkok. Pourquoi cette restriction envers mes propres délégués? Le ministre ne le disait pas, mais ce n'était pas nécessaire.

Au Japon, le délégué de la Croix-Rouge pourra, le cas échéant, visiter tel ou tel camp, mais sans jamais avoir le droit de présenter la moindre observation. Il inspecte, si l'on veut, la bouche cousue et, de plus, il ne peut télégraphier qu'en clair au Comité de Genève, ce qui restreint considérablement l'utilité des visites.

Tout autre la position de la Légation. D'abord, ses délégués ont qualité pour formuler toutes les critiques qu'ils jugent nécessaire et pour demander des améliorations à telle ou telle situation donnée; ensuite - et ce point est capital - la Légation peut communiquer sans délai, par télégrammes chiffrés, le résultat de ses enquêtes à son gouvernement qui, lui, informera les gouvernements intéressés. Mes rapports télégraphiques à Berne, mystère toujours pesant pour la curiosité japonaise, auraient paru insupportables aux militaires lorsqu'il s'agissait de territoires où ils régnaient ~~en souverains~~ ^{en potentats}. Bridée comme elle était, la Croix-Rouge leur paraissait inoffensive.

5 novembre.- Le correspondant à Zurich de l'Agence Domei, qui n'entend parler chez nous que de succès américains, se plaint de l'insuffisance de la propagande japonaise. Comme si l'état-major à Tokio pouvait inventer des batailles gagnées à l'usage du ^{public} suisse! Si ce ~~correspon-~~ correspondant était ici, il se rendrait compte de son injustice envers la propagande ^{made in Japan.} Elle fait pourtant tout ce qu'elle peut pour couler autant que possible de ^{navires} ~~batailles~~ américains et abattre des quantités correspondantes d'avions à l'étoile blanche. Quant à nier l'^{invasion} ~~attaque~~ des Philippines, il est quand même un minimum de vérité au-dessous duquel on ne peut pas ^{descendre} descendre.

Le yen tombe à pic. Les prix sont devenus scandaleux, à telle enseigne que, de tous côtés, on commence à faire appel à la police. Mais c'est trop tard. Le mal est trop profond. Que ne donnerait-on pas pour obtenir l'indispensable qu'en ne trouve plus nulle part?

^{Quant à moi} ~~Pour ma part~~, que ne donnerais-je pas pour obtenir une paire de pantoufles plus ou moins chaudes? Les miennes sont éculées, déchirées; ^{elles} n'offrent plus d'abri à mes orteils ^{et} ~~elles~~ ne tiennent plus à mes talons que par la ruse de mes pas. Or je me suis adressé, depuis des semaines, à gauche et à droite pour combler cette lacune de mon équipement personnel dans une maison qui, outre ses murs en planches ^{coulissantes} se distingue par le froid polaire de ses planchers. Dix ^{personnes} ~~personnes~~ au moins se sont mises ~~à ma recherche~~ pour moi en quête ^{de ce besoin} ~~d'un fournisseur~~ et je suis toujours sans nouvelles de leur part... et surtout sans pantoufles.

Encore n'avons-nous pas à lutter seulement contre le ^{thermomètre} ~~froid~~. Il y a bien d'autres difficultés à vaincre. Personne n'imaginerait, par exemple, la peine ^{inouïe} que nous avons pour réparer un robinet qui coule. Lorsqu'après de longues recherches, on finit par mettre la main sur l'homme qui pourrait ^{nous sortir d'embarras} ~~réparer~~, il manque de tout pour faire la réparation. C'est encore à nous de lui procurer ce qu'^{il} ~~lui~~ faut pour ^{travailler} ~~réparer~~ un robinet ~~à réparer~~. Une ^{obstacle surmonté} ~~difficulté vaincue~~, une autre surgit. ^{Eureka!} ~~Nous~~ nous avons trouvé ^{à part} ~~à part~~ un compatriote, le même ^{d'ailleurs} qui m'abat mes hêtres et sapins, s'est chargé

des ressemelages. Il réussit, même fort bien, ~~à~~ ^{le} cousu-main. Mécanicien b^ucheron, cordennier, cet homme a du génie dans les mains.

9 novembre.- D'une lettre à mon fils en Suisse:

"...Rentré à Karuizawa après un séjour de trois semaines dans un Tokio cafardeux où règne une atmosphère de fin du monde. Pas étonnant que les gens vont tant au cinéma; ils veulent s'en donner un bon coup avant de faire leurs adieux à la planète.

...Il fait froid...Beaucoup de pluie. Il fait sombre à trois heures de l'après-midi...Nous sommes en train d'armer notre maison contre les grands froids. On masque les trop grosses fissures dans nos murs de bois. Deux de nos Finlandais, des matelets bons à tout faire, posent des listes de sapin ou des bandes d'étoffe sur les fentes des fenêtres.

... Dehors, les couleurs sont fort belles. L'or des frondaisons pendantes ou tombées foisonne autour de nous. J'aimerais peindre, mais je n'ai plus le matériel nécessaire. Il n'y a plus d'huile. Déjà l'an dernier, j'avais dû emprunter un tube de blanc de zinc au peintre Oguiss, bien connu à Genève et à Paris"...".

Relu quelques pages de Maria Chôpdelaine de Hémen. On y trouve une situation qui présente bien des analogies avec la nôtre. "...Avec de la terre et du sable, Esdras et Da'Bé rechaussèrent soigneusement la maison, formant un remblai au pied des murs; les autres hommes s'armèrent de marteaux et de clous et firent aussi le tour de la maison, consolidant, beuchant les trous, réparant de leur mieux les dommages de l'année. De l'intérieur, les femmes poussèrent des chiffons dans les interstices, collèrent sur le lambris intérieur, du côté du nord-ouest, de vieux journaux rapportés des villages et soigneusement gardés, promènèrent leurs mains dans tous les angles à la recherche des courants d'air..."

Tout cela, c'est exactement ce que nous faisons, mais dans une maison sans doute moins bien protégée contre les grandes froidures que l'habitation canadienne.

17 novembre.- Dans un discours, Staline a qualifié le Japon d'agresseur. Stupéfaction à Tokio. Le gouvernement a cependant préféré faire le sourd. La presse ne dit rien non plus. L'orgueil nippon doit énormément souffrir du camouflage russe.

Le "Mainichi" a répondu indirectement avec un commentaire de son correspondant à Zurich sur un article de la "Weltwoche" aux termes duquel la guerre du Pacifique n'aurait pas été causée par l'attaque de

Pearl-Harbour, mais bien par les appétits du capitalisme américain.

Cet article, on voudrait le lire, ^{ou mathématicien} ne fût-ce que pour voir à la suite de quelle gymnastique savante son auteur a pu retomber sur ses pieds après avoir posé en fait qu'il n'y a pas eu d'agression du Japon en Chine et ailleurs.

Dans les milieux diplomatiques, on considère que le coup de poing du dictateur russe est une réaction assez naturelle contre la germanophilie extrême de la presse nipponne, laquelle n'est évidemment qu'un reflet des sentiments du gouvernement.

Coincidence amusante, à l'heure même où le généralissime Staline déclanchait son attaque venimeuse contre le Japon, M. Shigemitsu venait apporter ses vœux à l'ambassadeur soviétique à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution d'octobre.

Quoi qu'il en soit, le neutre de Moscou a maintenant déclaré son hostilité au Japon ami des Allemands. Il craint si peu de rompre que trois pays, la Bulgarie, la Finlande et la Roumanie, soumis à ^{son} influence, ~~ont rompu~~ ^{déjà rompu} leurs relations avec Tokio. Quel coup pour notre ami Idman, ministre de Finlande, qui n'avait jamais douté d'une victoire germanique! Tout récemment encore, il nous parlait avec plaisir d'une partie de golf qu'il avait faite avec M. Togo, ex-ministre des affaires étrangères - quel privilège! - et le voilà qui ~~doit~~ doit aujourd'hui quitter précipitamment un Japon devenu hostile du jour au lendemain! Mais était-ce bien imprévu? On aurait ^{de ténébreux} pu croire que notre collègue finlandais ne jouerait plus longtemps au golf avec M. Togo.

Le Japon se montre cependant bon prince. Une fois n'est pas coutume. Il ~~ne~~ n'internera pas les quatre matelets finlandais que nous employons ~~à~~ à notre chancellerie. Il ne peut guère imputer à crime la rupture à la pauvre Finlande victime des vicissitudes politiques.

27 novembre.- M. Cesme, ambassadeur de France, est dans une situation extrêmement délicate depuis qu'un gouvernement français s'est installé à Paris. Ce gouvernement l'ignore totalement, alors que lui, Cesme, est toujours ambassadeur de France à Tokio. Il est venu me faire part de sa perplexité. Son cas est vraiment unique dans les annales diplomatiques. Pour lui, il ne s'agit nullement de choisir entre Pétain et de Gaulle; il est le représentant du gouvernement de Paris et ce d'autant plus qu'avant sa captivité, Pétain lui avait donné pour instructions

de tenir pour fausse toute information selon laquelle il aurait formé un nouveau gouvernement. Du côté japonais, me dit mon collègue français "on comprend mes difficultés et l'en s'accommode tant bien que mal de la présente équivoque".

Cosme attend maintenant une décision de Paris, ce Paris qui a tout l'air de ne rien vouloir savoir de lui. Comme il ne doute guère de ce que l'avenir lui réserve, il se considère, pour le moment, plus comme ambassadeur d'Indochine que comme ambassadeur de France. Admirons l'ingéniosité de la formule qui lui permet de rester en selle. Il ne s'y trouve pas moins assez mal assis. En effet, s'il veut se comporter en représentant de l'Indochine auprès du gouvernement nippon, il se doit d'en observer les engagements; or l'amiral Deceux, qui "gouvernait" l'Indochine, s'était lié au Japon par un accord de défense commune. Cosme devrait donc collaborer avec le Japon, mais, s'il le fait, il se met ouvertement en opposition avec le gouvernement de Paris et, s'il ne le fait pas, il rompt avec le gouvernement de Tokio, qui ne ^{le} reconnaîtra plus comme ambassadeur. Cosme est dans la fesse aux liens et ~~en~~ tourne éperdument autour sans pouvoir en sortir.

Quel conseil puis-je lui donner? Aucun. Le seul, qui me paraît logique et ~~est~~ ^{dont} pour rien au monde je ne voudrais parler - en n'accable pas un collègue dans une position aussi dramatique - serait qu'il résigne sans autre ses fonctions. Il était de Vichy et Vichy n'est plus rien... qu'un très mauvais souvenir. Il n'aurait plus qu'à disparaître de la scène.

Mais M. Cosme ne l'entendrait pas de cette oreille. Il ne veut pas s'avouer battu. Il espère encore redresser sa situation. Tout ce qu'il a fait - ~~ixxxxxxxx~~ c'est son thème favori - il l'a fait dans l'intérêt, non de Pétain et de son entourage, mais de la France, de la France seulement. Et de me dire tout à coup d'un air inspiré: "Ce qui arrangerait tout, ce serait une neutralisation de l'Indochine avec retrait des forces japonaises". L'idée manque tellement de réalité qu'elle trahit le désarroi de son esprit, mais, pour être poli, j'objec- te seulement: "Croyez-vous que le gouvernement de Gaulle accepterait une telle solution? Et ce qui paraît absolument certain, c'est que Tokio n'en voudrait pas, l'Indochine étant pour les Japonais la clé de la défense de Singapour!"

L'ambassadeur lève les bras en signe de découragement. C'est vrai, cette solution "qui arrangerait tout" ne vaut rien. Il faudrait trouver autre chose. En attendant, il appréhende qu'en cas de rupture

entre Paris

et Tokio, la France ne participe d'une façon ou d'une autre aux opérations dans le Pacifique, ce qui aurait pour effet d'entraîner l'intègement de toute la colonie française au Japon." Et Dieu sait alors, me dit-il, à quels sévices elle serait soumise!"

De toute façon, mais je ne le dis pas, la rupture entre Paris et Tokio viendra. Paris, en effet, à tout intérêt à rompre, ne fût-ce que pour avoir son mot à dire lors du rétablissement de la paix avec un Japon battu.

Cet entretien, qui ne pouvait aboutir à rien de positif, a permis tout au moins à l'ambassadeur de se soulager et, ~~par là même~~ dans l'impasse invraisemblable où il se trouve, c'était déjà beaucoup. Il me quitte comme il était venu, embêté, torturé, désespéré, mais, comme l'humeur ne perd jamais ses droits, il s'est retourné à quelques pas de ma porte pour me lancer avec un rire forcé: "On s'en souviendra de cette planète!".

24 novembre.- Tokio a été bombardé hier. Les sirènes ont donné vers midi. Résultat? On ne sait rien. Personne ne peut dire où les bombes sont tombées. On annonce seulement qu'il y a eu des dégâts. La danse ne fait hélas! que commencer.

Aux Philippines, les événements se précipitent. On rapporte qu'il n'y aurait plus un Japonais sur Leyte. Au tour maintenant de Luzon. Ce sera plus dur, mais le résultat final ne fait plus de doute.

A Berne, M. Pilet-Golaz, notre ministre des affaires étrangères, s'est retiré du Conseil fédéral. Il fallait s'y attendre. On lui reprochait beaucoup de choses, entre autres, de n'avoir pas assez prévu de quel côté tournerait la victoire. Le plus grave, c'est qu'il s'était mis à des tout le parti socialiste; or on ne peut plus gouverner chez nous à la longue contre un parti socialiste compact. Je sais ^{bien que} ~~combien~~ mon premier chef, M. Metta, avait souffert de la même hostilité, mais il s'était mieux tiré d'affaire, ~~par son~~ ~~successeur~~. Avec moins de hauteur, plus de souplesse, plus de sens de l'opportunité politique.

Il paraîtrait toutefois que sa retraite serait due principalement au refus des Soviets de renouer avec la Suisse. Les négociations entamées avec Moscou auraient pitoyablement échoué malgré l'appui discret de Londres. Le "non" de Staline ne pouvait qu'ébranler la position du chef du Département politique.

De toute façon, je regrette personnellement de perdre ce chef qui, m'avait toujours voulu du bien, déjà lorsqu'il était encore chef du Département des postes et des chemins de fer.

s'il ne m'a guère soutenu dans l'accomplissement de ma mission si difficile au Japon,

27 novembre.- Nouveau bombardement aérien de Tokio. Concert de sirènes, bruits vagues de bombes, renflements de moteurs dans les nues, appels d'équipes de défense aérienne ^à courant sur les lieux menacés, clameurs de gens qui courent en ne sait ^{ni pourquoi} où dans l'obscurité, rumeurs ou grondements sourds d'origine inconnue, ciel ^{rouge} ~~rougeâtre~~ du côté de Yot^{su}buya, reflet sans doute d'incendie^s ^{en masse}. Et c'est tout, tout ce qui franchit les murs de notre résidence canadienne dans le quartier d'Akasaka.

Impossible de sortir pour mieux voir ou voir quelque chose. Ma voiture qui porte le nom de la Légation serait aussitôt reconnue et ma curiosité serait sans doute mal jugée, voire interprétée comme une tentative d'espionnage. Sans compter qu'en pourrait faire un mauvais parti à un étranger se promenant la nuit au milieu d'une foule dans les tranches qui pleure ~~peut-être~~ des morts.

~~On apprendra plus tard le nombre des victimes et l'importance des dégâts.~~

Les bombes auraient pu tomber sur nous aussi bien que là-bas. Question de chance. Et il en sera toujours ainsi, car nous n'avons rien pour nous abriter. Il y a bien une cave, mais elle n'a qu'une issue, de sorte que s'y rendre en cas de ^{bombardement} ~~grave danger~~ serait s'exposer à être enterré vivant.

16 décembre.- Remonté à Karuizawa. Freid de loup. Il a beaucoup neigé, mais la neige est grise, voire noire par endroits autour de notre maison. Le volcan Azama, qui crache le feu et la pierre par intermittence, a couvert tout le paysage d'un linceul de cendres qui donne aux arbrisseaux un aspect blanchâtre en été et noirâtre en hiver. Les éruptions sont parfois accompagnées de violentes secousses. C'est ainsi qu'un jour de cet automne, notre maison s'est mise à danser comme un navire balleté par la mer au moment même où nous étions à table avec plusieurs convives. Tout le monde s'est levé précipitamment de peur de recevoir quelque poutre du plafond sur la tête, sauf M. Bagge, le ministre de Suède, qui est resté impassible à sa place.

Comme nous le disons souvent, nous sommes bien sur un volcan. Au propre comme au figuré. Ou, si l'en ^{préfère} ~~voit~~, entre deux feux: le feu de la terre et le feu du ciel. Il faut dire qu'ici même, nous ne risquons guère d'être bombardés. Les aviateurs américains ne vont pourtant pas venir des Mariannes pour se délester de leur charge explosive sur un petit village de montagne sans valeur militaire. L'alerte n'est pas moins donnée par la sirène chaque fois qu'une escadrille ennemie survole la contrée. Encore avons-nous les mêmes obligations d'obscurcissement qu'à Tokio. La nuit, pas une lueur ne ^{ou ne devrait filtrer} ~~filtre~~ des maisons, histoire, je pense, de ne pas offrir de point de repère aux dangereux

M.H. Bernath et Bernath

54)

oiseaux de passage. Aïda,

Accompagné par mon chien-loup, ~~jix~~ je suis allé faire une visite à deux de mes secrétaires dont le gîte est assez éloigné de ma propre demeure. Après une demi-heure de marche sur des chemins aux ornières de glace, je les ai découverts sur une petite colline quasi déserte, dans une pauvre bicoque à un étage qu'un vent un peu fort balayerait, semble-t-il, assez facilement dans la plaine couverte d'une neige durcie et souillée par les crachats fuligineux de l'Azama. Comme il gèle à pierre fendre, ils ont abandonné le rez-de-chaussée glacial pour se réfugier dans une petite mansarde à laquelle on accède par un escalier à moitié échelle qui s'élève dans un corridor si étroit qu'il faut serrer les coudes pour passer. En dépit et peut-être à cause de son exiguité, ce réduit m'a paru tout de suite confortable grâce à un petit tonneau-peêle qui devenait tout rouge en grignotant quelque bonnes bûches d'érable. On a fait le café et c'est gaiement que nous avons disserté sur l'étrangeté de conditions qui nous faisaient moins ressembler à trois diplomates suisses en mission en Extrême-Orient qu'à trois trappeurs se réchauffant dans leur hutte après une longue journée de chasse. Le moment est trop beau ^{en} cette fin de semaine pour que nous le gâtions par des considérations ~~qui~~ sur ce que notre existence a de précaire, d'incertain et de je ne sais quoi d'angoissant au milieu d'une population qui nous fuit et que nous savons affamés. A peine avons-nous mangé aujourd'hui et nous mangerons encore moins demain. Tout à l'heure, on trompait encore sa ~~faim~~ ^{faim} avec une tasse de café et un petit verre de brandy, cette faim dent on se pique de ne jamais parler.

Comme je viens de l'écrire à mon fils Rémy, ^{reste à Bernath} mes collaborateurs font stoïquement face à l'adversité. Ils se serrent la ceinture avec le sourire. Leurs joues se creusent, leurs habits flettent sur leur corps sans qu'ils viennent m'aucabler de jérémiades inutiles. Au contraire, il nous arrive souvent, après les heures de bureau, de nous entretenir à perte de vue de matières qui n'ont ^{qu'un} rapport assez lointain avec un sac de pommes de terre ou une brassée d'épinards. ^{Paroissant} ~~Nous pouvons~~ un mot de Vigny, nous pouvons encore nous dire que si la tête est au-dessus de l'estomac, c'est pour qu'elle le domine.

"Dans les conditions où nous sommes, disait ma lettre, tu peux t'imaginer ce que sera pour nous le Noël qui s'approche, le sixième que nous "fêterons" depuis notre départ de Suisse. On le célébrera avec l'espoir fervent d'un retour à la civilisation, à l'humanité d'un Socrate et d'un Pascal, ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ en chantant tout bas ce que nous chantions à tue-tête, tout petits, devant l'arbre de Noël du Tem-

ple: Bonne volonté envers les hommes! Paix sur la terre!

22 décembre.- Le leup allemand est blessé; il sera plus méchant que redoutable. L'offensive de von Rundstedt dans les Ardennes inquiète néanmoins. Le front serait enfoncé et les tanks allemands pourraient bondir jusqu'à Liège!

La presse japonaise jubile. Elle vous l'avait bien dit que Hitler la gagnerait, cette guerre! En raccourcissant leurs lignes, les Allemands auraient recouvré une force irrésistible.

Les Allemands du Japon font chéris. Ils fêtent bruyamment l'inespérée victoire. On les voit reprendre l'air altier des débuts du Blitzkrieg, cet air hitlerjugend qui les rend si antipathiques, même aux Japonais.

Près de chez moi à Karuizawa, j'en entends qui rient et qui chantent en défonçant force caisses de vivres entreposées dans leurs entrepôts de fortune. Ils ont de quoi tenir tête à la famine, ceux-là!

Mais attendons la fin. Les alliés ni les Russes n'ont dit leur dernier mot. Un mauvais moment à passer, mais il passera.

23 décembre.- Écouté cet après-midi la radio de Berlin. Un cours d'instruction sur le maniement du nouvel engin pour faire sauter les chars soviétiques. Tous les hommes du "Volkssturm" seront pourvus de cette arme dont on attend des miracles.

(d'un ton attendri,

On entend ensuite une brave femme qui, parle du ciel à un enfant. Regarde, mon enfant, ces belles étoiles, ces symboles lumineux de la puissance du Créateur! C'est de là-haut que viendra la justice pour l'Allemagne, cette grande calomniée, cette grande victime d'un monde qu'elle aurait voulu relever et qui, ^{méchamment,} la jalouse. Rien de plus touchant que cette voix allemande qui prend celle d'un ange! Elle fait malheureusement intervenir un peu tard les étoiles et la justice divine. Pas moyen de s'apitoyer.

25 décembre.- Triste Noël avec l'angoisse de l'offensive allemande dans les Ardennes. Comment tout cela va-t-il finir?

28 décembre.- L'année s'achève bien mal pour nous. Il est vrai qu'elle ne finit guère mieux pour les Japonais, qui ~~sont~~ ^{sont} ~~harcelés~~ ^{par} un peu ~~par~~ tout avec la certitude de voir leurs villes soumises à des bombardements de plus en plus destructeurs. Sans compter la faim qui mine une population déjà énervée par les alertes fréquentes des sirènes déchirant l'air de leurs lugubres mugissements.

On parle d'un violent séisme qui aurait éprouvé le centre et le Sud du Japon. Mais la presse garde le silence. Le gouvernement ^{n'aura} ~~n'aura~~ pas voulu, je pense, ajouter à la démoralisation générale. On le comprend.

31 décembre.- L'offensive allemande aurait été définitivement arrêtée. On respire. On cherchera, ce soir, de la musique gaie à la radio.

ne moitié de la flotte aurait été anéantie ou mise hors de combat.

De même que son prédécesseur, le général Koiso attribue tant de revers à une aviation insuffisante. C'est une explication, mais pas une excuse. Quand les Koiso et Cie ont décidé froidement de déclencher la guerre qu'ils avaient longuement préméditée, ils devaient faire entrer dans leurs calculs la consommation forcément considérable en avions qu'entraînerait une guerre dans le Pacifique avec une grande puissance comme les Etats-Unis. Aurraient-ils mal calculé? Se seraient-ils trompés d'un zéro? S'il en est ainsi, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes et tirer les conclusions qui s'imposent. Le général Negi de fort respectable mémpire a fait hara-kiri pour ~~moins~~ beaucoup moins que cela.

Toute la partie, disons-le, a été ~~mal jouée~~ ^{mal jouée}. On a trop spéculé sur l'atout allemand. C'est lui qui, la courte vue des généraux aidant, a tout décidé. Sans Hitler avec sa Wehrmacht ~~jugée~~ ^{réputée} invincible, pas de Pearl-Harbour, pas d'agression japonaise. Pas même d'agression en Chine, car les Sugiyama, les Terauchi, les Umezu, les Deihra et tutti quanti ne sont tombés en 1937 sur les Chinois qu'à la faveur du trouble entretenu en Europe par le dictateur allemand. Les Américains jouaient alors à l'isolement et l'Angleterre n'osait pas bouger. Quant à la S.d.N., elle était impuissante. Les grands bavards de la paix croyaient avoir tout fait en localisant le conflit. Ce faisant, ils encourageaient l'agression. On sait la suite.

26 janvier.- Je fais toujours la navette entre Tokio et Karuizawa où se trouve ma chancellerie principale. En cette localité, le froid nous éprouve dans nos maisons de planches et de papier. 15 degrés au-dessous de zéro. Nous continuons à abattre nous-mêmes des arbres pour notre chauffage, mais nous manquons de bois sec. Le feu a de la peine à prendre.

A Tokio, c'est beaucoup mieux. Nous avons le confort, mais voilà, il y a les bombardements et, comme on dirait à Londres, c'est plutôt unhealthy. Quant aux possibilités de ravitaillement, elles sont à peu près nulles. Si nous n'avons pas encore quelques boîtes de conserves...

Depuis des mois, nous n'avons plus reçu un seul journal de Suisse. Assez curieux. Lorsque l'Union soviétique traversait les pires moments de sa courte histoire, les gazettes nous arrivaient encore par le Transsibérien. Maintenant que tout va mieux pour elle, plus rien ne parvient jusqu'à nous.

27 janvier.- Comme je l'écrivais à un ami de Berne - mais recevra-t-il jamais ma lettre? - j'aurai été sous le feu de bombardements sans en rien connaître que le bruit. Les sirènes se sont mises à mugir et bientôt de sourdes rumeurs se sont fait entendre qui font supposer qu'un nouveau quartier a été arrosé de bombes incendiaires. Où celles-ci sont tombées exactement, comment le savoir au juste? De ma fenêtre, je ne vois guère que des arbres. Sertir et aller voir? Ma sertie paraîtrait bien suspecte aux Japonais déjà si méfiants. Et d'ailleurs, on ne doit pas circuler tant que dure l'alerte. Quant à se renseigner ^{près coup}, ce ne serait pas à recommander. On croirait vous prendre en flagrant délit d'espionnage. Allons! tu aurais pu être tué par ce raid-là et tu ne sauras pas sur quels p^{er}chés de maisons il aura déposé la désolation et la mort! Mais on finit par s'accrocher assez vite de ce bandeau qu'en a sur les yeux. On glisse insensiblement vers le fatalisme du cru. Qu'ens la mort lèvera sa faux? L'autre jour, ~~l'autre jour~~, lorsque M. Frey, mon chef de chancekerie à Tokio, est venu m'annoncer tout essoufflé qu'en nous bombardait, je suis resté à ma table de travail comme s'il était venu me dire qu'en verrait le soir une éclipse de lune. Que faire d'autre? Ai-je le choix? Nous ne pouvons pas sertir et nous n'avons point de refuge. Alors autant rester calmement à sa place. C'est peut-être la meilleure. Dix mètres plus loin, une bombe pourrait vous anéantir. En des circonstances pareilles, s'asseoir quelque part dans la maison, c'est tirer un billet de loterie, et c'est peut-être le bon numéro. Alors, ne bougeons pas et continuons à feuilleter un dossier comme si de rien n'était. Cela vaut mieux à tous égards.

Autre singularité de notre existence. La mort a beau planer à chaque instant sur nos têtes, il est beaucoup plus question, dans nos conversations, du drame de Berlin que de nos vicissitudes japonaises. C'est d'abord parce que là-bas, la partie est plus importante - elle conditionne celle qui se joue ici - et c'est ensuite - mais n'est-ce pas une tautologie? - parce qu'en un sens, nous sommes ici dans une prison et que notre délivrance ne peut venir que de l'hallali qu'en sonne autour de la capitale du Reich.

28 janvier.- Etrange, mystérieux, le peuple japonais. Plus vous pénétrez dans son âme, plus elle vous échappe. Ce qui vous paraissait simple ou clair de prime abord devient bientôt composite ou obscur à l'analyse. Serrées de près, les questions se diluent, se volatilisent. Il ne vous reste plus rien dans les mains que ce que vous y aviez mis, sauf, si vous voulez, le charme, aussi indéfinissable qu'un parfum, de côtoyer jour après jour un secret qui vous tarabuste sans répit et que ceux qui en sont les détenteurs seraient probablement incapables de vous livrer, parce qu'ils sont eux-mêmes le secret et qu'ils ne le savent point. Tout ce que vous parviendrez à découvrir au bout de la langue et inutile quête - la mienne aura porté sur plus de huit années - c'est qu'entre eux et vous, il restera toujours un espace à franchir: l'espace de la langue d'abord,

du sourire ensuite, du regard après. C'est infini.

5 février.- Mes services ont établi que, durant ^{la seule} l'année 1944, ~~je~~ j'avais adressé environ 1.000 notes verbales au Ministère des affaires étrangères pour la protection des intérêts étrangers confiés à la Suisse. J'ai reçu environ 300 réponses. Les 1.000 notes comprenaient 380 recharges.

(Encore ces chiffres ne tiennent-ils pas compte ^{de mes} ~~des~~ innombrables démarches personnelles auprès des services du Gaimusho.

10 février.- En Europe, tout va bien. L'offensive allemande dans les Ardennes a fait long feu. Les Anglo-Américains ont déjà enfoncé la ligne Siegfried et les Russes sont en train de franchir l'Oder.

Entendu à la radio le célèbre général Dittmar. On ne peut pas dire qu'il fleurisse de son imagination la situation militaire, mais il manie la litote avec un beau sang-froid. Pour lui, l'Allemagne "traverse une crise" (~~lorsqu'elle est au bord du gouffre!~~) et il s'agit ^{rien} simplement de trouver les voies et moyens de la surmonter.

Graves soucis au Japon. ~~MacArthur~~ ^{n'est} plus très loin de Manille.

14 février.- Je n'ai encore rien dit, je crois, de ma dernière entrevue avec M. Shigemitsu, ministre des affaires étrangères. Il était, m'a-t-il semblé, d'assez mauvaise humeur et je me demandais pour quelle raison il m'avait appelé à sa résidence officielle. Il s'exprimait assez péniblement en anglais; les mots, ce jour-là, ^{encore} ne sortaient ^{de sa bouche} pas, j'avais beaucoup de peine à savoir où il allait en venir. Il critiquait, les yeux baissés, quelqu'un ou quelque chose et ce n'est que lorsqu'il eut prononcé le mot "grumbling", ~~xxxxxxjxxxxxxx~~ mot-étincelle dans la nuit, que je compris qu'il devait critiquer mon attitude dans la question des intérêts ~~xxxxx~~ américains et britanniques. Je prenais ma tâche trop à cœur; je mettais trop d'insistance dans mes démarches; je luttais trop pour obtenir des résultats, au risque d'indisposer les autorités compétentes. Tout cela moins exprimé que suggéré par des phrases embarrassées dont j'avais à deviner le sens exact.

Au fur et à mesure qu'il parlait, mon interlocuteur se détendait, sa voix devenait plus cordiale et c'est, peut-être, avec une ^{amicale} ~~cordiale~~ bienveillance qu'il me dit en substance: "Mais, mon cher ministre, ne parlons

plus de cela. Essayons d'être un peu plus souvent d'accord, ne nous plaignons pas trop des obstacles rencontrés sur notre route et les affaires n'en iront que mieux".

Je résumais en résumé ce qui suit: "Je voudrais bien, M. le Ministre, me trouver toujours d'accord avec vous et avec vos services. Ce serait mon désir le plus cher. Mais est-ce possible? Nos positions sont nettement différentes. Vous représentez les intérêts du Japon; je représente, moi, les intérêts étrangers qui m'ont été confiés. Ces intérêts sont ceux de pays en guerre avec le Japon; ils appellent des ~~interventions~~ ~~interventions~~ interventions de ma part dont vous n'approuvez pas toujours l'opportunité. Je n'ai jamais rien demandé qui ne fût raisonnable; du moins vous ne me l'avez jamais dit. Quand je ne reçois pas de réponse, j'insiste, quitte à importuner vos services, mais comment pourrais-je agir autrement? C'est ainsi, par exemple, que je ne cesserai jamais de demander l'autorisation de visiter les camps de prisonniers de guerre, l'amélioration de leur nourriture et de leur traitement en général. Mes démarches se heurtent malheureusement le plus souvent, sinon au refus, du moins au mutisme des autorités militaires. Je reviens ^{alors} à la charge auprès de votre ministère comme c'est mon plus strict devoir, ce que vos services devraient comprendre et non me reprocher. Si c'est là du "grumbling", je crains, vu le peu de compréhension que je rencontre auprès de vos autorités militaires, que je m'en rendrai coupable jusqu'à la fin de la guerre. C'est pourtant dans le meilleur esprit que je me consacre à l'œuvre tout humanitaire qui est la mienne et cet esprit est si proche du vôtre, dont je connais la pondération et la sagesse, que je compte plus que jamais sur ~~le~~ ^{le} bienveillant concours de Votre Excellence dans l'accomplissement de ma difficile et délicate mission!"

Je m'étais levé pour prendre congé, mais le ministre me pria d'un geste de m'asseoir et, se tournant vers la porte au fond du salon, il cria à deux reprises: "Kimi! Kimi!" Sur quoi son secrétaire privé, M. Tomeda, entra pour recevoir l'ordre de ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ nous apporter quelques boissons, histoire de trinquer ensemble.

La conversation a repris alors dans un esprit tout ~~différent~~ ^{différent} M. Shigemitsu m'avait, sans le dire, donné raison. Il ne pouvait, à sa place, faire davantage. Il s'est encore plaint de la campagne dite des atrocités japonaises menée ~~par Londres et Washington~~ par Londres et Washington. Je lui ai répété ce que je lui avais déjà dit à ~~une~~ ^{maintes} autres occasions, à savoir que, pour faire cesser la prétendue campagne de dénigrement

Le mieux serait de m'accorder plus de facilités pour la visite des ⁶⁾prisonniers de guerre. Je pourrais ainsi rassurer les gouvernements intéressés. Du côté japonais, on doit être las de cette rengaine, mais, quant à moi, je ne cesserai pas, jusqu'à satisfaction, d'en faire le leitmotiv de toutes mes démarches. Je pense qu'en son for intérieur, M. Shigemitsu ne m'en veut pas de cette insistance aussi têtue que raisonnée. Je suppose seulement, car, dans sa position, il ne peut me donner explicitement raison.

15 février.- La conférence de Yalta a pris fin sans qu'en sache au juste s'il y a été question du Japon. C'est probable, car les milieux officiels manifestent une certaine nervosité. On leur dirait que Moscou va rompre demain avec Tokio qu'ils n'en seraient pas autrement surpris. Ils ne l'auraient pas volé, comme on dit, et ils en sont conscients.

18 février.- Un bombardement dont on se souviendra. L'alerte a duré pratiquement toute la nuit. Les sirènes ont ébranlé l'air à plusieurs reprises, preuve que les assaillants venaient en vagues successives.

Toutes lumières éteintes chez nous, car, malgré le froid, on a laissé par prudence les fenêtres ouvertes à cause de la pression de l'air consécutive aux déflagrations. Du silence noir dans ~~la~~ ^{lequel} la cité ~~entière~~ ^{se trouve baignée} est montée d'abord une sourde rumeur semblables au roulement lointain de batteries d'artillerie. Des bombes devaient être tombées du côté d'Akasaka ou de Kojimachi. On fut bientôt fixé, car, à travers la pluie fine qui rendait l'atmosphère encore plus fuligineuse, tout le ciel s'empourpra vers l'Est. Plus de doute, la ville brûlait là-bas. Peu de temps après, de plus vives lueurs éclairèrent la nue. Les flammes avaient ~~gagné~~ gagné de la hauteur, tant et si bien que le vestibule dans lequel j'allais et venais en pardessus en était teinté de rose. Je n'ai pas essayé, mais j'avais l'impression qu'il m'aurait été possible de lire un journal à la clarté diffuse des brasiers qu'on ne pouvait ~~voir~~ voir. Par instants, le ciel paraissait animé de gros bouillons d'étincelles et l'on avait alors l'illusion - n'était-ce point une réalité? - d'entendre crépiter l'incendie qui, dans l'horreur des paniques qu'on pouvait imaginer, dévorait une partie de ~~la~~ ville.

Etrange situation que la mienne. En plein Tokio, en plein désastre, j'étais comme en marge du fléau, faisant les cent pas, col du pardessus relevé, dans une grande maison vide - les domestiques étaient-ils encore dans la dépendance? - dans un long vestibule à courants d'air, seul, comme abandonné des hommes et des dieux, avec, à chaque demi-tour, dans le cadre de la fenêtre, ce ciel qui gardait sa couleur de la mort et de la désolation. Si les bombes étaient tombées sur

nous, qui serait venu à notre secours ? Personne assurément, car rien ~~ne~~ n'avait été prévu à cet égard. nous n'aurions même pas su où appeler en cas de sinistre.

vers cinq heures du matin, rompu de fatigue et mourant de sommeil, bien qu'à moitié gelé, je montai au 1er étage et m'étendis tout habillé sur mon lit. Mais à peine avais-je fermé l'oeil qu'un domestique frappait à coups redoublés sur ma porte en m'informant que, selon la radio qui émettait sans arrêt, les bombardiers américains allaient opérer dans notre secteur. Je me levai pour donner l'exemple, mais sans bien voir l'intérêt que j'avais à changer ma chambre à coucher contre le vestibule de tout à l'heure. N'importe quel endroit de la maison était aussi périlleux que l'autre. Rêta rentrée dans mon pardessus, je repris mollement ma route dans le rez-de-chaussée désert, tandis que le boy-san rejoignait à pas feutrés sa famille pelotonnée d'angoisse à l'autre bout de l'immeuble. On entendit effectivement des déflagrations dans le voisinage, mais le mauvais sort devait nous épargner. A l'heure où nous attendions le pire, la radio annonça la fin des raids meurtriers.

Dès 9 heures du matin, je me trouvais au Ministère des affaires étrangères où j'avais un rendez-vous avec le ministre S., qui traitait avec moi toutes les questions d'intérêts étrangers. Il me serra la main souriant, mais plus pâle que d'habitude. Il n'avait pas dormi non plus, mais se garda de dire un mot sur les événements de la nuit qui devaient avoir coûté la vie à des dizaines de milliers d'âmes. J'observai le même silence, d'autant plus qu'il devenait inconvenant de parler bombardements à un japonais, puisque, selon la propagande officielle, de telles attaques aérienne ne devaient jamais avoir lieu. La facilité avec laquelle l'ennemi déversait ses tonnes de bombes devait mettre en rage un état-major qui avait tout prévu, sauf la puissance, le courage et l'habileté des aviateurs américains. L'obscurité aidant, la ville était à eux. Ils y entraient et en sortaient comme ils voulaient. Tojo et son entourage en devenaient ridicules.

Pour le Japon trop sûr de sa victoire, le châtimeut commençait, mathématique, inexorable, comme l'avait prévu le président Roosevelt. On s'en rendait compte, le coeur en proie à des sentiments contradictoires: compassion pour les victimes innocentes des raids aériens, satisfaction de voir la guerre tourner contre les agresseurs, avenir sombre pour nous autres qui partageons le sort d'un pays menacé de tomber en ruines.

19^e février. -- xxix Je me suis rendu en ville avec un de mes secrétaires, M. Bossi, évitant, comme toujours, de mettre le nez au coeur des nouveaux quartiers dévastés, car notre curiosité eût pu apparaître comme

~~comme~~ un manque de tact, voire comme une bravade aux yeux des japonais toujours un peu honteux, en présence d'étrangers, de ce qui leur arrive. Ils se sont trop longtemps vantés de leur invulnérabilité. Nous sommes bornés à nous rendre à la Ginza sous prétexte d'y faire quelques menus achats. ^{de 110000 à 120000} ~~quelques~~ ^{de} ~~quelques~~ menus achats. Pauvre Ginza! Elle si belle et si gaie n'est plus qu'une supplicieuse criblée ~~de~~ ^{d'amas} de cendres noires. Noté en passant que le magasin Mikimoto, universellement célèbre pour ses perles, n'est plus de ce monde. Les bombes l'ont volatilisé. Il n'en reste plus rien, pas un mur, sauf un coffre-fort éventré, couvert déjà d'une rouille jaunâtre et dont le poids aura découragé les services de déblaiement. Car, après chaque bombardement, morts et blessés évacués, on cure, on nettoie, on purge les décombres, ~~xxx~~ au coeur même de la cité, pour en prendre le spectacle moins effroyable. Bref, on remet un peu d'ordre, entre des murailles effondrées, parmi les tas de gravats noirs et les amoncellements de débris calcinés.

Encore un travail de toilette de plus en plus fréquent auquel nous n'aurons jamais assisté. Et pour cause! Au petit matin, après les rafales de bombes dans un quartier déterminé, allez donc vous promener sur les lieux en tant qu'étranger! Les policiers y verraient une provocation et, malgré vos privilèges diplomatiques, qui ne pèsent déjà pas lourd dans ce pays, vous auriez inévitablement des ennuis. nous surtout, les suisses, qu'on ~~accuse~~ ^{sous-entendrait peut-être} de venir ~~pour~~ ^{pour} les Américains l'étendue des destructions! ^{la méfiance est si inventive!}

Chez Maruzen, la principale librairie de la place, l'immeuble est resté debout comme par miracle. Le ^{peu} n'aura fait que lécher quelques murs, car les planchers se sont imbibés d'eau sous les lances des pompiers. Les gens assez nombreux qui vont et viennent devant les rayons clairsemés de livres n'achètent guère. Ils ne tiennent pas à rapporter du combustible à ~~leur~~ ^{la maison} domicile. Ils sont là simplement ^{comme nous} par curiosité. En fouillant distraitement dans un monceau de livres d'occasion, je mets la main ^{à l'ouvrage} sur un exemplaire de mon ouvrage "Une nouvelle sanction du droit international" publié chez Rayot en 1925. Incroyable, mais vrai. Le bouquin était dédié: on l'offrait au ~~ra-~~ ^{voici vingt ans} bais. Le nom de l'"ami" à qui j'avais fait don de mon oeuvre ne me disait plus rien du tout. un ^{Matsumoto} ou un Watanabe quelconque. nous voilà quittes. Et surtout sans rancune, d'autant plus qu'en rapportant quelques sous à son propriétaire ~~mon~~ dans le besoin, mon livre aura prouvé enfin son utilité.

En flânant dans la Ginza le long d'une kyrielle de boutiques

d'une autre. Ce n'est plus aujourd'hui qu'en décapiterait les aviateurs américains accusés d'avoir violé le sol sacré du Japon. On a peu à peu révisé sa notion du sacré. Il n'y a plus de terre divine qui tienne et un débarquement américain sur les côtes de Kiushu apparaîtrait, aux yeux du Japonais, pour un fait de guerre assurément sensationnel, mais qui ne mettrait plus en cause ni le ciel ni les dieux nippons qui l'habitent par millions. Progrès ^{grès} notable. En quelques mois, une manière séculaire de penser a été changée de fond en comble.

7 mars.- Tombée à son tour, l'Iwejima ~~dux~~ de l'archipel des Bonin. Toute la garnison japonaise a été anéantie. Pas un soldat ne s'est rendu. Dommage, tant d'héroïsme pour une si mauvaise cause! Et que dire de la bravoure des Américains? Les vaillants petits troupiers nippons ont eu affaire à des adversaires dignes d'eux.

Le commandement américain, qui n'a vraiment pas froid aux yeux, va s'en prendre, cette fois-ci, à la grande île d'Okinawa, le dernier obstacle sur la route ^{du} ~~du~~ Japon. Un hérisson de béton armé aux piquants en gueules de canon. L'entreprise est-elle réalisable? On ne l'aurait pas cru, en tout cas, avant toutes les prouesses inscrites depuis quelques mois par les Américains à leur actif.

Pour moi, le fait le plus inattendu, le plus surprenant, le plus sensationnel de toute cette guerre, c'est encore, à l'heure actuelle, cette flotte américaine de l'Amiral Halsey qui se promène autour du Japon avec ses porte-avions sans que bouge la flotte nipponne, ~~xxxxxx~~ ~~flotte nipponne qui n'a rien de commun avec la flotte américaine~~ ^{mourant} ~~est~~ imbu(e) du dogme de son invincibilité. ^{ch'oué} Cette flotte, qui se réclame toujours du valeureux Amiral Togo, a l'air d'avoir peur. ~~Elle~~ ~~est~~ ~~provoquée~~ jusque chez elle, ~~et~~ elle reste embusquée dans ses mouillages! Voilà qui déroute toutes les prévisions. On ne serait pas surpris si nombre d'officiers ~~xxxxxx~~ protestaient in petto contre une inaction si contraire aux traditions d'une marine dent, à bon droit, le Japon était fier. La grande flotte serait-elle au fond de l'eau?

10 mars.- Toujours la même histoire. On est sous les bombes et l'en ne voit rien du bombardement! On entend mugir les sirènes, on voit des ~~xxxx~~ avions, ou plutôt leurs feux rouges, se croiser sur nos têtes, on entend la sourde rumeur qui vient de la zone embrasée, on écoute, on attend et le matin vient qui nous appelle au travail. Un bombardement de moins, un de plus qui nous aura épargnés. Nous vivons dix fois, vingt fois l'aventure ^{de} du Fabrice Stendhal qui, en plein Waterloo, demandait à des fuyards

s'il verrait une bataille.

Quand nous verrons vraiment quelque chose, nos yeux se fermeront peut-être pour toujours.

il fallait s'y attendre,

14 mars.- La police nous a fait savoir qu'il ~~était~~^{est} interdit d'aller visiter ^{les} quartier bombardés. ~~Je n'avais pas besoin de cette interdiction.~~ ~~Je n'avais pas besoin de cette interdiction.~~ Je savais, je sentais que ce serait mal vu, ^{d'une telle interdiction pour moi-même,} et même que ce serait peu convenable.

15 mars.- Les délégués que j'envoie dans les camps de prisonniers de guerre m'inspirent des craintes. Il arrive, en effet, fréquemment que les Américains bombardent des lieux où ils sont obligés de se rendre. Leur vie est donc en danger. Comme les bombardements ne feront que s'intensifier, dois-je continuer à les envoyer dans les endroits généralement bombardés? Je trouverais juste que le commandement américain observât une sorte de trêve pendant les visites que mes délégués font aux prisonniers américains. Mais que diraient les militaires d'une mesure qui pourrait contrarier l'"efficiency" des opérations?

Personnellement, je suis exposé tout comme mes délégués. Quand je suis à Tokio pendant les bombardements, j'en suis réduit, faute ~~de~~ d'abri, à faire les cent pas dans mon vestibule ~~canadien~~ canadien en pardessus ou en robe de chambre. Plus d'une fois je me suis trouvé à Tokio à la demande même du gouvernement américain - il désirait que je remette ^{une} personnellement telle ou telle protestation au Ministère des affaires étrangères - le jour même où les bombardiers de MacArthur ravageaient tout un secteur de la capitale. Je risquais ^{ma vie} ma vie pour une affaire strictement américaine. N'y a-t-il pas là quelque chose de paradoxal? L'administration de Washington répondra évidemment que, si elle était informée de tout ce que décide le commandement militaire en campagne - ce qui est une impossibilité - elle ne me demanderait pas de me trouver à Tokio le jour même d'un bombardement. ~~Il suffirait~~ Il suffirait que je m'y trouvasse le lendemain. Allons, tant pis, mon mandat implique certains risques et il faut bien les courir.

16 mars.- Le Japon s'est débarrassé de la France en Indochine. Son armée s'est substituée, en effet, à l'administration française. L'Amiral Decoux n'a plus qu'à regarder en se croisant les bras.

Les Vychisseis du Japon - et c'est la grande majorité de la colonie française - en sont bouleversés. Longtemps, ils s'étaient accrochés à l'espoir que la pyramide tiendrait sur la pointe. Il y a une quinzaine de jours, l'ambassadeur, M. Cosme, me disait encore que, là-bas, la situ-

ation demeurerait stationnaire jusqu'à la fin de la guerre, à supposer bien entendu, précisait-il, que les Américains ne vissent tout gâter par des ~~xxx~~ initiatives inopportunes. Il était ~~confiant dans~~ l'avenir et il le ~~montrait~~ déjà en faisant de coûteuses réparations à son ambassade pourtant menacée comme toute bâtisse dans une ville que les Américains bombardaient à volonté. Il l'avait prouvé, ~~au~~ ^{surplus,} en laissant partir son épouse pour Pékin où elle allait faire des ~~xxx~~ emplettes. Elle devait même ~~se~~ ^{m'en} rapporter des pantoufles, article devenu introuvable dans tout le Japon.

Il faut dire que son optimisme, M. Cosme le puisait avant tout dans les conversations fréquentes qu'il avait au Ministère des affaires étrangères, ~~où jamais~~ n'avait été question d'une pareille mainmise de l'armée japonaise sur l'administration de l'Indochine. ~~Fallait-il accuser~~ le Gaimusho de duplicité à son égard? C'eût été peut-être injuste, car, plus d'une fois, ce dernier avait été placé devant le fait accompli par les militaires. Ceux-ci ~~se~~ ^{font} comme Frédéric II: ils prennent ~~d'abord~~ ^{tout} d'abord, laissant à leurs diplomates le soin de trouver ensuite ~~les justifications nécessaires~~ ^{les justifications nécessaires}.

Après cette rupture avec Vichy, car c'en est bien une, que va devenir la colonie française de Tokio? Pour le moment, les Français sont consignés chez eux avec défense d'entretenir des rapports quelconques avec les ressortissants des pays neutres. Ainsi le Français qui s'aviserait de me dire deux mots dans la rue en passant - c'est du moins ce qu'en m'affirme - s'exposerait à être arrêté aussitôt. Mesure aussi stupide qu'inutilement vexatoire. Presque de la gaminerie.

La presse, comme on s'en doute, approuve sans réserves les mesures prises en Indochine. Il y ~~avait~~ trop longtemps, paraît-il, que les Français de Hanoi et Saïgon violaient les clauses du traité de coopération conclu avec la France de Pétain-Laval. On se montre persuadé que le Japon trouvera de meilleurs collaborateurs dans les indigènes eux-mêmes, auxquels on promet déjà l'indépendance. Le grand mot est ainsi lâché et le mot, comme ailleurs, est capable de soulever des montagnes.

Avec ou sans hypocrisie, les Japonais vont ~~xxxxx~~ jeter contre le colonialisme européen une idée-force qu'en n'arrêtera plus.

17 mars.- Tokio que j'avais quitté il y a deux jours - quelle chance! - a subi un bombardement d'une violence inouïe. Deux à trois cents bombardiers américains auraient été de la partie. Selon un de mes courriers rentrés de la capitale, des quartiers entiers ont disparu sous des décombres calcinés. Le quartier de Kejimachi, où se trouvait notre ancienne Légation, aurait énormément souffert. Non loin de là, le palais impérial aurait également subi des dégâts.

Un article des chiffres impressionnants sur le nombre des victimes. Il serait question de quelque 50.000 morts! Mon ami Santiago, l'Ambassadeur d'Espagne, estime qu'il faut alors compter avec le double. Deux de mes employés japonais ont perdu tout ce qu'ils possédaient, mais ils ont heureusement échappé aux flammes.

Un délégué du Comité international de la Croix-rouge, ^{M.} Fritz Bilfinger, avait ~~XXXX~~ évacué précipitamment avec sa femme la maison de son beau père, qui flambait, en emportant ~~XXXX~~ le plus clair de ses effets personnels. Il put ainsi gagner, à bonne distance de là, une maison-refuge où il se croyait en sûreté, mais, dès qu'on y mit le feu, la maison s'est mise à flamber également et les Bilfinger ont eu juste le temps de prendre leurs jambes à leur cou pour éviter le pire. Tout ce qu'ils avaient sauvé de la première maison est resté dans les flammes de la seconde. C'est vraiment jeu de malheur. Mais, précisément, Bilfinger jouait avec le feu. Il ne se rendait pas toujours à Tokio par nécessité, comme nous le faisons nous autres qui n'avons ~~XXXX~~ aucune envie de jouer les héros; il y allait souvent par curiosité. J'avais appelé une ou deux fois son attention sur son inutile témérité. Il en avait ri. Il rit un peu moins maintenant.

Quant à notre résidence ^{canadienne}, ~~peu~~ s'en est fallu qu'elle fût réduite en cendres, elle aussi. L'aile occupée par la domesticité commençant à brûler, mon maître d'hôtel japonais jeta précipitamment la literie de sa famille dans notre salle à manger, mais le feu avait déjà pris à un édreton et celui-ci communiqua le feu au grand tapis. On arriva à éteindre, ~~le tapis et le grand tapis~~, mais le tapis, brûlé de part en part au beau milieu, était perdu.

Au dehors, le portail, qui était de bois, a été également la proie des flammes, de même que la maisonnnette du chauffeur. Notre demeure canadienne a été ainsi à deux doigts d'un désastre.

A l'ambassade de Grande-Bretagne, mon carataker et ses compagnons

vécurent aussi une nuit dramatique. A un moment donné, tout paraissait perdu. Les arbres du jardin flambaient comme des torches. Mais mes gens gardèrent heureusement leur sang-froid et luttèrent vigoureusement par tout où le feu se déclarait. S'ils avaient été saisis par la panique, comme il arrive le plus souvent en pareil cas, tout le compound aurait été la proie des flammes. Les Anglais nous doivent une fière chandelle comme on dit.

18 mars.- Les bombardements causent une misère effroyable. Des milliers de familles sont sans abri, souvent sans nourriture et sans rien pour soigner malades et blessés. L'organisation des secours est à peu près inexistante, déjà pour la raison que les sinistres dépassent en ampleur les ~~possibilités~~ ^{possibilités} humaines. Est-ce qu'en éteint ~~le feu~~ ^{l'ardeur} d'un volcan ^{en activité} vite? [Des Japonais nous disent qu'en de telles circonstances, il ne faut plus compter sur personne. Chacun pour soi et Dieu pour tous. Dans la panique, on piétinerait son voisin pour s'échapper plus vite de la fournaise. Nul ne s'occupe des cris, des gémissements, voire des râles qui sortent des ~~débris~~ maisons transformées en rien de temps en brasiers, surtout si le vent s'en mêle. Il y en a trop. Un bombardement, un enfer, me disait un de nos deux rescapés de Tokio.

19 mars.- On critique l'insuffisance des mesures de défense prises par le gouvernement. Mais que pourrait-il bien faire pour barrer la route aux escadrilles américaines? Ce n'est pas l'aviation de chasse qui peut empêcher quoi que ce soit, même ~~si~~ ^{si elle} est vraie, comme la presse s'en vante, que les chasseurs japonais seraient meilleurs que les avions américains du même type. Allez mitrailler en pleine nuit un bombardier qui fonce sur le but à une allure vertigineuse et qui, ~~tôt~~ délesté de ses bombes, s'évanouit tout aussi rapide dans le noir!

Dans un article du 9 mars, le "Yomiuri" formule, lui, un autre grief, plus juste celui-là: il reproche au gouvernement son imprévoyance. Avant d'entrer en guerre contre une puissance comme les Etats-Unis, il fallait prévoir les conséquences d'attaques aériennes massives et y parer d'avance. Or comment se fait-il, se demande ce journal, que, malgré les sacrifices inouïs des soldats et des civils, l'infériorité du Japon s'avère aussi flagrante? Il ne conclut pas, préférant laisser à ses lecteurs le soin de ~~conclure~~ ^{le faire} à sa place. Et les plus clairvoyants ~~conclurent~~ ^{de conclure eux} que cette guerre a été déclenchée avec une légèreté étonnante, avec la ^{certitude} ~~certitude~~ qu'une victoire allemande ne ^{naîc}

pourrait qu'assurer un ^{Triomphe des armes} ~~Triomphe~~ (japonais)

27 mars.- Mon collègue suédois, M. Baoué, rentrera en Suède le 2 avril. Il a préféré ne pas assister au drame jusqu'au bout. Si je voulais en faire autant, je ne crois pas que mon gouvernement acquiescerait.

Dans une lettre à mon fils, lettre qu'emportera mon collègue de Suède: "... Rien de changé chez nous depuis janvier. Ma besogne officielle terminée, je scie du bois et ~~je~~ le fonde ^{moi-même}. Ces jours-ci, j'ai émondé un coin de forêt à la serpe. J'ai constaté que, parmi les arbres, il se trouve des êtres aussi méchants que les hommes. Il s'agit d'arbres-serpents qui s'accrochent à un pin ou à un mélèze, s'enroulent autour de leur tronc, le serrent à l'étouffer et le font lentement mourir. J'ai sauvé bien des victimes de ces enlacements de grosses lianes; d'autres étaient déjà morts sous l'étreinte hélicéidale.."

Semaine de Pâques. Terre encore gelée. Rien ne pousse. Il fait froid, mais à l'heure de midi, quand le soleil daigne se montrer, on peut respirer les premiers effluves printaniers sur un banc de la véranda. Le sol est malheureusement toujours très sale à cause de l'Azama qui ne cesse de répandre ses cendres sur toute la ventrée. On soulève de petits nuages de poussière blanchâtre en marchant sur les feuilles mortes. Nos chaussures ressemblent toujours à celles d'un meunier. Encore cette poussière volcanique pénètre-t-elle partout, dans les livres comme dans les armoires. ..

Mon ami Champoud peut se féliciter d'avoir quitté le Japon avec les siens. La moitié de Kobé a été rasée sur une seule visite des B.29. ~~Après lui des bombardements.~~

28 mars.- On a cru à Berne et à Washington que j'avais ~~révisé~~ ralenti le rythme des visites aux camps de prisonniers à cause des dangers résultant des bombardements. Ce n'est pas du tout exact. Si les visites ne sont pas aussi nombreuses qu'en le désirerait, c'est que, malgré d'incessantes démarches, je n'obtiens pas les autorisations nécessaires de la part des autorités militaires. ^{Elles craignent sans doute}

1er avril.- Pâques. Temps assez maussade. Oeufs colorés sur la table. Curieux comme ils égayaient notre atmosphère! ~~Il n'y avait~~ Comme une note d'espoir dans la maison.

Mon collaborateur, le R.P. Hildebrand, était parmi nos convives. Beaucoup parlé avec lui de Pâques, de la passion du Christ, du Nouveau-Testament. Ce digne ecclésiastique m'a récité des pages entières

mes
gués
elles
me
marcher.

de la Vulgate ~~xxxxxxx~~ dans le latin de St-Jérôme. Je l'écoutais avec plaisir, car j'ai toujours eu comme une nostalgie pour cette admirable langue morte, invention géniale et inexplicable ~~xxxxxxxxxxxx~~ de l'esprit humain. Le père Hildebrand a paru extrêmement surpris lorsqu'au cours de notre échange de propos, je lui ai dit que le culte de la Vierge n'a guère été introduit dans la confession catholique avant le troisième siècle. C'est une création du Moyen âge. J'espère que je ne l'ai pas scandalisé.

On ne devrait point parler de ces choses avec un prêtre, même en y mettant le doigté nécessaire. C'est ainsi que j'^{me} parle jamais religion avec le R.P. Keel, de l'ordre des jésuites, professeur à l'Université Ste-Sophie à Tokio. Un jour ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ qu'en prenant le café après déjeuner, je faisais allusion à la puissance passée et peut-être présente de son ordre, cette ^{bonne et} belle tête chenue m'a regardé, tout étonnée. Ce brave ecclésiastique, qui se ^{dévoue} ~~consacre~~ pour ses lépreux, n'avait pas l'air de connaître l'histoire si riche et si tourmentée de sa congrégation. Il ^{connaît} ~~xxxxxxxxxxxx~~ pourtant son histoire suisse et j'imagine mal qu'il ne sache plus rien de l'article 51 de la Constitution fédérale qui interdit ^{en Suisse} ~~l'ordre~~ des jésuites, ~~xxxxxxxx~~ "dont l'action est dangereuse pour l'Etat ou trouble la paix entre les confessions". Toujours est-il que le père Keel n'a rien d'un Escobar ou d'un Molina "et autres casuistes célèbres". Ce n'est pas un bon Suisse et une bonne âme comme lui qui aurait ^{Jamais} inspiré à Pascal ses "Provinciales".

3 avril.- J'allais repartir pour Tokio, ayant plusieurs rendez-vous au Ministère des affaires étrangères, lorsqu'un secrétaire du ministre Okubo, chef du bureau du Gaimusho à Karuizawa, est venu me faire savoir, ^(l'an gene) qu'il était désormais interdit aux étrangers de se rendre par la route dans la capitale. Seul le voyage par train était autorisé. Encore ne pourrions-nous plus faire le trajet dans les mêmes wagons que les autochtones. Une voiture spéciale serait mise à la disposition des étrangers. On nous traitait en ^{paria} ~~premier ordre~~.

Que faire? Mon auto est devant la porte, prête à partir. Vais-je laisser mon chauffeur japonais, en qui je n'ai qu'une confiance mitigée, faire seul les 180 kilomètres qui nous séparent de la capitale, quitte pour moi à ~~faire~~ me déplacer par le rail? Le dit chauffeur va d'ailleurs rire sous cape en voyant qu'en me ferme une route que lui peut parcourir librement. On m'inflige une humiliation gratuite sous les yeux de mes domestiques. On me traite en espion. Ma décision est

vite prise. Je renonce à partir et, pour que le Ministère, qui attend ma visite, sache ^{à quoi s'en tenir,} ~~xxxxxxxxxxxx~~, je lui adresse un télégramme dans lequel je proteste contre une mesure qui entrave illidtement l'exercice de mes fonctions.

Il va sans dire que la route Tokio-Karuizawa n'a plus de secret pour nous. Pourquoi alors nous l'interdire? S'il s'y passe quelque chose de nouveau, ce qu'en pourrait veir de son aute, on peut l'observer tout aussi bien de la fenêtre d'un wagen. Il s'agit donc d'une mesure purement ~~taxatoire~~ qui vient s'ajouter aux cent autres qu'en s'est fait un malin plaisir de ~~xxxxxxxxxxxx~~ ^{prendre à notre usage}. A la xénophobie longtemps refoulée des milieux officiels, je préfère encore celle, toujours latente, du peuple, dont on connaît à peu près les limites. Mesquinement, bêtement, le Japon officiel entend nous faire payer ses débeires de la guerre. Cela va mal pour lui; il faut que cela aille ~~plus~~ mal ~~pour~~ pour nous.

4 avril.- Après avoir supprimé tous les partis politiques, ces indiscrets qui pouvaient gêner l'action des militaires, voici que le gouvernement en crée un de toutes pièces sous le nom prétentieux de "Association politique du grand Japon". Cette appellation est déjà tout un programme, mais c'est surtout une révélation. Ainsi, malgré les ruines énormes qui endeuillent déjà le pays, malgré les menaces terribles que fait peser sur lui un ciel pleinement ouvert aux bombardiers ennemis de plus en plus nombreux, les généraux japonais demeurent sourds et aveugles. Ils se refusent à veir les réalités en face. Parler de "grand Japon" quand la défaite est à la porte est un cembre qui frise l'imbécillité. Il faut le dire et le répéter, à cette heure grave de son histoire, le Japon n'aura eu, pour le diriger, que ~~deux~~ ^{deux} ~~hommes~~ ^{deux hommes (dépourvus de tout ce qui fait le véritable homme d'Etat.} Il n'y a plus d'Ito ni d'Okuma pour le remettre sur la bonne route.

C'est, paraît-il, pour secouer l'apathie du peuple, pour le ^{galva} ~~galva~~ ~~xxxxxxxx~~ organiser qu'en a voulu créer ce nouveau parti. Comme si ce malheureux peuple qui s'est saigné aux quatre veines pour ~~la~~ la guerre ~~des années~~ pouvait faire davantage encore! On veut fouetter un peuple déjà fourbu par l'effort et les privations quand c'est tout simplement l'armée qui plie, qui cède devant un ennemi mieux commandé et de beaucoup supérieur en ressources de toutes sortes. Comme en Allemagne, on entend sortir des masses fatiguées et à moitié affamées le "Volksturm" de la victoire. Goebbels est fou, mais il faut qu'au

6 avril.- C'est fait, le gouvernement Keise est par terre. Les succès américains à Okinawa, qui passait pour imprenable, lui aurent donné le coup de grâce. On ne croit pas cependant qu'il aurait survécu encore longtemps après tant de bombardements dévastateurs. Il fallait un beau émissaire selon l'usage oriental.

Il me revient que la seule ville de Tokio a eu jusqu'ici quelque 70.000 morts avec 150.000 maisons ^{incendiées} ~~destruites~~. On compte 17 districts ~~et~~ plus ou moins ~~en~~ en ruines et 5 totalement détruits.

Tout le Japon ~~saigne~~. (saigne)

8 avril.- Comme il fallait s'y attendre, l'U.R.S.S. a décidé de ne pas renouveler son traité d'amitié avec le Japon. Elle reprend sa liberté d'action. C'est grave pour les Nippons.

Il y a trois jours, on excluait encore cette éventualité au Gaimushe. On me disait, ~~en effet~~, qu'en avait reçu "de bonnes nouvelles de Moscou".

A peine est-il besoin de relever que la décision moscovite a fait sensation dans tous les milieux. On encaisse ^{cependant} le coup sans trop maugréer. On ménage visiblement les Russes; ^{on veut encore} ~~on s'accroche~~ à l'espoir que, même sans traité, ils resteraient neutres envers le Japon. ^{mais} ~~il~~ n'est ~~pas~~ ~~guère~~ ^{guère} ~~de~~ ~~deux~~ ^{qu'ils} ~~rempront~~ ^{le moindre} sans hésiter ~~à~~ s'ils y voient ^{un} ~~un~~ avantage.

9 avril.- Le nouveau gouvernement serait constitué. C'est l'amiral Suzuki, un octogénaire, sauf erreur, qui prendrait la lourde succession de Keise.

Son arrivée au pouvoir éveillerait des espoirs dans de nombreux milieux. On voudrait savoir lesquels. Que pourra-t-il faire de plus que ^{son} ~~son~~ prédécesseur? La situation militaire est des plus mauvaises, le peuple est affamé et en guenilles. C'est, à vues humaines, sans remède.

11 avril.- Le cabinet Suzuki est définitivement constitué. C'est Togo qui en sera le ministre des affaires étrangères. Choix ~~rien~~ peu heureux. L'homme ^{avec masque} ~~à~~ funèbre doit porter la guigne à tout ce qu'il entreprend. On se le représente fort bien signant l'armistice consacrant la défaite du Japon. Il aurait le physique de l'emploi. Mais, après tout, lui ou un autre, qu'importe! Le Japon n'a déjà plus de politique étrangère si ce n'est d'accepter tôt ou tard la seule chose que lui offrent ceux qui vont le battre sans rémission: la reddition inconditionnelle.

Si Keise s'en va, l'amiral Yonai, son alter ego, reste ~~en~~

~~gouvernement~~ ~~avec~~ ~~les~~ ~~perspectives~~ de la Marine. S'il n'était pas trop tard pour causer avec le Président Roosevelt, *voilà*, j'imagine, l'homme qui aurait le plus de chances d'appeler quelque compassion sur un Japon coupable et repentant. Mais il n'est pas question d'attendrir l'adversaire, même si l'amiral Suzuki qui, avec ses 78 ans, n'a rien d'un matamore, donnait des preuves manifestes de son esprit de conciliation. La nouvelle équipe gouvernementale clame, au contraire, que la guerre sera poursuivie à outrance jusqu'à ce que victoire s'ensuive. On crâne, en brave, en jeu au guerrier grec sous les murs de Troie. C'est sous ce qu'on a trouvé pour intimider Washington.

Tant de farouche détermination peut toutefois donner à réfléchir aux Russes. Ceux-ci ont laissé trop d'hommes sur les champs de bataille pour en sacrifier encore deux ou trois cent mille contre le Japon, même avec la certitude absolue d'une victoire finale. C'est ici que Togo pourrait rendre quelques services. A lui de persuader Moscou des avantages de la neutralité. Ce serait d'ailleurs, dit-on, parce qu'il a été ambassadeur auprès du Kremlin et qu'il connaît ^{un peu} les Russes qu'on lui aurait confié les affaires ~~extérieures~~ ^{extérieures}. Contrairement à ce que j'écrivais plus haut, il reste donc bien encore quelques éléments de politique étrangère dans les attributions du chef du Gaimusho, ^{mais il s'en} ~~est~~ ^{douteux} ~~tantefois~~ que Togo en retire beaucoup de choses, même avec l'appui d'un ambassadeur intelligent comme M. Sate, qui représente actuellement son pays sur les bords de la Meskwa. Le Japon n'a plus ~~l'armée~~ l'armée de sa diplomatie, car ~~cette~~ ^{on} ~~arm~~ée subit maintenant revers sur revers.

12 avril.- Triste, triste nouvelle que nous apporte la radio: le Président Roosevelt est mort. Un deuil pour tout le monde civilisé. Le plus grande, la plus noble figure de la guerre disparaît au moment même où va s'inscrire dans les faits le triomphe dont il a été le principal artisan. Mais le grand président ne ~~s'est pas en~~ ^{s'est pas en} allé - et cela console un peu - sans savoir que le but auquel il avait voué toute son énergie et tout son cœur allait être définitivement atteint.

Le même jour, on apprenait que l'Espagne avait rompu à son tour avec le Japon, responsable du massacre à Manille de nombreux citoyens espagnols par les soldats de Yamashita.

Le ministre d'Espagne, mon ami Santiago, est venu me voir pour me dire qu'il avait demandé télégraphiquement à son gouvernement de confier à la Suisse la protection des intérêts espagnols au Japon. Santiago veut absolument que je sois son protecteur. Son geste évidemment m'honore.

13 avril.- Comme je ne puis plus descendre décentement à Tokio, les directeurs du Gaimusho viennent me voir à Karuizawa. Aujourd'hui encore, j'ai

discuté et réglé nombre d'affaires pendantes avec l'un d'entre eux.

Tous déploraient la décision qui m'empêche de me rendre par route à Tokio, ~~mais ils ne peuvent rien changer à la situation faite par les militaires. N'empêche que le ministre d'Espagne, qui devait remettre une protestation au gouvernement au sujet des massacres de Manille, s'est moqué de l'interdiction. Il s'est bel et bien rendu à Tokio par la route. "Jamais, au grand jamais, m'a-t-il dit, je n'aurais accepté de voyager en train dans les conditions humiliantes que nous font les Japonais."~~

Ces conditions sont, en effet, inadmissibles pour un chef de mission. Qu'en en juge. Le wagon spécial dans lequel l'étranger doit obligatoirement monter est gardé à chaque porte par un policier en armes. De plus, il est formellement interdit de causer pendant le trajet. L'autre jour, le Chargé d'affaires intérimaire de Suède, M. de Sydev, qui avait voulu dire deux mots à M. Krapf, secrétaire de l'Ambassade d'Allemagne, s'est ^{vu} ~~rabréuer~~ rudement par un des policiers. Une fois dans le wagon, vous êtes tenu pour un ^{homme dans ceux} ~~malfaiteur~~, ~~pour~~ un espion ~~à l'étranger~~. Lorsque le train passe dans une localité amochée par les bombes, le cerbère se précipite vers le store de la fenêtre et les descend grossièrement sous votre nez.

Comment veut-on qu'un ambassadeur ou un ministre plénipotentiaire voyage dans de pareilles conditions ? Est-ce ainsi que l'on traite les représentants de pays dits "amis" ? C'est un défi à la simple courtoisie internationale. Les traîneurs de sabre sont sans doute gênés des Blessures faites à leur pays, comme à leur amour-propre, par les ^{ailes} ~~aviateurs~~ américains; ils voudraient les ^{souhaire} ~~cache~~ aux yeux des étrangers. Mais est-ce qu'il y a encore quelque ^{chose} ~~à~~ ~~se~~ ~~cache~~ ~~à~~ ~~l'étranger~~ ? D'ailleurs, le plus triste, ce n'est pas tel ou tel ^{le localité} ~~village~~ incendié, mais bien l'^{effroyable épreuve} ~~immense misère~~ de ce peuple qui ^{aspire} ~~voulait~~ régner sur tout un continent et qui aujourd'hui ^{méurt} ~~est~~ de faim, ^{sa} ~~est~~ misère ^a ~~est~~ certes, sa pudeur; ^{elle} ~~qui~~ se dissimule autant qu'elle peut, mais ^{l'imagination} ~~qui~~ ne saurait ^{soumis sur le même} ~~vivre~~ ~~à~~ ~~niveau~~.

une p.
des
manuel.

18 avril. - ^{qu'elle nous} ~~J'~~ ^{donne} ~~entreprends~~ démarches sur démarches auprès du Gaimusho pour obtenir l'autorisation de visiter de nouveaux camps de prisonniers de guerre. Que d'heures j'aurai passées au Ministère à plaider sur ce gros dossier beurré de mes soucis ! Le directeur compétent, le ministre S., me répond toujours d'une manière embarrassée. Que pourrait-il bien décider à ce sujet ? Il ne peut que transmettre mes plaintes, mes doléances. Je sens que quelque chose ne doit pas jouer dans les camps, sinon

afin d'élargir la marche catholique des événements.

~~Les~~ militaires ne feraient pas tant de difficultés à nous en ouvrir les portes. Raison de plus pour insister.

22 avril.- Mauvaises nouvelles de ma colonie à Kobé-Osaka. On y souffre de la faim et les policiers de plus en plus arrogants vous soumettent à toutes sortes de tracasseries. ~~On ne sait plus que~~ ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ trouver pour brimer les étrangers. Si l'en pouvait les jeter à l'eau!

23 avril.- Notre ravitaillement est réduit à la portion congrue. Le service japonais qui est censé nous fournir le nécessaire n'a évidemment pas la tâche facile. La plupart du temps, il n'a rien à ~~fournir~~ ^{donner}. Ce matin même, on nous a apporté pour notre ménage la moitié d'un chou, un ^{demi-}chou gros comme le poing! ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~. Petit comme il était, le distributeur officiel des vivres avait eu encore le courage ^{ou la honte} de nous le couper en deux! ~~XXXXXXXXXXXX~~.

Ne nous plaignons pas. Pour des millions d'autochtones, cette moitié de chou serait une aubaine inespérée.

24 avril.- Un compatriote, qui représente à Kobé une de nos grandes usines bâloises de produits chimiques, est venu me faire une visite. A mon vif étonnement, il n'est pas comme les autres; il ne se plaint de rien. Il n'a même pas un mot de blâme pour les flics de Kobé. Au contraire, il admire ce qu'ils ont su faire. ~~Il~~ ^{Ils} traitent durement l'étranger, ^{soit, mais} ils ont réussi à l'isoler du pays où il est condamné à vivre. C'était leur but; il est atteint. "Que savons-nous en effet, me dit ce Confédéré, de ce qui se passe autour de nous? Rien ou presque rien. On a fait le vide autour de nous avec un art consommé. Ne le méritons-nous pas un peu puisque nous sommes tous à faire des vœux pour la défaite du Japon agresseur? La police nous a devinés; elle agit en conséquence."

Cette opinion est si originale qu'elle m'a paru digne d'être ~~notée~~ ^{relevée}.

25 avril.- Pour avoir jeté tout entier un arbrisseau tout sec dans ~~l'âtre~~ ^{notre armoire}, j'ai provoqué un feu de cheminée qui a failli emporter notre maison de Karuizawa. Des flammes sortaient du toit. Les pompiers furent alertés, mais, sans attendre leur arrivée, nous nous ^{nommes} tous mis à combattre activement l'incendie. A cheval sur le faite du toit, je ^{de} versais dans la cheminée les seaux d'eau que me passait une ahma-san qui les recevait du maître d'hôtel arc-bouté sur un

du risque de se rompre le cou.

23)

chéneau, quand les pompiers ~~xxxx~~ ont fait leur apparition, le feu était à peu près maîtrisé. Nous avons eu chaud, au propre comme au figuré.

Un bon point au service du feu de la localité. Ses hommes sont arrivés un peu tard, mais ils sont arrivés. Ils auraient pu ne pas *ne d'arriver pour nous.* avec le climat créé par la police dans une population naturellement xénophobe, on pouvait s'attendre à une défection. J'ai remercié d'autant plus ces braves types venus à notre secours.

Que verrons-nous encore dans cette maison? On dirait qu'elle nous en veut, elle aussi. Il n'y a pas longtemps, ~~xxxxxxx~~ ^{en effet} qu'elle nous infligeait une belle inondation. La neige du toit s'était mise à fondre et comme l'eau ne pouvait s'écouler librement en raison de glaçons qui lui barraient la route, elle ^{avait} pénétré en masse sous les tuiles pour tomber ^{tout à coup} en niagara dans la cuisine et le corridor. Le brave Weid, qui, par hasard, se trouvait là regardait, ^{tout} effaré, cette eau qui tombait avec fracas ^{du plafond} comme s'il s'était agi d'une punition du ciel.

26 avril.- La guerre n'est pas finie qu'une conférence internationale ^{réunie à San-Francisco} arrête déjà les statuts d'une nouvelle Société des nations. N'est-ce pas un peu trop pressé? Est-on bien sûr que les Russes vont renoncer à leur idéologie agressive une fois qu'ils seront hors de danger? Moscou n'a rien promis, que je sache, à ce propos.

27 avril.- Un bon tiers de Tokio est d'ores et déjà détruit. Il s'agit d'une destruction systématique entreprise par une aviation qui a l'air de fonctionner à merveille. Les Américains eux-mêmes doivent être surpris du résultat.

Des bombes ont atteint une aile du Palais impérial. La vie des Souverains menacée par l'ennemi! Pour le patriote, quelle angoisse, pour le soldat, quel affront! L'amour-propre national n'a jamais été ~~xxxxx~~ pareillement atteint. *Des patriotes font harakiri.*

30 avril.- Mussolini assassiné à Côme avec la jeune Petacci. Dommage que cet homme si dynamique se soit si lourdement trompé. Il aurait pu être l'artisan d'un grand destin pour l'Italie, alors qu'il lui aura finalement fait plus de mal que de bien.

Sa plus grande création aura été encore la chemise. Sa chemise noire avait eu le don de gonfler à bloc tout un peuple et elle a eu, au dehors, bien des ~~ixixxxxx~~ imitateurs avec leurs chemises brunes, bleues, vertes, etc. Comme on l'a dit, une partie de l'Eu-

rope était en chemise... grâce au Duce.

2 mai.- Dans un certain nombre de villes, on a fini par construire, aux alentours des gares ^{collectifs} de préférence des abris, mais ils sont beaucoup trop exigus. Des foules s'y entassent dans le plus grand désordre à la première alerte. On ne doit plus compter les piétinés.

Les délégués ^{suisses} qui visitent ^{en mon nom} les camps de prisonniers voyagent dans des conditions de plus en plus difficiles. Ils sont condamnés à des attentes interminables dans les gares et, quand le train repart, c'est à une allure d'escargot. A leur retour, ils n'ont pas besoin d'~~insister~~ ^{insister} beaucoup sur leurs tribulations, je comprends tout de suite. Il faut désormais un certain héroïsme pour faire ce qu'ils font et je leur en suis toujours profondément reconnaissant. Il est vrai que, cette année, nous n'avons obtenu que deux ou trois autorisations de visiter. C'est dérisoire. On cherche visiblement à paralyser mon activité, mais sans en prendre ouvertement la responsabilité. On va jusqu'à réserver pendant des semaines l'acquiescement des autorités militaires à la nomination d'un excellent délégué comme M. Ruch, que m'a prêté la maison Nestlé. On n'a évidemment rien contre ce collaborateur, mais on voudrait tout simplement l'empêcher de me prêter son assistance.

4 mai.- L'actuel gouvernement ne diffère guère des précédents. Suzuki fait ce que Keise aurait fait à sa place, comme Keise faisait ce que Tojo avait fait avant lui. On est dans l'ornière fatale et l'en y reste. Pour rassurer l'opinion, pour lui prouver qu'en fait quelque chose, le cabinet Suzuki précède tout au plus à des changements massifs dans l'administration, mais, si spectaculaires soient-ils, ces ~~changements~~ ^{coups de balai} ne peuvent plus tromper personne. On sait qu'ils ne servent exactement à rien.

Lors d'une conférence avec les représentants des pays liges, le ministre Togo a déclaré, sur le ton lugubre d'un homme qui ~~se~~ ^{trait} se brûler la cervelle dix minutes après, que le monde n'est plus concevable sans un système de groupements régionaux dirigés par un Etat leader. Il en revient au vieux procédé de la sphère d'influence. C'est du Matsueka réchauffé, mais réchauffé à un moment qui fait beaucoup douter de la perspicacité politique de l'intéressé. Il n'a pas moins la presse derrière lui, laquelle claironne à son tour que, tôt ou tard, on en viendra inévitablement au régime du "Herrnvolk" préconisé par Hitler et ses ~~parties~~ ^{disciples}.

Il est possible qu'en ressassant cette chimère japonaise,

de pierre, mais - qui sait ? - j'ai peut-être touché en lui une fibre secrète qui l'amènera à m'aider dans ma tâche humanitaire. Je le souhaite de tout coeur, sans malheureusement beaucoup y croire.

8 mai.- Tout le pays suit avec un intérêt consterné les progrès américains sur l'île d'Okinawa, cette position fortifiée sur le Pacifique qui paraissait inexpugnable. Les Japonais résistent avec toute la bravoure dont ils sont capables et cette résistance a quelque chose de symbolique. On sent qu'elle brisée, c'en sera fait du Japon. Il sera définitivement battu, quitte à faire payer aussi cher que possible la victoire à l'envahisseur du territoire métropolitain.

Dans les milieux militaires, Okinawa représente encore un ultime espoir. Si, à force de pertes et de sacrifices de toutes sortes, l'ennemi renonçait à forcer l'obstacle? On s'efforcera en tout cas de l'arrêter par tous les moyens possibles et imaginables. C'est ainsi qu'en ne parle plus que des "kamikazé", ces jeunes héros qui se laissent tomber avec leur avion chargé de bombes sur le pont des vaisseaux américains. On prétend qu'il s'agit de volontaires. Admettons, mais, volontaires ou non, ce sont des braves, ces jeunes hommes qui courent au suicide sur un avion qui n'a plus même, nous dit-on, de train d'atterrissage, car, avec ces engins-là, on ne descend plus que ~~par chute libre~~ *dans la mort*.

Au Ministère de la guerre, on croit fermement à la valeur pratique de ces vies sacrifiées. On a fait des calculs qu'en n'a pas craint - toujours dans l'idée d'intimider l'ennemi - de livrer à la grande presse. Si, argumente-t-on, les Américains ont 150 navires de guerre autour d'Okinawa, il suffira de 150 ou, pour tenir compte de toutes les éventualités, de 200 "kamikazé" pour faire sauter toute la flotte ennemie. Okinawa ^{nawa} serait alors sauvée et le Japon avec. Or les 200 pilotes prêts au suicide sont là, affirment les experts, et l'en en aura 1000 si c'est nécessaire.

Le raisonnement se tient. Reste à savoir si le génie militaire des Américains ne trouvera pas ~~un moyen de riposter et de vaincre~~ *la parade à la dernière* ~~un moyen de désespoir~~ *carte* dans lequel ~~le Japon met sa confiance~~ *est-ce* ~~sa confiance~~ *d'espérer en son espoir*. ~~Est-ce encore à voir.~~ *est-ce* Beaucoup redoutent que, si les Américains renonçaient à s'emparer d'Okinawa, ils n'interrompraient ^{pas} pour autant leurs bombardements dévastateurs sur le Japon même. Okinawa n'aurait donc rien sauvé. C'est, dit-on, par *(Il n'aurait fait que prolonger l'agonie.)*

ce qu'il n'aurait plus la foi dans la victoire que l'Amiral Toyoda, le chef de la flotte combinée, aurait été relevé de son commandement. Les "kamikazé" ne l'auraient pas convaincu.

10 mai.- Guerre terminée en Europe. Officiellement, le 8 pour les Anglo-Américains, le 9 pour les Russes, nous apprend la radio sans nous expliquer la raison de ce décalage de 24 heures.

On dit que Hitler et Goebbels ne sont plus de ce monde. Ils se seraient donné la mort. Justice est faite pour ces deux malfaiteurs.

La radio de Berlin s'est tue. Elle reprendra bientôt en russe, je suppose.

11 mai.- Si, à l'aide d'abscisses et de coordonnées, on pouvait représenter graphiquement la courbe des opinions soutenues par les journalistes nippons dans leurs feuilles à grand tirage, quel étrange zigzag on aurait sous les yeux! Après avoir chanté les prouesses du Reich dans les plaines de Russie, les voici maintenant qui s'en prennent aigrement aux erreurs de Hitler pour mieux mettre en relief l'héroïsme des combattants soviétiques. Ils vont jusqu'à les donner en exemple aux Japonais!

Après avoir, des mois durant, tendu l'éponge imbibée de vinaigre à l'ambassadeur des Soviets, ~~xxxxxxx~~ ils lui font boire maintenant sans vergogne l'hydromel des dieux. Ils vous disent aujourd'hui que la Russie est un peuple civilisé qui cherche à rétablir une vie normale dans une Allemagne ~~terriblement épuisée~~ ^{saignée à blanc} alors que les Anglo-Américains, ces barbares, s'efforcent, eux, d'écraser encore un peu plus la nation ~~épuisée~~ ^{épuisée}. On espère toutefois qu'avec leur esprit chevaleresque, les Russes vont ~~frausser~~ ^{frausser} compagnie à ces ~~barbares~~ ^{Huns} ~~et à leurs~~ ^{et à leurs} pires ennemis d'ailleurs. Ils pourront s'entendre alors, et très facilement, avec ~~un~~ ^{le} pays ~~comme le Japon~~ ^{des geishas et des samouraïs}. On est, ~~au~~ ^{au} demeurant, sur la bonne voie, puisqu'en Allemagne, l'U.R.S.S. s'érige ^{rait} déjà en protectrice des intérêts japonais contre Américains et Anglais.

Ahurissante palinodie. Après avoir voué aux gémonies le communisme et ses zéloteurs, en recherche, maintenant qu'ils sont vainqueurs, un rapprochement avec eux! Comme ce serait comode! Si c'est dans ce sens que ~~le~~ ^{le} ~~général~~ ^{le} va essayer d'orienter ^{la} ~~sa~~ ^{des militaires} politique, son ambassadeur à Moscou, M. Sato, n'aura pas trop de toute son habileté ~~de~~ ^{de} diplomate ^{que} pour s'en faire l'interprète sans s'exposer à la risée du Kremlin.

Mais, après tout, que peut-on dire à ce propos? Un idéologue passionné comme Staline est capable de toutes les pirouettes. L'aide des

pays capitalistes ne lui étant plus nécessaire, il pourrait fort bien jouer ~~sur~~ la carte japonaise contre les Anglo-Américains, ces amis devenus, la guerre gagnée, plutôt encombrants pour les prêcheurs de la révolution mondiale. Le gué passé, on se moque des saints... de L'Inde et Washington.

17 mai.- Fait une nouvelle démarche pressante auprès du ministre Togo au sujet des visites qu'en ne me permet pas de faire aux camps de prisonniers de guerre. Je lui demande, en particulier, si, depuis la réorganisation récente des bureaux pour les prisonniers de guerre, le Japon ne va pas changer de politique à cet égard.

19 mai.- Long entretien avec le ministre Suzuki venu me voir à Karuizawa sur nombre de problèmes intéressant le sort des prisonniers de guerre. Ce qui me préoccupe tout particulièrement en ce moment, c'est la situation des camps sis à proximité d'objectifs militaires bombardés normalement par les Américains. Est-il raisonnable de maintenir des milliers de captifs dans un port comme Yokohama, par exemple? N'est-ce pas ^{les} exposer à une mort certaine? Il faut qu'en trouve une solution. La simple humanité l'exige.

25 mai.- Okinawa est tombée malgré le recours aux "kamikazé" ^{et} ~~malgré~~ l'héroïsme des défenseurs. Les Américains se sentent surpassés. Il s'agit là sans doute d'un des plus brillants faits d'armes ^{de} ~~de~~ toute l'histoire des guerres.

~~Le~~ Japon est maintenant violemment bombardé ^{du Nord au Sud}. On parle d'un bombardement "non stop" qui anéantira le pays si les hostilités ne cessent pas à plus ou moins bref délai.

Hier, Tokio a subi peut-être le plus terrifiant bombardement. La ville est désormais inhabitable. Pour peu que les ^{dévastations} ~~massacre~~ continuent il ne restera ^{plus} pierre sur pierre.

D'autres grandes cités ne sont pas épargnées. Osaka, Kobé, Nagoya sont en ruines.

3 juin.- ~~Karuizawa~~ A Karuizawa, la propriété contiguë à la mienne a été occupée par la troupe. Des terrassiers creusent des abris. La maison qu'on distingue à peine à travers le feuillage servira de résidence à S.M. l'Impératrice ~~impériale~~ douairière.

Ainsi, dans ce pays qui s'étend sur des milliers de kilomètres, la mère de l'Empereur ^{doivent} ~~est~~ ma voisine. Un ami insinue qu'en haut lieu on aurait pensé que l'impératrice serait plus en sécurité dans le voisinage immédiat du ministre plénipotentiaire qui représente les

intérêts américains. Supposition évidemment toute gratuite. Il n'y a là sans doute que simple coïncidence. Troublante quand même.

Il me revient que le bombardement du 25 mai à Tōkie a été véritablement désastreux. Le centre de la capitale a disparu en bonne partie. Les palais impériaux ont été atteints. Le Gaimushe est complètement ~~ruiné~~^{rasé}. Je ne reverrai plus les bureaux où j'avais jadis travaillé au service du gouvernement japonais. Cette idée m'attriste infiniment.

Endommagées également les ambassades des Etats-Unis et de Grande-Bretagne qui sont sous ma garde. Quant à l'Ambassade de Turquie, il n'en reste plus rien. La grande Packard ~~de gouvernement turc~~ n'est plus qu'un peu de ferraille. J'avais prévenu l'ambassadeur, avant son départ pour Karuizawa, qu'il ferait mieux de ~~laisser tout évacuer~~^{me laisser} tout évacuer. Son optimisme lui a joué un mauvais tour.

8 juin.- Les soldats qui gardent la propriété ^{impériale} voisine, en prennent à leur aise avec les privilèges et immunités diplomatiques ^{reconnus par la pratique internationale}. Ils ne savent probablement pas ce que c'est. Mais leurs chefs devraient le savoir, ~~eux~~^{ce n'était le cas}. Si ~~ce n'était le cas~~^{ce n'était le cas} ~~je n'aurais pas~~^{de gens hilares} trouvé, comme hier, une douzaine ^{de gens hilares} qui venaient, ~~hairs~~^{s'abreuver} tout armés, ~~hairs~~ dans notre cuisine. Bien qu'inviolable d'après le droit des gens, ma résidence a bel et bien été violée par la soldatesque.

J'en ai touché un mot au Gaimushe. On s'est excusé. Il s'agit, m'a-t-on dit, d'un simple malentendu. Ces jeunes soldats avaient péché par ignorance. Ils ne récidiveraient plus.

Le voisinage immédiat d'une compagnie de soldats ne laisse pas de comporter certains inconvénients. Outre qu'on n'est plus chez soi comme auparavant, ces soldats nous ^{incommodent beaucoup} ~~gênent~~ par les hurlements de bêtes fauves qu'en les oblige à peuser à l'exercice. On ne conçoit pas ici qu'un treupier puisse faire des manèvements d'arme sans s'égesiller. Les clameurs sont souvent telles qu'on dirait que leurs auteurs vent cracher leurs peumens. Ils crient comme si on les égorgeait. Ces vociférations effroyables vous font l'effet de brutes déchaînées qui seraient en train de s'exterminer.

Impossible de travailler sérieusement dans ces conditions. Mais je me garderai de m'en plaindre. Ce serait mal vu. Un de nos secrétaires ~~m'a raconté~~^{m'a raconté}, en 4e, lorsque je suis arrivé pour la seconde fois à Tōkie, qu'un diplomate qui ~~avait été~~^{s'était plaint} ~~propos~~ d'un clâren militaire qui le réveillait chaque matin s'était attiré une haine mortelle de la part des patriotes. On l'aurait inscrit ^{sur la liste} ~~sur la liste~~ des

frappé avec quelque chose. Ou faudrait-il admettre que le malfaiteur - car on ne doute guère que la fracture est le fait d'un inconnu - aurait saisi brusquement la patte de l'animal et l'aurait brisée en rien de temps selon une recette du juijitsu ? Toutes les suppositions sont permises, mais le mystère demeure entier. Mon personnel incline à penser pour sa part ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ que le chien étant jugé dangereux - ^{près de la villa impériale} un ~~chiaa-leup~~, pensez-vous on a voulu s'en débarrasser... Mais laissons cette supposition. ~~On ne peut pas trop se fier à ses voisins~~ C'est trop délicat.

Ce qu'il faut faire maintenant, c'est soigner et guérir mon pauvre chien.

18 juin.- Un vétérinaire est venu d'un village voisin pour examiner Aïda. Il a éliminé notre bandage provisoire pour en placer un autre, plus souple, plus supportable. Pour lui, le chien se remetra, mais il boitera.

On le soigne comme un enfant. La pauvre bête me regarde avec des yeux infiniment reconnaissants. Elle voit quelles précautions ^{on} je prends ^{pour} la soulever sans la faire souffrir.

19 juin.- Mais en damnée sans doute. Après y avoir connu le vol, l'incendie, l'inondation, la terrible blessure de notre fidèle gardien, voilà que, la nuit, nous entendons aux alentours toutes sortes de bruits suspects. Un coup de sifflet sort du bois au Sud et, une demi-minute plus tard, un sifflet lui répond au Nord ou à l'Ouest. On se croirait, ma parole, entouré de guetteurs ou de rôdeurs qui s'appellent les uns les autres selon des signaux convenus. Ces sifflets qui, en pleine obscurité font comme le tour de notre maison ont quelque chose d'impressionnant. D'où viennent-ils ? Quel est leur but ?

J'en ai parlé à mon interprète principal, l'excellent Kaneda, qui m'est très dévoué. "Croyez-vous, lui ai-je demandé, que nous sommes gardés la nuit par des détectives ?" Il doute que la police exerce quelque surveillance autour de nos aîtres, mais il se renseignera discrètement.

21 juin.- L'Amiral Suzuki n'a pas eu à payer ^(de sa personne) la chute d'Okinawa. On est accoutumé aujourd'hui aux pires revers. Loïn de le remercier, le Parlement lui a octroyé des pouvoirs qui n'avaient jamais été concédés à un premier ministre. Désormais, il pourra, en effet, prendre par décrets toutes mesures jugées nécessaires. Au fond, tout va si mal ^(de défense)

que chacun est content de le laisser se débrouiller tout seul. C'est la fuite éperdue devant les responsabilités.

Comme il faut s'attendre à tout, même à un débarquement américain, le gouvernement a délégué une partie de ses pouvoirs à ^{huit} offices provinciaux comprenant chacun plusieurs préfectures. Ces officiers ^{es} pourront agir, le cas échéant, comme des gouvernements indépendants.

^{Ainsi, dans le cas}
~~dans l'hypothèse~~ d'un débarquement ennemi, le Japon serait entre les mains de neuf gouvernements, un gouvernement central et huit provinciaux. Cette solution a sans doute des mérites, mais elle n'est pas moins vivement critiquée ^{qu'} dans certains milieux qui y voient comme la préfiguration de la débâcle finale ~~de~~ ^{d'} un pays ~~qui se désorganise~~ ^{des organisations}. Pour eux, on ajoute ^{rait} inutilement aux alarmes déjà assez vives de la population. Est-ce qu'en place un cercueil dans la chambre ^{de} ~~un~~ ^{de} malade ^{qui lutte avec son mal ?} ~~il n'est pas prêt à mourir ?~~

L'opinion est déjà suffisamment alertée, ^{estime-t-on,} avec la création, sanctionnée par le parlement, d'un corps national de volontaires, ce qui équivaut à la mobilisation de tous les civils de 15 à 65 ans. Une mobilisation à la Goebbels. Chaque préfecture aura son corps de volontaires et ces ^{formations paramilitaires} ~~corps~~ seront affectés, à n'importe quelle tâche d'utilité publique: fabrication de munitions, ravitaillement, transports, évacuation de localités bombardées, construction de retranchements sur les vâtes, etc.

Chose curieuse et qui est, somme toute, moins paradoxale qu'elle ^{n'} en a l'air, de plus en plus nombreux sont ceux qui appellent de leurs vœux un débarquement américain. Ce serait en effet, pensent-ils, le meilleur moyen d'en finir avec l'ennemi. ^{Des bombes de ciment acérées, prendraient feu et} La bataille au Japon même décuplerait les forces des défenseurs, ce qui leur permettrait d'infliger ~~un~~ ^{un} à l'envahisseur une défaite si cuisante qu'il se verrait contraint, sinon de battre ~~en~~ retraite, du moins de ^{se} ~~com-~~ ^{re-} ~~mettre~~. Ils oublient un peu trop, ^{ces stratèges de chambre,} que ^{bien des} ~~les~~ Allemands avaient fait un raisonnement analogue avant le débarquement de Normandie et que la conclusion a été bien différente de celle qu'ils ^{se complaisent} ~~attendaient~~.

22 juin.- Ce soir, un peu avant 7 heures, comme je rentrais d'une brève promenade avec mon petit chien Djudi, j'ai aperçu de loin un groupe d'hommes devant notre véranda. Kaneda, mon interprète, est venu à ma rencontre et m'a expliqué qu'après ce que je lui avais narré au sujet des bruits suspects qu'on entendait la nuit autour de notre demeure, il avait jugé bon de me présenter les détectives pré-

posés à la garde des diplomates habitant notre rayon. C'est assez singulier, puisque, quelques jours auparavant, il ne croyait pas du tout que la police s'occupât de notre protection. De fait, son enquête avait abouti à une vraie révélation. Nous étions puissamment gardés et nous n'en avions aucune idée.

Un peu gêné, j'ai salué ces hommes de la police, civils vêtus comme tout le monde et qu'en n'aurait pas distingués d'autres ~~pekins~~. Ils m'ont ~~salué~~ ^{salué} à leur tour, rassemblés là comme ~~à~~ ^à ~~passer~~ ^{à passer} une inspection. Mais je n'ai rien à leur dire et, après force sourires de part et d'autre, ils sont partis dans la pensée que j'avais simplement voulu leur dire bonjour. Lubie d'un étranger, quoi!

Kaneda a évidemment gaffé en me mettant sans nécessité en présence de ces braves corbères, mais je n'ai rien dit, car je savais maintenant d'où venaient les coups de sifflet que j'entendais presque chaque nuit autour de notre habitation.

Une question s'insinue pourtant en nous: Notre existence serait-elle vraiment menacée? Puisque tant d'hommes sont préposés à ces rondes de nuit, craindrait-on, du côté japonais, qu'à un moment donné, dans une heure de désespérance nationale, la population se vengeât sur nous de ses misères? Un mystère de plus.

Dieu! ce que l'on respirera lorsqu'on pourra quitter cette atmosphère de guerre dans un village japonais, ce climat fait de sourde inquiétude, d'angoisse persistante et sans cesse refeedée!

5 juillet.- Au cours d'une conférence avec le ministre S., j'apprends qu'on va m'autoriser prochainement à visiter un certain nombre de camps de prisonniers de guerre au Japon même. De plus, on m'autorise d'ores et déjà à visiter les camps en Thaïlande et à Singapour, ce qui est bien la première fois que mon activité pourra s'exercer sans encombre dans les territoires occupés.

Tous mes efforts n'aurent donc pas été vains. J'ai fini par obtenir partiellement gain de cause.

2e juillet.- Notre chien Aïda est rétabli, mais il est affecté d'une boiterie. Nous l'avons promené partout dans la propriété. Nulle part il n'a dégné des signes de crainte. Le mystère reste entier.

L'abri ~~xxxxxxxxxxxx~~ creusé à la sortie de mon parc pour l'Impératrice douairière est ~~terminé~~ ^{très} terminé. Il est vaste, éclairé à l'électricité et, d'après ce qu'a pu m'apprendre un regard furtif en passant, assez bien aménagé. Deux sentinelles mentent la garde jour et nuit. A une

quarantaine de mètres, de l'autre côté du canal qui borde notre propriété se trouvent les baraquements de la compagnie de garde. Je ne sais si les militaires ont reçu un mot d'ordre, mais officiers et soldats feignent de ne pas me voir quand je passe.

L'Impératrice-mère est peut-être déjà là. C'est même assez probable, mais nous ~~ne~~ n'en savons rien et je ne chercherai pas à le savoir. Il n'est pas moins significatif que pas un de nos gens, ni le maître d'hôtel, ni le valet de chambre, ni le cuisinier, ni la femme de chambre n'~~ait~~ ^{ait} jamais fait allusion à la mission de ces soldats qu'on voit aller et venir autour de notre parc et qu'on entend surtout brailler du matin au soir. J'apprécie leur discrétion; ils doivent apprécier la mienne.

24 juillet.- Les pouvoirs dictatoriaux du gouvernement Suzuki n'ont pas produit jusqu'ici d'effets discernables. C'est toujours la même pagaille dans le pays. Le Japonais est brave, patient, endurant, résistant à la souffrance comme aux privations, mais il est indolent. Il ne ferait pas un geste pour améliorer une chose sans nécessité. Il laisse aller chaque fois qu'il peut.

Devant une maison que je connais bien sur la route conduisant à Koganei, la chaussée est ^{si} profondément ravinée ^{qu'il n'y est formé} ~~de~~ de petits lacs ~~qui~~ giclent furieusement leur soupe aux pois sur chaque auto qui passe. ^{Plus} ~~chaque~~ maison ^{trouée} ~~en~~ reçoit chaque fois sa part, mais il ne viendrait pas à l'esprit de l'occupant de prendre une pelle et d'assécher ce bourbier. Travail de dix minutes. Il y a dans cette apathie toute une philosophie, aimable en temps de paix, si vous voulez, mais assurément ~~condamnée~~ ^{déplorable} en temps de guerre.

On ferait des réflexions analogues à propos de nombre de ponts. Ils crient, geignent sous le vent ou craquent sur votre passage, mais personne ne répare. Il en est ~~plusieurs~~ ~~qui~~ ~~ont~~ ~~été~~ ~~construits~~ ~~par~~ ~~des~~ ~~gens~~ ~~qui~~ ~~ne~~ ~~savaient~~ ~~rien~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~technologie~~ ~~des~~ ~~ponts~~ (un, au sortir de Takazaki, que je n'ai jamais franchi avec ma voiture sans faire secrètement ma prière.

25 juillet.- Dégel au Ministère de la guerre. Je pourrai envoyer Ruch inspecter les camps de prisonniers à Koze, Sissuka et Urawa. Enfin un geste de compréhension de la part des militaires.

27 juillet.- Les journaux les moins fondeurs se plaignent ^{enfin} ~~des~~ bureaux ~~et~~ de leurs méthodes de travail. Jamais en aurait vu pareille gabegie.

leur reddition inconditionnelle.

29 juillet.- Bonne nouvelle. Notre ~~ami~~ ^{compatriote} T. a été libéré. J'ai eu vraiment toutes les peines du monde à l'arracher aux griffes de ses bourreaux. Mais la libération ne serait que temporaire. Le directeur politique, M. Ando, m'informe, en effet, ~~que mon compatriote~~ ^{qu'il} avait été régulièrement condamné - j'aime bien ce "régulièrement" à propos d'un jugement intervenu sans une ombre de preuve - et que la condamnation n'est pas légalement révoquée, mais que, pour me faire plaisir, on a tourné la loi en faisant valoir que le condamné ~~est~~ ^{était} malade. Il s'agit donc pour lui de refaire sa santé, après quoi on le réintègrera dans son cachot.

J'ai compris. On m'offre la libération de ce citoyen suisse à condition que je le fasse disparaître. Certes, la fuite serait une solution, mais où fuir en ce moment? Le Japon est encerclé. Je ne cache pas à M. Ando que je ferais ~~quelque chose~~ ^{de bruit} le jour où l'en arrêterait de nouveau cet innocent. L'affaire reviendra alors devant le ministre de la justice. J'attends de pied ferme sa décision.

31 juillet.- ~~Après la libération de T. Sa libération~~ ^{de T.} a fait sensation dans bien des milieux, surtout à Yokohama.

Mme Tege aurait dit au docteur Wittenberg, notre médecin de confiance, que j'aurais été assez dur envers son mari. Dur, je crois bien, quand il s'agissait de sauver la vie ~~de~~ ^{de} Suisse innocent! J'ai protesté ~~avec énergie~~ ^{avec énergie} contre les bureaux de Yokohama; pouvais-je faire autrement? Les Tege ne devaient pas ~~se plaindre~~ ^{se plaindre} de ma gentillesse quand ils m'ont demandé de mettre ma propre voiture à la disposition de leur fille qui venait d'accoucher!

2 août.- ~~Il~~ Célébré hier notre fête nationale dans notre ~~maison~~ ^{résidence de} ~~avec~~ ^{avec} tous les Suisses réfugiés à Karuizawa. Ce fut d'une émouvante solennité, car nous vivons des jours vraiment dramatiques. Le Japon est comme à l'agonie. Il est bombardé nuit et jour sans arrêt. Ses villes brûlent les unes après les autres. Savons-nous ce que demain nous réserve?

Dans la matinée de ce 1er août, tandis que je terminais le discours que je devais prononcer l'après-midi, ~~nos~~ ^{nos} vitres n'ont cessé de trembler. Une ville, des villes étaient bombardées. Peut-être Takazaki ou Ueda. Pendant que, la plume à la main, dans la paix de mon bureau, ~~j'évoquais~~ ^{rustique} notre Serment du Grütli, des gens mouraient, d'autres fuyaient, blessés, affolés. Heure émouvante, angoissante qui ~~passait~~ ^{faisait passer} comme un glas sur nos têtes. Et, l'après-midi, il faudrait chanter...

7 août.- Événement sensationnel: la ville de Hiroshima a été détruite

par une bombe, une seule, mais d'un genre tout nouveau, une bombe ~~de~~
~~de composition mystérieuse~~, plus puissante que des milliers de bombes ordinaires. Les
 pertes en vies humaines seraient considérables. Le drame aurait été con-
 sommé en une fraction de seconde.

8 août.- La bombe de Hiroshima aurait fait ~~les~~ ^{100.000} victimes.

Personne ne doute plus qu'avec ^{cette} ~~la~~ ^{élite} bombe atomique, l'humanité
 est entrée dans une ère nouvelle.

Ainsi, derrière l'ultimatum de Potsdam rejeté avec hauteur par
 les dirigeants de Tokio, une menace terrible se cachait. D'aucuns par-
 laient encore de bluff quand l'effrayable s'est produit. Que vont-ils
 faire maintenant, les seigneurs de la guerre, en présence de l'arme é-
 pouvantable dont dispose l'ennemi? Le Japon était déjà plus qu'à moitié
 battu; quel espoir lui reste-t-il de se tirer honorablement d'affaire?

Aucun, puisque les Russes, comme tout le monde s'y attendait plus
 ou moins, viennent encore, par surcroît, de lui déclarer la guerre. Sans
 raison plus valable aujourd'hui qu'il y a six mois ou un an. Ils sont
 venus en meutes bourdonner autour du cache de MacArthur. A quoi rime
 cette intervention militaire quand la partie est déjà gagnée?

Le bruit court que le Japon aurait été sommé de capituler dans
 les 48 heures, faute de quoi il serait condamné à d'autres Hiroshima. Le
 gouvernement doit vivre des heures tragiques, balancé entre la honte de
 ne pas lutter jusqu'à l'extrême limite des forces et la conscience de
 l'inutilité des pertes énormes imposées encore au pays.

9 août.- Autre malheur: Nagasaki a connu à son tour le martyre de Hiro-
 shima. Une seconde bombe atomique l'a anéantie.

Qu'attendent les Suzuki, Togo et Cie pour demander la paix, même
 à genoux s'il le fallait? Préféreraient-ils, comme le démentiaque Hitler,
 la ruine totale de leur pays à l'humiliation de crier grâce? Pendant
 qu'ils délibèrent - s'ils ne perdent pas de temps à faire autre chose! -
 des milliers de tonnes de bombes tombent du ciel, faisant sauter ports,
 chantiers, usines et incendiant toutes les agglomérations industrielles
 de quelque importance.

Pour comble de misère et d'insulte, le Japon est encore canonné par
 la flotte de l'Amiral Halsey, qui opère librement le long des côtes du
 Honshu! Quelle humiliation pour les Nomura, les Toyoda, les Yonai et au-
 tres chefs d'une flotte qui inspirait le respect dans le monde entier!
 Mais s'ils ne veulent pas s'avouer battus, que les marins japonais sau-
 vent au moins l'honneur en livrant avec leurs derniers croiseurs la der-
 nière bataille avant le dernier soubresaut du pays vaincu! Comment s'ex-
 pliquer cette dérobade si peu glorieuse devant l'ennemi sur les côtes mê-
 mes du pays? La marine aurait-elle perdu toutes ses unités importantes de
 combat? Rien de plus triste que la triste fin d'une flotte qui se com-
 parait aux plus puissantes et qui n'a même plus la force de se battre au
 moment où l'on appelle l'Empire à l'agonie. J'en ai le cœur gros et, pour-
 tant, Dieu sait si la victoire du pavillon étoilé ne réchauffe ~~pas~~
 2'300

391
 le août.- Les événements se précipitent. Le gouvernement impérial ^{allais} accepté de capituler sans conditions, avec cette seule réserve que l'Empereur ~~ait~~ conserve^{nt} son trône et ses prérogatives.

On précise que la capitulation implique ^{n'ait} l'acceptation de la déclaration de Potsdam du 26 juillet, laquelle se fonde elle-même sur la déclaration du Caire de 1943, laquelle prévoyait déjà que le Japon serait dépouillé de la Mandchourie qu'il avait déguisée en Etat indépendant, de la Corée, ~~sur~~ ^{annexée} par la force en 1911, et de toutes les îles de la Micronésie, héritage de la paix de Versailles. Maintenant que les Russes sont entrés à leur tour dans la guerre contre le Japon, il n'est pas douteux qu'ils demandent et obtiendront toute l'île Sakhaline, ce qui serait assez juste.

Le Japon aura payé terriblement pour la folie de ses mégalesmanes en bottes à éperons. Finies, sa puissance et sa grandeur. Son histoire de grande puissance, les descendants des fiers samourais se la conteront comme un conte de fées les soirs d'hiver, les mains sur le brasero: "Il était une fois..."

11 août.- Le Département politique me télégraphie qu'il ^a appris ^{par radio} la reddition inconditionnelle du Japon. Il se félicite que mes collaborateurs et moi-même ayons traversé sains et saufs tant d'épreuves, ~~il se réjouit à la pensée que~~ "Votre activité pour laquelle vous vous êtes dépensé sans compter, ^{m'excite} va se poursuivre dans des conditions moins pénibles et vos efforts eurent dorénavant les résultats qu'ils méritent"

12 août.- On a annoncé que l'Empereur va parler demain à la radio. Sans doute pour informer son peuple de l'inutilité de la lutte et de la nécessité de déposer les armes. Que pourrait-il ^{dire} d'autre?

En attendant, les Américains bombardent le Japon à un rythme impitoyable. Tokio a été ravagé, avant-hier, par une centaine de fortresses volantes. Qu'en reste-t-il ?

Selon la radio de San Francisco, 31 villes ~~japonaises~~ auraient été prévenues par l'Amiral Halsey qu'elles seraient détruites si le Japon ne se rendait pas ^{sans délai}. L'avertissement ^{aurait} été donné ~~aux~~ au moyen de milliers de tracts qui descendaient du ciel comme autant de papillons funèbres. Comme aussi ^{au moyen de} ~~par~~ la radio de la Flotte, je suppose.

Il n'y a pas si longtemps qu'à ~~ma~~ grande surprise, j'avais entendu un soir à la radio dans mon grand bureau de la Légation canadienne une voix qui venait du large et qui avisaient les cités du littoral qu'elles seraient, non pas même bombardées par avions, mais directement canonnées par la flotte américaine. Ce défi en pleine nuit à la flotte

japonaise avait quelque chose de profondément ~~émouvant~~ ^{émouvant}. C'était peut-être, en même temps, la plus grande humiliation jamais infligée au Japon au cours de toute son histoire.

Le voix mystérieuse citait des noms. S'agissait-il des villes de Hakodate ou de Muroran qui furent effectivement canonnées par la suite? Je ne sais plus; j'aurais dû noter tout de suite. ~~Yamaguchi~~

J'apprends à l'instant que le ministre Togo serait rentré, effendré, à Karuizawa. Sa politique - mais quelle politique? - aurait été désapprouvée. Il est vrai qu'un autre à sa place n'aurait peut-être pas perdu son temps à chercher in extremis un rapprochement avec les Russes. On ne marche pas avec Hitler jusqu'au bout pour tendre ensuite une main amie à Staline. Ce serait un peu trop facile.

Ce retour de Togo dans sa famille est probablement le signe que le Japon n'a plus ~~rien~~ d'autre ~~part~~ ^{parti à prendre} que de capituler. La capitulation contient cependant une redoutable incennue. Quelle sera la réaction de l'armée et de la flotte lorsqu'on leur demandera de déposer les armes? Des actes de désespoir sont à craindre. Des têtes brûlées refuseront d'obtempérer. On s'attend à des harakiri en masse. On voit même nombre de militaires imbus du dogme de l'invincibilité de l'armée impériale agiter l'étendard de la révolution, de la guerre civile, guerre atroce qui viendrait couronner l'autre déjà si écrasante pour le pays.

Dans cette ~~hypothèse~~ éventualité, que deviendriens-nous, nous les Blancs, qui sommes au milieu de tout le dispositif de défense de l'armée métropolitain?

Des amis diplomates sont déjà venus chez moi me poser anxieusement la question. Comme si, du fait que je représente les intérêts américains, j'en savais plus qu'eux-mêmes! Je ne les ai pas moins rassurés, sans croire un mot de tout ce que j'ai pu dire pour apaiser autant que possible des craintes qu'au fond, je partageais dans une certaine mesure. Mes collègues pensaient surtout aux massacres ^{épouvantés} de Manille par la soldatesque nipponne. Ils n'avaient pas tort d'être inquiets. ^{par la sol-}

13 août. - Au bout de mon parc, on travaille comme si de rien n'était à l'abri destiné à l'Impératrice douairière. Pourquoi ce travail inutile? Pour ne pas trop alarmer la population et même la troupe? ~~arrêtant~~ C'est bien possible.

Toujours est-il que la compagnie de garde vaque à ses occupations

comme d'~~hab~~habitude. Les soldats continuent à hurler en faisant leurs charges contre le vide. Ils ne savent probablement rien de ce qui se passe aux portes du Japon.

Quant au village même, rien de changé non plus. Je lui vois sa physionomie de tous les jours. Quelques femmes circulent en traînant les pieds comme à l'accoutumée. Des enfants jouent accroupis dans la poussière sans faire aucun bruit, comme c'est toujours le cas chez eux.

La population ne ~~sait~~^{sabait} donc rien? Je crois plutôt qu'elle sait, mais qu'elle ne voit aucune raison de sortir de son ~~apathie~~^{apathie}. Elle a tout accepté sans mot dire: la faim, les privations, la mort de ses enfants; elle peut bien envisager ^{avec la même calme} la fin d'une guerre malheureuse qui ~~mettra un terme à sa grande misère~~^{physique et morale}. Mais ne nous illusionnons pas trop sur le sang-froid de ce village où il ne se passe rien d'anormal. Le feu couve peut-être sous la cendre, ce feu qui, demain, pourrait tous nous dé~~truire~~^{vorer}.

14 août.- Après bien des tergiversations, le gouvernement impérial a accepté la reddition inconditionnelle que l'ennemi vainqueur lui demandait. La guerre est terminée. Officiellement du moins.

15 août.- L'Empereur a parlé à la radio. Nos domestiques étaient à l'écoute avec nous. Je les observais. Ils étaient tous terriblement émus. Le Japon était battu et c'était la première fois depuis que le Japon existe que le peuple allait entendre la voix de son auguste souverain. Une ahma-san n'a pas tardé à s'essuyer un oeil du coin de son mouchoir. Trop ému, mon chauffeur s'est éloigné pour aller cacher son trouble dans la voiture qui se trouve à ~~la~~^{la} porte.

Arrive le moment solennel. La voix est rauque, sourde, voilée, mais forte et quelque saccadée. L'Empereur doit être très ému. La main crispée sur son document, il ~~doit~~^{force} intentionnellement sa voix pour mieux refouler son émetien.

Je me suis fait traduire ce qui est sorti de la bouche impériale. L'Empereur défend évidemment son pays, lequel n'aurait jamais eu l'intention de porter atteinte à l'indépendance d'autres nations (Un peu fort, ce que le gouvernement fait dire à l'Empereur lorsqu'on songe à ce que Tokio avait fait de la Mandchourie et ce qu'il allait faire, en cas de victoire, de la Chine et de bien d'autres pays!). Si le Japon est entré en guerre, c'est qu'il devait défendre sa "souveraineté" menacée et assurer "la stabilité des conditions de l'Asie orientale" (Autre ~~enterse~~^{enterse} à la vérité, puisque personne n'en a jamais voulu à la souverai-

neté japonaise et que seul l'appétit féroce des militaires a tout beu-
 lever en Asie). Mais la guerre, poursuit le souverain, a mal tourné,
 bien que le Japon "ait fait de son mieux" pour la gagner, et poursuivre
 aujourd'hui les hostilités serait provoquer "l'effondrement de la ~~nati~~
 nation japonaise". Se battre encore serait d'autant plus vain que
 l'ennemi a eu recours à une arme nouvelle dont les effets sont terri-
 fiants et qui a, du reste, fait déjà des milliers de victimes innocen-
 tes (Je me suis fait répéter cette phrase. D'après l'interprète qui
 traduit mot pour mot séance tenante, la bombe atomique ~~xxxxxxx~~ se-
 rait qualifiée d'"arme barbare" et l'Empereur a paru dire que la lutte
 aurait continué si l'ennemi ne s'était pas servi de moyens de combat
 aussi monstrueux (quelque chose dans ce sens, je retranslate de l'an-
 glais). L'Empereur a conclu en donnant à l'armée et à la flotte l'or-
 dre de ~~Sûr~~ le feu.

Que ~~xxi~~-t-il maintenant se passer? Beaucoup ont peur. Les mili-
 taires ou un certain nombre d'entre eux refuserent-ils d'obéir? Ver-
 ra-t-on aussi des milliers d'officiers se donner la mort pour ne pas
 survivre à la défaite et à l'occupation du pays? Allons-nous être les
 témoins horrifiés d'une tragédie nationale comme l'histoire n'en a
 jamais connu? De toute façon, on s'attend partout à des scènes de dé-
 sespoir. Ce serait là une manifestation logique du caractère japonais
 et ce serait bien dans la ligne de toute l'histoire de ce peuple à
 demi-féodal prompt à tirer des conséquences tragiques d'une déception
 sentimentale ou d'un échec insupportable pour son amour-propre ou sa
 dignité. Attendons, l'inquiétude au cœur.

Serti dans la soirée pour ma promenade journalière avec mes
 deux chiens. Au sortir du parc, devant la cantonnement de la compagnie
 ou de la demi-compagnie qui garde la demeure de l'Impératrice-mère, je
 constate un grand remue-ménage parmi les soldats. Ils vont et viennent,
 affairés et silencieux. J'en vois qui font du service intérieur, d'autres
 qui plient je ne sais quoi, une tente ou autre chose. Cela sent le départ

Une demi-heure plus tard, au retour, voilà que j'aperçois toute
 la troupe aligné sur deux rangs ~~sur le~~ ^{au bord de} chemin même où je vais passer.
 Immobiles et muets, sac au dos, les deux mains au canon de leur fusil,
 les hommes au repos attendent avec leurs officiers tout harnachés de-
 vant eux. Pas de doute, ils savent tout. Les visages sont trop graves
 pour que l'on puisse s'y méprendre. Je devine ce qui doit se passer
 dans la tête de ces jeunes hommes qui, hier encore, croyaient à l'invin-
 cibilité de leurs ~~armes~~ ^{armes} et qui viennent d'apprendre que maintenant tout

est perdu. J'aimerais rebrousser chemin et ne pas apparaître, en passant devant ces soldats, en quelque sorte comme un témoin de leur humiliation et de leur détresse intérieure, mais leurs officiers m'ont déjà vu venir. Impossible de faire demi-tour. Il faut passer et je passe à pas lents sans voir personne, à moins d'un mètre de tous ces hommes silencieux, fusil au pied. Un lieutenant a même reculé un peu à mon approche. Je me sens intimidé sous tous les regards que je sens tomber sur moi et même, à un moment donné, je suis parcouru d'un frisson assez désagréable. Les Japonais ont l'âme trop belliqueuse pour ne pas être vindicatifs et je vois en un éclair tous ces uniformes se précipiter en hurlant, baïonnette en avant, sur l'intrus qui s'en va, ce ~~xxxxxxx~~ prétendu neutre qui se promène en dilettante quand tout le Japon agonise, ce Blanc qui, au surplus, a défendu pendant toute la guerre les intérêts ~~xxx~~ américains et britanniques. Il me faut faire un violent effort sur moi-même pour garder le pas nonchalant d'un promeneur à la conscience tranquille. Je parle à mon chien-loup pour mieux me contenir.

16 août. Le pays est comme hébété sous le coup de massue de l'événement. Il peine à retrouver ses sens après la commotion que lui a causée le message désespéré de S.M. l'Empereur à la radio. Pour un peu, on le comparerait au boxeur, ~~xxxxxx~~ groggy sur le tapis, qui entend tout, ~~est~~ conscient de tout, mais ~~incapable de~~ faire un mouvement pour remuer ~~les~~ ^{bras ou} jambes.

Le Président Truman a donné l'ordre de cesser les hostilités. Du côté japonais, on a mis bas les armes, mais on se plaint que les Russes poursuivent leur avance en Mandchourie. Des unités nippones leur barrent le chemin, mais au prix de pertes inutiles de part et d'autre.

Le ministre de la guerre, le général Anami, s'est suicidé. Le fait n'est pas une bonne personne. C'est une manière honorable, d'après les conceptions ancestrales, de s'excuser des erreurs commises par soi-même ou par les autres.

17 août.- Le gouvernement Suzuki a plié bagages. Il a fait place à un gouvernement présidé par le Prince Naruhito Higashikuni. Shigemitsu est revenu aux affaires étrangères.

On pense généralement qu'un membre de la famille impériale comme premier ministre aura plus d'autorité envers les forces d'occupation et, singulièrement, envers son chef, le général MacArthur. Il pourra aussi se faire plus facilement obéir des têtes dures de l'armée et de la marine.

Cet appel à un prince impérial pour liquider la guerre en dit long sur le prestige dont jouit encore la dynastie. On ne la tient ^{pas} responsable de rien. Au contraire, on s'excuserait plutôt de l'avoir mal servie, puisque la guerre a été perdue. En d'autres pays ~~monarchi-~~^mques, le trône aurait été ~~compromis~~^{sans doute brisé} après un tel désastre. Au Japon, la tradition met l'Empereur au-dessus de tout. On attendait tout de lui lorsque la guerre battait son plein; on attend aujourd'hui tout de lui pour la salut du pays et son relèvement.

24 août.- On connaît à peu près le programme ~~à exécuter~~ prévu pour la reddition. ~~Demain~~. Demain, les forces navales ^(américaines) et britanniques vont pénétrer dans les eaux ~~de la baie de Tokyo~~ nippones et mouiller dans le port militaire de Yokosuka. Le 27 ou 28, des forces aéroportées prendront possession de l'aérodrome ^{drom-} d'Atsugi près de Tokio. Le même jour, MacArthur et son état-major accosteront entre Yokohama et Yokosuka et le débarquement s'effectuera aussitôt au même endroit. Trois jours plus tard, la capitulation ~~sera~~ sera signée par les délégués japonais à bord du "Missouri", ^{le} cuirassé américain de 45.000 tonnes.

25 août.- Un typhen balayant le Japon, l'armée américaine a renvoyé de 48 heures les opérations de débarquement.

28 août.- Halsey avec sa flotte aussi glorieuse que courageuse est arrivé dans la baie de Sagami, une des plus belles régions du monde: ^{la} mer et les îles d'un côté, l'incomparable Fuji, de l'autre.

3 septembre.- La capitulation a été signée hier à bord du "Missouri". Shigemitsu représentait le Japon. En bourgeois de Calais. La corde au cou, ~~à son côté~~. MacArthur, le grand vainqueur présidait avec une cinquantaine de généraux ^{à ses côtés} autour de lui, dont l'ex-commandant de la base de Singapour, Sir Archibald Percival.

Le Japon a tout perdu et, après Pearl-Harbour et tout ce qu'en

45)

vu par la suite, il ne pourrait même pas dire comme François Ier:
"Tout perdu, fors l'honneur".

8 septembre.- ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ Les colonels Cotengave et Malone, de l'armée canadienne, viennent me voir dans mon bureau à la Légation du Canada. Ils sont enchantés de trouver l'immeuble canadien en si parfait état. Ils me remercient de la manière dont j'ai géré cette propriété au milieu des ruines qui s'étendent à perte de vue. Ils seraient heureux si je pouvais y rester des mois encore.

15 septembre.- Deux colonels américains chargés des questions relatives aux prisonniers de guerre me disent leur gratitude pour tout ce j'ai fait avec mes services en faveur des prisonniers de guerre américains. "Nous avons retrouvé un peu ^{dans les bureaux japonais} partout, me disent-ils, de vos notes au Ministère des affaires étrangères concernant le sort de nos prisonniers, mais combien hélas! n'ont jamais reçu de réponse!"

Ces deux officiers sont fort étonnés que la Haut commandement ne m'ait pas encore fait une visite de courtoisie. "Après tout ce que vous avez fait pour nous! "

2 octobre.- Dans "L'espoir", Malraux, qui faisait le coup de feu avec les bolcheviks espagnols, écrit que "la guerre, c'est faire l'impossible pour que des morceaux de fer entrent dans de la chair vivante". Ce n'est guère une définition comme celle-là qui vous viendrait à l'esprit au Japon. La guerre, c'est ^{plutôt} le ciel qui ~~vous~~ tombe en flammes sur ^{votre toit} ~~xxxxxxx~~. Pas question de chair mutilée. L'homme est invisible. Des monceaux de ruines fumantes. Et des foules de gens ~~xxxxxxxxxxxx~~ ~~xxxxxxx~~ qui fuient mit kind und Kegel, saisis par un sauve-qui-peut général. C'est tout.

Les hostilités terminées, on ne sait trop quel parti prendre. Convient-il de redescendre tout de suite dans un Tokio en ruines qui va être incessamment occupé par les forces américaines ou vaut-il mieux attendre quelques jours pour ne pas se donner l'air de courir au spectacle, celui de l'entrée triomphale des vainqueurs d'un pays où j'exerce des fonctions officielles ? Ne pourrait-on reprocher un jour à ce ministre accrédité auprès de Sa Majesté l'Empereur Hirohito d'avoir, en mettant trop de hâte à apparaître sur les lieux du drame suprême, manifesté une curiosité aussi malsaine qu'intempestive ? Cette dernière considération l'emporte et, par tact, nous resterons quelques jours encore à notre poste de Karuizawa. Nous ne serons donc pas là quand, venant de Yokosuka-Yokohama, les premiers éléments d'infanterie motorisée pénétreront à grand bruit dans la ville par le faubourg de Shinagawa. Nous aurons manqué quelque chose de profondément émouvant: l'arrivée de la première armée ennemie foulant la capitale jusqu'ici inviolée des samouraïs. Ce ne sera pas aussi spectaculaire, certes, que la reddition de Breda ou l'entrée à Paris des soldats de Blücher après Waterloo. Rien qui rappellera le fameux tableau de Girodet où les édiles de Vienne remettent les clés de la ville à Napoléon après Austerlitz. Le général MacArthur ne sera même pas présent, ouvrant prosaïquement la marche ~~zénith~~ dans une Lincoln ou une Cadillac. On a beaucoup moins, de nos jours, le sens de l'apparat. Dans le camp américain, on aurait peut-être volontiers donné plus d'éclat à l'événement, n'était la crainte, très légitime d'ailleurs, de dernières convulsions japonaises qui auraient pu se produire à la vue de l'ennemi foulant le sol na-

tional. Qui vous dit que les dizaines de milliers de soldats japonais témoins de l'humiliant spectacle n'allaient pas, dans un ultime sursaut de patriotisme outragé, ouvrir le feu sur l'intrus ? Il fallait se tenir sur ses gardes. Aussi est-ce sans tambours ni trompettes que la division de cavalerie du général Chase, cavalerie sans chevaux, a rapidement occupé tous les quartiers de Tokio. On n'a pas demandé aux échevins de la saluer à l'arrivée, les clés fictives de la cité sur un coussin de velours à franges d'or; on était trop content que l'occupation se fît sans coup férir. Seule la masse silencieuse des badauds, masse rieuse, amusée, nullement abattue, ni même contrite aura fait la haie sur le passage des premiers soldats américains, précédés de leur gendarmerie à casque blanc et à révolvers massifs de cow-boys.

Vaut-il la peine de signaler que, pour ma part, le premier Américain débarqué que j'ai vu était un journaliste qui, le pied à peine posé sur le sol nippon, n'avait trouvé rien de mieux que de prendre le train pour Karuizawa afin, j'imagine, de recueillir parmi la colonie étrangère des informations sensationnelles sur ce qu'avaient été pour elle ces dures années de guerre au milieu d'une population hostile. J'ai, ma foi, regardé l'homme avec la stupéfaction des nègres du Zambèze à l'apparition du premier explorateur anglais. C'est comme s'il était tombé de la lune. On ne pouvait s'empêcher d'admirer son courage ou son culot, comme vous voudrez, courage ou culot dont il n'avait même pas l'air conscient, mais, pour ma part, je trouvais sa curiosité quelque peu déplacée. Il arborait le triom-

- 3 -

phe à la boutonnière, mais le triomphe avait quelque chose de provocant. L'Amérique n'avait plus à ménager le Japon, mais il faut toujours observer une certaine discrétion quand on marche dans un cimetière.

La capitale occupée, puis la capitulation signée à bord du "Missouri", le quartier-général de MacArthur s'est installé à Marunouchi dans le bâtiment d'une grande société d'assurances échappé par miracle aux bombardements, à deux pas de la gare complètement détruite, en face des jardins impériaux aux murs à courbe parabolique. Le 8, le généralissime fera son entrée en automobile dans la capitale, escorté d'une suite peu nombreuse. Sans pompe militaire. Même pas ^{de} cérémonie toute sommaire. Toujours la même prudence devant ce peuple un peu mystérieux pour les nouveaux venus et dont les réactions sont imprévisibles. A tout moment, un soulèvement peut se produire. Chez une nation aussi passionnée, le feu doit couvrir sous la cendre. Comme la suite le prouvera, le danger était plus imaginaire que réel.

Le général MacArthur a établi sa résidence, comme il était naturel, dans les bâtiments de l'ex-Ambassade des Etats-Unis dont la garde m'a été confiée par son gouvernement. Il y entre toutefois sans prendre la peine de me prévenir. Un de ses officiers aurait pu me donner un coup de fil pour la forme, d'autant que mes gens sont toujours dans le compound et que, sans ordre de ma part, ils auraient pu refuser d'ouvrir les portes. Ils ont toutefois compris qu'il se-

rait oiseux de parler formalités ou convenances à des officiers portant l'auréole de la victoire. Ils pouvaient supposer d'ailleurs que la remise de l'ambassade par le représentant de la "puissance protectrice" était chose arrangée avec moi-même. De fait, ma Légation fut complètement ignorée. Les officiers du général MacArthur trouvent tout naturel de se faire remettre sans autre les clefs de l'immeuble par ceux qui l'ont gardé et entretenu pendant toute la guerre et qui l'ont même sauvé des flammes. Ces braves Suisses étaient là pour cela. On ne les remercie même pas. Comme si se dévouer pour les intérêts américains était déjà une récompense pleinement suffisante !

Le procédé est ... disons bien militaire, mais nous l'avons subi avec beaucoup de philosophie. A quoi bon s'arrêter à des questions d'étiquette, voire d'élémentaire politesse en des circonstances aussi historiques ? Est-ce que l'entourage du général MacArthur sait même qu'il existe un pays chargé de la protection des intérêts américains au Japon pendant la guerre ? C'est bien douteux sinon l'on ne comprendrait pas son comportement envers la Légation de Suisse.

Mais j'anticipe. Nous sommes encore à Karuizawa, attendant le moment opportun de descendre dans la capitale occupée. Trois jours après la signature de la capitulation, nous ne risquons plus de nous trouver dans une situation délicate entre Japonais et Américains. On peut déjà mieux concilier ces deux qualités : celle de protecteur des intérêts américains et celle de ministre accrédité auprès du pays vaincu, sans risque de froisser les susceptibilités de quiconque. Trois jours est

un délai raisonnable et, le 5 septembre, nous allons reprendre la route de Tokio qui nous fut si longtemps et si stupidement fermée. Le bureau à Karuizawa du Ministère des affaires étrangères a vent de mon intention et son chef, M. le ministre Okubo, vient m'adjurer de ne pas mettre pour le moment mon projet à exécution. Il fait d'abord valoir - ce qui est un peu naïf à cette heure - que la route Karuizawa-Tokio est toujours interdite aux étrangers - l'est-elle aussi aux Américains ? Il me représente ensuite et surtout que la route n'est pas sans danger aujourd'hui pour un étranger dans un pays en proie à l'amertume de la défaite. Comme je persiste dans mon intention, M. Okubo me presse de prendre à tout le moins un agent de police dans ma voiture. Je refuse encore, ne voulant rien savoir d'une police qui, tant que le Japon n'était pas sur les genoux, s'était ingéniée à entraver l'exercice de mes fonctions. Et je pars seul avec mon chauffeur japonais et mon petit chien Djudy, qui fera tout le voyage, la tête à la ~~traîne~~^{portière} pour avoir plus d'air.

Emouvante aventure. Voyage d'une extraordinaire intensité dramatique pour qui connaît bien le pays japonais et y a vécu, de surcroît, toute la guerre. Partout, des décombres calcinés, partout le deuil dans ce qui reste des agglomérations, partout, très particulière, cette espèce de silence qui pèse sur les lieux après le passage d'un cataclysme, partout la désolation et la mort. Nous voici dans ce Takasaki que j'ai tant de fois traversé en auto sans jamais mettre pied à terre. Je cherche vainement des yeux certaines échopes qui m'étaient familières, entre autres, un bazar regorgeant de bébés en celluloid.

- 6 -

Des quartiers entiers sont comme éventrés. La malédiction du ciel s'est ~~comme~~ abattue sur cette cité naguère si vivante dans sa poussiéreuse grisaille et ses odeurs de vieux choux. J'en ai le coeur serré. Même désolation, même misère dans la plupart des localités que nous traversons à l'allure que nous permet une chaussée qui a toujours donné le mal de mer aux estomacs sensibles. Le drôle, c'est que des agglomérations, villes ou villages, sont si défigurées par le feu que nous ne les reconnaissons plus et que nous avons l'impression de faire un voyage dans un pays tout nouveau pour nous. Nous n'arrivons plus à mettre de nom sur nombre de localités. Souvent, il ne reste que des tas de déblais entre lesquels notre route se faufile difficilement. Route, c'est beaucoup dire. La route habituelle ne se voit plus; elle est sous les décombres. Et ce que nous suivons, nous, ce n'est plus qu'un vague tracé provisoire fait à coups de pioches par les paysans et qui se transforme, ici et là, en tranchée que les rescapés du lieu ont hâtivement creusée dans les monceaux de murs et de toits effrités par les bombes. C'est si étroit que si, d'aventure, un autre véhicule vient en sens contraire, notre auto doit mordre sur les gravats calcinés et stopper pour le laisser passer. Ces courts arrêts - et nous en aurons plusieurs - me permettent de voir un peu les gens de près. Il y a longtemps qu'ils n'ont plus vu une auto étrangère avec fanion au vent et, la curiosité aidant, les gens du terroir s'approchent de nous et nous dévisagent longuement, histoire de voir que ~~l'~~ "homme blanc" peut bien hanter les grands chemins à cette heure de

détesse nationale. C'est sans doute ici que me frôle le péril redouté par le ministre Okubo, car, après tout, ces gens qui ont tout laissé dans les cendres et qui pleurent plus d'un des leurs resté sur les champs de bataille pourraient bien, après tant d'infortune publique et domestique, me faire, dans un accès de vengeance, un mauvais parti. Que venais-je d'ailleurs les surprendre au plus profond de leur malheur ? Mais je me rassure tout de suite. Ces êtres désespérés ou qui auraient tant de raisons de l'être ne me tueront pas. Je ne discerne rien de menaçant sur leur visage. Pas même un trait de méprisante rancœur. Au contraire, ils me sourient et très gentiment. D'aucuns interrogent mon chauffeur. Ils tiennent à savoir d'où nous venons et où nous allons. On les renseigne. Ils remercient d'une inclinaison du corps avec un "Ha, so desuka!" étonné et poli et, alors qu'ils nous saluent encore, nous les laissons empêtrés dans leurs ruines, se courbant pour entrer dans les toutes petites cabines qu'ils ont pu fabriquer avec les matériaux les plus hétéroclites où domine la rouille sale et terre de Siemie des tôles de fortune, tous embarrassés, au fond, de savoir comment recommencer avec rien l'humble train-train de leur existence d'hommes pauvres et de besoins ultra-limités. Des femmes ont fait du feu sous une marmite en plein air. De l'eau bout. Pour cuire, quoi, grands dieux ? Que reste-t-il à mettre sous la dent parmi ces agglomérations qui ne sont plus que débris épars sur le sol et font penser à la fourmilière qu'un passant pervers a répandue d'un coup de pied dans les herbes. La différence, c'est qu'ici les fourmis ne

sont pas affolées; paisiblement, nonchalamment, presque paresseusement, elles édifient, si ce n'est déjà fait, sourire énigmatique aux lèvres, le foyer provisoire avant que viennent de quelque part les matériaux dont on a besoin pour construire la vraie maison. Sourire énigmatique, oui. Car qui dira ce qui se passe exactement sous le masque des figures ? On peut grossièrement se tromper. Pour moi, j'imagine que ces pauvres hères sont gênés, surtout devant l'étranger, d'un pareil désastre. N'avaient-ils pas cru dur comme fer, ^{eux aussi,} à l'invincibilité de l'armée et de la flotte impériales ? Le Japon n'était-il pas, avec deux ou trois autres, la grande puissance qui commandait au monde et ~~qui~~ commanderait encore beaucoup plus après la leçon qu'il allait donner aux Anglo-Américains. ^{La famille,} L'école, la caserne, ~~et~~ le journal leur avaient répété la même chose depuis des lustres. Et maintenant voilà le grand empire par terre, écrasé, ^{piétiné,} sans force, réduit à presque rien. N'y a-t-il pas, pour le patriote, de quoi sentir le rouge de la honte lui monter au front ? Au moins, après tel tragique réveil, il resterait la colère, le besoin d'assouvir sa vengeance ^{contrairement à tous les prévisions,} en toute occasion. Non, le peuple n'est pas en colère et il ne songe pas à se venger. Il se sent battu, battu par plus fort que lui, il sent qu'on l'a abusé, que le Japon n'était pas ce qu'on lui a dit et il s'incline, comme il s'incline devant les ravages du tremblement de terre ou du volcan, devant la réalité toute puissante. Il ne comprend pas bien pourquoi les dieux tutélaires ont abandonné le pays, mais ce qu'il sent confusément, c'est qu'il ne fallait pas braver les

- 9 -

Américains comme on l'a fait; on n'en avait pas les moyens. Si l'on devait se fâcher, ce ne serait pas contre l'envahisseur, qui avec sa puissance a réagi comme le Japon l'aurait fait tout naturellement à sa place; ~~Ce~~ serait contre cette clique de militaires qui ont entraîné le pays dans cette sinistre aventure, aventure d'autant plus inutile, diront les plus intelligents, que le Japon avait déjà de la peine à digérer le Mandchoukouo et qu'il avait déjà défié les dieux en essayant

de dévorer la Chine. ~~Quant à ce Suisse qui passe,~~
m voit son fanion flotter sur sa voiture -
à noix blanches que voulez-vous qu'on lui dise ? La Suisse n'a rien fait de mal au Japon. Il ne serait pas juste de le mal accueillir. C'est bien un blanc, mais les Allemands, les Italiens, les chers alliés d'hier, étaient aussi des blancs. Non, on n'a rien à lui reprocher. Il ne reste qu'à le traiter comme le veut la politesse traditionnelle envers l'hôte ~~de~~ *de* passage.

D'arrogant et de dur qu'il était dans ~~la~~ *l'état* pours-
~~de~~ de la conquête, le Japon défait et ruiné revient à sa vraie nature: il n'aime pas l'étranger, soit, mais il sait, quand il faut, refouler au fond de son être ses instincts de xénophobe impénitent; il sait appliquer les lois de la plus exquise hospitalité envers quiconque vient s'asseoir à son foyer. Je me rappelle cette brave femme avec son ~~tout petit~~ *minuscule* estaminet dans le Hakone, près de la cataracte que tout le monde va voir en passant. A l'endroit où vous vous êtes arrêté, vous ne voyez même pas ~~sa minuscule~~ *sm* auberge, *de poupée* mais elle viendra sans bruit et ~~sans une parole~~ *très discrète* déposer une tasse de thé vert ~~sur~~
~~le~~ *de* tronc d'arbre ~~coupe~~ *sur* ~~près~~ *le* duquel vous vous êtes un instant assis. Buvez et allez-vous en sans mot dire, sans rien payer,

- 10 - 403

si vous le voulez; quand vous vous éloignerez, elle revien-
dra chercher sa tasse vide et, sans maugréer, sans changer un
trait à sa physionomie, elle regagnera en silence ^{sa cabane} ~~son petit~~
~~estaminet~~ sous les branches. Ah ! si ce Japon-là pouvait re-
naître des cendres encore chaudes de ses ruines ? On lui par-
donnerait plus vite. Mais on n'ose pas y croire.

Nous avons passé je ne sais combien de ces lo-
calités détruites dont le chauffeur prononce le nom en souriant,
car il faut bien connaître sa géographie pour mettre encore un
nom sur ces tas de ^{lécombrés} ~~debris~~ calcinés où ont poussé, comme autant
de champignons sales et ^{charbonnoux} ~~noirâtres~~, ces ^{huites} ~~cabanes~~ de la dernière
des misères que vous refuseriez pour votre chien; nous avons
traversé depuis quelque temps ce qui reste de Kumagaya lorsque
j'aperçois des soldats cheminant sans ordre, sac au dos, sur la
route poussiéreuse. Ce sont les premiers débris de l'armée impé-
riale dissoute par ordre de MacArthur. Quelques soldats regar-
nant ~~extremement~~ ^{et à la débâcle} sans se presser le village natal, ~~ce~~ est
^{peu de chose} ~~rien~~ et, pourtant, ce spectacle me produit une profonde impres-
sion. C'est, pour moi, ^{comme le signe tangible} ~~la première manifestation concrète~~ de
la défaite militaire. Ce sont les premiers hommes qui revien-
^{(de la mort) (ne tenant, de l'issue de toute utilité)} ~~nent, battus, renvoyés à leur foyer, par la loi de fer du vain-~~
~~queur~~. Que pensent-ils, ceux-là, du coup terrible qui vient de
frapper le ^{Pays d'Annam} ~~Japon~~, hier, si glorieux, si puissant ? Je cherche
à lire, au passage, sur leur ^{traits} ~~visage~~. Mais le visage reste im-
pénétrable. J'y discerne beaucoup de fatigue - les gars ont
visiblement fait une longue traite avec paquetage complet - un
peu de curiosité pour la voiture qui passe, et c'est tout. Pas

- 11 -

même un ^{regard} ~~comportement~~ hostile à l'étranger. Au contraire, plutôt un air amical. On a l'impression que si on leur demandait un ^{avis quelconque} ~~renseignement~~, ils s'empresseraient de vous le donner. ~~Ces~~ ~~pas~~ ~~pas~~ de ceux-là non plus ^{je} ~~ne~~ ^{pas} n'ai à craindre pour ma vie. Et, pourtant, ils sont probablement armés et la défaite, l'affreuse défaite pèse sur leurs épaules plus que leur paquetage ! Ils pourraient vider leur rancœur sur le premier blanc venu ...

Plus loin, je croise un autre groupe de soldats démobilisés. Même impression qu'auparavant. Gars traînant un peu le pas, mais contents, je crois, de regagner la maison familiale. Ils reviennent de loin. Au propre comme au figuré. Mais ce n'est pas tout. Voici que s'avance, ² ~~sul~~, marchant à côté de son ~~cheval~~, un capitaine aux bottes poudreuses. ~~Je assure tout de suite que, dégoûté, il a placé sur la selle tout son saint-linge de corps,~~ couvertures de laine surtout, ~~qui sont~~ de grande valeur, ^(pour lui) ^(dans ce pays désertique) tout ce qu'il em-
 leur, parce qu'introuvables aujourd'hui. C'est ^{probablement de} ~~ce~~ ~~cadeau~~ de l'armée, ^{à laquelle il avait tout donné eût été par} ~~à l'armée qui n'existe déjà plus~~ ~~de~~ ~~rien~~ ~~que~~ ~~par~~ ~~deux~~ ~~la~~ ~~main~~ ~~à~~ ~~la~~ ~~bride~~, l'homme marche en regardant droit devant lui. ^{Attention!} C'est maintenant le samourai qui va fusiller l'étranger du regard, lui jeter en passant un jet de haine comme un jet de salive en pleine figure. Je suis à sa hauteur, il lève ^{instinctivement} la main ... mais c'est la main au képi. Il a vu le fanion rouge à croix blanche de ma voiture et il salue militairement. ~~Je me en-~~ ~~d'autant plus~~ ^{qu'} J'en suis surpris, ~~car~~ il n'est pas d'usage, au Japon, de saluer au passage ^{un emblème} ~~des fanions~~ de ce genre. Le geste ne manque pas de noblesse et j'en suis, ma foi, remué, recon-

- 12 -

naissant. Il était si facile ^{pour lui} de ne pas apercevoir ce ~~tout~~
~~d'étoffe flottante~~ petit fanion au capot de ma voiture !... ^{Comme ils se comportent}
~~à Karuizama~~ ^{wa ceux qui tenaient pour ma vie!} ~~à Karuizama~~ ^{malheureux}
 C'était mal juger les Japonais, tout ce peuple ~~modeste~~ au
 milieu duquel j'allais passer sans la moindre défense. C'é-
 tait toutefois excusable. Qui, je vous le demande, aurait pu
 connaître les réactions de ce peuple chauvin après la débâcle?
 Garderait-il son sang-froid? Des explosions de désespoir,
 des ^{accès de rage} ^{mouvements d'humeur} ~~émeutes~~, des ~~troubles~~ n'allaient-ils pas se produire ici
 et là? Personne n'en savait rien. Aucun enseignement ne pou-
 vait être tiré du passé à cet égard. C'était bien la première
 fois que la ~~grande~~ nation nipponne subissait les affres de pa-
 reille tragédie. Tout ce qu'on aurait attendu, sur la foi des
 légendes et des anciennes chroniques, illustrées par les drames
 du répertoire du Grand Kabuki, c'est que des centaines, voire
 des milliers d'officiers se mettraient à genoux et s'ouvri-
 raient les entrailles pour ne pas survivre au déshonneur de la
 défaite. On saura demain si mourir lorsqu'on a failli à une
 grande tâche est resté un commandement respecté du code de la
 chevalerie japonaise.

Passé Omya, une autre surprise m'était réservée. ^(Mouai!) ^{Voici}
^{les vainqueurs, les Américains!}
 (J'aperçois, en effet, venant dans ma direction, une longue co-
 lonne d'artillerie lourde. Elle avance à petite allure et je
 vois les grosses pièces qui dansent sur leurs pneus énormes.
 A une croisée de chemin, la colonne s'est arrêtée. Tous les
 regards sont braqués sur moi. Des boys assis sur les ^{Caïsson} ~~véhicules~~

- 13 -

échangent de rapides propos entre eux. Ma ^{Buick} ~~voiture~~ à fanion suisse ^{les intrigant fort,} ~~est l'objet de leur curiosité.~~ Je souris et je passe, mais, avant de ^{m'écarter} ~~passer~~, je me suis arrêté quelques secondes pour demander au colonel que je reconnais tout de suite dans sa voiture ouverte s'il connaît son chemin, si je puis lui fournir un renseignement utile. Il me répond que ce n'est pas nécessaire, car il se dirige d'après les petits drapeaux blancs que la gendarmerie de l'armée a plantés préalablement pour lui le long de son itinéraire. Il ne peut pas se tromper. J'avais effectivement remarqué l'un ou l'autre de ces petits drapeaux blancs au bord de la route à partir d'Omya, mais sans y prendre autrement garde. Maintenant que je connais ce détail, je me souviens d'avoir aperçu, au village que nous venons de traverser, quelques uniformes en casque blanc. C'était des hommes de la police de l'armée américaine partis en éclaireurs.

Cette colonne d'artillerie ennemie qui s'enfonce au coeur du Japon, inviolable et jusqu'ici inviolé, on ne se doute guère quelle émotion elle m'a produite ! Pour la première fois depuis que le Japon existe, la terre divine du Yamato était foulée par un ^{envahisseur} ~~ennemi~~ ! Spectacle plus qu'émouvant, dramatique pour qui connaît un peu l'histoire et la mentalité de ce peuple guerrier. L'occupation étrangère doit y apparaître comme le dernier des outrages, comme un châtement cent fois ~~plus~~ dur que la pire des flétrissures. S'il est maintenant un martyr japonais, il est là, dans ces canons ennemis qui s'enfoncent ^{sans coup férir} vers l'intérieur, qui viennent ^{en maîtres} prendre possession de la vieille terre des daymios et des samourais où tout est sacré depuis les pierres du chemin jusqu'à l'air qu'on respire.

- 14 -

La route, me disais-je, qui mène aussi à la cité sainte de Nikko, cette route parcourue de dieux japonais depuis des temps immémoriaux, va sans doute se soulever de colère et d'indignation ~~au contact des conquérants~~ ^{au contact des conquérants} ~~en faisant~~ ^{en faisant} sa poussière. Mais non, les intrus passent avec le sourire ~~des~~ ^{du} vainqueur et la route laisse faire. Les dieux nippons sont battus, eux aussi.

Me voici ^{enfin} à Tokio. Une ville lunaire, défigurée. Des ruines sur des kilomètres à la ronde. Je ne sais plus où je suis. Je ne reconnais plus aucun quartier. Je suis ailleurs, sur une autre planète. Il me faut arriver à proximité des murs du jardin impérial pour m'orienter. Dans le voisinage, le quartier de Kojimachi, où se trouvait ma Légation jusqu'en 1942, a été comme balayé par un typhon d'une puissance ~~incalculable~~ ^{incalculable} ~~incalculable~~ ^{à peine} ~~mes que~~ ^{mes que} ~~possible~~. En scrutant les lieux, je finis par retrouver l'emplacement de notre ex-résidence. Le sol est nu, aussi nu que si l'on y avait passé la charrue. Il ne reste absolument plus rien. Pas un mur, pas un restant de cheminée, même pas une brique. ~~Il me faut~~ ^{Il me faut} ~~deviner~~ ^{deviner} où s'était trouvé notre jeu de quilles dans le sous-sol. Les rues et ruelles du site, celles qu'on suivait tous les jours en auto et celles où l'on se promenait, pendant les beaux soirs d'automne, entre les hauts murs de planches des jardins particuliers, tout cet ensemble si familier de maisons et villas grises à tuiles noirâtres, blotties dans la verdure, toutes ces habitations qui faisaient partie de notre existence même et dont nous ne connaissions pas un seul habitant, tout ce quartier hier plein d'enfants jouant en silence au volant ou à je ne sais quelle ~~ma~~ ^{ma} ~~gelle~~ ^{gelle}, a disparu à tout

jamais en flammes et en fumée. Ce n'est plus maintenant qu'une grande aire de pierres effritées et de poussière grisâtre, qui colle à vos souliers, un vaste espace désolé, où il n'est pas resté un brin d'herbe, où toute vie a cessé. Un pays de la mort. Un lieu d'exécution à l'échelle des grands châtiments bibliques. Sauvons-nous, chauffeur, de ces lieux plus lugubres que la plus lugubre des tragédies grecques. A l'endroit même où nous sommes, des centaines de malheureux, qui n'avaient pas fui assez vite, sont morts écrasés, étouffés, asphyxiés, brûlés, ^{réduits en cendres.} ~~et~~ carbonisés, Comme à Sodome et ^à Gomorrhe. Comme à Herculanium et à Pompéi.

Même spectacle bouleversant là où se trouvait mon bon vieux quartier d'Azabu-ichome et de Roppongi. Le site est méconnaissable. C'est en me fiant au flair de mon chauffeur, ^{un indigène japonais} que je finis par me persuader que je suis bien sur les lieux où j'ai vécu jadis près de trois ans, de 1924 à 1927. Pas un seul point de repère pour se retrouver. Avec ces chemins hâtivement tracés à travers ~~l'étendue ininterrompue~~ ^{des débris calcinés,} ce n'est plus qu'un cimetière ^{déblayé de ses} ~~dont on aurait enlevé les~~ tombes et ^{de} les morts. Le sol est si dénudé qu'il a l'air d'avoir été sommairement ratissé après expulsion des pierres qui auraient fait bloc. Vos yeux chercheraient en vain un pan de mur. ~~On s'avance, le coeur serré, dans ce Pompéi pulvérisé, qui n'a rien, celui-là, à montrer au visiteur si ce n'est que gravats et cendres noires. On pense à un de ces terrains vagues où l'on va gratter un chiffonnier~~ ^{ait} ~~parmi le contenu épars~~ ^{dans ce qui ~~reste~~ ont laissé} des poubelles. Par moments, je m'arrête, doutant encore: "Mais ce n'est pas ici qu'était Roppongi ! Où donc serait la rue ^{elle} qui ^{me} con-

- 16 -

duisait à Ichibeicho ? Et celle qui descendait vers Tanimachi, là où j'avais mon cinéma, où je prenais le café à l'entr'acte et où j'ai vu le "Gold-rush" de Chaplin et tant de Harold Lloyd ébouriffants ? La pente était pourtant moins forte ..." Mais mon chauffeur sourit, et je l'entends qui me dit doucement en faisant de la main un geste circulaire sur ces kilomètres carrés de décombres informes: "Si, si, c'était bien ici... ^{là, pour vous} ~~là, pour vous~~ ^{Nicols!.."}

Ah ! ^{ce} ~~ce~~ sourire de mon chauffeur devant ce désastre ! ... Il m'intrigue beaucoup. Il ne quitte pas ses lèvres. A certains endroits, il s'accentue encore lorsque l'homme du pays, de la ville même, me montre d'un doigt ~~l'endroit~~ ~~l'endroit~~ ~~l'endroit~~ l'emplacement affreusement désert d'une demeure qu'il avait bien connue. Il reconnaît, lui, les lieux à je ne sais quoi, puisque les ruines recouvrent uniformément ce sol d'Apocalypse et que les gravats y ont partout la même couleur de mort et de ^{ruines} ~~cinéma~~. Qui ne connaîtrait pas la mentalité japonaise croirait, à en juger par ce sourire persistant sur les lèvres, que mon chauffeur s'amuse à ce spectacle, qu'il en rit. Il en rit, oui, pour vous, par politesse. Il n'aurait pas le mauvais goût de promener à vos côtés une tête funèbre sur ce qui fut un quartier populeux et prospère d'une grande cité. Il ne veut pas ajouter à la calamité générale sa tristesse personnelle, mais, dans son for intérieur, il souffre et il souffre plus que ~~vous~~ ^{vous} du ~~de~~ spectacle qu'il a sous les yeux. Ne vous méprenez pas. Plus il sourit, ^{et} plus il affecte cet étonnement amusé qui pourrait faire croire à son manque de coeur, plus il dissimule son tourment et plus je respecte sa peine par un silence que je ne romps ^{plus} que

- 18 -

J'aimerais le voir, lui serrer la main, Mais je suis pressé!
~~les ruines. Il sera bientôt là. Mais je n'ai pas le temps~~
~~d'attendre. On m'attend ailleurs. On m'attend ailleurs.~~

A dire vrai, on ne m'attend peut-être pas. En arrivant, j'ai téléphoné à l'"Hôtel Impérial" pour être reçu par M. Shigemitsu, ministre des affaires étrangères. Les bâtiments du Gaimusho ayant été rasés lors d'un bombardement, c'est là qu'il a pu s'installer. J'ai fait savoir que je passerais vers les trois heures. Si M. Shigemitsu n'est pas à son bureau ou est retenu par un autre visiteur, je prendrai rendez-vous pour le lendemain.

Devant l'"Hôtel Impérial", autour de la vasque carrée, nombre d'autos militaires américaines, des jeeps en particulier, ~~sur les stationnées.~~ Des G.I. qui fument des cigarettes autour des véhicules regardent avec étonnement la belle Buick qui s'avance avec le petit fanion fédéral. D'où sort-elle, celle-là ? J'entre dans le hall de l'hôtel et, là, je suis immédiatement dévisagé, sans la moindre bienveillance, par trois ou quatre colosses à casque blanc, les deux mains posées sur d'énormes revolvers dont la crosse émerge, menaçante, des poches de devant de leur pantalon. Ils ont l'air ^{vraiment} ~~absolument~~ terrible, gonflés sans doute d'ordres impitoyables à l'adresse de tout suspect susceptible de menacer la sécurité de l'armée des Etats-Unis. On a l'impression qu'au moindre geste équivoque - je me garderais bien de sortir mon étui à cigarettes de ma poche ou même de ^{consulter} ~~regarder l'heure~~ ma montre-bracelet - on déclencherait un formidable "Hands up !" sur sa tête avec huit ou dix revolvers braqués dans la direction de sa cravate. Encore ne serait-on pas sûr, tant le regard de l'un ou de l'autre de ces escogriffes

- 19 -

vous paraît terrifiant, de ne pas tomber raide mort, sur le tapis de l'hôtel, avant d'avoir pu allumer son briquet ! Et ces réflexions aussi rapides que peu rassurantes, c'est moi, protecteur des intérêts américains au Japon pendant toute la durée des hostilités, qui dois les subir ! Quelle ironie ^(du sort) ! Que doivent se dire alors ceux, Japonais ou ex-ennemis des Américains, que la nécessité pousse aujourd'hui dans cet hôtel hanté d'aussi implacables cerbères ? Il y a pour eux de quoi tituber dès l'entrée. Ah ! l'occupation n'est pas drôle. Cela paraît plus terrible, au fond, que la guerre. Avec ces yeux durs d'orfraie et cette paire de revolvers qui sortent des poches, la menace ^{vous pend au bout du} ~~est sous votre~~ nez.

Tout en feignant, avec l'air le plus faussement tranquille qui soit, d'ignorer l'existence de ces inquiétants plantons, je parviens, après avoir parlementé à la réception, à me faire conduire à l'étage où loge le ministre des affaires étrangères par un Japonais fluet qui passe, oeil baissé, obséquieux et courbé, devant les mastodontes à casque blanc. On m'introduit dans une petite pièce aux meubles tendus de velours rouge. M. Shigemitsu est là, devant moi, souriant et je l'entends qui me dit: "How do you do, Excellency ? Very glad to see you". Il est en jaquette noire. Comme il me l'explique aussitôt, il va se rendre incontinent, après ma visite, à la Diète où le gouvernement doit rapporter sur la reddition et l'occupation du pays. Il s'excuse de l'exiguïté de la pièce en me montrant les pauvres meubles d'hôtel d'un air faussement jovial qui cache mal une grande détresse. "Voilà où reçoit aujourd'hui le Ministre des affaires étrangères du Japon !" A

peu près le ton, j'imagine, de Napoléon lorsqu'il recevait ses premiers visiteurs dans sa maison de Longwood à Ste-Hélène. Peut-être les vit-il s'attendrir sur tant d'infortune. Mais je n'ai, moi, aucun motif de m'apitoyer sur les vicissitudes qui ont fait du cabinet du ministre des affaires étrangères de l'Empire un bien banal salon d'hôtel et je réponds placidement: "Mais c'est très bien ainsi !" ~~est~~ Réplique ~~à~~ à double sens. Je pensais, moi, que le Ministre des affaires étrangères du Japon, pays qui avait délibérément voulu cette guerre, n'avait pas de quoi se plaindre, mais M. Shigemitsu, lui, l'aura probablement interprétée un peu autrement.

Quand je lui expose en quelques mots la randonnée que je viens de faire, il est saisi d'étonnement, d'un étonnement mêlé de crainte. "Vous avez fait tout ce voyage à travers notre pays dévasté ...?" Comme je devine la pensée de mon interlocuteur, je réponds aussitôt: "Oui, Monsieur le Ministre, et, comme Votre Excellence peut le constater, il ne m'est rien arrivé". Et je poursuis sans désespérer: "Voyez-vous, Monsieur le Ministre, votre peuple est meilleur qu'on ne pense. On l'a calomnié. Si je vous disais que, partout, sur mon passage, on m'a souri et que même des officiers de l'armée impériale qui regagnaient à pied leur patelin ont salué le fanion de ma voiture ? Ce n'est pas en bas, c'est en haut que votre peuple est mauvais, qu'il a l'esprit pervers, méfiant, méchant, cruel, policier, et c'est bien d'en haut qu'est venu tout le mal".

J'en ai gros sur le coeur et je parle avec une sincérité qui m'étonne moi-même. A mes derniers mots, M. Shigemitsu a

rétorqué doucement: "Pas tout en haut".

"Pas tout en haut, si vous voulez, répliqué-je aussitôt. D'accord avec vous, ^{Excellence} ~~Monsieur le Ministre~~ La Maison impériale n'est pas en cause. Ce n'est pas Sa Majesté l'Empereur qui a provoqué cette guerre. Il l'a sanctionnée, mais pouvait-il faire autrement ? Et on l'a trompé. On lui avait fait croire à un encerclement infernal de son Empire et il avait pensé que, pour en sortir, la guerre était inévitable. Il a été plus victime que coupable. Et, je le répète, il n'aurait sans doute rien pu arrêter. Je ne lui reproche rien."

Après m'avoir écouté en silence, M. Shigemitsu ne me cache pas sa satisfaction de voir extirpé du Japon le militarisme, cette "importation d'Allemagne" (sic). Il n'est pas douteux que maintenant les amis de la paix vont prendre le dessus, ce qui pourra provoquer une vraie révolution dans le pays. Il ne le dit pas, mais je pense, moi, à quelque chose comme la grande lessive. Au rancart, les faux samourais !

M. Shigemitsu m'a encore fait l'éloge de l'Empereur, pour qui j'éprouve, comme je le lui ai dit, le plus grand respect. C'est grâce à lui, précise-t-il, que le pays a pu en finir avec cette guerre. Sans son autorité, tout l'Empire aurait peut-être été en proie aux pires convulsions et la guerre aurait continué, vaine et désastreuse. J'approuve tout à fait et, pendant que parle mon interlocuteur, je me rappelle les propos que l'Ambassadeur de Chine me tenait un jour à l'Ambassade d'Allemagne: "Quelle chance pour le Japon d'avoir un Empereur aimé et respecté !"

- 22 -

M. Shigemitsu ne me dit rien de son récent calvaire lorsqu'il monta ~~à bord de~~ ^{à bord de} "Missouri" pour signer la reddition du Japon, et, par tact, je ne me permettrais pas de lui poser une question à ce propos. ^{de deuil et} Jour/d'humiliation pour lui comme pour tout Japonais. Que pourrait-il bien me dire que je ne ~~sais~~ ^{sache} sans qu'on me le dise ?

On ne pense maintenant qu'à la reddition. Le pauvre mobilier en moquette rouge qui nous entoure ne nous parle que de cela; il nous le crie et la redingote du ~~Min~~ ^{Min}istre ajoute sa couleur ~~de deuil~~ ^{funèbre} à l'heure ~~funèbre~~ ^{douloureuse} que nous vivons, mais on parle déjà d'autre chose. On est revenu aux mille difficultés qu'on m'a faites tant pour la protection de mes compatriotes que pour la protection des intérêts étrangers dont j'avais la garde. Je me plains ~~amèrement~~ ^{avec mesure} de l'incompréhension que les Autorités impériales ont trop souvent manifestée à l'égard de la mission ardue qui m'avait été confiée. Le Ministre Togo, en particulier, n'aurait pas bougé le petit doigt pour me venir en aide, de crainte sans doute d'indisposer le Ministère de l'intérieur avec son affreuse police, cette police qui m'a rappelé plus d'une fois celle du Doge à Venise ou du duc de Parme marque Stendhal. M. Shigemitsu m'exprime tous ses regrets, mais il m'avoue que le Ministère des affaires étrangères ne pouvait rien contre la toute puissante police. Il avait, si l'on peut dire, pieds et mains liés.

Je proteste encore tout particulièrement contre

- 23 -

l'attitude des Autorités dans la question des prisonniers de guerre. A quel mur de difficultés ne me suis-je pas heurté durant toute la guerre et quels entretiens pénibles n'ai-je pas eus avec M. Shigemitsu lui-même pour obtenir plus de facilités dans l'accomplissement de ma mission !

"Vous aviez, dis-je entre autres, à mon interlocuteur, plus de 30.000 prisonniers américains et britanniques au Japon même et c'est au prix d'innombrables démarches accompagnées de je ne sais combien de protestations qu'il m'a été donné d'en visiter un peu plus de 11.000 ! Moins de la moitié ! Est-ce ainsi qu'on appliquait, mutatis mutandis, comme on s'y était engagé, les Conventions de Genève ? Et déjà on apprend que, dans de nombreux camps, les prisonniers ont été l'objet d'un traitement scandaleux. Des centaines de captifs seraient morts des privations et sévices dont ils auraient été victimes. Comme le Japon a gâché la belle réputation d'humanité qu'il avait acquise au lendemain de la guerre russo-japonaise ! Ses grands chefs militaires lui ont fait un tort incalculable."

M. Shigemitsu ne dit pas non. Il connaît aussi bien que moi, mieux que moi, les fautes, les erreurs, voire les crimes de son pays, et il s'en attriste. Il savait que ma tâche était aussi malaisée qu'ingrate, mais il m'assure que, personnellement, il était intervenu souvent pour m'aider. Malheureusement, sans notables résultats, ce dont il s'excuse encore.

Pendant toute cette pénible conversation, je n'ou-

- 24 -

blie pas que, vingt ans auparavant, j'avais été au service du Ministère des affaires étrangères du Japon, puissance alors respectée et redoutée dans le monde entier, et, quand je vois devant moi ce pauvre mobilier d'hôtel avec cet homme d'Etat tout de noir vêtu qui a l'air de se remettre à peine de la catastrophe qui s'est abattue sur son malheureux pays, j'en ai plus d'une fois le coeur serré. Je dois faire un effort pour cacher mon trouble. M. Shigemitsu ne se doute pas combien je suis ému. Et c'est presque avec soulagement que je repassai le seuil de cette pauvre chambre d'hôtel, qui était tout ce qui restait du prestigieux Gaimusho de naguère.

Le premier ministre, le Prince Higashikuni, a expliqué à son peuple les raisons de la débâcle. Si le pays s'est trouvé au bord de l'abîme, a-t-il expliqué, ce n'est nullement à cause de la bombe de Hiroshima, mais à cause des attaques aériennes de l'ennemi dont l'efficacité était devenue désastreuse pour le pays. L'armée et la flotte avaient d'ailleurs subi des pertes si considérables dans les eaux du Pacifique qu'on voyait venir le moment où le Japon ne serait plus capable de poursuivre une lutte ^{aussi} ~~très~~ inégale. Sait-on que plus de 2.500.000 maisons avaient été détruites lors des raids aériens et que des centaines de milliers de personnes avaient été ou tuées ou blessées ? On estime qu'au Japon seulement, plus de dix millions de personnes doivent ^{nâtes} ~~souffrir~~ directement de la guerre. Poursuivre la lutte dans ces conditions eût été condamner le pays à un anéantissement complet.

Les chiffres fournis à la Diète par le gouvernement sur les pertes de l'armée et de la flotte sont, ^{au demeurant} ~~d'ailleurs~~, d'une

- 25 -

éloquence à convaincre les "jusqu'au-boutistes" les plus enragés. Dans l'armée seule, on a enregistré 310.000 morts, 146.000 blessés et environ 4 millions et demi de malades, dont 40.000 ont succombé à leur mal. Quant à la marine, elle avait été pratiquement anéantie dans les batailles suivantes: Mer de Corail (7 et 8 mai 1942), au large des îles Salomons (24 août 1942), au large des îles Mariannes (19 juin 1944), dans les eaux des Philippines (25 novembre) et, enfin, à Okinawa. Sur 25 porte-avions, 2 seulement pouvaient encore tenir la mer. Dix-neuf avaient été coulés ou gravement endommagés. Sur 1217 navires de guerre, on en avait perdu près de 700. Vraiment, le Japon n'en pouvait plus et, pour finir, quand il était déjà au dernier degré d'épuisement, l'Union soviétique lui est tombée dessus.

Le Ministère des affaires étrangères reconstitué a été installé, avec l'autorisation des Autorités américaines, dans un bâtiment sis non loin des ruines de l'ancien Gaimusho. Je m'y suis rendu pour régler diverses affaires. Au lieu des cent ~~pièces~~ ^{bureaux} de naguère, il n'y en a plus que quatre ou cinq. Dans une grande ~~chambre~~ ^{pièce}, autour d'une longue table, travaillent une trentaine de fonctionnaires appartenant à une dizaine de services différents. Ce sont les épaves, rassemblées au petit bonheur, des nombreuses directions du Gaimusho après le grand naufrage. Deux directeurs me font un signe amical de la main pour se replonger dans des paperasses qui ont survécu on ne sait trop comment au désastre. Que peuvent-elles

- 26 -

bien contenir d'intéressant à cette heure où le Japon attend encore les ordres du maître qui va s'installer chez lui ? Ferait-on des affaires étrangères comme on fait du violon ou de l'aquarelle ? Ou tous ces gens se donnent-ils un air affairé pour justifier le salaire dont ils ont besoin pour vivre ? Au bout de la longue table, ^(Toujours tiré à quatre épingles) j'aperçois le sympathique M. Tomoda, l'ex-secrétaire particulier du ministre, qui me sourit gentiment comme si de rien n'était ... Et pourtant si, quand j'y pense, son sourire avait quelque chose de gêné. Ce n'était plus le sourire qu'il arborait lors de la prise de Singapour ! Aucun des diplomates que je vois et qui me saluent n'a d'ailleurs l'air de souffrir beaucoup de sa déchéance dans cette pièce sombre où l'on dirait qu'un dieu infernal les a entassés les uns sur les autres en guise d'expiation. Après tout, on les comprend pour peu que l'on soit entré dans les arcanes d'une âme japonaise ... La catastrophe qui vient de fondre sur le pays est si grande, si énorme, si totale que leur cas personnel ne compte plus. Ils n'ont plus à se gêner de rien. Qu'est-ce que votre pauvre petit amour-propre à côté de ce qu'endurent l'Empereur et son Empire ? Pas la peine d'en parler. Au demeurant, le Japonais sait dominer ses sentiments. Il souffrirait le martyr - et c'est peut-être le cas de plus d'un des fonctionnaires à la longue table - que, l'amour-propre aidant, ils ne le montreraient pas. Ils auraient toujours assez d'énergie pour mettre sur leur angoisse le masque d'un sourire.

- 27 -

Le Protocole dispose d'une autre pièce pour recevoir, mais, comme, faute de place, le chef ne peut en disposer seul et qu'il ne pourrait guère accueillir ses visiteurs sous les yeux de tiers, on a partagé la chambre par un rideau glissant sur une tringle de métal. C'est derrière ce rideau que je cause assez longuement avec le nouveau chef du Protocole, M. Haguiwara. Il n'a pas l'air plus effondré que ses collègues. Au contraire, il me parle très posément de la défaite et de ses suites. Comment vouliez-vous, me dit-il, que le Japon l'emporte ? Tout son dispositif de guerre avait été orienté, depuis des années, du côté de l'U.R.S.S. avec la puissante armée du Kwantung comme base et comme pivot. Rien d'étonnant, dès lors, si faute d'attaquer dans la direction initialement prévue, on s'est senti en état d'infériorité le jour où, renversant les plans longuement mûris de l'état-major, on s'est lancé au Sud contre les puissants Etats-Unis d'Amérique. C'était courir une aventure pour laquelle rien n'avait été préparé de longue main. On a payé et l'on devait payer cher pareille volte-face stratégique.

J'apprends que le Gaimusho ressuscité n'est qu'à titre précaire dans l'immeuble où il s'est réfugié. Les Américains ont besoin de la maison. Il faudra donc trouver autre chose pour les Affaires étrangères. Mais où ?

"Où ? s'exclame mon aimable interlocuteur, mais où les Américains nous permettront d'aller".

- Les Affaires étrangères du Japon sur la rue !

- Un peu ça, répond mon interlocuteur avec un sou-

- 28 -

rire où il y a de tout: de l'ironie, du sarcasme, ~~et~~ de la tristesse *et beaucoup de résignation.*

En sortant du Protocole - il est l'heure du déjeuner - je vois, assises sur l'entablement des fenêtres de l'immeuble qui donnent sur une cour étroite et sombre, des dactylos qui devisent en riant à gorges déployées. Ah ! ces petites filles-là sont déjà loin de la guerre ! La dureté des temps n'a pas tari leur gaieté de pinson ! Le pays est battu, ruiné, occupé par des forces étrangères. N'importe ! Est-ce leur faute à elles ? Que les hommes se débrouillent ! Au reste, voudriez-vous qu'elles pleurent ? Comme si leurs larmes pouvaient servir à quelque chose !

J'ai encore une visite à faire chez le Directeur politique, M. Ando. Je finis par le découvrir dans un pauvre petit bureau mal éclairé qu'il a l'air de partager avec quelques collègues sortis sans doute pour leur déjeuner. Il est content de me voir, car, si j'ai quelques renseignements à lui demander, ~~il a, lui, une affaire urgente à régler avec moi.~~ *Il s'agit* du cas Treichler. Il me rappelle qu'on a sorti de prison mon compatriote pour me faire plaisir. Pour y parvenir, on a tourné la loi en excipant d'une maladie grave dont aurait souffert le condamné. La loi a été violée; il faut maintenant rentrer dans l'ordre en substituant autre chose à la maladie imaginaire, une évasion par exemple. En d'autres termes, il ~~est~~ ^{importe} que Treichler disparaisse du territoire japonais, sinon il sera repris par ses geôliers pour subir ses dix ou vingt ans ~~de pri-~~ ^{d'em-} ~~son~~ ^{nement.} Tout de suite, je me récrie, je proteste. "Vous n'y

pensez pas, M. Ando. Vos tribunaux ont condamné indignement
 un innocent, sous prétexte qu'il aurait fait de l'espionnage
 au profit des Américains, et vous voudriez maintenant,
 au moment où ces mêmes Américains occupent votre pays, re-
 prendre votre victime pour lui faire subir une peine qui
 est un scandale d'injustice ? Je ne me prêterai pas à une
 telle opération. Mon compatriote ne quittera pas le Japon
 et, si vous essayez de porter la main sur lui, je le ferai
 libérer par l'occupant, scandalisé tout comme moi des méfaits
 de votre justice ... Et puis, oublieriez-vous que vous êtes
 battus, que vous n'êtes plus maîtres chez vous et que vous
 n'auriez plus aucun droit d'arrêter un homme que vous auriez
 condamné pour avoir fourni je ne sais quelles informations
 aux Alliés ? " C'était comme un défi que j'adressais à la
 "justice" japonaise.

M. Ando se montra presque effrayé de ma réaction
 et, d'une voix blanche, il me dit: "Bien, je ferai rapport au
 Ministre de la justice. Je lui dirai ..."

" Dites-lui, M. Ando, tout ce que vous voudrez,
 dis-je en l'interrompant, mais dites-lui surtout que je pro-
 teste avec la dernière énergie contre le jugement infâme
 qui a frappé mon compatriote innocent et je proteste avec
 la même indignation contre son idée de faire appréhender la
 victime de vos tribunaux au cas où elle n'arriverait pas à
 se sauver en Chine ... ou ^{à bord d'} ~~sur~~ un vaisseau américain ! "

Et qui vous
 apprendra tota-
 lement à cette
 cause ?

- 30 -

Quelques jours plus tard, le Vice-ministre des affaires étrangères est venu me faire une visite. C'était contraire aux usages, car, s'il avait quelque chose à me communiquer, c'était à moi d'aller à lui. Mais la présence de l'occupant bouleverse toutes les règles et, cette fois-ci, le représentant du gouvernement est heureux du caractère insolite de sa visite: elle met mieux en relief le geste de courtoisie que les Autorités impériales entendent faire à mon égard pour m'exprimer encore tous les regrets du Japon pour les difficultés qu'on m'a faites comme à plaisir dans l'exécution de mon mandat. ~~Le~~ *Le* ~~Ministre~~ *Ministre* déplore vivement qu'on n'ait pas facilité davantage ma tâche. Nous parlons encore des policiers-bourreaux de Yokohama avec, derrière eux, la clique de juges qui ne valaient sans doute guère davantage. Mon interlocuteur s'élève contre les pratiques barbares de ces mauvais serviteurs du pays et il croit avec moi qu'il devait s'agir, dans bon nombre de cas, d'anormaux. Mais leur folie, me dit le Vice-ministre - et M. Shigemitsu m'avait dit la même chose dans notre dernier entretien - est imputable en grande partie à leur hantise du communisme. Ils voyaient des communistes partout et, à l'arrivée des Américains, les prisons regorgeaient d'innocents soupçonnés d'avoir trempé dans les doctrines subversives d'un Lénine ou d'un Staline.

Lorsque j'exposai à mon interlocuteur que je n'attendais plus que le moment de mon départ, il se récria

- 31 -

en m'adjuvant de rester encore quelque temps au Japon. "Nous aurions bien besoin de vous", me dit-il. Je ne pus que remercier, mais je suis bien décidé à m'en aller à la première occasion. L'épreuve a assez duré. N'y aura-t-il pas bientôt ~~six~~ ans que j'ai quitté la Suisse ? Et puis, ma situation de Ministre de Suisse accrédité auprès de l'Empereur du Japon deviendrait de plus en plus fautive sous un régime où c'est l'occupant étranger qui fait la loi. L'état-major du général MacArthur nous a déjà signifié que, désormais, toutes les affaires à traiter avec le Ministère des affaires étrangères devaient passer par ses services. Ce sont ^{donc} ceux-ci qui décideraient de la suite à donner à nos demandes. Ou ils les considéreraient comme inopportunes et les classeraient ou ils les transmettraient aux bureaux japonais avec un ordre précis sur la suite à leur donner. En fait, c'est devant des colonels américains que j'irais défendre les intérêts suisses au Japon. Je ne pourrais plus rien faire sans eux et les services japonais, qui ~~ne~~ ^{se} ~~pourraient~~ sans doute ~~rien faire pour~~ ^{d'} éluder les consignes américaines, dépendraient tout comme moi de leur bon plaisir. Impossible pour un ministre accrédité au Japon de travailler dans ces conditions.

Le Vice-ministre m'a toutefois assuré que nombre de questions d'ordre pratique resteraient du ressort de ses services. Mais il ne s'agirait jamais que de questions d'ordre tout secondaire et, chaque fois qu'un certain intérêt serait en jeu, je ne devrais pas moins, pour aboutir, m'adresser aux

- 32 -

services du Général MacArthur ... en ma qualité d'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire accrédité auprès de S.M. l'Empereur du Japon ! Intenable.

Arrivé à Tokio, le général MacArthur a lancé son premier ordre prescrivant la démobilisation, jusqu'au 15 octobre, de six à sept millions de soldats. Désormais, les ordres vont pleuvoir du haut de son gratte-ciel, le "Dai Ichi"building, où le "Supreme Commander for Allied Powers" a établi les services de son armée. Un Jupiter tonnant pour le Japon. On me dit que l'Etat-major américain y dispose d'une organisation modèle. Des centaines de machines à écrire crépitent, du matin au soir, dans un immense rez-de-chaussée bourdonnant d'uniformes à fesses saillantes. Une multitude de pancartes, qui indiquent le nom des différents services avec leur compétence propre, vous aident à circuler dans ce labyrinthe. Le vieux Japon gouverné à l'américaine ! Qu'en pense mon maître d'hôtel Ohno-san, patriote dans l'âme ? Je n'ose pas le lui demander.

Le Général MacArthur a installé son domicile dans l'ancienne Ambassade des Etats-Unis dont j'ai la garde. Comme je crois l'avoir déjà relevé quelque part, personne ne m'a prévenu, personne n'a songé qu'il était peu correct de donner à mon insu des instructions dans cette résidence à mon propre personnel. On m'a tout simplement ignoré et l'on a arboré sans autre le drapeau américain sur ce qui est incontestablement la propriété des Etats-Unis. A quoi bon protester contre un tel sans-gêne ? Le Général MacArthur n'y est sans doute pour rien. De minimis

- 33 -

non curat praetor. Et le major qui a pris possession de l'immeuble serait sans doute bien étonné si on lui avait dit qu'en pareil cas, la courtoisie eût voulu qu'il avisât au moins la Légation de Suisse. Il nous eût pris sans doute pour des Chinois et nous eût envoyés au diable avec nos chinoiseries ...

En attendant, je suis toujours chargé de la protection des intérêts américains au Japon. Personne ne me relève de mon mandat et personne, à l'Etat-major de MacArthur, ne sait quand j'en serai relevé. Situation vraiment bizarre, paradoxale. Quand un citoyen américain a quelque chose à demander, il est renvoyé sans autre par les bureaux de l'armée américaine à la Légation de Suisse. "Nous n'avons pas pouvoir de nous occuper de vous", leur est-il invariablement répondu. Nous ne connaissons rien aux affaires concernant les civils et, de surcroît, nous n'avons aucun crédit nous permettant de vous avancer des fonds au cas où vous en auriez besoin. Adressez-vous ^{au Ministère} ~~à la Légation~~ de Suisse, qui est seul~~s~~ compétent~~s~~ en la matière." Curieux alors que cette compétence ait été aussi méconnue lorsqu'il s'est agi de nous reprendre l'Ambassade des Etats-Unis sans un mot d'avertissement ! De fait, pendant des semaines, des mois même, les citoyens américains libérés de l'internement japonais afflueront à la légation pour nous demander aide et conseils dans mille questions concernant leur retour à la vie active et à la liberté. Mes services ont continué ^{de} ~~à~~ verser des sommes considérables à titre de secours à tous ces gens démunis qui sortaient de captivité. On peut même dire qu'ils ont été, de ce chef, des semaines et des semaines, sur les dents. Les militaires devaient trouver

- 34 -

cela tout naturel, car jamais un officier du S.C.A.F. n'est venu m'entretenir d'une question regardant ces ex-internés américains dont la protection nous incombait encore ^{les forces} comme si ~~une~~ ~~américaine~~ ^{était encore, quelque part dans le Pacifique.}

Si ces petites déceptions nous ont fait quelque peine, nous avons eu aussi certaines satisfactions. Nous n'étions pas oubliés de tous les hommes. Le dimanche matin 9 septembre, alors que je travaillais dans mon cabinet à la chancellerie du Canada, l'huissier est venu m'annoncer que des officiers étaient sur la porte au rez-de-chaussée, désirant me parler. Il ne sait pas d'où ils viennent ni ce qu'ils veulent. Serait-ce des officiers de l'armée MacArthur venus pour saluer le représentant du pays qui a assumé la protection des intérêts américains pendant la guerre ? C'est bien douteux. Ils auraient pris rendez-vous et ne seraient pas venus me surprendre ainsi un dimanche matin. Faites entrer.

Trois officiers entrent dans mon bureau. Ce sont des marins, et des marins britanniques. Ils m'apportent, me disent-ils, un message de la mer. Le message, c'est une lettre du commandant de la Flotte britannique en Extrême-Orient, l'Amiral Rawlings, qui me remercie cordialement de tout ce que j'ai fait, durant toute la guerre, pour sauvegarder les intérêts de son pays. Je suis très touché de cette attention. Mais les hommes de l'Amiral ne sont pas venus avec un message seulement. Ils sont arrivés avec une auto bourrée de bonnes choses pour mon personnel et moi-même: cigarettes, chocolat, biscuits, whisky, etc., toutes choses dont nous manquons à peu près totalement. Délicatesse de

- 35 -

marin. L'Amiral nous envoie des gâteries. S'il avait tout su, il nous aurait envoyé du pain. Il y a longtemps que nous n'avons plus mangé à notre faim. L'armée américaine, pour qui nous avons beaucoup travaillé - pensez aux prisonniers de guerre ! - l'ignore sans doute, mais ce n'est pas nous qui lui demanderons l'aumône. On a son amour-propre. Et cela vaut bien quelques boîtes de conserves.

Deux ou trois jours plus tard, on m'annonce la visite de colonels américains qui s'occupent plus spécialement de la question des prisonniers de guerre. Ils me remercient avec chaleur de tout ce que j'ai fait pour adoucir le sort de leurs frères d'armes. Ils sont indignés du traitement barbare que ceux-ci ont subi dans certains camps, précisément dans ceux dont l'existence m'a été soigneusement cachée par les Autorités militaires japonaises. Ils ont appris des choses horribles, notamment en ce qui concerne le sort réservé aux aviateurs. On les laissait littéralement mourir de faim. On en a retrouvé dans un état de faiblesse tel qu'hébétés lorsqu'on les secouait de leur torpeur, ils ne comprenaient même plus ce qu'on leur disait en leur annonçant la victoire et la fin de la guerre. Ils balbutiaient quelques mots inintelligibles et retombaient, épuisés, sur leur sordide grabat.

Ces colonels me disent qu'on a retrouvé un peu partout, dans les bureaux du Ministère de l'Intérieur et du Ministère de la guerre, de mes notes verbales concernant les internés civils et les prisonniers de guerre. Mais ils pensent que le fait m'a déjà été rapporté par les officiers supérieurs du-S.C.A.F..

- 36 -

Quand je leur dis que leur visite est la première que j'ai reçue d'officiers américains, ils sont extrêmement surpris. L'un s'exclame, visiblement gêné: "Personne n'est encore venu vous remercier de ce que vous avez fait pour nos prisonniers ?"

Dans la suite, des officiers britanniques sont également venus me remercier. Ils désiraient connaître mon impression sur mon activité comme protecteur des intérêts alliés. Ils comprennent sans autre ce que ma tâche a eu d'ardu avec ces militaires fanatiques qui n'ont pas reculé devant les pires traitements à administrer à de pauvres prisonniers.

Fait amusant, le chef des troupes anglaises de débarquement, le Général Gardner, ayant voulu trouver logement à l'Ambassade de Grande-Bretagne, échappée, elle aussi, à l'incendie grâce au sang-froid de mes gens, le représentant du Foreign Office, M. Mac Dermott, lui a représenté qu'il n'avait aucune instruction de Londres lui permettant de disposer de cette propriété britannique. Seul le ministre de Suisse pouvait lui donner l'autorisation de s'y installer. Ma permission, comme on l'imagine, ne traîna pas. Peu de temps après, je dînai avec le général et ses officiers dans un des appartements de cette ambassade dont quelques jours auparavant j'étais encore le gardien ^{officiel}. Il y avait d'ailleurs un général américain, le Général Willoughby, parmi les hôtes et, toute la soirée, nous nous sommes amusés à écouter le Général Gardner qui, très spirituel, échangeait force pointes amicales, certes, mais avec un peu de curare au bout, avec son collègue américain non moins

prompt à la repartie que notre amphitryon. Je devais encore dans la suite faire une partie de golf avec le général anglais sur le terrain de Koganei.

Un Canadien, très américain d'allure et de propos, et qui avait été naguère secrétaire à la Légation du Canada à Tokio, est venu en uniforme d'officier d'infanterie me demander s'il ne pourrait avoir pour lui et un camarade canadien une chambre dans la maison que j'habite, propriété canadienne, ancienne légation du Canada. Je ne puis qu'acquiescer, mais à mon corps défendant. Je suis toujours ministre accrédité auprès de l'Empereur du Japon et je n'aime pas cette cohabitation avec des éléments des forces d'occupation. Ma situation devient difficile. Il n'est qu'un remède: partir au plus tôt.

Quelque temps plus tard, ce même officier canadien est venu me demander avec un "wing-commander" de l'aviation britannique si je consentirais à mettre notre grand salon à la disposition d'officiers désireux d'offrir un régal musical à leurs camarades. Ici encore, je ne pouvais guère refuser, mais je déclinai poliment l'invitation de participer à cette fête donnée par des officiers des troupes d'occupation sous mon toit et qui devait être, au surplus, honorée de la présence du Général Chase, le premier divisionnaire américain qui soit entré dans Tokio à la tête de sa division. Comme ministre de Suisse, je ne pouvais pourtant pas avoir l'air de fêter avec l'occupant la victoire des Alliés sur le Japon ! Le soir du concert venu, on a fait de la musique, on a chanté, on a dansé à la Légation de Suisse, mais j'étais absent ! Du premier étage

- 38 -

où j'avais mon appartement privé, j'entendais tout ... sans être là. Jamais situation de ministre n'a été plus fausse que la mienne. Sans le savoir, le Canada nous faisait payer cher le loyer de la maison !

Pour les mêmes raisons, je m'étais abstenu de paraître à la cérémonie dans laquelle on a hissé le drapeau national sur l'Ambassade de Grande-Bretagne. Certains officiers américains s'étaient étonnés, paraît-il, de mon absence, mais je préfère cet étonnement aux reproches de ma conscience. Ministre accrédité auprès de l'Empereur, je ne pouvais m'associer à quelque manifestation que ce soit où serait célébrée d'une manière ou d'une autre la victoire sur le Japon. Question de tact élémentaire. C'est à cette occasion - pour le dire en passant - que le Général Eichelberger, qui commandait les troupes du secteur de Tokio et qui m'aura ignoré jusqu'au bout, a demandé à mon Conseiller: "Mais votre Ministre, c'est, en définitive, combien d'étoiles ?" Pour cet officier-là, ce n'était pas apparemment les services rendus qui comptent, mais le nombre des étoiles qu'on a sur le bras. M. Micheli lui a répondu: "Il en a autant, sinon plus que vous, mon Général, car, chez nous en Suisse, un Ministre a le rang d'un Commandant de corps d'armée." Deux ou trois jours après, ce même général, qui ignorait totalement la Légation de Suisse, déjeunait joyeusement à la Légation d'Espagne ! Il s'y trouvait sans doute plus à l'aise qu'à la Légation de Suisse... Si le Général Franco l'avait su, il ^{aurait} dû bien rire !

Que les Américains manquent de logements dans cette ville pour leurs troupes et leurs bureaux, on s'en doute. Des plaisants disent même qu'il ne resterait plus un seul édifice debout, n'était l'ordre donné aux aviateurs d'en épargner quelques-uns et, en particulier, le grand building où se trouvent maintenant les services de l'état-major général de MacArthur. Comme, de toute façon, l'armée américaine débarquerait tôt ou tard sur le sol japonais, il fallait bien lui réserver des quartiers appropriés !

Si les hommes préposés aux machines à écrire n'ont rien à désirer comme confort, c'est loin d'être le cas des autres soldats, qui logent pour la plupart sous des tentes. Si l'on ne se hâte pas de construire des baraquements, ils gèleront cet hiver.

Un général américain en quête de logis pour la troupe est venu sonner à ma porte, accompagné d'un interprète japonais dont l'obséquiosité à son égard m'amuse d'abord pour me dégoûter passablement ensuite. Je m'étonne de sa visite, car il devrait savoir, cet officier général, qu'une Légation jouit d'un statut spécial qui exclut qu'on l'utilise comme cantonnement pour la troupe. Il est peu au courant de ces choses, mais je crois comprendre qu'il s'est laissé entraîner par le zèle du lèche-pantoufles qui le suit comme un caniche son maître et qui a cru lui faire plaisir en le lançant sur la Légation de Suisse.

Puisque nous en sommes là, disons que le cas de ce laquais n'a hélas ! trois fois hélas ! rien d'exceptionnel. Partout, l'attitude des Japonais envers l'occupant est la même: à

la fois admirative et soumise. Partout, on multiplie courbettes et salamalecs, partout on est plus ou moins rampant. Les envahisseurs, qui n'en peuvent mais, ont un peu l'air de potentats asiatiques entourés d'une tourbe servile, prête à se mettre à genoux sur leur passage. Ce spectacle qui nous est infligé chaque jour et à chaque heure fait mal à voir et, personnellement, j'en souffre. On m'enlève une illusion de plus. Je croyais vraiment les Japonais plus dignes. S'humilier gratuitement à ce point, qui l'eût cru ? Moi qui, après neuf années d'expériences dans le pays des altiers shogun et des valeureux "ronin" craignais, le cœur serré, que des milliers et des milliers d'autochtones allaient de désespoir s'ouvrir rituellement le ventre à la vue des premiers soldats de MacArthur, j'ai peine à revenir de ma surprise. Où est le vrai Japon ? Serait-il mort à notre insu ? Je le voyais de plus en plus changé pendant la guerre et, la paix revenue, il n'est plus du tout le même. Je ne le reconnais plus.

On s'imaginait volontiers, et on se l'imaginait pour rester fidèle à une certaine image qu'on aimait à se faire du Japon classique, celui de Hideyoshi et de Leofcadio Hearn, on s'imaginait, dis-je, que, si cette nation avait finalement déposé les armes à l'appel de son souverain vénéré, c'était par discipline filiale d'abord et pour prévenir ensuite la ruine totale du pays. Nul doute qu'à leur arrivée, les Américains trouveraient un peuple battu sans rémission, certes, mais néanmoins fier et hautain qui ignorerait son vainqueur autant qu'il serait humainement possible de le faire. Les Japonais montreraient jusqu'où peut aller la dignité d'un pays obligé de subir la présence de ceux qui l'auraient fait passer sous les fourches caudines. Pour commencer, la Division de cavalerie du général Chase entrerait dans une capitale aux rues désertes et noyées d'un pesant silence. Ce fut malheureusement le contraire qui arriva. Toute la population attendait, sourire aux lèvres, les vainqueurs. Pas trace

(de

haine, ni même de rancune dans les regards. Plutôt de la bienveillance mêlée à une curiosité amusée, enfantine, presque de la ~~survili~~^{survili}té dans l'accueil. Pour un peu, les gars américains auraient été convertis de fleurs ... s'il y avait eu des fleurs dans cette ville morte et si un reste de dignité, j'imagine, n'~~avait~~^{avait} pas retenu l'effusion des tempéraments les plus vifs. Regarder entrer les vainqueurs avec un intérêt sympathique, comme nous aurions regardé, nous, en d'autres temps, dans notre ville, le cortège de gymnastes rentrant, couronnés, de quelque joute sportive, les accueillir comme des héros dignes de la plus vive admiration ou du plus grand respect, frétiller d'aise en les approchant, ne pas cacher qu'on se sent flatté quand ils vous adressent la parole, c'était là chose inouïe, incroyable, folle au possible. Et c'était la vérité, la triste, la lamentable vérité ! Pour ma part, j'en étais consterné. Un général américain m'a dit mélancoliquement: "Je les croyais plus fiers". Je crois bien !

Peu de temps après l'occupation, il n'était pas rare de rencontrer dans les parcs publics, à Hybiya surtout, des boys donnant joyeusement le bras à des mousmés hilares et gênées. Cela frisait le scandale, au point que de jeunes patriotes sauvèrent l'honneur en passant à tabac, quand ils le pouvaient, ces Japonaises indignes. Certaines de ces femmes ont ^{même} été souffletées en public. Elles le méritaient. Elles allaient trop loin. Pour ma part, je n'en voulais nullement à ces jeunes garç du Kentucki ou du Colorado qui avaient risqué vingt fois leur vie pour arriver à se pendre une mousmé au bras, mais j'aurais préféré qu'ils

affichassent plus de mépris pour ces kimonos qui oubliaient si facilement les malheurs et les morts du pays. Ils l'ont peut-être fait, mais ils auraient pu le faire autrement.

Le nouveau chef du gouvernement, le Prince Higashi Kuni, s'est plaint, dans une déclaration publique, de l'attitude de son peuple durant la guerre. Il a stigmatisé, en particulier, la corruption de l'administration. Il aurait pu s'élever encore davantage, si cela avait été possible, contre le manque de dignité des masses envers l'occupant. Il ne s'agissait pas, bien entendu, de faire quoi que ce fût pour gêner ce dernier, mais on pouvait être correct envers lui sans s'abaisser, sans se dépenser en plates flagorneries comme j'en ai été si souvent le témoin, sans lécher la botte du vainqueur.

Déplaisants aussi étaient ces attroupements en pleine rue autour de soldats américains troquant des paquets de "Camel" ou de "Chesterfield" contre n'importe quel article de bazar que leur offraient les badauds ^{de la capitale} ~~parisiens~~. "Combien de cigarettes me donnes-tu pour ça ?" - For that picture, I give you 40 cigarettes. No\$ a single more !" Cette sorte de fraternisation mercantile vous faisait la plus pénible impression. On se gênait à voir ces Japonais pauvrement vêtus qui venaient quémander de quoi fumer auprès des gars américains dont ils admiraient l'équipement de premier ordre, depuis les impressionnants godillots et les pantalons fessus au bonnet de police posé négligemment sur un oeil. Un peu plus d'amour-propre, bon Dieu ! Mais, comme dans la chanson, les Japonais "ne voyaient pas de mal à ça". Au contraire, ce genre de troc les amusait, au point

- 43 -

qu'il aurait pris sans doute d'inquiétantes proportions si l'armée américaine ne l'avait pas trouvé elle-même déplacé. De fait, ce "do ut des" des trottoirs fut ^{brûlé} interdit et j'ai vu plus d'une fois, dans la Ginza, près de Nihonbashi, des gendarmes américains au casque blanc stopper brusquement leurs "jeeps", foncer à grandes enjambées sur un attroupement et arrêter les soldats brocanteurs. J'ai même aperçu, devant ce qui fut le magasin de perles de M. Kimoto, des G.I. qui, ayant vu venir les policiers militaires, décampaient à toutes jambes dans une petite rue latérale pour ne pas se faire coffrer sur-le-champ.

Il m'est revenu que ces prises de contact entre occupants et vaincus sont devenues si fréquentes et si variées, surtout dans le quartier de la Ginza, que les gens s'y rendent comme à un spectacle. Un de mes collaborateurs m'assurait qu'on entend fréquemment des indigènes s'interpeller: "Où allez-vous de ce pas ? - A la Ginza voir les Américains ! - Avec vos gosses ? - Mais cela les amuse autant que nous !" On courait à la Ginza comme chez nous au Cirque Knie ou au passage d'une fanfare le dimanche matin.

Que voulez-vous, la guerre est finie, on se distrait comme on peut, en attendant la réouverture des cinémas, où l'on ira voir de préférence, soyez-en sûrs, des films américains, des films du vainqueur, ceux du pays qui a gagné si magnifiquement la guerre. N'empêche que ce spectacle n'a, ma foi, rien d'édifiant. On voudrait les voir ailleurs, ou autrement, ces Japonais, qui, les chaussures encore maculées de la poussière noire

- 44 -

de leurs ruines, brocantent gaiement avec le vainqueur, un vainqueur souvent borné ou berné à qui l'on enfile souvent la pire camelote. Peut-être ~~est-il~~ ^{ne faut-il pas} des autochtones ~~qui~~ ^{vous-m} condamnés², comme moi, l'attitude de ces badauds si détachés de tout amour-propre national. Toujours est-il que je n'en ai pas entendu un seul protester, ni dans la presse, ni ailleurs.

Dans dix ans - avant peut-être - un Lavisse ou un Michelet écrira gravement: "Quand les Américains entrèrent dans Tokio, les rues étaient mornes, désertes, tous volets fermés. Le deuil pesait sur la cité. On pleurait dans les foyers...". Ce sera, ça, de l'histoire. La réalité est différente. C'est moins romantique; c'est moins beau.

Un dimanche matin encore - décidément, les matinales dominicales me sont favorables - alors que, golfeur, je faisais quelques exercices de "putting" dans mon jardin, on vient m'annoncer la visite d'une personnalité américaine descendue, la veille, de l'avion à Yokohama. C'est M. Acheson jr. ministre plénipotentiaire, choisi par le gouvernement américain pour servir de conseiller politique au Général MacArthur. Accompagné de deux officiers que je connais déjà, il vient m'apporter les remerciements du Président Truman pour tout ce que ma Légation a fait pour la sauvegarde des intérêts américains. "Ma première visite est pour vous", me ~~dit~~ ^{déclara-t} il d'emblée, car j'avais hâte de vous dire, au nom de mon gouvernement, tout ce que nous vous devons.". Nous avons causé longuement des difficultés rencontrées dans l'exercice de mes fonctions par la faute d'un gouvernement qui s'est si lourdement mépris sur la tâche ^(et la responsabilité) incombant à l'Etat dit "puissance protectrice". Je n'accuse toutefois personne en

- 45 -

particulier; je m'en tiens strictement à des généralités. Comme je l'avais déjà ^{exposé} ~~dit~~ à des officiers américains venus m'entretenir des crimes ^{Commis par} ~~les~~ la police de Yokohama, je ne dénoncerai ni policier ni personne. Je n'articulerai aucun nom. A l'occupant de faire parler ^{témoins et} ~~les~~ victimes s'il le juge opportun. Pour ma part, je resterai ~~absolument~~ ~~hors~~ en dehors de toute procédure judiciaire. La chasse aux criminels, si elle a lieu comme je crois et comme d'ailleurs je le souhaite, se fera sans ^{mon concours} ~~moi~~. Mon rôle n'est pas d'accuser. J'ai oublié.

M.Acheson est surpris d'apprendre que je n'ai pas encore rencontré le général MacArthur. Je lui réponds qu'après sa visite, je demanderai à le voir. Je ne dis rien, mais M.Acheson aura compris, je pense, que, chargé des intérêts américains pendant toute la guerre, je ne pouvais guère faire cette visite au S.C.A.F. avant que celui-ci se soit mis en rapport avec moi. Il n'aurait pourtant pas été difficile à son chef de me dépêcher un de ses officiers généraux, ne fût-ce que pour s'informer si j'avais besoin de son aide pour la protection des intérêts américains en général. Maintenant que les Autorités américaines ont pris officiellement contact avec la Représentation des intérêts américains au Japon par l'entremise de l'envoyé du président Truman, j'ai moins de scrupules à solliciter une audience ^{auprès de} ~~du~~ général MacArthur. Je m'en réjouis d'ailleurs, tant ce général illustre, dont nous avons suivi la campagne avec un intérêt passionné, m'est, de loin, sympathique.

Ma visite ne tarda pas. Le général m'attend. J'arrive, à l'heure convenue, à 5 heures de l'après-midi, dans l'énorme

- 46 -

building qui est resté debout par miracle et que le grand chef a choisi pour ses bureaux, en face des douves du Palais impérial, non loin de ce qui fut la gare centrale de Tokio, actuellement un enchevêtrement inextricable de poutrelles de fer et de blocs de béton dans un quadrilatère entouré de grandes murailles aux trois quarts effondrées. Je traverse une immense salle remplie du bruit de mitrailleuse// des machines à écrire et deux soldats, rifle en mains, me conduisent à un ascenseur gardé par deux autres ~~soldats~~ ^{troupiers}/armés jusqu'aux dents. Arrivé à je ne sais plus quel étage, un sous-officier m'attend et me prie de le suivre dans un bureau où je trouve le Général Willoughby, le chef du Protocole et des services administratifs de l'armée. Il a appris ma visite et a tenu à me recevoir, d'entente avec son chef, avant que j'entre chez le généralissime. Il m'accueille avec une grande cordialité, tout en s'excusant de n'avoir pas encore fait ma connaissance. Qui s'excuse s'accuse, et c'est lui, en somme, qui aurait dû prendre contact, avec la Légation de Suisse// chargée des intérêts américains, dès l'arrivée du S.C.A.F. à Tokio, ~~XXXXXXXXXX~~
~~XXXXXXXXXX~~ Mais il excipe des mille problèmes qu'il a eu à résoudre depuis que l'Etat-major général a pris ses quartiers ^{dans} ~~à~~ la capitale ~~Tokio~~. L'excuse est faible. Nous aurions pu être affamés, nous les protecteurs des intérêts américains - et, de fait, nous l'étions un peu, comme je l'ai dit - et, pendant un mois ou presque, nous n'aurions pas reçu une misérable boîte de conserves de la part d'une armée richement pourvue ! Quel contraste avec le geste ^{de} ~~du~~ marin britannique ~~de~~ l'amiral Rawlings ! ^{Willoughby} ~~le général~~ aurait pu

- 47 -

consacrer trente minutes à notre Légation ~~à l'ambassadeur~~, d'autant plus qu'il n'avait pas ménagé son temps, comme je l'avais appris, pour recevoir plus d'un attaché militaire de pays ~~de pays ennemis~~ ^{ennemis} ~~qui, hier encore, vomissaient~~ ^{et} des flots d'injures sur les Américains. Pour un peu, on aurait dit que le général prisait même passablement la société des ex-ennemis. N'avait-il pas accepté, à ma vive surprise, un dîner de l'Ambassadeur d'Italie, M. Mario Indelli, tout fraîchement libéré ? Le dîner avait d'ailleurs failli finir en tragi-comédie. En effet, au moment où les convives prenaient le vermouth avant de se mettre à table, un sous-officier américain est entré ^{en trombe} dans la salle de l'hôtel et, suivi de soldats, revolver au poing, s'est mis à hurler: "Haut les mains !" L'Ambassadeur, sa femme et tous les convives ont les mains en l'air et il fallut l'intervention énergique du général Willoughby, qui entraît au moment de cette scène bien imprévue, pour mettre fin à une aventure aussi fâcheuse que grotesque. Pour le sous-officier, il ne s'agissait pas de gaudriole; il avait reçu ^{l'}ordre d'arrêter un employé de l'Ambassade d'Italie recherché par les services financiers du S.C.A.P. pour commerce illicite de devises. Mais l'homme n'était pas du banquet et le brave sergent, qui avait gardé la fièvre des batailles, s'en fut en hurlant des ordres à son escouade. Les hôtes de M. Indelli mirent un temps assez long après le Cinzano pour se remettre de leur émotion.

Dix minutes plus tard, le général Willoughby me laisse dans un petit salon ~~à l'ambassadeur~~ où je suis accueilli par un jeune ^{et souriant} ~~Philipppin~~ Philippin, ~~Missioire de la Légation d'Amérique~~ qui remplit les fonctions d'huis-

sier auprès du général MacArthur. Des journalistes américains ont été introduits avant moi. On sonne et me voilà introduit chez le maître du Japon.

Le général MacArthur vient à ma rencontre et m'accueille avec tant de cordialité qu'il a posé sa main gauche sur mon épaule en guise d'amitié. Simple geste, mais qui instantanément rapproche. Il me désigne un siège et, bien calé dans un fauteuil en face de moi, il se met à causer avec une élégance de forme et une chaleur d'intonation qui font que vous êtes tout de suite sous le charme. Il me remercie de ce que la Suisse a fait pour les intérêts américains et, singulièrement, pour les prisonniers de guerre; il me pose diverses questions sur l'ambassade des Etats-Unis dont il a fait sa résidence et que mon personnel a habitée et entretenue pendant toute la durée de la guerre. Tout en m'invitant, à un moment donné, à prendre une cigarette, il m'a demandé la permission d'allumer sa pipe, cet étrange calumet déjà célèbre par la photographie qu'en a publié le magazine Time. Et, jambes croisées, le buste légèrement renversé, le col entr'ouvert de sa chemise brune, le général cause gentiment, posément, tout en lâchant de temps à autre un nuage de fumée qui estompe les traits aussi fins qu'énergiques de son visage.

Il doit faire face à une tâche énorme: réorganiser, remettre en train tout un grand pays détraqué par la guerre et la défaite; il a mille questions à examiner et à résoudre, mille décisions à prendre, mais il ne le fait pas voir. Il ne joue pas à l'homme affairé. Il vous parle tranquillement, sans hâte, comme si le temps était resté à la porte de la pièce où nous sommes. Tant de détente et de simplicité ne trompe pas. C'est déjà le signe du grand homme, qui n'a pas besoin de pose pour faire valoir son personnage.

Le général parle et il parle bien. Sa voix est chaude et nette. Celle d'un chef. Voix égale qui ~~se~~ s'élèvera à peine quand il dira quelques mots en passant des atrocités japonaises aux Philippines. "Pensez, me dit-il, ils liaient les malheureux aux traverses de chemin de fer et leur mettaient le feu après les avoir arrosés de pétrole!" Il y aura des sanctions à prendre et elles seront prises. Il détache chaque mot et chaque phrase qu'il prononce est d'une syntaxe si sûre qu'on pourrait l'imprimer telle quelle.

C'est un régal de l'entendre et, pour moi, combien unique, puis que j'écoute comme au débotté un foudre de guerre qui vient de mettre sur les genoux un puissant empire et qui daigne me parler un peu de ses craintes passées et de ses espoirs du moment. Oh! très succinc-

tement, bien sûr, mais assez pour me rendre sensible l'immense joie intérieure qu'il savoure présentement, bouffarde aux lèvres, celle du triomphe. Comme je songe aux exploits ^{magnifiques} des troupiers américains, je glisse doucement: "Vous aviez ~~de bons~~ ^{d'excellents} soldats". "Les meilleurs!" enchaîne le général.

Il a des mots très durs pour le haut commandement nippon. Plus d'un général était d'une incapacité notoire, ce qui a naturellement facilité d'autant la tâche des forces américaines. Il s'arrête ensuite assez longuement sur le désastre japonais et sur la situation difficile qui sera fatalement celle de ce pays ravagé par la guerre. Il ne sera pas moins débarrassé de son coûteux appareil militaire. Le général ne cache pas sa satisfaction à cet égard. Le conquérant est par terre. Il n'a plus d'armes et il n'en aura plus. Son histoire est terminée. L'Asie peut respirer. Mais, me fait observer, mon interlocuteur, il reste un danger et il n'est pas négligeable. Si on le laissait faire, le Japon avec sa main-d'oeuvre mal payée et ses méthodes de dumping redeviendrait un péril pour le monde, péril non plus militaire, cette fois-ci, mais économique. On pourrait s'attendre à un autre genre d'agression. Mais, qu'on se rassure, il y sera paré. "Savez-vous comment?" me demande le général en se redressant dans son fauteuil. Très simplement, m'expose-t-il, en substance, en le contraignant à créer des "Labour-Unions", des syndicats qui ne laisseront plus exploiter l'ouvrier, mais exigeront, au contraire, des salaires garantissant une vie décente aux travailleurs. On ne verra plus la camelote japonaise envahir les marchés du monde. La camelote sera chère. On pourra désormais lutter à armes au moins égales avec la concurrence nipponne. L'économie mondiale n'en sera que plus saine. Et l'ouvrier japonais nous devra son bien-être.

Pour ma part, j'applaudis intérieurement à cette perspective, à l'amélioration substantielle du sort de ces masses laborieuses qui, tout en pâtissant d'injustices millénaires, ~~se font~~

- 51 -

~~1918~~ avaient fait de leurs sueurs et de leurs privations la grandeur de l'Empire. La défaite des militaires se traduira finalement par un grand progrès social ~~en bien-être du peuple~~. La guerre n'aura pas été qu'une catastrophe pour le pays. Ceci console un peu de cela.

Le général m'a posé quelques questions sur mon activité pour la représentation des intérêts américains, notamment pour les prisonniers de guerre. Je réponds brièvement, ne voulant pas lui faire perdre son temps avec des questions qui appartiennent maintenant au passé, alors que tout l'intérêt du général est tourné maintenant vers l'avenir. Je me borne à lui communiquer certains chiffres statistiques établis par mes services. Il en résulte que j'ai procédé à 402 démarches de principe en faveur des prisonniers de guerre (21 pour les faire évacuer de zones bombardées, 58 pour obtenir communication de leurs noms, 113 pour obtenir la permission de visiter les camps de prisonniers, 19 pour leur fournir vivres et secours, 8 pour faire venir des médicaments de Sibérie, 27 pour faire venir des vivres par les ports sibériens, 75 pour protester contre des mauvais traitements, 81 pour obtenir des facilités en vue de l'expédition de la correspondance des prisonniers). Encore mes interventions personnelles, fort nombreuses, pour obtenir une réponse ou pour hâter l'examen des questions ne figurent-elles pas dans ces chiffres. Pour ce qui est des internés civils, le nombre de mes démarches, étonnante coïncidence, s'est élevé également à un chiffre voisin de 400. En résumé, on ne s'éloignerait pas de la réalité en disant que les démarches et interventions de la Légation pour les seuls prisonniers et internés frisèrent ou dépassèrent même le millier. Inouï, ce que tout cela peut représenter de pape-

rasses, d'écritures, de notes, d'aide-mémoire, de télégrammes, de téléphones, de discussions, de recharges, de notes de rappel, de confirmations, de prières, d'espoirs, de déceptions, de surmenages, de repas hâtifs, de sommeils agités, etc., etc.

Avant de passer à d'autres souvenirs, qu'on me permette de citer ici les notes que j'avais consignées dans un carnet sur ma visite au "Commandant suprême des Forces alliées". Les voici dans leur raccourci:

" ... On n'a pas souvent un foudre de guerre devant soi. J'en avais beaucoup vu dans mes livres d'histoire ou sur des socles de monuments, mais, cette fois-ci, j'en voyais un en chair et en os devant moi, à mon niveau, qui me parlait, qui m'offrait une cigarette, qui bourrait sa pipe devant moi, qui s'étendait sur les exploits de ses soldats, qui me faisait part de ses projets. Je le regardais, je l'écoutais comme s'il venait de descendre de son cheval de ~~guerre~~ ^{guerre}, les bottes encore toutes maculées de la poussière des batailles. Si vous avez jamais éprouvé une émotion de cette qualité, essayez de la décrire. Pour moi, j'y renonce. Les mots gêneraient mon souvenir.

" Les Etats-Unis disposaient, on l'a vu, de merveilleux soldats; ils disposaient aussi, certes, d'un armement de premier ordre, mais, pour vaincre un pays ^{belliqueux dans l'âme} qui n'avait cessé de se préparer à la guerre ... depuis la dernière, il leur fallait quelque chose de plus: un grand capitaine, ~~et~~ ils l'avaient trouvé et ce chef admirable, j'étais seul en ce moment à le voir de mes yeux, à l'entendre de mes oreilles. Quel privilège, qui me récompensait d'un seul coup des quarante ou quarante-cinq mois d'efforts et de peines que j'avais consacrés gratuitement à la

- 53 -

protection des intérêts américains au Japon. Et quelle figure j'avais devant moi dans cet impressionnant tête-à-tête ! D'abord, un beau soldat. Peut-être était-il embelli par les rayons de la victoire. La duchesse d'Abrantès a écrit que Napoléon était laid avant Arcole et Rivoli. De plus, un homme dans toute l'acception du terme. Un caractère de bronze avec un regard d'aigle, une mâle éloquence avec quelque chose dans les mots, dans les traits, dans les gestes d'infiniment sympathique. De la modestie dans les propos et, en même temps, une formidable assurance en lui-même. Facile à sentir, difficile à exprimer. S'il nous est donné un jour d'avoir un nouveau Plutarque, MacArthur sera dans son livre."

Avant que je le quitte, le général a bien voulu me dédicacer, en termes fort aimables, ~~sa~~ ^{sa} photographie. "Bring me my best photograph", a-t-il dit à un général de son secrétariat, le Général Feller, qu'il vient de faire appeler. Et cette photographie, ^{fort belle,} vous le montre en buste, col dégrafé, sous l'immense casquette de général en chef. Il vous regarde, attentif, décidé, sûr de lui, le regard droit et légèrement soupçonneux, intelligence et autorité se fondant dans les traits de son visage énergique. Tout le portrait d'une très forte personnalité. Il me serre encore vigoureusement la main et je sors, à la fois heureux et fort impressionné de cette rencontre avec l'homme de la victoire, le premier qui ait fait venir l'Empereur du Japon chez lui ! Le Général Feller va me reconduire à l'ascenseur. On cause encore quelques instants dans un petit salon. Le général me demande, en particulier, ce que je pense de l'Empereur du Japon. "Vous savez, me dit-il, que son cas est pendant. Rien

- 54 -

n'a encore été décidé. Le Général MacArthur vous en a-t-il parlé?" Je répète à mon interlocuteur ce que j'ai toujours dit. Je défends l'Empereur. Ce n'est pas lui qui a voulu la guerre. Les militaires lui auront forcé la main. N'aurait-il pas cédé qu'il aurait probablement été obligé d'abdiquer. Sans doute, les bellicistes japonais tiennent à la dynastie, mais pas nécessairement à tel ou tel empereur. Je résume tout dans un propos qui tient de la caricature: "The Emperor is a god. As a god, he did not know. Therefore, he could not prevent anything. He is humanly not responsible".

J'ajoute, et j'insiste beaucoup sur le fait qu'à mon avis tout personnel, les Alliés commettraient plus qu'une erreur, une faute, et une faute grave, en s'en prenant à l'Empereur, en l'obligeant à abdiquer. Au contraire, ils auraient tout intérêt à restaurer le Japon ruiné avec sa haute collaboration. Son prestige personnel est resté intact, car, non seulement l'Empereur est un homme d'une conduite irréprochable et digne de la plus grande estime, mais encore chacun sait que, scrupuleux comme il est dans l'exercice de ses fonctions, il aurait cru manquer à son devoir tel qu'il découle de la Constitution et de la tradition en se refusant à s'opposer par les armes à ce que son gouvernement et tout son entourage lui représentaient chaque jour, et pendant des mois, comme l'encerclement du pays par les puissances anglo-saxonnes. On lui mentait avec une ~~effrayante~~^{incroyable} impudence, mais comment aurait-il pu s'en rendre compte, puisque ceux qui auraient pu lui dire la

vérité n'osaient même pas parler par crainte des militaires fanatiques qui, après avoir avalé la mandchourie et écrasé la Chine, s'étaient juré de râfler toutes les possessions des Mers du Sud, du Siam aux Salomon ?

Ce plaidoyer en faveur de l'Empereur, je l'ai tenu dans toutes les conversations que j'ai eues avec les officiels américains, civils et militaires. Chose curieuse, c'est chez les militaires que je rencontrais le plus de compréhension pour ma thèse. Il me souvient qu'à un dîner chez moi, les militaires se heurtaient aux civils américains qui auraient fait volontiers du souverain nippon un criminel de guerre. L'Empereur était sur la sellette. Je suppose - je n'en sais rien - qu'il fut sauvé au dernier moment par le Général MacArthur. Ce serait un mérite de plus à l'actif de ce dernier, mérite qui aurait été plus grand encore si le Commandant en chef des armées alliées n'avait pas jugé nécessaire dans la suite de se comporter un peu trop en maître envers l'Empereur du pays vaincu. En faisant venir chez lui S.M. l'Empereur, en l'obligeant à cet inutile Canossa, MacArthur se donnait un air de conquistador qui ne plaisait pas à tout le monde. Il faisait peut-être la joie de ses généraux heureux d'humilier un ennemi qui avait fait tant de mal et si injustement aux Etats-Unis, mais il faisait saigner inutilement le coeur de milliers de Japonais tout prêts à collaborer loyalement avec l'occupant en vue de la création d'un nouveau Japon débarrassé de sa clique militaire et ami de la paix. Chose plus grave, il risquait de diminuer l'Empereur en l'humiliant, de porter atteinte à son prestige personnel, ce prestige qui ne serait pas de trop pour

faire admettre la défaite à son peuple et le devoir de collaborer, jusqu'au traité de paix et même après, avec le commandement interallié.

Plusieurs semaines après, nous fûmes, ma femme et moi, invités à prendre le thé chez Mme Arthur, qui, peu de temps après l'armistice, avait rejoint son mari à Tokio avec leur jeune garçon. Mais, pour pénétrer dans le jardin de l'Ambassade des Etats-Unis où logeaient les MacArthur, grands dieux, quelle histoire ! Nous avons beau nous trouver dans la voiture militaire du Général Willoughby, venu nous chercher à la Légation, la garde qui veillait à l'entrée de la grille ne voulait pas, faute d'ordres, nous laisser entrer. Il fallut parlementer et le Général Willoughby, fort contrarié de l'incident, finit par demander, sur un ton courroucé, au sous-officier commandant les sentinelles si, oui ou non, il était un général américain. Le sous-officier s'inclina en fin de compte, mais sans aucune bonne grâce. La consigne est la consigne. Dame ! il était en pays ennemi, au coeur d'une ville ennemie et il gardait la maison du général en chef et de sa famille ! Il n'y avait pas à badiner. Et l'homme ne badinait pas, sapristi, non ! Mais à peine avons-nous tourné le dos aux éclairs de ses baionnettes que, vingt ou trente mètres plus loin, à quelques pas de la porte d'entrée, nous sommes retombés sur deux autres sentinelles aux fusils menaçants. Mme MacArthur, qui se trouvait sur le seuil avec un officier d'ordonnance de son mari nous avait vus venir. Mais au joyeux: "Hallo, Charles !" qu'elle lança au Général Willoughby, un intime de la maison, les

- 57 -

cerbères nelevèrent nullement leur fusil. Il fallut encore une intervention énergique du Général Willoughby pour faire comprendre à ces soldats rogues et butés, comme ils pouvaient le voir et l'entendre, que nous étions attendus par la dame même qu'ils avaient mission de protéger ! C'était à se demander si nous n'avions pas affaire à une comédie. Une telle scène de la part de ces militaires sous les yeux mêmes de celle qui nous avait conviés à venir prendre le thé me paraissait des plus ridicules. Mais il faut croire que je n'y ai rien compris, car, du côté américain, tout le monde avait l'air de trouver des plus naturels le jeu de ces sentinelles. Tant pis pour mon manque de compréhension; toujours est-il qu'aujourd'hui encore, je cherche la clé du mystère. S'était-il peut-être agi d'une certaine mise en scène pour montrer comme la maison du Généralissime était bien gardée ou pour voir comment réagissaient les sentinelles non prévenues de la visite d'invités. Feraient-elles preuve de sévérité assez grande envers quiconque n'aurait pas montré absolument pas patte blanche ?

Charmant, ce thé sous le toit du grand chef. Mme MacArthur reçoit avec une grâce et une amabilité parfaites. Elle ne cesse de parler, mettant chacun à son aise. Elle me remercie tout de suite de lui avoir prêté, de temps à autre, ma secrétaire pour sa correspondance particulière. Elle me dit que, généralement, elle "tapait" elle-même sa correspondance privée sur sa propre machine, mais que, maintenant, elle doit répondre à trop de missives pour se tirer d'affaire toute seule. Elle me fait à cet égard l'éloge de sa petite "Hermès", si commode qu'on peut l'emporter n'importe où et même s'en servir sur

les genoux. Pour ne pas être en reste de bons procédés, je lui vante, moi, les qualités de ma petite "Underwood", dont je ne pourrais plus me passer. On me dit du bien d'une machine suisse; j'en dis, moi, d'une machine américaine. Bel exemple d'esprit international.

Mme MacArthur nous fait ensuite les honneurs de sa maison, de "cette maison, me dit-elle gentiment, que vous connaissez beaucoup mieux que moi". Comme l'Ambassadeur et Mme Grew ont emballé, avant de partir, tous les ornements qui leur appartenaient en propre, bibelots, tableaux, paravents, etc., il a fallu décorer un peu les salons et, comme Mme MacArthur n'a guère pu rejoindre son mari avec des caisses bourrées d'objets d'art, on a demandé à un antiquaire japonais - mon fournisseur et vieil ami Odawara - de faire le nécessaire. Il serait excessif de prétendre que tout ce qu'a livré le brave ~~///~~ Odawara soit du dernier bon goût. J'aperçois, par exemple, sur les murs certains kakemonos dont je n'aurais jamais fait emplette. Mais nos amis américains n'ont pas tous été les dupes d'un marchand enchanté d'aérer à bon compte ses vitrines. Comme nous applaudissons par politesse à tout ce que nous montre Mme MacArthur, le général Willoughby me glisse à l'oreille: "Des articles pour Américains !" Il se moque gentiment, sachant comme nous que le goût de ses compatriotes pour les objets d'art ou pour les ~~cravates~~ est parfois discutable et que les antiquaires japonais, qui subodorent la grande facilité de ces nouveaux clients, en ont profité largement pour placer les "rossignols" échappés aux bombardements.

En croquant gimblettes et croquignoles, nous écoutons avec plaisir notre charmante hôtesse, qui "fait" aussi

- 59 -

fluette et mignonne que son mari "fait" grand et imposant, nous dire avec beaucoup de verve et d'esprit, combien elle a apprécié les belles années qu'elle a passées avec son époux sous le ciel de Manille. A l'entendre, les Philippines, quel paradis ! Elle a un don si certain d'évocation que je m'imaginais sans peine, moi qui ai vu l'Honolulu des Hawaï, ce que devaient avoir d'enchanteur, là-bas, les soirées sur la véranda arrosée de clair de lune.

Le Prince Higashi Kuni n'est pas resté longtemps au pouvoir. Il a bientôt passé la main à un autre, et c'est au Baron Shidehara, vieux routier de la politique, longtemps ministre des affaires étrangères, rompu aux affaires gouvernementales, relégué dans l'ombre pour son libéralisme ~~connu par~~ ~~les~~ au cours des dernières années, que l'on fit appel pour lui succéder. On peut s'expliquer de diverses façons la prompte, trop prompte retraite du prince impérial. Peut-être n'avait-il pas l'étoffe d'un homme d'Etat et le sentiment de son infériorité dans ce domaine où l'avait appelé la confiance de l'Empereur l'aurait amené bientôt à démissionner. Le scrupule eût été honorable, est-il besoin de le dire. Mais peut-être faudrait-il plutôt voir la raison de son départ dans le fait qu'il serait resté trop ~~longtemps~~ ^{mêlé à} ~~occupé~~ des affaires ^{susceptibles} ~~qui~~ ~~étaient~~ ~~trop~~ ~~soignées~~ ^{de soumettre} sa dignité de prince impérial ^{redoutables} aux épreuves du forum. Il allait fatalement s'exposer, au surplus, aux humiliantes instructions ou remontrances du Général MacArthur et de son Etat-major. La Maison impériale aurait ~~pu~~ ^{sans doute souffert} souffrir de ses propres déboires. Si c'était là sa crainte, le

prince aurait certainement eu tort de s'en aller. Il aurait gâché une belle occasion, pour un prince du sang, de se mêler une fois directement et utilement à la vie de son peuple. Mieux valait pour lui rompre avec les habitudes ancestrales et renoncer à vivre, comme ses pairs, en parasite dans une résidence silencieuse et dorée, où ne pénètre presque rien des soucis et des joies de la nation. Si l'Empereur s'est héroïquement condamné à faire en jaquette toute prosaïque une visite au Général MacArthur - mon coeur d'ami du Japon en saigne encore - les princes auraient pu aussi, semble-t-il, apporter leur part de sacrifices sur l'autel de la patrie et ne plus s'en tenir, comme par-devant, à une existence oisive et, somme toute, sans intérêt au milieu de bibelots d'art et de fleurs artistiquement arrangées dans des vases de Satsuma ou de ~~Wak~~ Kutani. On nous dit que le Japon va ~~citoyenneté~~ se démocratiser. C'est par là qu'il pourrait commencer. Plus l'exemple viendra de haut, mieux cela vaudra. Faisant violence à tout ce qui peut l'attacher aux ~~vieilles~~ traditions ^{séculaires} transmises, intactes et surannées, de la longue lignée de ses ancêtres, l'Empereur, depuis la défaite, a, plus d'une fois, fait courageusement montre de ses sentiments démocratiques. Plus d'une fois, on l'a vu passer à pied devant la foule, saluant à gauche et à droite, le chapeau du pékin à la main. Que les princes, ses frères ou cousins s'inspirent de tant de renoncement ! Qu'ils sortent à leur tour de leur thébaïde étouffante et fleurie ! Qu'ils descendent bravement dans la rue et se réintègrent pratiquement dans ce peuple éprouvé par mille misères et qu'ils n'ont jamais connu que de très loin ! Qu'ils choisissent un métier et se mettent à l'oeu-

- 61 -

vre comme tout le monde. Le pays est par terre. Il faut le relever. *Et pour l'œuvre de redressement, les princes ne sont pas de trop.*

Bien qu'il ne soit pas d'usage pour un chef de mission diplomatique d'aller faire visite au premier ministre, je demandai à voir M.Kijaro Shidehara pour la seule raison qu'il avait été autrefois mon vénéré chef. J'avais gardé pour lui la plus affectueuse estime et je tenais à lui exprimer de vive voix ma sympathie et presque mon admiration à le voir reprendre, après tant de vicissitudes, le gouvernail d'un navire aux mâts brisés. Tâche écrasante pour un homme de son âge, mais son patriotisme est prêt à tous les sacrifices. Son secrétaire particulier, le cher et toujours souriant M.Kishi, avec qui je suis lié depuis longtemps d'amitié, m'avait vivement encouragé à faire cette visite.

Le Baron Shidehara m'accueille avec beaucoup de cordialité dans un bâtiment qui fut naguère un musée ou une école. Le gouvernement se loge où il peut, où le permet l'occupant. Le Japon n'est plus chez lui. Un autre a pris sa place. Sur mon ancien chef, que je n'ai plus revu depuis bientôt vingt ans, les années ont marqué leurs sillons. Sa tête est tout argentée de leur cendre. Mais, s'il n'est plus l'alerte et robuste homme d'Etat sous lequel j'ai servi jadis, il a encore l'oeil vif. Il a vieilli, mais il reste toujours en lui du Shidahara d'antan, le ministre qui causait sur pied d'égalité avec Londres et Washington dans les grands jours de l'Empire, le baron puissant et estimé qui donnait, dans ses vastes jardins, de magnifiques garden-parties où se rencontraient toutes

les notabilités de la capitale parmi le lent et raffiné papillonnement des kimonos aux soies de tous dessins et de toutes couleurs. En un éclair, je le revois, en son bureau du Gaimusho, lorsqu'en décembre 1926, je prenais congé de lui pour rentrer en Suisse. L'empereur malade venait de s'éteindre. Il l'avait vu mourir et, pendant qu'il m'en parlait, deux larmes avaient coulé de ses yeux ...

J'exprime à mon ancien chef, comme il se doit, ma sympathie dans le désastre qui a frappé son pays, mais déjà il m'a arrêté d'un geste: - Un terrible malheur pour nous, oui, mais ne regrettons pas trop. Cette guerre désastreuse devait venir; c'était le seul moyen de nous débarrasser ^{du club} ~~de la politique~~ néfaste de nos militaires. Elle nous a ruinés, certes, mais délivrés en même temps. Le Japon des conquêtes est écrasé; c'était un mauvais Japon. Il nous faut maintenant en refaire un autre, un meilleur. Nous y emploierons toute notre énergie. Malheureusement, je suis bien vieux et je ne sais pas si mes forces .. Je ferai, en tout cas, de mon mieux ...

M.Shidehara dit tout cela naturellement, simplement, je dirais presque "sans phrases". L'heure est émouvante, pathétique. Qui va "faire de son mieux" pour relever tout un empire de ses ruines ? Un homme fatigué et qui s'est fatigué à travailler, toute sa vie, pour la grandeur de l'empire, un homme fatigué dont on a ruiné le travail et à qui on est venu dire: "Revenez et recommencez !" Ce n'est pas sans peine que je maîtrise mon émotion. J'ai ~~vu~~ ou j'ai lu bien des scènes bouleversantes de l'art dramatique. En ai-je vécu beaucoup qui m'aient ^{plus} serré le coeur que celle-là ?

Mon interlocuteur a probablement deviné que, tout en maudissant les agresseurs, j'aurais pleuré avec lui sur les malheurs de son pays. Le fait est que, le lendemain, je recevais de lui, avec un gentil mot de sa main, une photographie le montrant assis à son bureau, en plein travail.

Au cours de notre entretien, je m'étais excusé de n'avoir pas cherché à revoir mon ancien chef depuis que je suis ministre au Japon. J'avais mes raisons. Ma visite à l'ancien homme d'Etat retiré des affaires n'aurait-elle pas alerté la police méfiante et malfaisante ? On aurait été capable de demander des explications à celui à qui j'aurais voulu seulement présenter mes hommages. J'aurais pu ainsi lui faire du tort.

M. Shidehara me répond sans embages: "Vous avez bien fait. Il ne fallait pas venir. Vous m'auriez peut-être fait du mal sans le savoir. Et peut-être vous en seriez-vous fait à vous-même. Avec la police que nous avons, ^{est-ce qu'on savait} ~~qui sait~~ ?..."

Ces propos émanant d'une bouche aussi autorisée confirment, une fois de plus, ce que je savais d'une terreur policière qui, durant toute la guerre, maintenait sous chaque toit, sous le toit des plus grands, une crainte angoissée. Dans cet état d'alerte vécu de jour en jour et qui s'est prolongé des années, combien d'honnêtes patriotes ont plus souffert finalement que les malheureux qui remplissaient les geôles de la police! Au moins, ceux-là étaient fixés. Des centaines et des centaines d'innocents, qui ont attendu, des mois et des mois, le coup de pied à la porte de l'alguazil, sont sans doute morts de leurs nerfs usés, détraqués.

Le premier ministre me fait part de ses premières

impressions sur les mesures prises par le S.C.A.F. Il n'approuve pas tout, loin de là, mais sa critique va rarement au-delà d'une interrogation. Il se demande si telle ou telle décision aura bien les avantages qu'on en attend du côté américain. C'est le cas, paraît-il, de l'ukase supprimant toutes les missions diplomatiques japonaises en pays neutres. Il trouve la mesure discutable. Il ne dit pas qu'elle est inutilement vexatoire, mais il le pense.

M. Shidôhara m'a encore parlé de mon activité pour la protection des intérêts de pays en guerre ou en rupture avec le Japon. "Pour faire votre devoir, vous avez tenu tête, quand il le fallait à nos autorités, me dit-il en substance, et vous avez bien fait. Votre attitude générale a été la bonne et je puis vous assurer, a-t-il précisé avec un large sourire, que deux hautes personnalités de chez nous sont du même avis". Son propos est resté pour moi énigmatique. Je n'ai pas osé lui demander de qui il parlait. Je ne le saurai jamais. Je suppose, je devine un peu, mais je n'ose pas m'arrêter à une aussi immodeste hypothèse.

Le nouveau ministre des affaires étrangères, M. Yoshida, qui a remplacé M. Shigemitsu, vraiment trop ancien régime et d'ailleurs désormais impossible comme ancien ministre des cabinets d'agression, sait par expérience ce qu'il pouvait en coûter de passer pour un esprit libéral sous le règne des Tojo & Cie. Il sort de prison. Il n'avait pas commis le moindre délit. Mais, comme il ne sympathisait pas avec le régime, on avait jugé opportun de le tenir à l'ombre. Il gênait moins. A peine est-il entré en fonctions

- 65 -

qu'il a demandé à me voir. Je sais pourquoi. Il tient, m'a dit un de ses conseillers, à m'exprimer, au nom du nouveau gouvernement, ses regrets pour les mille difficultés qui m'ont été faites par les gouvernants d'hier dans l'accomplissement de mes nombreux mandats pour la protection des intérêts étrangers.

Le ministre des affaires étrangères n'est plus à l' "Hôtel impérial". Les Américains l'ont mis dehors; ils veulent l'hôtel pour eux seuls. A lui de se trouver un gîte ailleurs. Et on ne met pas de gants pour le lui dire.

Je trouve M. Yoshida, petit homme affable et grisonnant, aux petits yeux malicieux éclairant un visage de professeur de langues mortes, dans une maison de pur style japonais à jardinet solitaire et moussu, traversé d'une allée étroite à dalles de pierres noires et humides. On enlève ses souliers pour entrer. Tout compte fait, le ministre est encore mieux là qu'ailleurs, plus à l'aise, en tout cas, qu'à l'"Hôtel Impérial", dans le voisinage immédiat des ~~grands escogriffes~~ ^{grands escogriffes} à casque blanc de l'armée américaine, mais son actuelle demeure n'a rien, ça non, de ministériel. J'ai l'impression de me trouver à son domicile privé. Je verrais entrer Madame Yoshida avec cinq ou six petits-enfants piaillant autour d'elle que je n'en serais pas très surpris. Mais je n'assisterai pas à une scène familiale. Il faut me mettre bien dans la tête que je suis sous un toit officiel, dans le cabinet même du ministre des affaires étrangères du Japon. Sous ce plafond bas, avec ces quelques meubles modernes qui jurent avec la

paille des tatamis, la déchéance me paraît plus accusée encore qu'avec M. Shigemitsu me recevant dans les meubles à moquette rouge ^{d'une} ~~une~~ chambre d'hôtel. On était alors tout au début de l'occupation. M. Shigemitsu tombait encore; ici, on est vraiment par terre, la chute est achevée. Le ministre des affaires étrangères de Sa Majesté l'Empereur du Japon est si pauvrement, si humblement logé qu'on en est à se demander, tenant compte de tout, du crime japonais avec tout ce qu'il peut entraîner comme expiations méritées, si les limites de l'humiliation n'ont pas été dépassées. Il faut dire toutefois qu'après tant de misères et de catastrophes, M. Yoshida, qui sort de prison, n'a nullement l'air de souffrir, ni même de se plaindre de cet intérieur dont les murs de papier vous séparent à peine des arbustes du jardinet et dont l'aspect "chambre de famille" suffirait à enlever tout ce qui reste de prestige aux hautes fonctions qui sont, malgré tout, les siennes. Mais cette pauvre pièce à jour avare a quelque chose de symbolique. N'est-elle pas à la mesure de son pouvoir? Qu'a-t-il encore à dire, ^{l'humble Talleyrand} ~~le ministre des affaires étrangères~~ du Japon? Rien. Ou à peu près rien. Le ministre des affaires étrangères s'appelle MacArthur. C'est lui qui traite pour le Japon avec l'extérieur. C'est lui qui commande. M. Yoshida ne peut qu'attendre ses ordres et s'y conformer.

C'est bien ce qu'il a l'intention de faire. Aussi ne se lamente-t-il pas sur l'absurde de cette situation. Il l'accepte comme un Japonais accepte les conséquences d'un tremblement de terre. Inutile de récriminer. Ce n'est pas ça qui vous relèverait votre maison. Mais, s'il est résigné, il

n'est pas moins inquiet. Il n'est pas sûr ^{du lendemain} ~~de la~~; il n'est surtout pas sûr de ce que les Américains feront de lui. Il est un peu dans la peau de l'homme qui croit qu'à tout moment, il va être arrêté. Il n'en voit pas les raisons, mais cette crainte le poursuit. Il se sent traqué. Il l'est tellement qu'il ne savait pas, m'a-t-il dit, si, ce matin encore, il atteindrait le lieu où nous causons. A tout moment, il voyait l'automobile "officielle" qu'il avait pu se procurer arrêtée par une patrouille américaine.

Tout cela est évidemment dit, le sourire aux lèvres. On rit même de telles vicissitudes si éloignées de tout ce qu'on avait pu imaginer, si éloignées, pour M. Yoshida, de tout ce qu'avait jamais vu le Japon dans son histoire plus que millénaire. Et c'est en riant que je rassure mon interlocuteur, lui disant que si, après pareille guerre, l'occupant marque une certaine nervosité, il n'y a pas de raisons de penser qu'il ne fera pas au gouvernement impérial des conditions acceptables de travail et de collaboration. Un début d'occupation a toujours ses duretés. L'occupant se sent toujours plus ou moins menacé. Mais si le Japon s'accommode loyalement de la défaite, ce qui ne me paraît plus guère douteux, les choses vont sans doute rapidement changer. Tranquillisé, le vainqueur desserrera l'étreinte. M. Yoshida ne demande qu'à me croire. Il a déjà l'air moins traqué.

Il s'est excusé longuement sur le chapitre de nos tribulations pendant la guerre. L'attitude des autorités

- 68 -

était, à ses yeux, aussi stupide qu'injustifiée. Pourquoi tant de méfiance envers ceux qui étaient officiellement chargés d'une haute tâche humanitaire ? Pourquoi avoir fait du Japon impérial un Japon pareillement mesquin ? Je voudrais ajouter: "et aussi cruel", en pensant à tout ce qu'ont enduré les prisonniers de guerre au pouvoir des Japonais. Mais n'accablons pas inutilement M. Yoshida ^(qui condamne comme moi et) dont la détresse intime se devine sous le sourire du stoïque.

En relevant toutes les méchancetés et les mesquineries dont nous avons été abreuvés durant toute la guerre, M. Yoshida me dit encore avec bonhomie:

« Toutes ces tribulations, vous savez, Monsieur le Ministre, combien nous les déplorons, mais consolez-vous, nous autres, Japonais, n'avons pas été plus épargnés que vous. Moi qui vous parle, ai-je été logé à meilleure enseigne ? Sous le premier prétexte venu, on m'a jeté ^{sous les verrous} ~~en prison~~. Si encore, dans ma petite maison de campagne, j'avais fait de la politique, si j'avais combattu le régime des militaires, mais je me tenais bien tranquille, vivant retiré de la vie publique et de tout. Je n'étais toutefois pas un sympathisant. Rien dans mon attitude ne le faisait penser. Cela a suffi pour conduire à mon arrestation et à toutes les humiliations que vous pouvez imaginer.

En sortant, j'ai rencontré dans le vestibule mon vieil ami ~~Mohta~~ Mohta, ancien ambassadeur à Rome. Il me savait là. Il m'attendait. Il était heureux de cette visite que, sans le dire, il avait ^{neut-être} ~~provoqué~~ provoquée. Il est dame ! conseiller du nouveau ministre, comme il avait été déjà celui - trop peu écouté - de M. Shigemitsu. Je suis heureux de lui tendre encore

- 69 -

une main amicale qu'il sert avec effusion. Il sait bien que, si j'ai condamné le~~s~~ gouvernement~~s~~ ^{des} ~~et~~ agresseurs, je n'aime pas moins son pays. Il n'y a là rien de contradictoire.

23/39
Le général Willoughby, ~~et le colonel~~ qui m'avaient si bien ignoré ^{après} l'arrivée des Américains à Tokio, m'a en quelque sorte rendu la visite que j'avais faite au "Commandant suprême des Forces alliées". Quoique bien tardive, sa politesse me touche ^{quand même}. Il m'a ^{vu} demandé si je verrais un inconvénient à le recevoir un dimanche matin. La semaine, il est sur les dents, comme tous les collaborateurs immédiats de MacArthur. Il est l'esclave de son téléphone, prêt à répondre sur n'importe quoi, à recevoir n'importe qui et à bondir n'importe où. Il vient sans doute chercher un peu de détente chez moi. J'^{ai} accepté, bien entendu, avec plaisir. Un général de la suite du grand chef a évidemment beaucoup de choses à dire, d'impressions à vous confier sur la marche fantastique de cette armée qui, partie d'Australie, est venue, après avoir parcouru des milliers de lieues, planter le drapeau de la victoire sur la terre inviolée jusqu'ici des daimios.

~~Il n'y a la chance.~~ Mon visiteur est un homme ~~très~~ cultivé et, de surcroît, un brillant causeur. Il a fait toute la campagne avec le général MacArthur et, après l'abandon forcé des Philippines par les Américains, il a travaillé avec son chef à former, en Australie, l'armée et la flotte de la revanche. Il est fier, très fier des exploits accomplis, mais il ne déplore pas moins qu'il ait fallu tant de délais pour forger

- 70 -

l'arme de la riposte. On a, selon lui, perdu beaucoup trop de temps et le Japon aurait capitulé des mois plus tôt si Washington l'avait voulu. A cet égard, il a des mots très durs pour le Président Roosevelt, qui aurait manifestement favorisé les alliés russes aux dépens de l'armée américaine d'Australie. Le matériel dont celle-ci avait besoin, on le réservait en premier lieu à l'Armée rouge. On voulait, certes, en finir d'abord avec l'Europe, mais on oubliait qu'en mettant plus tôt le Japon hors de combat, on aurait accéléré aussi l'écrasement de Hitler. "Ce n'est pas, notez-le bien, me dit mon interlocuteur, comme général que je critique - comme général, je n'aurais qu'à me taire -; je critique comme citoyen de la libre Amérique, comme "tax-payer". Et c'est le "tax-payer" qui vous dit qu'on a trop fait pour les Russes. Pas assez pour nous. C'est si vrai que j'ai envie de l'écrire un jour. Et vous seriez étonné du titre que je donnerais à mes souvenirs. Ou plutôt vous n'en serez guère surpris après ce que je vous ai dit. Le livre serait intitulé: "The Shoestrings-seller" (Le vendeur de lacets de soulier). Oui, nous avons été longtemps, dans l'armée de MacArthur, comme ce pauvre hère qui doit se tirer d'affaire avec rien ou presque rien. Nous brûlions de nous battre sans avoir de quoi le faire. Faute d'aide suffisante de Washington."

Nous en venons à parler de l'occupation du Japon. Elle s'est faite, me dit-il, dans des conditions satisfaisantes, très satisfaisantes même. "Nous avons débarqué sans perdre un seul homme, alors que nous tremblions quand les premières compagnies ont posé pied sur la terre même ^{de ce pays} ~~américain~~. Songez qu'en face

- 71 -

de nos troupes

~~de nos troupes~~, il y avait encore deux ou trois millions d'hommes armés jusqu'aux dents. Qu'allait-il se passer lorsque les soldats ~~de~~ ~~nos~~ ~~troupes~~ nous verraient débarquer ? Il y avait de quoi être inquiet. Or, il ne s'est rien passé du tout, exactement rien. Du côté japonais, on a fidèlement suivi le mot d'ordre de l'Empereur. On a obéi. Quel soulagement pour nous ! Mais si tout a si bien marché, le mérite en revient aussi à notre armée. Son comportement a été au-dessus de tout éloge. Déjà en occupant les Philippines après les durs combats que vous savez, elle avait donné magnifiquement la preuve qu'elle appartient "à une autre civilisation" (sic), qu'elle était l'armée d'un pays hautement civilisé, dont les hommes, même dans la fièvre et la chaleur des combats, se conduisent en civilisés".

Le général ne prise pas beaucoup non plus la valeur du commandement japonais. Généraux médiocres. Le soldat, en revanche, de première qualité. Un exemple peut illustrer sa bravoure mieux que des paroles. Un régiment d'infanterie se retranche dans une grande bâtisse. Il est cerné de tous côtés, il est perdu. Mais pas question pour lui de se rendre. On le canonne, on le mitraille, on enlève la position d'assaut. Encore faut-il tirer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus, chez l'ennemi, un homme vivant sur le carreau ! Quels soldats ! Comme ils eussent mérité, ces pauvres gars, de mourir pour une meilleure cause !

Pour mon visiteur, le facteur décisif de la victoire ~~est~~ n'a pas été, comme on pourrait le croire, l'aviation, mais l'artillerie. On n'attaque pas un régiment ou une division avec des avions; on le fait à coups d'obus.

- 72 -

C'est l'artillerie qui réduit l'ennemi à l'impuissance.

L'aviation n'a pas moins joué, à l'arrière si l'on peut dire, un rôle de premier ordre. Les destructions formidables infligées à l'économie japonaise, comme les pertes causées aux habitants par les bombardements ont incontestablement hâté la fin de la guerre. Ils ont affaibli la résistance matérielle et morale du peuple. Ces bombardements terribles pour la population, le général les déplore, il regrette qu'ils aient été nécessaires. La guerre est devenue une chose épouvantable. Des millions d'innocents payent aujourd'hui pour les coupables. Mais comment faire autrement ? Les Etats-Unis ont au moins la consolation de se dire qu'ils ne sont en rien responsables de ~~ces~~^{ces} ~~massacres~~^{massacres}. Ils ont été, au contraire, sauvagement attaqués, alors qu'on négociait encore. Les Japonais auront payé Pearl-Harbour d'un prix énorme.

Dans cet ordre d'idées, mon interlocuteur, à mon étonnement, regrette vivement que les Etats-Unis aient eu recours à la bombe atomique. Pas besoin n'était, dit-il, de détruire Hiroshima et Nagasaki. On aurait pu épargner au Japon et au monde ces deux "catastrophes effroyables" (sic). L'apparition de la bombe va maintenant jeter le trouble, à son avis, dans les relations internationales. Les Etats-Unis auraient mieux fait de garder le terrible secret pour eux, d'autant que l'écrasement du Japon par les armes ordinaires ne pouvait plus faire l'ombre d'un doute.

Le général regrette infiniment que la guerre ne se

soit pas achevée, comme il avait été prévu, comme les plans en avaient été établis, par un débarquement américain sur les côtes nippones. Pour lui, ce débarquement n'eût peut-être pas éclipsé celui de Normandie, mais il n'aurait rien eu à lui envier. C'eût été un des plus grands faits d'armes de tous les temps. Il a l'air de dire: "Un magnifique travail d'état-major fait en pure perte".

Je le console - façon de parler - en faisant certaines réserves sur ce qu'il vient de dire. Sans doute la bombe atomique est une arme effroyable et chacun s'incline, le coeur serré, devant les milliers de victimes qu'elle a faites parmi la population civile. Mais, sans cette arme épouvantable, quand et comment la guerre aurait-elle pris fin? Si les Japonais s'étaient de désespoir, après le débarquement massif des Américains, livrés à des opérations de guérillas, si chaque maison, chaque colline, chaque forêt, chaque buisson était devenu un nid de résistance, ce n'est pas 100.000, mais 200 ou 300.000 soldats de plus que les Etats-Unis auraient eu sans doute à sacrifier dans cette guerre. Selon toutes probabilités, le Japon en aurait perdu autant, et même beaucoup plus, le double peut-être. On est donc en droit de soutenir que, malgré la double hécatombe de Hiroshima et de Nagasaki, la bombe atomique a permis quand même de réaliser une économie ^{sensible} en vies humaines, en souffrances et en destructions de toutes sortes. Sans la bombe, l'Empereur n'aurait probablement pas pu faire mettre bas les armes, comme cela a été le cas. Il n'aurait pas disposé d'un argument assez puissant pour désarmer ses généraux. Les hostilités se seraient poursuivies avec une nou-

velle accumulation d'horreurs et de cruautés à épouvanter toute l'humanité. Qu'on mette ce qu'on voudra au débit de la bombe fatale, mais qu'on n'oublie pas d'inscrire à son avoir le fait qu'elle a mis fin d'un seul coup à la guerre, à une guerre qui pouvait encore faire des millions de victimes. Et c'est, je pense, considérable.

Le général ne dit pas non, mais je ne suis pas certain de l'avoir convaincu. Il tenait trop à son débarquement, débarquement plus spectaculaire encore que celui des côtes de France et dont celui qu'avaient monté à Leyte le Général MacArthur et l'Amiral Nimitz devait être comme la magnifique préfiguration. En tout état de cause, ce qu'il regrette encore plus que la bombe atomique, c'est l'intervention russe. Ah ! les Russes, le général ne les porte pas dans son cœur ! Il me parle en termes indignés de l'attitude franchement inamicale qu'ils adoptent déjà en Corée envers ceux qui les ont tant aidés dans cette guerre, les Américains. Voilà, me dit-il, le remerciement de Staline à Roosevelt ! Mais il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les Soviets, selon lui, constituent pour le monde un danger tout aussi grand que le péril hitlérien. "Vous verrez, ajoute-t-il d'un ton prophétique, que, tant qu'ils n'auront pas été mis hors d'état de nuire, toute la planète en souffrira. Ce sont des conquérants et ce sont des agresseurs. Comme je demeure sceptique, voulant quand même espérer que subsistera, dans l'intérêt des peuples, cette amitié si précieuse qui paraissait s'être nouée entre la Maison Blanche et le Kremlin, mon interlocuteur revient avec plus de force sur son idée. "Contesterez-vous, me dit-il, que ce sont les Russes qui sont responsables de la

deuxième guerre mondiale ? Vous devez pourtant savoir que, sans l'entente intervenue entre Hitler et Staline, entente qui s'était encore concrétisée dans le partage des dépouilles polonaises, jamais, au grand jamais Hitler, si fou fût-il, ne se serait jeté comme il l'a fait sur une Pologne soutenue ouvertement par les Anglais et les Français. Et puis, voyez-vous, vous, une différence entre Russes et Nazis ou entre Russes et Japonais ? Ils se valent tous. Les uns ne sont pas meilleurs que les autres. Non, la cause est entendue. L'U.R.S.S. est un pays, croyez-moi, excessivement dangereux pour la liberté des peuples. Mais je vais vous rassurer tout de suite. Soyez absolument certain que les Etats-Unis ne la laisseront pas faire. Le péril est là, grave, immense, mais nous saurons le conjurer. Fort heureusement, le secrétaire Byrnes s'est déjà montré fort énergique envers ces impérialistes impénitents et il n'est pas douteux que sa résistance crâne devant les appétits soviétiques ralliera l'immense majorité du peuple américain. Pour le moment, le Président Truman louvoie, lui ; il n'a pas encore pris son parti, mais le peuple américain suit attentivement tous ses mouvements. Gare si, sans même le vouloir, il faisait le jeu des Soviets ! - Et surtout qu'il ne se montre pas trop conciliant sous prétexte de les apaiser ! Plus il cèdera, plus on lui demandera. Espérons, en particulier, qu'il tiendra bon au Japon. Si nous ne saurions admettre que les Russes participent à l'occupation de ce pays, c'est qu'ils n'y feraient que du mal, un mal probablement incalculable. Ils n'ont d'ailleurs aucun titre pour une mission civilisatrice en Extrême-Orient."

- 76 -

Le général parle bien et avec l'accent d'une profonde conviction. C'est à peine s'il improvise. On sent que tout ce qu'il dit lui vient d'une longue méditation sur la situation générale. Je ne suis pas moins fort peiné de l'entendre. Naiveté ou non, j'avais cru, du moins sincèrement espéré que la collaboration qui s'était établie si heureusement entre les ^{puissances Capitalistes} ~~pays occidentaux~~ et l'Union soviétique se poursuivrait après la guerre pour le plus grand profit du monde. Finies, les vaines querelles d'idéologie, les méfiances stupides qui ont empoisonné l'atmosphère internationale, finis les impérialismes destructeurs de liberté et d'indépendance ! Le fléau Hitler abattu, en route vers une paix harmonieuse et constructive ! La S.d.N. est morte, vive la ^{nouvelle} S.d.N. ! Vive son ^{l'Organisation} héritière, des Nations Unies ! Mais je rêve. Nous n'en ^{sommes} ~~serions~~ pas là !

- Ah ! non, me dit le général, nous n'en sommes pas là. Nous en sommes même très loin. Souvenez-vous de ce que je viens de vous dire. Les événements me donneront raison. Et même plus tôt que vous ne pensez.

Le général me parle encore des Anglais, oh ! fort gentiment, voire spirituellement. La guerre les a affaiblis, certes, mais ils pourront redevenir puissants. Ils sont persévérants et ils ont du cran. Il n'y a toutefois rien chez eux qui puisse inquiéter les Américains. Leur puissance procédera toujours, en effet, d'une idéologie proche de celle des Etats-Unis. Le "british way of life" n'a rien d'incompatible avec l' "american way". Tout porte à penser qu'on s'entendra assez bien. L'Angleterre a, du reste, besoin des Etats-Unis et, de

- 77 -

leur côté, ceux-ci ont tout intérêt à maintenir les liens les plus étroits avec une puissance décidée sans doute, comme eux, à mettre un frein aux velléités hégémoniques de Moscou.

Le général est parti en me disant qu'il allait nous envoyer un carton contenant des conserves. S'il savait le service qu'il nous rend ! "Je voulais apporter des fleurs à Madame Gorgé, m'a-t-il, mais j'ai pensé que, dans les circonstances actuelles, vous préféreriez ...

- Oui, général, aujourd'hui, nous préférons les aliments aux fleurs !..

Les jours, les semaines passent. Toujours pas de possibilité de rentrer en Suisse. Le Général MacArthur m'avait dit qu'il ~~manquait~~ ^{manquait} de bateau disponible pour nous rapatrier via l'Amérique, qu'il en aurait sans doute bientôt quelques-uns, qu'il nous faudrait donc nous armer encore de patience. En revanche, il m'offrait un avion pour voler avec Mme Gorgé à travers le Pacifique. J'ai tout de suite décliné cette offre aimable, sachant que jamais mon épouse n'accepterait ce moyen de locomotion. Rien d'autre à faire, dès lors, que d'attendre. Il y a bien des ~~bateaux~~ ^{navires} pour les troupes qui rentrent aux Etats-Unis, mais ils sont pleins, comme on dit, à craquer. On s'y entasse à tel point que tout confort y est exclu. Comment des dames pourraient-elles s'accommoder d'un voyage entrepris dans de telles conditions ? Elles prendraient d'ailleurs la place de G.I. qui ont le nombre de points nécessaires pour rentrer au pays - il fallait remplir toutes sortes de conditions pour gagner ce droit à un prochain ~~retour~~ ^{rapatriement} - et qui brû-

- 73 -

lent de revoir leur famille. Ce ne serait guère équitable, et la préférence qu'elles auraient ainsi obtenue pourrait leur valoir à bord certains ressentiments. Encore les transports disponibles pour ramener les soldats au pays natal ne correspondent-ils nullement aux besoins. Il me revient qu'une vingtaine de mille hommes, qui ont tous les points requis pour un ~~rapatriement~~ ^{retour} anticipé, resteront à quai, faute du tonnage nécessaire. Que d'amères déceptions parmi ces jeunes braves qui, après avoir bravé la mort pendant des mois et des ~~mois~~ ^{semaines exténuants} de combats, se réjouissaient, depuis des semaines, à l'idée d'aller manger la dinde farcie au milieu des leurs ! Non, rentrer ~~sur un navire~~ ^{sur un bâtiment} chargé de combattants démobilisés est impossible. N'y pensons plus.

Lors d'une visite au S.C.A.F. , le Général Willoughby m'a demandé si je n'accepterais pas de faire une "sortie" en avion. Je n'ai pas mis longtemps à accepter, bien que je n'aie jamais vogué dans les airs. Encore ai-je crâné en faisant mes conditions. Je demandais un avion qui avait ^{fait} la guerre. "Vous serez bien servi, me dit le général, car nous n'en avons pas d'autres pour le moment. Il s'agira probablement d'un B.25".

Le 6 novembre, à l'heure convenue, un colonel, dont le nom était cousu sur son uniforme, est venu me quérir à la Légation avec une automobile de l'armée. Journée automnale splendide. Soleil partout. Pas un nuage au ciel. Je suis accompagné par M. Walter Bossi, ^{un de mes secrétaires,} qui me tient lieu d'adjutant. Sur l'aérodrome d'Atsugi, que nous n'avons pas atteint sans être

- 79 -

arrêtés par plusieurs barrages de [xxxxxxx] sentinelles - je songe à notre visite chez Mme MacArthur; décidément, les Américains ne badinent pas avec les intrus ! - nous sommes accueillis, et fort gentiment, par trois autres colonels, dont le chef de la place, un jeune, fort sympathique, qui ne doit pas avoir ses trente ans et qui a gagné son galon provisoire - il redeviendra lieutenant en rentrant au pays ! - Dieu sait à la suite de quels actes de bravoure. C'est d'ailleurs lui - quelle chance pour nous ! - qui va piloter l'appareil à mes côtés. Un colonel restera dans la carlingue vide avec mon collaborateur et deux autres iront se loger à la queue, dans un compartiment qui me paraît ne pas avoir de communication avec l'avant de l'appareil. L'avion ronfle déjà et le colonel-pilote me demande quels sont mes projets dans le vacarme assourdissant du moteur. Au Sud du Japon ? Au Nord ? En Chine ? C'est à moi de décider. L'avion est à mon entière disposition. Je vais, ma foi, terriblement décevoir mes compagnons de route, car je ne tiens pas à aller bien loin. Le seul baptême de l'air me suffit. D'ailleurs, est-ce que je sais comment mes nerfs se comporteront dans le roulis et dans les trous d'air ? Aussi, désignant de la main le Fujiyama dont on voit s'élever la majestueuse blancheur dans le lointain mauve, je dis: "Jusque là-bas, et l'on revient". Survoler le mont Fuji, ne sera-ce pas déjà un raid qui compte ? Le colonel fait légèrement la moue, lui qui croyait sans doute m'emmener à des centaines de milles, dans le Kyushu ou même en Corée ! Mais il ne discute pas. Il est à mes ordres. On ira jusqu'à la montagne blanche aux pentes paraboliques, on fera le tour du cratère éteint et l'on reviendra. En deux heures, ou à peine un peu plus, on sera de retour pour l'apéritif.

- 80 -

Randonnée riche tout de suite en émotions aussi fortes que variées. Se trouver en plein vol dans un bombardier qui a fait la campagne de Micronésie et des Philippines, qui a toute une histoire derrière lui, avec ses vols de nuit, ses descentes en piqué avec crachement de bombes éclatant sur le but dans un fracas du tonnerre, avec ses fuites et ses feintes devant les chasseurs ennemis, être assis aux côtés mêmes d'un héros qui, cette terrible guerre finie, vous regarde et vous parle avec une simplicité et une modestie qui vous feraient croire qu'il n'a fait qu'une partie de football un peu mouvementée, ~~et~~, être emporté ^{enfin} pour la première fois dans le grand vide bleu, voler et voler au-dessus de l'immense Tokio ravagé, voler dans une aire encore, tout récemment, plus fermée à l'étranger que le Tibet, tout cela ne laisse pas de m'impressionner. Et, pour peu que vous y réfléchissiez, c'est vraiment impressionnant. Oui, le seul fait d'être, les hostilités à peine terminées, en plein soleil, dans un avion ennemi qui survole le Japon battu, dompté, soumis, n'est-ce pas un événement sensationnel, un épisode inoubliable, du moins pour moi, de cette aventure immense qui restera inscrite pour toujours dans le livre de l'histoire, puisque je vois là, l'empire du Japon, qui devait dominer deux des continents de la planète et faire trembler les trois autres, effondré sous mes pieds, écrasé sous les débris de son rêve, sans ressort ni volonté, sans espoir ni désirs, attendant, dans une résignation de fauve à demi assommé, les décisions de son vainqueur ? Qui aurait jamais cru à un renversement aussi prodigieux de fortune ? En pensée, je me reporte en arrière, à cette année 1924 où je débarquais, pour

la première fois, dans ce puissant Japon, craint et respecté du monde entier, à ces années où, collaborateur du Gaimusho, je bavardais paisiblement, à l'heure du déjeuner, dans ce restaurant réservé aux secrétaires du ministère, sur les problèmes internationaux à l'ordre du jour avec les premiers acteurs de la politique japonaise. J'entends encore certains émissaires rentrés de Mandchourie raconter à demi-mot, devant le bol de riz, certains épisodes du règne de Tchang Tso-Lin, ce seigneur de guerre qui se moquait de Pékin et de ses ordres comme un ours d'un cure-dents. On s'intéressait beaucoup alors à ce turbulent et à ses démêlés avec d'autres seigneurs de guerre de l'Empire du milieu, tel ce Wu-Pei-fu, dont mon petit garçon de trois ans prononçait comiquement le nom tant il l'avait entendu tomber des lèvres de papa. Le Japon puissant était encore au balcon, attendant son heure de balayer d'un revers de la main tous ces ~~tr~~ trublions chinois pour se mettre sans façon à leur place. J'entends encore M. Shidehara lui-même, qui apparaissait, de temps à autre, à ces agapes frugales de son Ministère, me dire en picorant de ses deux bâtonnets sur son plateau garni de petites soucoupes et de godets rappelant la dinette d'une petite fille: "Injuste, la décision des Américains de fermer l'accès de leur pays à nos compatriotes. Humiliante surtout, parce qu'elle réduit l'immigration à zéro. Passe encore si l'on avait permis l'entrée des Etats-Unis à un Japonais - un, vous m'entendez ! - par année ! Mais pas un seul ! Quel geste méprisant envers notre race, quelle inutile offense !" Le grand et puissant Japon parlait, se plaignait, montrait que la question n'était pas résolue, qu'elle resterait posée, que, sans

menace ni chantage, il lui restait des moyens de persuasion... Tout est maintenant changé, renversé ! Comme il est loin ce Japon-là, le Japon de la guerre russo-japonaise, celui du prince Ito et de l'amiral Togo, le Japon qui, sans contre-prestations appréciables, se fait octroyer à Versailles toutes les possessions allemandes du Pacifique et qui rafle ensuite toute la Mandchourie en faisant la nique à la Société des Nations ! Maintenant, le Japon qu'on survole ne parle plus, ne demande plus rien. Il n'est plus qu'un grand corps blessé, qui a perdu le meilleur de son sang. Mais, illusion de nos sens, le Japon qui étale, au-dessous de nous, ses lieux habités, ses champs et ses arbres ne ressemble plus du tout à celui que nous venons de quitter. C'est un Japon remis à neuf, tout frais, tout pimpant, comme sorti des mains d'un peinturlueur de jouets d'enfants. Plus trace de blessures, de destructions, Tous les décombres, cendres et gravats ont été emportés. Quel beau damier aux cases multicolores, vertes, brunes, ocre, rougeâtres, gris-bleu, nous survolons ! Quel beau pays sans plaies ni balafres ! Le pays qu'il aurait pu rester et qu'il redeviendra un jour - on l'espère - avec la paix ...

Au départ, au lieu de filer en droiture sur Shizuoka, l'avion décrit une boucle et nous voici au-dessus des jardins impériaux. On en distingue nettement les allées ^{ombragées}. On est maintenant au-dessus du Palais impérial, dont tous les bâtiments se détachent sur le fond brun-vert. On vole si bas qu'on distinguerait, près des écuries, un palefrenier sellant un cheval. Notre pilote, qui a voulu sans doute s'offrir cet extra, ne sait guère que, quelques semaines plus tôt, le survol

de la demeure impériale eût été considéré comme un crime de lèse-majesté. Pas plus l'aviateur que le terrien lié au sol ne doit se mettre au-dessus de l'Empereur. Cela me rappelle qu'au Gaimusho, lorsque le Prince Régent allait passer dans sa voiture rouge au chrysanthème d'or, des hommes de peine venaient discrètement baisser toutes les persiennes du 1er étage, les persiennes comme celles des directeurs japonais. Cela me rappelle aussi ce diplomate espagnol qui croyait pouvoir assister au passage du Prince régent debout dans sa voiture rangée au bord du trottoir et qui, ne voulant pas se plier aux usages japonais, se fit brutalement rasseoir sur le siège de son auto. Mais notre pilote se moquerait bien d'une telle règle de respect. Le Japon a été battu et l'occupant fait tout ce qu'il estime pouvoir faire conformément à ses propres conceptions. D'ailleurs, moi qui serais tenté de lui adresser un reproche, suis-je bien certain que le survol du Fuji, montagne pourtant sacrée, n'est pas également prohibé par les idées, sinon par les lois nippones ? N'allons-nous pas commettre un sacrilège aux yeux des patriotes japonais ? S'ils l'apprennent, ne vont-ils pas tenir notre raid pour une provocation trop facile, un peu lâche envers un peuple qui n'a plus les moyens d'y répondre ? Le geste serait dépourvu de toute noblesse ... Je ~~me~~ suis gêné. Je voudrais ne pas être parti. Mais après tout, trêve de scrupules ! Le Japon est battu. Pourquoi s'embarasser de considérations de ce genre ? Est-ce que lui, pendant la guerre, s'est beaucoup préoccupé de ce qui était permis ou ne l'était pas d'après notre code de morale occidentale ? Avait-on jamais vu plus grands iconoclastes que ses traîneurs de sabre ? Et, de surcroît, j'entends en moi mon impitoyable démon familier qui me souffle un peu cyniquement : "Tu as assez

souffert des brimades de leur police. Planer ainsi au-dessus du Fuji, c'est ta revanche. Revanche toute symbolique sans doute, mais revanche quand même " .

Je ne suis pas très convaincu, mais ce qui est fait est fait. En route pour la montagne aux lignes souveraines qui a toujours fait l'orgueil du Japon ! A bon droit d'ailleurs. Existe-t-il montagne qui ait été ^{plus} aimée par un peuple, plus chantée par les peintres et les poètes ? On peut affirmer que non. Peut-être parce que sa beauté, qui tient à la fois de sa forme, de sa couleur et de sa proximité de la mer, dépasse celle de toutes ses rivales possibles; peut-être aussi, mais presque sûrement parce que les Japonais ont su, depuis des temps immémoriaux, l'entourer d'un culte et d'une poésie dont on chercherait vainement l'équivalent ailleurs. Qu'est-ce, par exemple, que le Mont-Blanc ou notre Jungfrau à côté de ce cône étincelant qui s'élève dans le ciel avec tout le rayonnement d'un emblème national. A la beauté naturelle qui réjouit le regard, il allie la valeur d'un symbole qui parle au coeur de tous les Nippons. Le Fujiyama, c'est la montagne sacrée des ancêtres, c'est la grandeur et la pureté des traditions, c'est le Japon éternel.

Du fond de ce Japon tout rutilant de soleil, le Fujiyama a l'air de venir à nous. Il grandit à vue d'oeil, plus beau que jamais avec ses arêtes aux belles lignes pures et le voilà bientôt, immense, devant nous. Mais il s'est soudain métamorphosé. Ce n'est plus le Fujiyama traditionnel des peintres et des poètes. De près, sa blancheur a perdu de son éclat; à un moment donné, elle a même disparu. On ne voit plus que terre et roc. Sur ses flancs, je distingue les sentiers en zigzag qui conduisent les pèlerins au sommet. Nous fonçons dessus.

Mais au moment où l'avion va s'emboutir contre quelque paroi rocheuse, nous sommes déjà au-dessus du large cratère noir et crevassé qui avait craché jadis le feu et la lave. C'est intéressant; cela n'a plus rien de beau. Ce qui fait le charme prenant de la montagne, altitude, forme et couleur, n'existe plus. Sous l'aile du bombardier, ce n'est plus qu'un chaos de rochers, gris, noirâtres, désordonnés, disloqués, rongés par les vents et les pluies. Un antre désolé, une grande bouche sombre et béante, avec des chicots noirs et branlants, une sorte de fournaise depuis longtemps abandonnée. Mais l'immense vomitoire d'aspect si lugubre nous vaudra quand même un frisson. Figurez-vous que notre avion a tourné autour du cratère comme un cheval sur la piste d'un cirque et qu'il a tourné si près de l'orifice qu'on dirait à tout instant que son aile gauche va en heurter les bords. Je m'agite, je suis inquiet, je me tourne vers le pilote, je vais lui crier quelque chose, mais, ciel ! qu'est-ce que je vois ? Mon voisin de siège a tout simplement lâché toutes ses commandes et, des deux bras levés, il a braqué son appareil photographique dans la direction du cratère. L'avion tourne tout seul. Et l'homme sourit. Il est calme, et ce calme me remet. Mais un avion qui tourne tout seul autour d'un cratère de volcan à plus de 3.000 mètres d'altitude, vous avouerez ...

Ah ! l'aimable colonel, il en a des farces ! Me faire subir cette épreuve à moi qui n'avais jamais volé auparavant ! Il connaît évidemment son appareil et, pour lui, ce n'est rien ... En pleine Zurich, dans un taxi, une dame proteste contre l'excès de vitesse. Le chauffeur lui a répondu: "Madame, faites comme moi, fermez les yeux !"... Mais le Fuji est déjà loin derrière nous. Nous piquons en plein sur la mer. La vitesse est vertigineuse. Amusé, le pilote me montre du doigt

l'aiguille qui monte, qui monte au cadran des kilomètres. Nous tombons comme une pierre sur la baie de Suruga, entre Numazu et Shidzuoka. Les bateaux, qui, voici quelques minutes n'étaient que simples points noirs sur l'étendue bleue, grossissent rapidement sous nos yeux. L'appareil se relève et nous voici au-dessus de la baie d'Atami, que je connais bien, laissant à notre droite la presque île d'Izu que je connais mieux encore. Nous survolons le massif du Hakone et, surprise, je distingue fort bien le chemin sinueux, couleur terre de Sienne, qui à travers monts, conduit de Myanoshita à Atami, la petite Nice japonaise, et que j'ai suivi, sac de touriste au dos, avec des compatriotes en l'an de grâce 1926. Cela me rappelle tant de choses... Le beau, l'inoubliable Japon d'autrefois, celui que jamais on ne verra plus. S'il avait pu l'apercevoir, mon voisin n'aurait pas compris la mélancolie qui me serre le cœur. Une sorte de spleen à la fois doux et douloureux qu'il aurait pris pour quelque malaise d'avion.

Et nous descendons à toute allure de ce Japon merveilleux qui n'a pas souffert de la guerre pour rejoindre son alter ego malade et blessé. Le raid est terminé.

Je me suis assez bien tiré d'affaire pour un début. Ce n'est pas tout à fait le cas pour Walter Bossi. Bien qu'ayant volé plus d'une fois en Suisse, il a été, à un moment donné, quelque peu indisposé dans cette cabine nue, qui ferait penser à l'intérieur d'un sous-marin. Il en sort vert. Une auto militaire va nous reconduire à la Légation. Nous partons déjà lorsqu'on nous appelle. Un des colonels nous court après. On stoppe. C'était pour nous donner encore une plaque de chocolat!

Quels gentils gars que ces colonels américains ! Pas

trace de la morgue à laquelle leur donneraient droit leurs exploits. Pas héros pour un sou avec nous. Simples, gais, naturels, prévenants. Avec des officiers comme ceux-là, une armée doit accomplir des merveilles. Et c'est bien ce qu'a fait l'armée américaine.

A propos de colonels, j'en ai revu un qui nous a fait particulièrement plaisir. C'était notre ami Karl Enz. Bon Suisse, mais bon Américain aussi, il avait été accusé d'espionnage pour avoir travaillé, avant la guerre, pour une maison américaine (!) C'est au prix de mille peines que j'avais ~~pu~~ réussi à le sortir de prison après ⁵trois mois de captivité. Il avait quitté le Japon, à bord d'un bateau d'échange, comme ressortissant ennemi et il revenait, vêtu d'un uniforme de colonel, avec l'armée victorieuse. Colonel, il ne l'était pas plus que moi, mais l'armée avait besoin de lui à cause de ses connaissances du pays et, comme elle ne voulait pas avoir affaire à de simples pékins revenus d'Amérique, elle l'avait affublé d'un uniforme qui lui seyait d'ailleurs à merveille. Il rendit bien des services à ses camarades officiers. C'est ainsi qu'il me vida ma cave. Les trois quarts de mon whisky et de mon champagne y passèrent. Cédés, bien entendu, au prix de facture. Les guerriers avaient soif. Et la soif, lorsqu'on en a les moyens et surtout lorsqu'on l'a mérité, on l'étanche le mieux qu'on peut.


Enfin - allons-y pour le cliché ! - Malherbe vint. Le jour du départ allait poindre. Il était temps. ~~En~~ ^{De} plus en plus fausse devenait ma situation de ministre plénipotentiaire accrédité au Japon au milieu de cette armée étrangère qui ordonnait tout et qui décidait de tout. Ne nous avait-on pas enlevé jusqu'au droit de discuter affaires avec le Ministère

des affaires étrangères ? Les bureaux militaires du S.C.A.F. ne devaient guère non plus savoir sur quel piéd me traiter. On aurait été de difficultés en difficultés. Il n'y avait plus qu'une solution: ^{disparais} s'en aller.

Nous n'avions pas attendu l'arrivée d'un bateau de passagers pour faire nos préparatifs de départ. Depuis longtemps, le brave Odawara, à la fois antiquaire et expéditeur, homme d'affaires le plus connu, avec le bijoutier *Ueda*, sous les "arcades" de l'Hotel Impérial, travaillait dans la cour de la Légation à la confection de deux grands lift-vans. L'opération nous avait donné pas mal de tracas, faute du matériel nécessaire. Tout manquait dans ce pays: planches, clous, vis, papier d'emballage, paille, ficelle, etc. Force m'avait été, à un moment donné, de courir au Ministère des affaires étrangères - je ne sais plus si c'était encore permis - pour demander clous et ficelles à des diplomates de mes amis. M. Haguiwara, chef du protocole, s'était fort dépensé, en particulier, pour nous procurer de quoi construire les cadres où mettre notre mobilier. De la fenêtre de mon bureau, je suivais le travail d'Odawara. Avec rien, ou presque rien, ^{avait} il fait un chef-d'oeuvre. On aurait pu danser dans le plus grand des lift-vans. J'étais émerveillé.

Dans la dernière quinzaine de novembre, M. MacDermott, le représentant du Foreign Office à Londres, qui, par parenthèse, fit admirablement la liaison entre la Légation et le commandement britannique, m'avait demandé si je tenais particulièrement à rentrer en Suisse par les Etats-Unis. J'avais répondu que je serais heureux de revoir les Etats-Unis, mais que, si la possibilité s'offrait à ma femme et à moi de regagner le pays natal, via Suez, nous n'hésiterions guère. Quelque temps après, M. MacDermott est revenu

nous dire que l'Amirauté britannique s'offrait à nous rapatrier sur un bateau de guerre via Suez, et même avec ceux de mes collaborateurs, et leur famille, qui avaient travaillé à la Légation ^{pour} la protection des intérêts britanniques. Mais il fallait se décider à la hâte, car l' "Anson", cuirassé britannique, ne ferait que passer au large de Yokohama pour se diriger ensuite sur Hong-Kong. En fait, on me donne un peu plus de quarante-huit heures pour faire nos derniers préparatifs de départ et nos adieux. C'est peu, mais, après quelques minutes d'hésitation, nous acceptons d'enthousiasme. Vive l'Amirauté britannique ! Qui a dit que la gratitude n'était pas un sentiment politique ? On entend pourtant me remercier, à Londres, de ce que ma Légation a fait pour les intérêts britanniques !

Deux de mes collaborateurs diplomatiques nous accompagneront, Mme Gorgé et moi, ainsi que dix autres collaborateurs avec femmes et enfants. En tout, une suite de 22 personnes ! Le jour du départ est fixé au 6 décembre, mais nous avons un dîner chez nous la veille. On nous conseille d'annuler les invitations et d'emballer notre argenterie. Tout le monde comprendra. Ma femme refuse. Le dîner aura lieu. Y assisteront, entre autres, avec tous mes collaborateurs diplomatiques, M. Achison Jr, ministre plénipotentiaire,  représentant du Département d'Etat, le Général Willoughby représentant de l'armée américaine, le Brigadier général Profumo, de l'armée britannique (le Général Gardner s'est fait excuser; il est à une partie de chasse), le Commodore Collins, de la flotte australienne. Dîner fort animé où il est naturellement beaucoup question de notre départ. A l'heure du café, tous nos convives vont dans la cour assister à un spectacle des plus intéressants. A la lueur de puissants ~~xxx~~ ^{projecteurs} ~~répartiteurs~~, des G.I. sont en train de

charger nos lift-vans sur deux charriots très bas à roues aussi massives que minuscules de rayon. Une grue automobile a hissé le tout sur les véhicules. Tout le monde était impressionné par la puissance et la qualité du matériel de l'armée américaine. Beaucoup de ^{vousins} Japonais regardaient, silencieux, dans l'ombre; ils étaient sidérés.

A cinq heures du matin, nous étions debout, prêts à partir. L'argenterie avait été emballée pendant la nuit. Nous filons sur Yokohama et, peu après huit heures, nous prenons congé des nombreux compatriotes venus à quai pour nous saluer une dernière fois. Mais un ordre venu je ne sais d'où les autorise à nous accompagner jusque sur le pont de l' "Anson", ancré au large. Tous de sauter aussitôt dans la vedette anglaise mise à leur disposition et nous voilà avec tout un groupe de Suisses sur le ^{large} pont ~~de l' "Anson"~~ de l' "Anson", une des plus belles unités de la flotte de guerre britannique. Le Commandant Madden, entouré de ses officiers, nous reçoit à bras ouverts. Ultime adieu à nos chers compatriotes et l' "Anson" a levé l'ancre. Les quais de Yokohama s'éloignent lentement dans la brume matinale. Nous ~~regardons~~ ^{reperdons} le Japon pour la seconde fois.

Ma femme et moi occuperons, à notre surprise d'ailleurs, l'appartement réservé à l'Amiral. Nous avons notre propre salle à manger où, chaque jour, nous recevrons à déjeuner et à dîner. On veut que nous soyons "at home". C'est, paraît-il, la règle en pareil cas. Le mieux est donc de nous y conformer. Le Commandant Madden se chargera déjà de nous procurer la liste des officiers à convier à notre table. Ce ~~premier~~ premier jour, il veut bien déjeuner chez nous; le lendemain, nous déjeunerons chez lui. Charmant. Comme à la ville.

- 91 -

Impossible de trouver homme de mer plus affable, plus prévenant que le Commandant Madden. Il fait tout pour rendre notre séjour à bord aussi agréable que possible. Il réussit trop bien. On nous comble de prévenances et nous en sommes toujours un peu gênés. Nous ne resterons que cinq jours à bord de l'"Anson", car ordre lui a été donné d'appareiller pour l'Australie après son arrivée à Hong^Kong. Un autre bateau de guerre, l'"Arbiter", un porte-avions, cette fois-ci, nous attend dans ce port pour nous mener ensuite jusqu'à Glasgow. Comme nous regretterons de quitter l'"Anson", cette merveille flottante ! Le bateau est immense, on s'y perd, mais tout a été si bien calculé par ses constructeurs pour ne perdre aucune ~~place~~ ^{mitre casse'} que j'ai retrouvé nos deux lift-vans entre des pièces d'artillerie ! On n'a pas trouvé d'autre place pour eux à bord ! Ils sont fort bien où ils sont, mais l'esthétique du bateau en souffre peut-être. Que font ces énormes caisses entre ces ~~pièces d'artillerie~~ ^{bouches à feu} ?

Le Commandant Madden désirait que je passe en revue, aux sons de la musique du bord, les superbes "Marine guards" de l'"Anson" 200 peut-être. Je ne sais plus. Je me ~~red~~érobe, estimant que c'est trop d'honneur - je n'ose pas dire que ce serait trop théâtral, mais je le pense - pour le représentant d'un petit pays comme la Suisse. J'accepte, en revanche, de saluer l'équipage au microphone, dans la soirée. Le Commandant Madden m'a introduit au micro en quelques mots trop aimables et, après avoir parlé un peu de la Suisse et de sa neutralité, j'ai dit entre autres: "It is the first time, I think, that a Minister of Switzerland is speaking at the radio of a battleship on the high sea. But the most unexpected thing may happen on a ship like the "Anson", ^{le} ~~her~~ motto being "Nil desperandum".

Après avoir dit que je désespérais toutefois de dire toute la gratitude qui m'emplissait le coeur à ce moment, j'ai poursuivi :
 "... I can only say that I am in a state of admiration increasing day after day and hour after hour. I am admiring this beautiful and proud battleship, her marvellous equipments, the organisation on board, the discipline of the crew and, first of all, the wonderful spirit of everybody, that spirit thanks to which your country in every war has always and will always win the last battle."

Hier, le "Anson Daily News", le quotidien du bord, a publié la nouvelle que voici :

"Japan. - It was announced from Tokio last night that General MacArthur has ordered the arrest of Prince Konoe (three times Premier of Japan) and several other leading politicians. Before the war, Konoe was very pro-British, but his actions during the war are sufficient to class him as a war criminal."

Le Prince Konoe, un criminel ? Dur à avaler et impossible à digérer. Un criminel, lui, le plus grand honnête du monde ? Son crime, si c'en est un, c'est de n'avoir pas ^{eu} le courage de refuser d'entrer dans des cabinets où les sinistres militaires faisaient la loi. Ce fut sa faiblesse, mais cette faiblesse était pour lui du patriotisme. Comment, avec un nom comme le sien, se dérober à un appel de l'Empereur ? Si quelque chose l'a perdu, c'est bien son esprit de sacrifice. S'il avait dénoncé les machinations criminelles des traîneurs de sabre, il aurait sans doute rendu un service au monde, mais comment l'eût-il fait sans faire du tort à son empereur et à son pays ? Le Prince Konoe n'avait sans doute pas l'âme d'un apôtre ni d'un héros ; il n'avait fait que servir sa patrie avec les conceptions propres à tout patriote japonais. Mettons qu'il a péché, mais de là à prétendre qu'il a mérité la corde, il y a une marge que ne saurait franchir tout esprit capable de s'é-

lever à une vision équitable des choses. Des dizaines, voire des centaines de milliers de Japonais ont subi, tout comme lui, sans protester ni même s'émouvoir l'influence maligne des militaires gloutons. Va-t-on pour autant les faire monter sur l'échafaud ? Il ne faut pas juger Konoe à l'aune américaine ou britannique. Il était Japonais et, comme tel, il incarnait des idées qui étaient celles des grandes masses de la nation. Il n'a nullement mené; il n'a fait que suivre. Le grand coupable, le seul au fond, c'était son peuple qui, sous la poussée du clan tout anonyme de ses militaires, ne voyait dans l'agression qu'un moyen licite d'expansion.

Ce voyage à bord de l'"Anson", quel enchantement ! Que de choses intéressantes à voir des soutes au pont supérieur ! Toute une machinerie aussi savante que compliquée avec sa multitude de tuyaux et de fils électriques dont pas un n'est de trop et qui vous comblerait d'une admiration enthousiaste, n'était ce sentiment pénible d'incompréhension que vous infuse sans le vouloir l'ingénieur-mécanicien qui vous accompagne et qui ^(le plus souvent vous) parle hébreu. On est devant une construction humaine dont la science et l'ingéniosité vous dépassent et vous écrasent en même temps. Nous avons vu un quart des machines, un compartiment séparé des trois autres, strictement semblables, par des parois étanches d'acier. Qu'une torpille vienne à crever un des quartiers de la machinerie, l'eau s'y engouffrera, mais le reste de l'usine ne flottera pas moins, continuant à fournir puissance et lumière à la forteresse flottante.

Les hostilités sont terminées, mais l'"Anson" n'est pas moins encore sur pied de guerre. Le pont est couvert de sable fin, ce qui, en cas de branle-bas, préviendrait les glissades parmi les hommes courant à la manoeuvre. On ne file toutefois qu'à quatorze noeuds pour économiser le mazout. C'est agréable. Le mouvement du

bateau est si doux qu'on le croirait immobile en pleine mer. A vingt ou vingt-deux noeuds, me dit un officier, il trépiderait dans toutes ses parties et, le bruit aidant, vous n'y trouveriez plus guère un sommeil paisible.

Dimanche, nous avons assisté à un culte dans la salle qui sert de chapelle. J'étais assis à côté du commandant. A un moment donné, sa place était vide. Il avait disparu pendant le chant d'un psaume. Mais voilà que je l'aperçois tout à coup sur la scène devant la grande Bible. C'est lui, le commandant, qui, selon la tradition britannique, nous lit un passage de l'Ecriture sainte avant que l'aumônier du bord, le "chapelain", reprenne la direction du culte. A mes côtés et derrière moi, des marins, le cantique à la main, chantent avec ferveur l'hymne à la gloire du Créateur. Cette association dominicale entre la religion et les armes a quelque chose de touchant. La croyance en Dieu, si tenace en Angleterre et si répandue parmi ses marins et ses soldats, n'est-elle pas une des grandes forces de ce pays ? Un homme qui croit est plus discipliné, plus persévérant qu'un autre. Il dispose d'une force intérieure que l'incroyant n'a pas.

La veille - j'oubliais de le relever - on nous avait fait assister au tir de quelques obus dans une des tourelles tournantes. Spectacle impressionnant. Dans la tourelle, à sa partie supérieure, on est comme au bord d'une fosse très profonde d'où va monter automatiquement sur un ascenseur l'énorme obus de je ne sais plus quel calibre. Arrivé à la hauteur de la pièce d'artillerie, l'obus s'arrête, la culasse s'ouvre et se referme sans bruit sur le projectile. Nous sommes tous,

sans le vouloir au garde-à-vous. Il y a peut-être vingt ou trente hommes qui participent à l'exercice dans cette crypte d'acier; on n'en voit aucun et le silence est complet. Tout à coup, un commandement "Fire !" a retenti et une détonation a fait trembler tout le bateau. Contrairement à ce qu'on craignait, nos oreilles n'en ont pas souffert. C'est hors de la tourelle, sur le pont, que les ondes du son blesseraient votre tympan.

~~Comme je crois l'avoir dit, notre mobilier n'a pu trouver place dans les flancs du mastodonte. Intéressant à noter, car l'intérieur du navire a été si bien conçu par les architectes de marine qu'aucune place n'est perdue. On pourrait même prétendre qu'ils se montrent passablement avares d'espace libre. Ils comptent sans doute au décimètre carré ! Tels passages à échelles de fer donnant accès aux machines ne laisseraient pas passer un obèse. Pour placer nos lift-vans à bord, il a fallu les insérer entre deux pièces d'artillerie. L'esthétique du bateau n'en a pas trop pâti. Heureusement. Il est de proportions si géantes que les deux caisses, pourtant volumineuses, contenant nos effets mobiliers, presque deux cabines, sont littéralement perdues dans la masse.~~

Nous sommes, comme on nous ^{l'}a dit, "at home" et les repas que nous offrons à nos hôtes sont aussi copieux qu'excellents. Félicitations aux maîtres queux du bord. Une cuisine française de premier ordre. Avis à ceux qui nous voyaient déjà faire la grimace en mangeant des plats typiquement anglais. Pour ma part, j'avais, je l'avoue, quelques craintes. Je me rappelais certains déjeuners que j'avais pris

- 96 -

dans de grands hôtels de Londres lors de la Conférence internationale de la Croix-Rouge en 1938. Ils consistaient en viande de boeuf bouillie et en légumes sortis directement de l'eau bouillante, sans autres apprêts. Les apprêts, vous les aviez sur la table dans diverses bouteilles. A vous d'assaisonner. Très sain, d'accord, mais calmant assez vite le plus robuste appétit.

Tout a une fin et ces cinq jours à bord de l'"Anson" auront passé avec une rapidité désolante. Nous voici à Hongkong. Force nous est de quitter ^{le navire} ~~l'"Anson"~~, qui se rend en Australie, et c'est le coeur un peu gros que nous prenons congé de son équipage, de ses officiers et de ces braves "Marine guards" qui -sans que nous y soyons pour rien - ont monté jour et nuit la garde devant l'appartement que ma femme et moi occupions. Un lieutenant m'a donné avant de partir, en gage d'amitié, un livre de son auteur favori: "My early life" de Winston Churchill. Ah ! Churchill, quelle popularité respectueuse chez les marins de son pays ! Ils en parlent avec une admiration qui a la chaleur du coeur et chez des gens peu expansifs comme les Anglais, ce n'est pas peu dire. Ils se jetteraient tous à l'eau - c'est le cas de le dire - pour leur grand homme ... qui est vraiment un grand homme pour tout le monde.

A Hongkong, un officier d'ordonnance de l'Amiral commandant la place est venu nous chercher à bord. Ma femme et moi serons jusqu'au lendemain ses hôtes. Nous avons chacun notre ~~appartement~~ ^{appartement} dans une résidence princière qui domine la rade couverte de navires à l'ancre. Un film de cinéma.

Le soir, dîner, auquel prend part l'Amiral Edlsten, commandant de la première escadre de bataille de la

Flotte du Pacifique. Curieux plan de table. L'amphytrion a pris l'Amiral Edelsten à sa droite ! Chez nous, il l'aurait eu pour vis-à-vis. Je m'explique la chose par le fait que les deux amiraux se considéraient comme amphytrions? Ils devaient donc logiquement être assis l'un à côté de l'autre. Un amphytrion à deux têtes, quoi!

Après le dîner et avant d'aller prendre l'air sur la terrasse, nous prenons congé de notre cher commandant Madden, qui va rejoindre l'"Anson". Pendant le café, il nous avait encore joué une gentille barcarolle au piano. On ne le croira pas, mais rarement séparation m'avait autant peiné que celle-là. Avec le Commandant Madden, quelque chose d'infiniment agréable, partait que nous ne reverrions plus. Comme la vie est mal faite !

Brève traversée de la ville, le lendemain matin, pour nous embarquer à bord de l'"Arbiter", porte-avions américain prêté à la marine britannique, qui va nous ramener en Europe via Suez. Nous aurons eu qu'une vue toute fugitive des rues de la bourdonnante cité. Beaucoup de maisons dont il ne reste que les quatre murs. Tout ce qui est bois et métal a été enlevé par les pillards chinois. Quand ceux-ci se mettent à l'oeuvre sous un toit, il ne reste plus que la pierre. On pense à un ~~osier~~ blanchi sur une fourmilière. C'est la troisième fois que je visite cette possession anglaise. Les deux premières fois, en 1924 et 1927, elle m'avait ~~laissé~~ beaucoup impressionné. L'exotisme coulait à pleins bords. Maintenant, c'est comme si j'avais vu Hongkong distraitemment dans un livre illustré. L'enthousiasme intérieur n'y est plus, et je le regrette.

A bord de l'"Arbiter" avec son immense hall qu'on a débarrassé de tous ses aéronefs, laissés à Hongkong, pour lui permettre de rapatrier un plus grand nombre d'officiers britanniques, démobilisés. Ma femme et moi occuperons la cabine du commandant Byas, qui nous a accueillis à son bord avec le même empressement

que le commandant Madden sur son cuirassé. Il logera, lui, dans la tourelle de fer qui surplombe le pont. Il s'y sent, me dit-il, fort bien.

Agréable, la vie à bord. Le temps passe on ne sait comment. On cause, on lit, on écrit, on ne fait rien, on se promène sur le large pont-promenade d'où s'envolaient les avions. Plus d'un marin fait chaque jour des kilomètres de marche pour se dégourdir les jambes. Dans l'après-midi, des officiers jouent, le torse nu, avec ces anneaux qu'on lance à toute volée par-dessus un filet. Si l'adversaire de l'autre côté du filet ne le saisit pas au vol, il perd un point. Le jeu est épuisant, surtout sous les tropiques. Quand les compétiteurs s'arrêtent, ils sont ruisselants de sueur. Chaque soir, on assiste à un match de hockey entre deux équipes de marins. C'est rapide énergique, viril, mais très correct. Les décisions de l'arbitre ne sont jamais discutées et le nombreux public rangé de chaque côté de la ligne de touche ne ménage ni ses applaudissements ni ses encouragements aux joueurs.

La nuit venue, les marins qui ne sont pas de service jouent au loto dans le grand hall. Ils le font avec une attention passionnée et l'on est quelque peu surpris de voir l'intérêt que peuvent prendre ces jeunes gars à ce jeu un peu enfantin qui ferait hausser les épaules aux éphèbes de chez nous. C'est fou, ce qu'on peut jouer là au loto ! Il y a toujours quelque chose d'un peu ingénu chez l'homme de mer britannique. Quelque chose de simple et de sain qu'on ne trouve peut-être pas ailleurs. Encore une force pour leur pays. Il y a bien, à ce jeu de loto, l'appât du gain, mais les mises sont si modiques ! Elles ne permettent guère aux chançards de s'en-

richis

Tous les deux jours, il nous est offert une séance de cinéma dans le grand hall. L'ascenseur nous y descend avec les fauteuils de notre petit salon. La représentation terminée, des matelots nous remonteront ^{avec} nos sièges, après quoi nous ferons notre partie de "poker-dice", jeu où excellent les marins britanniques. Je préférerais pour ma part jouer au "bridge", mais, chose curieuse, on ne sait quasiment rien de Culbertson sur les vaisseaux de Sa Majesté britannique.

Bonne table. On mange bien. Cuisine française, ici encore. C'est copieux, mais, conformément aux usages de la flotte, on ne sert pas deux fois. A vous de bien garnir votre assiette si vous vous sentez en appétit. Avec mes deux secrétaires, nous sommes une dizaine à table. Le commandant ne veut pas présider. Moi non plus. Alors on change chaque jour de place. La présidence vous échoit à tour de rôle par rotation.

Nous sommes partis le 13 de Hongkong. Comme je sais que le monde des marins n'est pas à l'abri de certaines superstitions, je dis au Commandant: "C'est heureux que le 13 n'était pas un vendredi". - Si le 13 avait été un vendredi, me répond placidement le commandant, nous n'aurions appareillé que le lendemain. On ne prend pas la mer un vendredi 13."

Le 17 décembre, nous étions à Singapour. J'en ai profité pour faire une visite à notre Consul. Il m'a remercié de tout ce que j'avais fait pour la protection de nos compatriotes. Je me défends. C'est si peu de chose. Le Consul se récrie: "Si peu de chose ! Vous avez fait plus que vous ne pensez. Je le tiens d'officiers japonais, de ceux-là même qui auraient pu nous causer les pires embêtements ... sans vous. Ils m'en ont fait eux-mêmes l'aveu. // Vous avez, disaient-ils, un ministre à Tokio qui crie beaucoup quand cela ne va pas ..." Et les militaires qui commandaient

à Singapour, préférant ne pas avoir d'histoire avec le Ministère de la guerre, y regardaient à deux fois avant de causer des ennuis à un Suisse. De fait, aucun compatriote n'a été emprisonné, ce qui paraît inouï. "Ce n'est pas l'envie qui leur manquait, me dit notre Consul, mais, encore une fois, ils n'ont pas osé. Ils craignaient des complications diplomatiques". Je suis, ma foi, heureux d'entendre tout cela de la bouche même de cet agent consulaire à qui je n'avais jamais pu écrire et qui n'avait pas non plus été en mesure de m'adresser un seul mot personnel. Les Autorités japonaises n'auraient pas supporté un échange de correspondance entre la Légation à Tokio et nos Consulats en Asie occupée par leurs troupes. Elles étaient trop méfiantes et elles tenaient surtout à garder le secret sur tout ce qu'elles entreprenaient dans les ~~pro~~ régions soumises à un commandement aussi dur qu'arbitraire.

J'ai eu plaisir à revoir le fameux jardin botanique, mais il m'a produit moins d'effet qu'il y a un peu plus de vingt ans. Nos impressions s'usent. Je n'ai plus eu les mêmes yeux pour les arbres étranges qu'on y trouve, comme échappés de la forêt vierge. Je regardais tout sans vibrer. N'aurais-je plus le même enthousiasme que jadis pour l'exotisme ou mon esprit était-il encore trop encombré par les mille souvenirs du temps de guerre ? Je regrettais presque cette visite, qui m'avait dépouillé d'une illusion de plus, l'illusion du jardin féerique dont je voyais les grandes palmes se mouvoir au fond de ma mémoire. Il est des choses qu'il vaut mieux ne pas revoir, comme il est certains livres de jeunesse, dont on garde l'ensorcelant souvenir, qu'il faudrait s'interdire à tout prix de relire.

Il n'est pas jusqu'aux magasins qui ne m'aient causé quelque désenchantement. J'y trouve nos jouets d'Europe, des trains ~~de métal~~ en tôle coloriée. Ils sont déjà là, venus de quelque

Nuremberg. Mais ils n'ont d'exotique que le prix. La locomotive seule se vend aussi cher qu'une bicyclette. Allons-nous en. Singapour n'est plus dans Singapour; elle est toute où je ne suis pas.

Une inspection à bord aux côtés du commandant Byas. Longue et minutieuse. Où que nous allions, chaque homme est à son poste au garde-à-vous. Tout est impeccable, la tenue des hommes comme du matériel. Jusque dans les W.C. qui sont tenus avec une propreté exemplaire. Pas un qui n'ait son rouleau de papier hygiénique en ordre. Quant à la discipline des hommes, on ne saurait trop la louer. Ils répondent militairement au commandant qui les interroge, mais on voit qu'ils ont beaucoup d'estime, voire de l'affection pour leur chef, qui sait d'ailleurs leur parler sans morgue, sans air rogue, très simplement, presque paternellement. Qu'on est loin - cela peine à dire - de ce que j'ai vu dans nos casernes !

La mer est toujours magnifique. De l'huile bleue que la proue éventre sans bruit. N'était le long sillage qui fait tache derrière lui, on dirait le navire immobile. Tout ce qu'on entend, c'est le ronronnement incessant des ventilateurs. On bouquine agréablement sur une chaise-longue, caressé par une petite brise délicieuse qui vient du large ou tout simplement de notre propre vitesse.

Le 21, au matin, nous mouillons à l'île de Ceylan dans le bassin fermé de Trincomali, la principale base navale de l'Angleterre dans cette région du globe. On descend à terre et l'on déjeune chez le commandant de place dans un bungalow à l'orée de la jungle dont on voit, de notre rocking-chair l'inextricable fouillis de lianes. Un silence immense plane sur la forêt où le pas de l'homme n'a jamais pénétré. De la véranda on verrait luire l'oeil d'un fauve, si tant est que le fauve ait

coutume de rôder dans le voisinage de son ennemi héréditaire, qui tue à distance. Le site est d'un charme extraordinaire. On est sur les confins de la grande solitude, de l'infinie tristesse qui se dégage de cette infinité de vert inexploré. On se noie dans du Loti. L' "Erromango" de Benoît me revient. Je pressens ce que, seul, le soir, la nuit, l'homme doit sentir au milieu de toute cette nature aussi belle qu'hostile. Côté mer, le spectacle est plus riant, plus reposant pour l'imagination. On a vue sur la rade avec son goulet qu'on fermait, durant la guerre, avec une chaîne de tonneaux flottants. C'est de là que ~~se~~ sont parties les attaques de la flotte pour reprendre la Malaisie aux Japonais et c'est de là aussi que sont partis les navires de guerre qui devaient reprendre Singapour aux envahisseurs, exactement 150 ans, jour pour jour, après l'occupation de Trincomali par la flotte de l'amiral Rainier.

A l'apéritif, un officier me passe le texte d'un poème de fraîche composition qui fête le retour de l'Angleterre dans ses possessions d'Extrême-Orient. Il se termine par ces quatre vers à la fois enthousiastes et ~~de~~ désabusés:

"It may be that to-morrow will bring light
To show what many morrows hold in store.
Enough for us that we have lived to-night
Because to-night has been worth living for."

Tout ce que nous ~~se~~ voyons était ~~de~~ digne d'être vécu et cette brève halte entre la forêt vierge et la baie fermée de Trincomali a été une jouissance de plus dans ce voyage qui devait être un enchantement du commencement à la fin.

Et voici Noël, un Noël d'Océan indien, éclatant de chaleur et de soleil. On l'a fêté avec joie et ferveur. Pour le 24 au soir, l'équipage avait monté tout un programme de music-hall

pour la circonstance. Pas moins de quinze numéros au programme. Les artistes ont brillé. Le plus ~~pu~~ applaudi a été ... devinez qui ? L'aumônier ! Oui, l'aumônier qui a chanté d'une voix superbe en s'accompagnant lui-même au piano. Il faut dire que tout le monde éprouvait la plus vive sympathie pour ce jeune pasteur. On a beau dire qu'il était bon, gentil envers tous; cela n'explique pas tout. Beaucoup étaient bons, gentils ... Non, il avait, lui, le don de se faire aimer, et ce don - qui sait ? - tenait peut-être pour beaucoup ~~à~~ à son physique ~~qu'~~ qu'il avait agréable. N'est pas sympathique qui veut.

Le jour de Noël, au matin, tout l'équipage était réuni sur le pont pour le culte. Tous vêtus de blanc, cantique à la main, les marins formaient le carré au milieu duquel officiait notre aumônier, le "chaplain". Ils chantèrent et l'on pria. Tout ce tableau, un peu "prière avant la bataille", en pleine mer ensoleillée avait quelque~~xxx~~ chose d'émouvant. On m'avait demandé de prendre la parole en cette circonstance et j'ai parlé du haut de la tourelle de fer, les yeux sur ces matelots de neige rangés dans un ordre impeccable et dans l'attitude grave de croyants à l'église. Le spectacle était impressionnant et je crois n'avoir jamais de ma vie éprouvé une sensation analogue à celle que je ressentis ce jour-là du haut de mon mouvant belvédère. Après un exorde où j'exprimais ma gratitude pour l'hospitalité reçue, j'ai dit entre autres:

"... Such words as "battle" and "war" may appear inappropriate on a Christmas day. You might think that I am forgetting the deep meaning of our greatest religious festivity. I do not forget it. I do not forget that its significance has been expressed, once for all, in the most beautiful sentence of all

literatures and of all times, that sentence we read in St-Matthew's gospel: "When they had heard the king they departed; and, lo, the star which they saw in the east, went before them till it came and stood over where the young Child was."

J'ai terminé sur ces mots: "We hope that war will be outlawed for ever. This hope of brotherhood and harmony on the Earth is a very old one. Since more than 19 centuries, the Gospel cries out to us: "Goodwill toward men !" Let us give the answer. Let us follow the Star, the same one "which went before them till it came and stood over where the young Child was." We see the way. Once more we are at the gate. Let us go in. That's Christmas ! "

Au déjeuner de midi, j'eus encore à porter un toast à S.M. le Roi Georges VI. Le capitaine Byas a répondu en portant un toast au Président de la Confédération helvétique. Conformément à la tradition de la marine britannique, le toast est porté assis. On ne se lève plus depuis qu'au XVIIe siècle, sauf erreur, les officiers d'un brick naviguant sur une mer démontée s'étaient blessé le front aux poutres du plafond en se levant pour boire à la gloire de leur Souverain. Pas d'exemple meilleur pour illustrer l'esprit conservateur ou traditionnaliste des Anglais.

Le soir de Noël, on me demande - encore ! - d'y aller d'un nouveau speech, mais à table cette fois-ci, dans le cercle intime des commensaux dont je faisais partie. Je m'exécutai sans trop me faire prier, car cela me fournissait une occasion de remercier encore le Commandant Byas et son navire de leur gentil accueil. Au cours du dîner, je demandai à mon voisin de table, un major qui rentrait de Chine, homme spirituel et cultivé, mais extrêmement réservé, s'il n'allait pas un jour nous gratifier, à son

tour, d'une petite allocution. Après tout ce qu'il avait vu en Chine, il aurait sans doute été des plus intéressants à entendre. Il me répondit doucement: "I don't like things of that sort". C'était son droit, mais si tout le monde faisait comme lui ... On s'en passerait de discours, mon cher Major, mais il est des circonstances où il serait de bien mauvais ton de refuser d'en ~~faire~~ faire un !

Le 27, alors que nous approchions d'Aden, un sans-fil nous apprend que le Gouverneur nous attend pour le lunch. On débarque vers dix heures. On a le temps de visiter un peu l'endroit. C'est d'ailleurs la deuxième fois que j'y viens. On prend des rickshaws pour aller plus vite, mais les gaillards qui nous véhiculent ont une conception étonnante de la vitesse. Ils sont toujours au pas. Ils se moquent visiblement de nous, ils nous exploitent. Autant vaudrait marcher, même sous le soleil de plomb auquel nous nous sommes passablement accoutumés sur l'Océan indien. A cette allure d'enterrement, nous arrivons quand même dans le quartier des échopes. On y trouve quelques jolis éléphants en bois de fer. Des ~~philatélistes~~ philatélistes auraient mis peut-être la main sur quelques ~~timbres~~ timbres-poste intéressants. A part cela, et de grands chapeaux en paille de riz qu'on achète "for the fun" comme on dit en anglais, il n'y a rien, rien à acheter qui en vaille la peine. J'ai pourtant mon éléphant sous le bras; que puis-je désirer de plus ?

On s'arrête encore une demi-heure, pour se reposer et se désaltérer un peu, dans un mess d'officiers où il n'y a personne que le sommelier indigène. Un grand toit sur des parois de paille. On se dirait dans une cantine de nos fêtes de gymnastique ou de tir. On est à l'ombre et en plein air, une

brise délicieuse passant de temps à autre à travers les murs ajourés du frêle édifice. A sentir sur la rue, à deux pas de soi, ce soleil torrentiel qui aveugle et qui va, dirait-on, faire flamber le paysage, on resterait là des heures à jouir de l'agréable température. N'empêche qu'avec son silence et ses bicoques sans vie, avec ses gens qu'on ne voit pas et l'inévitable paralytique qui tend la main au bord de la route incendiée, le lieu tout peinturluré soit-il de bleu, de vert, de rouge et d'or a quelque chose de singulièrement mélancolique. Son accablante lumière vous pénètre d'une lourde et inexplicable tristesse. On refoule je ne sais quel regret. Un coin de terre qu'on ne reverra peut-être jamais plus, où vivent des hommes dont on aura frôlé l'inconsciente misère et dont on ne saura plus jamais rien. Le sentimental qui voyage est toujours malheureux.

Il est midi. Le Gouverneur nous attend. Avant de grimper en auto la colline sur laquelle il a sa résidence qu'on voit de loin, on longe un terrain de golf. Pas un brin d'herbe. L'eau manquerait pour entretenir du gazon. Le terrain est noir, d'un noir d'ébène, car il est fait d'un mélange d'huile et d'asphalte. Le Gouverneur et son épouse nous accueillent avec cordialité. Au cours du repas, l'hôtesse demande à ma femme si elle aime le café. La réponse se devine, d'autant qu'on est dans le pays du moka. Ma femme se réjouit d'avance de la tasse qu'elle dégustera après le déjeuner. Mais il y a un léger malentendu. Notre amphytrione a posé la question pour offrir, séance tenante, à mon épouse un sac de trois

ou quatre kilos de vrai moka ! On l'emportera évidemment en Suisse.

Un jardinet entoure la résidence du gouverneur. On y compte quelques arbres assez touffus pour étendre une ombre bienfaisante à leur pied. Que d'eau et de soins doivent réclamer ces arbres plantés dans ce carré de terre aride que les hasards du colonialisme ont rendu paradoxalement nourricier ! Mais, comme tout, encore une fois, invite à la mélancolie ! Comme tout est lugubre sur cette î^{le}ôte dévorée du soleil malgré le bleu incandescent du ciel et le badigeon vert appliqué sur le sable brûlant ! Ce n'est pas là que Rimbaud, qui envoyait aux siens ces pauvres lettres d'affaires qu'on a pieusement recueillies, allait se guérir du mal qui le minait et qui d'un grand poète avait fait le brocanteur lamentable que l'on sait. Peut-être est-ce même là qu'il a pris définitivement congé de la poésie.

On redescend de l'oasis-belvédère du gouverneur et, avant de reprendre le large, ce large où l'on devine dans les bleus du lointain Djibouti et la Porte-des-pleurs, on visite encore quelques échopes serrées entre des ruelles pleines de sommeil et de misère. Dans ses "Environs d'Aden", Pierre Benoît parle d'un "Oriental Bazar qu'il a visité en 1929 et qui "vous offre tout ce qui est susceptible d'être acheté"! Son "Oriental Bazar" doit avoir disparu entre temps, car tous les bazars où nous traînons nos pas de désœuvrés ne contiennent plus que des restes de la plus affligeante pacotille. Il est vrai que la guerre a passé sur eux. Puisqu'il faut acheter

quelque chose, ne serait-ce que pour ne pas faire de la peine au marchand indigène qui vous regarde d'un oeil implorant, je me procure une demi-douzaine d'étiquettes de cuir pour valises, un article provenant sans doute de quelque pauvre artisanat de Méditerranée. Quelle accablante ironie ! Rapporter comme souvenir des étiquettes de cuir d'un port romanesque comme Aden, de la porte de la Mer Rouge, de toute cette contrée évocatrice de marchands d'esclaves, de pirates blancs au fez écarlate, de cheiks paresseusement couchés sous la tente ornée de riches tapis au milieu d'odalisques nues sous leur voile transparent ! Comme je suis loin de mon roman avec mes pauvres étiquettes, comme je suis déçu !

Le soir, nous avons oublié tant bien que mal nos dé-sillusions en assistant à bord, comme de coutume, à une partie mouvementée de hockey. A ce propos, il faut que je dise un mot d'un de nos compagnons de voyage, le Capitaine Waight, un vieux loup de mer qui, de simple mousse, a gravi tous les échelons de la hiérarchie à force de volonté et d'amour aussi pour le rude métier de marin. Pendant la guerre, il s'était spécialisé dans les débarquements. Il était à celui de Sicile. Il revient maintenant de l'île mélanésienne de Manus, où il prêtait sa collaboration aux forces américaines. Ce n'est pas sans fierté qu'il nous montre sur une photo son bureau-chambre à coucher dans son abri semi-cylindrique de tôle gondolée. Il parle un écossais réfractaire à nos oreilles. Cela n'entre pas, mais ce que nous déchiffrons de son idiome nous suffit pour comprendre ce qu'est pour lui la marine britannique. La "Navy", c'est sa passion, c'est toute sa vie. Il est marin dans l'âme, il l'est tellement qu'il ne s'est

pas senti vieillir. Il se croit jeune comme à quarante ans. Aussi n'a-t-il pas hésité à l'envie de prendre part à une de ces joutes vespérales sur le pont au milieu de ces jeunes gars débordant de vigueur. Il était dans la mêlée depuis dix minutes à peine; je suivais, amusé, ses mouvements lorsque je le vis s'effondrer. Un malheureux coup de crosse lui avait brisé la cheville. C'est le seul accident qui devait se produire durant toute la traversée et devait en être victime le vieux loup de mer qui avait trop présumé de ses forces. Il n'avait évidemment plus sa charpente de vingt ou trente ans. "Qu'allait-il faire en cette galère ? disait le Commandant de Byas sur un ton d'amicale reproche. A son âge ! Quelle imprudence !"

Le 31 décembre dans l'après-midi, nous étions au bout de la Mer Rouge, qui, cette fois-ci, n'avait pas abusé de sa chaleur. Quelle différence avec celle qu'elle nous avait dispensé, vingt ans auparavant, sur le paquebot ! Et je l'avais trouvée d'autant plus hospitalière qu'elle m'avait permis de faire une découverte sensationnelle grâce aux nombreux astronomes du bord. Figurez-vous qu'entre deux et trois heures du matin, le Commandant Byas est venu nous réveiller et, nous conduisant sur le pont supérieur, il nous a montré du doigt la Croix-du-Sud. Cette croix lumineuse, penchée dans le grand silence indigo de la nuit, quelle merveille ! Qui nous aurait dit, hormi ces hommes qui nous parlaient fréquemment ~~des~~ ~~de~~ d'étoiles, de la Grande-Ourse, de Cassiopée et d'Orion, que des confins de l'Egypte l'on pouvait encore admirer la plus belle parure du firmament *opposé au nôtre ?*

Et nous voici dans le Canal de Lesseps. A Suez même, nous avons croisé un vapeur suisse au mouillage, le "Säntis", je crois. Les officiers anglais sont venus me faire des compliments sur la tenue impeccable de ce bâtiment. Quant au Commandant Byas, il a disparu. Il nous avait prévenus qu'il ne nous reverrait plus avant Port-Said. Pendant toute la traversée du Canal, il entend être au poste de pilotage. On ne sait pas, ce qui peut arriver. L'Egypte n'est pas dans les meilleurs termes avec l'Angleterre et, d'un autre côté, le pilote égyptien peut avoir des lubies, qui risqueraient d'être catastrophiques pour notre gros navire. La moindre erreur de barre peut le faire échouer sur un banc de sable. Le pilote serait fautif, sans doute, mais le capitaine ne serait pas moins responsable. Lourde, très lourde responsabilité pesant sur ses épaules. On fait des vœux ardents pour que tout se passe sans encombres, sinon sa carrière serait terminée.

Le 31 à minuit, alors que nous arrivions à Port-Said, j'ai souhaité la bonne année au micro à tout l'équipage. J'avais revêtu pour la circonstance un uniforme de marin britannique avec un grade correspondant à peu près à celui, bien modeste, qui est le mien dans l'armée fédérale. Quand, mes bons vœux exprimés, je suis venu dans le "ward-room" des officiers, ma secrétaire qui s'y trouvait aussi ne m'a pas reconnu. A ma voix, elle est presque tombée de surprise en me voyant sous ce ^{marital} ~~maître~~ déguisement.

Au départ de Port-Said, magnifiquement illuminé - une féerie ! - le Capitaine Byas nous est revenu. On voyait à ses

- 111 -

yeux qu'il n'avait pas dormi. Il a éprouvé quelques émotions pendant la traversée. Le pilote égyptien embarqué à Suez n'était pas à son affaire. Il avait une peur bleue de faire échouer ce lourd vaisseau de guerre. N'aurait-il pas été accusé, pensait-il peut-être, de l'avoir fait exprès, histoire de se venger en patriote de l'Angleterre ? Il tremblait de tous ses membres, nous a dit le Capitaine Byas. Aussi fallut-il le remplacer à Ismaila par un pilote pourvu de nerfs plus sûrs, ce qui permit à l' "Arbiter" de se faufiler sans encombres entre les rives de sable et sauf les eaux moins perfides de la Méditerranée.

Je m'aperçois que j'ai oublié de mentionner le "concours littéraire" ("Literary competition") qu'avec l'assentiment et la collaboration du Commandant, j'avais ouvert parmi les membres de l'équipage, officiers et simples matelots. Il s'agissait de répondre par écrit à quatre questions sur la mer, notamment aux deux que voici: "What is the sea?" (Definition to be given in one sentence) et "What is for you the best book ever written about the sea ? and why ?" (Answer in no more than 15 words). La compétition eut le plus grand succès. Plus de 60 réponses étaient parvenues au jury. Une des meilleures définitions qui fut donnée de la mer: "A large, undrinkable and inhospitable expanse of water loved by landsmen and which seamen pretend to love" est, de par son humour, typiquement anglaise. Quant au livre-roi de la mer, c'est l'ouvrage "The mutiny of the Bounty" - dont nous avons encore vu le film à bord de l' "Anson" - qui obtint le plus de suffrages. Il était suivi de près de "Captain courageous".

J'eus le plaisir, au cours d'une cérémonie à la fois familière et militaire, de remettre les prix en nature que j'avais préparés pour les plus méritants.

Rien à dire, ou presque rien, de notre voyage en Méditerranée, si ce n'est que nous avons commencé à être quelque peu secoués dans cette cuvette d'eau salée. Encore fallut-il passablement zigzaguer à cause du danger des mines flottantes, ce qui nous a permis de voir, en passant, l'île de Pantellaria, la première île, sauf erreur, qui, dans une guerre, fut prise par les seuls avions. Une déconvenue nous attendait à Gibraltar. Comme nous arrivions par gros vent et que les navires de la rade tiraient terriblement sur leurs ancres à cause de la mer démontée, ordre nous fut donné de regagner le large en pleine nuit. Une masse de 16.000 tonnes comme l' "Arbiter" pourrait évidemment provoquer un accident en allant donner contre un des bâtiments au mouillage. On fit donc demi-tour, mais, en virant de bord sous l'impétueux vent de l'Est, le porte-avions reçut un tel paquet d'eau qu'une soute aux bagages où mes compatriotes avaient rangé leurs effets en fut follement inondée. Dégâts dans le linge et les vêtements.

A l'aube, après une ronde nocturne à travers de hautes vagues furieuses dont se jouait l' "Arbiter", magnifique d'équilibre avec le poids énorme de la catapulte qu'il abritait dans ses flancs, nous avons pu mouiller vers la Forteresse. Mais la mer est trop mauvaise pour qu'il soit question de nous rendre à terre. Une embarcation du Fort a toutes les peines du monde d'accoster le navire. On a même eu, un moment donné, peur de la voir chavirer. Le vent est des plus violents. Il procède par saccades. Du Rocher, il fonce sur nous toutes les quatre ou cinq minutes, souffletant

la mer, qui se met alors à bouillonner brusquement comme si quelque chose la remuait par dessous. On repartira vers midi sans avoir mis pied à terre. Dommage.

C'est, si je me souviens bien, après cette escale, qui n'en était guère une, que, grâce aux deux caisses de whisky qui me restaient de Tokio, j'avais pu organiser pour les officiers du bord une "cocktail party" qui eut tout autant de succès que mon concours littéraire. Comme une indiscretion m'avait appris que le Capitaine Waight avec son pied dans le gypse se proposait de me complimenter dans un speech soigneusement préparé, je savais que j'aurais à prendre de nouveau la parole. Mais, pour ne pas faire encore un discours, je lus une lettre supposée écrite à mon fils. J'y faisais l'éloge - et il était des plus sincères - du marin britannique, de sa "charming" simplicité et de sa réserve totale envers ses exploits personnels. Je poursuivais:

" ... Our British friends have, however, one exclusiveness: their language. They speak English and English only. They know, as we do, three ou four languages, to be sure, but they don't use any of them for fear, I think, to make some mistakes. For a British, to make a mistake must be something awful, Well, we have to make the mistakes for them, but I don't worry, because they are very indulgent with ours. Hony soit qui mal y pense."

Et je terminais en disant fictivement à mon fils: "The day after to-morrow, we shall be in Scotland. A very foggy country in winter, I have been told. It matters not. After my six gloomy years in Japan, I have now, thanks to the British

sailors, something in the heart which is very good against fog, mist, sadness, sorrow, depression. We shall still talk about it."

Le Capitaine Waight avait été fort applaudi (je n'avais pas compris le quart de ce qu'il avait bien pu dire sur mon compte); ma lettre aussi. Comme l' "Arbiter", malgré le poids de sa catapulte dansait passablement ce jour-là (nous devions être dans les parages du Golfe de Gascogne), le Commandant Byas, qui voulait également placer son compliment sur mon pays, dut, pour parler, se tenir d'une main à une poutrelle du plafond. La suite ne fut plus qu'un gai brouhaha traversé d'éclats de rire. Notre chef-mécanicien, qui, au civil, est au service de la "Cunard Line", me raconte qu'il aurait été obligé de démissionner si on l'avait maintenu plus longtemps sur les bateaux faisant la navette entre Douvres et Boulogne ou Calais: il avait continuellement le mal de mer ! Un ami italien de Tokio, l'Amiral Balsamo, m'avait déjà dit qu'il avait beaucoup souffert de ce mal à bord du sous-marin auquel il avait été affecté comme lieutenant. Qui a dit que le mal de mer passait avec l'accoutumance ?

Nous remontons vers le Nord et le froid est venu. Depuis quelque temps, les hommes ne sont plus vêtus de blanc. Les officiers ont abandonné leurs shorts, Dieu merci ! car je déteste ce genre d'accoutrement, surtout chez des militaires. Le vent arrière, qui nous avait permis de faire de la vitesse à bon marché dans la Méditerranée, nous saisit maintenant de flanc, et le navire doit lutter. Mais la traversée est fort supportable, car

le soleil nous tient fidèlement compagnie. Nous remontons toute la Mer d'Irlande et, le 10 janvier, soit à la date même depuis longtemps affichée à bord, nous remontons la Clyde pour jeter une dernière fois l'ancre à Greenok, port avancé de Glasgow. C'est dimanche, au matin. A quelques encâblures, la petite ville a l'air de sommeiller. On entend des cloches. Des fidèles vont se rendre à l'église. Tout près de nous, les collines sont d'un vert merveilleux, un vert chaud qui tire sur l'ocre et le blond, un de ces verts écossais que je n'avais vu que sur les toiles des musées.

Sourire aux lèvres trempées de rouge, des jeunes filles en uniforme de la Marine sont venues nous chercher de la part de l'Amiral commandant le port de Glasgow. Après de brefs, mais chaleureux adieux à nos compagnons de voyage britanniques, nous voilà roulant en auto à toute allure sur la route de Glasgow. Nous sommes bientôt chez l'Amiral, qui nous reçoit en amis que nous sommes. Nous dînerons chez lui avant de prendre notre train pour Londres. Pendant le repas, il me dit, le regard malicieux : "J'ai reçu pour instructions de l'Amirauté de vous offrir, à Mme Gorgé et à vous-même, le meilleur dîner dont je suis capable. J'ai fait de mon mieux. Je ne sais pas si j'ai réussi." Le dîner était succulent, et nous avons beaucoup remercié de cette hospitalité d'ailleurs inattendue.

Vers 11 heures du soir, l'Amiral nous a conduits lui-même à la gare, précédé de huit matelots en long manteau et à ceinturon blanc, qui portent nos bagages. Dans le grand hall de la gare, beaucoup de monde. Nous sommes l'objet de la curiosité générale. Quels peuvent bien être ces personnages accom-

- 116 -

pagnés par un amiral portant canne à pomme d'argent et précédés de ces deux rangs de marins, valises à chaque main ?

L'Amiral vient jusque dans notre cabine s'assurer que tout est bien en ordre, qu'il ne nous manque rien et que nous passerons confortablement la nuit. Impossible d'être plus obligeant. Il s'est acquitté fort consciencieusement des instructions de l'Amirauté.

Londres. Hôtel Dorchester. Vers les 11 heures, un haut fonctionnaire du Foreign Office m'apporte une carte de visite. Il n'y a que deux mots dessus: "Mr. Bevin". Encore le Ministre des affaires étrangères s'excuse-t-il de n'avoir pu venir lui-même ! Il est en ce moment à l'Assemblée générale de l'ONU, qui tient sa première session dans la capitale anglaise. Que de courtoisie ! Malheureusement, je ne pourrai pas rendre cette visite au Foreign Office. Ma première visite en Europe, je la dois à mon gouvernement. Je rendrai la visite qu'on vient de me faire au Ministre de Sa Majesté britannique à Berne.

Londres est toujours la belle ville dont j'avais gardé le souvenir. Pour moi qui viens d'une capitale presque totalement rasée, la métropole anglaise n'a pas l'air d'avoir beaucoup souffert des bombardements. Comme j'en fais l'observation à un ami anglais, il me répond: "Vous n'avez pas vu tous les quartiers". Toujours est-il qu'on se réjouit de retrouver les choses essentielles à peu près intactes. Westminster est toujours là, cette splendeur architecturale au bord de la Tamise. Et St-Paul et Trafalgar Square et le reste.

Retour au pays à bord d'un avion de la "Swissair".

Temps splendide à Londres. Dans le matin rose de givre, de petites fumées bleues montent, verticales, des toits de Chelsea. Passé la Manche, le temps se gâte. Un vent souffle en tempête. L'avion nous secoue dans tous les sens. A se demander si nous arriverons à bon port. Un enfant, qui a subi une grave opération, ne cesse de gémir, dorloté par sa maman. Pas de veine: avoir survécu à toutes les épreuves d'une guerre de quatre ans au Japon et, après 33 jours de mer, venir échouer presque au seuil du foyer natal. Mais on n'échouera pas. Voici Dübendorf qui bascule à gauche et à droite sous nos pieds. On descend doucement. J'aperçois déjà mon fils Rémy qui nous salue de la main. Notre bi-moteur, qui en est à sa dernière goutte d'essence - quelle chance ! - nous dépose gentiment sur la piste. Beaucoup de monde aux fenêtres et sur les portes. On avait eu peur pour cet avion dont l'arrivée était depuis longtemps signalée et qui ne venait pas. J'entends un douanier qui dit: "La bise fait du 130 à l'heure. Elle a arraché l'aiguille d'une horloge publique à Genève !" On rit quand même. On est content d'être là. On en a vu d'autres ...

Ici s'achèverait ce journal ou pseudo-journal fait de notes éparses dans plus d'un carnet, d'observations consignées dans maints agendas, d'extraits épistolaires, de fragments de rapports officiels, voire de souvenirs couchés sur les éphémérides de table où je notais engagements, rendez-vous et nombre d'événements marquants de notre vie japonaise. Dans ce labyrinthe de paperasses où j'ai eu parfois beaucoup de peine à retrouver le fil d'Ariane - jamais journal n'aura été moins prémédité - je n'ai plus rien découvert d'écrit sur les vicissitudes de ma mission au Japon consécutives à la reddition. Pourtant, je n'étais nullement guéri de ma manie de coucher par écrit réflexions et souvenirs, comme d'ailleurs certains passages saillants de mes lectures, sur le premier cahier ou calepin me tombant sous la main. La vérité est que, soit pendant nos divers déménagements au Japon, soit pendant l'emballage de nos effets mobiliers pour le retour en Suisse, plusieurs de mes carnets ont mystérieusement disparu avec mes albums de disques de gramophone et tout mon attirail de peintre-amateur ! Je ne pense pas que le voleur - car il s'agit sans doute d'un vol - ait tiré grand profit de son larcin, mais je lui aurais laissé volontiers toutes mes symphonies de Beethoven et tous mes tubes de couleur à l'huile en échange d'un certain agenda de travail dans lequel j'enregistrais mes dernières impressions sur l'épo-

que où commença l'occupation américaine. Faute de ces notes écrites à la hâte entre deux devoirs, il ne me reste d'autre parti, pour aller jusqu'au bout de notre odysée japonaise, que de faire appel à ma mémoire où, heureusement, nombre de souvenirs ont gardé une fraîcheur telle qu'en les évoquant j'aurais pour un peu l'illusion de revivre des événements datant de quelques mois seulement.